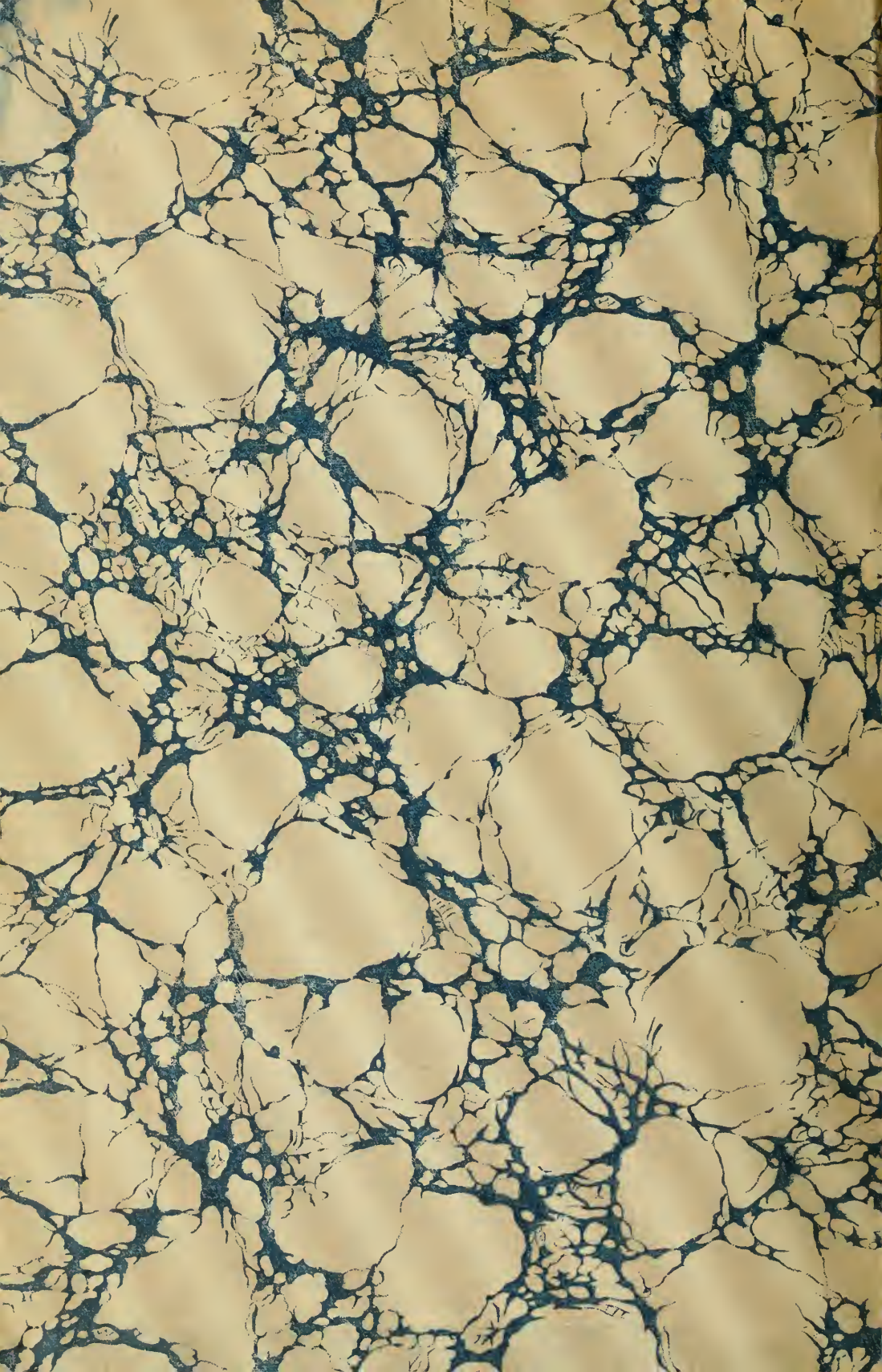
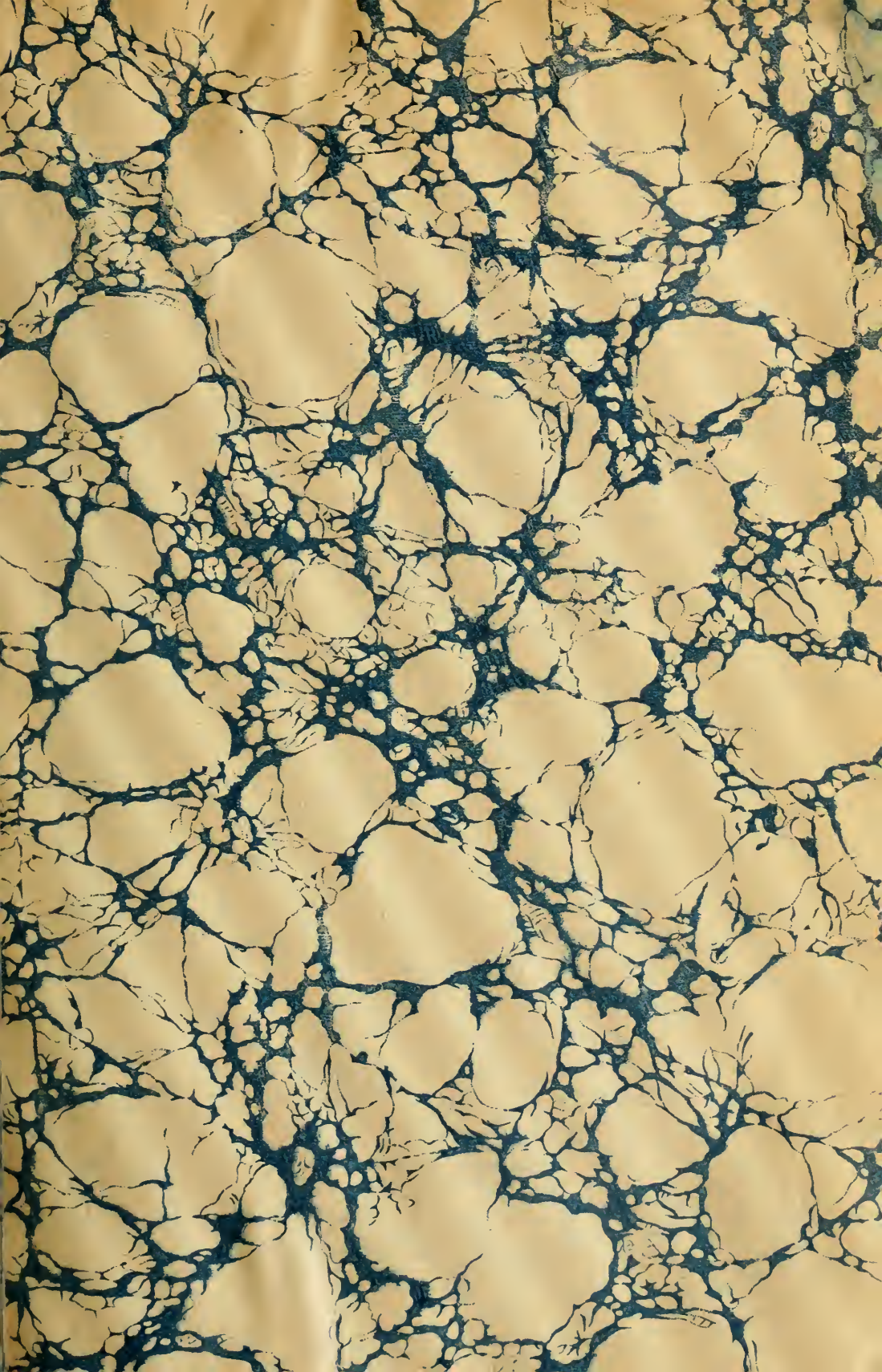




Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/mmoiresling22soci

MÉMOIRES

DE

LA SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE

DE PARIS

P
La
S

MÉMOIRES

DE

LA SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE

DE PARIS

t. 22

TOME VINGT-DEUXIÈME

19180
30-9-24

PARIS

LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION, ÉDITEUR

ÉDOUARD CHAMPION

QUAI MALAQUAIS, 5 (VI^e)

1922

DEUX ÉTYMOLOGIES LATINES.

I. Remarques préliminaires sur les conditions et la chronologie de la syncope latine.

Les deux étymologies que je vais proposer ont trait l'une et l'autre aux lois de la syncope latine. C'est pourquoi je juge utile (tout en renvoyant aux articles de M. Giuseppe Ciardi-Dupré, *B. B.*, XXVI, 188-223, et de M. A.-C. Juret, dans ces *Mémoires*, XXI, 93-107, et aux chapitres consacrés à ces questions dans les manuels) de préciser ce qui semble établi quant aux conditions et à la chronologie de la chute d'une voyelle brève latine dans les syllabes intérieures.

La chute d'une voyelle brève dans les syllabes intérieures dépend de trois conditions. Il faut : 1° que la voyelle se trouve en syllabe ouverte, 2° qu'elle soit flanquée d'une consonne de nature à favoriser l'amuissement de la voyelle, et 3° qu'elle soit suivie d'une syllabe à voyelle longue ou de plus d'une syllabe.

C'est la première condition qui explique l'alternance

surgō : *surrexī*;

et c'est la troisième condition qui explique les alternances

valdē : *validus*,
ardeō, *audeō* : *āridus*, *avidus*.

Néanmoins, la règle qui exige une syllabe ouverte comme condition de la syncope, n'est pas sans exceptions. En effet, la syncope peut avoir lieu devant *s* + occlusive et même devant *s* + muta cum liquida : **jowesto-s* (cf. le *iouestod* de l'ancienne inscription du Forum Romanum, *C. I. L.*, I², 1, p. 367) a donné **jousto-s* et puis *justus*; *fenestra* > **fenstra* > *festra*; *sēmis tertius* >

sestertius; *sēmis-que* > *sesqui*. Et la syncope a eu lieu entre *w* et *n* dans **nowentio-s* > *nuntius*, etc. On notera toutefois que dans tous ces cas la voyelle brève était flanquée de part et d'autre de consonnes favorisant la syncope.

La deuxième condition de la syncope peut être précisée ainsi : une voyelle brève ne tombe ordinairement que si elle est précédée d'une semi-voyelle (*w*, *j*), d'une liquide ou d'une nasale (*r*, *l*, *n*, *m*) ou d'une *s*, ou bien d'une de ces consonnes suivie d'une occlusive :

auceps (*-w-*),
pūrgō (*-r-*), *ulna* (*-l-*), *vindēmia* (*-n-*),
postus, *suppostrix* (*-s-*),
praecō (de *praedicāre*; *-jd-*),
ōrnō (de *ōrdinō*; *-rd-*),
hospes (**hosti-poti-s*; *-st-*).

Après une occlusive la syncope ne se fait pas d'ordinaire. Dans *repperī*, *rettulī*, *reddō* (de *-pep-*, *-tet-*, etc.) il s'agit d'une haplologie, et l'haplologie est tout à fait indépendante de toute tendance à la syncope (on a en grec *ἀμφορεύς* de *ἀμφιφορεύς*, quoique la syncope soit étrangère à cette langue). C'est encore, peut-être, une sorte d'haplologie qui a eu lieu dans *officīna* de *opificīna*.

Il faut admettre une exception. Une voyelle brève peut tomber par syncope après une occlusive, si elle est suivie d'une des consonnes favorisant la syncope :

cupressus : *κυπάρισσος*,
disciplīna : *discipulus*.

Mais partout ailleurs il faut douter de la possibilité de la syncope après une occlusive. Dans *doctus* (: *docēō*) aucune voyelle n'est tombée entre *c* et *t* (cf. *morsus* : *mordeō*); *op-tumus* et *audac-ter* sont des dérivés d'anciens thèmes en consonne (*op-em*, *audax*), et, malgré la coexistence de *opi-tumus*, *audāci-ter*, ces formes peuvent être des restes de règles de dérivation tombées en déchéance : le suffixe peut avoir été ajouté immédiatement au thème en consonne. Dans *propter* (: *prope*) la chute de la voyelle brève peut être due à la proclise, et *frigdārium* (de *frīgidārium*) est une forme vulgaire provenant d'un idiome non tout à fait identique à la langue classique.

Quant à la chronologie, on peut constater tout d'abord que la syncope doit être postérieure à l'affaiblissement des voyelles brèves en syllabe intérieure. On devait s'y attendre d'avance, et on le peut conclure d'une comparaison de *audiō* avec *oboediō* qui

ont eu entre eux la même relation que *lavō* : *abluō*. Or un seul coup d'œil sur les deux séries

**awisdijō* > **ausdijō* > *audiō*
**obawisdijō* > **obuisdijō* > **oboisdijō* > *oboediō*

suffit pour montrer pourquoi la syncope de l'*i* bref entre *w* et *s* (*z*) + occlusive a eu lieu dans *audiō*, mais non pas dans *oboediō*. Dans cette dernière forme l'*i* pouvait échapper à la syncope en vertu de la circonstance qu'il s'était uni en diphtongue avec le phonème précédent. Donc ce phonème était déjà un *u*, non pas *aw*; c'est-à-dire que l'affaiblissement des voyelles brèves en syllabe intérieure avait déjà eu lieu lors de la syncope.

Peut-être qu'il ne faut pas trop insister sur l'absolue postériorité de la syncope par rapport à l'affaiblissement des voyelles des syllabes intérieures. Ni l'amuissement ni l'affaiblissement des voyelles n'est nécessairement un événement un; l'un et l'autre peuvent être la somme d'une série de changements successifs; et il se peut que les derniers actes de l'affaiblissement soient postérieurs aux premiers actes de l'amuissement. Mais, cette réserve faite, la justesse de la conclusion tirée de *audiō* : *oboediō* restera indubitable.

La syncope est antérieure à la monophtongaison de la diphtongue *ou*; car une diphtongue *ou* créée par la syncope y participe (*nūndinae*, *nautius*, *jūstus*, *nūdus*); elle est antérieure à quelques assimilations de consonnes (*rs*, *ls*, *ld*, *rl*, *nl* : *pulcherrimus*, *facillimus*, *Pollucēs*, *agellus*, *Sabellus*; *bn* > *mn* : *scabellum* de **skabnelo-m*); et elle est antérieure au rhotacisme, qui était accompli vers l'an 350 avant J.-C.

D'autre part la syncope est postérieure aux changements des groupes *ln*, *gw*, *mr* (*ulna*, *balneum*; *nūdus*; *hībernus*); mais on ne peut guère tirer de là aucune date exacte.

Quant à l'affaiblissement des voyelles en syllabe intérieure, il est antérieur à quelques innovations sur le domaine de la structure des syllabes. On sait que l'altération du timbre des voyelles brèves s'est accomplie en syllabe ouverte d'une autre manière qu'en syllabe fermée. Or c'est le traitement de syllabe fermée que nous trouvons devant muta cum liquida (*consecrō*, *integra*, *obstetrix*, *genetrix* : *genitor*, *muliebris*, *volucris*). Il s'ensuit que lors de l'affaiblissement on avait encore l'ancienne prononciation établie par M. Meillet dans ces *Mémoires*, XVIII, 311-314, prononciation conforme aux règles de la prosodie homérique et védique où ces groupes faisaient position : πατρός _ ∪, *pitrē* _ _.

Mais c'est bien encore le traitement de syllabe fermée que nous trouvons devant consonne + *j*, et il s'ensuit que ces groupes ne s'étaient pas encore confondus avec les groupes de consonne

+ *i*. Ainsi devant consonne + *j* : *aggredior*, *perpetior*, *inveniō*, *ēsuriō*, *parturiō*; devant consonne + *i* : *afficiō*, *accipiō*. Qu'il faut supposer un *j* pour *veniō*, est prouvé par le changement de la nasale *m* (skr. *á-gamat*, got. *qiman*) en *n*; qu'il faut supposer un *i* pour *faciō*, est prouvé par la notation osque (*fakiiad*). De la même manière on expliquera *sepeliō* en posant *-lj-*; on ne s'étonnera pas de trouver ici un autre développement que dans *sepulcrum*, *sepultus* : c'est qu'on prononçait *lk*, *lt*, mais *lj*. — D'où est venu le contraste entre **venjō* (**gradjor*, **patjor*, **ēsurjō*, **parturjō*, **sepeljō*) et **fakijō* (**kapijō*). Et en quelle manière et par quels degrés il a été remplacé par un contraste tout à fait différent *venīmus* (*ēsurīmus*, *parturīmus*, *sepelīmus*) : *facimus* (*capimus*, *gradimur*, *patimur*). je ne le discuterai pas ici. (M. Meillet avait déjà reconnu que l'*e* de *inveniō*, *sepeliō* dépend du phonème qui suit la consonne *n*, *l*. voir ces *Mémoires*, XIII, 207; cf. Vendryes, *Recherches sur l'histoire et les effets de l'intensité initiale en latin*, p. 306; mais ne distinguant pas entre *j* et *i*, M. Meillet aboutit nécessairement à une solution du problème tout à fait différente de celle que je viens de proposer.)

D'autre part, l'affaiblissement des voyelles en syllabe intérieure est postérieur non seulement, comme on l'a vu déjà, au développement d'un *l*, mais aussi à l'anaptyxe latine; car c'est le traitement de syllabe ouverte que nous trouvons dans *vehiculum* (de **-tlo-m*). Il est postérieur aussi, je crois, à la chute de voyelles en fin de mot, et c'est pour cette raison que l'*u* s'est maintenu dans *satur*, tandis qu'il s'est changé en *e* dans *socerum*, *socerī* (skr. *çváçura-s*); **saturo-s* avait déjà perdu son *o*, et la syllabe contenant l'*u* avait cessé d'être une syllabe intérieure avant l'affaiblissement des voyelles intérieures. On peut entrevoir, je crois, les causes qui ont déterminé la direction divergente de l'action analogique dans *socer* (d'après *socerum*, *socerī*) et dans *saturum*, *saturī* (d'après *satur*). Mais je n'insiste pas.

Ni la syncope, ni l'affaiblissement des voyelles des syllabes intérieures, ni même la chute de voyelles en fin de mot n'appartiennent à la période italique commune, bien qu'il y ait des phénomènes parallèles en osque et en ombrien. Tous ces changements vocaliques ne s'étaient pas encore accomplis du temps des plus anciennes inscriptions latines. Au VI^e^ siècle avant J.-C. nous trouvons à Préneste *fhefhaked* (*C. I. L.*, XIV, 4123), à Faléries *peparai* (*I.F.*, XXVII, 75), à Rome *salvos*, *iouestod* (*C.I.L.*, I^2^, 1, p. 367). Les changements ont eu lieu entre l'an 500 et 350 avant J.-C., et les emprunts grecs les plus anciens y participent (*balneum*, *Pollūcēs*, *cupressus*).

Nous serions obligés à donner à la syncope un âge de beau-

coup plus grand, si nous admettions une étymologie assez répandue du mot *acerbus*, selon laquelle ce mot viendrait de **ak̑rídha-s* et contiendrait le même suffixe que *avidus*, etc. Le contact avec l'*r* causé par la syncope aurait déterminé le même traitement du *dh* qui est de règle dans le groupe indo-européen *rdh* (*verbum*) au lieu du traitement qu'on trouve après un *i* (*fidō*, *perfidus*). Le développement du *dh* indo-européen en latin qui a parcouru les phases

$$dh > th > \text{þ} > \begin{cases} \text{þ} > d \\ f > b. \end{cases}$$

se serait donc encore du temps de la syncope trouvé dans la phase þ non scindé, phase bien plus ancienne que tout document latin. Mais rien ne nous oblige à admettre cette étymologie. La comparaison avec *avidus*, etc., est trompeuse: le *-d-* du suffixe *-idus* n'est pas un *dh*, mais bien un *d* indo-européen, cf. ombr. *kaleřuf* «callidos», «frontem albam habentes» (et il ne subit aucun changement si la syncope le met en contact avec un *r* : *āridus*, *ardeō*, *ardor*). Ces faits sont si clairs qu'il faut renoncer à l'étymologie proposée par M. Niedermann, *B. B.*, XXV, 76-78, pour le nom de lieu *Callifae*, et en tout cas il faut attribuer au mot *acerbus* non pas un suffixe *-dho-*, mais bien un suffixe *-bho-* (cf. ἄργυφος, skr. *sthūlabhá-s*).

II. Latin *sacerdōs*.

La première partie du mot *sacerdōs* est bien claire; c'est le thème de l'adjectif *sacer*; la forme originaire doit avoir été **sakro-*, et il y a eu syncope entre *r* et le *d* suivant. Quant à la dernière partie *-dōs*, on n'y peut guère chercher un suffixe; il n'y a pas de suffixe latin de cette forme. Le mot est donc un composé.

Ceci admis, on pensera d'abord au mot latin *dōs* «dot», originairement «don». Mais un composé de *sacer* et *dōs* ne pourrait signifier que «don sacré», ou «celui qui a un don sacré», et l'on n'aboutit pas par cette voie à une désignation propre du prêtre. Il est vrai que Pott, *Etymologische Forschungen*, II, 397, a cru pouvoir interpréter *sacerdōs* comme «heilige Gaben darbringend», mais ce «darbringend» est une subreption. Corssen, *K.Z.*, II, 28, a traduit *sacerdos* par «Opfergeber», et Vaniček, *Griechisch-lateinisches etymologisches Wörterbuch*, p. 322, le suit. Mais si cette traduction est vraie, *sacerdōs* ne sera pas un composé possessif (bahuvrīhi) du substantif *dos*; on y verra plutôt un composé de la racine verbale **dō-* avec l'addition de l'élément apparemment oisif *-t-* qu'on rencontre aussi dans *com-es*, *super-stes*, etc. De cette manière le premier terme du composé est le régime du

second. Et en effet M. Brugmann, *Grundriss*,[2] II, 1, 424, a donné cette analyse de *sacerdōs* en le traduisant «qui sacra dat». C'est sans doute un grand progrès dans l'analyse morphologique du mot. Et l'on ne doit pas objecter que l'addition d'un *t* à une racine verbale en fonction de dernier terme d'un composé se fait le plus souvent à la forme faible de la racine; car il y a de bons exemples de la même addition à la forme forte. Mais s'il n'y a pas d'objection formale, il y en a de nature sémantique. On ne s'attend pas au verbe «donner» dans ce composé. Ce n'est pas le prêtre qui donne le sacrifice; il le fait (l'exécute) seulement. M. Brugmann compare la phrase *exta dare*; mais cette tentative d'explication sémantique ne peut guère convaincre : avec *sacra* ce n'est pas *dare*, mais bien *facere* qui est employé.

Le dernier terme de *sacerdōs* ne vient pas, à coup sûr, de la racine **dō-* «donner», mais de la racine **dhē-* «poser, faire» : skr. *dá-dhā-ti* «il place, il fait», gr. *τί-θη-μι*, *ἔ-θηκα* (même sens), lat. *fēcī*, *faciō*, phryg. *αδ-δακετ* «il fait», slav. *dě-ti* «poser, placer», *děja-ti* «agir», lit. *dė-ti* «poser», v. angl. *dón* «faire, mettre», v. h. a. *tuon* (même sens).

Cette explication est satisfaisante :

1° Pour le sens; cf. *sacra facere*, *sacri-ficus*, *sacri-ficāre*, *rēx sacrificulus*, gr. *ἱερο-θέτης*, slav. *žrtvą dějati* «sacra facere»; *sacerdōs* est une sorte de prédécesseur de *sacrificulus*;

2° Pour la morphologie; avest. *dāmi-dā-t-* «qui crée la créature» contient un dernier terme de composé qui (comme le premier terme) vient de la racine **dhē-*, et qui de tout point de vue morphologique est comparable au dernier terme de *sacer-dōs*;

3° Du point de vue des alternances vocaliques indo-européennes; l'alternance *ē* : *ō* est tout à fait régulière (*ῥήγνῡμι* : *ἔρρωγα*), et elle est attestée aussi pour la racine **dhē-* : gr. *θωμός* «monceau», v. scand. *dóm-r* «jugement» (cf. pour le sens gr. *θέμις*), v. angl. *dóm*, v. h. a. *tuon*; le timbre *o* est particulièrement bien motivé dans le second terme d'un composé, cf. *φρήν* : *ἄ-φρων*, etc.

4° Du point de vue de la phonétique; le développement i.-eur. *dh* > lat. *d* est de règle entre deux voyelles (**sakro-dhō-t-s*), et il n'a nullement pu être entravé par le sentiment étymologique, non plus que dans *ab-dere*, *con-dere* qui eux aussi appartiennent à la racine **dhē-*; la transformation du verbe simple en *faciō* avait obscurci son rapport avec les formes composées ne comportant pas d'élargissement pareil. Et, comme nous venons de le voir, la syncope n'a mis l'occlusive en contact avec l'*r* qu'à un moment

trop tardif pour que l'*r* pût exercer aucune influence sur le développement de ce son.

L'explication du mot *sacerdōs* que je viens de proposer, n'est pas nouvelle; on la trouve déjà de toutes pièces là où l'on devait s'attendre à la trouver, dans le dictionnaire si nourri pour la sémantique de Bréal et Bailly. On y lit en effet p. 316 : « *Sacer-dōt-* est pour *sacr-dō-t-*; la seconde partie vient de la racine du verbe *dare* dans l'acception de *τίθημι*. Sur le *t*, v. *superstes*. » Mais ces deux lignes ne semblent pas avoir jusqu'ici attiré assez d'attention. M. Walde n'en sait rien dans son dictionnaire d'ailleurs si méritoire. Et je dois avouer que moi-même je n'en ai pris connaissance qu'après avoir écrit ma petite note. Autrement je ne l'aurais pas écrite. Mais une fois écrite je n'ai pas voulu la supprimer. Si elle réussit à faire connaître et reconnaître l'excellente analyse concentrée (et, à ce qu'il semble, trop concentrée) dans les deux lignes des linguistes français, elle ne sera pas inutile[1].

III. Latin *sospes*.

En rattachant le latin *sospes* au gr. *σῶς*, *σώζω*, comme on l'a fait déjà dans l'antiquité, on s'est naturellement guidé, du premier abord, par la grande ressemblance immédiate de certaines formes grecques au mot latin. Mais il va sans dire que la première tentative d'analyse rationnelle devait montrer que pour les mots grecs il fallait partir de la forme non contracte de l'adjectif *σάος*, et que la ressemblance réelle du mot grec au mot latin se borne au premier son. Néanmoins, Pott dans ses *Etymologische Forschungen*, I, 279, a retenu l'étymologie en donnant du mot latin une explication morphologique assez séduisante; *sos-* serait un substantif (« salut ») du type *mōs* (thème en *s*), dérivé de la racine *σα-*. Mais si l'étymologie est acceptable du point de vue morphologique, elle ne l'est pas du point de vue phonétique : un *σ-* grec ne peut guère répondre à un *s-* latin. Il ne faut pas invoquer *σῦς* (*ὗς*) : lat. *sūs*; car dans ce mot comme dans *δασύς* (: *δαυλός*) on entrevoit une possibilité d'assimilation qui fait

[1] Après avoir reçu le manuscrit de mon article, M. Meillet m'a écrit (le 14 juin 1919) : « Je m'occupais justement de *sacerdōs* ces jours-ci, et j'avais abouti à la même conclusion que vous. J'avais notamment été frappé de l'absence de **sacrifex* en face de *sacrificium*; c'est que *sacerdōs* avait déjà **dhe-*. » M. Meillet me signale en outre que la bonne étymologie n'a échappé ni à Stolz (*Historische Grammatik*, I, 1, 162; néanmoins, p. 205, il dérive *acerbus* de **acri-dho-s*) ni à M. Fraenkel (*Geschichte der griechischen Nomina agentis*, I, p. 4).

défaut dans σάος. Ainsi, l's qui constitue la seule ressemblance du mot grec au mot latin, n'en constitue en réalité aucune.

Aussi cette étymologie, après avoir joui d'une longue popularité, a fini par être généralement abandonnée. Mais les tentatives qu'on a faites pour la remplacer par une autre n'ont pas été heureuses. On les trouve énumérées dans le dictionnaire de M. Walde.

On admet d'ordinaire que le dernier terme du mot est **poti-s* «maître». Mais pour le premier terme les interprétations varient. M. Prellwitz y voulait voir un **sw-esti-s* «bien-être, salut», identique au skr. *svastí-ḥ*, ce que M. Walde rejette avec de bonnes raisons. En partant de la forme *Seispes*, *Sispes*, *Sispita*, épithète de Junon à Lanuvium, M. Zimmermann a proposé l'interprétation «sui compos», en comparant l'élément *sīs-* aux génitifs *mīs*, *tīs* (élargissements, à ce qu'il semble, de **mī*, **tī* = skr. *mē*, *tē*). Mais quoi qu'en dise M. Brugmann, *Berichte der phil.-hist. Klasse der sächsischen Gesellschaft der Wissenschaften*, LX, p. 39, on n'arrive pas, de ce point de départ, à une explication tolérable de *sospes*; il est arbitraire de poser deux formes **swo-poti-s* et **swoi-poti-s* (en invoquant skr. *sva-pati-* «son propre maître» et avest. *x^{v}ae-paiti-* «lui-même», qui ne sont point identiques pour le sens) et d'admettre leur coexistence jusqu'à la période où **s(w)oi-* > **sei-* était transformé en **sei-s-* et pouvait entraîner un **s(w)o-s-* à côté de **s(w)o-*. D'ailleurs, cette étymologie est peu vraisemblable pour le sens, et l'on en peut dire autant de l'alternative que nous laisse M. Brugmann, à savoir, de couper *so-spes*, *Sei-spes* en rattachant le dernier terme à v. sl. *spě-ti* «réussir», lat. *pro-sper*, *spe-s*, etc., en tant que «réussi en soi-même».

C'est pour pouvoir expliquer les prétendus doublets *sospes* et *Seispes* qu'on a cru devoir chercher dans le premier terme de ces mots le pronom réfléchi. Mais en réalité *sospes* et *Seispes* n'ont rien de commun. Le renseignement que nous donne Festus, est très clair : *Sispitem Iunonem, quam vulgo Sospitem appellant, antiqui usurpabant.* Donc la vraie forme de l'épithète de Junon était *Seispes* (et les inscriptions montrent que c'était la forme indigène à Lanuvium), et elle n'a pu être supplantée par *Sospes* que par la voie de l'étymologie populaire. Le regretté Ehrlich, *K.Z.*, XLI, 285, était donc fondé à proposer une étymologie de *Sispes* sans se soucier de *sospes*. S'il dérive *Sispes* de **sīds-potis* (: *sīdus*) en tant que «die über das Gestirn (den Mond) mächtige», je remarquerai seulement qu'il faudrait plutôt partir d'une forme **seides-potis* en admettant que la syncope latine a pu avoir lieu entre *d* et *sp*.

Reste à chercher l'étymologie de *sospes*. A cette fin nous demanderons tout d'abord quel était le sens exact de cet adjectif.

On a affirmé que *sospes* aurait eu originairement un sens transitif : « sauveur ». C'est aussi l'opinion de Bréal et Bailly dans leur « Dictionnaire étymologique latin ». Ils en disent, p. 357 : « La seconde partie de *sos-pes* est la même que dans *hos-pes* : elle signifie « qui protège ». De là le nom de *Juno Sospita*. Comme il est arrivé pour *hospes*, le mot, d'abord actif (sauveur), s'est entendu ensuite au sens passif (sauvé). »

Mais ici je ne puis me ranger à l'avis des illustres auteurs du « Dictionnaire étymologique ». Je ne crois pas qu'on soit fondé à mettre *sospes* en parallèle de *hospes*. Le développement sémantique de ce dernier mot dépendait de certains faits sociologiques qui n'avaient pas de portée pour *sospes*. Il est vrai que *hospes*, **hosti-poti-s*, doit avoir été à l'origine « celui qui protège l'étranger », (Bréal et Bailly, p. 128), ou, comme je préfère dire, « le maître de maison de l'étranger », « le maître de maison qui reçoit l'étranger » (car **poti-s* signifiait avant tout « maître de maison »). Mais la réciprocité étant le principe même du droit d'hospitalité, celui qui avait reçu un jour l'hospitalité devait un autre jour faire accueil à son **hosti-poti-s* d'autrefois, et dans un commerce continué l'un et l'autre avait tour à tour le rôle de maître de maison; au moment même où il recevait l'hospitalité, il était le **hosti-poti-s* virtuel de celui qui l'accueillait, et il n'était que naturel qu'on désignât les deux parties du même mot sans égard à leur rôle au moment donné. A proprement parler il n'y a donc pas eu de transition d'un sens actif à un sens passif dans le mot *hospes*.

Quant à *sospes*, les preuves de l'existence d'un sens actif ne sont guère convaincantes. L'épithète de Junon est due à l'étymologie populaire et ne prouve rien. Le témoignage de Festus qu'Ennius aurait employé *sospes* au sens de *servator*, est assez vague. Le texte de Festus (p. 430 Th. de P.) est très mutilé; mais ce qui reste, suffit pour prouver qu'il n'a pas été aussi positif que son épitomateur le ferait croire. Le texte de Festus

> *Ennius vid etur servatorem signi-*
> *ficare cum dix⟨it : « . . . . . ⟩*
> *liber »*

a évidemment contenu un *videtur* qui a disparu dans l'épitomé où nous lisons : *Ennius tamen sospitem pro servatore posuit.* Mais si nous pouvons, avec une certitude assez grande, restituer les mots de Festus, il nous est tout à fait impossible de restituer le passage d'Ennius auquel il fait allusion. Ce n'est qu'un jeu d'esprit gratuit de suppléer « ⟨*quo sospite*⟩ *liber* » (ce qui, du reste, ne remplit pas la lacune). Aussi nous ne savons pas si la traduction *servator* était inévitable dans ce vers d'Ennius (ce serait alors un

des raffinements de ce poète), ou s'il ne s'agissait que d'une certaine liberté dans l'emploi de l'adjectif qui, étant de droit l'attribut d'une personne, aurait été, néanmoins, ajouté à la désignation d'un objet inanimé. C'est ainsi que nous lisons chez Plaute, *Poen.*, 5, 4, 16 :

> *da diem hunc sospitem, quaeso,*
> *meis rebus agundis. Quibus annos multos carui, quasque e patria*
> *perdidi parvas, redde.*

Ici on pourrait, à la rigueur, donner à *sospitem* un sens actif («un jour salutaire pour mes affaires», un jour qui fait cesser le malheur en rendant au parlant ses filles qui lui ont été enlevées); il est pourtant évident qu'il ne s'agit en réalité que d'une figure de rhétorique assez commune, et la vraie traduction n'est pas «jour salutaire», mais bien «jour sain et sauf», locution qui n'est guère plus étonnante que «un jour heureux» ou en danois *en glad dag* «un jour joyeux». Est-ce qu'Ennius a écrit ⟨*vento sospite*⟩ *liber* ou même ⟨*navi sospite*⟩ *liber* «libre grâce au vent (au navire) salutaire» (qui le portait dans son pays) ou quelque chose de semblable? Je l'ignore.

Mais quoi qu'il en soit, nous ne trouvons, dans toute la littérature latine, aucun exemple d'un emploi vraiment transitif de *sospes*. C'est donc un adjectif intransitif, et il faut ajouter qu'il dénote tout particulièrement «celui qui a échappé à un danger» ou «celui qui est heureusement de retour d'un voyage», «celui qui a heureusement achevé un voyage» :

1. «Qui échappe à un danger».

Ov. *Hér.*, I, 24 : *versa est in cineres sospite Troja viro*

— — VI, 147 : *ipse quidem per me tutus sospesque fuisses : non quia tu dignus, sed quia mitis ego*

Hor., *Carm.*, I, 37, 13 : *vix una sospes navis ab ignibus*

— — I, 28, 27 : *sic, quodcunque minabitur Eurus fluctibus Hesperiis, Venusinae plectantur silvae te sospite.*

2. «Qui achève heureusement un voyage».

Plaute, *Cas.*, 4, 4, 2 : *sospes iter incipe hoc*

— *Rud.*, 3, 2, 17 : *eamque eventuram exagogam Capuam salvam et sospitem*

Hor., *Carm. sec.*, 40 : *sospite cursu.*

3. « De retour ».

Juv., XIII, 178 : *manet illa tamen jactura, nec unquam depositum tibi sospes erit*

Plaute, *Poen.*, 5, 4, 16 : *da dieum hunc sospitem* (voir plus haut)

Tite-Live, II, 49 : *precantur, ut illud agmen faustum atque felix mittant, sospites brevi in patriam ad parentes restituant*

Hor., *Carm.*, III, 14, 9 : *Caesar Hispana repetit penatis victor ab ora.*

Unico gaudens mulier marito
prodeat justis operata divis,
et soror clari ducis et decorae
supplice vitta

virginum matres juvenumque nuper
sospitum.

Ce sont les mêmes sens qu'on trouve dans la famille de gr. *νέομαι* et got. *ganisan*. Les mots germaniques partent du sens « échapper, sauver la vie » : got. *ga-nisan* « être sauvé, guérir d'une maladie », *nasjan* « sauver », v. h. a. *nerian* « nourrir » (proprement « maintenir vif »). Les mots grecs ont le sens (sans doute plus ancien) de « revenir » (*νέομαι*). « retour » (*νόστος*), etc., quoique quelquefois ils aient développé une signification assez proche de celle des mots germaniques.

De même, je pense que le sens « de retour; qui est heureusement revenu d'un voyage en échappant des dangers » est le sens primitif de lat. *sos-pes* (qui, dans le dernier passage d'Horace, est si évidemment parallèle à *repetit penātīs*). Dès lors, il ne peut être qu'un composé de la racine du verbe *petō* (cf. *prae-pes*, *perpes*), et le premier terme du composé doit avoir le sens de « demeure, domicile ». C'est-à-dire qu'il doit être rattaché à une famille de mots très répandue :

got. *swēs* « propre », **swēdh-so-*;
gr. *ἦθος*, **swēdhos*, « coutume », pl. « demeure »; *ἔθος* « coutume »;
skr. *svadhā* « qualité propre, habitude, domicile »;
lat. *sodālis* « camarade »;
v. irl. *sossad* « domicile », de **swodhs-*.

Au gr. *ἔθος* répondrait en latin **sodus*. Ce mot peut être le premier terme de *sospes* qui alors remonterait à **sodes-pet-s* (**swedhes-*

pet-s). La syncope latine aurait eu lieu ici (comme dans *Sispes*) après l'occlusive *d*, parce qu'elle était favorisée par le *-sp-* qui suivait. Mais il va sans dire que phonétiquement il serait non moins facile de dériver *sospes* de **swodhso-pet-s* en invoquant le mot irlandais cité en dernier lieu. Je laisse aux lecteurs le choix.

Holger Pedersen.

ÉTUDE

SUR

LES EMPRUNTS SYRIAQUES

DANS

LES PARLERS ARABES DU LIBAN.

(SUITE ET FIN.)

3e CLASSE.

CAS OÙ LE PHONÉTISME ARABE A ÉTÉ LE PLUS FORT
ET SERAIT UNE CONTRE-INDICATION DE L'EMPRUNT.
SI CE DERNIER NE DEVAIT ÊTRE RECONNU POUR D'AUTRES RAISONS.

α. *Mots présentant* f *dans l'arabe vulgaire en face de syriaque* p (ܦ).

Syr. p, *dial.* f.

1. Dial. *fáḳeḥ* «il boîta un peu», syr. *pᵉγaḥ* (forme secondaire *bᵉγaḥ* «claudicavit, impeditus est» ܒܓܰܚ). Déjà cité p. 248, l. XXI.

2. Dial. *fáẓem* «il ébrécha», subst. *fóẓm* «brèche, fracture», syr. *pᵉγumâ* «edentulus, dentibus carens» ܦܓܽܘܡܳܐ, *pᵉγâmâ* «fractura ossis» ܦܓܳܡܳܐ; cf. ar. cl. *ʾáfẓamu* «qui a les coins de la bouche épais» أَفْظَمُ.

3. Dial. *fáṛam* «il coupa en petits morceaux», syr. *pᵉram* «scidit, minutatim concidit» ܦܪܰܡ[1]. Déjà cité p. 281, l. XXI.

4. Dial. *fáṛaṭ* «il abattit (les noix, etc.) il décousit», syr. *pᵉraṭ* (même sens) ܦܪܰܛ. Déjà cité p. 273, l. XXI.

[1] Ce mot est tunisien et probablement arabe ancien (Marçais).

5. Dial. *farfûṭa* «une miette de pain, un petit morceau», verbe *fárfəṭ* «il fit tomber en petits morceaux», syr. *parputā* «mica panis» فَرْفُوطَا. Déjà cité p. 273, t. XXI.

6. Dial. *fatfûté* «une miette de pain, parcelle, petit morceau», *fátfət* «il broya, pulvérisa, émietta», syr. *paθpāθā* «mica, comminutio» فَرْفَاثَا, *paθpeθ* «minutatim confregit, comminuit, dispersit» فَرْفَثَ; cf. ar. cl. *fátta* «il broya, émietta» فَتَّ, hébr. *pāθaθ* «fregit», syr. *paθ* ($\sqrt{p\text{-}t\text{-}t}$) «minutatim confregit» فَثَ.

7. Dial. *fötγâm* «répons, antienne», syr. *peθgāmā* (idem) فَتْغَامَا. Déjà cité p. 257, t. XXI.

8. Dial. *fártᵉ* «il chercha à attraper les puces», dénominatif de syr. *purtaᶜ-(nā)* «puce» فُدْنَاعَا. Déjà cité p. 260, t. XXI.

9. Dial. *fášaṭ* (IIᵉ th. *fáššeṭ*) «il se vanta, hâbla», subst. *föššâṭ* «hâbleur, rodomont», syr. *pᵉšaṭ* (*paššeṭ*) «extendit, distendit, expandit, dilatavit, etc.» فَشَطَ. Opp. *báššeṭ*, p. 241, t. XXI.

10. Dial. *fáṛaᶜ* «il coupa, tailla les branches (d'un mûrier)», syr. *pᵉraᶜ* «denudavit, rasit» فَرَعَ. Déjà cité p. 261, t. XXI.

11. Dial. *farsûᶜ* «sabot (des quadrupèdes)», syr. *parsūᶜā* «ungula» فَرْسُوعَا.

12. Dial. *fáškeḷ* «il donna des crocs-en-jambe», syr. *paškel* «implicuit, torsit» فَشْكَلَ. Déjà cité p. 240, t. XXI.

13. Dial. *fšâṛ* «radotage, hâblerie», *föššâṛ* «rodomont, vantard, hâbleur», verbe *fášaṛ* (au IIᵉ th. *fáššeṛ*) «il radota, se vanta, il fut impuissant à . . .», syr. *pᵉšārā* «radotage, interprétation» فِشْرَا, *pāšūrā* «somniorum interpres, insulsus, vanus» فُشْرَا, *paššārā* «stultus, garrulus» فَشْرَا, verbe *pᵉšar* «solvit, interpretatus est» فَسَرَ; cf. ar. cl. *fásara* «il interpréta, expliqua» فَسَرَ. — Ce mot est employé dans les mêmes sens en Algérie (cf. Beaussier).

Syr. φ, *dial.* f.

1. Dial. *γáddef* «il blasphéma», syr. *gaddeφ* (même sens) ܓܕܦ; cf. ar. cl. *ǧáddafa* (idem) جَدَّفَ. Déjà cité p. 257, t. XXI.

2. Dial. *délef* «il dégoutta, laissa tomber l'eau (toit)», syr. *deˡlaφ* «stillavit» ܕܠܦ. Déjà cité p. 275, t. XXI.

3. Dial. *náqqəf* «il ajouta (les pronoms suffixes aux noms, aux verbes)», syr. *neqaφ* «adjunxit, addidit, etc.» ܢܩܦ, *naqqīφūθā* «annexio, status constructus» ܢܩܝܦܘܬܐ.

4. Dial. *qáff* «il couva ses œufs (en parlant d'un oiseau, d'une poule), se blottit», *qáfqef* «il se blottit, il fut assis sur son derrière», syr. *qaφ* «incubuit, fovit (pullos)» ܩܦ, *qaφqeφ* «il se blottit, il fut assis sur son derrière» ܩܦܩܦ; cf. ar. cl. *ʾaqáffa* «elle cessa de pondre (poule)» أَقَفَّ, *qáfqafa* «il trembla de froid, il frissonna» قَفْقَفَ.

5. Dial. *qáfaṭ* «il se refrogna, il prit un air sévère, il bouda» (provient par contamination de syr. *qeφaδ* «contractus est, corrugatus est, se contraxit prae horrore» ܩܦܕ et de *qeφaṭ* «il s'effraya, tressaillit» ܩܦܛ).

6. Dial. *réfəḥ* «il leva, se gonfla, enfla (en parlant de la pâte, d'une blessure)» *ráfḥa* «gonflement, enflure», syr. *reφaḥ* «intumuit» ܪܦܚ, *reφāḥā* «tumor» ܪܦܚܐ.

7. Dial. *ṣálef* «il fendit, détacha (du bois)», *ṣálfən* (verbe dénominatif), syr. *ṣelaφ* «contudit, fregit, discidit» ܨܠܦ. Déjà cité p. 267, t. XXI.

8. Dial. *šálef* «il tira brusquement au-dessus de sa tête, enleva à la dérobée (une jeune fille)», syr. *šelaφ* «extraxit, evellit» ܫܠܦ. Déjà cité p. 240, t. XXI.

9. Dial. *ṭâf* «il déborda (fleuve)», *ṭáuwəf* «il arrosa un terrain, un champ de blé avant de l'ensemencer, il fit marcher très vite (cheval, bœuf, etc.)», subst. *ṭáufé* «pluie abondante et conti-

nuelle, déluge», syr. *ṭāp* «il déborda (fleuve), il sauta, il jeta» ܛܦ. *ṭayyep* «inundavit, submersit» ܛܝܦ, *ṭaupā* «inundatio» ܛܘܦܐ; cf. ar. cl. *ṭūfānu"* «déluge» طُوفَانٌ = syr. *ṭaupānā* (idem) ܛܘܦܢܐ, dial. *ṭufân*.

10. Dial. *qaflid* «chapiteau» (inusité à Kfâr ʿabîda, mais attesté dans d'autres parlers libanais, cf. Ḥobeïka, I, p. 41), syr. *qafliδā* «capitellum» ܩܦܠܝܕܐ, qui lui-même est emprunté au grec κεφαλίς, -ίδ-os.

β. Mots présentant t *en face de syriaque* θ (< t).

1. Dial. *fatfûtè* «miette de pain», syr. *paθpāθā* (idem) ܦܬܦܬܐ. Déjà cité p. 14.

2. Dial. *bāʿût* «supplication», syr. *bāʿuθā* (idem) ܒܥܘܬܐ (cf. ar. cl. *bâγā* «il demanda»). Déjà cité p. 259, t. XXI.

3. Dial. *(l)ābût* «râcloir du laboureur», syr. *ʾāβuθā* «rallum arantis, culter quo agricola vomerem radit» ܐܒܘܬܐ.

4. Dial. *Baskẹnta* (nom propre d'un village libanais), valant syr. *bēθ* «maison, lieu» ܒܝܬ + *kīnūθā* «justice» ܟܝܢܘܬܐ. — Dans *bēθ kīnūθā* (équivalent de **baiθ kīnūθā*), le *θ* de *bēθ* a été rendu par l'à-peu-près *s*. Filière phonétique : **baiθ kīnūθā* > **baθkīnūθa* > *Baskẹnta* (**baiθ* pouvant résulter de la combinaison des deux formes *bēθ* et *baiṯ-ā*).

5. Dial. *ṭablīṯ* «pierre sacrée de l'autel», syr. *ṭaβlīθā* «tabula altaris» ܛܒܠܝܬܐ. Déjà cité p. 273, t. XXI.

6. Dial. *nāsût* «humanité (de Jésus-Christ)», syr. *nāšuθā* «humanitas» ܢܐܫܘܬܐ; opp. ar. cl. *ʾinsānīyatu"* (même sens) إِنْسَانِيَّةٌ.

7. Dial. *sawāγût* «chants, hymnes», cf. syr. *sūγyāθā* (même sens) ܣܘܓܝܬܐ. Déjà cité p. 234 et 258, t. XXI.

8. Dial. *fətel* «il tourna la tête de quelqu'un, l'endoctrina; il changea (un objet pour un autre)», syr. *pʿal* «torsit» et au figuré

« pervertit, confudit, depravavit » صلّ, avec contamination de l'ar. cl. *fátala* « il a tordu, il a tourné » فَتَلَ.

γ. Mots présentant d *en face de syriaque* δ (< d).

1. Dial. *maᶜmūdiyé* « baptême », syr. *maᶜmūδiθā* (idem) ܡܥܡܘܕܝܬܐ. Déjà cité p. 259, t. XXI.

2. Dial. *kédḷen* « il attela à la charrue, à la voiture », syr. *kᵉδan* (idem) ܟܕܢ. Déjà cité p. 271, t. XXI.

3. Dial. *ḥéḷed* « il creusa », syr. *ḥᵉlaδ* (idem) ܚܠܕ.

4. Dial. *mádṛaš* « chant, homélie », syr. *maδrāšā* « commentarius, hymnus » ܡܕܪܫܐ. Déjà cité p. 236, t. XXI.

5. Dial. *būlâd* « rasoir, acier », syr. *pūlāδā* (idem) ܦܘܠܕܐ. Déjà cité p. 263, t. XXI.

6. Dial. *ᶜtûl* « futur, qui doit venir », syr. *ᶜθiδā* « futurus, venturus » ܥܬܝܕܐ. Déjà cité p. 277, t. XXI.

δ. Mots présentant b *en face de syriaque* β (< b).

1. Dial. *'âb* « Père (céleste) », syr. *'āβā* (idem) ܐܒܐ. Déjà cité p. 276, t. XXI.

2 Dial. *qaṭrîb* « cheville (dans le timon de la charrue) », syr. *qaṭrīβā* (idem) ܩܛܪܝܒܐ. Déjà cité p. 274, t. XI.

3. Dial. *nábar* « il fouilla, mit sens dessus dessous », syr. *nᵉβar* « effodit, eruit » ܢܒܪ. Déjà cité p. 281, t. XXI.

4. Dial. *kébos* « il marina (viande), conserva dans le vinaigre et le sel », syr. *kᵉβaš* « pressit, condivit (in aceto), etc. » ܟܒܫ.

5. Dial. *háble* « vapeur d'un liquide », syr. *heβlā* « vapor » ܗܒܠܐ. Déjà cité p. 267, t. XXI.

6. Dial. *šalhûbé* « forte chaleur », *šálheb* « il brûla de soif, de chaleur, il se mit au chaud (temps) », syr. *šalheβiθā* « flamma, febris ardens » ܫܠܗܒܝܬܐ, *šalheβ* « inflammavit » ܫܠܗܒ. Déjà cité p. 240, t. XXI.

7. Dial. *šáṇb* «fortes chaleurs», *šáṇwəb* «il eut très chaud», syr. *šāβ* «aestuavit» حُبَ. Déjà cité p. 237 et 278, t. XXI.

8. Dial. *rbubîyé* «tumeur à l'aine (ou à l'aisselle, provoquée par une blessure à la cheville du pied, ou à la main) et qui cause un peu de fièvre», syr. *rᵉβūβīθā* (à côté de *ʾarbāβīθā*) «inguen, bubones seu tumores in inguine, radices femoris» إِرْبِيثَا; cf. ar. cl. *ʾarbîyatuⁿ* «racine du fémur» أُرْبِيَّةٌ.

ε. Mots présentant ž en face de syriaque g (γ).

1. Dial. *žáᶜᶜaṭ* «il eut tout en dégoût, il eut l'air de vouloir vomir», syr. *gᵉᶜaṭ* «evomuit, il eut du dégoût pour...» جَعَطَ, *ʾeθgaᶜᶜaṭ* «horrori fuit» اِتْجَعَطَ; opp. ar. cl. *žáᶜaṣa* «il chassa, éloigna, il fit le difficile pour la nourriture» جَعَظَ. Déjà cité p. 263, t. XXI.

2. Dial. *žáhžəḥ* «il commença à luire, à briller (jour...)», syr. *gahgah* (même sens) جَهْجَهَ. Déjà cité p. 267, t. XXI.

3. Dial. *žámᵐ* «il coupa au bas (une vigne)», subst. *žámmé* «l'action de couper au bas (une vigne)», *žmâm* «ras-de-terre, etc.», syr. *gam(m)* «succidit, abscidit» جَمَّ; cf. ar. cl. *žámma* «il fut comble, plein (puits, mesure)» جَمَّ.

4. Dial. *fážəm* «il ébrécha». *fážm* «brèche», syr. *pᶜγāmā* «edentulus, dentibus carens» فَغْمَا, *pᶜγāmā* «trou, cassure, dentelure» فَغْمَا; cf. ar. cl. *ʾáfžamu* «qui a les coins de la bouche épais» أَفْجَمُ. Déjà cité p. 13.

5. Dial. *žālût* «captivité (des Hébreux)». syr. *gālūθā* «captivitas» جَلُوثَا; cf. ar. cl. *žâliyatuⁿ* «exil, exilés» جَالِيَةٌ. hébr. *gālūθ* «exsilium».

6. Dial. (*ʿíd ẹž-*)*želyân* (employé par quelques vieillards) «(fête de la) Transfiguration» [1], syr. *gelyānā* «revelatio, etc.», جَلْيَا; cf. ar. cl. rac. *ž-l-w* «se manifester».

[1] Litt[t] «révélation»; cf. hébr. *gālā(ʾ)* «revelavit». On dit aujourd'hui *ʿíd eṭ-ṭẹlle*, qui paraît au sujet parlant plus arabe, du V[e] th. *tažallā* «il se manifesta»,

7. Dial. *rẹ̄zz* (*rázẹz*) «colère, courroux», syr. *ruyzā* «ira, indignatio (animi)» ܪܘܓܙܐ. Déjà cité p. 269, t. XXI.

ζ. *Mots présentant ġ en face de syriaque ʿ.*

1. Dial. *ġoffāra* «chape», syr. *ʿuφrā* «vestimentum sacerdotale» ܥܘܦܪܐ, *maʿpᵉrā* «pallium, superhumerale, pluviale, galea» ܡܥܦܪܐ; cf. ar. cl. *míġfaratuⁿ* «coiffure» مِغْفَرَةٌ, *ġifāratuⁿ* «pièce d'étoffe servant à envelopper la chevelure» غِفَارَةٌ, cf. Dozy, *s. v.*

2. Dial. *zġárta* (nom d'un bourg du Liban septentrional), syr. *zᵉʿūrtā* ܙܥܘܪܬܐ féminin de *zᵉʿūrā* «parvus, modicus, minor» ܙܥܘܪܐ (contamination avec l'arabe *ṣaġīruⁿ* صَغِيرٌ > dial. *zġīr* «petit»). Cette bourgade libanaise est appelée «minor, parva» par opposition avec Ehden; toutes deux appartiennent à la même population et servent, la première, de ville d'hiver, et la seconde, de ville d'été.

3. Dial. *ṣábəġ* (inusité à Kfár ʿabîda dans le sens de «baptiser», mais attesté dans d'autres parlers libanais) «il baptisa, etc.», *ṣábġa* «baptême», syr. *ṣᵉβaʿ* «baptizavit, immersit» ܨܒܥ, sous l'influence de l'arabe classique *ṣábaġa* «il plongea dans l'eau (la main), il teignit (une étoffe)» صَبَغَ.

4. Dial. *ġáuf* «branches vertes coupées avec lesquelles on construit une cabane, une tente, etc.[1]», syr. *ʿaupā* «ramus, vertex ramorum» ܥܘܦܐ; cf. ar. cl. *ʿáufuⁿ* «plante qui sent bon» عَوْفٌ et racine *ġ-y-f* «avoir des branches inclinées à droite et à gauche (en parlant d'un arbre branchu)».

η. *Mots présentant š en face de syriaque* s.

1. Dial. *rẹ̄šẹm* «il ondoya (un enfant)», *rášmé* «ondoiement», syr. *rᵉsam* «stillavit, fluxit» ܪܣܡ, *rᵉsāmā* «stillatio, fluxio gutta» ܪܣܡܐ. — Comme s'il existait dans le même sens en

[1] Élève des vers à soie (terme technique).

arabe classique un verbe *rášama* رَشَمَ (lequel existe en réalité, mais signifie « il écrivit, il fit une marque » et est emprunté à l'araméen; cf. Fraenkel, *op. cit.*, p. 250). On a cependant en arabe classique *rášamu*^{n} « trace de pluie » رَشَمٌ.

2. Dial. *fárkeš* « il fit trébucher, il embrouilla quelqu'un » (cf. dial. *fákeš* « il démit, déboîta »), syr. *parkes* « dissipavit, implicuit, commiscuit » ܦܪܟܣ. — Comme s'il y avait dans le même sens en arabe classique une racine *f-k-š*. En réalité, il n'y a qu'un verbe *fákka* « il démit, déboîta, luxa » فَكَّ.

3. Dial. *qášeb* « gerçure », verbe au II^{e} th. *qáššeb* « il se gerça, se crevassa (en parlant de la peau), elle devint dure, sèche (glu) », syr. *qassūβā* « callum, callosus » ܩܣܣܘܒܐ, *qassūβūθā* « dartre » ܩܣܣܘܒܘܬܐ. — Contamination avec le cl. *qíšbu*^{n} « rouille, poison, (adj.) dur » قِشْبٌ.

4. Dial. *ḥaršùm* « canal du nez à la bouche, gosier », syr. *ḥarsūmā* (sens analogue) ܚܪܣܘܡܐ. — Contamination avec le cl. *ḥaišùmu*^{n} « cartilages du nez » خَيْشُومٌ. Formule : *ḥarsūmā* × *ḥaišùmu*^{n} > dial. *ḥaršùm*. Cf. ar. cl. *ḥášama* « il blessa le nez », dial. *ḥišm* « cartilages du nez »; aujourd'hui tunisien-tripolitain *ḥšém* « nez »; hébr. *ḥāsam* au lieu de **ḥāšam* « il musela la bouche, boucha le nez », syr. *ḥ^{e}sam* « invidit, aemulatus est ».

5. Dial. *kfaršìma* (nom propre d'un village libanais), adapté de syr. *k^{e}ϕar sūmā* « village, lieu de l'argent » ܟܦܪܣܘܡܐ.

θ. Mots présentant s *en face de syriaque* š.

1. Dial. *sábbe* « semaine », malgré syr. *šabb^{e}θā* « hebdomas, sabbatum » ܫܒܬܐ. — Contamination avec ar. cl. *sábtu*^{n} « samedi, sabbat » سَبْتٌ. A Kfár ʿabìda et dans l'ensemble des villages libanais, on se sert pour désigner la « semaine » du mot *žúmʿa* < cl. *žúmʿatu*^{n} جُمُعَةٌ et rarement de *sábbe* ou de *ʾúsbāʿ* < cl. *ʾusbūʿu*^{n} « semaine » أُسْبُوعٌ.

2. Dial. *nāsût* (mot savant et religieux) « humanité (de Jésus-Christ) », adaptation de l'abstrait syriaque *nāšūθā* (même sens)

إِنْسَانِيَّة. — Contamination avec l'ar. cl. *'insānîyatu"* (même sens) إِنْسَانِيَّة > dial. *'ensānîyé*. Déjà cité p. 16.

3. Dial. *kébos* «il marina, conserva dans le vinaigre et le sel (fruits, etc.), appuya», *kábbos* «il dressa au travail, à la course, etc. (un bœuf, un cheval, etc.)», subst. *kbûs* «conservés dans le vinaigre et le sel (fruits)», *kābûsé* «bras de la charrue», tout cela malgré syr. *kᵉβaš* «pressit, aravit, condivit (in aceto)» ܟܒܫ, *kabbeš* «subegit, domuit (equum, etc.)» ܟܒܫ, *kuβšā* «scabellum» ܟܘܒܫܐ. — Contamination avec l'ar. cl. *kábasa* «il combla de terre un puits, il exerça une pression sur...» كَبَسَ, cf. hébr. *kāβaš* «subegit». Déjà cité p. 17.

4. Dial. *láqqos* «il retarda, attarda», *tláqqos* «il fut retardé, attardé», subst. *laqqûs* «nom propre de famille, tardif, retardé (en parlant surtout d'un fruit, d'un petit d'animal)», malgré syr. *laqqeš* «serum protraxit, fructus serotinos collegit» ܠܩܫ, *l'qīšāyā* «serus, serotinus» ܠܩܝܫܝܐ; cf. hébr. *lāqeš* «racematus est, fructus serotinos collegit». L'arabe classique présente en effet un verbe *láqasa* لَقَسَ, mais dans le sens de «blâmer, outrager».

5. Dial. *bsîṭ* «simple, naïf, clair, facile à comprendre, non composé...», *bsâṭa* «simplicité, ingénuité, naïveté», malgré syr. *pᵉšīṭā* «simplex, merus, rudis, vulgaris, incompositus, indoctus...» ܦܫܝܛܐ, *pᵉšīṭūθā* «insulsitas, simplicitas, status rei incompositae» ܦܫܝܛܘܬܐ, emprunté également par l'arabe classique *basîṭu"* «simple, non composé» بَسِيط. Déjà cité p. 263, t. XXI.

6. Dial. *réṣem* «il ordonna (un clerc), institua (une fête religieuse)», *rsâmé* «ordination», malgré syr. *rᵉšam* «signavit, repraesentavit» ܪܫܡ, *rūšmā* «signum, character, consignatio» ܪܘܫܡܐ, *rᵉṣāmā* «consignatio (quae fit signo crucis)» ܨܘܡܐ. — Contamination avec l'arabe classique *rásama* «il traça, fit des marques» رَسَمَ, cf. hébr. *rāšam* «il marqua au moyen de lettres, il écrivit», aram. bibl. *rᵉšam* «il écrivit».

7. Dial. *šammâs* «diacre, servant de messe...», malgré syr. *šammaša* «minister, diaconus» ܫܡܫܐ, cf. verbe syr. *šammeš*

(aram. bibl. *šammēš*) «ministravit. Deo servivit, famulatus est» عَمْشَمَ. — Le traitement dialectal différent des deux *š-š* du syr. *šammāšā* est dû certainement à une action dissimilatrice. Déjà cité p. 279, t. XXI.

8. Dial. *sallīḥ*, plur. *sallīḥîn* (très rare aujourd'hui) «apôtre, envoyé», malgré syr. *šᵉlīḥā* (même sens) ܫܠܺܝܚܳܐ.

9. Dial. *sbâṭ* (à côté de *šbâṭ*) ou *sūbâṭ* «février», verbe *súṷ-bəṭ* «il fit une croix avec de la cendre au-dessus de la porte au commencement de février pour éviter un malheur...», malgré syr. *šᵉβāṭ* «février» ܫܒܳܛ, qui lui-même est emprunté au babyl. *šabāṭu* (cf. Brockelmann, *Lex. syr.*, s. v.). Cf. en ar. cl. *šubâṭu*ⁿ à côté de *subâṭu*ⁿ, empruntés tous deux à l'araméen.

10. Dial. *ṭámas* «il s'enfonça dans l'eau», malgré syr. *ṭᵉmaš* «immersit, intinxit» ܛܡܰܫ, ar. cl. *ṭamasa* «elle est effacée (trace)».

ɩ. Mots présentant ḫ *en face de syriaque* ḥ.

1. Dial. *ḫélḍ* «il creusa, mina, troua», malgré syr. *ḥᵉlaδ* (même sens) ܚܠܰܕ, à cause de ar. cl. *ḫúldu*ⁿ (dial. *ḫúldᵉ*) «taupe» خُلْدٌ = syr. *ḥuldā* ܚܽܘܠܕܳܐ. Déjà cité p. 17.

2. Dial. *ḫaršûm* «fosses nasales», malgré syr. *ḥarsūmā* «bec, trompe» ܚܲܪܣܽܘܡܳܐ, contamination avec ar. cl. *ḫaišûmu*ⁿ «cartilages du nez» خَيْشُومٌ. Déjà cité p. 20.

3. Dial. *báḫaš* «il troua», *báḫwəš* (même sens), *böḫš* «trou», malgré syr. *bᵉḥaš* «il creusa» ܒܚܰܫ, *beḥšā* «sinus indusii» ܒܚܫܳܐ; cf. ar. cl. *báḫasa* «il creva l'œil à quelqu'un» بَخَسَ. Déjà cité p. 241, t. XXI.

4. Dial. *kálḫ* «il arracha, cassa (une branche...)», *kḫélḫ* «branche cassée», malgré syr. *qᵉlaḥ* «secuit, dissecuit» ܩܠܰܚ; cf. ar. cl. *qáluḫa* (même sens) قَلَخَ.

5. Dial. *ṣomḫ* «rejeton, germe», *ṣámməḫ* «il produisit des germes, des rejetons, des racines; il poussa (blé, oignon, plante, etc.)», malgré syr. *ṣemḥā* «germen» ܨܶܡܚܳܐ, verbe *ṣᵉmaḥ*

«ortus est, floruit» ܨܡܰܚ, *ṣammaḥ* «prodire fecit, manifestavit» ܨܰܡܰܚ, *ʾaṣmaḥ* «oriri fecit, germinare fecit, etc.» ܐܰܨܡܰܚ. — Contamination avec ar. cl. *sámaḫa* (avec un *s* non emphatique) «elle sortit de terre (semence)» سَمَخَ (cf. hébr. *ṣāmaḥ* «progerminavit (planta)», *ṣemaḥ* «germen, proventus terrae, fruges»).

6. Dial. *réfəḥ* «il leva, se gonfla, enfla (en parlant de la pâte, d'une blessure)», malgré syr. *rᵉφaḥ* «intumuit» ܪܦܰܚ, *rᵉφāḥā* «tumor» ܪܦܳܚܳܐ, *rappūḥā* «tumens, tumidus» ܪܰܦܘܚܳܐ. Cf. ar. cl. *râfihuⁿ* «aisée, prospère (vie)» رَافِهٌ. Déjà cité p. 15.

7. Dial. *fášeḥ* «il fit une enjambée, il écarta les jambes». *fáššeḥ* «il fit de grands pas, il écarta les jambes, il foula aux pieds les droits de .....», malgré syr. *paššaḥ* «il écarta les jambes, etc.» ܦܰܫܰܚ; cf. ar. cl. *fásaḥa*, *fásaḫa*, *fáršaḫa* (sens analogues). Déjà cité p. 240, t. XXI.

8. Dial. *šánfəḥ* «il grossit, se gonfla, s'enfla (en parlant d'une figue qui commence à mûrir — et par extension, d'une lèvre qui se gonfle par suite du contact de cette figue à peine mûre)», subst. *šanfâḥa* «figue à peine mûre», forme *šaqtel* faite du syr. *nᵉφaḥ* «tumuit» ܢܦܰܚ; cf. ar. cl. *náfaḫa* «il enfla en soufflant» نَفَخَ.

APPENDICE.

CAS RELEVANT DE LA PHONÉTIQUE GÉNÉRALE.

α. syr. ṣ > *dial.* s
syr. s > *dial.* ṣ
syr. z > *dial.* s.

1. Dial. *ḫarsénné* «petite plante ressemblant à l'ail et dont on mange la racine», syr. *ḥarṣānā* «ornithogale» ܚܰܪܨܳܢܳܐ. Déjà cité p. 266, t. XXI.

2. Dial. *ʿáqaṣ* «il piqua (serpent, scorpion, etc.)», *ʿáqqəṣ* «il picota, éprouva des picotements», *ʿāqûṣ* «aiguillon, dard», syr. *ʿaqqeṣ* «il piqua, mordit» ܥܰܩܶܨ, *ʿuqṣā* «aculeus, stimulus» ܥܽܘܩܨܳܐ. Déjà cité p. 272, t. XXI.

3. Dial. *ḫūṛoṣ* «chœur», provenant de syr. *χārās* «chorus (canentium). chorus angelorum» ܟܘܪܣ. Ce mot lui-même est emprunté au grec *χόρος*. Déjà cité p. 244, t. XXI.

4. Dial. *ʒòṛṛáiṣ* «ortie», *ʒárṛəṣ* «il se piqua, piqua avec des orties», syr. *gārsā* «serpens, aspis» ܓܪܣܐ, *garres* «pupugit, comminuit» ܓܪܨ; cf. ar. cl. *žáraša*. Déjà cité p. 234 et 257, t. XXI.

5. Dial. *qöṣḥáiya* < **qöṣḥaiya* < *qözḥáiya* également usité (nom propre d'homme), syr. *gazz(ā) ḥaiya* «trésor vivant» ܓܙܐ ܚܝܐ. Déjà cité p. 248 et 258, t. XXI.

6. Dial. *máska* «mélange d'eau et de vin» < dial. *mázka* (également usité), syr. *mᵉzāʒya* «potus mixtus, poculum» ܡܙܓܐ. Déjà cité p. 248 et 266, t. XXI.

7. Dial. *qörnâṣ* (inusité à Kfár ʿabìda, mais courant dans d'autres parlers libanais comme celui de Chāmât) «dos de la hache, d'un marteau, etc.», syr. *qurnāsā* «malleus, clava» ܩܘܪܢܣܐ; cf. ar. cl. *qurnâsu*ⁿ «fuseau, partie saillante d'une montagne» قُرْنَاسٌ. Déjà cité p. 280, t. XXI.

8. Dial. *ṛáfṣ* «largeur ou solidité d'un mur; ce qu'on met dans un mur pour le soutenir; pierre qui sert de base à un arc», verbe *ṛáfaṣ* «il a subi une forte poussée (arc, voûte)», syr. *rᵉφas* «il étaya, il étançonna (un mur)» ܪܦܣ.

β. *syr.* k (χ) > *dial.* q
syr. q > *dial.* k.

1. Dial. *bāqsé* «petit vase dont on se sert pour puiser de l'huile dans la jarre, écritoire en argile» (le dernier sens est inconnu à Kfár ʿabìda mais attesté ailleurs, cf. Ḥobeïka, I, p. 5), syr. *beχsā* à côté de *baχsā* «atramentarium» ܒܚܣܐ (cf. grec *συξίς*, et ar. cl. *buksatu*ⁿ «morceau d'argile arrondi avec lequel jouent les enfants» بُكْسَةٌ).

2. Dial. *ṭáqs* «rite, température», syr. *ṭeksā* (nestorien *ṭaksā*) «ordo, officium, ritus, canones» ܛܟܣܐ, qui lui-même provient du grec *τάξις*.

3. Dial. *kálḷ* (au IIe th. *kállḷ*) «il arracha, cassa, brisa (une branche, etc.)», *kélḷ* «branche cassée», syr. *qᶜlaḥ* «secuit, dissecuit» ܩܠܚ. Cf. ar. cl. *qálaḥa* «il arracha, déracina» قَلَحَ. Déjà cité p. 22.

4. Dial. *kázᶻ* «il eut du dégoût pour ..., il eut horreur de...» (p. ex. *kázzeṭ náfsē mönnḷ* «mon âme est dégoûtée de toi» c'est-à-dire «tu me dégoûtes, tu m'ennuies»), syr. *ʾeθqazzaz* «abhorruit» ܐܬܩܙܙ; cf. ar. cl. *qázza* قَزَّ, *taqázzaza* «il eut du dégoût de ...» تَقَزَّزَ.

γ. syr. ṭ (*θ*) > *dial.* ṭ.

1. Dial. *ṭḥámmaṭ* (ᶜa[la]) «il garda rancune (à), il se fâcha (contre)», syr. *ʾeθḥammaθ* «iratus est, ira incensus est, commotus est» ܐܬܚܡܬ (sous l'influence de l'ar. cl. *taḥámmaṭa* «il fut en colère» تَحَمَّطَ). Déjà cité p. 245, t. XXI.

2. Dial. *láṭa* «malédiction, malheur», syr. *laṭᶜθā* «maledictio» ܠܛܥܬܐ. Il y a eu ici assimilation totale en contact. Déjà cité p. 274, t. XXI.

3. Dial. *šarqúṭa* «étincelle», syr. *šᵉraγraγγāθā* «scintillae ignis» ܫܪܓܪܓܓܬܐ. Sur ce mot, cf. plus haut, p. 241 et 248, t. XXI.

4. Dial. *ṭablíṭ* «pierre sacrée de l'autel», syr. *ṭaβliθā* (même sens) ܛܒܠܝܬܐ. Déjà cité et p. 16.

δ. syr. -md- > *dial.* -nd-.

Le dialectal *ṣönd* «charrue» provient par assimilation en contact de syr. *ṣāmdē* (plur.) «ligna jugi textorii quibus ligantur telae» ܨܡܕܐ. Cf. hébr. *ṣemeḏ* «jugum». Déjà cité p. 268, t. XXI.

ε. syr. -rš- > *dial.* -lš-.

Le dialectal *šéḷš* «racine, veine», *šálḷeš* «il prit racine» représente sans aucun doute le syr. *šeršā* «radix, origo» ܫܪܫܐ, *šarreš* «radice firmavit» ܫܪܫ. Déjà cité p. 238 et 279, t. XXI.

ζ. *syr.* ʿ > *dial.* ḥ.

Le dialectal *ʾéḥdẹn* (nom d'une jolie bourgade libanaise située tout près des cèdres et habitée pendant la saison d'été par les habitants de *zʏ́árta* ville d'hiver, voir p. 19) représente la forme syriaque ʿ*ēδen* «Eden, paradisus terrestris» عَدْنٌ; cf. hébr. ʿ*ēδen*, ar. cl. ʿ*ádnu*ⁿ (même sens) عَدْنٌ. — La forme actuelle *ʾéḥdẹn* avec un *ḥ* n'est connue que depuis quelques années, c'est-à-dire depuis la disparition complète du syriaque comme langue vulgaire dans cette région. Dans tous les manuscrits anciens et dans beaucoup de livres imprimés, on rencontre toujours la forme syriaque ʿ*ēδen*. — Étymologie populaire sous l'influence des dérivés de la racine arabe *ḥ-d-n* (calme, fertilité, pluie douce).

η. *syr.* ʿ > *dial.* ḥ.

Le dialectal *ḥérḥ* «entêté, trompeur» provient (par différenciation au contact de *r* et assimilation à *ḥ* initial) de syr. *ḥārʿā* «astutus» مُحْرٌ; cf. ar. cl. *iḫtáraʿa* (VIIIe th.) «cogitavit (res novas)» اِخْتَرَعَ. Déjà cité p. 245, t. XXI.

θ. *syr.* r > *dial.* n.

Le dialectal *yāḥbûn* «tas, amas de foin ou de blé non battu» représente le syr. *yaḥbūrā* «rogus, fumus densus» بُخْنٌ. Déjà cité p. 265, t. XXI.

PHONÉTIQUE DE LA PHRASE (SANDHI).

On sait qu'en syriaque comme en hébreu les consonnes *b*, *g*, *d*; *k*, *p*, *t*, qui se spirantisent à l'intérieur après voyelle (*β*, *γ*, *δ*; *χ*, *φ*, *θ*), le font également quand elles commencent elles-mêmes un mot et que le mot précédent finit sur une voyelle (longue) [1]. Il est resté une trace de ce phénomène de phonétique syntactique dans quelques mots dialectaux empruntés au syriaque.

1. Dial. *zʏ́ɣel* «il falsifia, altéra (un métal, une boisson, etc.)» (*záɣɣel* «il tricha, trompa au jeu»), qui est certainement emprunté au syr. *dˑɣal* (*daggel*) «fefellit, decepit, mentitus est» دَغَلَ. Cf. ar. cl. *dáǯala* «il mentit, trompa» دَجَلَ. Déjà cité p. 258, t. XXI.

[1] Les brèves finales étant tombées avant l'action de cette loi.

2. Dial. *zárak* «il serra, pressa, écrasa», au IIe th. *zárrek* «il accula, mit à l'étroit, chagrina, excita», syr. *d'raχ* «grassus est, calcavit, subegit» ܕܪܰܟ, *'adreχ* «attigit, triturauit, assecutus est, intellexit» ܐܕܪܟ; cf. ar. cl. *'ádraka* «il atteignit, rattrapa, comprit, etc.» أَدْرَكَ.

3. Dial. *zúksa* (transcrit en néo-cl. *ðúksā*) à côté de *ðúksa* «louange, gloire», syr. *duksā* ܕܘܟܣܐ (qui lui-même est emprunté au gr. δόξα) «gloria, fama».

4. Dial. *ba'lzbâb* «ennemi du bien», syr. *b'el d'βāβā* «hostis, inimicus boni» ܒܥܠ ܕܒܒܐ (composé de *ba'lā* «dominus, maritus» ܒܥܠ + *deβāβā* «musca» ܕܒܒܐ) sous l'influence du grec Βεελζεβούβ, ou de l'ar. cl. *bá'lu* «mari» بَعْل et *ðubâba* «mouche» ذُبَاب. Cf. assyr. *bēl dabābi* «calumniator».

5. Dial. *ỳáddef* «il blasphéma», syr. *gaddeφ* «blasphemavit» ܓܕܦ; cf. ar. cl. *žáddafa* (même sens) جَدَّفَ. Déjà cité p. 15.

6. Dial. *ỳáuỳa* «il cria, vagit (petit enfant)», syr. *gauḡī* «vagiit» ܓܘܓܝ. Déjà cité p. 257, t. XXI.

7. Dial. *ỳárṛaṣ* «il piqua, se piqua avec une ortie», *ỳörṛáiṣ* «ortie», syr. *garres* «pupugit, comminuit» ܓܪܨ, *gārsā* «serpens, aspis» ܓܪܨܐ; cf. ar. cl. *žáraša*. Déjà cité p. 24.

8. Dial. *ỳáf* «il se précipita, voltigea, fondit sur sa proie (oiseau)», syr. *gaφ* (racine *g-p-p*) «il voltigea, vola en tournant» ܓܦ; cf. ar. cl. *žáffa* «il ramassa, etc.» جَفَّ. Déjà cité p. 257, t. XXI.

Commentaire.

On ne comprendrait pas pourquoi — au rebours de la règle qui veut que *d* et *ž* classiques soient rendus par *d* et *ž* dialectaux — précisément un *d* ou *g* du syriaque soit rendu par *z* ou *ỳ* dans le dialecte. Tout s'explique au contraire si l'on admet que les mots ont été empruntés dans des phrases toutes faites où le *d* par exemple était régulièrement *ð* parce que le mot précédent finissait en voyelle. Une de ces phrases syriaques est par exemple : *lā ðyal* «non mentitus est», etc.

II. MORPHOLOGIE.

La morphologie syriaque a laissé quelques traces évidentes dans celle des parlers arabes du Liban.

1. Formation des thèmes nominaux.

α. Les noms qui désignent l'instrument au moyen duquel on fait l'action se forment sur un type *maqtel*, qui ne saurait guère provenir directement du type classique *miqtalu*ⁿ, car il présente, dans le morphème préfixé *m-*, la même voyelle que le syriaque. Ex. : dial. *málqaṭ* «pincettes» comme syr. *malqṭa* (même sens) مَلْقَطْ, malgré ar. cl. *milqaṭu*ⁿ (√*l-q-ṭ* «ramasser») مِلْقَطْ. — Comme en syriaque, il y a donc dans les parlers arabes du Liban confusion des noms d'instrument [1] avec les noms de lieu et de temps.

β. Les noms et adjectifs correspondant aux noms et adjectifs classiques du type *qittīlu*ⁿ présentent comme en syriaque la voyelle *a* au lieu de *i* dans la première syllabe [2]. Ex. : dial. *tanūn* «gros poisson, dragon» comme syr. *tannīnā* (même sens) تَنُّونْ, malgré ar. cl. *tinnīnu*ⁿ تِنِّينْ [3]; *baṭṭīḫ* «melons, pastèques» comme syr. *paṭṭīḫā* (*baṭṭīχā*) بَطِّيخْ, malgré ar. cl. *biṭṭīḫu*ⁿ (même sens) بِطِّيخْ; *qaddīs* «saint» comme syr. *qaddīšā* (même sens) قَدِّيسْ, malgré ar. cl. *qiddīsu*ⁿ (même sens) قِدِّيسْ; etc.

γ. Tandis que les adjectifs qui expriment la relation se forment en arabe classique au moyen de *-īyu*ⁿ (qui phonétiquement doit aboutir à *-ī* dans notre dialecte), il y a plusieurs adjectifs qui se forment à Kfár ʿabìda (ainsi que dans la plupart des parlers arabes du Liban) au moyen du morphème d'origine syriaque *-ānē* (syr. *-ānā*, *-ānāyā*). Ex. : *žesdânê* «corporel», opposer ar. cl. *žasadìyu*ⁿ جَسَدِيّْ de *žásadu*ⁿ «corps» جَسَدْ, cf. syr. *pagrā-*

[1] Le même fait se constate en tunisien également (Marçais).

[2] Sous l'influence d'une action dissimilatrice, étant donné que dans notre parler *i-ī* > *a-ī*.

[3] La prononciation *tannīn* est signalée comme un vulgarisme par Žawālīqī, *Morgenl. Forschungen*, p. 146.

nā «corporeus» ܦܓܪܢܝܐ de *paγrā* «corpus» ܦܓܪܐ, etc. — Plus précisément on a ajouté à *-ān*, provenant de syr. *-ān-(ā)*, le morphème arabe *-ē*, provenant de ar. cl. *-īyu^n*: cf. dial. *báldē* «qui est du pays» < cl. *baladīyu^n* بَلَدِيٌّ de *baladu^n* «pays» بَلَدٌ[1].

δ. Tandis que l'arabe classique formait les diminutifs au moyen du morphème infixe *-ai-* (types *qutailu^n*, *qutailīlu^n*), le syriaque le faisait uniquement par l'adjonction aux noms du morphène suffixe *-ūnā* (ou *-ūlā* ou *-usā*). Les parlers arabes du Liban, qui ont remplacé les formes classiques de diminutifs par d'autres types dialectaux à formation également interne (par exemple *qaṭṭūl*), possèdent aussi un certain nombre de diminutifs externes en *-ūn* (*-ūl*) qui ne peuvent s'expliquer qu'en admettant l'influence directe du syriaque sur les parlers locaux. Ex.: dial. *saikūn* (singulatif *saikūnē*, plur. *swākīn*) «branches mortes sans feuilles, petites branches» (avec dissimilation de la diphtongue *-au-* en *-ai-* sous l'influence de *-u-*) < syr. *saukūnā* ܣܘܟܘܢܐ diminutif de *saukā* «ramus» ܣܘܟܐ, cf. ar. cl. *šáuku^n*; *kurʿūnē* (plur. *krāʿīn*) «pied de mouton ou de bœuf», cf. syr. *k'rāʿā* «crus» ܟܪܥܐ, ar. cl. *kurāʿu^n* «pied de mouton ou de bœuf, tibia» كُرَاعٌ; *ṭarbīn* (dans plusieurs villages on dit *ṭarbūn*) «petite branche verte», cf. syr. *ṭarpūnā* ܛܪܦܘܢܐ diminutif de *ṭarpā* «folium, extremitas rei» ܛܪܦܐ, cf. ar. cl. *ṭárafu^n* «bout, extrémité»; *qafṣūnē* «petite cage dans laquelle on enferme les poules en été, petit panier», cf. ar. cl. *qáfaṣu^n* «cage» قَفَصٌ, syr. *qaφsā* «capsus, cavea, sporta» ܩܦܣܐ (emprunts au lat. *capsa*); dial. *daikūnē* «petit endroit, cahute dans laquelle on met les ustensiles de cuisine» < **daukūnē* (avec dissimilation de *au-ū* en *ai-ū*, cf. *saikūnē* < syr. *saukūnā*), dimin. de syr. *dukkā* (prononcé au Liban *dūkā*) ܕܘܟܐ «locus», fém. *dukk'θā* ܕܘܟܬܐ; *šalfūnē* «petite lame d'un canif», syr. *šelpūnā* (ou *š'lāφūnā*) ܫܠܦܘܢܐ dimin. de *šelpā* (ou *š'lāφā*) «culter» ܫܠܦܐ (voir déjà p. 240, t. XXI); *daqrūnē* «un coin de terre, petit endroit», cf. ar. cl. *dáqru^n* «jardin riant, verdoyant» دَقْرٌ; *tālūlē* «enflure, tumeur», syr. *tellūltā* ܬܠܘܠܬܐ dimin. de *tellā* «collis, tumulus», cf. ar. cl. *tállu^n* (même sens) تَلٌّ; etc.

[1] Cette formation d'adjectifs de relation فعلاني, apparue dans l'arabe postclassique, est commune aujourd'hui de tous les parlers; elle est généralement considérée comme d'origine syriaque (Marçais).

2. Formation des thèmes verbaux.

α. Sous l'influence syriaque, la forme arabe classique *qaw̱wala* (IIe th. de verbe mediae *w*) est assez souvent remplacée par une forme *qaiyala* (qui pour le syriaque est de règle presque absolue). Ex. : dial. *ʿáiyer* «il vérifia, ajusta (les poids, les mesures)» (formé par analogie avec les autres verbes), contre ar. cl. *ʿáw̱wara* «il vérifia» (racine *ʿ-w-r*) عَوَّرَ, cf. syr. *ʿaiyar* ܥܰܝܺܪ qui n'a pas le même sens[1] que l'arabe; *qáiyem* «il fit lever, elle fut nulle (partie de jeu)», contre ar. cl. *qáw̱wama* (racine *q-w-m*) قَوَّمَ, cf. syr. *qaiyem* ܩܰܝܶܡ; *naiyem* «il fit dormir, il étendit à terre», contre ar. cl. *náw̱wama* (racine *n-w-m*) نَوَّمَ, cf. syr. *naw̱wem* (exception presque unique) ܢܰܘّܶܡ; *raiyeḥ* «il calma, il apaisa», contre ar. cl. *ráw̱waḥa* رَوَّحَ (racine *r-w-ḥ*), cf. syr. *raiyaḥ* ܪܰܝّܰܚ; etc.

β. La forme *qaw̱tala*, très rare en arabe classique, fréquente en syriaque, est fréquente aussi dans notre dialecte. Il y a du reste dans cette catégorie de nombreux emprunts faits au syriaque. Ex. : *šáw̱tef* «il associa», de syr. *šaw̱teφ* «associavit» ܫܰܘ̱ܬܶܦ (racine *š-t-p*), cf. assyr. *šutapu* «socius»; *šáw̱ʿer* «il s'enflamma; etc.», cf. syr. *šʿar* «accendit» ܫܥܰܪ; *ʿáw̱qeṣ* «il fut agacé par les mouches, il frappa des quatre pieds (bête)», cf. syr. *ʿaqqes* «il piqua (serpent, scorpion)» ܥܩّܰܨ; *fáw̱ker* «il ferma (la porte avec une serrure en bois)», cf. syr. *pāχ̱rā* «repagulum januae» ܦܳܟ̱ܪܳܐ > dial. *fākûṛa* «espagnolette»; etc.

γ. La forme *saqtala*, très rare en arabe classique, a comme correspondant en syriaque (très fréquent ici au contraire) le *šaqtel* que l'on trouve également bien représenté dans notre dialecte (*avec š*). Ex. : dial. *šánfoḥ* «il se gonfla, s'enfla», cf. syr. *šʿφaḥ* «tumuit» ܫܥܰܦ, ar. cl. *náfaḥa* «il enfla, gonfla en soufflant» نَفَخَ; *šáḥlef* «il coupa çà et là des branches, il changea, etc.», syr. *šaḥleφ* «mutavit, transformavit, corrupit, etc.» ܫܚܰܠܦ (racine *ḥ-l-p* «mutare, tondere»); *šálheb* «il brûla de soif, de chaleur, il se mit au chaud (temps)», syr. *šalheβ* «inflammavit» ܫܗܰܒ (racine *l-h-b* «ardere» qui existe en syr., en ar. cl. et en hébr.); etc.

[1] «Vigilavit», d'où, en arabe, «*intuitus est, *probavit, etc.».

3. Pronoms.

α. Sous l'influence syriaque, on a dans les parlers libanais comme pronoms suffixes *-kọn* «de vous = votre», cf. syr. *-kun* contre ar. cl. *-kum*. De même *-ọn* (*-họn*) «d'eux, d'elles = leur», cf. syr. *-hun* contre ar. cl. *-hum*.

β. Dial. *nẹḥna* «nous», aram. *ʾᵃnaḥnā* (syr. *ʾanaḥnan*) contre ar. cl. *naḥnu*. Ce *nẹḥna* qui est connu de divers autres parlers, peut être du reste en libanais une formation analogique proprement arabe.

γ. Dial. *hẹnⁿ*, *hẹnnẹ* «eux, elles», cf. syr. *hennūn* (masc.), *hennēn* (fém.) contre ar. cl. *humu* (masc.) et *hunna* (fém.).

III. SYNTAXE.

1. Accord du verbe avec le sujet.

Contrairement à l'usage de l'arabe classique qui exige que le verbe reste toujours au singulier quand le sujet vient après lui, (que ce sujet soit au pluriel ou au singulier), l'accord en nombre du verbe avec le sujet se fait toujours dans les parlers libanais quelle que soit la place du sujet par rapport au verbe, c'est-à-dire que la règle est la même qu'en syriaque. Ex. : *kānu ʾẹḫutẹk* «erant fratres tui», cf. ar. cl. *kāna ʾiḫwatuka* كَانَ إِخْوَتُكَ, aussi bien que *ʾẹḫutẹk kānu*, ar. cl. *ʾiḫwatuka kānū* إِخْوَتُكَ كَانُوا [1].

2. Objet direct du verbe transitif.

En syriaque le nom qui est l'objet direct d'un verbe transitif est souvent précédé de la préposition *lᵉ* «à, vers» (cf. en espagnol *amar a padre* contre latin *amare patrem*, et l'hébreu où on emploie toujours *ʾēθ-*, *ʾĕθ-*). Ex. : syr. *qᵉrā lᵉ-ʿammē* «il appela les peuples» ܩܪܐ ܠܥܡܡܐ.

Au Liban, on fait de même précéder le mot qui est l'objet direct de la même préposition *l-* (*ẹl-*, *li-*), quand cet objet direct a été déjà exprimé par un pronom suffixe enclitique sur le verbe (pro-

[1] Pour certains dialectes le fait existait dans l'arabe ancien et était désigné par les grammairiens sous la formule : *ʾakalūni l-barāγīθu* «les puces m'ont mangé» أَكَلُونِى ٱلْبَرَاغِيثُ.

lepse de l'objet direct ; cf. par exemple franç. populaire : *je l'ai vu, mon frère*, au lieu de franç. littéraire : *j'ai vu mon frère*). Ex. : *ʾána šóftu l-ḥáiyeḳ* « je l'ai vu [à] ton frère », équivalent de *ʾána šoft ḥáiyeḳ*. Cf. pour le nom *qâl en-nöṣrânê báiyu lil-qâtel . . .* « le chrétien père-(son)-au-meurtrier dit[1] . . . ».

Récemment il y a eu dans quelques villages libanais contamination des deux syntaxes et l'on a *ʾána šóft l-ḥáiyeḳ* (tournure du reste encore rare).

3. Emploi éthique des pronoms valant un réfléchi.

Pour exprimer le pronom réfléchi à la suite d'un verbe, ou mieux le sens du déponent latin ou du moyen grec, le syriaque faisait suivre un certain nombre de verbes (surtout neutres) d'un pronom suffixe précédé de la proposition *l*ᵉ. Ex. : *miθ leh* « mortuus est » (il se mourut), *ᶜraq leh* « il s'enfuit », *šᵉβaq leh* « il laissa (après lui) », etc. (voir R. Duval, *Gramm. syr.*, p. 292)[2].

De même le parler de Kfâr ʿabîda emploie très fréquemment ce procédé, par exemple : *ʿmöl leḳ šī šáɣlé* « fais donc quelque chose », litt. « fais pour toi quelque chose » ; *ndébī lik šī nádbé* « fais un chant funèbre quelconque » (pour un défunt, s'adresse à une *voceratrice*), litt. « fais pour toi . . . » ; etc.

4. Réduction des pronoms personnels au rôle de simple « outil grammatical ».

En arabe classique comme dans les langues indo-européennes anciennes (latin, grec, sanskrit, etc.), les pronoms personnels ont toujours une valeur pleine et, quand ils sont exprimés, il faut les traduire à part. Ainsi *ego scribo* signifie « moi, j'écris; c'est moi qui écris », et de même *ʾanā katábtu* « c'est moi qui écrivis ». On sait que dans le passage du latin aux langues romanes modernes ces pronoms perdent la plus grande partie de leur sens et deviennent de simples « outils grammaticaux » indiquant le nombre et la personne des formes verbales : *j'écris*, *tu écris* = *scribo*, *scribis*. Le même phénomène s'est produit (comme pour d'autres parlers arabes modernes) dans le passage de l'arabe classique aux parlers libanais. Or, le syriaque emploie déjà les pronoms de cette façon. Ex. : *hū ðen ᶜnā w-ēmar* « il répondit donc et dit » ; *hī ðēn ʾemraθ* « elle dit donc » ; etc. On peut

[1] C'est-à-dire : le chrétien, père du meurtrier, dit . . .

[2] On sait qu'en vieux français tous les verbes neutres pouvaient se conjuguer comme des réfléchis, du moins à certains temps, *se penser*, etc.

voir en conséquence, dans des phrases arabes locales telles que *hū qāl* « il dit », *ʾẹnt mā könt-š hawn* « tu n'étais pas ici », etc., une survivance de la syntaxe syriaque. Toutefois le phénomène étant très naturel et d'ordre général, il n'y a rien ici de caractéristique comme dans les cas précédents, et l'influence syriaque n'est pas certaine.

Phraséologie.

Une locution très usitée à la fois en syriaque et dans notre parler est la suivante : *mene-h wᵉ-le-h* « de lui-même », dial. *mönnu-laih* « de lui-même ». Littéralement la locution syriaque signifie « de lui et pour lui », soit en arabe classique **min-hu wa-ʾilaj-hi* et en dialecte **mönnu* + *u* + (*i*)*laih*(*i*), d'où, par fusion des deux *u* et chute de la voyelle finale, *mönnū-laih*.

APPENDICE.

Après avoir ainsi étudié à un point de vue strictement phonétique ou du moins philologique les mots empruntés au syriaque (ou les survivances de cette langue) dans les parlers arabes actuels du Liban, il sera sans doute avantageux d'en faire, au point de vue sémantique, le décompte et le classement, ce qui sera surtout intéressant pour ceux qu'attire le côté sociologique des études linguistiques. L'histoire de ces parlers en profitera également, parce qu'on pourra embrasser d'un seul coup d'œil ce qu'ils doivent à l'ancien idiome qu'ils ont petit à petit supplanté sur le sol libanais.

Disons tout de suite que les emprunts (survivances) en question se classent d'eux-mêmes en deux grandes catégories : les mots qui expriment des idées se référant à la vie domestique, pastorale ou agricole, et les mots qui expriment des idées religieuses ou cultuelles. On verra que le nombre des emprunts (survivances) de la première catégorie est de beaucoup le plus considérable.

I. MOTS D'ORIGINE SYRIAQUE EXPRIMANT DES IDÉES RELIGIEUSES OU CULTUELLES.

A. Mots techniques se référant au culte.

α. Livres religieux :

šḥîm « antiphonaire, bréviaire », p. 237 et 266, t. XXI.
šbîyé « diurnal, petit paroissien », p. 238, t. XXI.
(l)ḥâš « semaine sainte (livre pour la) », p. 235, t. XXI.
reṣqôryân « lectionnaire », p. 242, t. XXI.

β. Noms de prières :

mâ̂mar « homélie, chant », p. 281, t. XXI.
mörmâyé « leçon, prière courte », p. 281, t. XXI.
bâʿût « prière de demande », p. 259, t. XXI et ci-dessus, 16.
ḥessâyé « prière propitiatoire », p. 266 et 280, t. XXI.
ʃôṭyâm « répons », p. 257, t. XXI et ci-dessus, 14.
dûlsa « louange », p. 27.
ṭâqs « rite », p. 24.

ṣḥâḥ «chapitre (Bible)», p. 266, t. XXI.
mádṛaš «hymne», p. 236, t. XXI et ci-dessus, 17.
swāγît «hymnes, chants», p. 234 et 258, t. XXI et ci-dessus, 16.
(*ṣlât*) *es-ṣettâṛ* «complies», p. 281, t. XXI.

γ. Comput du temps :

sóbbé «semaine», p. 20.
šbâṭ «février», p. 22.

δ. Vêtements sacerdotaux ou monacaux :

ʾeṣkîm «capuchon, froc», p. 271 et 276, t. XXI.
γoffâṛa «chape», p. 19.
kattûné «aube, surplis», p. 271, t. XXI.

ε. Objets liturgiques :

bóršân «hosties», p. 236 et 263, t. XXI.
nāfûr «pale, voile du calice», p. 281, t. XXI.
mázka «mélange d'eau et de vin», p. 248 et 266, t. XXI et ci-dessus. 24.
ṭabliṭ «pierre sacrée de l'autel», p. 273, t. XXI et ci-dessus, 16 et 25.
qörṛâyé «lutrin», p. 273, t. XXI.
ḫûṛoṣ «chœur», p. 244, t. XXI et ci-dessus, 24.

B. Termes techniques désignant des personnes sacrées (ou assimilées).

šbîn «socius sponsi», p. 237 et 278, t. XXI.
šommâs «diacre», p. 279, t. XXI et ci-dessus, 22.
ʾabʰhât «pères, Patres», p. 267, t. XXI.
sallîḥ «apôtre», p. 22.
mlâk «ange (bon)», p. 271, t. XXI.
ṭõγmé «foule, chœur des anges», p. 258, t. XXI.
kúwɔd «foule, groupe, chœur», p. 246, t. XXI.
ʾâb «Père céleste», p. 276, t. XXI et ci-dessus, 17.

C. Termes théologiques (ou liturgiques ou bibliques ou scientifiques).

α. Théologiques :

nāsût «humanité (de J.-C.)», p. 16 et 21.
ʿtîd «futurus», p. 277, t. XXI et ci-dessus, 17.
syâmé «ordination», p. 280, t. XXI.
mášḥa «extrême-onction», p. 236, t. XXI.
maʿmudiyé «baptême», p. 259, t. XXI et ci-dessus, 17.

β. Liturgiques :

(*ʿid*) *ẹž-žẹlyân* «(fête de la) Transfiguration», p. 18.

γ. Bibliques :

lâṭṭa «malédiction», p. 274, t. XXI et ci-dessus. 25.
rážẹz «courroux», p. 269. t. XXI et ci-dessus, 19.
žālût «captivité (des Hébreux)», p. 18.

δ. Vie scolaire :

ṭẹrkîḳ «spirantisation», p. 244, t. XXI.
bŏqsé «écritoire», p. 24.

D. Verbes techniques désignant des actes religieux.

ʿémâd «il baptisa», p. 259. t. XXI.
ṣábəγ «il baptisa», p. 19.
réšẹm «il ondoya», p. 19.
réšẹm «il ordonna (clerc)», p. 21.
sâm «il ordonna (clerc)», p. 280, t. XXI.
káṛaz «il prêcha», p. 271. t. XXI.
záiyẹḥ «il porta en procession», p. 245, t. XXI.
ḥáttẹm «il clausula (une prière)», p. 244. t. XXI.
šáṇtẹf «il associa (dans ses prières)», p. 238 et 275. t. XXI et ci-dessus, 30.
γáddẹf «il blasphéma», p. 15 et 27.
náiyẹḥ «(Dieu) donna le repos éternel», p. 245, t. XXI.
báṛẹḥ «bénis (impératif)», p. 244. t. XXI.

II. MOTS D'ORIGINE SYRIAQUE RELEVANT DE LA VIE DOMESTIQUE, PASTORALE OU AGRICOLE

A. Mots se référant à la vie domestique.

α. Ustensiles et objets domestiques :

ṣálfé «éclat de bois», p. 267, t. XXI et ci-dessus, 15.
šátfé «morceau de bois, cheville», p. 262. t. XXI.
šẹlf «verge en fer», p. 240, t. XXI.
ṣabbâṭ «perche, pelle à four», p. 238. t. XXI.
däkš «bâton de fer fourchu au bout», p. 235. t. XXI.
möhl «levier», p. 244, t. XXI.
mŏšlé «écumoire», p. 240. t. XXI.
ṣlāḥîγé «plat, grande assiette», p. 266, t. XXI.
séqroq «pot pour mettre le vin», p. 273, t. XXI.
kâš «fuseau», p. 265, t. XXI.

bûlâd «rasoir, acier», p. 263, t. XXI et ci-dessus, 17.
šarqûṭa «étincelle», p. 241 et 248, t. XXI et ci-dessus, 25.
ṭáftəf «s'éteignit (lampe)», p. 274, t. XXI.
lábšə «vêtement grossier», p. 235, t. XXI.

β. Termes culinaires (ou assimilés) :

lâš «il pétrit la farine», p. 243, t. XXI.
máleš «il pluma», p. 236, t. XXI.
šéɣɣer «il s'enflamma (feu)», p. 238 et 258, t. XXI.
kébəs «il marina», p. 17, 21.
réwəḥ «fut gâtée (viande)», p. 265, t. XXI.
réfəḷ «leva (pâte)», p. 15, 23.
štiḥ «couverture plate (pour le pain)», p. 239, t. XXI.
fatfâtə, *farfâṭa* «miette de pain», p. 14 et 16.
zûm «jus, bouillon», p. 269, t. XXI.
kárdeš «il rongea (un os)», p. 247, t. XXI.

γ. Mots relatifs aux enfants :

ʿáu̯ʿa «il vagit», p. 261, t. XXI.
ɣáu̯ɣa «il vagit», p. 257, t. XXI et ci-dessus, 27.
fósqîyə «maillot», p. 272 et 280, t. XXI.
dau̯š «palet (jeu)», p. 240, t. XXI.

δ. Élève et exploitation du bétail :

ʿárreb «il sépara (les chèvres)», p. 261, t. XXI.
ʿáṛṛa «étrangère (chèvre)», p. 261, t. XXI.
šárkeḷ «il entrava (chevreau)», p. 237 et 247, t. XXI.
böṭṭâl «corne contenant du goudron», p. 264, t. XXI.
böz² «mamelle», p. 270, t. XXI.
qrîšə «lait caillé», p. 236, t. XXI.
másweḥ «présure», p. 234, t. XXI.

ε. Élève des vers à soie :

šárûqa «cocon, coque», p. 239, t. XXI.
daqdûq «ver à soie né après les autres», p. 272, t. XXI.
šáṛṛa «il fit manger (les vers à soie)», p. 235, t. XXI.

ζ. Mots notant des détails variés de la vie domestique :

zbûn «chaland, client», p. 270, t. XXI.
ṣámməd «il économisa», p. 268, t. XXI.
ḥássəḳ «il lésina», p. 235, t. XXI.
šáḥḥer «il noircit de suie», p. 237 et 245, t. XXI.
zéɣɣeḷ «il falsifia une boisson», p. 528, t. XXI et ci-dessus, 26.
báššeṭ «il étendit, coucha à terre», p. 241 et 263, t. XXI.

B. Médecine populaire.

α. Noms de parties du corps :

ʾîd « main », p. 276, t. XXI.
rbābîyé « tumeur à l'aine, à l'aisselle », p. 18.
tālālé « tumeur, enflure », p. 29.
ḫaršûm « gosier », p. 20 et 22.
zakrûr « pomme d'Adam », p. 248, t. XXI.
ʿobᵇ « gousset, sein », p. 260, t. XXI.

β. Autres notions :

qášeb « gerçure », p. 20.
hâblé « vapeur (du bain) », p. 267, t. XXI et ci-dessus, 17.
qáleš « il enleva la croûte d'une plaie », p. 248, t. XXI.
baqbûqa « ampoule, enflure », p. 248, t. XXI.
ʾáʿmaṣ « qui a les yeux chassieux », p. 259, t. XXI.
déẓeḷ « elle s'envenima (plaie) », p. 259, t. XXI.
tášé « il tomba dans le coma », p. 274, t. XXI.

C. Zoologie populaire.

α. Termes généraux :

farsûʿ « sabot (des quadrupèdes) », p. 14.
bʿîr « animal, âne, chameau », p. 277, t. XXI.
ʿrîr « mugissements, cris (chien) », p. 277, t. XXI.
láffat « il se remua (pour chasser les mouches) », p. 262, t. XXI.
šálęḷ « il mua (oiseau) », p. 237 et 245, t. XXI.
fártęʿ « il chercha à prendre les puces », p. 260, t. XXI et ci-dessus, 14.
qaff « il couva (oiseau, poule) », p. 15.
ẓaf « il fondit sur sa proie (oiseau) », p. 257, t. XXI et ci-dessus, 27.

β. Noms d'animaux :

dabbûr « guêpe, frelon », p. 275 et 278, t. XXI.
qobbâiṣé « gobe-mouches », p. 264, t. XXI.
qabbâṭ « petite sauterelle », p. 263, t. XXI.
dęrẓállé « tourterelle, ramier », p. 258, t. XXI.
ṣûṣ « poussin », p. 268, t. XXI.

D. Botanique populaire.

α. Termes généraux :

šammâṭ « grappe de maïs », p. 237 et 279, t. XXI.
saiḳûné « branche morte », p. 233, t. XXI et ci-dessus, 29.
qaṣrîn « criblures », p. 268, t. XXI.
šęḷš « racine », p. 238 et 279, t. XXI et ci-dessus, 25.

ṭarbîn «brin d'herbe», p. 263, t. XXI et ci-dessus, 29.
šabbûq «rejeton», p. 278, t. XXI.

β. *Noms de plantes* :

báṭṭîḫ «melon», p. 28.
ǧörráis «ortie», p. 24 et 27.
šanfûḫa «figue en train de mûrir», p. 23.
šūmâr «fenouil», p. 279, t. XXI.
qarrûᶜ «amande verte et non mûre», p. 278, t. XXI.
ᶜairûn «oignon sauvage», p. 277, t. XXI.
derdâr «plante épineuse», p. 275, t. XXI.
faqqûᶜ «figue non encore mûre», p. 272, t. XXI.
ḫarséuné «ornithogale», p. 266, t. XXI et ci-dessus, 23.
ḫaráis «faséole», p. 264, t. XXI.
farfḫîn «pourpier», p. 246, t. XXI.
ᶜāfûq «plante grimpante», p. 260, t. XXI.
qobbâr «câprier», p. 263, t. XXI.

E. Climatologie.

šauḇ «grandes chaleurs», p. 237 et 278, t. XXI et ci-dessus, 18.
šalhûbé «forte chaleur», p. 240, t. XXI et ci-dessus, 17.
záᶜqət «il devint très mauvais (temps)», p. 270, t. XXI.
žáhžeḥ «il commença à luire (jour)», p. 267, t. XXI et ci-dessus, 18.
báheq «il se montra (soleil)», p. 267, t. XXI.
zárbé «pluie qui dure toute la journée», p. 264, t. XXI.

F. Toponymie.

α. *Termes généraux* :

nábᶜ «source», p. 278, t. XXI.
mâᶜâl «petit sentier encaissé», p. 277, t. XXI.
ᶜáudé «propriété cultivée», p. 265, t. XXI.
ᶜárbé «nom générique de régions exposées à l'ouest», p. 259, t. XXI.
mössâr «terrain en gradin», p. 233, t. XXI.
šqîf «rocher, terrain rocheux», p. 239, t. XXI.
qárqfé «terrain rocheux», p. 273, t. XXI.
škâra «petit coin de terre cultivé», p. 235 et 272, t. XXI.
daqrûné «coin de terre», p. 29.

β. *Noms propres* [1] :

qáito (nom propre de ville), p. 262, t. XXI.
tḫûm (nom propre de village), p. 246, t. XXI.
kfáršima (nom propre de village), p. 20.
fālûǧa (nom propre de bourg), p. 259, t. XXI.

[1] Cette liste pourrait être facilement allongée.

G. Métiers et constructions rurales.

qárdeḥ «il fut armurier, forgeron», p. 265, t. XXI.
qālâz «verrou de la porte», p. 269, t. XXI.
dōqᵍra «verrou», p. 272, t. XXI.
sòmnâṛa «hameçon», et aussi «crochet au bout du fuseau», rentre sous A α, p. 282, t. XXI.
söddân «enclume», p. 275 et 280, t. XXI.
qörnâṣ «dos de la hache, du marteau», p. 280, t. XXI et ci-dessus, 24.
daiḳânė «endroit où l'on met les ustensiles de cuisine», p. 29.
qafṣânė «cage pour les poules», p. 29.
*qön*ⁿ «poulailler», p. 273, t. XXI.
ṛáfṣ «ce qu'on met dans un mur pour le soutenir», p. 24.
*böd*ᵈ «poutre servant de pressoir», p. 278, t. XXI.
qaflid «chapiteau», p. 16.
qaṭṭin «caverne servant d'étable», p. 272, t. XXI.
ṛaut «chevron, poutrelle», p. 273, t. XXI.
fākùṛa «espagnolette», p. 271, t. XXI.
šwâṛ «bord d'un mur, parapet», p. 238, t. XXI.
fárṛṣ «il développa (un mur) vers...», p. 233, t. XXI.
sfâṛ «bord d'une maison», p. 234, t. XXI.
ṭáṛaš «il crépit», p. 239, t. XXI.
doms «rangée de pierres», p. 234, t. XXI.
réylė «bief, ruisseau», p. 258, t. XXI.
dḗlf «gouttière», p. 275, t. XXI.

H. Termes techniques agricoles.

α. *Instruments* :

ᶜāqâṣ «aiguillon du bouvier», p. 272, t. XXI et ci-dessus, 23.
ᶜatrinė «fourche à deux dents», p. 275, t. XXI.
qaṭrîb «cheville de la charrue», p. 274, t. XXI et ci-dessus, 17.
börk «coude de la charrue», p. 272, t. XXI.
ᶜázqa «anneau du soc de la charrue», p. 270, t. XXI.
ṣönd «charrue», p. 268, t. XXI et ci-dessus, 23.
ṣfârė «cheville double du joug», p. 268, t. XXI.
ṛábš «pelle», p. 264, t. XXI.
nùn «morceau de la charrue», p. 281, t. XXI.
(l)ābût «râcloir du laboureur», p. 16.
mössâs «aiguillon du bouvier», p. 280, t. XXI.

β. *Occupations agricoles* :

ǯámᵐ «il coupa en bas une vigne», p. 18.
fáṛaᶜ «il tailla un mûrier», p. 260, t. XXI et ci-dessus, 14.
šáffa «il émonda, p. 239, t. XXI.

šáḥlęf «il émonda un arbre», p. 237 et 245, t. XXI.
šáḥḥęl «il émonda», p. 237, t. XXI.
kúsęḥ «il émonda, coupa ras», p. 234, t. XXI.
ʿásṣęb «il arracha les herbes», p. 233, t. XXI.
kúlęḥ «il cassa (une branche)», p. 22 et 25.
kędęn «il attela à la charrue», p. 271, t. XXI et ci-dessus, 17.
kúnwəš «il amassa, réunit», p. 241, t. XXI.
báḥaš «il creusa, fouilla», p. 241 et 244, t. XXI et ci-dessus, 22; *ǰaḥaš*, p. 243, t. XXI.
bęlęd «il creusa», p. 17, 22.
dárręḥ «il provigna», p. 244, t. XXI.
ṯâbar «il entra dans une association agricole», p. 244, t. XXI.
báḥḥęr «il essaya (un bœuf)», p. 266, t. XXI.
ṭánwəf «il arrosa un terrain avant de l'ensemencer», p. 15.
rábaṣ «il arrosa un terrain», p. 268, t. XXI.
ʿębé «il sema dru», p. 260, t. XXI.
dállęl «il sema espacé», p. 275 et 281, t. XXI.
šátl «plant», p. 239, t. XXI.
šálləš «il prit racine (arbre)», p. 238, t. XXI.
ʿéfé «il devint gros», p. 261, t. XXI.
ǰáraṭ «il a abattu (les noix)», p. 273, t. XXI et ci-dessus, 13.
*ráṣ*ˢ «il pressa, concassa (olives)», p. 269, t. XXI.

γ. *Notions diverses* :

ʿəddân «labour d'une journée», p. 275, t. XXI. Cf. *kúdné*, p. 271, t. XXI.
nāṭûr «garde-champêtre», p. 262, t. XXI.
ʿâra «glane, glanure», p. 277, t. XXI.
laqqîs «tardif (fruit)», p. 21.
ṣomḥ «rejeton, germe», p. 22.
ǰawǰ «branches vertes coupées», p. 19.
ʿûr «fétus, brins de paille», p. 276, t. XXI.
šrāqîyé «balle de blé», p. 242, t. XXI.
yāḥbûn «tas de foin ou de blé non battu», p. 265, t. XXI et ci-dessus, 26.

CONCLUSION.

Ainsi donc, sur la somme totale des emprunts faits au syriaque ou des survivances de cette langue dans les parlers arabes du Liban, de ceux du moins qui ont été réunis dans ce travail (ils se montent au chiffre de 232)[1], il y en a 175 qui con-

[1] On pourrait y ajouter quelques mots pittoresques qui n'ont pas été relevés ici et qui sont pourtant utilisés dans le travail.

cernent la vie domestique et agricole et 57 qui relèvent de la vie religieuse.

C'est dire que les trois quarts des survivances syriaques sont des termes de la vie rurale (domestique, pastorale et agricole) et que le dernier quart témoigne de la vie spirituelle des sujets parlants. C'est au reste ce qu'on pouvait attendre *a priori* de la part d'un peuple dont l'histoire montre qu'il a vécu uniquement occupé, ou peu s'en faut, à cultiver la terre et à maintenir son individualité religieuse (voir Introduction). Ce qu'il y a d'intéressant au point de vue de la linguistique générale, c'est que, soit sur le domaine agricole, soit sur celui de la pensée religieuse, les mots d'emprunt sont tous, ou presque tous, des termes techniques. La première catégorie englobe les «survivances» à proprement parler de l'ancien idiome de la région, la seconde, les «emprunts» proprement dits que lui ont faits les parlers locaux. Voir p. 224, t. XXI, note.

M. T. Féghali.

SANSKRIT *KARKETANA*.

La traduction arménienne de la Bible emploie le mot *karkehan* comme l'appellation d'une pierre précieuse rouge. Dans le lapidaire arménien du XVII^e^ siècle (cf. l'édition avec traduction russe de Patkanov, p. 16), le même mot se présente comme un synonyme de *seilan* (le zircon trouvé presque exclusivement dans l'île de Ceylan), et Patkanov propose à juste titre d'identifier le *karkehan* avec l'hyacinthe, qui en effet n'est qu'une variété du zircon (cf. G. Ferrand, *Textes relatifs à l'Extrême-Orient*, p. 387). Cette identification est beaucoup plus probable que l'améthyste, suggérée par Clément-Mullet (*Essai sur la minéralogie arabe*, *Journal asiatique*, 1868, p. 55).

Il est évident que la forme arménienne ne procède ni du sémitique, ni, comme nous verrons, du grec, mais présuppose un iranien arsacide ou parthe **karkaδan*, comme l'a déjà reconnu Hübschmann (*Arm. Gram.*, p. 167, 512 et *Pers. Studien*, p. 199); mais, autant que je sache, on n'en a pas encore rapproché le parallèle sanskrit *karketana*, *karketaṇa* ou *karketila*, ordinairement traduit par chrysobéryl, avec une forme prākrite *kakkeraa*, qui se trouve dans le drame *Mṛcchakaṭikā* (acte IV) et qui a abouti à une forme apabhraṃça **kekera*, adoptée par le tibétain (cf. *Loan-Words in Tibetan*, n° 73) et le mongol (c'est par inadvertance que Kovalevski, dans son *Dictionnaire mongol*, p. 2498, donne à ce mot l'équivalent «nom d'arbre, *Pandanus odoratissimus*»). Le terme sanskrit est expliqué dans la *Ratnaparīkṣā* de Buddhabhaṭṭa (antérieur au VI^e^ siècle) et dans la *Bṛhatsaṃhitā* de Varāhamihira (505-587); il est aussi contenu dans l'*Amarakoṣa* et dans le *Mahāvyutpatti* (sect. 235). Il est dit dans le lapidaire de Buddhabhaṭṭa : «Vāyu saisit les ongles du roi des Daityas et, joyeux, les jeta juste dans le pays des Yavanas. Le chrysobéryl (*karketana*) en naquit, produit du pays des Yavanas (*javanopapannaṃ*), très estimé sur la terre» (L. Finot, *Les Lapidaires in-*

diens, p. 49). Ici le mot Yavana fait allusion, sinon aux Grecs, du moins à un pays étranger, et s'il en est ainsi, il serait assez séduisant au premier abord de tirer la conclusion que skr. *karketana* serait dérivé de l'iranien parthe **karkaδan*. Il n'y a pas de doute que des noms sanskrits de pierres précieuses soient empruntés de l'iranien; par exemple skr. *lājavarta* ou *rājāvarta* («lapis lazuli») provient du persan *lājvard* ou *lāžvard* (arabe *lāzvard*, arménien *lazvart'*). Mais, dans ce cas, le mot indien est assez tardif (Finot, *loc. cit.*, p. XVIII, 191; Garbe, *Die indischen Mineralien*, p. 191; le *Rājanighaṇṭu* de Narahari traduit par Garbe n'est pas antérieur au commencement du XV^e^ siècle). La forme *rājāvarta* repose sur une assimilation populaire à *rāja* («roi»); mais bien que traduite «propre au front d'un roi» (Garbe), ce n'est qu'une reproduction du mot persan, comme il est bien démontré par le parallèle *lājavarta*. Le lapis lazuli est une pierre caractéristique de l'Iran, les mines principales étant situées au Badaxšān. De même, skr. *peroja*, *perojā* ou *pīroja* est sans doute dérivé du persan *fīrūza* فيروزه; la turquoise ne fut introduite dans l'Inde par les Mahométans que dans la dernière moitié du X^e^ siècle. Mais le cas du *karketana* est un peu différent. Comme l'indique le dictionnaire sanskrit de Boehtlingk, le mot se trouve dans Caraka (6, 23). Or la tradition bouddhiste rend Caraka contemporain du roi indoscythe Kaniṣka. La date de Kaniṣka est un des problèmes les plus complexes et les plus discutés, et le texte de Caraka est très embrouillé. Mais tout cela rappelé, il se peut que Caraka ait été contemporain de la dynastie arsacide et que le mot *karketana* lui ait été connu; en tout cas il n'y a rien d'incroyable à cela. En outre nous savons que l'œuvre de Caraka fut traduite dans les langues persane et arabe (Sachau, *Alberuni's India*, I, p. XXXV, 159; Jolly, *Ind. Med.*, p. 11). Voilà une indication de la route que le mot *karketana* peut avoir prise dans sa migration de l'Inde à l'Ouest. La source principale du chrysobéryl, c'est l'île de Ceylan; c'est aussi le cas pour le zircon. Ainsi il y a assez de raisons pour supposer que skr. *karketana* soit le point de départ pour la formation du mot iranien.

Hübschmann a aussi ajouté aux mots arménien et iranien le syriaque *qarkeδnā*, le latin *calchedonius* de Pline et le grec χαλκηδών. Je ne crois pas que ces rapprochements soient justes. D'abord il y a ici une différence sémantique : le mot gréco-latin désigne la chalcédoine, un groupe nettement distinct de pierres semi-précieuses. Le mot syriaque est sans doute tiré du grec καρχηδόνιος, mais non de χαλκηδών; peut-être aussi le néo-hébreu *karkdōn*. Naturellement, les deux mots grecs n'ont rien de commun : χαλκηδών se rapporte à la ville Chalkedon, dans la Bithynie, vis-à-vis de Byzance, tandis que καρχηδόνιος est dérivé

du nom de Carthage, où la pierre en question était fréquemment trouvée. Dans cette note philologique, je ne pousserai pas la question minéralogique. Il est évident que le mot arménien, s'il est emprunté à l'iranien parthe et si le mot iranien est tiré du sanskrit, ne peut pas être mis en rapport avec un type grec. Mais il est possible de préciser le problème un peu plus près.

Il y a un mot hébreu ancien כדכוד *kadkōd*, qui semble désigner une espèce de rubis et qui est traduit *χόρχος* et *κρύσταλλος* par la Septante, *chodchod* et *jaspis* par la Vulgate. Quelques manuscrits hébreux et Symmaque écrivent *karkōd* ou *karkōr*, et E. Levesque (*Dictionnaire de la Bible* de Vigouroux, V, col. 1263) préfère ces variantes, qui, dit-il, rappellent le grec *καρχηδων*, un *carbunculus*; en outre, selon lui, l'arabe *karkand* rappelle le nom spécifique du *carbunculus carchedonius* et le *karkōd* hébreu. Je ne partage pas cette opinion : *kadkōd* est bien la forme hébraïque ancienne et seulement correcte, et n'a rien à voir avec le grec ou l'arabe; les variantes *karkōd* ou *karkōr* sont assez tardives et le résultat de plusieurs confusions, ainsi qu'il est bien démontré par la traduction hébraïque du lapidaire d'Aristote, où nous trouvons les formes *kadkōd*, *kadkōr*, *karkōr* et *karkahin* comme équivalents de l'arabe *karkand* et *karkahan* (la traduction latine offre *cortond*, *cortand* et *corheen*; cf. Ruska, *Steinbuch des Aristoteles*, p. 136, n. 2). Il est assez curieux que nous avons deux termes minéralogiques sanskrits encore inexplicables, *karkoda* et *karkoṭika*, d'origine médiévale et trouvés par Finot (*Lapidaires indiens*, p. 135, 138) seulement dans l'*Agastimata*, traité sur les gemmes par Agasti, qui paraît avoir écrit entre le VI^e^ et le XIII^e^ siècle. Mais que faire avec les types arabes *karkand* et *karkahan*?

L'arabe *karkand* كركند est ainsi défini par Ibn al-Baiṭār, selon al-Jāfikī (al-Ghafeky), qui mourut en 1164 : « On dit que c'est une pierre qui ressemble au rubis, mais elle n'en a ni l'éclat ni la valeur. Si elle est exposée au feu, elle se brise en morceaux. La lime n'agit sur cette pierre que faiblement » (L. Leclerc, *Traité des simples*, III, p. 168). R. Dozy (*Supplément aux dictionnaires arabes*, II, p. 459) ne cite que Baiṭār sous ce mot, mais donne كركهن *karkahan* et كركهان *karkahān* comme « améthyste ». Cependant il y en a une mention du IX^e^ siècle dans le lapidaire arabe du Pseudo-Aristote, qui dit, dans sa notice sur le *yāqūt* : « Le *karkand* ressemble au *yāqūt* rouge, mais il ne soutient pas comme lui l'action du feu; aussi le *karkahan* ressemble-t-il au *yāqūt*, mais de même celui-ci n'appartient pas au genre du *yāqūt* » (Clément-Mullet, *loc. cit.*, p. 54; J. Ruska, *Steinbuch*, p. 136). Cette définition est identique à celle de al-Jāfikī, mais il s'ensuit que le Pseudo-Aristote établit quelque divergence entre le *karkand* et le *karkahan*. Tout d'abord nous n'avons pas affaire à des emprunts classiques :

l'œuvre d'Ibn al-Baiṭār est décisive à cet égard, car elle est basée sur le livre de Dioscoride, dont la traduction est entourée de commentaires arabes. Dans tous les cas, Ibn al-Baiṭār se rapporte aux termes grecs si le mot arabe en question en est issu; mais il ne dérive pas *karkand* du grec, il ne cite pas Dioscoride à ce sujet. D'autre part, *karkand* et *karkahan* ne sont pas des mots arabes. L'un et l'autre sont d'origine iranienne. *Karkahan* est au même niveau que l'arménien *karkehan*; comment le mot a pénétré de l'arménien à l'arabe, je ne prétends pas le savoir. *Karkand*, il me semble, se réduit à une forme iranienne sassanide ou pehlevie **karkandan* ou **karkadan*, transmise aux Arabes après la conquête de la Perse.

Cette pierre n'a pas fait grande fortune et n'est jamais devenue l'objet d'un commerce animé. Elle est inconnue aux Chinois et aux peuples malais; du mot *karketana*, nous n'avons pas encore découvert de trace dans la littérature chinoise bouddhiste ou minéralogique. En tibétain et mongol, le mot *ke-ke-ru* n'a qu'une existence littéraire et est étranger au langage familier. Même dans l'Inde, les parlers aryens modernes paraissent l'avoir perdu. Le persan n'a pas perpétué la tradition parthe et sassanide. Abu Mansur ne mentionne pas la pierre dans ses *Principes pharmacologiques*. L'arménien et l'arabe l'ont seuls retenue.

B. Laufer.

DES
CAUSATIFS ARMÉNIENS EN -*UCANEM*.

L'hypothèse indiquée dans ces *Mémoires*, XVI, p. 246, suivant laquelle le type des causatifs arméniens tels que *yaruçanem* serait à rapprocher de formes telles que ὀρούω du grec semble se confirmer à la réflexion.

En effet l'élément -*ç*- ne fait pas partie intégrante de la forme : on trouve une fois -*s*- dans *korusanem* «je détruis», plusieurs fois -*z*-, ainsi dans *eluzanem* «je fais monter». Le seul élément essentiel de ces causatifs est la diphtongue arménienne -*oy*- qui représente un ancien *-*eu*- ou *-*ou*-. L'emploi de la forme singulière *erdmneçuçanem* «je fais jurer», dans une racine de la forme arménienne *erdu*-, montre que cette diphtongue ne pouvait utilement figurer après -*u*-. D'une manière générale, les verbes en -*um*, assez nombreux en arménien, n'ont pas de causatif : il n'y a pas de causatif **geluçanem* en face de *gelum* «je tourne». L'unique causatif de type relativement archaïque qui ait persisté en arménien est *mucanem* à côté de *emut* «étant entré», dans un cas où, le radical ayant un -*u*-, un causatif en *-*ou*- était peu satisfaisant.

Donc le -*ç*- de *yaruçanem*, le -*z*- de *eluzanem*, le -*s*- de *korusanem* sont des élargissements. L'élargissement -*ç*- n'a rien de surprenant : il figure dans tous les aoristes dérivés : et l'impératif de ces causatifs se comporte comme celui des aoristes en -*eaç* : on a *yaro* à côté de *yaroyç*, tout comme *sirea* en face de *sireaç*. L'élargissement -*s*- de *korusanem* est identique à celui de *husanim* «je pousse» en face de gr. ἔφῡ, ou de *lsem* «j'entends» en face de skr. *áçrot*, etc. L'élargissement de *eluzanem* rappelle par exemple gr. τρύχω en face de τρύω — où l'*u* est un élargissement de date indo-européenne.

Il apparaît ainsi que des aoristes comme *yaroyç* «il a fait lever» sont d'anciens imparfaits; mais tel est aussi, on le sait, le cas de *eber* «il a porté» = gr. ἔφερε, skr. *ábharat*, de *harç* «il a interrogé», cf. skr. *áprcchat*, par exemple, et de tout le type des aoristes dérivés tels que *sireaç* «il a aimé».

Le présent *yaruçanem* est fait sur l'aoriste *yaruçi* de la même manière que *harçanem* «j'interroge» sur l'aoriste *harçi*, et que la plupart des présents en -*anem* sur des aoristes radicaux. La formation des présents en -*anem* est essentiellement secondaire.

On aperçoit ici toute la puissance de développement qu'ont eue les nouvelles formations arméniennes.

Ce n'est pas un hasard que le type représenté par gr. ὀρύω ait fourni à l'arménien le type de ses causatifs. Nulle part l'élargissement *-u-* n'est aussi largement représenté qu'il l'est en arménien; qu'ils aient des correspondants plus ou moins nets hors de l'arménien, comme *gelum* «je tourne» (cf. lat. *uoluō*), *henum* «je couds ensemble, je tisse» (cf. got. *spinnan*), *çelum* «je fends» (cf. gr. κολούω), qu'ils soient isolés, comme *kasum* «je bats (des céréales)», ou qu'ils soient des élargissements de formes déjà élargies, comme *khercum* «j'écorce» (inséparable de arm. *kherem* et de gr. κείρω, v. sl. *skora*, *kora*, etc.), les présents en *-um* sont nombreux en arménien. — La voyelle qui s'est amuie devant *-num* dans *ənkłnum* «je m'enfonce» en regard de l'aoriste *ənkłay* est sans doute un *-u-*, et de même dans *ənkłmim* «je plonge»; l'élément radical est ici arm. **kuł-*, issu de i.-e. **gᵘł-*, forme à timbre *u* devant *ł* (comme on a *krunk* «grue» de **gᵘr-*); cf. lit. *gilùs* «profond», *gelmẽ* «profondeur». — L'élargissement en *-u-* a été fixé dans la principale formation d'abstraits : celle en *-oyth* (gén. *-uthi*) de *erewoyth* «apparition» (à côté de *erewim* «j'apparais»), rare en elle-même, mais productive à l'infini, surtout dans des dérivés de noms, sous la forme élargie par *-u-* : *-uthiwn* (gén. *-uthean*), soit *ənberuthiwn* «patience»; — celle en *-ust* (gén. *-steán*) dans quelques abstraits : *korust* «perte» (en face de *koreay* «j'ai été perdu»), *phaxust* «fuite» (en face de *phaxeay* «j'ai fui»), *thakhust* «cachette» (en face de *thakheay* «je me suis caché»), à côté de *hangist* «repos» (en face de *hangeay* «je me suis reposé»); — celle en *-umn*, courante dans les abstraits verbaux, comme *usumn* «enseignement» en face de *usay* «j'ai appris» (présent *usanim* «j'apprends»); — celle en *-uac* (gén. *-uacoy*), de mots comme *kaluac* «possession», en face de *kałay* «j'ai pris, j'ai eu». Si le *-u-* de *haruac* «coup» en face de *hari* «j'ai frappé» est ancien, on en rapprochera le nom slave de la «foudre», *peru-nŭ*, qui se rattache à cette racine; en lituanien, l'élargissement *-u-* a été ajouté à une forme élargie, soit *per-k-úna-s*, tandis que le védique a *parjánya-ḥ*, dont la gutturale a son correspondant dans le présent arménien *har-k-anem* «je frappe» (aor. *hari*). L'élargissement du type *-u-* a donc été largement utilisé par l'arménien.

Les formes élargies par *-u-* sont sujettes à s'élargir elles-mêmes, ce qui concorde avec l'existence des élargissements arméniens indiqués ci-dessus. Par exemple le grec a des élargissements par labiales : κέλυφος et καλύπτω, à côté de κόλυ-θρος (et de κολεός, cf. v. angl. *helustr*?); cf. lat. *-culō*, *cēlō*; δρύπτω à côté de δέρω; θρύπτω à côté de hom. θρῡλίχθη, etc.; τρύπη à côté de τρῦμα.

Ainsi le type arménien de *yaruçi*, *yaroyç*, présent *yaruçanem*, se trouve être, à la fois, explicable et très instructif.

A. Meillet.

DU
NOMINATIF ET DE L'ACCUSATIF.

Les cas de la flexion nominale indo-européenne ne sont pas homogènes comme le sont, par exemple, ceux de la flexion sémitique.

Les noms arabes classiques ont trois ou deux formes casuelles, suivant les mots et les nombres; dans le type à trois cas, les trois formes du singulier sont caractérisées respectivement par *-un*, *-in* et *-an*; dans le type à deux cas, elles le sont par *-u* et *-a*: les caractéristiques sont donc exactement comparables entre elles. Les valeurs sémantiques ne le sont pas moins : il y a une forme pour le sujet, une pour le complément, le nom à trois cas distinguant le complément du verbe des autres compléments.

Rien de pareil en indo-européen. Beaucoup plus riche avec ses huit cas, la flexion indo-européenne a aussi des valeurs plus variées. Soit pour la forme, soit pour le sens, les cas indo-européens ne sont que partiellement comparables les uns aux autres. Ainsi le datif, qui n'indique que la destination, et qui est toujours caractérisé par une désinence, n'est pas comparable au locatif, qui n'indique qu'une relation locale et qui est souvent caractérisé par l'absence de toute désinence, c'est-à-dire par la désinence zéro.

Le sémitique, qui partage avec l'indo-européen cette particularité singulière d'opposer un genre masculin au genre féminin, mais qui, à la différence de l'indo-européen, n'oppose pas un genre inanimé (neutre) au genre animé (masculin-féminin), distingue toujours le cas régime du cas sujet. En indo-européen, la distinction du cas sujet (nominatif) et du cas complément direct (accusatif) n'existe que pour le genre animé, c'est-à-dire pour le masculin et le féminin; le genre inanimé (neutre), dont le sémitique n'a pas l'équivalent, ignore absolument cette distinction.

C'est que la distinction du sujet et du complément direct n'im-

porte vraiment que pour le genre animé : il faut, s'il s'agit d'une personne, distinguer l'agent du patient. La distinction n'a la plupart du temps aucune raison d'être pour les choses, qui, de par leur nature, ne sont pas actives (mais on sait que beaucoup de notions qui, pour un moderne, font partie des «choses», étaient en indo-européen du genre «animé»; voir ces *Mémoires*, XXI, p. 249 et suiv., et A. Meillet, *Linguistique historique et linguistique générale*, p. 199 et suiv.).

*
* *

Les deux cas indo-européens qui désignent purement des notions de lieu — le lieu de résidence pour le locatif, le point de départ pour l'ablatif — ne sont pas exprimés d'une manière une et, sans pouvoir rien prouver rigoureusement, l'on entrevoit que leurs désinences propres sont d'anciennes postpositions.

L'ablatif n'a de désinence propre qu'au singulier, et seulement dans le type thématique. Dans tous les thèmes autres que ceux en *-$^{e}/_{o}$-, la forme de l'ablatif singulier se confond avec celle du génitif; car le génitif, qui a le plus souvent une valeur partitive, est sans doute lui-même un ancien ablatif, ainsi qu'on l'a signalé dans *Festschrift Thomsen* (1912, p. 21 et suiv.). Or, l'un des traits particuliers du type thématique, c'est que le génitif singulier n'y est pas caractérisé par la désinence **-es*, **-os*, **-s*, qui est celle de tous les autres types nominaux, et que la forme du génitif y diffère d'une langue à l'autre.

En général, les pronoms personnels n'offrent pas de désinences proprement dites, telles qu'en ont les autres noms : là où elles figurent, les désinences y sont adventices, et elles n'ont été ajoutées que secondairement; ainsi les génitifs indo-iraniens *mana* (altéré en *máma* en sanskrit), *tára*, dénués de toute désinence de génitif, représentent un état de choses ancien, dont arm. *im*, *kho* offrent le pendant. Donc la dentale finale de skr. *mát*, *tvát* doit être une ancienne postposition.

Ceci posé, tout s'éclaire : la postposition **-t/d* aurait été ajoutée dans les cas où, comme dans le type thématique et les pronoms personnels, l'ablatif n'avait aucun indice casuel. On pense immédiatement à la préposition lat. *dē*, v. irl. *dí*, d'une part, v. sl. *ot-* (par exemple dans *o-šĭdŭ* «s'étant écarté»), *otu*, de l'autre. La consonne étant finale, on n'en saurait déterminer la nature sourde ou sonore, puisque, en indo-iranien et sans doute déjà en indo-européen, la sonorité d'une consonne finale dépendait seulement de conditions syntactiques.

Pour le locatif, la coexistence de formes telles que *açman* et *áçmani* en védique, *αἰ(F)ές* et *αἰ(F)εί* en grec, laisse apparaître

le caractère d'ancienne postposition de la « désinence » *-i* du locatif. Du reste, on n'arriverait pas à comprendre la coexistence d'une désinence **-su* de locatif pluriel en indo-iranien, en slave et en baltique, et d'une désinence **-si* en grec (*-s* de l'arménien n'enseigne rien sur la voyelle finale) si, dans ces « désinences », **-i* et **-u* n'étaient pas d'anciennes postpositions. L'élément *-u* indiquant le lieu, qui apparaît dans **-su* des dialectes orientaux, se retrouve dans les formes de l'interrogatif-indéfini qui indiquent le lieu : véd. *k(ú)v-a*, *kú-tra*, *kú-ha*, lit. *ku-r̃*, etc., et, avec addition de *-ι*, dans des adverbes grecs tels que lesb. ϖ*ήλυι*, *ἄλλυι*. — Un trait indique que **-i* n'est pas une désinence comparable à **-es*, **-os*, **-s* du génitif-ablatif singulier; c'est l'absence d'alternance vocalique. La désinence de datif singulier, qui est une véritable désinence, a des alternances comme celles du génitif-ablatif : **-ei* (et **-oi*?) en italique, slave, indo-iranien, **-i* en germanique et en grec.

*
* *

Toutes les formes qui ont à l'accusatif une désinence ont la même : **-n* (ou, suivant les langues, **-m*) au singulier, **-ns* au pluriel : gr. *-ν* ou *-α*, *-νς* ou *-ας*, got. *-(n)* ou *-u(n)*, *-ns* ou *-uns*, lat. *-m* ou *-em*, **-s* (avec allongement de la voyelle précédente) ou *-ēs*, etc. Seuls de tous les noms qui distinguent l'accusatif et le nominatif, les pronoms personnels n'ont pas ces désinences; mais c'est qu'ils n'en ont aucune : gr. *ἔμε*, *σέ*, etc.

Cette unité de désinence est significative; car les cas de l'indo-européen ne l'offrent pas en général. Le nominatif, qui s'oppose à l'accusatif, a tantôt des formes à désinence **-s*, tantôt des formes à désinence zéro. L'unité de forme est d'autant plus remarquable que l'accusatif a deux valeurs distinctes : « latif » (question *quō*) et accusatif.

Pas plus que la « désinence » **-i* du locatif, la nasale qui sert à caractériser l'accusatif singulier du genre « animé » et la nasale suivie de **-s* qui sert à caractériser l'accusatif pluriel du même genre ne comportent d'alternance vocalique. Ceci conduit à supposer que la valeur ancienne de l'accusatif est celle du « latif », qui est en effet une de ses valeurs principales et d'où il n'est pas malaisé de faire dériver la valeur de « complément direct », qui est l'autre valeur principale. La coexistence de **ton* à l'accusatif singulier et de **tons* à l'accusatif pluriel en indo-européen serait du même ordre que celle de *ἐν* et *ἐνς* (ion.-att. *εἰς*) en grec, de *patiy* et *patiš* en vieux perse, etc. L'emploi de la forme pour le complément direct se serait répandu parce qu'on éprouvait la nécessité de distinguer le sujet de l'objet dans les noms d'êtres animés :

pareille nécessité a décidé — pour les noms du genre «animé» — de l'extension du type *Petra*, *vĭlka* du génitif pour l'accusatif en slave, du datif pour l'accusatif dans une partie de l'arménien moderne, etc.

Quoi qu'il en soit de ces hypothèses, dont le caractère aventureux est visible, un fait est sûr : certains mots indo-européens qui désignent essentiellement des personnes marquent avec une force particulière la distinction du sujet et de l'objet.

Les pronoms personnels ont, au moins en partie, des racines distinctes pour le sujet et pour l'objet. Tel est le cas pour «moi» : le cas sujet est skr. *ahám*, zd *azəm*, gr. ἐγώ, lat. *ego*, got. *ik*, v. pruss. *es*, *as*, v. sl. *azŭ*; l'accusatif est skr. *mâm*, zd *mąm* (la forme indo-iranienne **mâm* représente *mā*, que conserve la forme atone skr.-zd *mā*, avec addition d'une particule *-am*), gr. ἐμέ, με, lat. *me* (le *-d* de v. lat. *mēd* est une particule), got. *mi-k*, v. pruss. *mien*, v. sl. *mę* (la nasale du vieux prussien et du slave étant soit une particule, soit le résultat d'une innovation analogique). Malgré des divergences de détail évidentes, on est ici en présence de deux séries de formes qui s'opposent nettement l'une à l'autre. Le nominatif est isolé, tandis que l'accusatif est formé — sans aucune désinence — par la racine qui fournit tous les autres cas. On observe le même fait au pluriel, où le nominatif skr. *vay-ám*, zd *vaēm* (dissyllabique; lire **vay-im*), got. *weis* (avec addition secondaire de *-s*) s'oppose à l'accusatif skr. *naḥ*, zd *nā*, *nə* (et zd *ahma*, skr. *asmân*, cf. lesb. ἄμμε, dor. ἄμε), got. *uns*. Au moins pour les pronoms de 1re personne, le cas sujet et le cas régime sont deux mots entièrement distincts, tant au singulier qu'au pluriel et au duel.

Une opposition plus significative encore est celle du démonstratif nom. sing. masc. skr. *sá*, gr. ὁ, got. *sa*; fém. skr. *sâ*, gr. ἁ (ion.-att. ἡ), got. *so*, et de l'accusatif sing. masc. skr. *tám*, gr. τόν, got. *þan-a*; fém. skr. *tâm*, gr. τάν (ion.-att. τήν), got. *þo*, qui, comme le nominatif-accusatif sing. neutre skr. *tát*, gr. τό, got. *þat-a*, est formé du thème qui fournit tous les cas autres que le nominatif du genre «animé». D'autres démonstratifs offrent des faits analogues ici ou là, mais de manière moins nette au premier coup d'œil, quoiqu'il s'agisse sûrement au fond du même phénomène.

Avec sa connaissance unique de la linguistique générale et son don d'intuition, M. Schuchardt a fait remarquer dès longtemps que l'existence d'une désinence spéciale de nominatif, telle que i.-e. **-s*, est une anomalie. Et, en effet, cette désinence ne se trouve que dans une partie des nominatifs masculins-féminins, là où le vocalisme prédésinentiel est le même au nominatif et à l'accusatif; il y a *-s* dans πόλις en face de πόλιν, dans μέλας en

face de *μέλανα*, non dans *πατήρ* en face de *πατέρα*, dans *ἄκμων* en face de *ἄκμονα*. Il y a *-s* dans skr. *káḥ*, lit. *kàs*, got. *hwas* «qui», mais non dans skr. *sá*, got. *sa* (et gr. *ὁ*): l'addition de *-s* dans véd. *sáḥ*, gr. *ὅς* apparaît comme secondaire. Le seul fait d'une différence de vocalisme dans lat. *iste*, *ille* en face de *istum*, *illum*, ou de flexion dans lat. *quo-i* (*quī*) en face de *quem* suffit à dispenser de la désinence *-s*; au contraire, il y a *quis* en face de *quem*, qui représente **kʷi-m*. Il en est de même dans le démonstratif indo-iranien skr. *ay-(ám)*, en face de l'accusatif (pris au thème en *a-* : *(im-)ám*, cf. gén. *asya*, etc.), dans lat. *i* de *i-pse* en face de v. lat. *eum-pse* (donc *is* en face de *eum* serait secondaire d'après *quis*).

L'*-s* final ne sert pas seulement à opposer le nominatif «animé» à l'accusatif; il sert aussi à opposer ce nominatif au nominatif-accusatif neutre. Par suite, dans les thèmes en *-ā-*, où il n'existe pas de neutre semblable aux autres (le neutre se trouve seulement avec valeur collective, et sert d'ordinaire de substitut au pluriel pour les noms neutres, on le sait), la désinence *-s* ne figure pas au nominatif : skr. *-ā* en face de l'accusatif *-ām*. L'identité des types véd. *sabhā* (féminin) et *yugā* (neutre, servant de collectif) montre que la caractérisation du nominatif est chose secondaire et n'intervient que là où il est utile de marquer spécialement le nominatif.

Le duel, qui comporte moins de formes casuelles distinctes que les deux autres nombres, n'a qu'une forme commune au nominatif et à l'accusatif, même pour le genre «animé». Les formes du duel étant moins fréquentes que celles du singulier et du pluriel, les formes nouvelles de la flexion ont reçu un moindre développement. D'autre part, la caractéristique *-ī̆*, qui sert pour le nominatif-accusatif neutre du genre «inanimé» (neutre), sert aussi pour des noms en *-ā-*, dont la plupart sont féminins : le duel skr. *tē* sert à la fois au neutre et au féminin et s'oppose au masculin véd. *tā*.

On enseigne souvent que la forme en *-ō* du duel des thèmes en *-ŏ-* représentée par véd. *vṛ́kā*, v. si. *vlьka*, lit. *vilkù*, gr. *λύκω*, résulterait d'une contraction de *-o-* du thème avec une désinence *-ĕ*, qui se retrouve dans gr. *πόδε*. Mais l'intonation rude de l'*ō* final, attestée par l'oxytonaison du type gr. *θεώ* et par la forme du lit. *vilkù*, exclut cette hypothèse. Au surplus, l'*-ō* de ces formes alterne avec *-ā* que suppose la forme irlandaise *fer*. Et la coexistence de *δύω* et de *δύο* en grec, de *erku* «deux» et de *erko-tasan* «douze» en arménien, l'existence de *wi-t* «nous (deux)» en gotique établissent que l'indo-européen a eu **dwṓ*. La forme de nominatif-accusatif duel du type thématique est donc simplement la forme à degré *o* du thème, avec vocalisme

bref ou long. Le vocatif singulier a conservé aussi la pure forme du thème, mais avec degré *e* (ou aussi zéro).

Dès lors, le type des thèmes en *-i-* et en *-u-*, à savoir skr. *matí*, zd *gairi*, v. sl. *nošti*, lit. *naktì*, v. irl. *fáith* et skr. *sūnú*, v. sl. *synŭ*, lit. *súnus*, n'a rien que de naturel. — Dès lors aussi, la communauté de forme du masculin et du neutre dans le type gr. ζυγώ et dans le type v. irl. *dligid* répond à ce que l'on attend. Les dialectes orientaux ont ajouté à cette forme l'-*ĭ* qui se retrouve aussi avec les thèmes en *-ā-*. — Dès lors enfin, le **-u* (*-ŭ*) qui apparaît en védique devant une voyelle suivante, soit *rṓkau*, et qui a été généralisé dans skr. class. *vṛkau*, et qui paraît aussi conservé dans v. irl. *dau* (*dáu*) et dans v. isl. *tuau*, apparaît comme un élément adventice. Ceci fait tomber, on le notera en passant, l'explication toujours répétée que l'*u* du mot latin *manus* proviendrait d'une réfection sur un ancien duel **manū*; cette explication était, du reste, bien hypothétique.

Le duel montre ainsi que les caractéristiques du nominatif et de l'accusatif ne sont pas essentielles, même dans les noms du genre « animé », et qu'elles ont été ajoutées après coup. Les formes de pronoms personnels sont intéressantes à ce point de vue. Les formes du nominatif duel se confondent avec les formes des thèmes : pour la 1re personne, gāth. *vā* (véd. *vā́m*), v. sl. *vě*, lit. *vè-du*, got. *wi-t*; pour la 2e personne, skr. *yuv-*(*ám*), lit. *jù-du*. Dès lors, pour marquer le pluriel, on a procédé, sans doute dès l'époque indo-européenne, par addition de caractéristiques empruntées à la flexion ordinaire; c'est ainsi que l'on a fait le nominatif **wei* « nous » (skr. *vay-ám*, got. *wei-s*), avec l'-*i* du type **toi* (skr. *té*, gr. τοί), et le nominatif **yus* (gāth. *yuš*, v. pruss. *ioūs*, lit. *jũs*, got. *jus*), avec l'-*s* du type **-ōs* des thèmes en **-o-*. Il n'y a pas lieu de conclure de là, comme le fait Brugmann, *Grundr.*, II², 2, p. 380, que ces formes de pronoms auraient d'abord eu valeur de duel, et que l'emploi au pluriel serait secondaire. Il ne s'agit que d'arrangements morphologiques faits dans des mots qui, à date ancienne, n'avaient sans doute aucune flexion par eux-mêmes.

*
* *

La distinction du nominatif et de l'accusatif, qui n'existait que dans les noms du genre « animé », n'était donc pas homogène avec celle des autres cas. Et, même parmi les autres cas, il faut distinguer ceux qui sont marqués par des désinences proprement dites, sujettes à des alternances vocaliques (génitif-ablatif singulier du type athématique : **-es*, **-os*, **-s*; datif singulier : **-ei*, *[*-oi*?], *-i*), de ceux qui paraissent renfermer des

postpositions, à savoir le locatif, l'ablatif (dans les thèmes en *-o-*) et, sans doute, l'instrumental.

Quant aux désinences en *-bh-* et en *-m-*, on voit, par les langues occidentales, et surtout par les désinences grecques en *-φι(ν)*, qu'elles ont eu d'abord un caractère adverbial et que la spécialisation qu'elles offrent dans les parlers orientaux résulte sans doute d'adaptations secondaires (voir A. Meillet, *Les dialectes indo-européens*). Ainsi les formes de la déclinaison indo-européenne ont des origines multiples et diverses, et ceci peut contribuer à expliquer qu'elles varient sensiblement d'un ancien dialecte indo-européen à un autre.

A. Meillet.

ARMÉNIEN *AMUL*.

L'adjectif arm. *amul* (gén. sing. *amloy*) «stérile» rappelle *ul* «chevreau», gén. *uloy* (et *ulu*), dont M. L. von Patrubány rapproche, d'autre part, gr. ϖῶλος; on verra d'autres hypothèses sur *ul* et la bibliographie chez E. Lidén, *Armenische Studien*, p. 25. La spécialisation d'un mot **pōlo-* au sens de «chevreau» en arménien serait du même ordre que celle de ϖῶλος au sens de «poulain» en grec et que celle de *pullus* au sens de «poulet» en latin. Devant un ancien *-o-*, un i.-e. **p* est représenté en arménien par zéro, comme on le sait; pareil traitement n'a rien que de naturel devant un ancien **ō*, qui est représenté par arm. *u*. En irlandais où, comme en arménien, i.-e. **p* a passé à *f* (bilabiale), d'où *h*, une nasale finale de premier terme de composé apparaît sous la forme *m* devant un mot ayant autrefois commencé par *p* : arm. *amul* «stérile» serait à un mot *ul* ayant autrefois signifié «petit» (substantif) ce que v. irl. *am-iress* est à *hiress*, etc.; voir Pedersen, *Vergl. Gramm. d. kelt. Spr.*, I, p. 167 et II, 7.

A. Meillet.

DE

QUELQUES CONTRADICTIONS PHONÉTIQUES.

Les changements phonétiques conditionnés n'ont pas toujours une constance parfaite, et il peut être impossible d'en déterminer toutes les conditions. Lorsque les traitements capricieux qui résultent de ces conditions en parties inconnues viennent à être employés à des fins morphologiques, comme il est arrivé pour les deux traitements de *o* en syllabe finale slave, les faits peuvent devenir à peu près inextricables. Voici deux nouveaux exemples de cas embarrassants de cette sorte.

I. Traitement de τι en grec.

Le passage de τι à σι s'observe en quelque mesure dans tous les parlers grecs; mais il n'est constant dans aucun, et les conditions précises en sont inconnues. On sait seulement que les parlers occidentaux ont souvent τι là où l'arcado-cypriote et l'ionien-attique ont plutôt σι. Ceci indique que, à un certain moment préhistorique, il y a eu flottement entre τι et σι, dans des conditions actuellement indéterminables. Ceci permet d'expliquer une forme qui, autrement, serait énigmatique.

Le texte dorien des Διαλέξεις offre à plusieurs reprises des datifs pluriels de participes du type τοῖς νοσέοντι. M. Weber, qui a édité et étudié le texte, y voit un hyperdorisme, *Philologus*, LVII (1898), p. 83; mais, tout gâté qu'il soit, le texte n'offre d'ailleurs rien de comparable. M. Magnien, *M.S.L.*, XXI, 53 et 79, suppose une faute; mais la répétition du fait exclut toute correction. Du reste, M. Carsten Höeg me signale un exemple méconnu par l'éditeur dans un texte en messénien des *Inschriften von Magnesia* de Kern, n° 43, à savoir νομιζοντι. Ce type a donc existé en dorien. Il reste à l'expliquer.

Si l'on admet que, durant un temps, il y a eu, à la 3e personne du pluriel et au datif singulier du participe, alternance

entre *φέροντι* et *φέρονσι* (ion.-att. *φέρουσι*, lesb. *φέροισι*), et que, à la 3e personne du pluriel, l'emploi du premier type en dorien, du second en lesbien et en ionien-attique, résulte de généralisations, que, au datif singulier, l'emploi universel de *φεροντι* provient aussi d'une généralisation, on conçoit que, en face du datif pluriel *φέρονσι*, on ait fait **φέροντι* par une action analogique du type le plus simple. En général, ce **φεροντι* nouveau s'est éliminé, parce qu'il se confondait avec la forme du datif singulier. Mais la forme a pu se maintenir parfois parce qu'elle offrait l'avantage de présenter nettement le thème du participe, altéré dans **φερονσι*; c'est pour la même raison que le type de datif pluriel en *-εσσι* (et plus tard en *-οις*) s'est répandu en éolien et dans une partie du grec occidental. Il est probable que c'est le type, incommode, **ϖρασσοντι* de datif pluriel qui aura été remplacé à Héraclée par le type *ϖρασσονταςσι* : là où *ϖρασσοντι* prenait le dessus sur *ϖρασσονσι*, une combinaison de **εντι* et de **ασσι* a pu donner *εντασσι*, d'après quoi a été fait *ϖρασσονταςσι*, justement pour éviter l'ambigu *ϖρασσοντι*.

Le verbe « être » offre des confusions des 3es personnes du singulier et du pluriel que la règle *τὰ ζῷα τρέχει* permet d'expliquer, mais qui sont surprenantes en elles-mêmes et qu'il convient de rapprocher des faits précédents. Ainsi, en dorien, notamment en Sicile, *ἐντι* est souvent substitué à *ἐστί*; en locrien, on a supposé que *ης* sert pour le pluriel dans la loi de Naupacte (voir Brugmann, *I.F.*, XXXVIII, p. 138); et la 3e pers. sing. att. *ἦν* ne peut guère s'expliquer que comme le correspondant exact de la 3e pers. plur. véd. *ásan*.

II. Chute de consonnes finales en arménien.

Toute voyelle placée dans la syllabe finale d'un ancien polysyllabe s'est amuie en arménien; mais l'élément consonantique qui précédait cette voyelle s'est en général maintenu. C'est ainsi que l'on a *em* « je suis » en face de skr. *ásmi*, *beremkh* « nous portons » en face de dor. *φέρομες*, *eber* « il a porté » en face de gr. *ἔφερε*, skr. *ábharat*, etc. Si cette persistance de l'élément consonantique est générale, des formes telles que celles de l'indicatif aoriste : *berakh* « nous avons porté », *sireçakh* « nous avons aimé » ou du subjonctif aoriste, telles que *berçukh* « que nous portions, nous porterons », *sirescukh* « que nous aimions, nous aimerons » sont difficiles à expliquer. Car il n'y a pas de forme connue des désinences de 1re personne du pluriel en indo-européen où la sonante commune *-m-* ne soit pas suivie d'une voyelle. L'explication analogique proposée autrefois, et encore admise par M. Kieckers, *I.F.*, XXXV, 113, est évidemment forcée. On est

ainsi conduit à supposer qu'il y a eu des circonstances où *-m-* anciennement suivie d'une voyelle finale amuie a pu s'amuir à son tour.

Or, le fait relatif à *-m-* de la désinence secondaire de 1re personne du pluriel n'est pas isolé. L'impératif aoriste actif des thèmes arméniens polysyllabiques se distingue de la 3e personne du singulier de l'aoriste par l'absence de la consonne finale : l'arménien a *arar* «il a fait», cf. gr. ἤραρε, en face de *ara* «fait», cf. gr. ἄραρε: de même *yaroyc* «il a dressé» en face de *yaro* «dresse»; *asaç* «il a dit» en face de *asa* «dis»; *sireaç* «il a aimé» en face de *sirea* «aime», etc. Et, même dans un monosyllabe, bien que les consonnes finales s'y maintiennent mieux, on a une fois *ka* «tiens» à côté de *kal* (même sens); l'aoriste est *kalay* «j'ai tenu, j'ai eu». En général toutefois, la consonne finale des impératifs monosyllabiques subsiste : *liç* «emplis» se distingue de *eliç* «il a empli» par l'absence de l'augment: le *ç* s'est maintenu en fin de mot comme il a subsisté devant *ç* dans *lçes* «tu rempliras», en regard de *siresçes* «tu aimeras», ancien **sireççes*, cf. *sireçiç* «j'aimerai».

Les représentants de l'ancien groupe **-nt-* suivi de voyelle présentent un flottement analogue : l'occlusive dentale est conservée dans *and* «là (illic)»: dans *dr-and* «montant de porte», cf. lat. *antae*; dans *spand* «tuerie» (gén. *spandi*), à côté de *spananel* «tuer»; dans *cund* «naissance», à côté du génitif *cundean*; cf. *hangist* «repos», gén. *hangstean*, et *phaxust* «fuite», gén. *phaxstean*. Au contraire, on a *hun* «chemin», cf. v. sl. *pǫti*; *eresun* «trente», cf. gr. τριάκοντα; *khsan* «vingt», cf. béot. Ϝικατι; *beren* «ils portent», cf. skr. *bháranti*, dor. φέροντι, got. *bairand*.

Les consonnes arméniennes devenues finales par chute des voyelles de l'ancienne finale offrent donc un double traitement : persistance — ce qui est le cas le plus ordinaire — ou amuissement. On ne saurait déterminer les conditions phonétiques qui ont permis ou déterminé l'amuissement; car chacun des types a été normalisé et sert à caractériser certaines formations grammaticales. Mais il y a eu deux traitements phonétiques, et la langue en a tiré parti pour différencier des formes grammaticales qui autrement tendaient à se confondre. Ainsi, à l'actif, l'impératif *sirea* «aime», *asa* «dis» a été différencié de l'indicatif *sireaç* «il a aimé», *asaç* «il a dit»; au médio-passif, *sireaç* «sois aimé» a *-ç* final, en face de *sireçaw* «il a été aimé». Mais le besoin de différencier n'est pas une condition nécessaire de l'extension de la forme à consonne amuie : le type *phutha* «hâte-toi» n'a pas de *-ç*, bien que la forme de l'aoriste soit *phuthaçaw* «il s'est hâté» et ne prête à aucune confusion: on voit par

là que la présence de *-ç* dans *sireaç* "sois aimé" ne tient pas à quelque particularité ancienne du type médio-passif.

La condition générale dont dépend l'amuissement des consonnes dans les deux types *berakh* "nous avons porté", *ara* "fait" et *sirva* "aime", — c'est qu'il s'agit d'anciens éléments intervocaliques. Or, on sait que, d'une manière générale, les consonnes intervocaliques tendent à subir, de quelque manière, une diminution de leur fermeture, sous l'influence des voyelles voisines. Cette action a été grande en arménien et elle est antérieure à l'amuissement des voyelles des anciennes finales : c'est ainsi que le *-p-* intervocalique est représenté par *-w* dans *ew*, cf. gr. ἔπι; le *-t-* par *-y-*, ainsi dans *aɫay* "il moud", cf. skr. *pṛṇāti* "il emplit", le *-bh-* par *-u-*, ainsi dans un instrumental tel que *banaw* "par la parole". Pour qu'un changement phonétique apparaisse, il ne suffit pas toujours qu'il existe une tendance au changement : le changement se réalise plus aisément s'il aboutit à transformer un phonème en un autre déjà existant que s'il doit faire créer un phonème non en usage dans la langue considérée. Mais, même si elle n'arrive pas à se manifester, la tendance existe. Il peut arriver que l'affaiblissement des intervocaliques n'aboutisse pas à faire créer une *-m-* non occlusive comme il l'a fait dans l'Inde et en brittonique par exemple; mais cela ne veut pas dire que l'*m* intervocalique n'était pas affaiblie en arménien, tout comme l'ancien **p* ou l'ancien **bh*; et l'on conçoit que l'*m* intervocalique ainsi affaiblie, qui s'est maintenue dans certaines circonstances, se soit amuie dans d'autres; c'est ce qui a permis à l'arménien d'opposer *beremkh* "nous portons" à *berakh* "nous avons porté" et le subjonctif présent *beriçemkh* "que nous portions" au subjonctif aoriste *berçukh*. Il serait assez vain de chercher à préciser ces circonstances : il est possible que la quantité de la voyelle précédente ait joué un rôle : l'*a* de *berakh*, l'*u* de *berçukh* représentent sans doute d'anciennes longues; il est possible aussi que les consonnes se soient articulées plus faiblement à la pause : c'est ce qu'indiquerait la forme de l'impératif. On ne peut faire que des hypothèses invérifiables. Le seul fait sûr est que, les consonnes intérieures s'étant affaiblies, tantôt elles se sont fixées sous la forme normale, qui se retrouve à l'initiale, tantôt elles sont allées jusqu'à l'amuissement.

Un fait curieux qui montre l'affaiblissement de l'*m* intervocalique est le traitement de l'ancien **āmōr* (cf. hom. ἦμαρ), qui aboutit à arm. *awr* (gén. *awur*) "jour". — De même l'arménien répond à lat. *nōmen*, gr. ὄνομα, v. sl. *jimę* (de **jimę*) par *anun* "nom", gén. *anuan*, qui suppose le passage de *-m-* intervocalique à *-w-*, au moins après *-u-* issu de *-ō-*: ceci n'empêche d'ailleurs pas un traitement autre dans le type d'abstraits représenté, entre

autres mots, par *šaržumn* «mouvement», gén. *šaržman*; à en juger par les types *paštawn* «service», gén. *paštaman*, et *goč̣iwn* «cri», gén. *goč̣man*, on peut admettre que le traitement normal de **-mn* au nominatif-accusatif était *-un* (conservé dans *anun*, *paštawn*, *goč̣iwn*) et que le type *šaržumn* est analogique des autres cas, tandis que, inversement, *anuan* serait analogique du nominatif-accusatif, comme *awur* le serait de *awr*. Mais la faiblesse naturelle de *u* intervocalique a favorisé l'action analogique.

Quant au type *ewesun*, *beren*, l'occlusive dentale s'est absorbée dans la nasale dentale précédente en certains cas non déterminables.

Ces flottements sont moins surprenants peut-être en arménien qu'ils ne seraient dans d'autres langues : M. Grammont a déjà signalé, *M.S.L.*, XX, 218, le manque de symétrie et d'uniformité qui caractérise le développement phonétique de l'arménien.

De ces faits, il convient de rapprocher un cas qui, phonétiquement, est différent, mais qui néanmoins est comparable. On sait en effet que **-s* final est représenté en arménien tantôt par **-kh*, tantôt par zéro. M. Pedersen a soutenu, avec raison, l'existence du traitement *-kh* de *-s* finale; mais ce traitement n'est pas constant; l'idée de M. Grammont, *M.S.L.*, XX, 227 et suiv., que ce traitement n'aurait eu lieu *phonétiquement* que là où la clarté demandait une marque du pluriel, est originale; mais elle offre l'inconvénient de supposer un mélange d'actions phonétiques et morphologiques dont on n'a guère l'équivalent ailleurs. En revanche, on conçoit bien que, si deux traitements, *-kh* et zéro, de *-s* finale ont existé côte à côte dans des conditions phonétiques inconnues, la langue les ait répartis suivant les besoins de la clarté, comme il est arrivé pour *-u-* intervocalique. Du coup on comprend pourquoi le pluriel des adjectifs arméniens a ou n'a pas la marque du pluriel suivant les besoins de la clarté. Il y a donc ici un nouvel exemple de ces flottements qui caractérisent d'une manière éminente le développement phonétique de l'arménien.

A. Meillet.

SUR

LE SORT DE U̯ GÉMINÉ

EN ARMÉNIEN.

Un adjectif comme arm. *stoyg* « vrai, authentique, certain, ἀληθής, ἀσφαλής » ne saurait guère être tenu pour emprunté. D'autre part, le *g* ne peut y représenter une ancienne gutturale, puisque arm. *oy* repose sur une diphtongue en *-u-*, et que, après *u*, l'arménien n'admet que les représentants de consonnes prépalatales, ainsi *usanim* « j'apprends », en face de skr. *ucyati*; ceci suffit à écarter l'étymologie, du reste bien fragile, proposée par M. H. Petersson, *K.Z.*, XLVII, p. 169 et suiv. Dès lors, le *g* ne peut représenter qu'un ancien *w*. Par suite *stoyg* repose sur **steuwā-*. Du coup l'étymologie apparaît.

En effet, à côté de ἐτά· ἀληθῆ. ἀγαθά Hes., le grec a ἔτυ-μος (pour la forme, cf. ἤδυμος à côté de ἡδύς) et ἐτε(*F*)ός (cypr. Ετε-*F*ανδρω). Sans doute, toutes ces formes grecques n'ont pas d'*h* initiale; mais on sait, par arc. ϖαρ-*h*εταξαμενος, qu'il y a eu un *h-*. Les formes attestées en attique sont donc empruntées à l'ionien d'Asie, ce qui, pour des mots se rapportant à des choses d'ordre intellectuel et moral, n'a rien que de naturel.

Le contraire de *stoyg* est *sut* « faux », qui est le seul correspondant bien assuré du groupe de gr. ψευδής. La rencontre est remarquable.

Entre **setu-*, **setewo-* et **steuwā-*, il n'y a qu'une différence de vocalisme radical : *e* d'une part, zéro de l'autre, et le fait que *w* est simple dans un cas, géminé dans l'autre. Or, en grec même, à côté de hom. κενε(*F*)ός, κέν(*F*)ος (noté κεῖνος), on trouve une fois cypr. κενευ*F*ον. La lourdeur de la finale **-euwā-* entraîne naturellement le vocalisme présuffixal zéro (cf. ces *Mémoires*, XXI, p. 202). Ainsi qu'on l'attend, le *w* géminé se manifeste par un *u* second élément de diphtongue suivi de *w*; c'est ce que l'on observe dans des hypocoristiques tels que crét. Φαυος ou thess. Κλευας (voir les exemples chez Kretschmer, *Glotta*, VII, p. 37). Le représentant

de *sw-* se présente de la même manière dans des cas tels que hom. *εὕαδε* ou arc. Ἐχευήθεις (voir Kretschmer, *loc. cit.*).

L'emploi de sonantes géminées pour un adjectif expressif n'est pas sans exemple. La manière la plus simple d'expliquer gr. *δοιός* en face de skr. *dvayáḥ*, v. sl. *dvoji* est de poser **dwoiyos*, donc une gémination analogue. L'hypothèse suivant laquelle **dwoiyos* aurait été fait sur **dwoi* est arbitraire; et, pour ingénieuse qu'elle soit, l'idée de M. Wackernagel admise par Brugmann, *I. F.*, XXXVIII, 134 (influence de *δοιῇ*), n'est qu'un moyen de sortir d'embarras. Dès lors, on voit que le traitement germanique fréquent dont le génitif got. *twaddje*, v. isl. *tueggia*, v.-h.-a. *zweio* fournit un bel exemple résulte d'une extension d'un procédé indo-européen. Le traitement du *y* géminé qu'on observe dans *δοιός* est le même qu'on rencontre dans l'optatif *γνοίη* en face de skr. *jñeyat*.

Si, comme il est vraisemblable, v. sl. *jistu* «réel» est à rapprocher de gr. *ἐτε(F)ός*, *ἔτυμος* (voir en dernier lieu Berneker, *Slavisches etym. Wört.*, sous le mot *istu*, avec les renvois bibliographiques), la forme *jistovŭ* (voir A. Meillet, *Études sur l'étymologie du v. sl.*, p. 369) est parallèle à gr. *ἐτε(F)ός*. Alors arm. *isk* «en réalité», qui repose presque évidemment sur **istwo-*, serait apparenté au fond à *stoyg*.

L'explication de arm. *stoyg* par **steuwā-* une fois admise, on s'explique du même coup un groupe de mots arméniens anciens où le *g* ne peut, pas plus que dans *stoyg*, reposer sur une ancienne gutturale et qui est resté jusqu'ici sans étymologie : *awgu* «aide, secours», *awgnem* «j'aide, je secours», *awgut* «gain, profit», déjà rapprochés entre eux par M. Pedersen, *K. Z.*, XXXIX, 475. On rapproche naturellement skr. *ávati* «il favorise, il aide, il protège», *avitā* «protecteur, aide» (et véd. *omāsaḥ* [voc.] «protecteurs»), *ávaḥ* «protection, aide», *ūtíḥ* «secours», *omā* «protection», etc.; gr. *ἀιτᾶς* «amant» (chez Théocrite; voir Boisacq, *Dict. étym.*, sur ce mot), lat. *auēre*, v. irl. *con-ói* «il conserve» (voir Pedersen, *Vergl. Gr. d. kelt. Spr.*, II, p. 586). On partira donc de **auw-*. Le sens du mot, ici encore, se prête à une forme expressive présentant une consonne géminée intérieure.

Les exemples de traces d'anciennes géminées en arménien se multiplient, on le voit. A *khakor* et à *aku* (voir Grammont, dans ces *Mémoires*, XX, 239), voici que s'ajoutent ici deux nouveaux cas.

Du reste, les monuments conservés des anciennes langues indo-européennes ne donnent pas une idée juste de l'importance qu'avait la gémination des consonnes intervocaliques. C'était un procédé de la langue courante, familière, et dont des textes écrits, plus ou

moins solennels et guindés, ne laissent transparaître que peu de cas. Un adjectif latin comme *lippus* paraît exceptionnel, alors que le type a sans doute été usuel en prélatin. Il est clair, par exemple, que *nāsus* (avec ses dérivés *nāsō*, *nāsūtus*) est un terme de caractère populaire en face du vieux mot *nārēs*, et l's y suppose un ancien **nāssos*, comme on l'a soupçonné depuis longtemps. La forme *narrō* «je raconte» est un vieux mot expressif, inséparable de **gnārus* conservé dans *ignārus*. En grec, le moyen le plus simple pour expliquer δασύς, à côté de δαυλός, δαῦλος et de lat. *densus*, serait de partir de *δασσυς : le mot n'est pas courant chez Homère, et c'est ce qui fait sans doute qu'il ne subsiste aucune trace de *δασσυς. Les géminations germaniques du type de got. *daddjan* (avec un ancien **y* géminé) et *triggws* (avec un ancien **w* géminé) n'ont donc au fond rien d'étrange; elles ne surprennent que parce que la plupart des langues, fixées sous leur forme solennelle, présentent rarement le procédé. A cet égard comme à plusieurs autres, le latin et le germanique conservent des traits populaires, bien plus que le sanskrit, par exemple, qui est la fixation d'une langue aristocratique. L'arménien offre ce même caractère populaire (cf. *Revue des études arméniennes*, I, p. 12 et suiv.).

A. Meillet.

SUR
LES MOTS ATTIQUES QUI ONT ρη AU LIEU DE ρα.

La syllabe radicale du mot attique κρήνη «fontaine», du fait que l'η s'y est maintenu, présente une irrégularité. On attendrait *κράνη, puisque le dorien dit κρανα (Pindare, *Pyth.*, I, 39; Décret des Amphict. de Delphes, Collitz-Bechtel, 2501, 36; etc.) et l'éolien κραννα (Hoffmann, *Gr. Dial.*, II, p. 482). Le mot κρήνη, il est vrai, n'est pas seul à faire cette difficulté. On rencontre exactement la même dans εἰρήνη «paix», qui est εἴρανα en dorien et dans les parlers du Nord-Ouest (en Épire, Collitz-Bechtel, 1339, 12; en Locride, 1476, 12 et 1505, 6; en Thessalie, 1439, 10 et 1441, 11; en Acarnanie, 1379, 20 et 1380, 14; en Phocide, 1522, 9 et 1544, 7; en Béotie, 956, 4; à Mégare, 3009, 16; 3011, 12; 3012, 10 et 3014, 7; en Laconie, 4544, 15; 4545, 2; en Argolide, 3342, 24), ἴρανα en Arcadie (1233, 6; cf. *Bull. Corr. Hell.*, VII, 491), à Telos (3487, 12), à Kalymna (3567, 9 et 19) et aussi en Laconie (4530, 34 et 4531, 16). Sans doute, le nom de la paix revêt dans bon nombre de dialectes grecs des formes anomales qui font supposer un emprunt de ces dialectes à l'ionien (voir Meillet, *Aperçu*, p. 74 et 235); ainsi l'on trouve εἰρηνα en éolien (Kymé, Collitz-Bechtel, 312, 9; cf. Hoffmann, II, 529), à Delphes (2502 A 81), en Crète (5041, 9 et 5150, 36) aussi bien que chez Pindare (*Ol.*, VIII, 7; *Pyth.*, IX, 23); ἰρηνα en Crète (Collitz-Bechtel, 5018, 6) et ἰρεινα en Thessalie (à côté de ἰρηνα; cf. Thumb, *Handb. d. gr. Dial.*, p. 238). Il est probable que l'ionien εἰρήνη s'est introduit dans certains parlers locaux et y a été plus ou moins adapté. Mais en attique l'hypothèse d'un emprunt n'est pas nécessaire; et il va sans dire que l'extension à divers parlers d'une forme εἰρήνη se comprend mieux si cette forme n'était pas seulement ionienne, mais aussi attique. Pour expliquer d'autre part l'attique κρήνη, on ne peut vraiment recourir à l'hypothèse d'un emprunt à l'ionien (malgré Wacker-

nagel, *K.Z.*, XXIX, 126; Prellwitz, *Etym. Wörterb.*, 2e éd., s. u. et Boisacq, *Dict. étym.*, p. 515, n. 2); et comme on ne peut davantage (malgré Hoffmann, *Griech. Dial.*, III, 339 et H. Petersson, *Indog. Forschg.*, XXIV, 50) voir dans l'η radical de κρήνη un ancien ē long, il faut chercher aux deux exceptions εἰρήνη et κρήνη une explication phonétique.

A vrai dire, la voie à suivre a été depuis longtemps déjà indiquée par F. de Saussure (*M.S.L.*, VII, p. 91). Si l'on y revient ici après lui, c'est d'abord que l'indication qu'il a donnée ne paraît pas avoir reçu toute la considération qu'elle mérite; M. Hirt (*Handb.*, 2e éd., p. 166) est seul à l'approuver; mais la grammaire de Brugmann-Thumb, après y avoir renvoyé (p. 39), estime que le mot κρήνη fait toujours difficulté. En outre il y a lieu de compléter l'essai d'explication proposé par F. de Saussure et même sur certains points de le corriger. En effet, le traitement exceptionnel que présentent les mots κρήνη ou εἰρήνη en attique n'est pas dû à une particularité de ce dialecte. L'accident remonte plus haut : il s'agit d'une innovation phonétique de l'ionien commun.

Le traitement des voyelles longues ē et ā est assez compliqué en ionien. Au début de son histoire, ce dialecte possédait trois ē longs :

Un ē fermé, dont il n'y a pas à parler ici; c'était le résultat de l'allongement compensatoire d'un ancien ĕ bref (ε) ou d'une contraction; on l'écrivait ει : εἰμὶ, θεός, ou φιλεῖτε;

Un ē moyen, qui représentait l'ē long indo-européen (πατήρ, τίθημι) et que l'on appellera ici $ē_1$;

Enfin un ē ouvert issu de l'ᾱ du grec commun (i.-e. ā), par exemple dans ἵστημι, δῆμος, Περικλέης; on l'appellera ici $ē_2$.

Ces deux derniers ē n'avaient pas le même timbre et ne se confondaient pas. Pendant longtemps l'écriture les distingua dans quelques parlers. Lorsque, par suite de la psilose qui supprimait l'aspiration, l'alphabet ionien put disposer librement du signe H, on employa ce signe dans certaines îles de la mer Égée à noter le nouvel ē issu de ā, mais non pas l'ancien ē, que l'on continuait à noter E. De là des graphies comme celles qu'on relève sur les plus anciennes inscriptions d'Amorgos, de Céos ou de Naxos : ΠΑΤΕΡ mais ΕCΤΗCΕΝ (Amorgos, Collitz-Bechtel, 5351. 5357). ΑΝΕΘΕΚΕΝ mais ΛΕ(Ω)ΝΙΔΗΣ (Céos, *ibid.*, 5400, 5402), ΑΝΕΘΕΚΕΝ et ΚΑCΙΓΝΕΤΗ (Naxos, *ibid.*, 5420 et 5423; cf. Th. Homolle, *Bull. Corr. Hell.*, III, p. 4 et suiv.); voir Thumb, *Handb. d. gr. Dial.*, p. 347; Brugmann-Thumb, *Gr. Gramm.*, p. 35.

L'$ē_2$ issu de ā était en ionien un phonème instable; il se tenait

en une position intermédiaire à *e* et à *a*, mais il ne demeura pas en ce déséquilibre. Il ne tarda pas à se confondre avec $\bar{e}_1$, dont il suivit l'évolution, c'est-à-dire qu'il devint un $\bar{e}$ fermé et ultérieurement un $\bar{\imath}$. Exceptionnellement, il revint à $\bar{a}$ par différenciation : ainsi la flexion du nom de l'«air» était en ionien *ἀήρ*, gén. *ἠέρος* (le nomin. *ἠήρ* est un hyperionisme de date postérieure), et l'*ā* apparaît également dans le composé *δυσᾱής*.

En attique, l'évolution fut la même, en ce sens que $\bar{e}_2$ obliqua aussi vers $\bar{e}_1$ et se confondit avec lui; mais le nombre des cas où il revint à $\bar{a}$ fut beaucoup plus important qu'en ionien. Il y eut en attique véritable scission dans l'évolution de $\bar{e}_2$: tantôt $\bar{e}_2$, augmentant sa fermeture, est allé à $\bar{e}_1$; tantôt, augmentant son ouverture, il est revenu à $\bar{a}$. Nous sommes bien renseignés par les textes sur l'histoire de cette évolution : le retour à $\bar{a}$ se produisit d'abord après *ρ*, puis après *ι* et *ε* (Brugmann-Thumb, p. 38); au moment où l'attique s'est fixé comme langue littéraire, $\bar{e}_2$ hésitait encore, semble-t-il, à prendre parti quand il était précédé de *υ*; de là des traitements contradictoires comme *ὐξύη* et *σικύα* (Hatzidakis, *K.Z.*, XXXVI, 589).

Si l'on rencontre en attique des $\bar{e}_2$ conservés sous la forme *η*, après *ρ*, c'est que déjà en ionien commun ces $\bar{e}_2$ avaient été confondus avec $\bar{e}_1$. Ce n'est pas d'un seul coup que tous les $\bar{e}_2$ ont passé à $\bar{e}_1$. Au cours de l'histoire de l'ionien on peut établir certains stades dans cette évolution : ainsi une inscription archaïque de Délos porte *σο[φ]ιεσιν* pour *σοφίῃσιν* (Collitz-Bechtel, 5387, 2), ce qui implique que dans ce parler, inversement de l'attique, après *ι*, l'$\bar{e}_2$ s'était fermé de très bonne heure. Les mots attiques qui ont *η* au lieu de *ᾱ* doivent être les premiers qui en ionien commun aient choisi leur voie de $\bar{e}_2$ vers $\bar{e}_1$, c'est-à-dire dans le sens où les autres devaient suivre, aussi bien en ionien qu'en attique (le cas du retour à $\bar{a}$ excepté). Il suffit donc de trouver la raison qui a déterminé ces $\bar{e}_2$ instables à se fixer si anciennement à la position $\bar{e}_1$. C'est évidemment la dissimilation. Quand un même mot, en deux syllabes consécutives, contenait deux $\bar{e}_2$, il faisait passer le premier à $\bar{e}_1$. En d'autres termes, dans le dialecte qui écrivait *κασιγνέτη*, le mot *κρήνη* eût été noté *κρένη*. Ainsi, l'attique aurait reçu de l'ionien commun un mot $krē_1nē_2$ dont le premier $\bar{e}$ était exactement semblable à celui d'un mot *ῥήτρη*, c'est-à-dire à un ancien $\bar{e}$ indo-européen. C'est pourquoi l'attique dit *κρήνη* comme *ῥήτρα*, tandis qu'il dit *θρᾶνος* (Aristoph., *Plut.*, 545) et *θρᾱνίτης* (*Acharn.*, 162), d'un ionien-commun *θρῆνος* (hom. *θρῆνυς*, α 131, etc.), en face du dorien *θρᾶνος* (*θρανυξ* Corinne, frag. 37; Anecd. de Bekker, III, 1381). D'autre part, l'attique a pu dire *κρᾱτήρ* (et les nombreux dérivés en *κρᾱ-* de ce mot) ou *στρᾱνής* au lieu de l'ionien *κρητήρ* ou *στρηνής*,

parce que dans ces derniers le premier η était resté $\bar{e}_2$, vu que le second était un $\bar{e}_1$ et qu'il n'y avait par suite aucun motif de dissimilation. La dissimilation que suppose au contraire le mot κρήνη est analogue, sinon de tout point comparable, à celle qui en français populaire fait passer le premier *i* de *midi* ou de *militaire* à une prononciation ouverte, voisine de *e*. Le grec lui-même fournit un exemple plus directement comparable dans le cas du changement de υ en ι que présentent les mots εἶπον, Ἐλείθυια, ἵππος (de Saussure, *M.S.L.*, VII, 76; Meillet, *ibid.*, IX, 136; Brugmann-Thumb, p. 60). La dissimilation de $\bar{e}_2$-$\bar{e}_2$ en $\bar{e}_1$-$\bar{e}_2$ était d'autant plus naturelle que $\bar{e}_2$, comme le prouve l'histoire de la langue, était en ionien un phonème instable, qui cherchait sa voie; il suffisait pour le fixer de la moindre influence: celle qui provoquait la dissimilation était assez forte pour entraîner le changement.

Au cas des mots κρήνη et εἰρήνη il faut sans doute joindre, avec F. de Saussure, les deux noms propres Κυρήνη et Πειρήνη, qui désignent l'un une ville d'Afrique, colonie de Théra, l'autre une célèbre fontaine jaillissant de l'Acro-Corinthe. La conservation du premier η dans la prononciation et l'usage attique en face de Κυρανα, Πειρανα en dorien (Pindare, *Pyth.*, IV, 2; IX, 32 et *Olymp.*, XIII, 86) peut s'expliquer par la même dissimilation que dans εἰρήνη et κρήνη. Un dernier mot de la même série est peut-être τρήρων f. «pigeon sauvage», dont l'η est irrégulier en attique. Il est possible que ce soit seulement un mot ionien conservé par tradition dans l'usage des poètes; auquel cas il ne ferait pas question. Dans le cas où le caractère attique de ce mot paraîtrait indiscutable, on peut l'interpréter comme suit. L'adjectif τρηρός «prompt (à la fuite), sauvage, craintif», dont Hesychius a conservé la forme dorienne τραρον· ταχύ à côté de la forme ionienne τρηρόν· ἐλαφρόν, avait un féminin τρηρή qui se trouvait dans les mêmes conditions que κρηνή ou εἰρήνη. La flexion de cet adjectif comportait en ionien le passage de l'$\bar{e}_2$ du radical à e_1 toutes les fois que la désinence contenait un $\bar{e}_2$, c'est-à-dire dans une partie du paradigme du féminin. On peut donc dire qu'au masculin *trē*$_2$*ros* l'ionien opposait un féminin *trē*$_1$*rē*$_2$. Or le dérivé τρήρων, qui joue à l'égard de τρηρός le rôle d'un déterminé (cf. Στράβων de στραβός ou *Catō* de *catus*), est devenu un des surnoms du pigeon, dont le nom est féminin (περιστερά, πέλεια, πελειάς). C'est-à-dire que dans son emploi substantif τρήρων se rattachait au féminin τρηρή et non au masculin τρηρός. Pour cette raison, il a gardé son η, qui valait en ionien, par suite de la dissimilation, $\bar{e}_1$ et non $\bar{e}_2$.

J. Vendryes.

NOTES
D'ÉTYMOLOGIE LATINE.

I. *Vindex* < **vīmo-dĭc-s.*

Vindex ab eo quod vindicat quominus is qui prensus est ab aliquo teneatur (Festus, *s. v.*). En effet, d'après l'article de M. Cuq dans le *Dictionnaire* de Daremberg et Saglio. « *vindex* est celui qui intervient en faveur d'une personne qui est appréhendée au corps pour être conduite de force dans une prison privée ou devant le magistrat. Son rôle consiste à repousser la force par la force, *manum depellere* ». Son rôle a dû être plus général : à l'origine le *vindex* a dû être le *vindicans*, celui qui fait la *vindicātiō*. Or la *vindicātiō* a désigné primitivement toute action relative aux droits réels, et à cet effet longtemps il n'y a eu qu'une procédure : l'*actio legis per sacramentum*, dont M. Cuq décrit le rite important pour nous à l'article *vindicta* : « La vindicta s'emploie lors du combat simulé (*manus consertio*) qui, dans l'action en revendication, précède la provocation au serment. Chacun des plaideurs s'avance, la vindicta [baguette] à la main. Le revendiquant saisit l'objet litigieux et pose dessus la *vindicta*. Il manifeste ainsi sa volonté de le retenir par la force. Puis il pose la *vindicta* sur son adversaire pour montrer qu'il est prêt à se battre avec lui. Ce faisant, il prononce les paroles solennelles rapportées par Gaius : *Hunc ego hominem*, etc. Le défendeur fait les mêmes gestes et prononce les mêmes paroles; c'est ce que Gaius appelle *contra vindicare*. » L'*adsertor in libertatem* qui revendique l'affranchissement d'un esclave, affirme que cet esclave est libre, mais fait aussi usage de la *vindicta* pour manifester sa volonté de soutenir sa prétention par la *vindicta*. Cet usage n'était plus qu'un symbole à l'époque historique; mais auparavant, à l'époque où la justice privée était en vigueur, la violence était peut-être effective: la baguette, *vindicta*, selon Gaius, était une lance, *hasta*.

Ces faits condamnent les étymologies proposées : 1° *vēnum-dic-*, où *vēnum* fait songer à une vente et d'ailleurs présente *e* qui ne peut

expliquer l'*i* de *vindex*; 2° *vīm-dic-* : le *vindex* ne « dit pas la violence » ; mais il exprime une revendication appuyée par la baguette; de plus *vīm-dic-* serait tiré d'une phrase telle que *vīm dicō*, et le *ĭ* de *-dĭc-* serait inexpliqué. Dans *vindex* le second membre *-dĭc-* est une racine qui exprime une action et qui, renfermant une diphtongue, est au degré zéro du vocalisme, comme dans *jūdex*, *index*, *conjŭgis* (génitif de *conjunx*), *redŭx*, *peditis* (génitif de *pedes*). Lorsque le premier membre d'un composé de ce type est un nom, il se présente sous la forme d'un thème, non d'un cas : *lībripēns*, *tubĭcen*, *auspex*, *manceps*, χέρνιψ, skr. *vṛtrahán*.

Nous posons **vīmen-dic-* « celui qui dit la formule avec la baguette ». Dans ce composé, *vīmen-* a dû devenir **vīmo-*, d'après la règle indo-européenne qui change en *o* l'élément *-en-* du premier membre d'un composé : *ἀκμό-θετον* (*ἄκμων*), *αἱμοβαφής* (*αἷμα*); got. *gumakunds* « de sexe masculin » (*guma*, gén. *gumins*); en latin *homicīda* (*hominem*), *sanguisūga* (*sanguinem*), *nuncupāre* < **nōmo-cap-* (*nōmen*). Puis **vīmŏ-dic-s* est devenu **vīmdic-s* : une brève tombe dans une syllabe ouverte par une sonante après syllabe longue (voir ces *Mémoires*, t. XXI, p. 4) : *vīmdēmia* < **vīno-dēmia*. Et l'on a **vīmdics* > *vīndex* > *vindex* (fr. *venger*) comme *vīndemia* > *vindēmia* > fr. *vendange*. Dans *vindex* le premier membre équivaut à un instrumental, comme dans *manceps*, *mānsvēs*, *cornicen*, *lībripēns*.

C'est l'analyse linguistique qui m'a suggéré cette hypothèse; l'article de M. Cuq a été lu plus tard pour contrôler l'hypothèse.

2. *Adulter* < *ad* + *alter*.

Adulter et adultera dicuntur quod ille ad alteram et haec ad alterum se conferunt (Festus, *s. v.*). On explique *adulter* comme tiré d'*adulterāre* qui serait dérivé de *ad* + *alter*(*um* ou *-am*) extrait de locutions telles que *ad alterum sē cōnferre*. Il est évidemment plus simple et plus naturel de poser *ad* + *alter* « qui en a un (une) deuxième en plus », composé analogue à *praeceps* « qui a la tête en avant », *dēplūmis* « qui a des plumes en moins », *ἄλοχος* « qui a le lit en commun » = v. sl. *sologŭ*. Dans un état de famille fondé sur la monogamie, comme l'était celui des Latins, le sens de ce composé était très clair.

A.-C. Juret.

L'ALTERNANCE RYTHMIQUE CHEZ HOMÈRE.

Beaucoup de syllabes ont, dans la versification homérique, une valeur prosodique différente suivant qu'elles sont placées au temps fort ou au temps faible du dactyle : au temps fort, elles comptent comme longues; au temps faible, comme brèves.

Cette alternance rythmique atteint soit une même syllabe d'un même mot, par exemple la première syllabe de *ἔλλαβον, ἔλαβον*, la deuxième et la troisième syllabes de *Κρονίονος. Κρονίωνος*, soit une syllabe semblable entrant dans des mots différents, par exemple la troisième syllabe de *Ἀρπαλίων. Ὑπερίων*, la deuxième syllabe de *πολίσσαμεν. κτερίσειεν.*

La variation de quantité prosodique s'exprime assez fréquemment, dans le texte homérique, par une variation dans l'orthographe : voyelle naturellement brève suivie de *σσ, λλ, μμ, νν, ρρ* au temps fort, de *σ, λ, μ, ν, ρ* au temps faible; graphie par *ω, η, ου, ει* au temps fort; *ο, ε* au temps faible.

Dans certaines catégories de formes, la loi d'alternance rythmique agit avec une rigueur absolue ou presque absolue. Dans d'autres, elle n'a pas son plein effet chez Homère, pour des motifs variés.

Parmi les cas contraires à la loi d'alternance rythmique, c'est-à-dire les cas où la syllabe de quantité prosodique variable est longue au temps faible, certains sont nécessités par le mètre dactylique lui-même : la syllabe, théoriquement soumise à l'alternance, est, d'après les règles de la versification homérique, nécessairement longue et nécessairement placée au temps faible.

Une syllabe est nécessairement longue dans le dactyle, si elle est placée entre deux longues. Ainsi la deuxième syllabe de *δειπνίσσας*, de *ἀμφράσσαιτο*, la première de *σπάσσασθε* ne peuvent être brèves.

Sont nécessairement placées au temps faible :

La troisième syllabe d'un mot, lorsqu'elle est précédée par

une brève et une longue et suivie par une longue : *ἀεικίσσασθαι* ⏑ ⏓ ⏑ ⏓ ;

La deuxième syllabe d'un mot de trois longues, à moins que ce mot ne se trouve à la fin du vers (loi des mots molossiques : un mot de trois longues ou un groupe compact de mots formant trois longues commence à un temps fort et finit à un temps fort. v. g. *ἐπλήσθη* ⏓ ⏑ ⏓, *δειπνίσσας* ⏓ ⏑ ⏓);

La deuxième syllabe d'un mot de quatre longues (loi des mots dispondaïques[1] : un mot de quatre longues, à plus forte raison un mot de trois longues et une brève, commence à un temps fort et finit à un temps faible : *ἐγγείνωνται* ⏓ ⏑ ⏓ ⏒, *ϖοιπνύοντα* ⏓ ⏑ ⏓ ⏑).

Quand un mot commence par un groupe de consonnes, la première syllabe, à moins d'être au premier pied, se place plus volontiers au temps faible. En effet, placée au temps fort, elle suit nécessairement un spondée, et il est rare chez Homère qu'un pied spondaïque soit constitué par une fin de mot; il est rare surtout qu'une voyelle finale soit longue par position au temps faible.

Une quantité assez importante des exceptions à la loi d'alternance se trouve au temps faible du premier pied. Ces exceptions ont leur justification dans la liberté spéciale dont jouit le premier pied de l'hexamètre homérique, pied assez souvent constitué, en réalité, par un trochée.

Dans certains cas, où la loi d'alternance, théoriquement possible ou effectivement attestée chez d'autres poètes, n'est pas observée par Homère, ou est observée de façon imparfaite, l'absence de causes d'ordre métrique amène à supposer des causes d'ordre grammatical.

Il importe donc de grouper ensemble les faits analogues, d'après la forme des syllabes sujettes à l'alternance rythmique, et de considérer le nombre et la nature des exceptions.

Il sera question ici successivement des alternances qui atteignent :

1° Des voyelles suivies de *σ*, *λ*, *μ*, *ν*, *ρ*;

2° Des voyelles brèves précédant certains groupes instables de consonnes;

[1] La loi des mots molossiques a été formulée par M. A. Meillet (*Génitif-accusatif en vieux-slave*, p. 185 et suiv.). La loi des mots dispondaïques ne supporte qu'un nombre infime d'exceptions, v. g. *καλλιξώνοι* ⏓ ⏑ ⏓, *καλλιξώνων* ⏓ ⏑ ⏓ Π 139, Ω 898, ψ 197; *ἐκμυζήσας* ⏓ ⏑ ⏓ Δ 218; *ἀνδροκμήτω* ⏓ ⏑ ⏓ Λ 371; *οἰνοπλήθης* ⏓ ⏑ ⏓ ο 406; *ἀνξηράνῃ* ⏓ ⏑ ⏓ Φ 347; *ἐξηράνθη* Φ 345, 348); elle nous fournit une raison de plus pour admettre la valeur ⏑ ⏑ dans *δουρίκλειτος* ⏓ ⏑ ⏑ ⏓, *εὐρυκρείων* ⏓ ⏑ ⏑ ⏓; la non-contraction dans Ἡρακλῆος (= Ἡρακλέϝεος ⏓ ⏑ ⏑ ⏓), etc.

3° Des syllabes finales de mots;

4° Des voyelles à l'intérieur de mots devant consonnes;

5° Des voyelles ou diphtongues en hiatus, à l'intérieur de mots;

6° Des voyelles précédant F ou σF;

7° Des voyelles précédant un groupe de consonne $+ F$;

8° Il sera enfin question de la voyelle naturellement brève suivie d'une consonne et d'une liquide.

§ I. Voyelle brève suivie de σ, λ, μ, ν, ρ.

Après une voyelle brève, σ, λ, μ, ν, ρ alternent avec $\sigma\sigma$, $\lambda\lambda$, $\mu\mu$, $\nu\nu$, $\rho\rho$ dans les nombreux cas suivants :

1° *Datifs en -σσι, -σι.*

Dans *γούνεσσι καθίσσας* _⊥⏑⏑⊥_ I 488, l'ε qui précède *σσ* est au temps fort, mais dans *γούνασι κεῖται* ⊥⏑⏑⊥_, l'α qui précède *σ* est au temps faible. On a de même *Αἴανθ' ὃς βελέεσσι βιάζεται* Λ 589, mais *ὅσσοι δὴ βέλεσιν βεβλήαται* Λ 657; — *ἐνὶ σλήθεσσιν ὀρούσας* Φ 182, mais *ἐμὴν ἐν σλήθεσι βουλήν* Υ 20; — *ἐπέεσσι* ⏑⏑⊥⏑, *ἔπεσσιν* ⏑⊥⏑, mais *ἔπεσιν* ⏑⏑⊥; *πάντεσσι* _⊥⏑, *μνησλήρεσσιν* ⊥_⊥⏑, *λεχέεσσι* ⏑⏑⊥⏑, mais *ἅρμασι* ⊥⏑⏑, *ἀσπίσι* ⊥⏑⏑; etc.

Dans cette catégorie se rangent les datifs des noms en *-υς* :

νέκυσσι, *γένυσσιν*, *πίτυσσιν*, avec syllabe médiane longue par position au temps fort;

συσί, *ἰχθύσι*, *δρυσί*, *ὀφρύσι*, *ἐρίνυσιν*, avec *υ* bref au temps faible.

Les exceptions sont en quantité infime par rapport au nombre des cas.

Ne peuvent entrer en ligne de compte : *ἐν σπέσσι γλαφυροῖσι* ⊥_⊥⏑⏑⊥⏑ (α 15, 73, ε 155, ι 30, 114, ψ 335), *ὑπὸ σπέσσι γλαφυροῖσι* (δ 403), où il faut lire *σπέεσι*.

Dans les 4 cas suivants :

Τρώεσσ' οἳ μέγ' ἐμεῖο... Z 362,
χείρεσσ' ἀμφοτέρῃς... M 382,
χείρεσσ' ἀθανάτῃσι... Π 704,
νήεσσ' ἠγήσασθαι... ξ 238,

les formes qui font exception se trouvent au premier pied et, du reste, ne sont pas certaines, car des manuscrits plus ou moins nombreux donnent *Τρώεσιν*, *χείρεσιν*, *νήεσιν*, qui sont au moins possibles.

Il ne reste que 9 exceptions réelles, dont 5 au premier pied :

σἰήθεσσιν λασίοισι... A 189,
ἄνδρεσσιν φορέειν... K 441,
τοίσδεσσιν βασίλευε... β 47,
πάντεσσιν, πολέσιν δὲ... β 166,
πάντεσσιν μελέεσσι... ν 432,
...*ἀεικέσσι πληγῇσιν*... B 264,
κείατο γύπεσσιν πολὺ φίλτεροι... Λ 162,
ὅς τις ἐλαφρότερος ποσσὶ κραιπνοῖσι... Ψ 749,
...*Γιγάντεσσιν βασίλευεν* η 59.

2° *Futurs en -σσω, -σω, aoristes en -σσα, -σα.*

a. Ont les deux espèces de formes : formes en *-σσ-*, la voyelle précédente étant au temps fort, formes en *-σ-*, la voyelle précédente étant au temps faible, les verbes *ἄγαμαι*, *ἀρέσκομαι*, *ἐλαύνω*, *ἐμέω*, *ἔραμαι*, *ἥλάω*, *ἱλάσκομαι*, *καλέω*, *κεδάω* ou *κεδάννυμι*, *κεράω*, *κορέω*, *μαίομαι*, *νεικέω*, *ξέω*, *ὄλλυμι*, *ὄμνυμι*, *ὄνομαι*, *πατέομαι*, *περάω* «vendre», *πετάννυμι*, *σβέννυμι*, *σπάω*, *τελέω*, *τρέω*; et les verbes *δατέομαι*, *ἕζω*, *ἔννυμι*, *ἐρέσσω*, *εἰμι*.

Ainsi les formes du verbe *εἰμι* sont scandées *ἔσσεται* ⏑⏑⏓ (*ἔσσεται ἦμαρ ὅτ' ἄν ποτ' ὀλώλῃ Ἴλιος ἱρή* Δ 164), *ἐσσομένοισι* ⏑⏑⏓⏑ (*ἐσσομένοισι πυθέσθαι* X 305). *ἔσεται* (*ὡς ἔσεταί περ* A 211), *ἐσόμεσθα* ⏑⏑⏓⏑, etc.; le futur et l'aoriste du verbe *ἐλαύνω* : *παρελάσσεις* ⏑⏑⏓⏓, *ἔλασσε* ⏑⏓⏑, ou *ἤλασα* ⏓⏑⏑, *ἔλασαν* ⏑⏑⏓, *ἐλάσαιο* ⏑⏑⏓⏑ (v. g. *ἀλλὰ δύω μὲν ἔλασσε* Υ 269, *ἐπεὶ πέντε πλίνθους ἤλασε* Υ 270).

Sont encore conformes à la loi d'alternance, bien que les verbes n'aient pas les deux espèces de formes, d'une part *ἄλεσσαν*, *ζέσσεν*, *κοτέσσατο*, *λοέσσομαι*, *νάσσα*, *ἀπονάσσωσιν*, *ῥάσσατε*, *ἐτάλασσας*, où la voyelle précédant *σσ* est au temps fort; d'autre part, *ἄεσα*, *ἀκήδεσεν*, *ἀντιάσειε*, *ἀρκέσει*, *κρέμασεν*, *ἐλλισάμην*, *λίσῃ*, *λίσαι*, *πόθεσαν*, *σκέδασεν*, *ἐσίόρεσεν*, où la voyelle précédant *σ* est au temps faible.

Ne constituent pas des exceptions valables :

αὐτὰρ ἐπεί ῥ' ἔσσαντο ⏑⏑⏓⏓⏑ Ξ 383, ω 467, 500, qui doit se corriger en *ἐπεί ῥα Ϝέσαντο* ou *ἐπεί ῥ' ἑέσαντο*.

... *ἐπὶ δὲ νεφέλην ἔσσαντο* Ξ 350 = *ἑέσαντο*,

ni même *σῶς ἔσσεσθ'* ⏓⏓ X 332, pour lequel on admet *σῶος ἔσεσθαι*.

διήρεσα ἀμφοτέρῃσι ξ 351 est préférable à *διήρεσσ' ἀμφοτερῃσι*.

Les exceptions réelles sont :

ἥματι τῷδ' ἔσσεσθαι... Λ 444,
ὡς καὶ νῦν ἔσσεσθαι... O 292,
καί μιν ἔφην ἔσσεσθαι... ξ 176,
... *ἐγὼν ἔσσεσθαι υἱὸν*... π 311
(4 exceptions pour *εἰμι* : 153 cas de futur, non compris *ἔσ-ται*);
αἴδεσσαι δὲ μέλαθρον... I 640,
καὶ τὰ μὲν εὖ δάσσαντο... A 368,
ὤπλησάν τε περιφραδέως δάσσαντό τε μοίρας τ 423,
χερσὶ διακλάσσας... E 216,
νείκεσσεν δ' Ὀδυσῆα... χ 225,
πρὶν τλαίη πάσσασθαι κ 384,
κεῖνος γ' οὐκ ἐθέλει σβέσσαι χόλον I 678,
πάντων ἀνθρώπων σβέσσαι μένος Π 621,
φάσγανά τε σπάσσασθε χ 74,
...*παρέτρεσσαν δέ οἱ ἵπποι* E 295.

Parmi ces exceptions, *διακλάσσας* ⏑⏓⏑⏓ est nécessité par le mètre; de même *αἴδεσσαι* et *νείκεσσεν*, qui, suivis de consonne, sont des mots molossiques; *σπάσσασθε* et *σβέσσαι*, qui commencent par un groupe de consonnes.

b. Parmi les verbes en *-άζω*, *-ίζω*, ont les deux espèces de formes d'après la loi d'alternance : *δαμάζω*, *δικάζω*, *ἐρίζω*, *θαυμάζω*, *ἰμάζω*, *καθίζω*, *κεάζω*, *κομίζω*, *κτίζω*, *νοσφίζω*, *ξεινίζω*, *ὑπάζω*, *ὁρμίζω*, *πελάζω*. La voyelle précédant *σσ* est au temps fort dans *δοάσσεται*, *δοάσσατο*, *λῃσσομαι*, *λῄσσατο*, *λίασσεν*, *πολίσσαμεν*, *σεβάσσατο*; la voyelle précédant *σ* est au temps faible dans *ἠτίμασεν*, *ἐβάσ-ασε*, *κτερίσειεν*, *κτερίσαιεν*, *ὁμηγυρίσασθαι*, *ὀνείδισας*, *ὀνείδισον*, *πύκασε*.

Le *σσ* fait position au temps faible un peu plus souvent dans cette catégorie de verbes que dans la précédente. Voici la liste de ces exceptions :

ἀεικίσσωσι ⏑⏓⏑⏓ Π 545, T 26, *ἀεικισσαίμεθ'* (*α*) ⏑⏓⏑⏓⏑ Π 559, *ἀεικίσσασθαι* ⏑⏓⏑⏓ X 404;
αἰχμάσσουσι Δ 324;
ἀκοντίσσαι N 559, 585, Π 359, *ἀκοντίσσαντος* Δ 498, O 575 (mais le même verbe a 27 fois *-ισ-* au temps faible);
ἀόλλισσαν Z 287, *ἀολλίσσασα* Z 270;
ἀπουρίσσουσιν X 489;
ἐφαρμόσσειε T 385 (mais 3 fois *-οσ-* au temps faible);
δειπνίσσας δ 535, λ 411;
ἑταιρίσσαι Ω 335 (mais *ἑταρίσσαιτο* N 456, conforme à la loi d'alternance);

ἑτοιμάσσαντο ν 184, *ἑτοιμασσαίατ'* (ο) Κ 571 (mais 9 fois *-ασσ-* au temps faible);

κάπνισσαν Β 399;

ἐφοπλίσσουσιν ζ 69. *ἐφοπλίσσωσι* ω 360, *ἐφοπλίσσειας* ζ 57. *ἐφοπλίσσαιτε* Ω 263, *ὄπλισσον* β 289. *ἐφοπλίσσαι* τ 419. *ἐφοπλίσσαντες* Ψ 55. β 295, *ὑπεροπλίσσαιτο* ρ 268 (9 cas contraires à la loi, contre 7 cas de *-ισσ-* au temps fort, et 7 cas de *-ισ-* au temps faible);

μετοχλίσσειε(ν) Ω 567. ψ 188, *ὀχλίσσειαν* Μ 448. ι 242;

ἐπισκύσσαιτο η 306;

ἐτειχίσσαντο Η 449;

τοξάσσαιτο χ 78. 134 (mais *τοξάσσεται* régulièrement ∪⊥∪∪ χ 72);

φράσσονται β 367. *ἐφράσσαντο* Ι 426, Ο 671, Φ 222, *φράσσαντο* κ 453, ω 391, *ἀμφράσσαιτο* τ 391, *ἐπιφρασσαιμεθα* Ν 741, *ἐπιφρασσαίατο* Β 282. *ἐπιφρασσαίατ'* (ο) σ 94 (10 cas contraires à la loi, contre 17 de *-ασσ-* au temps fort, et 19 de *-ασ-* au temps faible);

χάσσονται Ν 153 (contre 10 cas de *-ασσ-* au temps fort).

Presque toutes ces formes sont nécessitées par le mètre : 1° *ἀεικίσσωσι*, *ἀκοντίσσαντος*, *ἀολλίσσασα*, *ἀπουρίσσουσιν*, *ἐφαρμόσσειε*, *ἑταιρίσσαι*, *ἑτοιμάσσαντο*, *ἐφοπλίσσουσιν*, *μετοχλίσσειε*, *ἐπισκύσσαιτο*, *ἐτειχίσσαντο*, *ἐπιφρασσαίμεθα*, et similaires: 2° *δειπνίσσας*; 3° *αἰχμάσσουσι*. *ἐφράσσαντο*, *ἀμφράσσαιτο*, *τοξάσσαιτο*; 4° *φράσσονται* et *φράσσαντο*, d'après les règles de la métrique homérique notées plus haut. *Κάπνισσαν*. *χάσσονται*. *ἀκοντίσσαι* seuls pourraient être remplacés dans le vers par *κάπνισαν*, *χάσονται*, *ἀκοντίσαι*.

c. Parmi les verbes en *-ύω*, quelques-uns ont les deux espèces de formes :

ἀνύσσεσθαι ∪⊥⊥⊥, *ἤνυσεν* ⊥∪∪;

ἄφυσσε ∪⊥∪, *ἀφύσσατο* ∪⊥∪∪, *ἤφυσ'* (ε) ⊥∪. *ἠφυσάμην* ⊥∪∪⊥;

εἴρυσσε _⊥∪, *εἰρύσσατο* _⊥∪∪. *ἐρύσσεαι* ∪⊥∪∪. etc., mais *εἴρυσε* ⊥∪∪, *εἰρυσάμην* ⊥∪∪⊥, etc. (sur 126 cas de futur et d'aoriste du verbe *ἐρύω*, υ est long au temps faible, contrairement à la loi d'alternance, 2 fois seulement dans *εἴρυσσεν* Γ 373, Σ 165 : le *σσ* n'est pas donné régulièrement dans les manuscrits pour les formes de ce verbe);

ὀδυσσάμενος ∪⊥∪∪⊥, mais *ὠδύσαο* ⊥∪∪⊥, *ὠδύσατο* ⊥∪∪⊥;

ἐρρύσατο _⊥∪∪, *ῥύσατ'* (ο) ⊥∪ ρ 244, mais *ῥυσάμην* ∪∪⊥ Ο 29, etc. (υ est long au temps faible, contrairement à la loi d'alternance, dans *ῥύσαιτο* ζ 129, μ 107, *ῥῦσαι* Ω 430);

εἰρύσαο ⏑ – ⏑ – Φ 230, *εἰρύσατο* – ⏑ – ⏑ Δ 186, etc. (5 exceptions à la loi d'alternance : *εἰρύσσονται* Σ 276, *εἰρύσσαιτο* Θ 143, π 459, *εἰρύσσαισθε* P 327, *εἰρύσσασθαι* Λ 216, nécessitées par la loi des mots dispondaïques);

τάνυσσε ⏑ – ⏑, *τανύσσας* ⏑ – –, etc., mais *τάνυσεν* ⏑ ⏑ –, *ἐκτανύσας* – ⏑ ⏑ –, etc.

υ est bref au temps faible dans *μύσαν* Ω 637, *ἐξέπῑνσεν* ε 322.

υ est long au temps fort dans *ἤυσε*, *ἤχλυσε*. *Θῦσε*, *ἐθύσαμεν*, *κυσαμένη*, *Φῦσει*. *ἔφυσε*, *ἐνέφυσεν*, *γανύσσεται*, *ἐκάπυσσε* X 467. Mais, sauf dans les deux dernières formes, le υ est sans doute analogue à celui des formes suivantes.

Car un certain nombre de verbes ont υ long aussi bien au temps faible qu'au temps fort : *δάκρυσα*, *δακρύσας*, *δύσω*, *δύσομαι*, *εἰλύσω*, *ἐρητύσασκε*, *ἴθυσε*. *ἰθύσῃ*, *ἤμυσε*. *ἠμύσειε*. *λύσω*, *ἔζυσ'* (α), *ἀποξύσας*, *ταρχύσωσι*.

De même les futurs et aoristes des verbes en *-ίω* ont toujours *ῑ* : *ἀπομηνίσει*, *μηνίσας*, *ἐμητίσαντο*, *μητίσασθαι*. *ἐδηρίσαντο*, *κλήϊσεν*, etc.

Les dénominatifs en *-άω*, *-έω* ont aussi *-ήσω*, *-ησα*, avec η au temps faible aussi bien qu'au temps fort : *τιμήσουσι* – – ⏑ –, *ἐτιμήσασθε* ⏑ – – ⏑ –, *ποιήσωνται* – – – –, etc.

d. On observe cependant une alternance rythmique dans les formes suivantes :

μαχήσομαι, *μαχήσατο* ⏑ – ⏑ ⏑ (*μαχέσσομαι*, *μαχέσσατο* d'après certains manuscrits, en tout cas avec une syllabe longue au temps fort), *μαχέσαιο* ⏑ ⏑ – ⏑, *μαχέσαιτο* ⏑ ⏑ – ⏑, etc., avec une syllabe brève au temps faible;

ἀάσατο ⏑ – ⏑ ⏑ I 537, – – ⏑ ⏑ Λ 340 (*ἄσατο* – ⏑ ⏑ T 95), avec *-ασ-* long au temps fort, *ἄασεν* – ⏑ ⏑ Φ 297, *ἄασ'* ⏑ ⏑ Φ 296, *ἀασάμην* – ⏑ ⏑ – I 116, 119, T 137 avec *-ασ-* bref au temps faible (exception : *ἄασαν μ' ἕταροι* – – – ⏑ ⏑ – κ 68);

ἤσω – – P 515, *ἀνήσει* ⏑ – – B 276, etc., mais *ἀνέσει* σ 265;

peut-être *ἐάσουσι* ⏑ ⏑ – ⏑ ρ 233, par opposition à *ἐάσω* ⏑ – – O 73, etc.

3° *Groupes de mots dont le premier se termine par une voyelle naturellement brève, le second commence par* σ, λ, μ, ν, ρ.

Dans *ὥς τε λίς*. . ., v. g. Σ 318, le λ de *λίς* fait position au temps fort, mais dans *ὥς τίς τε λέων* – ⏑ ⏑ –, v. g. P 657, le même λ ne fait pas position au temps faible.

La même alternance apparaît dans :

ἠράμεθα μέγα κῦδος ⏑–⏑–⏑–⏑ X 393, et *τὸν πρότερος προσέειπε μέγας κορυθαίολος Ἕκτωρ* X 249 :

περὶ δὲ ῥόος Ὠκεανοῖο ⏑–⏑–⏑–⏑–⏑ Σ 402, et *πᾶσι ῥόον* ⏑–⏑– P 850 ;

ἔγκατά τε σάρκας τε ⏑–⏑–––⏑ ι 293, et *πολλὸν δὲ διήφυσε σαρκὸς ὀδόντι* ––⏑–⏑–⏑–⏑ τ 450.

Il est des mots dont la liquide ou la sifflante initiales font toujours position (v. g. *σεύω*), ou presque toujours (*σείω*), des mots où elles ne font jamais position (*λεύσσω*) ou presque jamais (*σύ*). Mais ces mots obéissent à la règle : il y a position au temps fort, non position au temps faible.

Une voyelle naturellement brève compte pour une longue au temps faible devant λ, ρ, 7 fois seulement, dans trois formes de phrases, au début du vers :

πολλὰ λισσομένη E 358, *πολλὰ λισσόμενος* Φ 368, *πολλὰ λισσομένῳ* X 91 (mais *εἰ δέ κε λίσσηαι* ⏑–⏑––⏑ μ 53) :

πυκνὰ ῥωγαλέην ν 438. ρ 198, σ 109 ;

πολλὰ ῥυσἰάζεσκεν Ω 755.

4° *Composés verbaux ou nominaux dont le premier terme finit par une voyelle brève, le deuxième commence par* σ, λ, μ, ν, ρ.

a. *Composés verbaux* :

ἀπολήξεις ⏑––⏑ τ 166, *μεταλήξαντι* ⏑––⏑– I 157 (et de même tous les futurs et aoristes des composés de *λήγω*), où la voyelle finale du préverbe compte pour une longue au temps fort, alternent avec *ἀπολήγεις* ⏑–⏑– Z 149 (et tous les présents des mêmes verbes), où la même finale reste brève au temps faible.

Une opposition semblable apparaît entre *κατανεύων* ⏑––⏑ ι 490 et *κατανεύσω* ⏑–⏑– A 527, *κατάνευσον* ⏑–⏑– A 514. — entre *ἀναρροιβδεῖ* ⏑––⏑ μ 104 et *ἀναροιβδεῖ* ⏑–⏑– μ 105. entre *ἐπιρρέει* ⏑–⏑– B 754 (2 autres cas sont pareils avec *κατα-*. *περι-*), et *προρέει* ⏑–⏑ X 151 (8 cas du composé en *προ-*).

Dans les composés verbaux suivants, la voyelle finale du préverbe est longue par position au temps fort : *περισαίνουσι* ⏑––⏑– π 10, *περισαίνοντες* κ 215, *περίσαινον* π 4, *ὑποσσείουσι* ι 385, *διαρραίουσι* μ 290, *ἀναρρίπλειν* η 328. *ἐπιρρέζεσκον* (ou *ἐπιρέζεσκον* dans les manuscrits) ρ 211, *ἐπιρρέπῃ* Ξ 99. *ἀναρρήξειε* Υ 63, et autres formes des mêmes verbes.

La voyelle finale du préverbe compte comme brève au temps

faible dans *ἀπολιχμήσονται* Φ 123, *ἀπολυσόμεθ'* (*α*) X 50, *ϖεριμαιμώωσα*, *ἀμφιμάσασθε*. *ἐπίμεινον*, *ἀπομηνίσει*, *ϖρομιγῆναι*, *ἀμφινέμονται*, etc.

Il n'y a pas d'exception à la loi d'alternance dans cette catégorie.

b. *Composés nominaux* :

καλλίρροον ⏑–⏑⏑ B 752, M 33, *καλλιρρόῳ* ⏑–⏑⏑ X 147 alternent avec *καλλιρόοιο* ⏑⏑–⏑ ε 441, *καλλίροον* ⏑⏑–⏑ ρ 206; *βαθύρροον* ⏑–⏑⏑, *βαθυρρείταο* ⏑–⏑–⏑ (ou mieux ⏑–⏑⏑–⏑), *εὔρροος*, *εὐρρεῖος*, *εὐρρείταο* s'opposent à *ὠκυρόῳ* ⏑⏑–⏑, *ἀμφιρύτῃ* ⏑⏑–⏑.

Les composés *ἀκαλαρρείταο*, *ἀπορρώξ* (ou *ἀπορώξ* dans les manuscrits), *ἐπίρροθος*, *ἐπισσώτρου*, *ἐυρραφέεσσι*, *εὐσσελμος*, *ἐυσσώτρου*, *εὐννητος*, *κακορραφίῃσι*, *καταλοφάδια*, *καταρίγηλα*, *λαόσσοος*, *ϖαραρρητός*, *ϖεριρρηδής*, *ϖερίρρυτος*, *ϖολύρρηνος*, *ϖολύρρηνες*, *ϖρόρριζοι*, *ὑπόρρηνοι*, *φιλομμειδής*, *χρυσόρραπις* (chez Hésiode *φερεσσακής*) ont la voyelle finale du premier terme longue par position au temps fort.

Les composés *εὐρυρέοντος*, *Ϝυμοραΐσ|ης*, *Ϝυμοραίσ|εων*, *καλλιρέεθρον*, *κυνοραισ|έων*, *ὠκύμορος* ont la voyelle finale du premier terme brève au temps faible.

χειμάρρους Λ 493, *χειμάρρῳ* E 88, *χείμαρροι* ⏑–⏑ Δ 452, feraient exception à la loi d'alternance : il faut lire *χειμάροος* ⏑⏑–⏑, etc. Si la voyelle finale du premier terme est au temps fort, on a régulièrement *χειμάρροος ὥσῃ* ⏑–⏑⏑–⏑– N 138.

Ainsi il ne reste qu'une exception réelle à la loi d'alternance : *τριλλισ|ος* Θ 488 : *ἀσπασίῃ τριλλισ|ος*.

L'α privatif, premier élément du composé, est long par position au temps fort dans *ἄλληκτος* (avec une exception : *μῆνα δὲ ϖάντ' ἄλληκτος ἄῃ . . .* μ 325), *ἄλλοφον*, *ἄμμορος*, *ἀνέφελος* ζ 45, *ἄρρηκτον*, *ἄρρητον* (une exception : *καί τι ἔπος ϖροέηκεν, ὅ ϖερ τ' ἄρρητον ἄμεινον* ξ 466); il est bref au temps faible dans *ἄλασ|ος*. *ἀλήιος*, *ἀλίασ|ος*, *ἀλύτους*, *ἀμαχητί*, *ἀμείλικτον*, *ἀμείλιχος*, *ἀμενηνά*, *ἀμήχανος*, *ἀνόσ|ους*, *ἄνουσοι*, *ἄρεκτον* T 150.

5° *Formes à augment des verbes commençant par σ, λ, μ, ν, ρ.*

Chez Homère, l'aoriste de *λαμβάνω* a les deux formes alternées, *ἔλλαβε* ⏑⏑– Γ 34, *ἐλλάβετ'* (*ο*) ⏑⏑– ε 325, etc., d'une part, et, d'autre part, *ἔλαβε* ⏑⏑– Δ 463, etc. Mais on ne saurait considérer comme d'une autre nature l'opposition *ἀπενίζοντο* ⏑–⏑–⏑ K 572 et *ἐξαπένιζεν* ⏑⏑–⏑ τ 387, bien que le *ν* ne soit pas redoublé au temps fort, dans la graphie.

ε de l'augment compte pour une longue au temps fort dans *ἐλλιτάνευσα* ⏑⏑⏓⏑, *ἔμμαθες*, *ἔμμορε*. *ἔννεον*. *ἐρράδαται*, *ἔρραιε*. *ἐρραίσθη*. *ἀνερρίπτουν*. *ἀνερροίβδησε*, *ἐσσείοντο*, et aussi *διεμοιρᾶτο* ⏑⏓⏓⏑ Ξ 434 (où la tradition manuscrite ne redouble pas le *μ*).

ε compte pour une brève au temps faible dans *ἐλάγχανον*. *ἔλαχον*, *ἔλαθον*, *ἔληγον*, *ἀπέληγε*. *ἔλιπον*, *ἔληθον*, . . . *ἐνείκεσε*. . . . *ἔσπνε*, . . . *ἐράπτομεν*. etc.

Ici les exceptions à la loi d'alternance sont relativement nombreuses.

La syllabe de l'augment est longue au temps faible dans *ἔρρεξε*, 2 fois, I 536, K 49, contre 27 cas de *ερ-* bref au temps faible à l'imparfait *ἔρεζον* et à l'aoriste *ἔρεξε*;

Dans *ἐρρύσατο*, 3 fois, O 290, Υ 194, α 6 (*ἐρύετο* ⏑⏓⏑⏑ Z 403, *ἐρύσατο* ⏑⏓⏑⏑ Λ 363 appartiennent en réalité au même verbe; cf. *ἀλλ' οὖν νῦν σε ῥύεσθαι* . . . Υ 195):

Dans *ἔσσευα*. 4 fois, E 208, Λ 147, Ξ 413, Υ 325, contre 1 cas douteux de *εσ-* au temps faible : *ἐξεσύθη* E 293, et de nombreux cas de *εσσ-* au temps fort : *ἐσσεύοντο* 8 fois, *ἐσσεύαντο* 2 fois, *ἐπεσσεύοντο* et *μετεσσεύοντο* 7 fois, et fréquemment *ἔσσυο*. *ἔσσυτο*, *ἔσσυμαι*, etc. (Ici le *σσ* provient d'un **ky-* primitif et, normalement, doit garder sa valeur ancienne.)

La syllabe de l'augment compte toujours pour une longue, qu'elle soit au temps fort ou au temps faible, dans les verbes *λίσσομαι*, *ῥιγέω*. *ῥήγνυμι*, *ῥίπτω*. Cette syllabe se trouve au temps faible :

Pour *ἐλλίσσετο*, 4 fois, Z 45, Φ 71, κ 264 et M 49 (contre 3 cas de *ἐλλ-* au temps fort; une brève reste brève au temps faible devant le même λ : *εἰ δέ κε λίσσηαι* μ 53):

Pour *ἔρριγα*, 1 fois, P 175 (contre 3 cas d'aoriste, 4 de parfait avec *ἐρρ-* au temps fort; exemple de brève maintenue brève devant le même *ρ* : *ὣς Φάτο ῥίγησεν δ' ὁ γέρων* . . . Γ 259);

Pour *ἔρρηξεν* Γ 348, etc., *ἐξέρρηξεν* O 469, etc., et ainsi aux 7 cas d'aoriste (contre 3 cas de *ἐρρ-* au temps fort au parfait passif ou à l'aoriste passif):

Pour *ἔρριψε* T 130, etc., 8 fois.

Il n'y a pas d'exemple de brève restant brève au temps faible devant le *ρ* de *ῥήγνυμι* et celui de *ῥίπτω*, ou des mots de même racine; mais, en dehors du cas de l'augment, il n'y a pas non plus d'exemple de brève devenant longue par position au temps faible.

Ainsi, derrière le ε de l'augment, le groupe de consonnes primitif, notamment **-Fρ-*, a gardé plus solidement sa valeur ancienne que derrière la voyelle finale d'un préfixe.

6° *Formes diverses.*

a. θυσσανόεσσαν ⏑⏑⏓⏑ E 738, etc., alterne avec *θύσανοι* ⏑⏑⏓ B 448, Ξ 181;

νεμέσσι ⏑⏓⏑ Z 335 (exemple unique, à la fin du vers), avec *νέμεσις* ⏑⏑⏓;

νεμέσσα ⏑⏓⏓ ψ 213, avec *νεμέσα* ⏑⏑⏓ K 145, etc.;

νεμεσσητόν ⏑⏓⏓⏓ Γ 410, etc., avec *νεμεσητός* Λ 649, *νεμεσίζομαι* β 239, etc.;

Ὀδυσσεύς ⏑⏓⏓, avec *Ὀδυσεύς* ⏑⏑⏓, etc. (v. g. *νόσφιν Ὀδυσσῆος* ⏓⏑⏑⏓⏓⏓ α 87, *νοσφίῃσι Ὀδυσῆα* ⏓⏓⏑⏑⏓⏑ α 83);

ὀπίσσω ⏑⏓⏓, avec *ὀπίσω* ⏑⏑⏓. (Pour *ϖρόσσω* et *ϖρόσω* : *ϖρόσω* ne peut entrer dans le vers que si *ϖρ* ne fait pas position, v. g. *τὴν δὲ ϖρόσω* ι 542, et semblablement P 598, Σ 388, Φ 369; *ϖρόσσω* avec la première syllabe au temps fort du premier pied se lit 7 fois, N 291, O 543, Π 265, 382, 611, P 527, 734; 1 fois au temps fort du 2e pied : *ἀλλὰ ϖρόσσω ἴεσθε* M 274; 1 fois au temps fort du 6e pied : *ὄρμενα ϖρόσσω* Λ 572; mais *ϖρόσσω* avec la première syllabe au temps faible A 343, Γ 109, Λ 615, Σ 250, ω 452 sont des exceptions qui s'expliquent facilement; cf. plus haut, p. 71);

Ἀχιλλεύς ⏑⏓⏓, *Ἀχιλλῆος* ⏑⏓⏓⏓, avec *Ἀχιλεύς* ⏑⏑⏓, *Ἀχιλῆος* ⏑⏑⏓⏑, etc.;

ἔμμεν ⏓⏑, *ἔμμεναι* ⏓⏑⏑, avec *ἔμεν*, *ἔμεναι*;

peut-être *Βορρᾶς* ⏓⏓ (restitué au lieu de *Βορέης*), avec *Βορέης* ⏑⏑⏓.

τέσσαρες ⏓⏑⏑ et *ϖισυρες* ⏑⏑⏓ sont des formes dialectalement différentes.

b. Sans doute faut-il ranger dans cette catégorie l'alternance de la voyelle longue au temps fort et de la voyelle brève au temps faible devant les désinences *-μεναι*, *-μενος* de l'infinitif et du participe, malgré la différence du procédé graphique qui la note :

ἴμεναι ⏓⏑⏑ Υ 365, avec *ι* long au temps fort, et *ἴμεν. ἴμεναι*, avec *ι* bref au temps faible;

ζευγνῦμεν ⏑⏓⏑ Π 145 et *ζεύγνυμεν* ⏓⏑⏑ O 120;

et peut-être encore, quoique ici les nécessités métriques aient pu jouer un rôle important :

ἀκαχήμενος, *ἀκαχήμεναι* ⏑⏑⏓⏑⏑ et *ἀκηχεμένη*, *ἀκηχέμεναι*;

μαχεούμενον ⏑⏑⏓⏑⏑ λ 403, *μαχεούμενοι* ω 113, et *μαχειόμενος* ρ 471;

Φορήμεναι, *ϖενθήμεναι*, *Φιλήμεναι*, *γοήμεναι*, *ϖεινήμεναι*, *ἀρήμεναι* (*ἀρώμεναι* Hésiode, *Op.*, 22), et *οὐτάμεναι* ⏓⏑⏑⏓;

τιθήμενον, et *ἑέμενος*, *ἱσλάμενος*, *οὐτάμενος*.

De même, dans *διδοῦναι* Ω 425, dans tous les cas de *εἶναι*, *ου* et *ει* se trouvent au temps fort.

c. Dans quelques composés, verbaux ou nominaux, dont le premier terme finit par *ν* ou *ρ*, la voyelle naturellement brève qui précède le *ν* ou le *ρ* compte pour une longue au temps fort :

συνεχές ⊥∪∪ M 26, *174* (*συνν-* d'après quelques manuscrits). Théocrite, XX, 12; Callimaque, II, 60; *συνεχέως* ⊥∪∪⊥ Hésiode, *Th.*, 636; Apollonius de Rhodes, I, 1271; II, 189 (mais *ξυνέχουσιν* Ψ 178);

παρέχῃ ⊥∪∪ τ 113 (mais *παρέχωσι* ∪∪⊥∪ σ 133);

παναπάλῳ ⊥∪∪⊥ *ν* 223, où il y a nécessité métrique, comme dans les deux formes suivantes :

ἐννεσίῃ ⊥∪∪⊥ E 194; Hésiode, *Th.*, 494;

παρραλίῃ ⊥∪∪⊥ Callimaque, III, 238; Apollonius, IV, 1560 (ou *παραλίῃ* dans les manuscrits).

Inversement, *ἀενάοντα* ⊥∪∪⊥∪ *ν* 109; *αἰενάου* Hésiode, *Op.*, 595; *ἀενάοι* Apollonius, III, 222; *ἀενάω* Théocrite, XV, 102, où l'étymologie réclamerait *ἀεν-*, ont *-εν-* bref au temps faible.

d. Pour ce qui est de *ὅσσος*, *ὅσος*, *τόσσος*, *τόσος*, *μέσσος*, *μέσος* et leurs dérivés, l'Iliade et l'Odyssée ont :

avec *-οσσ-* au temps fort, 132 fois *ὅσσος*, 66 fois *τόσσος*, 3 fois *ὅσσακι*, 3 fois *τοσσάκι*, 1 fois *ποσσῆμαρ*;

avec *-οσ-* au temps faible, 109 fois *ὅσος*, 48 fois *τόσος* et *τοσόσδε*, 2 fois *τοσοῦτον*, 1 fois *τοσαῦτα*;

mais avec *-οσσ-* au temps faible, contrairement à l'alternance rythmique, 26 fois *ὅσσος*, 23 fois *τόσσος*, 5 fois *τοσσοῦτον*;

au total, 365 cas conformes à la loi d'alternance, 54 contraires;

avec *-εσσ-* au temps fort, 21 fois *μέσσος*, 3 fois *μέσσαυλος*, 18 fois *μεσσηγύς* ou *μεσσηγύ*, 2 fois *μεσσάτῳ*;

avec *-εσ-* au temps faible, 62 fois *μέσος*, 5 fois *μεσηγύ*, 8 fois *μεσαιπόλιος*, *Μεσαύλιος*, *μεσήεις*, *μεσόδμης*;

et, contrairement à l'alternance régulière, avec *-εσσ-* au temps faible, 30 fois *μέσσος*, 3 fois *μεσσηγύ*, 2 fois *μέσσαυλος*;

au total, 149 cas conformes à la loi d'alternance, 35 non conformes.

Il est vrai que *ἐν μέσσοισι*, *ἐν μέσσῃσι*, qui se rencontrent 13 fois, et *ἐς μέσσην*, 1 fois, sont nécessités par le rythme (loi des mots dispondaïques, loi des mots molossiques); que *ἠδ' ὅσσον*, *ἠδ' ὅσσοι*, *οὔθ' ὅσσοι*, *ἀλλ' ὅσσον* (10 fois), *ἐν μέσσῳ*, *ἐν μέσσῃ*,

ἐς μέσσον (12 fois), s'ils sont suivis de consonne, tombent également sous le coup de la loi des mots molossiques.

Il reste néanmoins un nombre assez important d'exceptions; et il faut admettre que, sur ce point, la versification homérique tend à s'écarter de la règle.

e. *ἴσασι(ν)*, 3e personne du pluriel de *οἶδα*, se rencontre 18 fois chez Homère : il a *ι* long au temps fort 3 fois, I 36, Υ 312, *β* 283; *ι* bref au temps faible 7 fois, Υ 214, *β* 211, *ν* 239, Z 151, Σ 420, *δ* 379, 468. Sur les 8 autres cas, *τοίγ' ἴσασι* λ 124, ψ 271 doivent être ramenés à *τοίγε ἴσασι* ⊥∪∪⊥∪; mais il reste 6 cas de *ι* long au temps faible, *θ* 559, 560, *ξ* 89, *ω* 188. *οὐκ ἴσασι* λ 122, ψ 269.

Que, d'une façon générale, *σ*, λ, *μ*, *ν*, *ρ* fassent position au temps fort, ne fassent pas position au temps faible, cela s'explique par la nature même des phonèmes *s*, *l*, *m*, *n*, *r*. Ils sont tous des *continues* (voir leur description dans A. Meillet, *Introduction*..., 3e éd., p. 73 et 83) : le temps que dure leur émission n'est pas strictement limité, comme le temps pendant lequel s'émettent les *momentanées* *b*, *t*, *g*, etc. La durée des continues peut ainsi se prolonger au temps fort, se réduire au temps faible, et par conséquent elles peuvent jouer au temps fort le même rôle que deux consonnes faisant position, au temps faible le même rôle qu'une seule consonne ne faisant pas position.

De la sorte, *ἔμμορε*, *ἔμμεναι* et *αἰνόμορον*, *ἔμεναι*, où le *μ(μ)* provient de **-σμ-*, présentent la même opposition que *ἴμεναι* ⊥∪∪, *ἰμεναι* ∪∪⊥, où il s'agit d'un *μ* étymologiquement simple.

Cependant il subsiste des traces de la valeur étymologique : *σσ* ou *σ* (de **ky-* ou **ty-*) comptant beaucoup plus souvent pour deux consonnes dans *σεύω*, *ἔσσευα*, *σείω*; *ρρ* où *ρ* (de **vr-* ou **sr-*) comptant pour deux consonnes après l'augment, même au temps faible. — λ, *μ*, *ν*, *ρ*, *σ* gardant toujours leur valeur de consonne simple dans *λεύσσω*, *κύνες*, *σόωσι*, *ἔραμαι*... Certains *σσ*, λλ, *νν* ne passent jamais à *σ*, λ, *ν* : dans les types de mots *ἐρεσσέμεναι*, *ϖρήσσω*, *μέλισσα*, *Θάσσων*, *χαρίεσσα* ..., *ὀλλύντας*, *ἀγγέλλω* .... *ἀργεννάων*; — *εσμ-* donne *ειμ-* dans *εἰμι*, *εἵμαρται*...

§ II. Voyelle suivie d'un groupe instable de consonnes.

Certains mots, ou certaines catégories de mots, ont chez Homère deux formes, l'une où un groupe de consonnes fait position

au temps fort, l'autre où il y a une seule consonne, au temps faible, et où par suite la syllabe est brève.

1° Ὅππως, ὁπποῖον. ὁππόθεν, ὁππόσον, ὁππότε. ὅππη. ὅτῑ, pronom et conjonction, ὅτῑεο, ὅτῑευ, ont *o* au temps fort devant ππ ou τῑ; ὅπως, ὁποῖος, ὁπόθεν. ὁπόσα, ὅπη. ὅτι ont *o* devant π ou τ au temps faible. Il n'y a en tout qu'une exception pour ὅππως et une pour ὅτῑ (P 144 φράζεο νῦν ὅππως..., ψ 115 νῦν δ' ὅτῑ ῥυπόω...).

Le groupe ϖῑ de ϖῑόλις fait position au temps fort, mais, au temps faible, une brève finale reste brève devant ϖόλις (v. g. ϖοτὶ ϖῑόλιν ⏑⊥⏑⏑ X 101, et Πριάμοιο ϖόλιν ⏑⏑⊥⏑⏑⊥ X 165). [ϖῑ de ϖῑόλεμος fait position au temps fort : τέτατο ϖῑόλεμός τε M 436, mais ϖόλεμος ne peut suivre une voyelle brève.]

Une alternance semblable distingue : σκιδνᾶσιν, σκίδναται, etc., d'une part, κίδναται de l'autre; ainsi on a διασκιδνᾶσιν ⏑⊥⊥⊥⏑ E 526, ἐπὶ σφέτερα σκίδνασθαι ⏑⊥⏑⏑⊥⊥⊥⏑ α 274, mais ὑπεὶρ ἅλα κίδναται Ἠώς ⏑⊥⏑⏑⊥⏑⏑⊥⊥ Ψ 227. ἐπικίδναται ⏑⏑⊥⏑⏑ B 850 (naturellement, σκ peut se trouver au début du vers. Λ 308, η 130, Π 375; ou après consonne, β 252);

γνάμψεν (ἐν δὲ γόνυ γνάμψεν ⊥⏑⏑⊥⊥⊥ Ψ 731. ἐπιγνάμπτει ⏑⊥⊥⊥. etc.) d'une part. κάμψειν (ἀσπασίως γόνυ κάμψειν ⊥⏑⏑⊥⏑⏑ H 118), ἔκαμψε ⏑⊥⏑. etc., d'autre part;

ξύν (νῦν δ' ὧδε ξύν ⊥⊥⊥⊥ α 182), d'une part, et σύν (ἐξοιχνεῦσι σύν ⊥⊥⊥⏑⏑ Θ 184), d'autre part;

et encore ἐρίγδουπος ⏑⊥⊥⊥ (11 fois) et ἐρίδουπος ⏑⏑⊥⏑ (10 fois). μόρσιμος ⊥⏑⏑ et μόριμοι ⏑⏑⊥.

2° Une alternance de la longue au temps fort et de la brève au temps faible consiste dans l'alternance de αρ et de ρα devant consonne, dans les mots suivants :

ἀταρπόν ⏑⊥⏑. ἀταρπιτός ⏑⊥⏑⏑. mais ἀτραπιτοί ⊥⏑⏑⊥;

βάρδισῑοι ⊥⊥⊥ Ψ 310. 530, au début du vers, mais βραδύς, βραδυτῆτι, avec α bref au temps faible;

νεόδαρτα ⏑⏑⊥⏑. mais δρατά ⏑⏑;

καρδίῃ ⊥⏑⏑ B 452. Λ 12, Ξ 152, au début du vers, mais κραδίη ⏑⏑⊥ fréquemment;

τέταρτος, τέταρτον ⏑⊥⏑ (14 fois), mais τέτρατος, τέτρατον ⊥⏑⏑ (8 fois);

ταρφέες ⊥⏑⏑. ταρφέα ⊥⏑⏑. τάρφεσι ⊥⏑⏑, mais τραφερήν ⏑⏑⊥, ἔτραφεν ⊥⏑⏑;

Θάρσος, Θαρσαλέος, Θάρσει, Θαρσῶν, Θαρσυνω, Θαρσυνος, ϖολυθαρσές, avec α au temps fort, mais Θράσος, Θρασύς, Θρασυκάρδιος, Θρασυμήδης avec α bref au temps faible. On trouve

ici 5 exceptions à la loi d'alternance : θάρσησε _⊥∪ A 92, θάρσος _⊥ Φ 547, ξ 216, θάρσευς _⊥ P 573, θάρσει _⊥ Z 126 (la correction légitime θράσεος ∪∪⊥. θράσεϊ ∪∪⊥ fait disparaître les deux dernières);

καρτερός, καρτερόθυμος, κάρτισ͡τος, κάρτος, ἐκαρτύναντο avec α au temps fort, mais κραταιός, κρατερός, κρατευτάων, κρατέεις, κράτος, κρατύς, avec α au temps faible. On a, contrairement à la loi d'alternance, κάρτισ͡τος _⊥∪, 5 fois (Z 98, Θ 17, I 558, Υ 243, μ 120, sur 11 cas du mot); κάρτος _⊥, 3 fois (I 254, δ 415, ζ 197, sur 13 cas du mot);

τετάρπετο ∪⊥∪∪, ἐταρπήτην ∪⊥_⊥, etc., mais τραπείομεν ∪⊥∪∪ Γ 441, Ξ 341, θ 292 (exceptions : ταρπώμεθα _⊥∪∪, τάρπημεν _⊥∪, ταρπήμεναι _⊥∪∪, 10 fois en tout, sur 24 cas d'aoriste).

Dans l'alternance ἄμαρτε ∪⊥∪, ἤμβροτον ⊥∪∪, les formes sont plus différentes.

ἄρα, ἄρ, ῥά offrent une complexité particulière.

Homère a toujours -ρα- au temps faible dans ἔβραχε, κατέδραθον (mais κατέδαρθον chez Aristophane et Théocrite), ἔδρακον, ἔπραθον.

Les exceptions s'expliquent par la difficulté qu'avait la versification homérique pour faire entrer dans le vers des formes comme *θράσησε, κράτισ͡τος, *τραπώμεθα.

3° Les alternances διχθά et δίχα, τριχθά et τρίχα, ϖολυκτήμων ∪⊥_⊥ E 613 et ϖολυπάμονος ∪∪⊥∪∪ Δ 433, ὄπισθεν et ὄπιθεν, μαλθακός et μαλακός, μογέων et μοχθήσειν, χαμαί et χθαμαλ/, consistent dans l'emploi de formes étymologiquement ou dialectalement différentes.

4° La distribution des désinences -μεσθα et -μεθα est réglée par la loi d'alternance rythmique :

μαχόμεσθα ∪∪⊥∪ E 875; μαχώμεθα ∪⊥∪∪ T 232;
ἰκόμεσθα ∪∪⊥∪ B 138, ἱκνεύμεσθα ⊥_⊥∪ (ou mieux ⊥∪∪⊥∪) ω 339, ἰκόμεθ' ⊥∪∪ δ 34;
τιθέμεσθα ∪∪⊥∪ δ 578, κατθέμεθα ⊥∪∪⊥ σ 45;
τετιμήμεσθα ∪⊥_⊥∪ M 310;
ἐπισ͡ταίμεσθα ∪⊥_⊥∪ N 238, ἐπισ͡τάμεθα ∪⊥∪∪⊥ N 223;
ϖαυσώμεσθα H 290, Φ 467, ϖαυσάμεθα ω 42;
ϖειρώμεσθα Φ 180, 268, ϖειρησαίμεθα σ 369;
φραζώμεσθ' (α) I 112, β 168, φραζώμεθα P 634.

On peut rapprocher : λασεύμεσθ' (α) ⊥_⊥ Théocrite, IV, 38; γεγενήμεθ' XV, 56; et chez les Attiques : ϖειρασόμεσθα _⊥∪⊥∪

Eschyle, *Ag.*, 841 : *εἰσόμεσθα* ⏑–⏑– Sophocle, *O. R.*, 84 : *ἐξόμεσθα* ⏑–⏑– Aristophane, *Plut.*, 101 : etc.

Curtius avait déjà remarqué que certaines formes homériques, comme *παυσώμεσθα*, *φραζώμεσθ'*, ne s'expliquent pas par la nécessité d'éviter trois brèves de suite. Toutes les formes en *-μεσθ-* ont ceci de commun que *-μεσθ-* est au temps fort.

Pour les deux dernières catégories, l'alternance semble consister dans la distribution de formes différentes, distribution qui amène une syllabe longue au temps fort, une syllabe brève au temps faible.

§ III. Syllabes finales de mots.

Certaines syllabes finales de mots sont longues au temps fort, brèves au temps faible :

1° *δύω* et *δύο* : v. g. *Ἀτρεΐδα δὲ μάλιστα δύω κοσμήτορε λαῶν* A 375, *τῷ δ' ἤδη δύο μὲν γενεαὶ μερόπων ἀνθρώπων* Λ 250.

2° *ι* du datif singulier : v. g. *δῶρα δ' Ἀχιλλῆι φερέμεν* Ω 119, mais *ἔχθιστος δ' Ἀχιλῆι μάλιστ' ἦν* B 220 ; *αὐτοῦ παρ νηί τε μένειν ι* 194 = *κ* 444, mais *κοίλῃ παρὰ νηὶ λέλειπτο κ* 447 ; *ὥδει δ' ἐν σάκεϊ πίπτων ῥόος* Φ 241, mais *ἐν ἄλσεϊ δενδρήεντι ι* 200 : etc.

κνήστι Λ 640 (*κνήστι χαλκείῃ...*), *μήτι* Ψ 315, 316, 318, *μάστι* Ψ 500, au début du vers, ont un *ι* équivalant à *-ιι* (*κνήστιι....* etc.).

3° *-α* du pluriel neutre : *ἐς δ' ὄχεα φλόγεα ποσὶ βήσετο* E 745, Θ 389, mais *αἴσιμα παρειπών...* Z 62.

4° *-ε* du vocatif : v. g. *Τηλέμαχε ποῖον ἔπος... γ* 230, mais *ὦ πέπον, ὦ Μενέλαε τί ἢ δὲ σὺ κήδεαι οὕτως* Z 55.

Il s'agit ici d'alternances très anciennes (cf. A. Meillet, *Introduction*, p. 120, 274, 277). Les deux dernières sont en voie de disparition à l'époque homérique, car il arrive assez rarement que *-α*, désinence du pluriel neutre, et *-ε* du vocatif comptent pour des longues au temps fort et alors, le plus souvent, ces voyelles suivent deux brèves et se trouvent devant une coupe.

5° *-α* accusatif des noms en *-ης* : v. g. *ἦ τέκε Περσῆα πάντων ἀριδείκετον ἄνδρα* Ξ 320, mais *Περσῆα* ⏑–⏑– Λ 23.

6° *-ις*. *-ιν*, nominatif et accusatif :

. . .Φόβος καὶ Ἔρις ἄμοτον μεμαυῖα Δ 440;
ὡς ἔρις ἔκ τε Θεῶν ἔκ τ' ἀνθρώπων ἀπόλοιτο Σ 107;
πρῶτον ἔπειτ' Ὀδυσῆα Διὶ μῆτιν ἀτάλαντον Κ 137;
. . .διὰ μῆτιν Ἀθήνης Κ 497.

Au vers M 218, Τρωσὶν ὅδ' ὄρνις ἦλθε est une mauvaise leçon : mieux vaut Τρωσὶν ὅδ' ὄρνις ἐπῆλθε.

On rencontre un *ι* long au temps faible dans : *βλοσυρῶπις* au 4e pied (Γοργὼ βλοσυρῶπις ἐσ͡ιεφάνωτο Λ 36), *ἦνιν* au 4e pied (*βοῦν ἦνιν εὐρυμέτωπον* Κ 292, *γ* 382), *λίς* au 2e pied (*πέτρη γὰρ λίς ἐσ͡ιι μ* 79); *λίς* et *λῖν* « lion » 5 fois au 4e pied.

7° *-υς* et *-υν* nominatif et accusatif :

. . . *κεράεσσι πόλυς ἀνακηκίει ἰδρώς* N 705:
. . . *ἐκ μελέων πόλυς ἔρρεεν* Π 110;
. . .Ἀχιλῆα πόδας τάχυν· οὐδέ μιν οἴω P 709;
δεισάντων φθόγγον τε βαρὺν αὐτόν τε πέλωρον ι 257.

υ compte toujours pour une longue, mais est toujours au temps fort dans *νέκυς*, *νέκυν* fréquemment, *ἀκοντισ͡ιύν* Ψ 622, *Κάπυν* Υ 239, *κλιτύν ε* 470, *μνησ͡ιύν π* 294, *τ* 13, *πέλεκυν γ* 442. . ., *ὀρχησ͡ιύν* N 731.

υ compte pour une longue au temps faible, contrairement à la loi d'alternance, seulement dans les cas suivants : *ἀχλύς* Υ 421 au 4e pied, *βρωτύν σ* 407 au 1er pied, *ἰχθύς* Φ 127 au 1er pied, *ἰθύν* Z 79 et Φ 303 au 4e pied, *πληθύν* Λ 305 au 1er pied. — *σῦς τ* 393, *φ* 219, *ψ* 74, N 471. — *ὗν* au 1er pied *ξ* 419. Dans ces derniers cas, il s'agit donc de thèmes qui ont un *ῡ* constant.

8° *-ιν* dans la terminaison des duels en *-οιιν*, dans *νῶιν*, *σφῶιν*, dans *μιν* :

ὤμοιιν ἀφελέσθαι N 511, mais *ὀφθαλμοῖιν ἀνασχών δ* 115;
οἳ νῶιν ἀγάσαντο ψ 211. *ἣ νῶιν εἴρυτο ψ* 229, mais *νῶιν ἅπαντες Ξ* 273;
τλῆ μὲν Ἄρης ὅτε μιν Ὦτος . . . E 385, mais *τότε κέν μιν ἱλασσάμενοι* A 100.

Pour *ἡμῖν*, *ἧμιν*, *ἄμμιν* et *ὑμῖν*, *ὕμιν*, *ὔμμιν*, on a des exemples de *ι* long au temps fort et de *ι* bref au temps faible, selon la loi d'alternance rythmique : *ἡμῖν ἀπὸ λοιγὸν ἀμῦναι* A 67, mais *ἧμιν ὄρος* ⏑ – ⏑ – *ν* 177 et *ἄμμιν ἀνασσέμεν* ⏑ – ⏑ – ⏑ – Ξ 85, — *ἢ ὑμῖν ἄμφω γὰρ* . . . Ψ 445, mais *ὔμμιν ἀνὴρ ὅδε λ* 336. Cependant on rencontre *ι* long au temps faible, au 1er pied (Ξ 481, *γ* 56, *η* 202, *θ* 366. *ι* 53. *π* 312, *φ* 365, *ψ* 134, *ω* 169 pour

ἡμῖν; H 32 pour ὑμῖν), plus rarement au 4e pied (Θ 142, ο 455. π 427 pour ἡμῖν; K 445 pour ὑμῖν). La versification homérique tend donc à donner à -ιν dans ces formes la valeur stable d'une longue.

9° -ις. -ιν terminaisons des adverbes ἄλις, πάλιν : v. g. δὸς δὲ πάλιν ἐπὶ νῆας... K 281, mais ἂψ πάλιν εἶσ' Σ 280; — ἄλις ἀναβέβρυχεν ὕδωρ P 54, mais ἢ οὐχ ἄλις ὡς τὸ πάροιθεν β 312.

La syllabe finale de μόγις ne se rencontre pas au temps faible devant voyelle, mais elle compte comme longue au temps fort, 1 fois, X 412 (μόγις ἔχον ⏑⊥⏑⏑).

Πρίν suit la loi d'alternance moins régulièrement. Il a la valeur d'une longue au temps fort, 13 fois, d'une brève au temps faible, 20 fois, v. g. ἀλλ' ἐμὲ πρὶν ἀπέπεμψε τ 291, mais τὸ πρὶν· ἀτὰρ τότε Π 573. Toutefois πρίν compte pour une longue au temps faible, 7 fois. πρὶν ἐλθεῖν νῖας Ἀχαιῶν Ι 403, N 172, X 156, et devant αὖτ', οὐτάσαι, Ἕκτορος, ἧβης, Z 81, Π 322, 840, δ 668 (on a aussi la syllabe longue au temps faible devant εἰδότες, εἰδυῖα, Ἴλιον. c'est-à-dire devant *F*, ν 113, P 5, X 17).

10° Des syllabes finales en -ας, -ες, -ος, -εν. -ον, -αρ, -ερ, naturellement brèves, ont assez fréquemment la valeur de longues au temps fort :

ἑλπόμενος νῆας αἱρησέμεν ἀμφιελίσσας... Σ 260;
οἰκῆας ἄλοχόν τε φίλην... Z 366;
...ἔνθα δμῶες ἐνὶ οἴκῳ λ 190:
πῶς ἦλθες Ὀδυσεῦ;... κ 64;
τοῖσιν δ' Ἀλκίνοος ἀγορήσατο... η 185;
αὐτὰρ ἔπειτ' αὐτοῖσι βέλος ἐχεπευκὲς ἐφιείς Α 51:
εἵσατ' ἴμεν ἐς Λῆμνον... θ 283;
ὅππως κεν ἐθέλησιν... Υ 243;
τὸν ἕτερον... ε 266;
ἠὲ κασίγνητον ὁμογάστριον ἠὲ καὶ υἱόν Ω 47;
...Ποσείδαον ἐπάμυνε... Ξ 357;
Ἀλκάνδρη, Πολύβοιο δάμαρ ὃς ἔναι' ἐνὶ Θήβῃς δ 126:
χαῖρε πάτερ ὦ ξεῖνε... υ 199;
ὄγμον ἐλαύνωσιν ἀνδρὸς μάκαρος Λ 68.

Souvent il y a une pause après la syllabe, qui compte ainsi pour une longue, et le plus grand nombre d'exemples se trouve au 3e pied, c'est-à-dire après la coupe principale. Souvent aussi la longue est nécessitée par le mètre : la syllabe finale de Ἀλκίνοος, par exemple, ne peut qu'avoir la valeur d'une longue. Mais

de telles explications sont manifestement insuffisantes pour quelques cas, et par conséquent suspectes pour l'ensemble.

Ces syllabes longues ne diffèrent pas, en somme, de celles qui se rencontrent dans *συνεχές*, *παρέχῃ* ⏑ – : leurs voyelles, naturellement brèves, sont suivies de *continues*.

La même explication convient pour les cinq catégories précédentes.

11° Les voyelles longues ou les diphtongues finales d'un mot en hiatus comptent comme longues au temps fort, comme brèves au temps faible.

Ainsi dans les vers :

οἴκῳ ἐν ἡμετέρῳ, ὁπότε Κρήτηθεν ἵκοιτο Γ 232 :
οὔδει ἐνισκίμψθη, ἐπὶ δ' οὐρίαχος πελεμίχθη P 528 ;
ἐν πόλει ὑμετέρῃ ἐπεὶ οὐκ ἄρ' ἔμελλον ἔμοιγε E 686 ;

-ῳ de *οἴκῳ*, *-ει* de *οὔδει* et de *πόλει* ont la valeur de brèves au temps faible ; *-ῳ* de *ἡμετέρῳ*, *-η* de *ἐνισκίμψθη*, *-ῃ* de *ὑμετέρῃ* ont la valeur de longues au temps fort.

Telle est la règle générale bien connue. Il se présente deux sortes d'exceptions : les cas où la finale garde sa valeur de longue au temps faible, les cas de crase ou d'élision.

a. La valeur de longue est maintenue au temps faible :

Quand la longue est constituée par la particule *ἤ* « ou », *ἦ* (17 fois dans l'Iliade, 24 fois dans l'Odyssée), v. g. *ἦ νῦν δηθύνοντ' ἢ ὕστερον αὖτις ἰόντα* A 27, il faut restituer *ἠϝ'*.

-ου du génitif a la valeur d'une longue au temps faible, soit au 1er pied (*μητροῦ ἐξερύσαι* E 666), 3 fois dans l'Iliade, 3 fois dans l'Odyssée ; soit à d'autres places (... *Θηβαίου Ἡιοπῆα* Θ 120), 12 fois dans l'Iliade, 4 fois dans l'Odyssée. Rien n'assure qu'il ne s'agisse pas de *-οο* ayant la valeur de deux brèves, avec hiatus, ou de *-οι'* (*o*) avec élision de la voyelle finale.

καί a la valeur d'une longue au temps faible, 5 fois au 4e pied (Ω 641, β 230, 232, ε 8, 10), 1 fois au 3e pied, τ 174 (N 316 lire *εἰ καὶ* au lieu de *καὶ εἰ*).

C'est au premier pied que la longue est le plus souvent maintenue. On a ainsi devant voyelle, au début du vers : *κουρῇ* ou *κουρῇ* (devant *Ἰκαρίοιο*) α 329, δ 840, λ 446, π 435, σ 245, 285, τ 375, υ 388, φ 321, — ρ 562, σ 159, 188, φ 2, ω 195 ; *Σμινθεῦ* A 39, *ἠχῇ* B 209, *κεῖσθαι* E 685, *ζώγρει* Z 46, Δ 301 (on a proposé la correction *ζωάγρε'*), *Ἡρῃ* Θ 209, *λευκοί* Λ 35, *δαμνᾷ* Ξ 199, *τείχει* Ξ 240 (*σφῷ* O 146 = *σφῶϊ*), *σκαιῇ* Π 734, *Πάνθῳ* P 40, *Ἑνητῷ* P 444, *ῥούσσῳ* P 734, *εἰ μή* Σ 193, *πειρᾷ*

Φ 459, *ταρβεῖ* M 46. Φ 575, *ἵπποι* Ψ 578. *ἕλκει* Ω 52. *Πηλεῖ* Ω 61. *δείπνῳ* α 134. *δή* α 207. *οὕτω* γ 315, *αἰεί* θ 468. *ἄγρῳ* λ 188, *ἦμαι* ξ 41. *μνᾶσθαι* ξ 91, *Θέλγει* π 195, *ἠρῶ* σ 176. *εἶα* τ 201, *Θάρσει* τ 546. *μνῶνται* φ 326, *νωμᾷ* φ 400, à quoi il faut joindre les cas de génitif en *-ου* cités plus haut et les cas d'adverbes, *αὐτοῦ* B 332, Π 226, *ὑψοῦ* ε 164. Pour quelques cas, il y a des corrections faciles : *δάμνασαι* ou *δαμνάε'*, *Πανθόῳ. πειράε'. ταρβέει. ἑλκέει. μνάασθ'. ἠράε'*, *εἴαεν. μνώοντ'*, *νωμάᾳ* (Van Leeuwen. *Enchir. dict. ep.*, § 14).

La longue est maintenue beaucoup plus rarement aux autres pieds :

au 4e, *αἰδῶ* B 262. *τὼ η* 25, *σοί κ* 337, *εἰ ξ* 67, *βῆ φ* 51. *πολυωπῷ χ* 386 (pour *δείλη* on admet *δειέλη* Φ 115 ; il faut admettre *ὁμοιίῃ* ⏑⊥⏑⏑ Δ 440. *Ἀχαιϊοί* ⏑⊥⏑⏑ E 484, *υ* 166. *τρέει* Λ 554. P 663. *ἐρωέει* ⏑⊥⏑⏑ *μ* 75 et sans doute *ἀλωιή* ⏑⊥⏑⏑ *η* 122) ;

au 2e. *σιωπῇ* Δ 412. *μοί* Λ 505. *ᾧ* Λ 484. *λ* 273. *ζεῖ* Φ 362, *μή* Φ 536. *ὀνείρῳ* X 199, *τοί λ* 252. *εἰ* O 16, *σ* 375. *ἄλλαι υ* 109 ;

au 3e, *σῷ* X 286. *π* 438.

b. Les finales des formes verbales en *-μαι*, *-ται*, *-σθαι*. etc.. sont parfois élidées :

ἤδη γὰρ νῦν ἔλπομ' Ἀρηί γε πῆμα τετύχθαι O 110.

Il y a aussi parfois synizèse de deux longues, par exemple :

ἢ λάθετ' ἢ οὐκ ἐνόησεν... I 537 ;
εἰ μὲν δὴ Ἀντιμάχοιο... Λ 138 ;

L'abrègement d'une longue en hiatus a été comparé à l'élision : la longue perd, devant voyelle, la seconde partie de sa durée.

§ IV. Voyelles à l'intérieur des mots devant consonnes.

1° L'alternance de *ω* au temps fort, *ο* au temps faible se rencontre chez Homère :

a. Aux cas obliques des noms en *-ων* :

Sans exception dans les noms en *-ίων* : *Ἀκτορίωνος* N 185 avec *ω* au temps fort, *Ἀμφίονος* λ 283 avec *ο* au temps faible (voir la liste plus loin, § V, 1, car *ι* est aussi sujet à l'alternance) ; *Κρονίωνος*. *Κρονίωνι*, *Κρονίωνα* ⏑⏑⊥⏑ fréquents, *Κρονίονος* ⏑⊥⏑⏑ Ξ 247, λ 620.

Sans exception dans les noms en *-άων*, *-έων*. *-όων*. *-ύων*. etc. : *Ποσειδαῶνος*, — *Ἐλεῶνος*, *Μεδεῶνα*, *Πετεῶνα*, *κενεῶνα*. — *Θόωνα*, *Κόωνι*, *Προθόωνα*. — *Σικυῶνι*, *Ἀμφιτρύωνος*, avec *ω* au

temps fort; mais *Ἀμυθάονα*, *Ἀπισάονα*. *Ἀρετάονα*, *διδυμάονε*, *Ἰάονες*. *Ἰκετάονος* (*Ἰκεταονίδης*). *Λυκάονος*, *Μαχάονι*, *Προτιάονος*, — *Μήονος*, *Παιήονος*, *Παίονες* (*Παιονίδης*), *Μαίον'*, *ϖρώονες*. avec *o* au temps faible.

Moins régulièrement dans les noms où *-ων* est précédé d'une consonne, car on a, d'une part, avec *ω* au temps fort : *ἀγῶνος*, *Ἀντρῶνα*. *Ϝημῶνα*, *Ἰτῶνα*. *Καλυδῶνι*, *κευθμῶνας*, *Κύδωνες*, *λειμῶνι*, *λειμῶνες*, *Μαραθῶνα*; *μελεδῶνες*. *Μένωνα*, *Μύδωνα*, *Πλευρῶνα*. *ϖολυτρηρῶνα*. *Πυθῶνα*, *Πυλῶνα*. *τελαμῶνος*, *τρηρῶνα*, *χιτῶνας*, d'autre part, avec *o* au temps faible : *δαιτύμονες*, *ζηλήμονες*, *ἠγέμονος*. *Ἰήσονος*. *κακοείμονες*, etc., mais aussi, avec *ω* au temps faible : *Ὀλίζωνα* ⏑⊥⏑⊥ B 717, *αἴθωνος*, etc. (8 fois, contre 7 cas de *ω* au temps fort). *Καύκωνες* (3 fois sur 3), *λειμῶν'* (*α*) et *λειμῶνες* (2 fois *μ* 159, *ε* 72, sur 12), *μυώνων π* 234, *Σιδῶνος o* 425, *τρηρῶνες* (1 fois *μ* 63, sur 6), *χαλκῶνος* Π 595, *χειμῶνος* (1 fois P 549, sur 3). La scansion de ces derniers mots est, il est vrai, déterminée par la loi des mots molossiques.

b. Aux comparatifs et superlatifs en *-ώτερος*, *-ώτατος* ⊥⏑⏑, *-ότερος*, *-ότατος* ⏑⏑⊥ :

Dans les formes *κακοξεινώτερος* ⏑⊥⊥⊥⏑⏑ *υ* 376, *ὀιζυρώτατον* ⏑⊥⊥⊥⏑⏑ *ε* 105, l'*ω* obéit à la loi d'alternance, mais n'est pas conforme à la règle grammaticale de formation des comparatifs et superlatifs; *λαρώτατος β* 350 serait dans le même cas, mais on restitue *λααρώτατος*.

c. Aux parfaits en *-ῶτος*, *-ῶτα*. . ., *-ότος*, *-ότα* : *τεθνηῶτος*, *μεμαῶτος*, *γεγαῶτα*, *τετριγῶτας*, *κεκληγῶτες*. *ϖεπληῶτες*, etc., avec *ω* au temps fort; *τεθνηότος*, *μεμαότε*, *βεβαρηότα*, *κεχαρηότα*. *κεκμηότας*, *εἰδότος*. *ϖεφευγότες*, etc., avec *o* au temps faible.

Au lieu de *ἑσλεῶτ'* (*α*) *λ* 583, *χ* 130, *ἑσλεῶθ'* (*α*) *ψ* 46, *ἑσλεῶΐ'* (*ε*) *ω* 204, *ἑσλεῶτες θ* 380. *ν* 187, *ϖεπλεῶτας χ* 384, *ϖεπλεῶτ'* (*α*) Φ 503. tous au début du vers, il faut lire *ἑσλαότ'*, *ἑσλαόθ'*, *ἑσλαότες*. *ϖεπλεότας*, *ϖεπλεότ'*, formes du reste données par certains manuscrits. Pour *τεθνεῶτι τ* 331. il admet peut-être la scansion ⏑⏑⊥⏑. Ainsi aucune forme n'est contraire à la loi.

d. Dans les formes adverbiales : *ὀπποτέρωθεν* Ξ 59, *ἀμφοτέρωθε* E 726. etc., *ἑτέρωθεν*. *ἑτέρωθι*, *ἑτέρωσε*, etc., avec *ω* au temps fort. d'une part; *ἄλλοθεν*. *ἄλλοθι*, *ἄλλοσ'* (*ε*), *ἀλόθεν*, *αὐτόθεν*, *αὐτόθι*, *ϖρόσσοθεν* Ψ 533, avec *o* au temps faible. d'autre part.

Théocrite a employé dans la même idylle *τουτῶθεν* ⏑–⏑ IV, 48 et *τούτοθεν* –⏑⏑ IV, 10.

Πρόσωθεν des Tragiques (v. g. *πρόσωθεν* ⏑–⏑ Eschyle, *Eum.*, 297) montre *ω* au temps fort du rythme iambique, comme *ἔξωθεν* ⏑–⏑ Sophocle, *El.*, 1449 (*ἔξωθεν δέ με*, fin du trimètre. Euripide, *Alc.*, 950 ne prouve rien).

c. Dans des formes diverses : *Διώνυσος* ⏑–⏑– et *Διόνυσος* ⏑⏑–⏑, *δωτῆρες* Θ 325 et *δοτῆρες* T 41.

2° L'alternance de *ου* au temps fort, *ο* au temps faible est régulière pour :

οὔνομα, et *ὄνομα*, *ὄνομ'*, *ὀνομάζω*;

οὔρεος, *οὔρεϊ*, *οὔρεα*, *οὔρεσι*, et *ὄρεος*, *ὄρεσσι*, etc.,

Οὐλύμποιο, *Οὐλύμπονδε*, *Οὐλύμπος τε*, *Οὐλύμπου*, *Οὐλύμπῳ*, et *Ὄλυμπος*, etc.,

οὖλος, *οὖλε*, *οὐλόμενος*, et *ὀλοός*,

et, avec une seule exception, pour *πουλύς*, *πουλύ*, et *πολύς*, *πολύ* (l'exception se lit Θ 472 : *ὀλλύντ' Ἀργείων πουλὺν σἵρατὸν αἰχμητάων*).

Homère n'emploie que *οὐρανός*, *οὐρανοῦ*... –⏑⏑ ; les lyriques lesbiens ont *ὠράνω* –⏑– et *ὀράνω* ⏑⏑–.

3° *ει* du temps fort s'oppose à *ε* du temps faible dans les cas suivants :

εἰν, *εἰνί*, *ὑπείρ*, et *ἐν*, *ὑπέρ*, devant voyelle; ainsi on a *εἰν Ἰθάκῃ*, *εἰν ἁλί*, *εἰνὶ Ξρόνῳ*, *εἰνοδίοις*, *ὑπεὶρ ἅλα*, mais *ἐν ἀγῶνι*, *ἐναίσιμος*, *ἐναλίγκιος*, *οὐδ' ὑπὲρ αἶσαν* ;

εἰρεσίης –⏑⏑– et *ἐρέται* ⏑⏑– ;

εἰλήλουθα –––⏑, etc., et *ἐληλουθώς* ⏑–––, *ἀπελήλυθα* ⏑⏑–⏑⏑ ;

μείλανι –⏑⏑ (1 fois seulement Ω 79), et *μέλανος*, *μέλανι*, etc.;

μείλινον, *μείλινα* –⏑⏑ (13 fois) et *μελίνου* (1 fois seulement ρ 339);

μείλια, *μειλιχίῃ*, *μειλίχιον*, *μείλιχος*... (*ει* au temps fort 134 fois), *μέλιτος*, *μελίγηρυν*, *μελιηδής*... (*ε* 46 fois au temps faible); *ει* se rencontre au temps faible 4 fois seulement : *μειλίγματα* κ 217, *μειλίσσεμεν* Η 410, *μειλίσσεο* γ 96, δ 326.

Il y a encore alternance rythmique de *ει* et *ε* dans un cas tout différent des précédents, celui de *εἴσω* et *ἔσω* : *εἴσω* avec *ει* au temps fort se rencontre 51 fois, *ἔσω* avec *ε* au temps faible, 7 fois (une seule exception se lit Φ 125). On peut comparer dans le trimètre iambique : *εἴσω* –– Sophocle, *Ant.*, 578; Euripide,

Alc., 1097, 1147; mais *ἔσω* ⏑⊥ Eschyle, *Choeph.*, 919; Sophocle, *Ant.*, 1248; etc.

Pour *εἰς* et *ἐς*, il n'en est pas de même chez Homère : sur 120 cas de *εἰς* dans l'Iliade, 149 dans l'Odyssée, le mot est au temps faible devant voyelle 36 fois dans l'Iliade, 24 fois dans l'Odyssée (y compris les cas où *εἰς* précède *ἄσ(ν*, *ἔθνος*, *Ἴλιον*, *οἶκον*). Dans les formes composées de *εἰσ-* ou *ἐσ-* avec *ἔρχομαι*, *ἦλθον*, *εἰσ-* est 10 fois au temps fort, 14 fois au temps faible; *ἐσ-* 6 fois au temps faible. La distribution de *εἰς ἐς* n'est donc pas réglée par la loi de l'alternance rythmique.

4° *η* alterne avec *ε* :

ἦσαν avec *η* au temps fort, *ἔσαν* avec *ε* au temps faible, et de même *ἦα*, *ἔα*, *ἦεν*, *ἔην* (sur 71 cas de *ἦσαν*, *η* se trouve au temps faible 3 fois : I 30 = 695 *δὴν δ' ἄνεω ἦσαν τετιηότες υἷες Ἀχαιῶν*, II 168 *πεντήκοντ' ἦσαν νῆες Φοαί...*). Il s'agit de formes avec et sans augment;

ἀργῆτι, *ἀργῆτα* _⊥⏑, *ἀργέτι*, *ἀργέτα* ⊥⏑⏑;

Κυθήρων ⏑⊥_. *Κυθηρόθεν* ⏑⊥⏑⏑. *Κυθέρεια* ⏑⏑⊥⏑;

μήδεαι, *μήδεται* ⊥⏑⏑. *μηδοίμην* ⊥_⊥, etc., *μέδηαι* ⏑⊥_. *μεδοίατο* ⏑⊥⏑⏑, etc.;

ἀνξηράνῃ _⊥_⊥, *ξερόν* ⏑⏑;

ὑψηρερέος _⊥⏑⏑⊥ I 582. *ὑψερεφές* E 213.

5° La voyelle *α* vaut une longue au temps fort, une brève au temps faible dans les mots suivants :

ἀνήρ ⊥_, 3 fois au 4e pied M 382, Ψ 112, *μ* 77; plus souvent au 1er ou au 6e pied, *ἀνέρος*, *ἀνέρι*, *ἀνέρα*, *ἀνέρες* ⊥⏑⏑; mais *ἀνήρ* ⏑⊥ Γ 167, *α* 233, etc.;

Ἄρης, v. g. E 518, *Ἄρεος* Δ 441, *Ἄρηος* B 767, *Ἄρεϊ* B 479, *Ἄρηϊ* E 841, *Ἄρηα* Υ 152, *Ἀρηικτάμενος* X 72, avec *α* long au temps fort, mais *Ἄρης* ⏑⊥ E 507, *Ἄρεος* ⏑⏑⊥ T 47, *θ* 267, *Ἄρῃ* ⏑⊥ Φ 431, *Ἄρηα* *θ* 309, E 30, *ἀρηίφατοι* *λ* 41, *ἀρηίφιλος* P 346, etc., avec *α* bref au temps faible (sans exception);

ἀπαμήσειε ⏑⊥_⊥⏑ Σ 34, *ἀμήσαντες* ⊥_⊥⏑ Ω 451, *φ* 301, *ἀμητῆρες* ⊥_⊥⏑ Λ 67, *ἄμητος* ⊥_⊥ T 223, mais *διάμησε* ⏑⏑⊥⏑ Γ 359, Π 253, *ἐπαμήσατο* ⏑⏑⊥⏑⏑ *ε* 482. *καταμήσατο* ⏑⏑⊥⏑⏑ Ω 165, *ἀμησάμενος* ⏑⊥⏑⏑⊥ *ι* 247 (sans exception si l'on admet la correction de *ἀμῶεν* _⊥⏑ *ι* 135 en *ἀμάοιεν* ⏑⏑⊥⏑);

Ἀπόλλωνος, *Ἀπόλλωνι*, *Ἀπόλλωνα* ⊥_⊥⏑ (par exemple A 14, 21, 438), mais *Ἀπόλλων* ⏑⊥_ *γ* 279. *Ἀπόλλωνος* ⏑⊥_⊥ *ζ* 162, etc.:

ἀαγές ∪⊥∪. 1 fois, λ 575. *ἐάγη* ∪⊥–, 1 fois, Λ 559, à la fin du vers, mais *ἐάγη* ∪∪⊥ N 162. κ 560, etc.:

ἄδην ⊥– E 203, mais *ἄδην* ∪⊥ N 315. T 423, ε 290 (pour les expressions *δείπνῳ ἀδήσειεν*, *καμάτῳ ἀδηκότες*, si l'on admet les corrections qui ont été proposées : *δείπνῳ ἀϝαδήσειεν* ⊥∪∪⊥–⊥∪, *καμάτῳ ἀϝαδηκότες* ∪∪⊥∪∪⊥∪∪, on constate que *-αδ-* est long au temps fort, bref au temps faible).

Nous joindrons ici, quoique α précède voyelle : *ἄορι* ⊥∪∪ K 484. Λ 265. Υ 290, 378, 462, Φ 21, 179, 208. *ἄορας* ⊥∪∪ ρ 222, alternant avec *ἄορι* ∪∪⊥ K 489. Λ 240. Π 115. *ἄορ* θ 403, etc.

6° Les alternances de *ι* long et *ι* bref, *υ* long et *υ* bref devant consonne se présentent dans les cas suivants :

ἐριδήσασθαι ∪⊥–⊥∪ Ψ 792, *ἐριδαίνετον* ∪∪⊥∪∪ A 574 (et 5 formes semblables);

Σιδονίων, *Σιδονίην*, ⊥∪∪⊥ (7 fois), *Σίδονες* ∪∪⊥ Ψ 743;

Σικανίης ⊥∪∪⊥ ω 307, *Σικελή* ∪∪⊥ ω 389;

φίλε κασίγνητε ⊥∪∪⊥–– au début du vers Δ 155, E 359, Φ 308; ailleurs *φίλος* avec *ι* bref au temps faible;

μυρῖκαι ∪⊥– Φ 350 à la fin du vers, *μυρίκης* ∪∪⊥, *μυρικῆσιν* ∪∪⊥∪, K 466, 467, Φ 18;

ὕδωρ ⊥– Ψ 420, γ 300, etc., à la fin du vers; Ξ 271, O 37, ε 185 à l'intérieur du vers; *ὕδατος* ⊥∪∪ ε 475, κ 514, B 755, *ὕδατι* ⊥∪∪ Ψ 282, etc., mais *ὕδωρ* ∪⊥ δ 418. *ὕδατος* ∪∪⊥ Π 229, *ὕδατι* ∪∪⊥ H 425...;

κορύνη ∪∪⊥ a un *υ* bref au temps faible chez Homère Η 141, 183, mais un *υ* long au temps fort de l'iambe, chez Euripide, *Suppl.*, 715, *κορύνης* ∪⊥–;

ϖλημμυρίς ⊥∪∪ *ι* 486 s'oppose de même à *ϖλημμυρίδος* –⊥∪⊥ Eschyle, *Choeph.*, 185. *ϖλημμυρίδι* Euripide, *Alc.*, 184.

Pour *νιφέμεν* ⊥∪∪ M 280 (opposé à *νιφάδες* ∪∪⊥), on l'explique comme recouvrant un **νειφέμεν*.

Les alternances de *ἄτιτος* ∪⊥∪ Ξ 484. *ἄτιτος* ∪∪⊥ N 114. *κλῦθι* ⊥∪, *κλῦτε* ⊥∪ opposé à *κέκλυτε* ⊥∪∪. *λῦτο* ⊥∪ Ω 1 opposé à *λύτο* ∪∪ Φ 114, etc., sont à rapprocher des alternances de *ι*, *ῑ*, *υ*, *ῡ* dans les présents en *-ίω* ou *-ύω*.

7° Des alternances d'un genre particulier sont celles de *αι* au temps fort, et de *α* au temps faible dans *ἑταῖρος*, *ἑταίρου*, *ἑταῖροι*. . . . *ἑταιρίσσαι*, et *ἑτάροιο*, *ἑτάρου*. . . . *ἑταρίσσαιτο*, *ἑτάρῃ*; de *αυ* au temps fort, et de *α* au temps faible, dans *αὐτάρ*, *ἀτάρ* (une seule exception *αὐτάρ* –⊥ Δ 542).

8° Homère emploie, aux cas obliques de χειρ : χειρός, χειρί, χεῖρα, etc., avec ει au temps fort, le plus souvent, mais aussi au temps faible : v. g. χειρός _⊥ N 598, χεῖρας _⊥ E 568, χειρῶν _⊥ λ 207, ο 126.... χείρεσσι _⊥∪ Γ 271, Θ 116, etc. Il a 3 cas seulement de χερί avec ε au temps faible : Θ 289, Υ 182, Ω 101. L'alternance de ει et ε devient régulière, après Homère, notamment chez les Tragiques : χειρί ⊥∪ Eschyle, *Suppl.*, 316; χειρός ⊥_ Sophocle, *Phil.*, 813; χεῖρα ⊥∪ Euripide, *Alc.*, 307; χειρῶν ⊥_ *Rhes.*, 274; χερῶν ∪⊥ Sophocle, *Ant.*, 916; χεροῖν ∪⊥ 1109; χέρας ∪⊥ Euripide, *Alc.*, 350; χεροῖν, 19, 202, etc.

Dans Διώνυσος, οὔνομα, οὔρεος, Οὔλυμπος, οὖλος, ἐίν, ὑπείρ, εἰρεσίης, εἰλήλουθα, μείλανι, μείλινον, μείλια, ἄνηρ, Ἄρης, ἀπαμήσειε, Φῖλε, κορύνη, πλημμυρίς et similaires, la syllabe sujette à alternance contient une voyelle normalement brève suivie de λ, μ, ν, ρ. Si l'on rapproche εἰνοδίοις de l'homérique ἐννεσίη, μείλια, μειλιχίῃ du lesbien μελλίχροος, οὐρανός du lesbien ὠράνω et ὐράνω, on est amené à reconnaître, sous des graphies différentes, des alternances analogues a celles qui ont été énumérées plus haut, au paragraphe I, c'est-à-dire des alternances de voyelles naturellement brèves suivies de λ, μ, ν, ρ.

Les cas obliques en -ωνος, -ωνι..., ont le même caractère; mais l'ω a pu être consolidé par l'analogie de l'ω du nominatif -ων.

Pour ἑταῖρος, la forme prise par la voyelle longue du temps fort a pu être déterminée par la forme du féminin ἑταίρη.

Les alternances de -ώτερος, -ότερος, -ωθεν, -οθεν, et similaires, sont des faits généraux de la langue grecque, que la versification homérique adapte à son usage.

Les alternances de ἦσαν et ἔσαν, ἦα et ἔα consistent dans la distribution au temps fort ou au temps faible de formes différentes.

On voit moins la raison des alternances -ῶτος et -ότος, ἀργῆτι et ἀργέτι, ἐάγη ∪⊥_ et ἐάγη ∪∪⊥, ἐριδήσασθαι ∪⊥_⊥∪ et ἐριδαίνεσθαι ∪∪⊥_⊥, μυρῖκαι ∪⊥_ et μυρίκης ∪∪⊥, ὕδωρ ⊥_ et ὕδωρ ∪⊥, αὐτάρ et ἀτάρ.

(*A suivre.*) V. MAGNIEN.

AVESTIQUE *VƏRƏNTA*.

Dans Yt. x. 92. la forme *vərənta* sert de 3e personne du pluriel. Il ne s'agit pas d'une forme de singulier employée au lieu du pluriel; on est en présence d'une simple faute. L'auteur se sert ici de la désinence *-anta*, dans les mêmes conditions où un poète védique l'introduit dans la forme *aminanta* citée *M.S.L.*, XXI, p. 204. Si l'on se reporte à la graphie non vocalisée, on voit que le texte originel portait *wrnt*, au lieu de *wrunt*, c'est-à-dire que ceux qui ont noté le texte ont omis, soit accidentellement, soit plutôt par système, de répéter *-n-*.

En revanche, c'est *vərənatā* qu'il faut lire au pluriel dans Y., XXX, 6. Tous les manuscrits ont un *ā*, soit *vərənātā*. Ceci représente une ancienne graphie *wrn't*, où l'aleph marqué après *n* indique qu'il faut éviter la lecture *vərəntā*, qui serait la forme du singulier.

A ce propos, il est à noter que la forme de singulier *fraorənata* qu'on lit Yt. XIII, 89, n'a pas d'autorité. Le texte non vocalisé ne pouvait avoir que *prwrnt*, exactement comme Yt, X, 92 et Y., LVII, 24, où l'on trouve *fraorənta*. La forme primaire correspondante, *vərənē*, *vərəntē*, est dans les gāthās. La forme **-nə-* (alternant avec actif *-nā-* au singulier) se réduit à *-n-* en iranien. Ainsi, Y., XXIX, 11, la 2e personne du pluriel que les manuscrits vocalisent *paitī. zānatā* doit être lue *paitī. zantā*, d'après le témoignage de la métrique, comme l'ont indiqué MM. Andreas-Wackernagel; le doute émis à ce sujet par M. Bartholomae (*Z. Etym. u. Wortbild. der idgen Spr.* [*Sitzsber.* de Heidelberg, *Phil. hist. Kl.*, 1919, Abh. 10], p. 9) est surprenant; corriger une vocalisation n'est pas corriger le texte.

Dans Y., XXXII, 2, les manuscrits ont, les uns *varəmaidi*, les autres *varəmaidē* (le *-y* final de la graphie originelle admettait les deux lectures, et les transcripteurs ont hésité). Si l'on admet qu'il y a ici un aoriste (cf. skr. *ávṛta* et gāth. *vərətā*, mal vocalisé *varatā* Y., XXX, 5), il faut lire *vərəmaidī*; c'est ce qu'admettent MM. Andreas et Wackernagel. Mais l'auteur de Y., XII, 2, qui

fait allusion au passage, a compris un présent; s'il a eu raison, il faudrait lire *vərənmaidē*, qui est en effet le plus vraisemblable. Car les professions de foi de ce genre, dans les gāthās, sont plutôt au présent : *vərənē* Y., XLVI, 3. Il est vrai que, dans Y., XXXVIII, 5, *frγąmahī* (en face de *frīnāmi*) a conservé *n* devant *-mahī*; mais, après *r*, les choses ont pu se passer autrement qu'après *-i-*; la vocalisation, très flottante du reste, de *frγąmahī* doit être fausse : la forme attendue est *frīnmahī* (le premier *ī* ne notant pas une vraie longue, mais étant une graphie de *i*). Dans l'Avesta récent, cette forme étrange est remplacée par le thématique *frīnāmahi*.

A. MEILLET.

SUR

QUELQUES FORMATIONS DE MOTS LATINS.

I. Les substantifs masculins en *-a*.

Dans ce qu'ils ont écrit jusqu'ici des substantifs masculins en *-a* du latin, les linguistes paraissent avoir eu surtout pour objet d'en rechercher l'origine indo-européenne en utilisant ce que fournit la comparaison des autres langues. Ils se plaçaient ainsi à un point de vue un peu étroit, qui les obligeait à n'envisager que les mots dont l'étymologie est claire, parce qu'ils appartiennent à des familles de mots ou à des groupes morphologiques connus par ailleurs, et à laisser de côté les autres.

Parmi les substantifs masculins en *-a* du latin, les plus clairs étymologiquement sont les composés dont le second terme est tiré d'une racine verbale, comme *aduena*, *transfuga*, *indigena*, *agricola*, *agripeta*, etc. A qui en analyse les éléments, des mots de ce genre ne laissent rien à désirer, si ce n'est l'explication de la voyelle finale. C'est sur ces mots-là d'abord que les linguistes ont opéré. C'est pour eux qu'a été faite la vieille hypothèse suivant laquelle les noms d'agent masculins en *-a* sortiraient d'anciens abstraits féminins (*agricola* «l'agriculture», d'où «l'agriculteur»); hypothèse dont l'invraisemblance saute aux yeux quand on examine de près l'ensemble des mots en *-a* du latin.

Dans la pénétrante étude qu'il a donnée aux *Mélanges Louis Havet*, p. 457, F. de Saussure a proposé d'interpréter l'*a* final des composés masculins en *-a* comme la voyelle réduite finale d'une racine disyllabique, et de ramener par suite tous ces composés à la catégorie générale des noms d'agent dont le second terme est un thème racine nu (type *iūdex*, *auspex*, etc.). Cette ingénieuse explication est séduisante; elle paraît juste pour un petit nombre de composés de modèle très ancien; mais il s'en faut de beaucoup qu'elle puisse s'appliquer à tous les composés masculins en *-a*, et elle a l'inconvénient de ne pas tenir compte des simples. Il est vrai que F. de Saussure pensait à faire entrer parmi les composés un simple comme *scriba*, en le supposant issu

d'un plus ancien **charti-scrība*; mais pour les autres simples en *-a*, cette ressource fait défaut.

Partant du couple *scrība* : *scrībere*, M. Delbrück, dans le tome III du *Grundriss*, p. 108, a comparé les formations de substantifs masculins en *-a* tirés de verbes dans les langues baltique et slave, et proposé d'établir une relation ancienne à cet égard entre ces langues et le latin. Mais le couple *scrība* : *scrībere* doit probablement son existence à des circonstances fortuites; il n'a servi de modèle à aucun autre et reste isolé en latin. On n'a pas le droit d'imaginer dans une période antérieure au latin l'existence d'un lien morphologique unissant le substantif masculin en *-a* à un verbe de présent thématique.

Avant de chercher une origine indo-européenne aux substantifs masculins en *-a* du latin, il convient d'examiner dans quelles conditions ils se présentent en latin même. Or, quand on parcourt la liste des mots simples de ce type, on est frappé de constater que la plupart d'entre eux désignent des individus de la plus basse classe sociale ou appartiennent à la langue de cette classe. Ce sont par exemple des noms d'esclaves :

uerna, esclave en général, et son diminutif *uernula*, masculin (Juvénal, X, 117);
lixa, valet d'armée;
cacula, même sens (Plaute, *Trin.*, 721);
popa, valet de sacrifice;
assecla, esclave accompagnant un maître, scribe, et aussi parasite;
praecia, crieur qui précédait le flamine;
andabata, sorte de gladiateur (une ménippée de Varron avait comme titre *Andabatae*);

auxquels il faut sans doute joindre :

scrība, esclave chargé des fonctions de secrétaire,
et *sculna*, qui dans les glossaires est rendu par *συνθηκοφύλαξ*, archiviste (*C. Gl. Lat.*, II, 180, 39; 446, 34);

ou bien ce sont des mots désignant des défauts physiques ou moraux, des termes de mépris pouvant servir d'injure :

scurra «bouffon, flatteur, parasite»;
gumia «glouton»;
nacca ou *natta*, nom vulgaire du foulon (Fest., p. 166 M.), se disait d'un être malpropre au physique et au moral (Horace, *Sat.*, I, 6, 124, et la note du scholiaste Porphyrion : natta pro uulgari et sordido homine posuit; Perse, *Sat.*, III, 31);

rabula «braillard», ou *racula* (L. Havet, *Arch. f. lat. Lex.*, IX, 524);
atta «qui a les pieds plats» (Paul. Fest., 9 Th. P.);
pansa «qui a les pieds larges»;
galba «obèse»;
agrippa «né les pieds en avant»;
uappa «vaurien» (Catulle, XXVIII, 4);
agaga «entremetteur» (Pétrone, 69), et son diminutif *agagula* (*C. Gl. Lat.*, V, 164, 43, etc.);
peut-être aussi *uacerra* «souche» et «idiot», si le mot est bien attesté comme masculin (Liv. Andron. ap. Fest.) et *apella* «circoncis», s'il a bien la valeur de nom commun (Horace, *Satires*, I, v, 100; cf. la note de Lejay à son édition).

Parmi ces noms, la plupart sont d'origine inconnue; quelques-uns sont donnés comme étrangers par les Latins eux-mêmes. ainsi *galba* (gaulois au dire de Suétone, *Galba*, c. 3) ou sont suspects de l'être (*gumia* ombrien, *andabata* gaulois, *agaga* grec d'après Heraeus, *Die Sprache des Petronius*, p. 30). Mais il y en a qui s'expliquent comme des mots vraiment latins; et dans ceux-là le suffixe *-a* paraît s'être substitué à une formation plus ordinaire; ainsi *rabula*, si telle est bien la forme de ce mot, n'est apparemment que l'adjectif *rabulus* «enragé» (lequel se rattache à *rabio* comme *bibulus*, *crēdulus*, *tremulus*, etc. se rattachent à *bibo*, *crēdo*, *tremo*, etc.); et *assecla* sort peut-être également d'un plus ancien **ad-seculus* se rattachant à *ad-sequor*, à moins qu'il ne soit, comme *uernula*, une sorte de diminutif d'un primitif **ad-sequ-a*, formé directement sur le verbe. D'autre part, *pansa* est venu de *pansus* et *uappa*, comme l'ont remarqué déjà les anciens, se rattache à *uapidus*; le double *p* est l'indice d'une formation populaire, de caractère expressif (cf. *gibbus*, *flaccus*, *maccus*, *cloppus*, *lippus*, *mattus*, *bassus*, *crassus*, *grossus*, etc.); la finale *-a* paraît être ici un indice de même ordre.

Cette conclusion est confirmée par l'examen des mots composés. La plupart appartiennent simplement à l'usage courant, sans acception spéciale : *accola*, *incola*, *aduena* (cf. Plaute, *Aul.*, 406), *conuena* (Plaute, *Mil. Gl.*, 139), probablement aussi *agricola*, *rūricola*, *conūua*, *indigena*. Mais quelques-uns joignent à un caractère populaire une nuance triviale, de blâme ou de mépris. Certains se rapportent à des fonctions serviles (tel *aurīga*, qui appartient au vocabulaire des jeux du cirque), ou s'appliquent à des esclaves; ainsi :

perfuga, *transfuga*, déserteur, et particulièrement esclave fugitif; cf. *herifuga*, Catulle (63, 51);

lēgerupa (Plaute, *Pseud.*, 364; *Rud.*, 652);

et surtout les deux composés plaisants employés par Plaute :

flagritriba «qui use les fouets» (*Pseud.*, 137);
ulmitriba «qui use les baguettes d'orme» (*Persa*, 278),

formés tous deux sur le grec *-τριβης*, comme *tympanotriba* «qui use les tambours» (*Truc.*, 611).

Enfin sont péjoratifs :

agripeta (Cicéron, *Ad Att.*, XV, 29 et XVI, 1 et *De Nat. Deor.*, I, 26), désignant celui qui convoite ou même qui obtient par des moyens plus ou moins honnêtes la possession de terrains appartenant à autrui;
heredipeta, coureur d'héritages (Pétr., *Sat.*, 124);
officiperda, ingrat, auprès de qui les bienfaits sont perdus, attesté dans les distiques attribués à Caton (III, 87) :

gratior officiis quo sis mage carior esto
ne nomen subeas quod dicitur officiperdae;

legi[s]crepa, qui fouille dans les lois, gl. *νομοδίφας* (*C. Gl. Lat.*, II, 122, 2), mot de basse époque;
crucicola, un chrétien, dans l'*Altercatio* d'Evagrius (v^e^ siècle).

Dans tous ces mots, c'est l'*-a* qui paraît caractéristique de la formation populaire à sens trivial. Il arrive par exemple que le mot en *-a* ait à côté de lui un mot en *-ō(n)-* : et l'on sait combien les mots en *-ō(n)-* ou *-iō(n)-* ont un caractère populaire (*agasō*, *aleō*, *bibō*, *blaterō*, *caupō*, *coxō*, *epulō*, *errō*, *ganeō*, *gluttō*, *gulō*, *helluō*, *latrō*, *lēnō*, *nebulō*, *popinō*, *rapō*, *silō*, *uerberō*, etc.; *flagriō*, *laniō*, *lūdiō*, *mūriō*, *pugiō*, *tenebriō*, *toculiō*, *uulpiō*, etc.: cf. W. Meyer, *Arch. f. Lat. Lex.*, V, 230). Ainsi a été formé *lēgerupiō* (Plaute, *Rud.*, 709) à côté de *legerupa*, comme *uappō* (Probus dans les *Gr. Lat.* de Keil, IV, 10, 31) à côté de *uappa*. Parfois aussi existe à côté un mot sans *-a*, dont le mot en *-a* est tiré : *fēnisex* chez Varron signifie un faneur, un moissonneur, mais chez Perse, VI, 40, avec une nuance de mépris, on a *fēniseca*. Cela permet d'interpréter *collēga* comme un mot de caractère populaire; il désigne celui qui est de la même classe sociale; il s'applique à des gens de la même profession, orateurs (Ennius, *Ann.*, 304), poètes (Stace, *Silu.*, I, praef. 26), mimes (Juv., VIII, 197), ou en général à des camarades (Pétrone, *Sat.*, chap. 2, 29), et plaisamment chez Plaute à des esclaves (*Asinaria*, 556, 576); le dérivé *collēgium* désigne une «société» d'hommes (quod est tam desperatum collegium in quo nemo e decem sana mente sit, Cic., *De Leg.*, III, 24) et en particulier une corporation, un

corps d'état; sur les inscriptions, où il est très fréquent, il s'applique à des cuisiniers, des boulangers, des pharmaciens, des cordonniers, des potiers, des marins, etc. (voir le *Thesaurus*). Le mot *collēga* devait être d'usage très répandu dans le peuple. Or, l'étymologie en est claire : il est tiré de *lēx*; il appartient à la même formation que *illex*, *inlex* (Plaute, *Persa*, 408) ou *exlex* (Horace, *Ad Pison.*, 224; Lucilius, *Sat.*, II, 3 et XXX, 99 Müll.), deux mots anciens que glose Nonius (p. 10, 12 Quicherat). On attendrait **collex*, et en fait il y a au moins un exemple de ce mot dans le datif pluriel *collegibus* attesté épigraphiquement (*C.I.L.*, III, 371, 8); mais c'est *collēga* qui l'a emporté.

Le domaine où s'exerce le plus librement la verve populaire est celui des sobriquets, des surnoms. Sur ce domaine, en latin, les mots en *-a* abondent, et dans des conditions qui montrent comment le suffixe *-a* se substitue à un autre suffixe pour conférer à un mot le caractère de sobriquet. On a déjà rencontré plus haut le cas de *pansa* tiré de *pansus*; or *Pansa* est employé comme surnom. De *nāsus* devait être formé **nāsīcus* « qui a un grand nez », mais cet adjectif n'existe que dans le surnom *Nāsīca*. Le substantif *ocellus* employé comme terme d'affection est devenu le surnom masculin *Ocella* (Cic., *Ad Fam.*, II, 15, 5). Il est probable que le surnom *Seneca* est tiré de *senex*, comme *feniseca* de *fenisex*; la conservation de l'*e* intérieur s'expliquerait par le caractère récent et artificiel du nom propre, autant que par son caractère étranger (espagnol); mais la forme *senica*, correcte en latin, est également attestée comme nom commun (Nonius écrit, p. 17, 20 : *senica* significat *senex*, et il cite un passage de Pomponius, Ribbeck, 3e édit., p. 291). Le surnom *Nerua* doit sortir d'un italique **neruos* « fort », à rattacher à l'osque *ner* « vir », au sabin *Nero* et *Nerius*. Le mot *simius* « singe » a un féminin *simia*; mais la forme *simia* s'emploie aussi au masculin (Charisius, I, p. 108 Keil); il est probable que c'est comme terme d'injure, et Charisius cite en effet un passage d'Afranius où le mot a cette valeur : quis est hic simia, qui me hodie ludificatus est? (Ribbeck, 3e édition, p. 247).

Nombre de surnoms masculins ont la même origine :

Alba, Cic., *Verr.*, III. 62, 145, de *albus*;
Calua, Cic., *Ad Att.*, XV, 3, 1, de *caluos*;
Casca, Cic., *Phil.*, II, 27, de *cascus*;
Cinna, consul en 87 av. J.-C.; cf. *cincinnus* et *concinnus* (?);
Curua, *C.I.L.*, IX, 1049, X, 221 et 246, de *curuos*;
Helua, consul en 489 av. J.-C., de *heluos*;
Scaeua, *C.I.L.*, I. 700, et *Scaeuola*, de *scaeuos*.

M. Zimmermann, dans ses *Etymologische Versuche* (*Beilage zum Jahresbericht des kön. Marien-gymnasiums zu Posen*, 1891, p. 17-18),

explique tous ces mots comme des adjectifs se rapportant à des substantifs féminins sous-entendus (voir aussi W. Otto, *I. F.*, XV, 12); par exemple le surnom *Alba* sortirait de *alba* (*coma*) ou le surnom *Curua* de *curua* (*manus*). Il est vrai qu'on rencontre des substantifs féminins désignant des parties du corps, comme surnoms appliqués à des hommes (*Barba*, *Bucca*, *Cōma*, *Coxa*, *Gibba*, *Scapula*, *Testa*, etc.). Mais dans les exemples précédents, il n'y a rien à sous-entendre : *Alba*, *Calua*, *Casca*, etc. sortent de *albus*, *caluos*, *caseus*, etc. comme *Ocella* de *ocellus* ou *Pansa* de *pansus*.

Ces exemples établissent que le suffixe *-a* employé au masculin avait en latin un caractère populaire des plus marqués; il était senti comme familier, trivial, injurieux; il appartenait comme tel à la langue parlée. Cela ne veut pas dire qu'il ne puisse avoir une origine indo-européenne (cf. Meillet, *M.S.L.*, XVIII, 258). Puisqu'il existe en d'autres langues, et notamment en grec, en arménien, en slave, des substantifs masculins en *-a*, le latin a pu en conserver qui lui venaient de l'indo-européen et qui ont servi de modèle à d'autres. Cela cependant n'explique pas la singulière fortune du suffixe *-a* en latin. En matière de vocabulaire ou de formation des mots, les faits sont rarement dus à une cause unique; le plus souvent il y a plusieurs causes qui ont contribué à produire un seul et même effet. Pour expliquer l'extension qu'a prise le suffixe *-a* dans la langue populaire, on pourrait songer à une influence étrangère. Lorsqu'on emprunte à l'étranger un mot ou un élément morphologique, on le colore ordinairement d'une nuance de mépris ou de dénigrement : une *rosse* est en français un mauvais cheval, une *lippe* une lèvre difforme, et un *bouquin* un livre sans valeur; nous avons pris *hablar* à l'espagnol pour en tirer le nom du *hâbleur*, comme les Espagnols de *parler* ont fait *parlar* «parler avec emphase et excès». Le suffixe *-ard* du français doit en grande partie sa valeur ironique et péjorative au fait qu'il est d'origine germanique et figurait d'abord dans des mots étrangers.

A Rome, le bas peuple était fort composite; il comprenait des éléments venus de la campagne et des pays voisins, des esclaves amenés des régions les plus variées. Divers dialectes devaient se mêler dans la langue que ces gens parlaient. La nuance spéciale du suffixe *-a* pourrait tirer de là son origine. Il est assez hasardé de chercher à déterminer la langue d'où il serait venu. On ne peut guère songer au grec, bien que quelques mots grecs masculins en *-ā-* aient passé au latin : *nauta*, *proreta* (Plaute, *Rud.*, 1014) par exemple et des mots en *-ista* (comme *petaurista*, etc.), sans parler de quelques composés isolés, comme *tympanotriba* (voir ci-dessus).

Parmi les mots en *-a* du latin, certains sont d'origine étran-

gère, africaine comme le nom du scorpion, *nepa* (déjà chez Plaute, *Cas.*, 443), gauloise comme *galba* (voir ci-dessus). Il est vrai que *Galba* ou *Verna* pourraient devoir leur *-a* final au fait qu'ils sont des noms propres, et par suite ne prouveraient pas plus pour l'origine du suffixe que *Pansa* tiré de *pansus*.

Mais il est une langue où des noms propres se terminaient en *-a*; c'est l'étrusque, dont le latin, comme on sait, a tiré une grande partie de son onomastique (cf. Schulze, *Die lateinischen Eigennamen*, *passim*). Pline l'Ancien, XXXIX, 157, mentionne un artiste étrusque du nom de *Vulca*. Les noms *Fescenna*, *Herenna*, *Perpenna*, *Porsenna*, *Sisenna*, *Vibenna*, etc., sont étrusques; aussi sans doute *Caecina*, *Spurinna*, *Vergina*, bien que dans *Caecina* et *Vergina* le radical paraisse respectivement latin ou celtique. Le suffixe *-enna* avait si bien conservé une allure étrusque que Perse, voulant fabriquer un nom d'aruspice à la mode étrusque, invente *Ergenna* (II, 26; cf. la note du scholiaste). On pourrait objecter que c'est le suffixe entier qui est étrusque; Plaute emploie en effet un mot *sociennus* (*Aulul.*, 659), formé plaisamment de *socius* avec l'élément *-enn-* du suffixe *-enna*. Cependant, il est possible qu'une influence étrusque ne soit pas étrangère au développement du suffixe *-a* dans la langue populaire de Rome avec la valeur indiquée ici.

II. Quelques dérivés de thèmes en *-u-* (*-tu-*).

On sait combien les noms d'action en *-tus* étaient usités en vieux-latin. C'est presque une des caractéristiques de la langue de l'époque républicaine que l'emploi des mots en *-tus* là où dans la suite on employa des dérivés d'autre type, et notamment des dérivés en *-tūra*. Déjà Lucilius blâme Accius d'avoir employé *stātus* au lieu de *stātūra* (*Sat.*, XXVIII, 52 Müll.).

La valeur de ces noms en *-tu-s* est des plus précises. Comme M. Marouzeau l'a montré (*M.S.L.*, XVIII, 150-152), ils expriment essentiellement l'idée marquée par le verbe correspondant, ils enferment en eux l'acception verbale pure et simple, abstraction faite de toute détermination : *āctus*, c'est le fait d'agir, l'état du sujet agissant; *audītus*, le fait d'entendre; *cursus*, le fait de courir; etc. Étant si près du verbe, on comprend qu'ils aient servi d'infinitifs dans l'emploi de supin, à l'accusatif, au datif et à l'ablatif.

C'est à l'ablatif surtout qu'ils sont employés en vieux-latin. Plaute offre un nombre considérable de supins en *-tū*. Et de fait beaucoup des substantifs en *-tus* ne sont attestés qu'à l'ablatif. Fréquemment ces ablatifs dépendent grammaticalement d'un autre mot de la phrase : *sunt nobis quaestu et cultu* (Plaute, *Rud.*

294); *si quid tibi opus est promptu*, *promito* (*Cistell.*, 111). Mais parfois aussi ils sont employés comme une sorte de complément circonstanciel se rapportant au verbe : *meo adlegatu uenit* (*Trin.*, 1142), *si istoc me uorsu uiceris* (*Stich.*, 770), et même d'une façon absolue, sans aucune détermination : *actū* «en agissant», *uorsū* «en se tournant», *sumptū* «en prenant, en consommant», *iactū* «en se jetant»; ainsi *Georg.*, IV, 528 : ...*et se iactu dedit aequor in altum.*

A cette catégorie appartient certainement l'adverbe *simītū* «de concert, de compagnie, à la fois», qui signifie proprement «en marchant ensemble» et contient la racine **ei-* «aller, marcher» (cf. Thurneysen, *Miscellanea Ascoli*, p. 3). M. J. Loth (*Rev. Celt.*, XXX, 258) a fait remonter les formes irl. *emith*, gall. *hefyd* «semblablement» à un primitif **semitŭ*, qui ne différerait de l'adverbe latin que par le vocalisme de la syllabe radicale. *Simītū* est attesté onze fois chez Plaute (*Amph.*, 631; *Men.*, 645; *Merc*, 118, 847; *Most.*, 792; *Pseud.*, 1012; *Stich.*, 249, 391, 590, 743; *Trin.*, 223); et dans des phrases comme : *mecum simitu ut ires ad sese domum* (*Stich.*, 249) ou *ut ego huc iam dudum simitu exissem uobiscum foras* (*Stich.*, 743), il se laisse directement comparer aux «supins» *actū*, *iactū*, *uorsū*, dont l'emploi vient d'être indiqué.

Cet emploi explique bien le sens de certains dérivés. Au moyen du suffixe *-to-*, le latin s'est créé un nombre assez considérable d'adjectifs tirés de noms; le suffixe est naturellement ajouté au thème (*barbātus*, *crinītus*, *cornūtus*), mais, pour expliquer la voyelle longue dans certains de ces mots, Brugmann (*Grundr.*, II, 1, 2e éd., p. 405) a émis l'hypothèse qu'à l'origine le suffixe se fût ajouté à une forme casuelle, par exemple d'instrumental. Si l'on tient compte du fait que le thème nominal *uorsu-* (*uersu-*) était surtout employé à l'ablatif sous la forme du «supin» *uorsu* (*uersū*) «en se tournant», on est en droit d'appliquer au dérivé *uersūtus* «qui se retourne ou sait se retourner, malin, rusé» (Cic., *De Off.*, II, xvi) l'hypothèse de Brugmann et d'imaginer que l'existence du supin *uersū* a été la cause déterminante de la création de *uersūtus*. Le sens même du dérivé justifie cette dérivation. De même l'adverbe *actūtum* «en agissant» s'explique par l'existence du supin *actū*, qui a joué le rôle essentiel dans la création de l'adverbe. L'explication de *actūtum* par **age tū tum*, que propose Ehrlich (*Zur indogerm. Sprachgeschichte*, 56), est à rejeter.

A cette même catégorie de dérivation, il faut certainement joindre *astūtus* et *Restūtus*.

L'ablatif *astū* est abondamment attesté à date ancienne; c'est même le seul cas du mot *astus* qu'on rencontre chez les vieux auteurs, Plaute, Térence, Pacuvius, Accius; il disparaît ensuite au profit de *astūtē*, qui est la seule forme employée par Cicéron;

mais on le retrouve chez les poètes comme Virgile, Properce, Ovide et chez quelques prosateurs de l'époque impériale. C'est seulement à l'époque impériale qu'apparaissent d'autres formes casuelles du mot *astus*, d'ailleurs assez limitées. L'ablatif *astu* devait signifier proprement «en se tenant auprès, en s'appliquant, en prêtant attention, avec prudence», d'où par extension «avec ruse» :

docte atque astu (Plaute, *Most.*, 1069; *Poen.*, 111; *Rud.*, 928);
nam doli non doli sunt nisi astu colas (*Capt.*, 222);
astu rem tractare (Enn., *Ann.*, 924);
astu prouidere (Tér., *Andr.*, 208); etc.

C'est aller au rebours des choses qu'expliquer *astus* (*astū*) comme tiré de *astūtus* par «Rückbildung», ainsi que le fait M. Stowasser (*Wien. Stud.*, XXXI, 145), qui voit dans *astūtus* le résultat d'une haplologie : *astūtus* de **ad-stitūtus*. Le mot *astū* paraît au contraire antérieur à *astūtus*.

C'est aussi par une haplologie que l'on explique couramment le nom propre *Restūtus*; on le tire de *Restitūtus*. Cela ne va pas sans difficulté. Sans doute *Restitutus* existe comme nom propre (*C.I.L.*, X, 246), surtout à l'époque chrétienne[1], où il pouvait aisément prendre un sens figuré. Mais la forme *Restūt-* est attestée sur un grand nombre d'inscriptions (cf. Stolz. *H. G.*, p. 641 et Skutsch, *Arch. f. Lat. Lex.*, VIII, 368 et 589); ainsi dans le tome VI du *Corpus*, nos 2380, 10627, 24414, 25386, 25421, 29260, 29422, etc.; dans le tome VIII, nos 17994, 18310, 19879. Des inscriptions grecques ont le nom propre Ῥεστίουτος (Eckinger, *Die Orthographie latein. Wörter in griech. Inschr.*, p. 127 et Audollent, *Defixionum tabellae*, p. 441). En revanche, le mot *restitutor* est mainte fois attesté sous sa forme pleine dans des légendes de médailles, où il a tout son sens : *Restitutor orbis terrarum* (surnom donné de son vivant à l'empereur Hadrien, voir une série de médailles de ce prince avec le mot *Restitutor* dans H. Cohen, t. II, p. 235-240, nos 1050-1090), *Restitutor Italiae*, *Restitutor saeculi*, *Restitutor libertatis*, etc. Il n'y a sans doute rien de commun entre *restitūtor* et *Restūtus*. Ce dernier pourrait être rapproché des noms propres *Restio*, *Restionius*, *Restianus*, que M. Schulze explique comme d'origine étrusque (*Die lat. Eigenn.*, p. 308); mais il n'y a pas de raison pour admettre cette explication. Le plus simple est de rattacher *restūtus* à un ablatif **restū* comme *astūtus* se rattache à *astū*.

[1] Un certain Restitutus passe pour avoir épousé une sœur de saint Patrice, Liamain (Wh. Stokes, *The Calendar of Oengus*, 1880, p. clxxiij; cf. *Rev. Celt.*, XXIV, p. 328) ou Darerca (J. B. Bury, *Life of St Patrick*, p. 292).

Un troisième ablatif de même origine est *praestū*, qui est donné par Cassiodore (p. 157, 22 Keil) comme la forme ancienne de *praestō* «à portée, sous la main»: l'existence de *praestū* rend peu vraisemblable l'explication proposée pour *praestō* par M. Wackernagel (*Jahrbuch des Vereins Schweizerischer Gymnasiallehrer*, t. XLVI, 1919, p. 168).

Chacun des trois ablatifs-adverbes en question a près de lui un verbe correspondant : *astāre* «se tenir auprès», *praestāre* «se trouver devant», *restāre* «persister, résister» (*dum restat barbarus Hector*, Prop., *Eleg.*, III, VIII, 31). Cela permet d'en fixer le sens propre. *Astū* s'explique comme le grec ἐπιστήμων ou l'allemand *anstellig*; et **restū* «en résistant» aurait donné comme dérivé *restūtus* «*résistant, *ferme au combat, etc.».

Il resterait à déterminer la forme radicale qui se cache dans ces composés. Michel Bréal, qui avait déjà pressenti la véritable explication de *astū*, *astūtus* (dans ces *Mémoires*, t. II, p. 45), les rattachait à la racine du verbe *sinō*. Une meilleure étymologie est possible. La racine de tous ces mots doit être simplement la racine **sthā-*; *astū*, **restū*, *praestū* sortent de thèmes **ad-st-u-*, **re-st-u-*, **prae-st-u-*. Le sanskrit en fournit la preuve; il y a en védique un adverbe *anuṣṭhú* Ṛ.V., I, 95, 3 (aussi *anuṣṭhuyā́* Ṛ.V., IV, 4, 14) qui signifie «en se tenant auprès ou sur les pas, en accompagnant, en même temps» : *anuṣṭhuyā́ kṛṇuhy ahrayāṇa* (Ṛ. V., IV, 4, 14) est traduit par Ludwig «handle unmittelbar, ô nicht zu stürzender!». M. Iarl Charpentier (*I. F.*, XXXII, p. 98) a dressé une liste de racines sanskrites en *-ā* dont on a tiré des mots en *-u-* par substitution de *u* à *ā* (*yú-* «allant», de *yā*; *agregŭ-* «marchant en tête», de *gā*, etc.). Au sanskrit *anuṣṭhú* font pendant les mots latins *astū*, *praestū*, **restu*.

J. VENDRYES.

LE
DIALECTE DES DIALEXEIS.

Un curieux échantillon de la première sophistique nous est conservé dans les manuscrits de Sextus Empiricus. C'est un petit morceau écrit en dorien et qui traite des questions philosophiques d'une manière assez médiocre. H. Etienne l'a publié en 1570 dans son édition de Diogène Laerce sous le titre de Διαλέξεις. Ensuite il s'en fit plusieurs éditions; la plus récente est celle de Diels dans *Die Fragmente der Vorsokratiker*[3], 1912, p. 334. Le traité a attiré l'attention des philologues, et on a essayé d'identifier l'auteur avec l'un ou l'autre des sophistes connus, mais en vain : le nom de l'auteur reste ignoré[1]. Quant à la date, nous en sommes mieux informés : le livre a dû être écrit très peu de temps après la guerre du Péloponèse[2].

Le dialecte doit être interrogé pour déterminer l'origine de l'auteur[3]. En effet des formes qui ne sont pas identiques aux formes du dorien courant nous donnent la preuve que ce n'est pas un dorien artificiel que nous avons sous les yeux, et elles nous obligent à examiner de quelle région de la Grèce l'auteur peut être originaire; de même le mélange de formes dialectales et de formes de κοινή est d'un tel caractère qu'il est évident que la tradition des manuscrits nous présente le livre tel qu'il a été écrit par un auteur de l'époque de transition.

La forme la plus caractéristique de tout le morceau est la désinence -οντι du datif pluriel du participe présent, par exemple ϖωλεῦντι; il y en a sept exemples des verbes contractes (335_2 [3 fois], 336_{11}, 336_{13}, 337_{14}) et deux fois λαθόντι ($337_{9,10}$)[4] :

[1] Voir Christ, *Gesch. d. griech. Litt.*[6], I, 1912, p. 648 et suiv., et, en dernier lieu, Pohlenz, *Aus Platos Werdezeit*, 1913, p. 72 et suiv.

[2] Comp. A. Croiset, *Histoire de la littérature grecque*, IV, 1895, p. 241 et suiv.

[3] Weber a décrit le dialecte dans *Philologus*, LVII, 1898, p. 64 et suiv. Dans la suite, je renverrai souvent à cet article.

[4] Je renvoie à la troisième édition de Diels.

il est évident qu'une telle forme doit appartenir au langage parlé par l'auteur[1].

La forme apocopée de la préposition *κατά* se trouve dans de certaines formules fixes et dans quelques vieux verbes composés où la valeur spéciale de la préposition n'était pas très sensible : *καδδέ* 335_{19}, 336_{14}, *καλλειφθῆμεν* 338_{2}, *κατθέμεν* $345_{13, 14}$ (mais *καταθέσθαι* 345_{13}!) et dans la formule *κατ'ωὐτό* 340_{14}, 341_{19} à côté de *κατὰ τωὐτόν*. Dans tous les autres cas on trouve *κατά*. Ce fait ne peut être dû au hasard.

La proportion de *ᾱ* dorien à *η* est 13 : 1 (Weber, p. 72). A tort Weber a remplacé tous les *η* par des *α*. Il y a surtout deux mots sur lesquels il faut attirer l'attention : *ἀμαθίης* 342_{1} et *Κλεοβουλίνης* 339_{30}. Quant à *ἀμαθίης*, il est invraisemblable qu'un copiste ou un grammairien ait introduit une forme ionienne, mais on peut bien s'expliquer si l'auteur a employé des formes ioniennes. Gomperz a montré, au point de vue philosophique, que l'auteur est un élève de Protagoras[2]. Il est possible que l'auteur se soit servi d'un terme technique dans la forme ionienne de son maître; *σωφροσύνης* 342_{1} peut être un autre exemple de ce procédé. Au lieu de *Κλεοβουλίνης*, on attendrait *Κλεοβωλίνας*; il faut donc corriger deux lettres pour obtenir la forme dorienne. Alors il vaut mieux admettre que l'auteur a gardé l'orthographe des noms étrangers[3], ce qui explique aussi le graphisme *Ἀθηναῖοι* $335_{16, 17}$ et *Ἤφαισ'ιος* 345_{16}[4]. Ici il faut ajouter *ναύκληρος* 335_{6}, qui lui aussi sur deux points s'écarte de la forme dorienne, qui serait *ναύκραρος*.

Pour l'article, nous ne trouvons *η* qu'une seule fois : *τῆς Ἑλλάδος* 337_{20}, dans un passage qui d'une manière frappante ressemble à quelques passages d'Hérodote (IV, 26, 65; I, 216; III, 38; VII, 152)[5]. Gomperz (p. 163) a montré que cette ressemblance est due au fait que l'auteur des *Dialexeis* et Hérodote imitent le même passage de Protagoras. Ceci posé, on hésite à corriger les cinq exemples de *η* qui restent : *διεπραξάμην* 338_{10}, *ἀληθής* 340_{14}. *τῆς μνᾶς* 341_{22}. *ἀρχήν* 343_{19}, *ἠναγκάσαμεν* 343_{26}.

[1] Pour l'explication de cette forme, je peux renvoyer à un article de M. A. Meillet, *Mém. Soc. Ling.*, XXII, p. 56 et suiv.

[2] *Sophistik und Rhetorik*, 1912, p. 162 et suiv. Cf. Jacoby, *De Antiphontis sophistae περὶ ὁμονοίας libro*, Berlin, 1908 (thèse de doctorat), p. 43 et suiv. Reinhardt, dans *Parmenides und die Gesch. d. griech. Philosophie*, 1916, p. 241 et suiv., combat les théories de Gomperz.

[3] Cf., pour Théocrite, l'article de M. V. Magnien, *Mém. Soc. Ling.*, XXI, p. 69 et suiv.

[4] La question de savoir si *Ἤφαισ'ιος* est un nom étranger dépend évidemment de l'origine qu'on attribue à l'auteur.

[5] 334_{13} E (le meilleur manuscrit) donne *ἐν τῶι Ἑλλάδι*, où *ω* est évidemment une faute de copiste au lieu de *α*, due à la ressemblance de *ω* et *αι*.

On ne trouve guère de formes hyperdoriennes; on a cité ἀσυχία 336_{24} et δᾶλος (par exemple 335_{25}), mais ce sont des exemples douteux.

Très caractéristique est le rapport entre les formes en ου attique et celles en ω dialectale. Au génitif singulier et à l'accusatif pluriel des noms de la 2e déclinaison, nous trouvons 65 exemples de ου, 4 de ω (d'après Weber, p. 76), et dans les mêmes cas de l'article il y a 2 fois ου pour 68 fois ω. Weber corrige, Diels suit les manuscrits. En effet, ces 4 exemples sont d'un caractère spécial. 2 fois ce sont des noms propres (cf. plus haut, p. 108) : Ἰλίου 335_{19}. Αἰσχύλου 340_1, et les deux autres exemples se trouvent exactement dans le passage cité ci-dessus, qui doit être emprunté à Protagoras et dans lequel il y a d'autres formes ioniennes. Les deux exemples de ου dans l'article sont devant les deux noms propres qui ont conservé la forme ionienne.

En dorien on emploie parfois l'optatif potentiel sans κά. Voir Slotty, *Der Gebrauch des Konjunctifs und Optatifs in d. griech. Dialekten*, I, 1915, p. 84, 121, 122. Il y en a aussi plusieurs exemples dans les *Dialexeis*, 339_{21}, 339_{22}, 341_{21}, 342_{16}[1].

Signalons enfin quelques cas où la lutte entre les formes dialectales et les formes de κοινή a pris le même cours dans les *Dialexeis* et dans les inscriptions.

L'infinitif des verbes contractes, des aoristes II et des futurs se termine 19 fois en -εν, 6 fois en -ειν; pour les autres infinitifs, la proportion est de 28 : 5. Ce rapport, qui est une conséquence de l'origine de l'infinitif en -εν (voir Brugmann, *Griech. Gramm.*4, p. 412), se retrouve dans les inscriptions.

Dans les *Dialexeis*, le futur dorien est plus fréquent à l'actif qu'au moyen, trait qui correspond à l'état de choses existant dans d'autres textes doriens. Voir Magnien, *Le Futur grec*, I, p. 381 et suiv.

Dans la déclinaison des noms de -ις, -εως, les formes attiques ne sont introduites qu'au datif pluriel (ἀποδείξεσι 342_{21}, πόλεσι 344_5), au nominatif pluriel (ἀποδείξεις 343_{20}) et au génitif pluriel (πόλεων 339_{23}).

Le même phénomène se remarque dans des inscriptions. Voir Buck, *Greek Dialects*, p. 84.

Entre les deux premiers chapitres et tout le reste du livre il y a une différence curieuse sur deux points. Le datif pluriel du participe présent en -οντι dont nous avons parlé plus haut (p. 107)

[1] Diels a corrigé partout. 339_{21}, 339_{22} il a intercalé un κά (de même les κά intercalés par Diels à 338_2, 339_{29}, 340_{13}, 343_3 sont superflus). 342_{16} il lit οὔ κ' ἔτι... εἴη, ce qui est certainement impossible, parce que οὐκέτι a été senti comme un seul mot, comme nous pouvons le conclure de l'existence de μηκέτι (342_2).

ne se trouve que dans ces deux chapitres. Les mêmes limites marquent l'emploi des formes contractées en *-ευ*. Le tableau suivant montre comment les formes contractées se distribuent dans les deux parties :

		1re PARTIE.	2e PARTIE.
Formes contractées.....	*ευ*..	7	0
	ου..	4	13
Formes non contractées....	*εο*..	4	4

Il y a donc un changement brusque après le chapitre II, et on ne croirait guère que ce soient des fautes commises par un copiste, surtout parce que sous tout autre rapport il n'y a aucun changement ici. Il y a lieu de supposer que c'est l'auteur lui-même qui a changé d'orthographe. Aussi le rapport entre *εο* d'un côté et *ου*, *ευ* de l'autre est compréhensible. Des 8 exemples de *εο*, 3 sont au datif du participe présent des verbes en *-εω* : *μισθαρνέοντι* 335_2, *νοσέοντι* 336_{13}, *ἀδικέοντι* 337_{14}; 4 à la 3e personne pluriel des verbes en *-εω* : *ὁμολογέοντι* 340_9, *ποιέοντι* 340_{16}, *ὁμολογέοντι* 341_{14}, *ποιέοντι* 341_{18}, et le 8e *ὀσλέον* 337_{16}. On peut donc poser les règles suivantes : La contraction a lieu au futur en *-εω* (il y en a 9 exemples, par exemple *ποιρασεῦμαι* 336_{20}), parce que l'hiatus y est vieux, mais aussi dans les cas où l'hiatus est l'effet de la disparition de *ι* (par exemple *φιλοσοφούντων* 334_{13}, *διαιρεῦμαι* 335_{25}), sauf dans trois cas : 1° 3e personne pluriel du présent de l'indicatif (avec deux exceptions : *δοκοῦντι* 342_7 et *ποιοῦντι* 339_2, où A donne *ποιεῦντι*, peut-être une simple bévue d'un scribe au lieu de *ποιέοντι*). Vraisemblablement c'est l'influence du *ι* suivant qui a retardé la contraction. La même explication s'applique à 2° datif du participe présent en *-εοντι*. Cependant il y a ici plusieurs exceptions (*ποωλεῦντι* 335_2. *ἀσθενεῦντι* 335_2, 336_{11}, *ἀσθενοῦντι* 334_{18}), par suite de l'influence des autres cas. Dans 3° *ὀσλέον* (337_{16}), on a évité la contraction pour ne pas obscurcir la désinence.

Nous avons montré que la tradition est bonne et que l'état du texte nous permet d'entrevoir d'une manière frappante les détails de l'influence que le dialecte attique a exercée sur un dialecte dorien littéraire de cette époque de transition.

Il y a aussi, il me semble, des traits qui prouvent que le parler dorien de l'auteur n'a pas été la *κοινή* dorienne, à savoir : 1° le datif pluriel du participe présent en *-οντι*; 2° les formes contractées en *ευ*; 3° la désinence *ηι* du datif singulier des noms en *-ειϛ* : *χαλκῆι* 335_8 et *σκυτῆι* 335_{10}; 4° les formes contractées en *η* (< *εα*) : *ἀλαθῆ* 340_{10}, *ψευδῆ* 341_9. *εὐήθη* 343_3.

Malheureusement le datif ne nous aide pas. Cette forme ne se

retrouve que dans une inscription messénienne (Kern, *Die Inschriften von Magnesia*. 1900, n° 43, l. 10), et il est hors de doute que le dialecte de notre texte n'est pas messénien. Il faut donc avouer que le dialecte des *Dialexeis* n'est identique à aucun des dialectes que nous connaissons, mais la raison peut être qu'il y a des dialectes que nous ne connaissons que par des documents d'une époque plus récente que celle des *Dialexeis*. Il faut chercher un dialecte : 1° qui ne soit pas connu par des textes antérieurs aux *Dialexeis* ou contemporains des *Dialexeis*; 2° dans lequel il n'y ait pas de particularités sur des points où les *Dialexeis* offrent d'autres particularités; 3° qui ait un certain nombre de particularités en commun avec les *Dialexeis*.

Les dialectes dont on a parlé jusqu'ici ne satisfont pas à ces exigences[1]. Il n'y a qu'un seul endroit, je crois, où l'on puisse trouver un tel dialecte : les îles de la mer Égée et, d'une manière plus particulière, Cos. Les plus anciens documents que nous possédons en dialecte coïen sont des inscriptions de la fin du IVe siècle av. J.-C.[2]. Les particularités communes sont les suivantes :

1° A Cos, *εο* est conservé dans quelques cas, par exemple *πλέον*, *Θεο-*, *Κλεο-* et *ὀσλέον* (*Arch. f. Religionswiss.*, X, 1907, p. 403 B, l. 17), mais *ευ* est beaucoup plus fréquent, surtout dans les verbes en *-εω* et dans les thèmes en *-ες*. Il y a aussi quelques exemples de *ου* dans les mêmes inscriptions qui portent *ευ*, par exemple 3591 A 41 *ποιούντω*[3] à côté de *ἀπαιτεύντων*. *ευ* est un graphisme inventé par les Ioniens, mais emprunté par plusieurs dialectes doriens, surtout à Rhodes, Théra, Lipara, Cnidos et Cos (IVe siècle av. J.-C.)[4].

2° L'infinitif en *-εν* est connu à Cos, par exemple *φέρεν* 3639 A 7, *ἔσθεν Arch. f. Rel.*, X, p. 402 A 23 (cf. *Dialexeis*, 335, *κατέσθεσθαι*), même dans les verbes contractes : *δειπνέν* 3733_3. Pour les verbes contractes, le domaine de cet infinitif est assez restreint : Théra, Calymna, Crète, Cos et l'Italie du Sud (dans les écrits Pythagoriens).

[1] Wilamowitz, *Die griech. Lit. und Sprache*, 1912, p. 66, pense à Cyrène. Autre part (Diels², p. 635), il propose une colonie argienne. Thumb, *Handbuch d. griech. Dialecte*, p. 99, croit que l'auteur est originaire de l'Italie du Sud ou de Sicile. C'est aussi l'opinion de M. V. Magnien, *Mém. Soc. Ling.*, XXI, p. 49 et suiv. Selon A. Croiset, *Hist. de la litt. gr.*, IV, 1895, p. 242, le morceau a été écrit à Cypre.

[2] Voir Barth, *De Coorum titulorum dialecto*, 1896.

[3] Je cite les inscriptions d'après l'édition de Collitz et Bechtel.

[4] Ahrens, *Die griech. Dial.*, II, 313 semble croire, certainement à tort, que le développement phonétique n'a eu lieu qu'en ionien.

3° Le datif singulier des noms en *-ευς* se termine en *-ηι* à Cos comme dans les *Dialexeis*; par exemple *ἱερῆι* 364_{1_2}.

4° Le développement très répandu en dorien de $\varepsilon > \iota$ est inconnu tant dans les inscriptions coiennes que dans les *Dialexeis*[1].

Sur deux points il y a des différences :

Dans les inscriptions, nous trouvons *ου* correspondant à *ου* attique («Doris mitior»), dans les *Dialexeis* *ω* («Doris severior»). Peut-être n'employait-on pas encore l'alphabet ionien dans les inscriptions lorsque les *Dialexeis* furent écrites, mais dans un texte littéraire on s'en est certainement servi à cette époque-là; ainsi la différence chronologique peut tout expliquer.

Dans les inscriptions, l'accusatif pluriel des noms en *-ος* se termine en *-ος*, dans les *Dialexeis* en *-ως*. Probablement le flottement (*-ως* devant voyelle, *-ος* devant consonne) existait encore; l'auteur a généralisé *-ως* (peut-être sous l'influence des dialectes voisins); plus tard, on a fixé *-ος*.

Carsten HÖEG.

[1] Pour déterminer la patrie de l'auteur, on n'a en réalité qu'un seul critérium extérieur, d'ailleurs très vague, mais qui n'est pas en désaccord avec notre résultat. Déjà North (dans Th. GALE, *Opuscula Mythologica Cantabr.*, 1671, p. 704) a montré que l'expression *ἐν ταῖι Ἑλλάδι* (334_{13}) semble indiquer que l'auteur n'habitait pas *ἡ Ἑλλάς* (dans le sens strict, c'est-à-dire la Grèce moyenne et la Thessalie). BERGK (*Fünf Abhandlungen z. Gesch. d. griech. Philosophie und Astronomie*, 1883, p. 132[1]) s'est servi du même passage pour prouver que les *Dialexeis* ne proviennent pas de *ἡ Ἑλλὰς μεγάλη*.

L'ALTERNANCE RYTHMIQUE CHEZ HOMÈRE.

(SUITE.)

§ V. Voyelles ou diphtongues en hiatus à l'intérieur des mots.

1° *ι* est long au temps fort, bref au temps faible :

a. Dans les noms en *-ίων*. On a d'une part avec *ι* long au temps fort, Ἀμφίων, Ἀμφίονος, Ἀρίονα, Δολοπίονος, Μολίονα, Μολίονε, Νομίονος, Ὑπερίων, Ὑπερίονος, Ταλαϊονίδαο ∪∪⊥∪∪⊥∪, — *βραχίονος*, *βραχίονι*, *βραχίονα*, *κυλλοποδίων*, — d'autre part, avec *ι* bref au temps faible, Ἀκτορίωνος, Ἀνθεμίωνος, Ἀρπαλίων, Ἀσφαλίων, Βουκολίων, Γοργυθίωνα, Δαρδανίωνες, Δευκαλίων, Δευκαλίωνα, Ἐρευθαλίων, Εὐρυτίωνα, Ἠετίων, Ἰασίωνι ⊥∪∪⊥∪, Ἱπποτίωνος, Περικτιόνων, — Ἀτρεΐωνα ⊥∪∪⊥∪, Καδμεΐωνας, Πηλεΐωνα, — *ηἱόνος*, *ηἱόνα*, *οὐρανίωνες*, et formes similaires.

Seul le mot Κρονίων a les deux valeurs de *ι* : Κρονίων ∪⊥– au nominatif, Κρονίονος ∪⊥∪∪ Ξ 247, λ 620, et Κρονίωνος ∪∪⊥∪ Φ 184, θ 289, etc.

ι est long au temps faible, contrairement à la loi d'alternance, seulement dans : Ὠρίων ⊥–⊥, Ὠρίωνος ⊥–⊥∪ (7 fois dans Homère : cette exception disparaît si on admet Ὡαρίων, Ὡαρίωνος), Πανδίων Μ 372, *ἰθυπτίωνα* –⊥–⊥∪ Φ 169 (exceptions nécessitées par le mètre).

Les comparatifs en *-ίων*, *-ιον* ont toujours *ι* bref au temps faible chez Homère : *ἄλγιον*, *αἴσχιον*, *γλυκίων*, *γλύκιον*, *κακίων*, *κακίους*, *κάκιον*, *καλλίονες*, *κάλλιον*, *κέρδιον*, *λώιον*, *φιλίων*. Mais l'alternance rythmique se constate chez d'autres poètes, par exemple : Théognis *κάκιον* ∪⊥∪ 811, 1175, et *κακίων* ∪∪⊥ 411; Archiloque *κάκιον* ∪⊥∪ 13. 1, et *κακίω* ∪∪⊥ 5, 4. Chez les Tragiques, le *ι* du comparatif est le plus souvent long, mais *ἥδιον* ⊥∪⊥ à la fin du trimètre, Euripide, *Suppl.*, 1101, montre bien nettement *ι* bref au temps faible.

b. Dans les noms en *-ίη* :

κονίη ∪⊥– B 150, Λ 151, Ψ 365, *κονίης* ∪⊥– Λ 163, Π 775, Φ 503, *κονίῃ* ∪⊥– Λ 282, Ψ 732 (tous à la fin du vers), alternent avec *κονίη* ∪∪⊥ λ 600, *κονίην* ∪∪⊥ Ψ 739, etc.;

ἀνίη ∪⊥– *o* 394, etc., *ἀνιηρόν* ∪⊥–⊥ *ρ* 220, etc., *ἀνιάζουσιν* ∪⊥–⊥∪ *δ* 598, *ἀνιηθέντα* ∪⊥–⊥∪ B 291, alternent avec *ἀνιάζει* ∪∪⊥– Σ 300, *ἀνίαζ'* (*ε*) ∪∪⊥ *δ* 460, *ἀνίαζον* ∪∪⊥∪ Ψ 721.

Ont toujours *ι* bref au temps faible : *ἀγγελίη*, *ἀτασθαλίῃσι*, *ἀμβροσίη*, *βίη*, *ἐσχατίη*, *ὑπερβασίη*, etc.

Les exceptions chez Homère sont au nombre de 12 : *ἀκομισίη τε* ∪∪⊥–⊥∪ *φ* 284, *ἀτιμίῃσι* ∪⊥–⊥∪ *ν* 142, *Ἰσίη* ⊥–⊥ *ξ* 159, *τ* 304, *υ* 321, *κακοεργίης* ∪∪⊥–⊥ *χ* 374, *ἀεργίης* ∪⊥–⊥ *ω* 251, *προθυμίῃσι* ∪⊥–⊥∪ B 588, *ὑπεροπλίῃσι* ∪∪⊥–⊥∪ A 205, *Ὑπερησίην* ∪∪⊥–⊥ B 573, *o* 254, *ὑποδεξίη* ∪∪⊥–⊥ I 73, toutes nécessitées par le mètre, — peut-être *φλιῇσι* –⊥∪ *ρ* 221.

c. Dans les formes verbales en *-ίω*, *-ίομαι*, etc. :

L'alternance atteint le *ι* d'un même verbe :

ἴομεν ⊥∪∪ B 440, I 625, M 328, Ξ 374, Φ 432, *ω* 432 (au début du vers), mais *ἴομεν* ∪∪⊥ ailleurs (ainsi *ἀλλ' ἴομεν* ⊥∪∪⊥ Z 526);

μήνιεν –⊥∪ B 769, mais *μήνιε* ⊥∪∪ A 488, etc. (7 fois *ι* bref au temps faible);

ὀίω ∪⊥– A 59, *α* 201, etc., *ὀίομαι* ∪⊥∪∪ A 78, *α* 173, etc., mais *ὀίω* ∪∪⊥ A 558, *β* 255, etc. (*οι* compte parfois pour une seule syllabe : *οἴω* ⊥– E 252, etc., *οἴομαι* ⊥∪∪ *κ* 193);

ϖιόμενος ⊥∪∪⊥ *κ* 160, *ϖιόμεν'* (*α*) ⊥∪∪ N 493, *ϖιέμεν* ⊥∪∪ Π 825, *π* 143, *σ* 3, mais *ἔπιον* ∪∪⊥ *o* 373, etc., *ϖιέμεν* ∪∪⊥ *o* 378 (la même alternance se constate ailleurs que chez Homère : *ϖίομαι* ⊥∪∪ Théognis, 962, mais *ἐμπίομαι* ⊥∪∪⊥ 1129, *ϖίεται* ⊥∪⊥ Eschyle, *Cho.*, 576; Sophocle, *O.C.*, 622; Aristophane, *Equ.*, 1289, 1401, mais *ϖίεσθ'* ∪⊥ Platon le Comique, fragment 163, dans Kock, I 642):

τίει ⊥– I 238, mais *τίει* ∪⊥ *ν* 144, *τῖον* ⊥∪ Ψ 703, mais *τίον* ∪⊥ Ψ 705, etc. (*ι* est long au temps fort 30 fois, bref au temps faible 15 fois; contrairement à la loi d'alternance, long au temps faible, 3 fois : *ξ* 84 *ἀλλὰ δίκην τίουσι*, *χ* 414 = *ψ* 65 *οὔ τινα γὰρ τίεσκον*).

ι est long au temps fort dans *κονίοντες* ∪⊥–⊥ N 820, Ψ 372, 449, *θ* 122, dans *χρῖον* ⊥∪ *δ* 252, *χρῖεν* Ψ 186, *χρίεται* ⊥∪∪ *σ* 194, *χρίεσθαι* ⊥–⊥ *α* 262 (*ἐπιχρίοντες* *φ* 179, *ἐπιχρίεσθαι*

⏑⊥–⊥– σ 179 sont des exceptions à la loi d'alternance nécessitées par le mètre).

ι est bref au temps faible dans *ἀίειs* ⏑⏑⊥ K 160, α 298, etc., *δίον*, *δίε*, *ἐσθίει*, *ἴδιον* ⊥⏑⏑ ν 204, *κίεν*, *κήκιε*, *μάσ|ιε*, *μασ|ίεται*, *ἔφθιεν*.

Les exceptions à la loi d'alternance sont donc au nombre de 5 seulement, dont 2 nécessitées par le mètre.

d. Dans des formes diverses :

ἰέμεναι ⊥⏑⏑⊥ X 206, *ἰέμενος* ⊥⏑⏑⊥ α 6, Θ 241, *ἵετο* ⊥⏑⏑, *ἀφίετε* ⏑⊥⏑⏑ χ 251, etc., *ἰεῖσαι* ⊥–⊥ μ 192 (*ὡs φάσαν ἰεῖσαι ὅπα κάλλιμον*), *ἐφιείs* ⏑⊥– A 51 fin du vers, *ἀφιεῖσαι* ⏑⊥–⊥ η 126, *ἵεσθην* ⊥–⊥ Σ 501, Ψ 718, γ 344, *ἵεντ'* (*o*) ⊥– N 501, Π 761, avec ῑ au temps fort, s'opposent à *ἀνιεῖs* ⏑⏑⊥ E 880, *ἵει* ⏑⊥ Φ 338, *ἵεσθε* ⏑⊥⏑ M 274, etc. Cette alternance s'applique même à l'ι de l'imparfait. (On la trouve aussi chez les Tragiques : *συνίημ'* ⏑⊥– Sophocle, *Ant.*, 1218, *ξυνίης* ⏑⊥– 403, mais *ἰείs* ⏑⊥ Euripide, *I.T.*, 298, fin du trimètre, *ἰεῖσα* ⏑⊥⏑ *Héc.*, 338).

La longue de *ἴαχον*, *ἴαχε* ⊥⏑⏑ (v. g. *ἐπὶ δ' ἴαχε λαὸs Ἀχαιῶν* N 822), opposée à la brève de *ἰαχών* ⏑⏑⊥, *ἰαχή* ⏑⏑⊥, pourrait s'expliquer par l'augment.

Des alternances se voient encore dans :

ἱερόν ⊥⏑⏑ Θ 66, ι 56, *ἱεροῦ* ⊥⏑⏑ Λ 631, etc., et *ἱερός* ⏑⏑⊥ ω 81, *ἱερῶν* ⏑⏑⊥ κ 351, etc.;

ἰωχμόν ⊥–⊥ Θ 89, 158, et *ἰωκή* ⏑⊥– E 740, *ἰωκάs* E 521, *ἰῶκα* ⏑⊥⏑ Λ 601;

ἰόs « flèche » ⊥⏑, et *ἰόμωροι* ⏑⏑⊥– Δ 242, Ξ 479 (exceptions *ἰῷ* –⊥ Θ 514, *ἰά* –⊥ Υ 68, sur 38 cas de *ἰόs*);

ἰανθῇ ⊥–⊥ χ 59 au début du vers, et *ἰαίνει* ⏑⊥– *o* 379, etc. (dans *ἰαίνετο* –⊥⏑⏑ κ 359, *ἰάνθη* ⊥–⊥ O 103, Ψ 598, l'ι long contient l'augment);

ἴια –⊥⏑ N 103, β 289, 410, et *ἴια* ⊥⏑⏑ δ 363, μ 329 (mais aussi *ἴια* ⊥⏑ ε 266, ι 212, *ἰίων* –⊥ ou ⏑⏑⊥ ε 368);

ἰάομαι, *ἰητήρ*, *ἰητρός* ont toujours ι long chez Homère (3 fois au temps faible : *ἰήσεται* –⊥⏑⏑ ι 520, 525, *ἰησάμενοι* –⊥⏑⏑ τ 460). Mais on trouve un ι bref au temps faible dans Euripide, *Hipp.*, 597 *ἰωμένη* ⏑⊥⏑⊥.

λίην a, chez Homère, ῑ 17 fois au temps fort (par exemple B 800), ι 12 fois au temps faible (v. g. Z 486); *καὶ λίην* ⊥–⊥ se rencontre 11 fois au début du vers; en dehors de cette locution, l'ι, avec la valeur de longue, n'est au temps faible que 2 fois, *o* 405 et π 86.

2° L'alternance de *υ* long et *υ* bref apparaît surtout dans les formes verbales en *-ύω*, *-ύομαι* :

ἀλύων ⏑⏓⏑ *ι* 398, mais *ἀλύεις* ⏑⏑⏓ *σ* 333, etc.;
ἐρύετο ⏑⏓⏑⏑ Z 403, mais *ἐρύοντο* ⏑⏑⏓⏑ P 277, *ἐξερύοι* ⏓⏑⏑⏓ K 505, etc.;
Θῦε «sacrifiait» ⏓⏑ *ο* 222, mais *Θύοντα* «sacrifiant» ⏑⏓⏑ *ο* 260;
λύει ⏓⏑ *η* 74, *ἔλυεν* ⏑⏓⏑ Ψ 513, mais *λύει* ⏑⏑ *β* 69, *λύε* ⏑⏑ K 498;
ῥύομ' ⏓⏑ O 257, mais *ῥύεται* ⏑⏑⏓ K 259, *ο* 35.

Ont *υ* long au temps fort : *Θύει* A 342, etc. (au sens de «s'élancer»), *ξῦον* *χ* 456, *ὗε* *ξ* 457, M 25, *ὑόμενος* *ζ* 131.
Ont *υ* bref au temps faible : *ἄμπνυε*, *ἀνύω*, *ἀρτύει*, *αὐερύοντα*, *ἐξαφύοντες*, *βρύει*, *δύω*, *εἰρυόμεσθα*, *ἔντυεν*, *ἡμύει*, *ἠπύει*, *ἴδρυε*, *ἔκλυον*, *κορθύεται*, *κωκύει*, *μεθύοντι*, *ὀιζύομεν*, *ὑποσταχύοιτο*, *φύει* et formes similaires (mais on note chez Théognis l'alternance *φύεται* ⏓⏑⏑ 537, *φύεται* ⏑⏑⏓ 1164), et aussi le verbe *ἐρύειν*, si *ἐρύετο* ⏑⏓⏑⏑ Z 403 appartient au verbe *ῥύομαι*.

En dehors de *ῥύοιτο* ⏑⏓⏑ M 8, *ῥύοισθε* P 224, tous les cas de *ῡ* au temps faible, contraires à la loi d'alternance, sont dus à des nécessités métriques, d'après les règles données plus haut, p. 71 :

1° *ἐρητύοντο* O 3, 367, 723, Θ 345, *γ* 155, *ἐρητύειν* B 75;
ἐπιθύουσι Σ 175;
ἀποξύουσι *ζ* 269;
ἀποπλύει Δ 426, *ἀποπλύων* Ψ 781;

2° *ϖοίπνυον* devant consonne Ω 475;

3° *ἀλλύεσκεν* *β* 105, *ω* 140, *ἀλλύεσκον* *τ* 150, *ἀλλύουσαν* *β* 109, *ω* 145, *ϖοιπνύοντα* A 600, Ξ 155;

4° *ϖλύοντα* Ψ 697.

Quant à *δαινύῃ* ⏓⏑⏓ *θ* 243, on le ramène à *δαινύεαι*.

Une alternance semblable se manifeste dans les formes :

εἰρύαται ⏑⏓⏑⏑ *π* 463, mais *εἰρύαται* ⏓⏑⏑⏓ A 239, *εἰρύατο* ⏓⏑⏑⏓ X 303 (au sens de «garder, protéger, observer»);
εἰρύαται ⏑⏓⏑⏑ Ξ 75, *εἰρύατο* ⏑⏓⏑⏑ Ξ 30, O 654, mais *εἰρύαται* ⏓⏑⏑⏓ *ζ* 265, *εἰρύατ'(αι)* ⏓⏑⏑ Δ 248 (au sens de «sont tirés, étaient tirés»);
et c'est la position au temps faible de *υ* en hiatus qui explique la brève de *εἰλύαται* ⏓⏑⏑⏓ *υ* 352, *ϖεφύασι* ⏑⏑⏓⏑ Δ 484, etc., *ϖεφυῶτε* ⏑⏑⏓⏑ *ε* 477, etc.

La théorie convient pour le cas de *κυάνεος*, *κυανόπεζαν*, *κυανοχαίτης*, avec *υ* long au temps fort, *κυάνοιο*, *κυανοπρωρείους*, *κυανώπιδος*, avec *υ* bref au temps faible.

μυελός a *υ* long au temps fort chez Homère, Υ 482, X 501, *β* 290, *υ* 108 et chez Théocrite, XXVIII, 18; mais *υ* bref au temps faible de l'anapeste ⏑⏑⊥ chez Eschyle, *Ag.*, 76.

Les génitifs, datifs, etc., des noms en *-υς* n'ont chez Homère que *υ* bref au temps faible : *ἄχλυος*, *βότρυες*, *γενύων*, *δαιτύος*, *δρυός*, *ἐγχέλυες*, *ἐδητύος*, *ἐπητύος*, *ἐρίνυες*, *ἰχθύες*, *μνήσλυος*, *νέκυος*, *νηδύος*, *ταυυσλύος*, *συός*, *ὑός*, etc. (avec une seule exception : *ἰλῦος* ⊥⏑⊥ Φ 318). Mais Hésiode, *Op.*, 436, a employé *δρυός* avec *υ* long au temps fort.

3° L'alternance de *ει* au temps fort, *ε* au temps faible est plus ou moins régulière chez Homère, suivant la nature de *ει*.

(*N. B.* Il ne sera pas question ici des cas de contraction.)

a. Parmi les noms en *-ειος*, *-είη*, quelques-uns suivent régulièrement la loi d'alternance rythmique :

κάνεια ⏑⊥⏑ κ 355 (fin du vers), mais *κανέοιο* ⏑⏑⊥⏑ ρ 343, etc.:
συφειοῦ ⏑⊥⏑ κ 389 (fin du vers), mais *συφεός* ⏑⏑⊥ κ 320, etc.;
Φειᾶς ⊥⏑ Η 135, mais Φεάς ⏑⊥ ο 297.

Ont *ει* au temps fort : *κρανείης* κ 242, *κράνειαν* Η 767, *ἀρειή* Ρ 431, Υ 109, Φ 339. Ont *ε* au temps faible : *δένδρεον*, *ἀδελφεός* (et **ἀδελφεόο* au lieu de *ἀδελφειοῦ*), etc.

Mais dans les noms abstraits *ἀεικείη*, *ἀληθείη*, *ἀναιδείη*, *ἐλεγχείη*, *ἐνηείη*, *κατηφείη*, *ϖοδωκείη*, *μισγάγκειαν* (Δ 453), *ϖρυμνωρείη* (Ξ 307), dans les autres noms *ἐγχείη*, *σλειλειή*, *σλειλειόν*, *ει* est au temps faible (cf. F. Bechtel, *Die Vocalcontraction bei Homer*, p. 79, et p. 63). Ici *ει* est différent, puisqu'il a subsisté en attique (*ἀλήθεια*, *ἀναιδεία*), alors que l'attique dit *κανοῦν* : on peut penser qu'il avait la valeur de deux syllabes brèves chez Homère; du reste la loi des mots dispondaïques engage à scander *μισγάγκειαν* et *ϖρυμνωρείη* ⏑⊥⏑⊥, et non ⏑⊥⏑⊥.

b. Parmi les adjectifs en *-ειος*, un seul présente, chez Homère, l'alternance régulière de la longue au temps fort et de la brève au temps faible :

βόειον ⏑⊥⏑ ξ 24, *βόεια* ⏑⊥⏑ Δ 122, etc., mais *βοέου* ⏑⏑⊥ Ψ 777, etc.

Ont ε au temps faible : *ἀργύρεος*, *δουράτεος*, *ἠγάθεος*, *ἠνορέη*. *χοίρεος*.

Concurremment avec *αἴγεος*, *κήδεος*, *σιδήρεος*, *χάλκεος*, *χρύσεος*, Homère emploie *αἰγείῳ*, *αἴγειον*, *αἰγείην*, *κηδείους* T 294, *σιδήρειος*, *σιδηρείην*... qui ont toujours *ει* au temps faible, *χαλκείῳ*, *χαλκείη*, *χαλκείων*..., *χρύσειον*, *χρυσείῳ*..., qui ont *ει* au temps fort ou au temps faible. *ἀρνειός*, *ἵππειον*, *ταυρείην*, *ὑνείδειος* n'ont que la forme avec *ει* au temps faible. Comme on ne peut admettre une origine différente du suffixe dans *χοίρεος*, *βόειος*, *βόεος*, *αἴγειος*, *αἴγεος*, *ἵππειος*, dans *ἀργύρεος*, *χρύσειος*, *χρύσεος*, il faut croire que ce sont les nécessités du mètre dactylique qui gênent le jeu naturel de l'alternance : *κηδείους*, *αἰγείην*, etc., sont régis par la loi des mots molossiques (voir plus haut, p. 71). Si l'adjectif *ϖλεῖος* a 7 fois *ει* au temps faible, contre 8 exemples de *ει* au temps fort du premier pied, et un seul de ε au temps faible, cela tient à ce qu'il commence par *ϖλ* (voir plus haut, p. 71).

Pour *τέλειος*, *χαλκοβάρεια*, *ἠριγένεια*, *εὐρυοδείης*, *τρυφάλεια*, qui ont toujours *ει* au temps fort, *Ἀργεῖος*, *αὔλειος*, *ἑρκεῖος*, *Γοργείην*, qui ont toujours *ει* au temps faible, *ἀφνειός*, *θεῖος*, *ἠθεῖος*, *Καδμεῖοι*, qui ont *ει* aux deux positions, ils sont d'aspect différent.

Dans les féminins en *-εια* de *-*εϝια*, on peut remarquer l'alternance de *βαθεῖα* ⏑⊥⏑ Υ 191, etc., et de *βαθέης* ⏑⏑⊥ E 142, *βαθέην* ⏑⏑⊥ Π 766, l'existence de *ὠκέα* ⊥⏑⏑ (dans l'expression *ὠκέα Ἶρις*, sauf une fois, *μ* 374), qui attestent un état d'évolution assez avancé, puisque l'attique ne connaît pour ces adjectifs que les féminins en *-εια*. *βαρεῖα*, *δασεῖα*, *ἱπποδασεῖα*, *θαμειαί*, *θρασεῖα*, *ἰθεῖα*, *λάχεια*, *λίγεια*, *ϖαχεῖα*, *ταχεῖα* ont toujours *ει* avec la valeur d'une longue au temps fort. Dans les autres féminins de ce genre, la versification homérique place *ει* soit au temps fort, soit au temps faible.

c. Les formes pronominales *σεῖο* et *σέο*, *ἐμεῖο* et *ἐμέο* (celui-ci une fois seulement K 124), *εἷο* et *ἕο*, ont régulièrement la longue au temps fort et la brève au temps faible.

Mais, pour les formes du pluriel, le mètre dactylique n'admet pas *ἡμέων*, *ὑμέων*, *σφέων* sans contraction; d'autre part, la loi des mots molossiques nécessite la scansion ⊥–⊥ pour *ἡμείων*, *ὑμείων* (qui se rencontrent chacun 4 fois), et *σφείων* est, également 4 fois, scandé –⊥, parce qu'il commence par un groupe de consonnes (cf. plus haut, p. 71).

d. L'alternance rythmique de *ει*, ε se constate dans les verbes : *ἀκειόμενον* Ξ 383, *ἀκειόμενοι* Π 29, mais *ἐξακέονται* I 507, etc.;

τελείει ζ 234, ψ 161, *ἐτέλειον* I 456, etc., mais *τελέω* Ψ 180. *ἐκτελέουσι* λ 280, etc.;

μαχειόμενος ρ 471, *μαχέοιτο* Α 272;

ϖενθείετον Ψ 283, *οἰνοβαρείων* ι 374, κ 555, φ 304 ont *ει* au temps fort; *οἰκέομεν*, *ὄπλεον*, et beaucoup d'autres, ont *ε* au temps faible.

Dans certains verbes, Homère emploie, concurremment avec des formes ayant *ε* au temps faible (*νείκεε*, *ὤκνεον*, *ἔπλεον*, *ϖνέει*, *χέει*), des formes ayant *ει* également au temps faible :

νεικείω Δ 359, *νεικείῃσι* Α 579, *νεικείεσκε* Β 221, etc.;
ὀκνείω Ε 255;

où *-είω* provient d'un ancien **-εσγω*;

ἀποπλείειν I 418, *ϖλείειν* ο 34, etc.;
ἀποπνείων Δ 524, *ἐμπνείοντε* Ρ 502, *ϖνείοντε* Ν 385, *ϖνείει* Ρ 447 (1 cas est conforme à la loi d'alternance, *ϖνείοντες* ⏑ – ⏑ δ 361);
ἐγχείῃ ι 10.

où *-είω* provient, suivant certains grammairiens, de **-εϝγω* (qui serait alors une forme concurrente de **-εϝω*); suivant d'autres, de **-εϝω*, avec un allongement métrique de *ε*.

Pour toutes ces formes, la longue du temps faible est nécessitée par le mètre, et on retrouve ici tous les types de formes énumérés plus haut (p. 71) : 1° *ἀποπλείειν*, 2° *νεικείω*, 3° *νεικείεσκε*, *ἐμπνείοντε*; 4° *ϖνείει*.

Θείειν, avec *ει* au temps faible, γ 112, Κ 437, qui constituerait la seule exception non motivée, paraît avoir remplacé, dans la tradition manuscrite, un plus ancien *Θεέμεν*.

C'est assurément un *ει* d'une autre origine que l'on retrouve dans *κείω*, *κατακείομεν*, *κείων*..., dont le *ει* se place soit au temps fort, soit au temps faible : *ὄρσο κέων* η 342 est exceptionnel.

e. On reconnaît encore l'alternance de *ει*, *ε* dans les diverses formes suivantes.

d'une part :

βείομαι Χ 431, mais *βέομαι* Ο 194, etc.;

κατακείαται Ω 527, *κείατο* Λ 162..., mais *κέαται* Λ 659, etc. (le rapport de *κείαται* à *κέαται* est le même que le rapport de *εἰρύαται* – ⏑ ⏑ à *εἰρύαται* ⏑ ⏑ – noté plus haut, p. 116);

ῥεῖα ⏑ ou *ῥεῖ'*. 34 fois chez Homère, mais *ῥέα*. 5 fois, non

compris les cas de contraction (3 exceptions : Z 138, δ 805, ε 122);

κείων ⏑– ξ 425, du verbe signifiant «fendre», mais ἐκέασσε ⏑⏑⏑ ε 132;

πλείονα, πλείοσι, de l'adjectif πλείων, se rencontrant 7 fois avec ει au temps fort; πλέων, πλεόνων, πλεόνεσσι, avec ε au temps faible, 28 fois; les trois exceptions : πλείους ⏑⏑ ω 464, πλεῖον ⏑⏑ A 165, θ 475 s'expliquent facilement par la présence du groupe πλ au début du mot;

d'autre part :

εἰανοῦ ⏑⏑⏑ Π 9, mais ἑανοῦ ⏑⏑⏑ Γ 385 (9 formes analogues);
εἰαρινοῖσι, εἰαρινῇ... (6 fois), mais ἔαρος ⏑⏑⏑ (2 fois);
μετείω Ψ 47, mais μετέω, ἔω, fréquents;
εὐδείελος (7 fois), mais δέελον K 466;
σπεῖο ⏑⏑ K 285, mais ἔσπεο ⏑⏑⏑ K 285.

Il n'en est pas de même pour le ει de λείουσιν, qui se rencontre au temps faible dans l'expression λείουσιν ἐοικότες E 782, H 256, O 592.

4° Chez Homère, la syllabe constituée par la diphtongue αι obéit à la loi d'alternance dans un petit nombre de cas :

ἔμπαιος ⏑⏑⏑ Φ 400, et ἔμπαιος ⏑⏑⏑ υ 379;
ἀγαιομένου ⏑⏑⏑⏑ υ 16, et ἀγάασθε ⏑⏑⏑ ε 119, ἀγάασθαι π 203 (ἠγάασθε ⏑⏑⏑ ε 122 est nécessité par le mètre);
κέραιε ⏑⏑ I 203, et κεράασθε ⏑⏑⏑ γ 332, κερόωντο θ 470, υ 253;
χαμαιεύναδες ⏑⏑⏑⏑ κ 243, ξ 15.

Dans les autres mots, αι a la valeur d'une longue au temps fort, ἀραιή ⏑⏑–, γεραιός, παλαιός, ὀδαίων, γενναῖον, ou bien au temps faible, ἀναγκαίῃ Z 85, Αἰαίην μ 3, ναίουσι ν 240, Νησαιη Σ 40, ὀρφναίην K 83, Σκαιάς Z 237.

5° L'alternance de οι, ο est plus rare encore : elle se constate régulièrement dans un seul adjectif : ὁλοιή ⏑⏑– X 5, ὁλοιῇσι ⏑⏑–⏑ d'une part, ὁλόος ⏑⏑⏑, ὁλόοιο ⏑⏑⏑⏑, ὁλοόφρων ⏑⏑⏑– de l'autre; οἷος a 4 fois la brève au temps faible (τοῖος ἐὼν οἷος ⏑⏑⏑⏑⏑ Σ 105, η 312, υ 89, οὐδ' ἀρετὴν οἷός ἐσσι N 275), mais 29 fois la longue au temps faible, 139 fois la longue au temps fort.

οι occupe fréquemment le temps faible : ἀλλοῖος π 181, δοιοῖσιν E 206, παντοίων P 56, τοῖον ⏑⏑ K 145, τοιαῦτα Φ 398, ὑπηοίη ρ 25, etc.

L'alternance, dans ces sortes de formes, s'atteste chez d'autres poètes, par exemple Simonide d'Amorgos *τοιαύτη γυνή* ⏑ – ⏑ ∪ ⏑ 7, 3, mais *ὅσ(ι)ις τοιοῦτος* – ⏑ ∪ ⏑ ∪ 7, 70, Sophocle *τοιούτοισιν* ⏑ – ⏑ ∪ *O.C.*. 642, mais *τοιαύτην* ∪ ⏑ – *Ant.*, 888, *οἷον* ⏑ – *O.C.*, 870, mais *οἷος* ∪ ⏑ *O.C.*, 803, *τοιοῦδ'* ∪ ⏑ *O.C.*, 391, Euripide *τοιούτους* ⏑ – ⏑ *Alc.*, 627, mais *τοιαύτης* ∪ ⏑ – *Alc.*, 551, etc. A l'homérique *διεπ(ε)ροίησε* σ 340, répond chez Sappho *ἐπ(ε)ρόασεν* – ∪ – ∪ 2, 6.

6° L'alternance de voyelle longue et de voyelle brève en hiatus à l'intérieur d'un mot est régulière dans le verbe signifiant « rire » : *γελώοντες* ∪ ⏑ – ⏑ σ 111, υ 390, *γελώων* ∪ ⏑ – υ 347, et *γελόω* ∪ ∪ ⏑, *γελόωντες* ∪ ∪ ⏑ ∪ σ 40, υ 374.

Ont la voyelle brève au temps faible : *αἰτιάασθαι*, *ἀσιδιάει*, *ἀμφαφόων*, *βιόωνται*, *βοάᾳ*, *γοάοιμεν*, *δηριάασθον*, *ἐγγυάασθαι*, *ἐργηγορόων*, *ἐλάαν*, *ὁράᾳς*, *ὑλάει*, *οὔτασε*, etc.

Ont la voyelle longue au temps faible :

δι(ε)ψάων ⏑ – ⏑ λ 584;

δρώοιμι ο 317, *παραδρώωσι* ο 324, *ὑποδρώωσιν* ο 333;

ἠβώοιμι Η 157, etc., *ἠβώοντα* Ι 446, *ἠβώοντες* Ω 604, κ 6, *ἠβώωσα* ε 69;

μενοινώω Ν 79, *μενοινάᾳ* Τ 164, *μενοινήῃσι* Ο 82 (mais avec brève au temps faible *μενοίνεον* Μ 59);

μνάᾳ – ⏑ π 431, *μνάασθαι* – ⏑ ∪ α 39, *ὑπεμνάασθε* χ 38, *ἐμνώοντο* Β 686, *μνώοντο* Π 697, λ 288, *μνώοντ'* (ο) Λ 71, Π 771 (mais, avec ω au temps fort, conformément à la loi d'alternance, *μνωομένῳ* δ 106, *μνωομένω* ο 400);

πεινάοντα ⏑ – ⏑ ∪ Σ 162;

ἱδρώοντα ⏑ – ⏑ ∪ Σ 372, *ἱδρώοντας* Θ 543, δ 39, *ἱδρώουσα* Λ 119;

ὑπνώοντας ⏑ – ⏑ ∪ Ω 344, ε 48, ω 4.

Toutes les formes contraires à la loi d'alternance sont rigoureusement nécessitées par le mètre : *ὑποδρώωσι*, *ὑπεμνάασθε*, *μενοινώω*, *μενοινάᾳ* représentent le type *ἀεικίσσασθαι*; *δι(ε)ψάων* obéit à la loi des mots molossiques; *ἠβώοιμι*, *πεινάοντα*, *ὑπνώοντας* suivent la loi des mots dispondaïques; *δρώοιμι*, *μνάᾳ* commencent par un groupe de consonne + liquide (voir plus haut, p. 71). D'autre part on ne saurait croire à une étymologie différente de la voyelle dans *μενοίνεον* et *μενοινώω*, *ἠβώοιμι* et *βοάᾳ*. On peut donc ici reconnaître une loi d'alternance contrariée par les lois secondaires de la versification homérique.

Dans le cas du subjonctif en *-ώω*, *-ήῃς*. . . . on rencontre des alternances comme *ἀφήῃ* ∪ ⏑ – P 631, etc., et *ἀφέῃ* ∪ ∪ ⏑ Π 590, *ἀνήῃ* ∪ ⏑ – Β 34 et *ἀφέῃ* ∪ ∪ ⏑ Π 590, *μιγήῃς* ∪ ⏑ – ε 378, et *μι-*

γέωσι ⏑⏑⊥⏑ B 475. Mais d'ordinaire la voyelle reste longue même au temps faible : *δώῃ* _⊥ H 81, *δώωσι* _⊥⏑ A 137, *θήῃς* _⊥ Z 432, *φήῃ* ψ 275, etc.

Deux génitifs pluriels féminins montrent une alternance de la voyelle qui précède *-ων* : *πυλάων* ⏑⊥_ E 789, etc. (15 fois), et *πυλέων* ⏑⏑⊥ H 1, M 340. *θυράων* ⏑⊥_ α 107, etc. (15 fois), et *θυρέων* ⏑⏑⊥ φ 191. On a peut-être encore la voyelle brève dans *ἀρέων* ⏑⏑⊥ I 566, *ἑδρέων* ⏑⏑⊥ ν 56. La voyelle longue se trouve au temps fort dans *ἀγγελιάων*, *ἀγοράων*, *αἰχμητάων*, *ἀσπισΐάων*, *θοάων*, *ὀδυνάων*, *ὠκειάων*, etc., ainsi que dans *τάων* (lequel est toujours au 1er pied, sauf Π 833, où il est au 2e). La voyelle longue se trouve au temps faible dans *αὐτάων*, *κουράων*, *ἀράων*, *ἀλωάων*, *ἐγχειάων*, *μελαινάων*, etc. L'alternance ici ne pouvait se développer.

La différence qui sépare la syllabe à valeur de longue de la syllabe à valeur de brève dans *κάνεια* et *κανέοιο*, *βόειον* et *βοέου*, *σεῖο* et *σέο*, *ἀγαιόμενος* et *ἀγάασθε*, *ὀλοιή* et *ὀλοός*, *γελώοντες* et *γελόω*, etc., est marquée par la graphie même : la diphtongue et la longue conservent leur durée métrique normale au temps fort ; au temps faible, elles perdent la seconde partie de cette durée.

On voit moins facilement en quoi diffèrent le *ι* de *Ἀμφίονος* et celui de *Ἀκτορίωνος*, de *ἴομεν* ⊥⏑⏑ et de *ἴομεν* ⏑⏑⊥, le *υ* de *λῦει* ⊥_ et celui de *λύει* ⏑⊥. Rien ne permet de croire à des *ῑ*, *ῡ* primitifs qui deviendraient brefs au temps faible. Au contraire un *ι* bref étymologique se reconnaît sûrement en plusieurs cas, par exemple dans *ἰέμεναι*, qui contient un redoublement en *ι* bref semblable à celui de *τίθημι*, *δίδωμι*. Il s'agirait donc de *ι* et de *υ* naturellement brefs, qui le restent au temps faible, mais deviennent longs par position au temps fort.

§ VI. Voyelle suivie de *ϝ* (ou *σϝ*).

1° Une syllabe constituée par une voyelle brève suivie de *ϝ* ou *σϝ* compte pour longue au temps fort, pour brève au temps faible :

a. Dans les groupes de mots dont le premier finit par une voyelle naturellement brève, le second commence par *σϝ* : ainsi *ἀπὸ ἕο* ⏑⊥⏑⏑ N 163, *φ* 136, etc., *θυγατέρα ἣν* ⊥⏑⏑⊥_ Z 192, mais *ἀπὸ ὧν ὀχέων* ⏑⏑⊥⏑⏑⊥ Δ 306, *φιλεῖ δέ ἑ* ⏑⊥⏑⏑ B 197. Conformément à cette règle, la syllabe précédant le *ϝ* est longue dans les expressions *ἡ δὲ μέγα ἰάχουσα*, *ἡμεῖς δὲ ἰάχοντες*, *γένετο ἰαχή*...

b. Dans les composés :

ἀποειπών ⏑⏓–⏓ T 35 (*μῆνιν ἀποειπὼν Ἀγαμέμνονι, ποιμένι λαῶν*), mais *ἀποείποι* ⏑⏑⏓– Ψ 361;

ἀποέρσῃ ⏑⏓–⏓ Φ 283 (*ὄν ῥά τ' ἔναυλος ἀποέρσῃ . . .*). *ἀποέρσειε* ⏑⏓–⏓⏑ Φ 329 (*μή μιν ἀποέρσειε . . .*), mais *ἀπόερσε* ⏑⏑⏓⏑ Z 348 (*ἔνθά με κῦμ' ἀπόερσε . . .*);

αὐίαχοι ⏓⏑⏑⏓ N 41 (*ἄβρομοι, αὐίαχοι ἕλποντο δὲ . . .*).

c. Dans les formes à augment ou à redoublement :

εὕαδε ⏓⏑⏑ π 28. *εὕαδεν* ⏓⏑⏑ Ξ 340, P 647, opposés à *ἐήνδανε* ⏑⏓⏑⏑ γ 143. *ἐήνδανεν* ⏑⏓⏑⏑ Ω 25 (de **ἔσϝαδε, *ἐσϝάνδανε*);

εἰοικυῖαι ⏓–⏓– Σ 418, opposé à *ἐοικώς* ⏑⏓– fréquent (*ἵκτο*. dans l'expression *δέμας δ' ἵκτο γυναικί*, où *η* se trouve au temps faible. se ramène à *ἐϝέϝικτο*);

ἠείδης ⏓–⏓ X 280, *ἠείδη* ⏓–⏓ ι 206 (où l'on a vu un augment en *ἠ-* analogue à l'augment en *ā-* de certains verbes védiques commençant par *v, y, r*).

Le parfait **ἔσϝωθα* donnerait, suivant la loi d'alternance, *εἴωθα* avec *ει* au temps fort, *ἔωθα* avec *ε* au temps faible. Or, sur 8 cas de ce parfait chez Homère, on a 2 fois *ἔωθα* ⏑⏓⏑, Θ 408. 422, 2 fois *εἰωθώς* ⏓–⏓ Z 508, O 265. 4 fois *ει* au temps faible, E 203. 231, 766. ρ 394.

d. A l'intérieur de mots simples :

ἀείδῃ ⏓–⏓ ρ 519 (exemple unique chez Homère; cf. *ἀείσω* ⏓–⏓ Théognis. 4), mais *ἀείδω* ⏑⏓– χ 346. etc.;

Ἄϊδος ⏓⏑⏑ (*Ἄϊδος εἴσω* Z 284. etc.), mais *Ἄϊδος* ⏑⏑⏓ (*Ἄϊδος δὲ κατῆλθον* H 330);

νείατος ⏓⏑⏑ Z 295, *νείατον* ⏓⏑⏑ B 824. *νείατα* ⏓⏑⏑ Θ 478. *νειαίρῃ* ⏓–⏓ E 539, etc.. mais *νέαται* ⏑⏑⏓ I 153, 295. *νεαροί* B 289 (le mot *νειός* «jachère» a 6 fois *ει* au temps faible, 1 fois au temps fort : il a sans doute une étymologie différente);

Φάεα ⏓⏑⏑ π 15, ρ 39, τ 417, mais *Φάος*. *Φάει* avec *α* bref au temps faible, fréquemment;

μετήορος, *ϖαρήορος*. *συνήορος*, de **μετάϝορος* . . .

ὄιες ⏓⏑⏑ ι 425 : *ἄρσενες ὄιες ἦσαν* . . ., opposé à *ὄιες* ⏑⏑⏓ ι 184 : *μῆλ' ὀιές τε καὶ αἶγες* . . . (certaines formes homériques attestent une évolution : *οι* compte pour une seule syllabe, v. g. dans *οἰός* ⏓– M 451, *οι* passe à *ο* au temps faible, v. g. *ὄεσσι* ⏑⏓⏑ Λ 106);

Θήιον ⏓⏑⏑ χ 493, *Θεείου* μ 417 (il y a ici de plus une variation de la 2e syllabe).

2° On discerne deux alternances masquées par l'orthographe du texte homérique :

σῶος (ou *σᾶος*) avec voyelle longue au temps fort, et *σόος* ou *σάος* avec voyelle brève au temps faible. La première forme se restitue X 332 : *σῶος ἔσεσθαι*, au lieu de *σῶς ἔσσεσθαι*, la seconde s'atteste dans *σόος*, *σόον*, *σαώτερος*, *σαόφρων*, *σόωσι*, *σαώσω* (*σῶς* et *σῶν* au temps faible peuvent toujours se remplacer par *σόος* et *σόον*, *σώοντες* ι 430 par *σαόοντες*, *σώεσκον* Θ 363 par *σαόεσκον*);

**δήϝιος* ou **δάϝιος* ⊥∪∪, et **δάϝιος* ∪∪⊥. Dans les expressions *δηίου ἐκ πολέμοιο* Η 119, *δηίῳ ἐν πολέμῳ* Ε 117, *δηίου* et *δηίῳ* ont la valeur de dactyles; dans *δηΐῳ μέλπεσθαι Αρηι* Η 241, dans l'expression *δηΐον πῦρ* Ι 347, *δηΐῳ*, *δηΐον* ont donc la valeur d'anapestes. Du reste la même alternance apparaît nettement dans les mots de même racine : *δαΐζων* ⊥–⊥ Λ 497, mais ailleurs *δαΐζων* ∪⊥– Η 247, *δαιζέμεναι* ∪⊥∪∪⊥ Φ 33, *ἐν δαΐ λυγρῇ* ⊥∪∪⊥– Ν 286. Par conséquent *δηώσειν* ⊥–⊥, *δηώσῃ* ⊥–⊥, *δηωθέντε*, *δηῶν* ⊥– Ρ 65, *δήουν* ⊥– Ε 452, etc., sont des formes plus récentes, ou bien recouvrent *δηίσειν*, *δηίσῃ*. . ., *δήιον* (cette dernière forme se lit chez Eumélos et Apollonius de Rhodes : voir là-dessus J. Wackernagel, *Sprachl. Unters. zu Homer*, p. 170).

L'alternance rythmique de la voyelle naturellement brève suivie de *ϝ* apparaît donc dans quelques cas très nets. Elle s'explique par la nature du *ϝ* : *ϝ* est une « continue », comme *σ*, *λ*, *μ*, *ν*, *ρ*; la théorie émise plus haut (fin du § I) convient pour les cas énumérés ici. Ainsi la valeur de longue par position est attribuée à *ο* dans **ἀποϝειπών* ∪⊥–⊥ comme dans *ἀπολήξεις* ∪⊥–⊥.

Il s'agit évidemment d'une alternance ancienne. Elle suppose un *ϝ* ayant sa pleine valeur. Mais des formes alternées, une fois adaptées au rythme dactylique, ont pu subsister par la force de la tradition.

3° Les mots suivants ont une syllabe longue au temps fort, sous la forme *ευ*, *αυ*, une syllabe brève au temps faible, sous la forme *ε*, *α* :

ἀλεύεται ∪⊥∪∪ *ω* 29, *ἠλεύατο* –⊥∪∪ Ν 184, etc., *ἄλευαι*, *ἀλεύασθαι*. *ἀλευάμενος*. mais *ἀλέηται* ∪∪⊥– *δ* 396, *ἀλέαιτο* ∪∪⊥∪ Υ 147, *υ* 368, *ἀλέασθε δ* 774, etc.:

χεύω ⊥– *β* 222, *χεύομεν* ⊥∪∪ Η 336. *κατέχευας* ∪∪⊥∪ *ξ* 38, *ἐχεύατο* Ε 314, etc., mais *σύγχεας* ⊥∪∪ Ο 366, *ἔχεεν* ∪∪⊥ Ζ 419, etc. (107 cas de *ευ*, 8 cas de *ε* : *ευ* se lit au temps faible une fois seulement *χεύωσιν* Η 86);

ἀχεύων ∪⊥– *β* 23, etc., mais *ἀχέων* ∪∪⊥ Β 694, etc.;

ἀγανοῦ β 308, etc., opposé à *ἀγάαστε* ⏑⏑⊥⏑ ε 119;
ἐπιδεύομαι ⏑⏑⊥⏑⏑ Ψ 670, *o* 371. *δεύεται* ⊥⏑⏑ η 73, *ἐπιδευής* ⏑⏑⊥– E 481 (Homère n'a pas employé *δέομαι* ni *-δεής* : *ευ* se trouve 33 fois au temps fort dans *δεύομαι*, 9 fois dans *ἐπιδευής*, mais 4 fois au temps faible dans *δευοίατο* B 128, E 202, *δευήσεαι* ζ 192, ξ 510).

Dans ces cas on ne saurait affirmer que la voyelle brève ait été primitivement suivie de *F* seulement; on a même des raisons de croire à la présence ancienne d'un élément caduc (*σ* ou *y*). Mais, cet élément une fois tombé, l'alternance était analogue à celle des mots précédents.

4° Les adjectifs en *-Feις*, *-Fεντος*, peuvent, d'après le rythme, se diviser en trois groupes : 1° type *δακρυόεις*, *δακρυόεντος*, *κρυόεσσα* (et *χαρίεις*), où la voyelle suivie de *F* compte pour une brève au temps faible; 2° type *κοτήεις*, *μεσήεις*, *τεληέσσας*, où la voyelle précédant *F* compte comme longue au temps fort; 3° type *δινήεις*. *δινήεντι*, *δενδρήεντι*. *δενδρήεσσα*, *ὠτώεντι*. . . ., où la voyelle est longue au temps faible. Ces derniers n'apprennent rien pour l'alternance, puisque leur forme rythmique (⊥–⊥ ou ⊥–⊥⏑) est réglée par la loi des mots molossiques et la loi des mots dispondaïques. L'opposition de *o* à *η* dans les deux premiers groupes n'est pas conforme aux alternances ordinaires.

Une alternance réelle apparaît dans un participe parfait : *μεμαώς* ⏑⊥– Π 754. *μεμάοτε* ⏑⊥⏑⏑ N 197, avec *α* long au temps fort, *μεμαώς* ⏑⏑⊥ E 301. etc., *μεμαῶτος* Θ 118, etc., avec *α* bref au temps faible. *βεβαῶτα*, *γεγαῶτα*, etc., gardent leur voyelle brève au temps faible devant *-*Fῶτα*. Dans *βεβαρηότα*. *τεθνηότος*, etc., qui ont *η* au temps fort, *τεθνηῶτος* ⊥–⊥⏑, *κεκμηῶτα* ⊥–⊥⏑, *πεπληώς* ⊥–⊥, qui ont *η* au temps faible, du reste nécessité par le mètre. il s'agit de voyelle étymologiquement longue.

5° Dans les cas où c'est une voyelle naturellement longue ou une diphtongue primitive qui précède le *F*, l'alternance de la longue au temps fort et de la brève au temps faible s'atteste pour quelques formes seulement :

α. *ἐπαΐσσει* (de **αἰFίσσω*) ⏑⊥–⊥ X 142. *ἀίσσουσι* ⊥–⊥⏑ Λ 553, *ἀίξῃ* ⊥–⊥ O 80. 580, etc.. s'opposent à *ὑπαΐξει* ⏑⏑⊥–, 1 fois seulement, Φ 126;
ἵλαος –⊥⏑ A 583, à *ἵλαος* ⊥⏑⏑ T 178. *ἵλαον* ⊥⏑⏑ I 639:
κυκειῶ ⏑⊥– Λ 624. 641, à *κυκεῶ* ⏑⏑⊥ κ 290, 316;
δαήρ (de **δαιFήρ*) ⊥– Γ 180. *δᾶερ* ⊥⏑ Z 344. 355, *δαέρα*

⏑⏑ Ξ 156, à *δαέρων* ⏑⏑ Ω 762. Pour *δαέρων* ⏑– Ω 769, au début du vers, il représente sans doute un **δαίϝρων*, analogue à *πατρῶν*.

b. *ἀήρ*, *ἠέρος*..., *ἠέριος*, *ἠερίη*, *ἠεροειδέι*, *ἠερόεντος* ont toujours α long (ou *η*), mais toujours placé au temps fort.

Ont aussi α long au temps fort les composés en *-αής* : *ἀκραέϊ* –⏑⏑ Ξ 253, 299, *ἀλιαέες* ⏑⏑⏑⏑ δ 361, *δυσαής* ⏑⏑– ε 295..., *ὑπεραέϊ* ⏑⏑⏑⏑ Λ 297. Un composé avec α bref au temps faible se dissimule sous la forme *ἀκραῆ Ζέφυρον* ⏑–⏑⏑⏑ β 421, au lieu de *ἀκραέα Ζέφυρον* ⏑⏑⏑⏑⏑, moins certainement dans *ζαής* –⏑ M 157, ε 368, *ζαῆν* –⏑ μ 313.

Les formes verbales *ἀέσαι* ο 40, *ἄητον* I 5, *ἀήμεναι* Ψ 214..., *ἀήτη* O 626, *ἄελλα* Π 374, ont toujours α bref au temps faible chez Homère.

A l'indicatif aoriste, α est soumis à l'alternance : *ἄεσα* ⏑⏑ τ 342, *ἀέσαμεν* ⏑⏑⏑ γ 151, mais *ἄεσαν* ⏑⏑⏑ γ 490, ο 188.

c. *λησῖοί* ⏑–⏑ I 406 s'oppose bien à *λεισῖή* ⏑⏑– I 408, mais la longue se trouve au temps faible dans *λήϊσσομαι* –⏑⏑ ψ 357, *λήϊσσατο* Σ 28, α 398, *λητίδι* –⏑⏑ K 460.

Cf. *ναῖον* ou *νᾶον* –⏑ ι 222, et *νάει* ⏑⏑ ζ 292, *νάουσι* ⏑⏑⏑ Φ 197, *αἰενάοντα* ⏑⏑⏑⏑ ν 109;

d. Aux cas obliques de *Ἄρης* (*Ἄρηϝος*, etc.), la voyelle précédant la désinence est longue au temps fort dans *Ἄρηος* ⏑⏑⏑ B 110, *Ἄρηι* ⏑⏑⏑ E 430, *Ἄρηα* θ 309, etc., elle est brève au temps faible dans *Ἄρεος* ⏑⏑⏑ Δ 441, *Ἄρεος* ⏑⏑⏑ T 47, θ 267, *Ἄρεϊ* ⏑⏑⏑ B 479. Les exceptions à la loi d'alternance sont *Ἄρηος* ⏑–⏑ B 767, Γ 128, Σ 264, *Ἄρηι* ⏑–⏑ B 515, E 829, 841, *Ἄρηα* ⏑–⏑ E 827, Υ 152, *Ἀρηικταμένῳ* ⏑–⏑⏑⏑ X 72, et, d'autre part, les cas de contraction *Ἄρει* ⏑–, au 6e pied, θ 276, *Ἄρῃ* ⏑⏑ E 757, Φ 112, 431 (en tout 12 exemples sur 107 du mot aux cas obliques).

e. On n'a que 3 fois la brève au temps faible dans *ἥρωος* ⏑⏑⏑ ζ 303, *ἥρωι* ⏑⏑⏑ H 453, θ 483, sur 62 cas de *ἥρωος*, *ἥρωι*... avec *ω* fréquemment au temps faible : *ἡρώων* ⏑–⏑ A 4, *ἥρωες* ⏑–⏑ B 110, *ἡρώεσσιν* ⏑–⏑⏑ B 483.

On a 2 fois la brève au temps faible dans *χρέος* θ 353. λ 479, contre 5 cas de *ει* au temps fort (*χρεῖος* Λ 686, 688, N 746, α 409, β 45), 4 cas de *ει* au temps faible (*χρεῖος* –⏑ Λ 698, γ 367, φ 17, *χρείως* –⏑ θ 355), auxquels s'ajoutent 2 cas de *χρειώ* ⏑– (A 341, Θ 57), et 9 cas de *χρειώ* –⏑ (K 118,

142, etc.). Au lieu de *χρεώ* contracté en une syllabe, qui se rencontre 15 fois, on admet *χρή*.

Il est vrai que le rythme dactylique ne se prête guère à l'alternance pour ces formes.

f. Aux cas obliques de *νηῦς*, l'état des choses s'éloigne nettement de l'alternance rythmique régulière. Le génitif *νηός* a 84 fois *η* au temps fort, 12 fois *η* au temps faible. *νεός* 19 fois *ε* au temps faible; on trouve 44 fois *νηῶν* ⏑ –, 35 fois *νηῶν* – ⏑, 42 fois *νεῶν*, 37 cas de *νήεσσι* – ⏑ ∪, 10 de *νέεσσι* (*νήεσιν* ⏑ ∪ ∪ peut être admis Ξ 238); pour les formes *νηί*, *νῆα*, *νῆες*, *νῆας*, la proportion de *η* au temps faible est beaucoup moins importante (96 *νηί* ⏑ ∪, 3 *νηί* – ⏑, 117 *νῆα* ⏑ ∪, 1 *νῆα* – ⏑, 1 *νέα*, etc., 174 *νῆας* ⏑ ∪, 19 *νῆας* – ⏑, 16 *νέας*).

g. Aux cas obliques des noms en *-ευς*, on constate les alternances :

Φυλῆα – ⏑ ∪ Ψ 637, mais *Φυλέος* ⏑ ∪ ∪ K 110, 175;

Πηλῆος – ⏑ ∪ I 147, etc., *Πηλῆι* – ⏑ ∪ Π 381, etc., *Πηλῆα* – ⏑ ∪ T 334, etc., mais *Πήλεος* ⏑ ∪ ∪ Σ 18, etc., *Πηλεϊ* ⏑ ∪ ∪ Ω 61. Mais on a 2 fois *η* au temps faible : *Πηλῆος* ⏑ – ⏑ Λ 769, Π 175 (au lieu de *Πήλεος υἱέ* – ⏑ – ⏑, v. g. T 216, on peut admettre *Πηλῆος υἱέ* – ⏑ ∪ ∪ ⏑; et de même *Μηκισ/ῆος υἱός* B 566, Ψ 678, au lieu de *Μηκισ/έος υἱός*).

Certains noms propres en *-εύς* ont uniquement les formes avec *ε* bref au temps faible : *Ἀτρέος*, *Ἀτρέι* ⏑ ∪ ∪ (16 fois), *Θησέα* ⏑ ∪ ∪ (2 fois), *Πρωτέος* ⏑ ∪ ∪ Δ 365, *Τυδέος*, *Τυδέι*, *Τυδέα* ⏑ ∪ ∪ (35 fois), *Ἀμαρυγκέα*, *Ἰφέα*, *Καινέα*, *Πορθέϊ*, *Τυφωέος*, *Τυφωέϊ* (chacun une fois).

τοκέων ∪ ∪ ⏑ O 660, Φ 587 est exceptionnel, en face de *τοκήων* ∪ ⏑ –. *Δωριέες* τ 177 est nécessité par le mètre.

Tous les autres noms propres, et tous les noms communs en *-εύς* ont exclusivement *-ῆος*, *-ῆι* . . . : 1° avec *η* toujours au temps fort, *Ἀφαρῆα*, *Δουλιχιῆος*, *Ἐνιπῆος*, *Καπανῆος*. . ., *ἀλιῆες*, *ἀμφιφορῆα*, *βασιλῆος*, *ἡνιοχῆα*. *ἠπεροπῆα*, *ἱερῆα*, *νομῆες*, *ὀχῆα*. . .; 2° avec *η* toujours au temps faible, *Ἀλωῆος*, *Ἀιδωνῆι*, *Βρισῆος*, *Ἐρεχθῆος*. . ., *ἀρισ/ῆες*, *τραπεζῆες*, *χαλκῆες*. . .; 3° avec *η* tantôt au temps fort, tantôt au temps faible, *Ἀχιλῆος* et *Ἀχιλλῆος*. *Ὀδυσῆος* et *Ὀδυσσῆος*. . ., *ἱππῆες*, *ἱππήων*, *οἰκῆι*, *οἰκῆες*. *οὐρῆες*, *ϖομπῆες*. . .

h. La brève au temps faible se rencontre très rarement pour les formes suivantes :

ἕως ∪ ⏑, 1 fois, *β* 78, contre 22 cas de la longue au temps fort, 18 de la longue au temps faible, 6 cas de contraction;

τέως ⏑⊥, 3 fois. T 189. Ω 658. σ 190, contre 1 cas de la longue au temps fort, 3 cas de la longue au temps faible, 3 cas de contraction;

ἀεί ⏑⊥, 3 fois, M 211, Ψ 648, o 379. contre 205 cas de *αι* au temps fort, 30 de *αι* au temps faible auxquels s'ajoutent 7 cas de *αἰεὶ γενετάων* ⏑⊥⏑⏑⊥⏑;

υἱός, *υἱέ* ⏑⊥, 10 fois, Δ 473, E 612, Z 130, H 47, I 84. Λ 200, O 244, P 575, 590, λ 270 (chiffre qui peut être augmenté par les corrections *Πηλῆος υἱέ* ⏑⊥⏑⏑⊥. *Μηκισῆος υἱός* ⊥⏑⊥⏑⏑⊥), contre 444 cas de *υι* long au temps fort, 59 de *υι* long au temps faible.

Φυσίζοος ⏑⊥⏑⏑. 3 fois.

Mais la brève ne se rencontre jamais chez Homère dans les autres mots qui ont une voyelle longue par nature ou une diphtongue devant *F* : *γαίων*, *δαῖον*, *ἐλαίη*, *ζωός*, *ζώειν*, *ἠώς*, *ἠῶθεν*, *ϑηήσαο*, *ϑηήσατο*, *καίω*, *κλαίω*, *κληίς*. *κληισίαί*, *κληῖσαι*, *ἐκληίσεν*, *λαός*, *λᾶας*, *λεῖος*, *νήει*. *νήησαν*. *οἷος*, *ϖλώοιεν*. *ἐποίει*. *ϖοιήσετε*. *ϖοίη*, *ϖνοιή*, *ἐρρώοντο*, *σκαιός*, *νωΐ*, *σφωΐ*, *ϖρωΐ*, etc.

i. La voyelle longue ou la diphtongue finales d'un mot, placées devant *F* d'un mot suivant, comptent pour une longue au temps fort : *ἔλθῃ καὶ εἴπῃσι* ⊥⏑⊥⏑⊥⏑ O 57. Au temps faible, elles comptent tantôt pour une brève, v. g. *ἀνδρός τε ϖροτέροιο καὶ ἄσ(ε)ος* Γ 140; tantôt pour une longue, v. g. *κέλεται καὶ ἀνδάνει αὐτῇ* β 114. *ὅππως κε ϖόλιν καὶ ἄσ(υ) σαώσεις* P 144, *βροτολοιγῷ ἶσος Ἄρηΐ* (4 fois dans l'Iliade. 1 fois dans l'Odyssée). Les cas de la longue sont plus nombreux que ceux de la brève.

Il semble bien que si le *F* avait gardé sa valeur ancienne pleine et entière, la longue ou la diphtongue qui le précèdent ne pourraient pas s'abréger au temps faible, que le *αι* de **αἰϜίσσω*, par exemple, ne varierait pas plus que celui de *αἰτέω* ou de *βαίνω*; le *η* de **ληϜισῖός* pas plus que celui de *μήτηρ*.

L'alternance de la longue au temps fort et de la brève au temps faible, quand il s'agit d'une voyelle normalement longue ou d'une diphtongue, est une innovation assez rare dans la poésie homérique, mais qui se développera plus tard : ainsi, chez les Tragiques, la première syllabe de *αἰεί*, *ϖοιῶ* est régulièrement longue au temps fort et brève au temps faible.

§ VII. Voyelle suivie de consonne + *F*.

1° La voyelle qui précède le groupe formé par une consonne et un *F* obéit à la loi d'alternance rythmique, c'est-à-dire a la

valeur d'une longue au temps fort et d'une brève au temps faible dans les cas suivants :

a. Groupes de mots dont le premier finit par une voyelle naturellement brève, le second commence par *δF* :

ἡμεῖς δὲ δείσαντες ⊥–⊥–⊥∪ *ι* 236, mais *τῶν δ' ἄρα δεισάντων* ⊥∪∪⊥–⊥ *μ* 203;

ὤλετό μοι κλέος ἐσθλόν, ἐπὶ δηρὸν δέ μοι αἰών Ι 415, où le *ι* de *ἐπὶ* est long par position au temps fort, mais *ἀλλ' οὐ μάν σ' ἔτι δηρὸν ἀνέξομαι...* Ε 895, où le *ι* de *ἔτι* est bref au temps faible.

b. Groupes de mots dont le premier finit par une voyelle brève suivie de consonne, le second commence par *F* :

κουριδίης, ἧς οὔ τι χάριν ἴδε, πολλὰ δ' ἔδωκε Λ 243;

... *Ἀμφίνομος ἴδε νῆα* π 351,

où la syllabe finale de *χάριν* et celle de *Ἀμφίνομος* comptent comme longues au temps fort;

ἦ ἵνα ὔέριν ἴδῃ Ἀγαμέμνονος Ἀτρείδαο Α 203;

νόσ|ιμον ἦμαρ ἰδέσθαι γ 233,

où les syllabes finales de *ὔέριν*, *ἦμαρ* comptent comme brèves au temps faible devant *ἴδῃ*, *ἰδέσθαι*.

On rencontre quelques exceptions : *Ἕκτορ εἶδος ἄρισ|ε...* Ρ 142, *εὖ μὲν τόξον οἶδα...* θ 215, *οἶνον οἰνοχοεῦντες...* γ 472, *τοῖον οἱ πῦρ δαῖεν...* Ε 7, et 40 autres fois devant *οἱ*. Sur ces 44 exceptions, la syllabe longue dont il s'agit se trouve 24 fois au 1er pied (Ρ 142, γ 472, déjà cités, Ε 7, Ζ 194, Ι 131, Λ 543, Μ 103, Ξ 521, Ο 183, Φ 547, 586, α 239, β 249, δ 559, ε 16, 41, 113, 143, θ 79, κ 434, ξ 96, 369, ρ 145, τ 244), 12 fois au 2e pied (θ 215 déjà cité, Ζ 157, Θ 190, Κ 129, Λ 792, Ο 403, Ρ 699, Φ 570, Χ 438, δ 292, θ 302, τ 226), 8 fois au 3e pied (Ε 695, Ν 710, Ξ 166, Π 460, Ρ 324, φ 54, ψ 101, 169).

On peut assimiler aux mots commençant par *F* la particule *ὡς* : dans *αἴγειρος ὡς* ⊥–⊥– Δ 482, *-os* compte pour une longue au temps fort, mais dans *αὐτὸς δὲ κτίλος ὡς* ⊥–⊥∪∪⊥ Γ 196, ou bien *καὶ θεὸς ὡς ι* 339, la syllabe *-os* reste brève au temps faible. Ici il n'y a pas d'exception.

c. Dans les mots composés :

περίδδεισαν ∪⊥–⊥ Λ 508, *ὑποδείσας* ∪⊥–⊥ *ι* 377, etc. (13 cas de la syllabe longue), mais *ὑποδείσατε* ∪∪⊥∪∪ β 66;

ἀδεές (ou *ἀδδεές*) ⏑ – – Θ 123. Φ 481, τ 91. mais *ἀδεής* – ⏑ – H 117;

ἔννεπε ⏑ – – B 761, α 1, mais *ἐνέποιμι* – – ⏑ ρ 561, *ἐνέποντες* Λ 643, etc., et *ἐνοπή* – – ⏑ M 35, etc.;

ϖαρειπών ⏑ – ⏑ Z 62, H 121, Λ 793, O 404, *ϖαρειποῦσ'* (α) ⏑ – ⏑ Z 337, mais *ϖαρείπη* – ⏑ – A 555. *ἀπειπόντος* – ⏑ – ⏑ T 75.

Suivant ce principe, la voyelle reste brève au temps faible devant consonne + *F* dans : *ἀφανδάνει* – ⏑ – – *π* 387, *ἐφήνδανε* – ⏑ – – H 45, *ὑπείξομαι* – ⏑ – – A 294, *ὑπείξεαι* – ⏑ – – *μ* 117, *εἰσανιδών* ⏑ – – ⏑ Π 232, dans *δυσήχεος* – ⏑ – – B 686, etc.

d. Dans les mots simples suivants (qui ont 3 ou plus de 3 syllabes) :

ἄνεται ⏑ – – K 251, *κατάνεται* – ⏑ – – *β* 58, *ρ* 537. mais *ἄνοιτο* – ⏑ – Σ 473;

εἵνεκα ⏑ – –, mais *ἕνεκα*, *ἕνεκεν* – – ⏑;

εἴνατος «neuvième» ⏑ – – B 295, Θ 266, et dérivés *εἰναέτες* ⏑ – – ⏑, *εἰνάκις* ⏑ – –, *εἰνάνυχος* ⏑ – – ⏑. mais *ἐνάτη* – – ⏑ B 313;

εἰνοσίφυλλον ⏑ – – ⏑ B 632, etc., mais *ἐνοσίχθων* – – ⏑ – H 445, etc.;

εἴριον, *εἴρια* ⏑ – – M 434, etc., composés *εἰροκόμῳ* ⏑ – – ⏑, *εἰροπόκων* ⏑ – – ⏑. mais *ἐρίοιο* – – ⏑ – *δ* 124;

κουλεόν ⏑ – – A 30, etc., mais *κολεόν* – – ⏑ *θ* 404, *κολεοῖο* – – ⏑ – A 194, etc.;

ἀπειρέσιοι – ⏑ – – ⏑ *τ* 174, *ἀπειρεσιην* – ⏑ – – ⏑ Υ 58..., *ἀπείρων* – ⏑ – Ω 545, *ϖείρατα* ⏑ – – Ξ 200..., mais *ἀπερείσια* – – ⏑ – – Π 178, etc.

Dans *ϖελέκκησεν* – ⏑ – – *ε* 244, *ϖελέκκῳ* – ⏑ – N 612, *ἡμιπέλεκκα* Ψ 851, 858, 883, le *κκ*, représentant *κF*, fait position au temps fort.

La loi d'alternance rythmique rend compte des formes sous lesquelles nous apparaît le verbe **Fελ Fω* : *εἰλόμενοι* ⏑ – – ⏑ E 782, *εἰλομένων* ⏑ – – ⏑ E 203, Θ 215 (de **Fελ Fόμενοι*, *λF* faisant position au temps fort), *ἑάλη* – – ⏑ N 408, etc. (de **ἐF άλ Fη*, *λF* ne faisant pas position au temps faible), *ἑέλμεθα* – ⏑ – – Ω 662 (de **Fε Fέλμεθα*), et même *εἰλέωσιν* B 294, *εἰλεῦντα* *λ* 573, *εἰλεῦντο* Φ 8, apparemment scandés – ⏑ –, en réalité – – ⏑ (de **Fελ Fέωσιν*, **Fελ Fέοντα*, **Fελ Fέοντο*, où *λF* ne fait pas position au temps faible).

2° Certains mots présentent seulement des traces d'alternance rythmique chez Homère, c'est-à-dire que la voyelle précé-

dant le groupe de consonne + *F*. placée au temps faible, compte tantôt pour une longue, tantôt pour une brève :

ἐρώμεθα ⏑⊥⏑⏑ *θ* 133, *ἔροιτο* ⏑⊥⏑ *α* 135, *γ* 77, *ἔρειο* ⏑⊥⏑ Λ 611, *ἔρεσθαι* ⏑⊥– *α* 405, *γ* 69, 243, *ξ* 378, *ο* 362. *π* 465. mais aussi *εἴρηαι* –⊥⏑ *α* 188, *εἴρηται* –⊥⏑ *ι* 503, *εἰρώμεθα* –⊥⏑⏑ *π* 402, *εἴρεσθαι* –⊥⏑ *τ* 95. *εἰρήσομαι* –⊥⏑⏑ *η* 237. *τ* 104, 509, *εἰρήσεται τ* 46, *εἰρήσομεθ'* (*α*) *δ* 61 (contre 31 cas de *ει* au temps fort dans les formes du présent);

κενά ⏑⏑ *χ* 249, mais aussi *κεινῇσιν* –⊥⏑ Δ 181 (contre 3 cas de *ει* au temps fort);

μονωθείς ⏑⊥– Λ 470, mais aussi *μούνωσε* –⊥⏑ *π* 117. *μοῦνος* –⊥ K 225, *μοῦνον* –⊥ Ξ 492, *μοῦνοι* –⊥ I 340 (1 cas de *ο*. 4 cas de *ου* au temps faible, contre 36 cas de *ου* au temps fort);

ξενίη ⏑⏑⊥ *ξ* 158, *ν* 230, *ρ* 155, *ξενίῃ ω* 286. 314, *ξενίων* ⏑⏑⊥ *ο* 514, 546, *ξένιον* ⏑⏑⊥ *ξ* 389. mais aussi *ξεινήιον* –⊥⏑⏑, 10 fois, *ξεινίσσομεν* –⊥⏑⏑ *η* 190..., *ξεῖνος* –⊥ *η* 24, *θ* 388..., *φιλόξεινοι* ⏑⊥–⊥, 4 fois (*ε* au temps faible 8 fois, *ει* au temps faible 89 fois, *ει* au temps fort 172 fois);

ἀρέων ⏑⏑⊥, génitif pluriel, I 566, mais aussi *ἀρήμεναι χ* 322, *ἀρώμενος* –⊥⏑⏑ *τ* 367, *ἀρήσετ'* –⊥⏑ *β* 135, *ἀρησόμεθ'* I 172 (contre 14 cas de *ἀρᾶται* ⊥–⊥, *ἀρήσῃ* ⊥–⊥, 5 de *ἀρῆς* ⊥–, *ἀράων* ⊥–⊥..., 3 de *ἀρητήρ* ⊥–⊥, *ἀρητῆρος* ⊥–⊥–, *ἀρητῆρα* ⊥–⊥⏑).

En face de la forme à redoublement **δέδϝια*, scandée régulièrement *δείδια* ⊥⏑⏑ N 49. *δ* 820. etc.. *δείδιμεν* ⊥⏑⏑, *δείδιθι* ⊥⏑⏑, *δειδιότα* ⊥⏑⏑⊥, etc., on a 1 fois seulement *δεδίασιν* ⏑⏑⊥⏑ Ω 663.

La forme plus récente *δείδοικα* ne suit pas la loi d'alternance, et a toujours *ει* au temps faible; *δειδίσσεσθαι* semble avoir un redoublement analogue à celui de *παιφάσσω*, *δαιδάλλων*.

Dans les formes à augment, la loi d'alternance ne joue pas : *ἔδδεισα* a toujours *ε* long par position, au temps fort (11 fois, v. g. Ω 364), ou au temps faible (5 fois, v. g. X 19); sur *ἔρρεξα*, *ἔρεξα*, *ἔρρηξα*, voir plus haut, p. 79.

3° La voyelle suivie de consonne et *F* est longue au temps faible aussi bien qu'au temps fort dans les mots suivants (dont la forme simple a le plus souvent deux syllabes) :

γουνός. *γούνατος*..., *δουρός*. *δούρατος*...,

δειρῆς. *δειρῇ*, *δειρήν*..., *ἀποδειροτομήσω*, *δειροτομῆσαι*. *δουλιχοδείρων*... (*δειρήν* –⊥ T 285, *δειραί* –⊥ *μ* 90);

ἶσος, *ἶσον*, *ἶσα*..., *ἰσόθεος*, *ἰσόμορον*, *ἰσωσαίμην*, *ἰσόπεδον*, *ἰσοφαρίζεις*, *ἰσοφόροι*, *ἰσάζουσ'* (*ι* au temps faible *ἰσάσκετο* –⊥⏑⏑ Ω 607, 1 fois);

καλός, καλώ, καλοί... (*καλός* ‿⊥ ζ 276, θ 310, Φ 108, etc.);

κούρη, κοῦρος et les dérivés (*κούρη* ‿⊥ Γ 426 et fréquemment);

νοῦσος, νούσῳ..., *ἄνουσοι* (*νοῦσος* ‿⊥ λ 172, *νούσῳ* ‿⊥ ε 395);

οὐδός, οὐδοῖο... «seuil» (*οὐδοῖο* ‿⊥⌣ η 96, *οὐδοῦ* ‿⊥ η 87, ρ 339 : 3 cas de *ου* au temps faible, 42 de *ου* au temps fort);

οὖρον «limite» ⊥⌣ Φ 405, *οὔροισι* ‿⊥⌣ Μ 421;

σℸεῖνος, σℸείνομαι, σℸεινωπός (*σℸεῖνος* ‿⊥ Μ 66, *σℸείνει* ‿⊥ χ 460, *σℸείνοιτο* ‿⊥⌣ σ 386, *σℸείνοντο* ‿⊥⌣ Ξ 34, ι 219, *σℸεινωπόν* ‿⊥⌣ μ 234);

φάρεϊ, φᾶρος... (*φᾶρος* ‿⊥ γ 467, etc. 8 fois sur 28 cas);

οὔλῳ (de **ὄλϜῳ* = att. *ὅλῳ*), *οὖλε* ω 402 (= latin salve) ont *ου*, mais au temps fort seulement.

On peut ajouter ici les verbes en *-άνω, -ίνω, -ύνω*, qui, quelle que soit leur étymologie, ont chez Homère ᾱ, ῑ, ῡ devant le *ν*, au temps fort et au temps faible : v. g. *δύνει* ‿⊥ Ρ 392, *ὀτρύνω* ⊥‿⊥ Ο 402, *φθάνει* ‿⊥ Ι 506, Φ 262, *ἱκάνω* Ν 449... (*ἵκανον* ⌣⌣⊥ ο 101 est douteux), *κιχάνω, τίνειν, φθίνουσιν*.

Autant que nous puissions en juger par les fragments qui nous restent, Alcée et Sappho observent régulièrement la loi d'alternance : *ἴσσος Ἄρευι* ⊥⌣⌣⊥⌣ Sappho, 89, 5, mais *κίνης καί κεν ἴσως* ⊥‿⊥⌣⌣⊥ Alcée, 42 a, *περὶ ταῖς δέραισιν* ⌣⌣⊥⌣⊥⌣ Alcée, 28, 1 mais *ποικιλόδειροι* 48, 2, *ἦλθες ἐκ περάτων γᾶς* ⊥⌣⊥⌣⌣⊥‿ Alcée, 36, 1, mais *γᾶς τ' ἀπὸ περάτων* ⊥⌣⌣⊥⌣⊥ 48, 1 (édition Hiller-Crusius).

Hésiode a employé *καλός* avec *α* bref au temps faible, 2 fois, *Théog.*, 585, *Op.*, 63, mais aussi avec *α* long au temps faible, v. g. *Théog.*, 17. Les nombreux exemples de *καλός* avec *α* long ou *α* bref que Schneider (*Callimachea*, I, p. 152) a cités d'Alcman, Théognis, Solon, Hérodas, l'Anthologie Palatine sont tous conformes à la loi d'alternance, sauf un de l'Anthologie Palatine (*Satyr.*, X, 13, 1).

Chez Théocrite, la loi d'alternance est observée pour *κώρα, κόρα, νοῦσος, νόσος, κᾱλός, κᾰλός, ἴσσος, ἴσος, μῶνος, μόνος*, avec quelques exceptions, moins régulièrement pour *ξεῖνος, ξένος* à cause des nécessités métriques.

Ces alternances ne sont pas rares chez les Tragiques (v. g. *μούνη* ⊥‿ Sophocle, *Ant.*, 508, *μόνη* ⌣⊥ 566), où elles ne sont conservées sans doute que par tradition.

Ainsi, dans le cas de voyelle suivie de consonne + Ϝ, l'alternance rythmique est moins régulière chez Homère que chez des auteurs plus récents.

§ VIII. Groupe de consonne et liquide.

La voyelle brève par nature, qui précède le groupe formé par une consonne et une liquide, quand elle est placée au temps fort, — et elle l'est souvent, — compte régulièrement pour une longue chez Homère comme dans toute la versification grecque : v. g. *ὦ πάτερ ἡμέτερε* Κρονίδη Θ 31, *ἐνὶ* Τρώεσσ' ⏑ ⏓ ⏑ ⏓ Θ 148, Ἀτρείδης ⏓ ⏑ ⏓ A 12, *ἀγλαός* ⏓ ⏑ ⏑ E 276.

Si le groupe commence un mot, il fait rarement position au temps faible :

ἐκ δὲ Χρυσηΐς νηὸς βῆ... A 439, etc. (59 exemples au 1er pied : A 439, B 359, Δ 57, 438, E 170, 490, 605, 730, 810, H 189, 331, Θ 100, 134, 329, I 100, 193, M 212, 274, N 392, Ξ 35, Π 441, 485, Σ 334, T 222, 228, Υ 38, Φ 179, 340, X 179, 514, Ψ 13, Ω 215, 500, 676, *β* 322, 395, *η* 21, *λ* 233, 237, 632, *μ* 357, *ν* 105, 283, 363, *ξ* 385, *ο* 315, *π* 185, 447, *ρ* 417, 564, *τ* 576, *φ* 47, 197, 230, *χ* 117, 232, 273, *ω* 153, 1 fois *τὰ πρῶτ' θ* 268);

ἐξ οὗ δὴ τὰ πρῶτα... A 6, *πειρᾶν ὥς κε* Τρῶας... Δ 66 (54 cas au 2e pied Δ 66, 71, Z 69, 73, H 27, 175, K 299, Λ 521, 686, M 329, N 288, 502, Ξ 402, O 297, Π 284, 303, 783, P 319, 613, T 210, Υ 161, Φ 459, X 101, *ζ* 34, *η* 237, *λ* 221, *ν* 133, 215, 228, *π* 392, 402, *ρ* 595, *τ* 104, *φ* 144, 162, *χ* 395, — dans *τὸ πρῶτον* Δ 267, 424, *δ* 13, 159, 509, *ξ* 467, *ψ* 214, *τὰ πρῶτα* A 6, N 679, P 612, Ψ 275, 523, 538, *τὸ πρόσθεν* M 40, *δ* 688, *τὸ πρίν* N 105, Ω 543, *γ* 265);

... *ἐπεί σε πρῶτ' ἱκέτευσα ρ* 573, *ἐπεί με πρῶτ' ἔασας* Ω 557, au 4e pied (et encore *τὰ πρῶτα* Z 489, M 420, *α* 257, *θ* 553, *τὸ πρίν* E 54, Π 208, *τὸ πρόσθεν* Ψ 583, *λ* 629, au total 10 fois au 4e pied);

ἀλλὰ μάλ' εὔκηλος τὰ φράζεαι... A 554, *τὸ* Τρώικον K 11 (2 fois au 3e pied).

Mais, d'une façon générale, un groupe quelconque de consonnes, initial de mot, fait rarement position au temps faible.

Il arrive qu'une brève finale de mot garde sa valeur de brève au temps faible, devant le groupe de consonne + liquide :

soit dans les cas comme *ἠὲ σὺ πρῶτος ἔπελθε*... *ρ* 275, *καὶ τά γε χρυσείην* ⏓ ⏑ ⏑ ⏓ ⏑ ⏓ Ω 795 (une prosodie analogue se constate encore A 97, Γ 313, Δ 329, E 462, I 382, Λ 572, Σ 122, T 313, Υ 92, Ψ 186, Ω 795, *γ* 320, *δ* 127, *θ* 92, *κ* 234,

λ 69, μ 99, 215, ξ 334, 529, ρ 121, 275, 597, τ 291, υ 92, ψ 106, et devant Πριαμίδαο, Πριαμίδῃ... Γ 356, H 250. — H 112, N 40, 80. — N 316, Ξ 375, — O 604, P 503, Σ 164); soit, plus fréquemment, dans les cas comme *ἐπιπροΐηλε τράπεζαν* Λ 628, *φοινήεντα δράκοντα* M 202, 220, c'est-à-dire avec les mots qui autrement ne pourraient entrer dans le vers dactylique (ces mots sont : *βροτῶν*, *βροτός* suivi de consonne, *βραχίονος*, *δράκων*, *δρόμους*, *Δρύαντος*, *Δρύαντα*, *Θρόνῳ*, *Θρόνων*, *Θρασειάων*, *κλεηδόνι*, *Κλεωναί*, *κλιθῆναι*, *κλύδων*, *Κλυταιμνήστρη*, *κραδαινόμενον*, *κράνεια*, *κραταιός*, *Κραταιΐς*, *κράτος μέγα*, *κρατευτάων*, *κρεῶν*, *Κρονίων*, *Κρόνου παῖς*, *κρυφηδόν*, *Πλάταια*, *πλέων* « naviguant », *πλέων* « plus », *πλέον* « plein », *προθυμίῃσι*, *προΐκτης*, *προκείμενα*, *προσαΐξας*, *πρὸ ἄστεος*, *πρὸς ἀλλήλους*, etc., *προπάσας*, *πρόσωπον*, *προσηύδα*, *τράγους*, *τράπεζα*, *τραπείομεν*, *τρέμον*, *τρέφει*, *τρίαινα*, *τρίτος*, *τριήκοντα*, *τροποῖς*, *τροφοῦ*, *φλιῇσι*, *χρέος*, *χρέως*).

Quand le groupe est à l'intérieur d'un mot, il fait normalement position au temps faible aussi bien qu'au temps fort : v. g. *Πάτροκλος* ⏑ – – I 190, 216, 658, 666, ou *Πάτροκλος* – ⏑ ⏑ I 195, *δίφρον* – ⏑ Λ 273, 399, *ὄφρα* – ⏑ Ξ 87, *πέτρη* – ⏑ O 273. Il est beaucoup plus rare que le groupe ne fasse pas position, et alors il s'agit presque toujours de mots qui, autrement, ne pourraient pas entrer dans le vers dactylique : *ἀερότη* (dans l'expression *νὺξ ἀερότη* ⏑ – ⏑ ⏑), *ἀερτάζομεν*, *ἀλλοθρόων*, *ἀλλοθρόους*, *ἀλλοπρόσαλλον*, *ἀλλότριος*, *ἀμφιερότης*, *ἀμφιδρυφής*, *Ἀμφιτρύωνος*, *ἀδρότητα*, *Ἀφροδίτη*, *βεβροτωμένα*, *δακρύοισι*, *Εἰρετρίαν*, *σχετλίη*, *τειχεσιπλῆτα*, *τετράκυκλον*. *ἐκλίθη*, *ἐτράφην*, *προσέκλινε* ⏑ – ⏑, *προσέπλαζε*, *πρωτόπλοον*. Comme formes non absolument nécessitées par le mètre, on cite : *δακρυπλώειν* ⏑ – – – τ 122, *Ὀτρυντείδην* ⏑ – ⏑ ⏑ – Υ 383, *Ὀτρυντῆι* ⏑ – – – 384, *Ὀτρυντείδῃ* ⏑ – ⏑ ⏑ – 389, *ἐνέκρυψε* ⏑ ⏑ – ⏑ ε 488, *κεκρυμμένα* ψ 110, *ἐπιφράσσετ'* ο 444, *Πάτροκλε* – ⏑ ⏑ Τ 287. *ἄγρην* μ 330. douteux (*καὶ δὴ ἄγρην* – ⏑ ⏑ –, ou avec crase – – –), *φερέτρῳ* ⏑ ⏑ – Σ 236, douteux (autre leçon *φέρτρῳ*), *φαρέτρης* ⏑ ⏑ – Θ 323, *πατρός* ⏑ – Z 479, douteux (*καί ποτέ τις εἴπῃσι· πατρός γ' ὅδε...*, où l'on peut lire *εἴπῃ*).

La comparaison de *πολυκλήισι τριηκόσι'* Φ 19, où l'ι final de *πολυκλήισι* reste bref devant τρ, et de *εἵλετο κρινάμενος τριηκόσι' ἠδὲ νομῆας* Λ 697, où la première syllabe de *τριηκόσι'* compte pour une longue, montre bien qu'il y a là deux procédés artificiels différents pour faire entrer dans le vers dactylique un mot qui ne lui convient pas. De même dans *χαῖρεν δὲ κλεηδόνι* σ 117, υ 120, κλ ne fait pas position, et dans *εἴ τινά μοι κληηδόνα* δ 317, la première syllabe de *κληηδόνα* prend la valeur

d'une longue, et l'on rencontre ainsi employés concurremment : *Τρίκης* ⏑⏓ Δ 202 et *Τρίκκην* ⏓⏓ B 729, *κλιθῆναι* ⏑⏓⏑ et *κλινθῆναι* ⏓⏓⏑, *ἐκλίθη* ⏑⏑⏓ et *ἐκλίνθη*, *τετράκυκλον* ⏑⏑⏓⏑ Ω 324 et *τετράκυκλοι* ⏓⏓⏓⏓ ι 242. Ainsi s'expliquent *ϖρόσω* ⏑⏓ et *ϖρόσσω* ⏓⏓, *ϖλέων* et *ϖλείων* ⏓⏓, *χρέος* ⏑⏓ et *χρεῖος* ⏓⏓, etc., où les groupes *ϖρ*, *ϖλ*, *χρ* empêchent le jeu régulier de l'alternance rythmique pour la syllabe qui les suit.

En résumé, le maintien d'une brève au temps faible devant le groupe de consonne + liquide n'est pas normal chez Homère. Il se rencontre cependant. Devant d'autres groupes de consonnes, Z de *Ζάκυνθος*, *Ζέλεια*, *σκ* de *Σκάμανδρον*, *σκέπαρνον*. *πτ* de *Αἰγυπτίας*, *στ* de *Ἰστίαιαν*, la brève est maintenue beaucoup plus rarement, et il y a d'ailleurs des explications spéciales pour ces cas : disparition phonétique d'une des deux consonnes de *Ζάκυνθος*, *Ζέλεια*, *Σκάμανδρον*, *σκέπαρνον*, comme dans *σκίδανθαι*, *κίδνασθαι* (voir plus haut, § II, 1), prononciation consonantique de *ι* dans *Αἰγυπτίας* ⏓⏓⏓, *Ἰστίαιαν* ⏓⏓⏑.

Par conséquent la versification homérique contient déjà en germe ce qui sera plus tard l'état définitif : l'alternance rythmique de la voyelle suivie de consonne et liquide. Cette alternance est, par exemple, régulière chez les Tragiques : ainsi Sophocle emploie *ϖατρί* ⏓⏑ *Ant.*, 633, mais *ϖατρί* ⏑⏓ *Ant.*, 704, Euripide *ϖατρός* ⏓⏑ *Alc.*, 332, mais *ϖατρός* ⏑⏓ *Alc.*, 674. Théocrite, d'après cette loi, scande *νεθρώς* ⏓⏓ XI, 40, mais *δάφναι* ⏑⏓ XI, 45.

Observations.

Dans les différentes catégories étudiées ici, les syllabes qui prennent la valeur de longues au temps fort sont souvent suivies ou précédées de deux brèves. Tel est le cas pour *ἐσσομένοισι*, *μαχήσατο*, *ἠράμεθα μέγα κῦδος*, *ἀνέφελος*, *ϖαναπαλῳ*, *ἐννεσίῃ*, *Ἀλκίνοος ἀγορήσατο*, *οὔνομα*, *οὔρεα*, *εἰνοδίοις*, *ὑπεὶρ ἅλα*, *εἰρεσίης*, *μείλια*, *ἄνερα*, *Μολίονα*, *ἰέμεναι*, *ἱερά*, *εὔαδε*, *νείατος*, *φάεα*, *εἵνεκα*, . . .*ἀμφοτέρωθεν*. *ἑτέρωθεν*, *ἔτεϊ* ⏑⏓, *ἰκόμεσθα*. . . etc. Les formes avec la syllabe brève au lieu de la longue, *ἐσομένοισι*, *μαχέσατο*, . . . *ἐνοδίοις*, . . . **ἑτέροθεν*, *ἰκόμεθα* contiendraient une suite de brèves incompatible avec le rythme dactylique.

D'autre part, sans autre cause apparente que la nécessité d'éviter une suite de trois brèves ou de plus de trois brèves, la versification homérique attribue parfois la valeur de longues à des syllabes normalement brèves, par exemple dans *ἀγοράασθε* ⏓⏑⏑⏓⏑ B 337, *ἀθάνατος* ⏓⏑⏑⏓, *ἀκάματον* ⏓⏑⏑⏓, *ἀπονέεσθαι* ⏓⏑⏑⏓⏓, *ἀποπέσῃσιν* ⏓⏑⏑⏓⏑ ω 7, *ἐπίτονος* ⏓⏑⏑⏓ μ 423, *τετεύχαται*, *τετεύχατο* au lieu de *τετύχαται*, *τετύχατο*, etc.

Mais il ne s'ensuit pas que, d'une façon générale, la longue

du temps fort tienne à la présence de deux brèves voisines. Deux brèves nécessaires suivent la longue dans ἄνερα ⊥∪∪, non dans ἀνήρ ⊥ –, ni dans ἄνερος ⊥∪∪, dans ἑέμεναι ⊥∪∪⊥, non dans ἐΦιείς, ni ἰεῖσαι, dans ἱερά ⊥∪∪, non dans ἱερός ⊥∪∪, dans ἐρύετο ∪⊥∪∪, non dans λῦει ⊥ –, dans Φάεα ⊥∪∪, non dans ἀείδῃ ⊥–⊥. Deux brèves précèdent la longue dans μεμαῶτος, non dans τεθνηῶτος, dans ϖαρελάσσεις, non dans ξέσσε, dans μαχόμεσθα, non dans ϖαυσώμεσθα... La présence de deux brèves voisines a pu stabiliser la longue de certaines formes, pour leur usage dans le vers dactylique; elle ne l'a pas déterminée. Ce qui détermine la valeur de longue pour une syllabe de quantité variable, c'est sa position au temps fort. Même dans les cas comme celui de ἀθάνατος, la seule nécessité d'éviter une suite de brèves ne suffit pas à expliquer la scansion ⊥∪∪⊥, car elle pouvait tout aussi bien amener ∪∪⊥∪ ou ∪⊥∪∪ : c'est parce que la première syllabe se trouve au temps fort qu'elle compte pour une longue.

La longue apparaît au temps fort, la brève au temps faible de n'importe quel pied du dactyle. Si donc ἴομεν ⊥∪∪, εἰανοῦ ⊥∪∪, καρδίῃ ⊥∪∪, ἀείδῃ ⊥–⊥, κείατο ⊥∪∪ se rencontrent au commencement du vers, μετείω, κάνεια, κείων, διδοῦναι à la fin du vers. il ne faut pas en conclure que la valeur de longue attribuée à la première syllabe de ἴομεν, εἰανοῦ, καρδίῃ, ἀείδῃ, κείατο, κείων, à la deuxième syllabe de μετείω, κάνεια, διδοῦναι, s'explique par des libertés spéciales au premier pied ou au sixième, ni séparer ces formes des formes analogues qui présentent la longue à d'autres pieds.

La loi d'alternance rythmique agit non seulement chez Homère et dans la versification dactylique, mais encore dans toute sorte de vers. Par exemple, Sappho emploie -εσσ- au temps fort de l'hendécasyllabe saphique dans ὀππάτεσσι ⊥∪⊥∪ 2, 11, mais -εσ- au temps faible dans σἰηθεσιν ⊥∪∪ 2, 6; les Tragiques ont ει de εἴσω au temps fort, ε de ἔσω au temps faible du trimètre iambique. Ainsi donc la loi d'alternance métrique amène la longue au temps fort, la brève au temps faible, quel que soit le mètre.

Comment une syllabe peut avoir soit la valeur de longue, soit la valeur de brève, on a essayé d'en rendre compte plus haut. Il s'agit le plus souvent d'une voyelle brève par nature suivie d'éléments consonantiques qui font position au temps fort, et ne font pas position au temps faible : σ, λ, μ, ν, ρ, Ϝ, consonne + Ϝ. Il s'agit ailleurs de voyelles longues ou de diphtongues en hiatus, qui gardent toute leur valeur quantitative au temps fort, en perdent une partie au temps faible. Parfois ce sont des formes différentes, distribuées de façon à ce qu'une syllabe longue occupe le temps fort, et une syllabe brève se trouve au temps faible :

ἦσαν et ἔσαν, δίχθά et δίχα, désinence -μεσθα et -μεθα... Dans les cas de -α pluriel neutre, -ι datif singulier, -ε vocatif, il y a sans doute un reste des particularités anciennes caractérisant la fin d'un mot. Pour quelques alternances enfin, on ne voit guère d'explication : Ἀπόλλωνος ⏑ – ⏑ ∪ et Ἀπόλλων ∪ ⏑ –.

Il existe en tout cas des rapports évidents entre les faits d'alternance rythmique et la phonétique grecque. C'est ce qui fait que la loi d'alternance rythmique subit des modalités diverses suivant les auteurs et les époques.

Que, chez Homère, la première syllabe de πατρός, celle de κούρη, celle de ποιῆσαι, la deuxième de πάντοῖος aient la valeur de longue en toute position, c'est-à-dire que l'alternance rythmique n'atteigne pas encore la voyelle suivie de consonne + liquide, qu'elle n'atteigne pas toujours la voyelle suivie de consonne + *F*, la voyelle longue ou la diphtongue suivies de *F*, la voyelle longue ou la diphtongue en hiatus, ce sont des faits caractéristiques de la phonétique homérique.

La loi d'alternance une fois établie, certaines trangressions ont été amenées par une cause d'ordre général. Une même forme grammaticale tend à avoir une quantité prosodique déterminée : la première syllabe de ἄλληκτος a toujours, chez Homère, la valeur de longue, celle de ἀμείλιχος la valeur de brève; la valeur prosodique de la syllabe comprenant l'augment devant σ, λ, μ, ν, ρ ne varie que très rarement dans un même verbe, les comparatifs en -ίων ont toujours ι bref... D'ordinaire cette tendance s'exerce sans détruire la loi d'alternance : ainsi λ, σ ne font pas position dans ἔλιγε, ἔνευεν, ἔσηνε, et ils font position dans ἀπολήξας, κατανεύων, περισαίνουσι, mais la voyelle qui les précède se trouve au temps faible dans ἔλιγε, etc., au temps fort dans ἀπολήξας, etc. Cependant la tendance va parfois jusqu'à stabiliser la valeur de longue de façon à la rendre possible même au temps faible : c'est ce qui arrive pour la première syllabe de ἄλληκτος, pour celle de ἐρρύσατο, ἔρριγα, parfois pour la syllabe finale de ἡμῖν, ὑμῖν, et ainsi sans doute ont été amenées les exceptions à la loi d'alternance qui se rencontrent dans γύπεσσιν ⏑ – ⏑, πάσασθαι – ⏑ ∪, ὅσσος – ⏑, τόσσος, μέσσος, ἴσασι – ⏑ ∪, εἴωθα – ⏑ ∪..., etc.

Mais le plus grand nombre des exceptions à la loi d'alternance rythmique, dans les catégories où elle est nettement établie, est amené, chez Homère, par les exigences mêmes du rythme dactylique. Les formes ainsi nécessitées appartiennent à quatre types (définis plus haut, p. 71) : 1° ἀκοντίσσαντος, διακλάσσας, ἀτιμίησι, ἐπιχρίεσθαι, ἐρητύοντο...; 2° σλήθεσσιν, αἴδεσσαι, ἐν μέσσῳ, ποίπνυον, ἰλῦος, placés devant consonne, δειπνίσσας,

κηδείους. Παυδίων, *καὶ λίην, ὑμείων*. . .; 3° *ὑπλίσσαντο, εἰρύσσονται, ἐν μέσσοισι, ἰθυπλίωνα, ἀλλύεσκεν, ϖοιπνύοντα, νεικείεσκε*. . .; 4° *σπάσσασθε, σθέσσαι. ϖρόσσω, Θάρσησε, κάρτισλος, ϖλύοντα*. . .

Ces exceptions fournissent un enseignement important. Car, si l'on rétablit les formes telles que les demanderait la loi d'alternance rythmique, c'est-à-dire avec la syllabe brève au temps faible, on obtient *ἀκοντίσαντος* ⏑ – ⏑ – ⏑, *διακλάσας* ⏑ – ⏑ –, *ἀτιμίησι* ⏑ – ⏑ – ⏑, *ἐπιχρίεσθαι* ⏑ – ⏑ – –, *αἴδεσαι* – ⏑ –, *ἐν μέσῳ* – ⏑ –, *ὑπλίσαντο* – ⏑ – ⏑, *εἰρύσονται* – ⏑ – –, *ἐν μέσοισι* – ⏑ – ⏑, *σπάσασθε* ⏑ – ⏑, etc., c'est-à-dire des formes de rythme iambico-trochaïque.

Or, ce seraient encore des formes de rythme iambico-trochaïque que l'on aurait, si l'on attribuait leur quantité prosodique normale aux syllabes où une voyelle brève par nature précède un groupe de consonne + liquide, dans *ἀθρότη* – ⏑ –, *ἀλλοθρόων* – – ⏑ –, *Ἀφροδίτη* – ⏑ – –, *δακρύοισι* – ⏑ – ⏑, *σχετλίη* – ⏑ –, *τετράκυκλον* – ⏑ – ⏑. . . Et de même on devrait avoir normalement *δυσαέων* ⏑ – ⏑ –, *ἀάατον* ⏑ – ⏑ – devant consonne (cf. *ἀάατος* ⏑ ⊥ ⏑ ⏑ χ 5), *ἀπήοροι* ⏑ – ⏑ – devant consonne (comme *συνήορος* θ 99), *βουλυτὸν δὲ* – ⏑ – ⏑, au lieu des formes admises par nécessité métrique dans la versification homérique : *δυσαήων* ⏑ ⊥ – ⊥ *ν* 99. *ἀάατον* ⏑ ⊥ – ⊥ Ξ 271, *ἀπήωροι* ⏑ ⊥ – ⊥ *μ* 435, *βουλυτὸν δὲ* ⊥ – ⊥ ⏑ Π 779, *ι* 58.

Ainsi, chez Homère, certaines transgressions à la loi d'alternance, comme certaines autres anomalies, semblent des adaptations artificielles au rythme dactylique de formes qui ne lui conviennent pas. De là peut naître l'hypothèse que la versification homérique aurait hérité ces formes d'un genre de versification plus ancien.

Mais, si la loi d'alternance rythmique amène des formes de rythme iambico-trochaïque, comme *δειπνίσας* – ⏑ –, *ϖοιπνύοντα* – ⏑ – ⏑, elle amène aussi des formes de rythme dactylique ou anapestique : *ἐσσομένοισι* ⊥ ⏑ ⏑ ⊥ ⏑, *ἐννεσίη* – ⏑ ⏑ –, *εἰνοδίοις* ⊥ ⏑ ⏑ ⊥, etc. Si donc on suppose un genre de versification primitif, il faut que les unes et les autres puissent y entrer, il faut que non seulement des mots comme *ἀλλύεσκεν* – ⏑ – ⏑, ou comme *ἐσσομένοισι* ⊥ ⏑ ⏑ ⊥ ⏑, mais des groupes de mots comme *ἀκομισλίη τε* ⏑ ⏑ ⊥ ⏑ ⊥ ⏑, *σλήθεσιν λασίοισι* ⊥ ⏑ ⊥ ⏑ ⏑ ⊥ ⏑, *ϖολλὰ λισσόμενος* ⊥ ⏑ ⊥ ⏑ ⏑ ⊥ puissent s'y adapter. Il faut supposer un genre de versification qui comprendrait d'une part des trochées ou des iambes, d'autre part des dactyles ou des anapestes, c'est-à-dire un genre de versification analogue à celui qui a été conservé par Alcée et Sappho.

La loi d'alternance rythmique, d'après laquelle une même syllabe peut avoir soit la valeur de longue au temps fort, soit la valeur de brève au temps faible, convient mieux, en principe, à cette versification éolienne qu'à la versification dactylique d'Homère. Dans l'hendécasyllabe de Sappho, par exemple, toute syllabe placée au temps fort est longue, toute syllabe placée au temps faible des trochées qui constituent le 1er pied et le 4e pied, ou du dactyle qui constitue le 3e pied, est nécessairement brève, et, pour les syllabes placées au temps faible du 2e pied ou du 5e pied, qui sont, soit des brèves, soit des longues substituts de brèves, on peut toujours leur attribuer la valeur de brèves si l'alternance est possible (dans ἔκλυες πάτρος δὲ δόμον λίποισα. Sappho, 2, 7, rien ne s'opposerait à la scansion πάτρος ⏑ ⊥, si l'on avait par ailleurs des raisons de croire que Sappho pouvait donner la valeur de brève au temps faible à une voyelle suivie de consonne + liquide); et ainsi les exceptions à la loi d'alternance sont *a priori* impossibles.

Du reste, on conçoit bien que, partant de types de versification à éléments dissymétriques, c'est-à-dire comprenant à la fois des trochées et des dactyles, ou bien des iambes et des anapestes, les Grecs aient pu, par des simplifications diverses, créer des vers à éléments symétriques, vers iambiques, vers trochaïques, vers dactyliques, vers anapestiques : on ne se représente pas comment l'iambe aurait pu sortir de l'anapeste, le trochée du dactyle, ni inversement le dactyle du trochée, ou l'anapeste de l'iambe. Au surplus le vers dactylique d'Homère a conservé des traces de dissymétrie, quelquefois au premier pied, quand celui-ci est un véritable trochée (Αἶαν Ἰδομενεῦ τε Ψ 493, etc.), toujours au sixième pied, qui est un trochée ou un spondée; et le vers homérique finit comme la strophe saphique : φαίνεται ἀήρ Ε 864. φαίνομαι ἄλλα Sappho, 2, 16.

L'étude de l'alternance rythmique amène donc à la conclusion même que M. A. Meillet (*Aperçu d'une histoire de la langue grecque*, p. 151 et suiv. [2e édit., p. 103 et suiv.]) a tirée de la comparaison entre la métrique grecque et la métrique védique : les vers lesbiens représentent les types primitifs de la versification grecque.

Victor Magnien.

XŠM- DANS LE PRONOM «VOUS» EN IRANIEN.

Dès les gāthās de l'Avesta, on trouve, au datif, *xšmaibyā*, quatre fois, à côté de *yūšmaibyā* (cf. véd. *yuṣmábhya*), une fois, et, à l'ablatif, *xšmaṭ* à côté de *yūšmaṭ*. Ce type est iranien commun.

Aux cas autres que le nominatif, dont la forme ancienne est bien représentée par gāth. *yūš*, v. pruss. *ioūs*, lit. *jūs*, got. *jus* (et, avec particule ajoutée, par zd *yūž-əm*), le radical du pronom «vous» était en indo-européen de la forme **sw-*; mais on sait, notamment par le nom de nombre «six», qu'une initiale de ce genre admet trois alternances, soit **sw-*, **s-*, **w-* (*u-*) : gr. Ϝ*ξ*. lat. *sex*, arm. *veç* (v. pruss. *uschts*, avec le degré zéro du vocalisme, normal dans l'ordinal). Pour «vous», on a le même **sw-* dans gall. *chwi*, etc.; **s-* dans gr. *σ-φώ*, et **w-* dans la plupart des cas : gāth. *vå*, lat. *uōs*, etc. (voir Brugmann, *Grundr.*, II². 2, p. 385, où l'on trouvera les faits, mais où l'alternance n'est pas nettement posée comme alternance, ni rapprochée du type de **sweks*).

Une forme **s-me* serait donc admissible *a priori*; elle serait parallèle à **us-me*, que représentent lesb. ἄμμε, dor. ἀμέ. Mais elle n'explique pas le *š-* de iran. *šm-*. Il faut partir de **usm-*. Et en effet, une forme **u-*, attendue *a priori*, doit être posée pour rendre compte de skr. *yuṣmán*, gāth. *yūšmaibyā*, etc.; dans ces formes, le *y-* est emprunté à la forme du nominatif; quant à lesb. ὔμμε, dor. ὑμέ, l'*υ-* initial peut représenter soit **u-* soit **yu-*; mais il n'y a aucune raison de croire que l'action analogique qui a eu lieu en indo-iranien se soit produite aussi en grec.

La forme **ušma* étant posée, il reste à en tirer iran. **šma-*. Il faut admettre que, dans un pronom, c'est-à-dire dans un mot qui a en quelque mesure le caractère de mot accessoire, l'*u-* initial a pu s'amuir après une voyelle précédente. Sans doute il serait imprudent de s'appuyer sur un fait isolé, qui peut être

une simple faute ou un accident; mais il est curieux qu'on lise une fois dans le Rgveda, II, 31, 6, *iva çmasi*, avec *çmasi* valant *nçmasi*. L'exemple est unique, et par suite suspect. Mais la réduction de **ušma-* à **šma-* (d'où *xšma-*, phonétiquement) en iranien engage à ne pas le considérer comme fortuit.

A. Meillet.

À PROPOS DU NOM INDO-EUROPÉEN DE LA « PUCE ».

Toute la grammaire comparée est fondée sur l'étude des mots du vocabulaire général de l'ensemble d'une nation, et en particulier des mots employés par les classes élevées de la société, susceptibles de figurer dans des épopées comme l'Iliade ou l'Odyssée, ou dans des textes religieux. Les mots de ce genre, employés par toute la communauté, et pour la plupart d'usage courant, sont prononcés d'une manière normale, et ils comportent le minimum d'altérations : leur forme ne change que dans la mesure où les systèmes, phonétique et morphologique, de la langue viennent à changer.

M. J. Vendryes a montré, dans ces *Mémoires*, XVIII, 309 et suiv., que certains mots du vocabulaire religieux, ou touchant de plus ou moins près aux choses religieuses, sont comme affolés et se prêtent à de fortes variations.

Les mots du vocabulaire plus particulièrement vulgaire ou familier sont également sujets à des altérations capricieuses. Des tendances à la dissimilation, à la métathèse, qui, pour des mots du vocabulaire courant et de caractère élevé, n'aboutiraient pas, produisent leurs effets. Les étymologies populaires — qui sont bien souvent des plaisanteries populaires — peuvent intervenir.

L'étude du nom de la « puce » est instructive à cet égard (pour la bibliographie, voir les dictionnaires étymologiques).

Le slave et le baltique ont ici en commun un même mot qui, sous cette forme, ne se retrouve pas exactement ailleurs : lit. *blusà*, lette *blusa*, sl. *bl̀xa*, dont on croit retrouver l'équivalent dans afgh. *vraža*. L'initiale sonore ne se retrouve nulle part ailleurs.

Le mot arménien *lu* repose sans doute sur **plusos*, substantif féminin en **-e/o-*. Une initiale **bhl-* n'aurait pu donner que *elb-*, *alb-*, comme on le voit par *elbayr* « frère », *albewr* « source », etc.;

l'initiale *pl-* se retrouve dans alb. *pl'ešt* « puce » et dans skr. *plușih*, qui désigne une sorte d'insecte nuisible. On ne voit pas ce qui peut expliquer la différence entre la sonore baltique, slave et iranienne et la sourde arménienne, albanaise et sans doute sanskrite.

Le génitif *luoy* de arm. *lu* montre qu'il s'agit d'un ancien thème en *-o-*. L'iranien, le baltique et le slave ne conservant pas le féminin en **-e/o-*, le passage au type en *-ā-* s'y explique comme dans skr. *snuṣā́* « bru » et dans v. sl. *sněxa*.

Le grec, qui a un dérivé ψύλλα, féminin, en a aussi un, thème en *-o-*, qui est ψύλλος, et qui est attesté en dorien, notamment chez Epicharme. Et ceci vient confirmer l'hypothèse d'un ancien thème féminin en **-e/o-*.

Le ψυλ- du grec comporte les mêmes éléments que **plus-*, mais dans un autre ordre, sans qu'on voie comment expliquer la métathèse. Faut-il songer à l'influence de mots tels que ψῆν, ψαίειν, ψαίρειν, ψάλλειν, ψαύειν, etc., dont les sens semblent assez voisins les uns des autres?

La forme germanique v. isl. *flō*, v. angl. *fléah*, v. h.-a. *flōh* a l'air d'être due à l'étymologie populaire; cf. le verbe signifiant « voler » : v. isl. *flýja*, v. angl. *fléon*, v. h.-a. *fliohan*. Il est fâcheux qu'on n'ait pas la forme gotique; car, en gotique, où le verbe est *þliuhan*, l'étymologie populaire aurait été plus difficile.

Le lat. *pūlex* a un suffixe secondaire, le même que celui de *culex*, en face de irl. *cuil*, et de lat. *cīmex*. On peut expliquer *pūl-* par un ancien **pusl-*, qui offrirait un ordre de phonèmes différent de celui qu'on a dans les formes déjà citées **plus-* et **psul-*.

Ce qui est vrai du nom de la « puce » ne l'est pas moins du nom de la « lente ». L'opposition entre une sourde et une sonore initiales se retrouve notamment entre gr. κονίς (le plus souvent au pluriel, κονίδες), v. angl. *hnitu*, v. h.-a. *(h)niz*, d'une part, et lit. *glìnda* (de **gn'inda*), lette *gnūda*, v. sl. *gnìda* (r. *gnída*) et aussi v. isl. *gnit*, suédois *gnett* (lesquels indiquent *gh* ancien), d'autre part; de plus, alb. *θenī* montre que la nature de la gutturale sourde initiale des autres langues n'est pas la même que celle de la gutturale sonore du baltique et du slave, et aussi du nordique. Le lat. *lens* (le plus souvent au pluriel, *lendēs*) est particulièrement difficile à concilier avec les autres mots.

A. Meillet.

LE

NOM DE NOMBRE «UN».

C'est le mot désignant un «ensemble», **sem-*, qui en indo-européen servait à indiquer l'unité; cet usage s'est maintenu en grec : *εἷς* (*ἑνός*), *ἕν* et *μία*, en arménien : *mi*, et en «koutchéen» : *ṣeme*. Il s'est perdu ailleurs; mais, dans de vieux composés, le *sa-* de l'indo-iranien (skr. *sa-kṛt*, etc.), le *sim-* du latin (*simplex*, etc.), correspondant à gr. *ἁ-*, gardent l'état ancien, tout comme les composés grecs ont conservé *ἀ-* (ancien **n̥-*) en regard de la négation nouvelle *οὐ* généralisée ailleurs.

Les autres langues ont recouru à des mots nouveaux par recherche d'expression, et elles ont notamment affecté à l'idée de «un» un mot signifiant «seul», skr. *é-kaḥ*, v. perse *ai-va* — v. lat. *oi-nos*, got. *ai-ns*, etc. Le sens de «seul» de lat. *ūnus* est encore visible à l'époque classique. Ce sens est en évidence dans gr. *οἶϜος*, ainsi chez Homère :

α 331 *οὐκ οἴη, ἅμα τῇ γε καὶ ἀμφίπολοι δύ' ἔποντο.*

Quand le poète veut insister sur le fait que seule l'intendante connaissait la cachette d'un vin précieux, il la désigne ainsi :

ι 207 *ταμίη τε μί' οἴη*

en opposant à *ταμίη* à la fois l'indication de l'unité, *μία*, et le mot «seule», *οἴη*.

La même recherche de l'expression a provoqué en slave une formation nouvelle, *jedinŭ*, qui a aussi le sens de «seul».

Du reste, les mots qui veulent dire «seul» tendent à se renforcer (fr. *tout seul*, all. *all-ein*, arm. *mi-ayn*), ou à se renouveler (lat. *sōlus*, remplaçant *ūnus*, qui prend le sens de «un», gr. *μόν(Ϝ)ος*, etc.).

A. MEILLET.

L'EMPLOI
DU DUEL CHEZ HOMÈRE
ET
L'ÉLIMINATION DU DUEL.

La manière singulière dont est employé le duel est l'un des traits qui caractérisent la langue homérique.

Par la comparaison de l'ancien indo-iranien, tel qu'il apparaît notamment dans les védas et dans les gāthās de l'Avesta, et du vieux-slave, on sait que l'emploi du nombre duel était régulier en indo-européen là où il s'agit de deux objets. En étudiant attentivement l'attique, M. Cuny (*Le nombre duel en grec*) a montré que le duel a eu un emploi assez régulier en attique encore à l'époque de Platon et d'Aristophane; le gotique même, en dépit des premières apparences, indique un emploi régulier du duel, dans la mesure où les formes subsistent. Au contraire, ainsi que l'a déjà bien marqué M. Cuny, l'emploi du duel est capricieux et incohérent chez Homère.

Cette incohérence n'empêche pas que le texte tel qu'il est conservé présente un bon nombre de particularités instructives pour l'histoire des formes du duel.

La langue homérique offre un archaïsme important en ceci que, dans les thèmes en -ᾱ-, il n'y a pas, au féminin, de forme de duel distincte de la forme du pluriel. Le fait s'explique aisément : à la finale indo-iranienne en *-*ai* (skr. -*e*, de type pragṛhya), v. sl. -*ě*, lit. *i*- (ancien -*ë* intoné rude), le grec doit répondre par -*αι* (avec intonation oxytonée); or, ce -*αι* se confond avec la forme de nominatif pluriel en -*αι* faite à l'imitation du nomi-

natif pluriel en *-oi* des thèmes en *-o-*, forme elle-même empruntée au type démonstratif, par l'intermédiaire des adjectifs : de même qu'on a fait λύκοι d'après *νέοι*, on a fait *νέαι* d'après *νέοι*, et, par suite, *αἰχμαί*, qui s'est trouvé ainsi être à la fois type de pluriel et de duel. Du coup, *νέαι*, *αἰχμαί* n'ont pu servir d'accusatifs duels, et il n'y a plus eu de duel dans les féminins en *-ā-*. Seuls, les masculins en *-ā-*, qui tendaient à subir l'influence du type en *-o-*, comme on le voit par le nominatif singulier Ἀτρείδης et le génitif singulier Ἀτρείδāο, offrent déjà chez Homère le nominatif-accusatif duel en *-ā*, fait à l'imitation du type en *-ω* : Ἀτρείδᾱ, *αἰχμητά*. Dès lors, le grec a éliminé, dès avant la période historique, les formes féminines des mots signifiant « deux » ; non seulement *δοιαί* et *ἀμφότεραι* apparaissent comme des nominatifs pluriels, appelant des accusatifs *δοιάς*, *ἀμφοτέρᾱς*, mais *δύω* ou *δύο*, *ἄμφω* ont servi à la fois pour le masculin et le féminin; le grec n'a pas le correspondant de véd. *d(ú)ve*, v. sl. *dĭvě*, lat. *duae*. Et l'usage de *δύω*, *δύο* et de *ἄμφω* avec les formes en *-αι* senties comme plurielles entraînait naturellement la ruine du duel. On s'explique ainsi que, dans les langues où les thèmes en *-ā-* ont reçu le nominatif pluriel en *-i*, le duel ait disparu particulièrement tôt; c'est ce que l'on observe en latin comme dans une grande partie des parlers grecs. En latin, à la différence du grec, *duae* s'est maintenu au féminin; ceci tient sans doute à ce que le duel s'est davantage éliminé d'une pièce, le thème en *-o-* suivant promptement le thème en *-ā-*; il n'y a pas eu généralisation de la forme de *duŏ* à tous les genres; il en est résulté que *duae* a été senti comme une forme de pluriel. En grec, la forme de *δύω*, *δύο* et de *ἄμφω*, qui gardait dans les thèmes en *-o-* son caractère de duel, est devenue l'unique forme du nom de nombre « deux ». On notera en passant que cette généralisation de *δύω*, *δύο* a dû contribuer à faire éliminer les formes féminines des noms de nombre « trois » et « quatre », dont le caractère anomal facilitait du reste la disparition, et qui ne sont représentées en grec (pas plus qu'en latin) par aucune trace.

Même dans les féminins athématiques, l'emploi du duel est devenu peu courant par là-même. Un groupe tel que

λ 211 *φίλας περὶ χεῖρε βαλόντε*

a quelque chose de choquant, et, même si *χεῖρες* n'avait pas d'ailleurs prévalu, comme *πόδες*, de pareils accords auraient tendu à éliminer *χεῖρε*. Le nom des « cnémides » est sept fois à l'accusatif pluriel, *κνημῖδας*, jamais au duel, et le nom des « gants » est aussi au pluriel, *χειρῖδας*, dans l'unique exemple,

ω 230. — De même encore, le féminin en *-o-* *ἀμφίπολος* ne s'emploie pas au duel, et on lit Γ 143 = σ 207

ἅμα τῇ γε καὶ ἀμφίπολοι δύ' ἕποντο

dans une formule, sans utilité métrique : *ἀμφιπόλω* irait aussi bien (la métrique ne garantit rien ici, il est vrai).

Cet état de choses au féminin entraîne des incohérences; ainsi, après trois vers présentant des formes ambiguës ou plurielles, le duel apparaît dans Δ 6-10 :

δοιαὶ μὲν Μενελάῳ ἀρηγόνες εἰσὶ θεάων,
Ἥρη τ' Ἀργείη καὶ Ἀλαλκομενηὶς Ἀθήνη.
ἀλλ' ἤτοι ταὶ νόσφι καθήμεναι εἰσορόωσαι
τέρπεσθον.

Au neutre, il semble que le grec ait toujours eu la même caractéristique qu'au masculin : on a *δόρ(ϝ)ε* (*δοῦρε*) et *ζυγώ*. Mais, comme le nominatif-accusatif neutre diffère d'ailleurs des formes du masculin, ces types sont peu employés au neutre chez Homère. On a peine à trouver des exemples de *-ω* au neutre. Des huit (ou sept, en tenant compte d'une formule répétée Σ 604 = δ 18) exemples de *δοιώ* qu'on possède, un seul est neutre, et le maintien de *-ω* s'y explique par la nécessité d'avoir une longue devant deux brèves, dans *δοιὼ λέχε'* Ω 648 (le λ de *λέχος*, représentant une ancienne **l-* initiale, ne se prête pas à être géminé, non plus que celui de *λόχος* ou d'un autre mot de la famille; aussi lit-on *παραὶ λεχέεσσι κλιθῆναι* dans α 366, σ 213 ou *πὰρ λεχέεσσι* Ψ 25). Il n'y a pas d'exemple de *ἀμφοτέρω* neutre (avec *ἄμφω*, les neutres sont toujours au pluriel). Les exemples les plus clairs de neutres en *-ω* se trouvent près de *ὅσσε* (qui est un neutre : *ὅσσε φαεινὰ* N 435, et verbe au singulier avec *ὅσσε* ζ 132, M 466, etc.); on a *τὼ δέ ϝοι ὅσσε* plusieurs fois (O 607, etc.), *ὅσσε φαεινώ* (N 3 = 7, etc.). *δεινὼ δέ ϝοι ὅσσε φάανθεν* Λ 200, *ἀδακρύτω ἔχεν ὅσσε* δ 186 (la forme du participe se lit dans *ν* 401 : *ὅσσε πάρος περικαλλέ' ἐόντε*). Le neutre a donc, pour sa part, contribué à l'élimination du duel.

Dans une expression traditionnelle, où sont juxtaposés un féminin et un neutre, l'un et l'autre sont mis au pluriel près de « deux » : *δύω νύκτας δύο τ' ἤματα* ε 388 = ι 74 ou *δύο τ' ἤματα καὶ δύο νύκτας* κ 142. Ces formules montrent combien tôt, en pareil cas, le duel a disparu. Ni *νύξ* ni *ἦμαρ* n'ont de formes du duel chez Homère.

La façon dont sont traités parfois les duels féminins ou neutres montre que le poète n'avait guère le sentiment du duel dans ces formes. Ainsi qu'on vient de le voir, le verbe dont *ὅσσε* est le

sujet est souvent au pluriel, ainsi A 200, Π 792, P 679 (?), P 695, T 16, Ψ 396, Ω 637, δ 704, ε 151, κ 247, μ 232, τ 471, ν 204, 348, et, d'une manière bien caractéristique, dans l'exemple suivant, où τώ reste au duel, mais où le verbe est au pluriel, avec l'adjectif apposé, N 616

τὼ δέ ϝοι ὄσσε
πὰρ ποσὶν αἱματόεντα χαμαὶ πέσον ἐν κονίῃσιν.

Il est parfois au singulier, ainsi M 466, Ψ 463 et 477, ζ 131, comme si ὄσσε était un pluriel neutre. Le duel n'apparaît que dans la formule fixée, évidemment ancienne :

ὄσσε δέ ϝοι πυρὶ λαμπετόωντι (ϝ)είκτην

A 104 et δ 662, ou dans une autre formule équivalente, O 607 = T 365

τὼ δέ ϝοι ὄσσε
λαμπέσθην.

Sans doute les exigences de la métrique ont pu contribuer à entraîner l'adjectif au pluriel dans un cas tel que Λ 43 = χ 125

εἵλετο δ' ἄλκιμα δόρ(ϝ)ε δύω, κεκορυθμένα χαλκῷ,

ou Π 139

εἵλετο δ' ἄλκιμα δόρ(ϝ)ε τά ϝοι παλάμηφιν ἀρήρει.

Mais rien n'imposait de mettre μακρά au pluriel dans μ 228

καὶ δύο δόρ(ϝ)ε
μάκρ' ἐν χερσὶν ἑλών.

Quant à corriger ὀξέα δόρ(ϝ)ε en ὀξέε E 495, Z 104, Λ 212, c'est évidemment arbitraire, comme toutes les corrections proposées par M. van Leeuwen, *Encheiridion dictionis epicae*[2], p. 159. — De même l'accusatif pluriel féminin près de χεῖρε est frappant dans Φ 115

χεῖρε πετάσσας
ἀμφοτέρας,

où aucune correction n'est possible. — Le sentiment du duel au neutre et au féminin était donc très ébranlé.

En troisième lieu, il faut tenir compte du cas oblique. Chez Homère, il est en *-οιιν*, qui sert pour tous les types (sauf les noms en *-ᾱ*, où ce cas n'existe pas). Depuis la découverte des

formes arcadiennes *μεσουν*, *διδυμοιυν*, on sait que cette forme, assez énigmatique et sans doute secondaire, en *-οιιν* (*-οιν*) n'est pas panhellénique.

Ce n'est évidemment pas un hasard que la langue homérique ne connaisse une flexion ni pour *δύω*, *δύο*, ni, par suite, pour *ἄμφω* : on lit *τῶν δύο μοιράων* K 253 et *δύω ϖοταμῶν ἐριδούπων* κ 515. Etant donné que *τρεῖς* et *τέτορες* (*τέσσαρες*, *τέτ|αρες*, et *ϖέσσυρες*, *ϖίσυρες*) ont conservé leur flexion, il faut qu'une condition particulière soit intervenue pour éliminer la flexion de *δύω*, *δύο*: cette condition apparaît maintenant qu'on connaît les formes arcadiennes, dont l'ancienneté est visible. Les formes **δυουν* ou **δυοιυν* avaient l'inconvénient d'offrir deux *υ* trop près l'un de l'autre, chose que le grec évite en général : alors que la plupart des formes du nom du « fils » appartiennent à un thème en *-υ-*, et que *υἱοῦ*, *υἱοῖσιν* sont exceptionnels chez Homère, le seul nominatif attesté est *υἱός*, et, du type en *-υ-*, s'il y a quelquefois *υἷα* ou *υἱέα* (à côté de la forme ordinaire *υἱόν*), jamais on ne trouve l'accusatif attendu *υιυν*. Les formes *υἷυς*, *υἷυν* sont conservées dialectalement; mais la langue homérique montre une tendance à les éliminer. Le caractère unique de *δύο* et l'invariabilité de *ϖέντε*, *ἕξ*, etc. ont permis d'éliminer le type choquant pour l'euphonie **δυουν*.

Non soutenue par le nom de nombre, la forme en *-οιιν* est plus rare chez Homère que les formes de nominatif-accusatif en *-ε* et en *-ω*, et fait presque l'effet d'une survivance conservée pour la commodité du vers. Ainsi, pour les (deux) Sirènes, elles sont nommées *Σειρῆνες*, *Σειρῆνας* six fois, et deux fois *Σειρήνοιιν*, là où *Σειρήνων* ne ferait pas le vers. La forme *χεῖρε* se lit quelquefois, surtout dans des formules telles que *χεῖρε ϖετάσσας*; jamais on n'a *χειροῖιν*. A côté de très nombreux exemples de *ϖοδῶν* et de *ϖόδεσσι*, *ϖοσσί*, *ϖοσί*, il y a huit exemples seulement de *ϖοδοῖιν*, dans des formules comme la fin de vers *κτύπος ἦλθε ϖοδοῖιν* π 6 = τ 444, à côté de *ϖοδῶν δ' ὑπὸ δοῦπον ἀκούω* π 10, ou dans six fins de vers de l'Iliade, dont cinq sont du type *ἕλκε ϖοδοῖιν* Ξ 477 = Σ 537. Il n'y a que deux exemples de *ἀμφοτέροιιν*, et il n'y en a aucun de *δοιοῖιν* (qui serait, il est vrai, d'une fâcheuse sonorité). Le duel *Αἴαντε* est plus fréquent que *Αἴαντες*; mais on ne trouve que *Αἰάντεσσι*. Il est visible que, chez Homère, la forme en *-οιιν* a moins de vitalité que celles en *-ω* et en *-ε*.

Toutes les fois qu'il est question du groupe classique des « deux lions », dans des comparaisons ou autrement, ils sont nommés au duel, *λέοντε* E 554, K 297, N 198, Π 756; mais, à côté de *λέοντε* Σ 579, on trouve au génitif pluriel *λεόντων* Σ 585. Et la forme *λεόντοιιν* n'apparaît nulle part.

La perte de la 1re personne du duel des verbes est chose complètement achevée dès les poèmes homériques. Cette élimination résulte sans doute de la débilité du *-F-* intervocalique, qui faisait de l'ancienne désinence de 1re duel, **-Fες*, **-Fε(ν)*, quelque chose de trop peu net. On a cherché une trace de cette désinence dans l'*ἄγωγις· ἄγωμεν*. Αργεῖοι d'Hésychius, mais l'*ι* est surprenant, et ni Brugmann-Thumb ni M. Hirt ne jugent utile d'accorder à cette hypothèse même une mention. Chez Homère, on lit déjà, par exemple, près d'une 2e personne verbale au duel, une 1re au pluriel, Λ 776

σφῶι μὲν ἀμφὶ βοὸς ἔπετον κρέα, νῶι δ' ἔπειτα
σίῃμεν ἐνὶ προθύροισι.

Ces faits indiquent par quels procès spéciaux le duel est sorti de l'usage en grec et, en partie, pourquoi il a tendu à s'y éliminer particulièrement tôt. Mais ils ne rendent pas compte de tout. Les conditions générales qui ont entraîné partout, plus ou moins tôt, la perte du duel, y ont naturellement contribué aussi en grec. Le duel avait, dès l'indo-européen, cette faiblesse de ne distinguer les cas que d'une manière incomplète : l'absence de distinction du nominatif et de l'accusatif avait de grands inconvénients pour les noms d'êtres animés : ce n'est sans doute pas un hasard que, à côté de *(F)ἄρνε* Γ 103 et 205, on lise *(F)ἄρνας*, pour bien marquer l'accusatif, Γ 117 et 310, là où il n'est pas utile d'insister sur le nombre, et où l'indication du cas importe. L'absence de distinction du génitif et du datif était gênante partout dans une langue comme le grec. En second lieu, le duel est, de par sa nature, plus rarement employé que le singulier ou le pluriel; dès lors, les formes sont moins solidement fixées, et la tendance à simplifier la flexion, universelle dans les langues indo-européennes, devait nuire particulièrement au duel; le grec, qui a simplifié particulièrement tôt la flexion nominale, devait tendre dès l'abord à réduire le duel. Enfin la catégorie, relativement concrète, du duel tend à s'éliminer partout au fur et à mesure des progrès de la civilisation; on a déjà noté ailleurs que le duel a disparu d'abord dans les parlers des cités coloniales, où la civilisation s'est développée le plus tôt, et où des mélanges de populations ont accéléré l'évolution grammaticale.

Tant par suite des conditions générales que de conditions propres au grec, le duel se trouvait déjà très atteint en Asie Mineure, à l'époque où ont été composés les poèmes homériques, même dans les formes et les mots où il subsistait encore.

Homère emploie le duel surtout par tradition ou pour marquer expressément qu'il s'agit de « deux ».

Les noms de parties paires du corps sont le plus souvent au pluriel : non seulement au neutre, il n'y a que *γόν(Fα)* (*γοῦνα*) ou *γούνατα*, sans aucune trace de duel, et de même *οὔατα*; mais, même au masculin, il n'y a que *πόδες*. *πόδας* au nominatif et à l'accusatif.

Le duel *ὄσσε*, qui n'est accompagné d'aucune forme de cas oblique, est une pure survivance; le mot courant *ὀφθαλμοί* est normalement au pluriel, même près de *ἄμφω* Π 349; il n'y a au duel qu'une formule :

N 474 *ὀφθαλμὼ δ' ἄρα (F)οἱ πυρὶ λάμπετον*

et *δ* 115 = 154

χλαῖναν πορφυρέην ἀντ' ὀφθαλμοῖιν ἀνασχών.

L'exemple I 503 est au moins douteux; il y a une variante.

Les trois pluriels sont remarquables dans *υ* 365

εἰσί μοι ὀφθαλμοί τε καὶ οὔατα καὶ πόδες ἄμφω.

Le pluriel *ὦμοι* est beaucoup plus fréquent que le duel *ὤμω*; la fin de vers *εὐρέε τ' ὤμω* Π 791 n'est pas bien loin de *εὐρέας ὤμους* Π 360.

Si le duel *μηρώ* paraît presque aussi fréquent que *μηρούς*, c'est à cause de la répétition d'une formule : *καὶ (F)ὼ πεπλήγετο μηρώ* M 162 = O 113, 397 = *ν* 198 et *μηρὼ πλεξάμενος* Π 125; la seule forme librement employée est celle du pluriel. L'emploi constant du pluriel est frappant *σ* 67 :

φαῖνε δέ μηροὺς
καλ(F)ούς τε μεγάλους τε, φάνεν δέ (F)οι εὐρέες ὦμοι
σἰήθεά τε σἰἰεβαροί τε βραχίονες.

Dans O 308, le texte flotte entre *(F)είμενος ὤμοιιν νεφέλην* et *(F)είμενος ὤμοισιν νεφέλην*.

Mais dans Υ 150, on lit *νεφέλην ὤμοισι (F)έσαντο* sans variante; et en effet *ὤμοιιν* y serait impossible.

De même *πηχέε* ne se lit que dans deux formules :

E 314 = *ψ* 240 *πηχέε λευκώ* (fin de vers),
ρ 38 = *ω* 347 *ἀμφὶ δὲ παιδὶ φίλῳ βάλε πήχεε.*

Dans tous les cas, les « paupières » sont nommées au pluriel; il y a quatre exemples de *βλέφαρ'*, avec élision de l'-*α* final, alors

que βλεφάρῳ serait commode pour le vers; on trouve seulement deux cas de βλεφαροῖιν, et tous deux formulaires :

ρ 490 οὐδ' ἄρα δάκρυ χαμαὶ βάλεν ἐκ βλεφαροῖιν.

en fin de vers, et K 187

ὡς τῶν ϝήδυμος ὕπνος ἀπὸ βλεφαροῖιν ὀλώλει

où du reste il s'agit de plusieurs personnages.

Pour désigner les deux chevaux du char, le poète se sert quelquefois du duel ἵππω, mais ordinairement du pluriel ἵπποι, souvent avec l'épithète ὠκέες. Il pense bien à « deux chevaux »; ainsi des χρυσάμπυκας ἵππους indiqué au vers E 363; il est dit, vers 366 :

μάσλιξεν δ' ἐλάαν· τὼ δ' οὐκ ἀεκόντε πετέσθην

où le duel apparaît, puis le pluriel ἵππους revient au vers 368. La même formule se lit γ 484, et suivie d'un verbe au pluriel, après que les chevaux ont été nommés au pluriel, γ 475 et 478. Des deux chevaux nommés au duel E 272

τὼ δὲ δύ' Αἰνείᾳ δῶκεν, μήσλωρε Φόβοιο.
εἰ τούτω κε λάβοιμεν...

Il en est de nouveau question au pluriel E 323, où ils sont appelés Αἰνείαο... καλλίτριχας ἵππους. Près d'un passage où les chevaux sont nommés au duel constamment, Θ 41-43, il y a dans Θ 126 et suiv. un bel exemple d'incohérence :

οὐδ' ἄρ' ἔτι δ(ϝ)ὴν
ἵππω δευέσθην σημάντορος· αἶψα γὰρ εὗρεν
Ἰφιτίδην Ἀρχεπόλεμον Θρασύν, ὃν ῥα τόθ' ἵππων
ὠκυπόδων ἐπέβησε.

Il est aisé de multiplier les cas de ce genre, ainsi δ 20, E 13 et 356, ο 182, etc.

Dans Ψ 377-378, les chevaux de Diomède sont nommés au pluriel ἄρσενες ἵπποι, et les verbes sont au pluriel : ἐξέφερον, ἔσαν; puis, au vers 379, apparaît le verbe duel (ϝ)είκτην; plus loin, il est dit de deux juments, Ψ 392 :

αἱ δέ ϝοι ἵπποι
ἀμφὶς ὁδοῦ δραμέτην.

Les parents sont toujours nommés au pluriel τοκῆες, souvent sans utilité métrique, et le duel τοκῆε ne se lit qu'une fois, θ 312, dans τοκῆε δύω.

Les formes du duel ne servent donc pas la plupart du temps

dans les cas où il s'agit notoirement de deux. Le poète y recourt bien plutôt pour attirer l'attention sur le fait qu'il s'agit de deux. Le duel a une valeur expressive là où il n'est pas purement traditionnel. Si les «tendons» sont nommés au duel, *τένοντε*, c'est pour bien indiquer qu'il s'agit des «deux tendons», ainsi X 396.

L'indication une fois donnée au duel, il n'est pas rare que le poète entremêle le pluriel et le duel ou poursuive au pluriel. Soit, par exemple, dans une description, Ψ 329, l'indication de «deux pierres» sur lesquelles insiste le poète; la forme *λᾶε* est jetée dès l'abord, puis vient un verbe au pluriel, et le nom de nombre n'arrive qu'à la fin :

λᾶε δὲ τοῦ ϝεκάτερθεν ἐρηρέδαται δύο λευκώ

Mais *λᾶε* et *δύο λευκώ* marquent la dualité.

L'exemple suivant, B 220-221, est caractéristique :

ἔχθιστος δ' Ἀχιλῆι μάλιστ' ἦν ἠδ' Ὀδυσῆι·
τὼ γὰρ νεικείεσκε.

Le poète a encore pleinement le sens de la valeur duelle des formes. Il n'emploie guère le duel au lieu du pluriel, et M. van Leeuwen (*Encheiridion dictionis epicae*[2]. p. 160) a raison d'écarter, après Aristarque, l'idée de certains philologues antiques, suivant laquelle Homère aurait employé arbitrairement les formes du pluriel et du duel. La plupart des leçons de Zénodote fondées sur cette idée sont mauvaises. On pourrait seulement retenir *οιχεσθοναγοντες* dans N 627, non pour lire *οἴχεσθον ἀνάγοντες*, peu admissible dans un passage qui s'adresse à tous les Troyens, mais *οἴχεσθ' ὀνάγοντες*, avec la forme éolienne *ὀν-*, au lieu de *αν-*, conservée ici pour éviter la succession de deux *α*; Zénodote aurait mal interprété un dialectisme remarquable.

Il est curieux toutefois que la forme de *δύω* suffise à entraîner le duel, en dépit du sens, dans *θ* 35

κούρω δὲ δύω καὶ πεντήκοντα

et *θ* 48

κούρω δὲ κριν θέντε δύω καὶ πεντήκοντα
βῆτην.

On lit au contraire le pluriel dans des cas comparables, *κ* 208 et *π* 247.

Il y a quelques passages homériques où la valeur du duel se voit à plein, celui-ci par exemple, *δ* 280 et suiv. :

αὐτὰρ ἐγὼ καὶ Τυδεΐδης καὶ δῖος Ὀδυσσεὺς

ἥμενοι ἐν μέσσοισιν ἀκούσαμεν ὡς ἐβόησας.
νῶϊ μὲν ἀμφοτέρω μενεήναμεν ὁρμηθέντε
ἤ(F)' ἐξελθέμεναι, ἤ(F)' ἔνδοθεν αἶψ' ὑπακοῦσαι·
ἀλλ' Ὀδυσεὺς κατέρυκε καὶ ἔσχεθε (F)ιεμένω περ.

Tous les duels ont ici une valeur forte, et servent à marquer l'opposition entre Ulysse et ses deux compagnons, qui ne sont pas autrement désignés.

Dans χ 114, pour indiquer qu'Eumée et le bouvier, nommés aux vers 103-104, s'arment, c'est le duel qui est employé :

ὣς δ' αὔτως τὼ δμῶε δυέσθην τεύχεα καλ(F)ά.

Le démonstratif *τώ* souligne le renvoi.

Dans Ξ 295-296, le duel sert à insister sur l'amour de Zeus et d'Hèrê, que le poète décrit :

οἷον ὅτε πρῶτόν περ ἐμισγέσθην φιλότητι,
εἰς εὐνὴν ποιτῶντε φίλους λήθοντε τοκῆας.

Dans σ 182-183, Pénélope ordonne que *deux* de ses suivantes l'accompagnent :

ἀλλά μοι Αὐτονόην τε καὶ Ἱπποδάμειαν ἄνωχθι
ἐλθέμεν, ὄφρα κέ μοι παρσταίητον ἐν μεγάροισιν.

La force expressive du duel est sensible dans Ν 781 et suiv., où Paris insiste sur le fait que deux Troyens seulement se sont retirés du combat :

οἵω Δηΐφοβός τε βίη Θ' Ἑλένοιο (F)άνακτος
οἴχεσθον, μακρῇσι τετυμμένω ἐγχείῃσιν
ἀμφοτέρω κατὰ χεῖρα.

Le duel se trouve ici avec une rare constance.

Le poète parle ainsi d'Ulysse et de Pénélope après leur première nuit commune, Ψ 300 :

τὼ δ' ἐπεὶ οὖν φιλότητος ἐταρπήτην ἐρατεινῆς,
τερπέσθην μύθοισι, πρὸς ἀλλήλους ἐνέποντε

ἀλλήλους est appelé par le souci d'éviter l'hiatus; du reste *ἄλλη-λοι* est souvent au pluriel, à côté du duel, ainsi Ψ 211, où le duel est cependant expressif :

οἳ νῶιν ἀγάσαντο παρ' ἀλλήλοισι μένοντε
ἦϐης ταρπῆναι.

Dans la description du bouclier, où le pluriel est fréquent pour deux personnes ou deux choses, on trouve Σ 516

ἦρχε δ' ἄρά σφιν Ἄρης καὶ Παλλὰς Ἀθήνη,
ἄμφω χρυσείω, χρύσεια δὲ ϝείματα ϝέσθην,
καλ(ϝ)ὼ καὶ μεγάλω σὺν τεύχεσιν ὥς τε θεώ περ,
ἀμφὶς ἀριζήλω

avec le duel constant pour isoler les deux dieux du reste du tableau.

Γ 103, on lit

οἵσετε[1] (ϝ)άρν', ἕτερον λευκόν, ἑτέρην δὲ μέλαιναν
Γῇ τε καὶ Ἡελίῳ· Διὶ δ' ἡμεῖς οἴσομεν ἄλλον.

Le duel ϝάρνε indique à lui seul « deux agneaux ». Dans Γ 345, il y a (ϝ)άρνε δύω.

L'analyse de quelques passages montrera comment le poète entremêle le pluriel et le duel, tantôt pour les besoins de l'expression, tantôt pour le mètre, tantôt enfin pour loger des formules.

Dans son discours du chant A, Nestor, devant toute l'assemblée, commence par le duel pour marquer qu'il s'adresse à Agamemnon et à Achille, passe au pluriel (dans un vers qui a un peu l'air d'une formule) et revient au duel, A 257-259 :

εἰ σφῶιν τάδε πάντα πυθοίατο μαρναμένοιιν,
οἵ περὶ μὲν βουλὴν Δαναῶν, περὶ δ' ἐσὶ μάχεσθαι,
ἀλλὰ πίθεσθ' ἄμφω δὲ νεώτερω ἐσὶον ἐμεῖο.

Au vers 274, il y a le pluriel dans une sorte de formule :

ἀλλὰ πίθεσθε καὶ ὔμμες, ἐπεὶ πείθεσθαι ἄμεινον.

Une fois la discussion finie, la séparation des deux adversaires est racontée au duel, A 304 :

ὣς τώ γ' ἀντιθέοισι μαχησαμένω (ϝ)επέεσσιν
ἀνσὶήτην.

E 222, Énée, après avoir invité Pandaros à prendre place sur son char, parle des chevaux troyens en général, Τρώιοι ἵπποι. Puis, brusquement, sans autre désignation, il dit, vers 224 :

τὼ καὶ νῶι πόλιν δὲ σαώσετον . . .

où τώ désigne les « deux chevaux » et νῶι les deux interlocuteurs.

[1] Le texte traditionnel a οἵσετε δ'; mais un papyrus omet δ', ce qui est évidemment la leçon originelle (exemple de vieille graphie conservée).

Alors il donne à Pandaros le choix de conduire les chevaux ou de combattre, puis, les chevaux étant assez désignés, le pluriel apparaît dans des formules usuelles, vers 227 :

ἐγὼ δ' ἵππων ἀποβήσομαι, ὄφρα μάχωμαι,
ἠ(F)ὲ σὺ τόνδε δέδεξο, μελήσουσιν δ' ἐμοὶ ἵπποι

(pour les formules, cf. P 480 et K 481). Dans les vers 230-237, le duel est constant, avec la fin de vers *καὶ τεὼ ἵππω* aux vers 230 et 237, et tous les verbes s'appliquant aux chevaux, le pronom et le démonstratif s'appliquant aux interlocuteurs, au duel, sauf une formule, *καὶ ἐλάσσῃ μώνυχας ἵππους*. Aux vers 239-240, les participes sont au duel et le verbe au pluriel :

ὣς ἄρα φωνήσαντ' εἰς ἅρματα ποικίλα βάντε,
ἐμμεμαῶτ' ἐπὶ Τυδείδῃ ἔχον ὠκέας ἵππους.

La plupart des manuscrits ont *φωνήσαντες* et *βάντες*, mais *εἰς* vaut mieux que *ἐς* devant voyelle, et, si l'on tient compte de la graphie originelle, on peut lire à volonté *εἰς* ou *ἐς*. Dès le vers 241, les deux mêmes personnes sont désignées par le pluriel *τούς*. Mais, quand Sthenelos prend la parole pour les signaler à Diomède, le duel intervient aussitôt pour mettre le groupe en évidence, puis le pluriel revient, 244-245 :

ἄνδρ' ὁρόω κρατερὼ ἐπὶ σοὶ μεμαῶτε μάχεσθαι,
(F)ἶν ἀπέλεθρον ἔχοντας.

Plus loin, dans la réponse de Diomède, les deux hommes sont désignés au duel, parce que Diomède insiste sur leur dualité (*ἄμφω* 258, *ἀμφοτέρω* 261), mais les chevaux sont toujours indiqués au pluriel, sauf à la fin, dans le passage cité ci-dessus, p. 152, où le fait qu'il s'agit de « deux chevaux » est expressément marqué.

L'emploi rigoureusement constant du duel, chose rare chez Homère, dans une série de vers, Ξ 281-285, sert à marquer que le Sommeil et Hèrê vont de compagnie. La séparation des deux personnages divins, groupés jusque-là, est marquée aux vers 286 et suivants.

Donc, chez Homère, les formes du duel servent à insister sur la dualité; elles ont parfois une valeur expressive, qu'il ne faudrait du reste pas exagérer.

Mais dès que la commodité du vers le demande, le poète n'hésite jamais à substituer le pluriel au duel.

Il va de soi que des formes telles que *διωκέτην* ne sauraient figurer. Et c'est par exception que, pour demeurer fidèle au

duel, le poète recourt à *-τον* dans *διώκετον*, contrairement à l'usage grec habituel pour la 3e personne secondaire, dans K 364-365 (tout le passage a normalement le duel) :

ὡς τὸν Τυδείδης ἠδ' ὁ πολύπορθος Ὀδυσσεὺς
λάου ἀποτμήξαντε διώκετον ἐμμενὲς αἰεί.

Mais il suffit de simples raisons de commodité métrique pour décider du choix des formes de singulier ou de pluriel.

Devant *ἑταῖροι*, l'épithète *ἐρίηρες* ne pourrait figurer au duel; la fin de vers fréquente *ἐριῆρες ἑταῖροι* se trouve donc même dans deux passages où le duel est d'ailleurs constant, Θ 332 = N 421 :

τὸν μὲν ἔπειθ' ὑποδύντε δύω ἐριῆρες ἑταῖροι,
Μηκιστεύς, Ἐχίοιο πάις, καὶ δῖος Ἀλάστωρ,
νῆας ἐπὶ γλαφυρὰς φερέτην βαρέα στενάχοντα.

Inversement, le verbe est souvent au pluriel avec un sujet au duel, ainsi N 46 et suiv. :

Αἴαντε πρώτω προσέφη, μεμαῶτε καὶ αὐτώ·
Αἴαντε, σφὼ μέν τε σαώσετε λαὸν Ἀχαιῶν,
ἀλκῆς μνησαμένω, μὴ δὲ κρυεροῖο φόβοιο.

Il est clair que *σαώσετε* est appelé par le vers.

De même, si le possessif a la forme plurielle, dans Υ 115 et suiv. :

Φράζεσθον δὴ σφῶι, Ποσειδαον καὶ Ἀθήνη,
ἐν φρεσὶν ὑμετέρῃσιν,

c'est que *σφωιτέρῃσιν* n'entrait pas ici dans le vers.

On lit *ἐριδαίνετον ἀλλήλοιιν* Π 765, *ἐρίζετον ἀλλήλοιιν* σ 38, *ὀαρίζετον ἀλλήλοιιν* X 138, mais *ξυμβλήτην ἀλλήλοιιν* Φ 15.

Le simple désir d'éviter l'hiatus paraît suffire à faire substituer le pluriel au duel, ainsi π 263 :

ἐσθλώ τοι τούτω γ' ἐπαμύντορε, τὼς ἀγορεύεις,
ὕψε περ ἐν νεφέεσσι καθημένω· ὥ τε καὶ ἄλλοις
ἀνδράσι τε κρατέουσι καὶ ἀθανάτοισι θεοῖσι.

En mettant *τώ* au lieu de *τούς*, le poète faisait un hiatus permis en principe, mais qui n'est évidemment pas agréable. On lit *τοὺς ἄμφω ζωούς* λ 301 et non *τὼ ἄμφω ζωώ*. Là où l'hiatus est inévitable en tout cas, le duel subsiste, ainsi π 339 *μόν(F)ω ἀνευθ' ἄλλων*, ou dans la formule courante *πεπνυμένω ἄμφω*.

Il arrive même qu'on ne voie pas pourquoi le pluriel et le duel

sont juxtaposés, pourquoi par exemple il n'y a pas *νῶι* plutôt que *ἄμμε* dans δ 178-179 :

οὐδέ κεν ἄλλο
ἄμμε διέκρινεν Φιλέοντέ τε τερπομένω τε

(d'après Plutarque; le texte traditionnel a *ἡμέας* | *ἄλλο*, qui est peu satisfaisant).

La seule limite rigoureuse à la licence du poète dans l'emploi du pluriel et du duel est que, au moins au masculin, l'épithète est au même nombre que le substantif : *ὠκέες ἵπποι*, *ὠκέας ἵππους*, mais *ταχέ' ἵππω*; il suffit donc, comme ici, que les exigences du vers demandent l'adjectif au pluriel ou au duel pour que le substantif soit aussi au pluriel ou au duel. Ce n'est qu'au neutre qu'il y a quelques flottements comme *ὅσσε Φαεινά*, à côté de *Φαεινώ*; et le caractère choquant de l'adjectif au pluriel féminin dans le type *χεῖρε Φίλας* a rendu le duel rare dans les substantifs féminins, ainsi qu'il a été noté ci-dessus, p. 146.

Mais, à ceci près, les discordances ne gênent pas le poète. Ainsi, O 39, Hêrê dit :

νωίτερον λέχος αὐτῶν

où *νωίτερον* suppose le duel, mais où *αὐτῶν* est au pluriel.

Comme le verbe n'a pas de formes de duel à la 1re personne, le flottement est aisé, et il n'est pas surprenant dans les pronoms de 1re personne, ainsi ψ 108 :

ἦ μάλα νῶι
γνώσομεθ' ἀλλήλων καὶ λώϊον· ἔσ(ϝ)ι γὰρ ἡμῖν
σήμαθ', ἃ δὴ καὶ νῶι κεκρυμμένα (ϝ)ίδμεν ἀπ' ἄλλων.

Les participes apposés sont souvent au pluriel près de sujets et de verbes au duel, ainsi ε 226 :

ἐλθόντες δ' ἄρα τώ γε μυχῷ σπέος γλαφυροῖο
τερπέσθην φιλότητι, παρ' ἀλλήλοισι μένοντες.

On voit que la commodité métrique a décidé du choix des formes. Toutefois il y a des contradictions trop bizarres pour être admissibles; ainsi, dans Λ 618-623, il est question de deux personnes, mais tout le passage est au pluriel; on ne devra donc pas lire le participe duel *σ(ϝ)άντε*, avec Aristarque et les éditeurs modernes, mais l'aoriste *σ(ϝ)άν* et *τε*, simple affaire d'interprétation, et non correction du texte.

Le désaccord se manifeste même dans une apposition telle que τ 384 :

ἡμέας ἀμφοτέρους, μάλα (ϝ)εικέλω ἀλληλοῖιν.

De deux verbes coordonnés, l'un est au pluriel et l'autre au duel dans un passage tout au duel H 279 :

μηκέτι, παῖδε φίλω, πολεμίζετε μηδὲ μάχεσθον
ἀμφοτέρω γὰρ σφῶι φίλει νεφεληγερέτα Ζεύς,
ἄμφω τ' αἰχμητά.

Mais on conçoit que certains manuscrits aient *μάχεσθε*, qu'admet la métrique (M. Cuny et M. Magnien suggèrent que l'emploi de *μάχεσθον* aurait pour objet d'éviter un hiatus avec le commencement du vers suivant).

Dans un morceau où, il est vrai, le pluriel et le duel alternent capricieusement, on lit, Φ 222 :

τὼ δ' ἐπεὶ εἰσ(F)ιδέτην εὖ τ' ἐφράσσαντο ϝ(F)έκασία
κλαῖον ἄρ' ἀμφ' Ὀδυσῆι δαίφρονι χεῖρε βαλόντε.

Dans un passage où, au contraire, le duel domine, on trouve un fait analogue, A 331 :

τὼ μὲν ταρβήσαντε καὶ αἰδομένω βασιλῆα
σίήτην οὐδέ τί μιν προσεφώνεον οὐδ' ἐρέοντο.

Le pluriel *προσεφώνεον* appelle *ἐρέοντο*.

Dans ce passage, c'est sans doute une formule fixée (où l'on notera l'archaïsme *ὔμμες*) qui entraîne le pluriel A 334 :

χαίρετε, κήρυκες, Διὸς ἄγγελοι ἠδὲ καὶ ἀνδρῶν,
ἄσσον ἴτ' · οὔ τί μοι ὔμμες ἐπαίτιοι, ἀλλ' Ἀγαμέμνων.

Cf. H 276.

Le caractère capricieux de l'emploi des formes de duel ressort d'un épisode où, dans la *Διομήδους ἀρισ*ίεία, Diomède rencontre successivement quatre couples de guerriers. Les deux premiers et le quatrième sont désignés au pluriel, vers 148, 149-151, 159-164, en partie par toute une série de formes. Le troisième, au contraire, est désigné par cinq formes, très différentes, de duels, et le pluriel *τούς* n'apparaît une fois, au vers 155, que pour éviter un hiatus : *τοὺς ἐνάριζε*.

Quand elle parle de ses frères, Castor et Pollux, Γ 236 et suiv., Hélène commence par une série toute au duel, *δοίω*, etc. Puis, après un duel, elle passe au pluriel sans autre raison visible que la commodité du poète, Γ 239 :

ἦ οὐχ ἑσπέσθην Λακεδαίμονος ἐξ ἐρατεινῆς,
ἦ δεύρω μὲν ἕποντο νέεσσ' ἐνὶ ποντοπόροισι,
νῦν δ' αὖτ' οὐκ ἐθέλουσι μάχην καταδύμεναι ἀνδρῶν,
αἴσχεα δεδ(F)ιότες καὶ ὀνείδεα . . .

Dans tel passage où le pluriel est constant, bien qu'il s'agisse

de deux personnages, il suffit de l'insertion d'une formule pour faire apparaître le duel, ainsi Ψ 811 et suiv., où le duel figure seulement dans le vers formule (cf. Z 120 et Υ 159) :

ἐς μέσον ἀμφοτέρω συνίτην μεμαῶτε μάχεσθαι

(suivi de *δεινὸν δερκομένω*, avec variante *δερκόμενοι*).

Dans Θ 444 et suiv., le fait qu'il s'agit de deux déesses, donc de féminins, a pu contribuer au flottement (ce flottement, appelé par le féminin, se trouve également dans Δ 7 et suiv., où il est d'abord question de deux déesses au pluriel, *δοιαὶ... ἀρηγόνες εἰσὶ θεάων*, mais où ensuite il est dit d'elles : *ταὶ... τέρπεσθον*). Néanmoins le passage montre bien à quel point les formes du duel et celles du pluriel se mêlent. Au vers 445, le flottement est provoqué par une formule usuelle au pluriel qui termine le vers :

444 *αἱ δ' οἷαι Διὸς ἀμφὶς Ἀθηναίη τε καὶ Ἥρη*
ἧσθην, οὐδέ τί μιν προσεφώνεον οὐδ' ἐρέοντο.

Zeus, s'adressant aux deux déesses, emploie deux duels et un pluriel :

447 *τίφθ' αὖτω τετίησθον, Ἀθηναίη τε καὶ Ἥρη;*
οὐ μέν θην κάμετόν γε μάχῃ ἔνι κυδιανείρῃ
ὀλλῦσαι Τρῶας τοῖσιν κότον αἰνὸν ἔθεσθε.

Au vers 452, il se sert du pronom *σφῶιν*, puis il conclut, avec des formes de nouveau contradictoires :

455 *οὔ κεν ἐφ' ὑμετέρων ὀχέων, πληγέντε κεραυνῷ,*
ἄψ ἐς Ὄλυμπον ἵκεσθον, ἵν' ἀθανάτων ἕδος ἐστίν.

Le poète ajoute alors, au pluriel, puis au duel :

457 *ὣς ἐφάθ', αἱ δ' ἐπέμυξαν Ἀθηναίη τε καὶ Ἥρη·*
πλησίαι αἵ γ' ἧσθην, κακὰ δὲ Τρώεσσι μεδέσθην

(ces deux vers se retrouvent Δ 20-21).

Le duel sert manifestement à marquer la communauté de rôle des deux déesses; mais il est clair que le poète n'hésite jamais à recourir au pluriel, si les formes sont plus commodes. En tout, il y a 8 duels et 5 pluriels emmêlés.

D'ailleurs le texte n'offre de sûreté que dans la mesure où les formes de pluriel et de duel ne sont pas métriquement substituables les unes aux autres.

Comme les gens qui ont transmis le texte n'avaient pas le duel

dans leur parler, il est possible que des duels anciens aient été remplacés par des pluriels. D'autre part, il est imaginable que, sauf les cas où le duel était employé en vue de l'expression, le poète n'y ait recouru que là où le vers se faisait plus aisément avec le duel. Quoi qu'il en soit, il est frappant, comme le remarque M. Maguien, que les exemples de *ἀνέρε* ou *ἄνδρε* soient fréquents et qu'il n'y en ait aucun de *ἀνθρώπω*, équivalent prosodique exact de *ἄνθρωποι*.

Inversement, il a pu arriver que le duel, qui faisait l'effet d'un ornement poétique, ait été substitué parfois à une forme de pluriel.

On aperçoit quelquefois des variantes, ainsi *τούς* au lieu de *τώ* dans B 221 *τὼ γὰρ νεικείεσκε*. Au vers A 135, au milieu d'un morceau où le duel est fréquent, mais où le poète se sert également du pluriel toutes les fois que c'est commode pour le vers, Aristarque lisait *εἰ νῶι ζωοὺς ϖεπύθοιτ'*, mais Aristophane de Byzance *ζωώ*, qui est plus vraisemblable.

Ailleurs, le duel a dû être substitué au pluriel quand on a cessé de prononcer le *F*, dans M 367 :

ἐσ(F)αότες Δαναοὺς ὀτρύνετε (F)ῖφι μάχεσθαι.

La leçon traditionnelle *ὀτρύνετον* ne s'accorde pas avec *ἐσ(F)αότες* — ce qui serait admissible — et, quoique supportable métriquement, va moins bien pour le vers que *ὀτρύνετε*, comme l'a vu Bentley.

Dans B 217 :

τὼ δέ (F)οι ὦμω
κυρτώ, ἐπὶ σ(F)ῆθος συνοχωκότε· αὐτὰρ . . .

le duel est attesté par l'ensemble des manuscrits, et la variante *συνοκωχότες*, qui se trouve dans un papyrus et ailleurs, s'explique par le désir d'éviter l'hiatus. Toutefois, comme le duel *ὦμω* est en somme exceptionnel (voir ci-dessus, p. 151), il est permis de se demander si *τὼ . . . ὦμω* n'aurait pas été substitué à *τοὶ . . . ὦμοι* (pour un fait analogue, cf. *Rev. d. ét. gr.*, XXXI, p. 291) et si tout le passage n'était pas originairement au pluriel; métriquement, c'est préférable, puisque cela évite un hiatus, et que le *-οί* de *κυρτοί* s'abrège plus aisément que le *-ώ* de *κυρτώ*.

De même, dans Γ 313 :

τὼ μὲν ἄρ' ἄψορροι ϖροτὶ (F)ίλιον ἀπονέοντο,

on est tenté de lire *τοὶ* au lieu de *τὼ*.

Mais, dans l'ensemble, les passages métriquement sûrs montrent que le texte traditionnel est correct; l'incohérence de l'em-

ploi du duel est assurée par la métrique. L'incertitude ne porte que sur des détails, assez nombreux il est vrai.

A l'époque où ont été composés les poèmes homériques, le duel n'était plus employé régulièrement. Mais on peut faire deux hypothèses : ou bien le texte reproduit l'usage de parlers grecs où, comme dans certains parlers lituaniens actuels, le duel avait cessé de s'employer constamment, tout en demeurant en usage dans une certaine mesure; ou bien, le poète avait cessé, plus ou moins complètement, de se servir du duel dans son parler courant et ne le connaissait qu'en vertu d'une tradition littéraire. Le seul examen des emplois du duel ne permet pas de trancher la question.

La licence qu'a le poète d'employer le pluriel ou le duel dans les cas où il est question de « deux » est du même ordre que les licences qui lui permettent, en nombre de cas, de choisir entre deux ou trois formes qui, ou bien n'appartiennent pas au même parler, ou bien se sont remplacées l'une l'autre au cours du développement de la langue. En l'état où l'on connaît les parlers grecs, rien de pareil ne se rencontre nulle part hors du texte homérique.

Ainsi la langue homérique dispose à la fois, et en pleine liberté, des datifs pluriels *ϖοσσί*, *ϖοσί* et *ϖόδεσσι*; des génitifs singuliers en *-οιο* et en *-οο* (généralement contracté en *-ου*), et, d'après ceux-ci, des pronoms *σεῖο* ou *σέο*, *σεῦ*; des nominatifs singuliers *κυανοχαίτης* et *κυανοχαῖτα*; des infinitifs *δόμεναι*, *δόμεν* et *δοῦναι*, — *ἔμμεναι*, *ἔμεναι*, *ἔμμεν*, *ἔμεν* et *εἶναι*, — *ἀξέμεναι*, *ἀξέμεν* et *ἄξειν*; des 3es personnes secondaires du pluriel *σίῆσαν*, *ἔσίῆσαν* et *ἔσίαν*, *σίάν*. A côté de ces grandes séries de doublets, il y en a nombre de moins importants, particuliers à certains mots, ainsi des formes variées de *υἱός*, de *ϖόλις*, de *ϖολύς*, de *Ζεύς* (*Δία*, *Διός*, *Διί* et *Ζῆνα*, *Ζηνός*, *Ζηνί*), de *Ἀίδης* (à savoir les deux génitifs *Ἄϊδος* et *Ἀίδᾱο*), des aoristes *ἔκτανον* et *ἔκταν*, *ἤρπαξε* et *ἤρπασε*, *ἦλυθον* et *ἦλθον*, de *ἀνέρες* (qui est ancien, cf. skr. *náraḥ*) et *ἄνδρες* (fait suivant le principe général de la déclinaison grecque), de *ϖατέρων* et *ϖατρῶν*, *οἱ* et *τοί*, *σέθεν* et *σεῖο*, *σέο*, *σεῦ*, et surtout *μιν* et *ϝ(F)ε* (ce dernier conservé seulement en cas de nécessité métrique), sans parler des formes analogiques, qui pouvaient tendre à naître dans la langue courante, mais qui ne s'y répandaient sans doute pas, et dont le poète a tiré parti pour loger certains mots dans le vers : *διακριυθῆτε* à côté de *διέκριθεν*, par exemple, ou de formations diverses de patronymiques comme *Πηλείδης* (*Πηλείδᾱο*), *Πηλειάδᾱο* (seulement au génitif), *Πηλείωνος* et *Πηλείωνι*, ou *Κρονίδης* et *Κρονίων*, *Κρονίονος* et *Κρονίωνος*. La 3e personne du singulier du futur de *εἰμι* ne comporte pas moins de quatre formes dis-

tinctes : ἔσσεται et ἔσεται (dont la différence est d'ordre rythmique), ἔσσαι et ἐσσεῖται. On trouve à la fois ἄμμες et ἡμεῖς, ἀμός et ἡμέτερος (la différence entre ἀμμ- de ἄμμες et ἀμ- de ἀμός n'est que graphique, mais elle atteste, de manière frappante, le flottement connu de la tradition pour les consonnes géminées et pour l'esprit rude).

Le poète dispose à la fois de πόλις, πόλεμος (qui sont les formes courantes, notamment en ionien-attique) et de πτόλις, πτόλεμος (attestés dans des parlers éoliens, surtout en Thessalie), de ὗς et de σῦς (ainsi δῖος, ὑφορβός, mais βῆ δὲ συφορβός). En un sens au moins, δοῦπος et κτύπος sont des synonymes exacts; mais l'emploi de l'un ou de l'autre ne dépend que des besoins du mètre; qu'on compare par exemple ces deux formules :

π 6 περί τε κτύπος ἦλθε ποδοῖιν
π 10 ποδῶν δ' ὑπὸ δοῦπον ἀκούω.

Si l'on trouve toujours κτυπέω au présent, c'est que δουπέω ne saurait entrer dans le vers; mais, à l'aoriste, le poète use à la fois de δούπησα (avec l'augment, ἐγδούπησαν, une fois) et de ἔκτυπον, κτύπον. Le groupe sonore γδ était moins solide que le groupe sourd κτ, parce que les sonores sont plus débiles que les sourdes; c'est ce qui fait que κτύπος s'est maintenu, tandis que *γδούπος se maintient seulement dans ἐρίγδουπος; mais déjà la forme refaite sur δοῦπος, à savoir ἐρίδουπος, est devenue courante; on a là un bon exemple de flottement homérique.

A les prendre chacun isolément, tous ces doublets ont chance d'avoir eu, à quelque moment, un fondement dans la réalité, soit qu'il s'agisse de faits de dates différentes, soit qu'il y ait eu, comme il est arrivé sur bien des points, substitution de l'ionien à l'éolien et qu'il soit résulté de là des parlers troubles durant un temps. Mais il n'y en a pas pour qu'ils aient, en si grande masse, coexisté tous dans une langue parlée; une langue n'admet pas normalement une telle incertitude morphologique. On est donc en présence de flottements qui ont existé sans doute dans l'usage, chacun à quelque moment, mais qu'une langue littéraire traditionnelle a fixés et accumulés pour sa commodité et dont elle a librement tiré parti.

Comme l'a noté M. Cuny, les formes du duel sont souvent des archaïsmes. Sans parler de ὄσσε, on a, par exemple, βάτην (avec un ᾰ ancien très curieux), (ϝ)έ(ϝ)ικτον et (ϝ)ε(ϝ)ίκτην (à côté de (ϝ)ε(ϝ)οίκεσαν), ξυμβλήτην (seule forme personnelle active de cet aoriste), καταπλήτην (aussi la seule forme personnelle active de cet aoriste). C'est une conséquence naturelle du principe.

La conclusion générale peut naturellement ne pas valoir pour

tel ou tel des faits particuliers auxquels elle s'applique dans l'ensemble. Mais la façon capricieuse dont le poète use du duel ou du pluriel suivant sa commodité ou pour des fins expressives rend vraisemblable que, dès la date de composition du fond premier des poèmes homériques, le poète employait peu, en causant, les formes du duel, et peut-être même n'y recourait jamais dans son parler usuel. La seule incertitude qui subsiste est celle-ci : on ne saurait dire si le parler ordinaire des poètes conservait encore des restes de duel, ou si l'usage qui est fait du duel dans la langue épique tient uniquement à une tradition littéraire[1].

A. MEILLET.

[1] Dans ses *Vorlesungen zur Syntax*, I, p. 78 et suiv., M. Wackernagel admet quelques cas homériques d'emploi du duel là où il est question de plus de deux personnes. Si le fait appartient au fond ancien des poèmes homériques, il résulterait de là que le poète n'avait plus le sens du duel. Mais les exemples sûrs ne se lisent que dans des morceaux assurément ajoutés après coup, comme le montre M. Wackernagel lui-même. Ce qui est vrai des auteurs des chants Θ et I de l'Iliade ne l'est sans doute pas de l'auteur du poème initial.

DEUX

QUESTIONS HOMÉRIQUES.

I. Génitifs en -οιο et -ου.

Les substantifs, adjectifs, pronoms, participes en -ος et -ον, ainsi que les formes ὁ, τό, ἄλλο, ὅ, peuvent avoir, au génitif singulier, dans le texte homérique, deux sortes de désinences, -οιο et -ου. La première se rencontre environ 1801 fois (1090 dans l'Iliade, 711 dans l'Odyssée), la deuxième 1881 fois (1049 et 832). La coexistence de ces deux formes et leurs rapports constituent un des problèmes typiques posés par la langue homérique. Pour le résoudre, il faut, semble-t-il, en dénombrant les cas le plus exactement possible, considérer les conditions rythmiques et métriques dans lesquelles se présentent -οιο et -ου.

1. D'après leur forme prosodique, les mots prennent plus ou moins volontiers -ου ou -οιο au génitif; certains types de mots ont de préférence -οιο; d'autres ont, de préférence ou exclusivement, -ου.

Nous pouvons distinguer 10 types de mots, suivant les éléments prosodiques qui, dans le mot, précèdent la syllabe contenant la désinence : 1° deux brèves, type ἀγαθός; 2° un dactyle, type ἀθάνατος, ou encore καλλιπλόκαμος, κατωμάδιος; 3° deux longues, type ἄνθρωπος, ou encore Ἀλέξανδρος; 4° une longue, type ἀγρόν; 5° une brève, type βροτός, γαμός; 6° aucune syllabe, dans le cas des pronoms monosyllabiques : ὅ, ἕς, σφός...; 7° un iambe, type ἀγαυός; 8° un anapeste, type ἀσάμινθος; 9° un choriambe, type ἀργυρόηλος; 10° un trochée, type ἄγριος, ou encore κακομήχανος, καλλίσφυρος.

Les trois premiers types ont -οιο beaucoup plus fréquemment que -ου; dans les 4e, 5e et 6e types, -ου prédomine; dans les 7e, 8e, 9e et 10e, -ου est exclusivement employé (sauf 1 exception, qui se retrouve 2 fois).

Voici les chiffres :

1° Génitifs *ἀγαθοῖο*, *ἀδύτοιο*, *ἀλίοιο*, *ἀλόχοιο*, *ἀμάθοιο*, *ἀνέμοιο*, *ἀπαλοῖο*, *βιότοιο*... 605 fois (418 dans l'Iliade, 187 dans l'Odyssée); *ἀγαθοῦ*, *ἀδινοῦ*, *ἀλόχου*, *ἀνέμου*, *βιότου*... 128 fois (77 et 51).

2° *ἀθανάτοιο*, *ἀγχιάλοιο*, *ἀζαλέοιο*, *αἰγιόχοιο*, *αἰθομένοιο*, *ἀκμοθέτοιο*, *Ἀλκινόοιο*..., *ἀποιχομένοιο*, *ἀποκταμένοιο*, ... *καλλιπλοκάμοιο* ..., *καταλειπομένοιο*... 508 fois (269 et 239); — *αἰγιόχου*, *αἰθομένου*, *Ἀλκινόου*..., *ἀεικελίου*, *ἀποιχομένου*... *ὠρειτελλομένου*... 107 (39 et 68).

3° *Ἀγκαίοιο*, *ἀγραύλοιο*, *Ἀδμήτοιο*, *Ἀδρήστοιο*, ... *Τιθωνοῖο*, *υἱωνοῖο*, *ὑψηλοῖο*, ... *Ἀλεξάνδροιο*, *ἀμωμήτοιο* ..., *δολιχηρέτμοιο* ... 236 fois (151 et 85); — *Ἀδμήτου*, *Ἀδρήστου*, *Αἰγίσθου*, *Αἰγύπτου* ..., *Ἀλεξάνδρου*... 80 fois (42 et 38).

4° *ἀγροῖο*, *ἄντροιο*, *αὐτοῖο*, *γαμβροῖο*, *γναθμοῖο* ..., *θείοιο*, *Ἴλοιο*... 234 fois (130 et 104); — *ἀγροῦ*, *αἴνου*, *ἄντρου*, *αὐτοῦ*, *βηλοῦ*, *βόθρου*, *βωμοῦ*... 503 fois (241 et 262).

5° *βροτοῖο*, *γαμοῖο*, *γόνοιο*, *γόοιο*, *δόμοιο*... 178 fois (95 et 83); — *βροτοῦ*, *γαμοῦ*, *γόου*, *δόλου*, *δόμου*.... 213 fois (112 et 101).

6° *τοῖο* 27 fois (21 et 6); *σοῖο* 4 (2 et 2); *οἷο* possessif 7 (5 et 2); *οἷο* relatif ne se rencontre pas; en tout 38 fois (25 et 13); — *τοῦ* 227 fois (134 et 93); *τοῦδε* et *τοῦδ'* 16 fois (7 et 9); *τούνεκα* et *τούνεκ'* 25 fois (14 et 11); *οὗ* relatif 99 fois (51 et 48, y compris 34 et 31 cas de *οὕνεκα*); *ὅου* 2 fois (1 et 1, dans B 325 ...*ὅου κλέος οὔποτ' ὀλεῖται*, α 70 *ὅου κράτος ἔσκε μέγιστον*); *σφοῦ* 1 fois (Iliade); *σοῦ* 4 fois (2 et 2); *οὗ* possessif 12 fois (7 et 5); en tout 386 fois (217 et 169).

7° *ἀγαυοῦ*, *ἀεθλοῦ*, *ἀοιδοῦ* ..., *συφείου*, *φαείνου* 159 fois (108 et 51).

8° *ἀσαμίνθου*, *βροτολοιγοῦ*, *Διονύσου*, *ἐνιαυτοῦ*... 90 fois (61 et 29); — *ἐριτίμοιο* 2 fois dans l'expression *ἐριτίμοιο χρυσοῖο* ∪∪–⏑–⏑–∪ I 126, 268.

9° *ἀργυροηλου*.... *Πρωτεσιλάου*..., *χαλκοπαρῄου* 13 fois (8 et 5).

10° *ἀγασῖρόφου*, *ἀγρίου*, *Ἀλισίου*, *ἀλφίτου*..., *φασγάνου*, *χρυσοθρόνου* (avec la scansion ⏑⏑⏓, ou ⏑⏓⏑⏑, ou ⏓⏓⏑⏑ devant voyelle) 180 fois (128 et 52), — et 22 fois (16 et 6) avec allongement apparent de la pénultième : *ἀγρίου πρόσθεν* ⏓⏓⏓⏓ X 313; *ἀνεψίου κταμένοιο* ⏑⏓⏓⏑⏑⏓ O 554; *Αἰόλου μεγαλήτορος κ* 36; *Αἰόλου κλυτὰ δώματα κ* 60; *ὁμοίου πολέμοιο* 8 fois (6 et 2); *Ἰλίου προπάροιθε* O 66, X 6; *Ἰφίτου μεγαθύμου* B 518; *ἀδελφειοῦ κταμένοιο* E 24; *ἀδελφειοῦ φρένας* Z 61, H 120. N 788; *Ἀσκληπίου δύο παῖδε* B 731; *μάντιος ἀλαοῦ κ* 493, *μ* 267.

II. La position au temps fort ou au temps faible du dactyle détermine, dans une grande mesure, l'emploi de *-οιο* et de *-ου*.

D'une part *-οι-* de *-οιο* occupe toujours le temps fort (sauf dans l'expression *ἐριτίμοιο χρύσοιο* ⏑⏑⏓⏓⏓⏑ I 126. 268) : cela apparaît à première vue pour *ἀγαθοῖο* ⏑⏑⏓⏑, *ἀθανάτοιο* ⏓⏑⏑⏓⏑, *γαμοῖο* ⏑⏓⏑; cela se constate en fait pour *Ἀγκαίοιο* ⏓⏓⏓⏑, *δήμοιο* ⏓⏓⏑, *τοῖο* ⏓⏑.

D'autre part, *-ου* se trouve le plus souvent au temps faible. Il y est amené nécessairement par la forme des mots *ἀγαυοῦ* ⏑⏓⏓, *ἀσαμίνθου* ⏑⏑⏓⏓, *ἀργυροηλου* ⏓⏑⏑⏓⏓, précédant une consonne; *ἀρίστου* ⏑⏓⏑, *βροτολοιγοῦ* ⏑⏑⏓⏑, *ἀγρίου* ⏓⏑⏑, précédant une voyelle. Les génitifs *ἀγαθοῦ* ⏑⏑⏓, *ἀθανάτου* ⏓⏑⏑⏓, *Ἀγκαίου* ⏓⏓⏓, ont sans doute *-ου* au temps fort (toujours pour les deux premiers types, avec 12 exceptions pour le troisième), mais ils sont bien moins fréquents que *ἀγαθοῖο* ⏑⏑⏓⏑, *ἀθανάτοιο* ⏓⏑⏑⏓⏑, *Ἀγκαίοιο* ⏓⏓⏓⏑. Pour les génitifs du 4e type, *ἀγροῦ*, *αἴνου*, *ἄντρου*, *αὐτοῦ*, *βηλοῦ*, *βόθρου*, *βωμοῦ*..., ils ont beaucoup plus souvent *-ου* au temps faible, avec les scansions ⏓⏓ devant consonne, ou ⏓⏑ devant voyelle, que *-ου* au temps fort, avec la scansion ⏑⏓ : 405 fois (184 et 221) au temps faible. 98 fois (57 et 41) au temps fort. Les génitifs *βροτοῦ*, *γαμοῦ*, *γόου*, *δόμου*, *θεοῦ*, *θρόνου*... comptent pour 2 brèves devant voyelle, avec *-ου* au temps faible, 121 fois (58 et 63), contre 91 cas (53 et 38) de *-ου* au temps fort. *οὗ* relatif se trouve au temps faible 21 fois (8 et 13) sur 34 (17 et 17); *σοῦ* 3 fois (1 et 2) sur 4 (2 et 2); *οὗ* possessif 11 fois (6 et 5) sur 12 (7 et 5). Cependant *-ου* occupe plus souvent le temps fort que le temps faible dans *τοῦ*, *τοῦδε*, *τοῦδ'* : 143 fois (79 et 64) sur 243 cas (141 et 102), et toujours dans *τούνεκα* ⏓⏑⏑ 25 fois (14 et 11), *οὕνεκα* 65 fois (34 et 31).

Encore, parmi les cas de *-ου* au temps fort, peut-on mettre à part ceux où la finale précède une voyelle, comme Θ 549 *κνίσην δ' ἐκ πεδίου ἄνεμοι*..., car le mètre n'interdit pas de remplacer *-ου* par *-οι'* avec élision de *-ο* : *ἐκ πεδίοι' ἄνεμοι*...

Ces derniers cas n'étant pas compris dans le dénombrement, non plus que les deux cas (1 et 1) de *ὄου* scandé apparemment ⏑⊥, et les 22 cas (16 et 6) de *ἀγρίου*, *ἀνεψιοῦ*, *Αἰόλου*..., scandés apparemment ⊥–⊥, ⏑⊥–⊥, ⊥–⊥..., dont l'explication sera donnée plus loin, on trouve en tout, dans les deux poèmes homériques, 575 cas certains (310 et 265) de *-ου* au temps fort, distribués de la façon suivante : type *ἀγαθοῦ* ⏑⏑⊥ 79 (40 et 39); *Ἀλκινόου* ⊥⏑⏑⊥ 61 (21 et 40); *Ἀδμήτου* ⊥–⊥ 39 (24 et 15); *ἄντρου* 82 (48 et 34); *γαμοῦ* ⏑⊥ 71 (42 et 29); *τοῦ* et *τούνεκα* 163 (92 et 71); *οὗ* relatif 13 (9 et 4); *οὕνεκα* 65 (34 et 31); *οὗ* possessif 1 (Odyssée); *σοῦ* 1 (Odyssée).

N'étaient donc ces 575 cas, on pourrait poser la règle suivante : la poésie homérique emploie *-οιο* avec *-οι-* au temps fort du dactyle, *-ου* au temps faible.

III. Une longue du temps faible équivalant théoriquement à deux brèves, sauf au 6e pied, on peut, à *-ου* du temps faible, substituer, sans fausser le vers, **-οο*, de deux syllabes. Ainsi on aurait des vers justes si, au lieu de *χαλκοῦ τε σἰεροπῆς*... *ρ* 437. *σίτου ἐγὼ δέ κε*... *ρ* 418, on lisait **χαλκόο τε σἰεροπῆς*..., **σίτο' ἐγὼ δέ κε* ..

L'orthographe du texte homérique traditionnel ne prouve rien contre l'hypothèse d'un génitif en **-οο*, s'il est vrai qu'un mot écrit *ἀγροῦ* dans les manuscrits et dans nos éditions modernes était écrit ΑΓΡΟ dans les premières éditions qui eurent cours en Grèce, et que cet ΑΓΡΟ pouvait aussi bien représenter **αγροο* avec deux *ο* brefs, que *αγρο* avec un *ο* long (voir A. Meillet, *R.E.G.*, XXXI, p. 279 et suiv.).

Mais il est des faits particuliers dont seule l'hypothèse de **-οο* semble donner la raison. Les scansions *ἀγρίου πρόσθεν* ⊥–⊥–⊥, *ἀνεψιοῦ κταμένοιο* ⏑⊥–⊥⏑⏑⊥⏑, *Αἰόλου μεγαλήτορος* ⊥–⊥⏑⏑⊥⏑⏑, *ἀδελφειοῦ φρένας* ⏑⊥–⊥⏑⏑... sont inexplicables; en rétablissant un génitif en **-οο*, on obtient **ἀγρίοο πρόσθεν* ⊥⏑⏑⊥–⊥. **ἀνεψιόο κταμένοιο* ⏑⊥⏑⏑⊥⏑⏑⊥⏑. **Αἰόλοο μεγαλήτορος* ⊥⏑⏑⊥⏑⏑⊥⏑⏑, **ἀδελφεόο φρένας* ⏑⊥⏑⏑⊥⏑⏑, où chaque syllabe a sa valeur prosodique normale. De même, au lieu du génitif d'apparence barbare *ὄου*, on restitue **ὄο* : B 325 **ὄο κλέος οὔποτ' ὀλεῖται*, *α* 70 **ὄο κράτος ἔσκε μέγιστον*.

Il arrive 217 fois (119 fois dans l'Iliade et 98 fois dans l'Odyssée) que *-ου* termine le vers, et ces cas se répartissent ainsi : 1 fois *ἀνθρώπου* P 572; 105 (48 et 57) *ἀγροῦ*, *αἴνου*...; 82 (50 et 32) *ἀοιδοῦ*, *Ἀπαισοῦ*...; 16 (12 et 4) *ἐνιαυτοῦ*, *ἐριδούπου*...; 13 (8 et 5) *ἀργυροήλου*...

Comme *-ου*, placé au temps fort devant consonne, ne peut pas non plus se ramener à **-οο*, il existe en tout 792 génitifs

en *-ου*. 429 dans l'Iliade et 363 dans l'Odyssée, irréductibles à **-οο*.

IV. Sans ces exceptions, et sans les 2 cas de *ἐριτίμοιο* ∪∪⊥–⊥ signalés plus haut, on arriverait à la formule hypothétique suivante : *la poésie homérique emploie -οιο avec -οι- au temps fort, et *-οο avec -ο- au temps faible*; autrement dit, *la langue homérique a un génitif -οιο, *-οο, dans lequel la syllabe pénultième obéit à la loi de l'« alternance rythmique »*.

-οι- et *-ο-* se présenteraient dans les mêmes conditions que *ει* et *ε*, *οι* et *ο*, dans *κάνεια* ∪⊥∪, *κανέοιο* ∪∪⊥∪; *τελείει* ∪⊥–, *τελέω* ∪∪⊥; *σεῖο* ⊥∪ et *σέο* ∪∪ ou ∪⊥; *ὁλοιή* ∪⊥– et *ὁλοός* ∪∪⊥, etc. (*M.S.L.*, XXII, p. 117 et suiv.).

L'hypothèse expliquerait bien la distribution ordinaire des génitifs en *-οιο*, *-ου* chez Homère : 1° *ἀγαθοῖο* ∪∪⊥∪, *ἀθανάτοιο* ⊥∪∪⊥∪, *Ἀγκαίοιο* ⊥–⊥∪, *δήμοιο* –⊥∪, *γαμοῖο* ∪⊥∪, *τοῖο*, avec *-οι-* au temps fort; — 2° *ἀγανοῦ* ∪⊥–, *ἀσαμίνθου* ∪∪⊥–, *δήμου* ⊥–, devant consonne, *ἀρίστου* ∪⊥∪, *βροτολοιγοῦ* ∪∪⊥∪, *γαμοῦ* ∪∪ devant voyelle, *ὅου* ∪⊥, *ἀγρίου* ⊥–⊥ devant consonne, *ἀγρίου* ⊥∪∪ devant voyelle, lesquels pourraient se ramener à **ἀγανόο* ∪⊥∪∪, **ἀσαμίνθοο* ∪∪⊥∪∪, **δήμοο* ⊥∪∪, **ἀρίστο'* ∪⊥∪, **βροτολοιγό'* ∪∪⊥∪, **γαμό'* ∪∪, **ὅο* ∪⊥, **ἀγρίοο* ⊥∪∪⊥, *ἀγρίο'* ⊥∪∪, avec *-ο-* au temps faible.

Les chiffres étant totalisés, l'hypothèse expliquerait 2,890 cas de génitifs sur 3,682, presque les quatre cinquièmes.

V. Faut-il admettre, dans l'Iliade et l'Odyssée, un fond primitif où le seul génitif connu serait *-οιο*, **-οο*, la forme en *-ου*, irréductible à **-οο*, se trouvant seulement dans des passages de date plus récente?

Tout d'abord, le nombre et la distribution, tout à travers l'Iliade et l'Odyssée, des génitifs irréductibles en *-ου*, notamment de *τοῦ*, rend cette théorie bien téméraire.

Mais il y a plus. On peut démontrer que le génitif en **-οο* ne constituait pas une forme vivante à l'époque où furent composées l'Iliade et l'Odyssée, soit dans leur ensemble, soit dans leur fond le plus ancien, s'il est vrai qu'il y ait un fond plus ancien et que les poèmes aient reçu des additions successives.

En effet, si la terminaison **-οο*, composée de deux syllabes brèves, avait été réellement une forme vivante, rien n'empêchait de la placer au temps faible du 5e pied : **ἠπείροο*, **δήμοο*, **τόο*, **ἐνιαυτόο* (qui seraient devenus dans le texte traditionnel *ἠπείρου* –⊥–, *δήμου* ⊥–, *τοῦ* –, *ἐνιαυτοῦ* ∪∪⊥–) convenaient dans cette position tout aussi bien que *ἀλγήσετε* ou *Θυμαλγέα* –⊥∪∪, *ἵκεο* ou *ὤλεσε* ⊥∪∪, *ἐνί* ∪∪, *ἐκακώσατε* ∪∪⊥∪∪ . . .; rien n'em-

pèchait, d'une façon générale, de scander *ἠπείροο ⏑⊥∪∪, ou *ἠπείρο' ⏑⊥∪ devant voyelle; enfin il devait arriver assez fréquemment que les deux syllabes de *-οο fussent partagées entre deux pieds, le dernier -ο se trouvant allongé par position.

Or, en fait, les génitifs de type ἠπείρου ⏑⊥⏑, τοῦ ⏑, ἐνιαυτοῦ ∪∪⊥⏑, ne terminent jamais le 5e pied, et on rencontre 1 fois seulement δήμου ⊥⏑ au 5e pied, dans l'expression δήμου Φῆμις ξ 239.

Sur 80 exemples de génitifs Ἀδμήτου, Ἀδμήσιου..., ἀνθρώπου..., 9 seulement ont la scansion ⏑⊥⏑ devant consonne, et cela au 4e pied, dans les fins de vers Θηβαίου Τειρεσίαο 6 fois, Θηβαίου Ἠνιοπῆα Θ 120, Πατρόκλου μερμηρίζων Π 647, Πατρόκλου τεύχε' ἕλοντο Τ 412, et 2 seulement la scansion ⏑⊥∪ devant voyelle, τοιούτου ἑόντος π 94, Πατρόκλου ἑκαίετο Ψ 192.

On ne rencontre jamais la scansion *γαμόο ∪∪⊥, avec ο long par position, ni *τόο ∪⊥; deux cas seulement supposent un *ὅο ∪⊥. Quant aux 22 exemples expliqués par *ἀγρίοο πρόσθεν, *Αἰόλοο μεγαλήτορος..., ils constituent, eux aussi, une rareté : en pratique, les génitifs de type ἀγρίου s'emploient beaucoup plus souvent (180 fois) avec la scansion ⊥∪∪ devant voyelle; plus souvent encore, le poète les évite : ἄλκιμος, ἀκήρατος, ἀκήριος, ἄμβροτος, ἀμήχανος, ἀντίος. Ἄντιφος. ἀνώνυμος, ἄξιος ..., pour ne citer que les premiers donnés dans le lexique de Gehring, n'ont pas de génitif singulier chez Homère, non plus que de génitif pluriel ἀγγέλων, ἀλκίμων...

La conclusion s'impose donc : rien dans l'Iliade et l'Odyssée ne permet d'admettre que le poète ait eu le sentiment d'un génitif *-οο comme d'une forme normale et courante de la langue.

VI. On arrive ainsi à une apparente contradiction. D'une part, la majorité des génitifs homériques en -οιο et -ου s'expliquent bien par l'hypothèse d'un génitif primitif en -οιο, *-οο, où -οι- et -ο- obéissent à la loi de l'alternance rythmique. D'autre part, l'hypothèse n'explique pas tous les faits; bien plus, les terminaisons -οιο, *-οο n'ont pu être réellement vivantes à l'époque homérique.

Voici, semble-t-il, un moyen de résoudre le problème.

Le génitif -οιο, *-οο constitue une alternance antique; il a été une forme vivante dans la poésie, antérieure à l'Iliade et à l'Odyssée, dont nous devons supposer l'existence. Mais le génitif usuel, dans la propre langue du poète, était le génitif en -ου.

A une époque ancienne donc, le génitif avait les formes suivantes :

ἀθανάτοιο ⊥∪∪⊥∪,
ἀγαθοῖο ∪∪⊥∪,

ἀνθρώποιο ⏑ – ⏑ ⏓ et **ἀνθρώποο* – ⏑ ⏑ ⏓,
ἀγροῖο – ⏑ ⏓ et **ἀγρόο* ⏑ ⏑ ⏓,
γαμοῖο ⏑ ⏑ ⏓, et **γαμόο* ⏑ ⏑ ⏑ devant groupe de consonnes,
τοῖο ⏑ ⏓, et *τόο* ⏑ ⏑. ou *τόο* ⏑ ⏑ devant groupe de consonnes,
**ἀγαυόο* ⏑ ⏑ ⏑ ⏓,
**ἀσαμίνθοο* ⏑ ⏑ ⏑ ⏑ ⏓,
**ἀργυροήλοο* ⏑ ⏑ ⏑ ⏑ ⏓,
**ἀγρίοο* ⏑ ⏑ ⏑ ⏑ devant groupe de consonnes.

La langue homérique a retenu toutes les formes en *-οιο* avec leur rythme, qui convient bien au dactyle, et les groupes tels que **ἀγρίοο πρόσθεν*; des anciennes formes en **-οο*. elle a conservé. d'ordinaire, le rythme primitif.

Mais le poète n'a plus le sentiment d'une terminaison **-οο*, de deux syllabes : il évite de terminer le 5e pied avec cette terminaison, il évite de partager **-οο* entre deux pieds. Il a le sentiment d'une forme en *-ου* : il place *ἀγροῦ* ⏑ – à la fin du vers, en lui conservant, en gros, son rythme traditionnel; en cas de besoin, il place même *-ου* au temps fort devant consonne. dans les types *ἀθανάτου* ⏑ ⏑ ⏑ ⏓, *ἀγαθοῦ* ⏑ ⏑ ⏓, *ἀνθρώπου* ⏑ – ⏑ ⏓, *ἀγροῦ* – ⏑ ⏓, *γαμοῦ* ⏑ ⏓, et avec une fréquence particulière quand il s'agit d'un mot usuel comme *τοῦ*.

II. Pronoms ΗΜΕΙΣ et ΑΜΜΕΣ, ΥΜΕΙΣ et ΥΜΜΕΣ.

Un autre problème typique, susceptible d'une solution analogue, est celui des pronoms personnels de 1re et de 2e personne. Pourquoi a-t-on. d'une part, *ἡμεῖς*, *ἡμέων*, *ἡμῖν*, *ἡμέας*. *ὑμεῖς*, *ὑμέων*, *ὑμῖν*, *ὑμέας*, formes d'aspect ionien, et, d'autre part, *ἄμμες*. *ἄμμι(ν)*, *ἄμμε*. *ὔμμες*, *ὔμμι(ν)*, *ὔμμε*, formes d'aspect éolien ?

Pour simplifier, nous considérerons seulement les nominatifs *ἡμεῖς*, *ἄμμες*, *ὑμεῖς*, *ὔμμες*.

Le texte homérique présente 82 fois *ἡμεῖς*, 35 fois *ὑμεῖς*, 4 fois *ἄμμες*, 4 fois *ὔμμες*.

A *ὑμεῖς* du texte, le mètre permet toujours de substituer *ὔμμες*; à *ἡμεῖς*, il permet 77 fois sur 82 de substituer *ἄμμες*. Cela se produit dans trois sortes de cas :

1° Quand *ἡμεῖς* (54 fois, dont 44 au 1er pied) ou *ὑμεῖς* (21 fois, dont 18 au 1er pied) ont la valeur d'un spondée devant consonne, v. g.

N 377 *καί κέ τοι ἡμεῖς ταῦτά γ' ὑποσχόμενοι τελέσαιμεν*,

où l'on pourrait admettre, sans fausser le vers :

καί κέ τοι ἄμμες ταῦτά γ' ὑποσχόμενοι τελέσαιμεν.

2° Quand *ἡμεῖς* (13 fois) et *ὑμεῖς* (3 fois) terminent le vers, v. g.

T 409 *ἀλλά τοι ἐγγύθεν ἦμαρ ὀλέθριον· οὐ δέ τοι ἡμεῖς.*

3° Quand *ἡμεῖς* (8 fois) et *ὑμεῖς* (9 fois) ont la valeur de deux longues distribuées en deux pieds, – ⏑, devant consonne. v. g.

H 71 *εἰς ὅ κεν ἢ ὑμεῖς Τροίην εὔπυργον ἕλητε,*

et même devant voyelle (2 fois *ἡμεῖς*, 2 fois *ὑμεῖς*), v. g.

ω 186 *ὡς ἡμεῖς Ἀγάμεμνον ἀπωλόμεθ'...,*

car *ὡς ἄμμες Ἀγάμεμνον* ne ferait pas un vers faux.

Dans 5 cas seulement, *ἡμεῖς* ne peut se remplacer par *ἄμμες*. Ce sont les cas où *ἡμεῖς* a la valeur d'un spondée devant voyelle :

α 76 *ἀλλ' ἄγεθ' ἡμεῖς οἵδε περιφραζώμεθα πάντες,*

où *ἡμεῖς* occupe le 2e pied; Γ 104, où il occupe le 4e pied; Δ 238, Ξ 369, γ 81. où il occupe le 1er pied. (Si l'on admet, à titre exceptionnel, le trochée au 1er pied de l'hexamètre homérique, *ἄμμες* conviendrait encore dans ces 3 derniers cas, et il resterait seulement 2 cas de *ἡμεῖς* irréductibles à *ἄμμες* : Γ 104 et α 76).

Les formes éoliennes du texte homérique, *ἄμμες* Φ 432, ι 303, 321, χ 55; *ὔμμες* A 274, 335. Ψ 469. γ 231, ont toujours la valeur d'une longue suivie d'une brève, – ⏑, et ne peuvent se remplacer par *ἡμεῖς* ou *ὑμεῖς*.

Parce que *ἡμεῖς*, *ὑμεῖς*, formes ioniennes du texte, peuvent d'ordinaire se changer en *ἄμμες*, *ὔμμες*, tandis que *ἄμμες* et *ὔμμες*, formes éoliennes, ne peuvent se changer en *ἡμεῖς* et *ὑμεῖς*, des grammairiens modernes ont imaginé naturellement l'hypothèse suivante : le poète aurait employé les formes éoliennes *ἄμμες* et *ὔμμες*; quant aux formes ioniennes *ἡμεῖς*, *ὑμεῖς*, elles auraient été introduites dans le texte par les éditeurs ou remanieurs antiques, chaque fois que le mètre le permettait.

Cette hypothèse, concluant du possible au réel, aurait besoin d'une contre-épreuve.

Si les formes réelles et normales, quand furent composées l'Iliade et l'Odyssée, avaient été *ἄμμες* et *ὔμμες*, le poète devait traiter cet *ἄμμες* et cet *ὔμμες* comme il traitait *πάντες*, *ἶνες*, *ἄρνες*, *ὕπνος*, *αἰνός*, *ὀρθός*, et autres mots prosodiquement semblables. Or il n'en est rien.

πάντες est scandé 148 fois – ⏑ devant voyelle, sur 211 cas; *ὕπνος*, 31 fois sur 47; *ἶνες*, 1 fois sur 1; *ἄρνες*, 2 fois sur 3; *αἰνός*, 5 fois sur 6 (*αἶνος* n'a pas cette scansion dans les deux cas où il se lit); *ὀρθός* 2 fois sur 10 (mais cette faible proportion

tient à ce que 7 cas sur 10 appartiennent à la formule *σῖῆ δ' ὀρθός* ⏑ – ⏑ au début du vers). Au contraire, sur les 125 cas qui représentent le total des exemples de *ἄμμες*, *ἡμεῖς*, *ὔμμες*, *ὑμεῖς*, 8 seulement se scandent ⏑ ∪ devant voyelle.

πάντες a la valeur d'un spondée devant consonne 23 fois seulement sur 211, *αἶνος* 1 fois, *ἄρνες*, *αἰνός*, *ὀρθός*. *ὕπνος*, jamais; au contraire, *ἡμεῖς* et *ὑμεῖς* l'ont 75 fois sur 125.

πάντες, *ὕπνος*. . . n'ont jamais la valeur d'un spondée devant voyelle, *ἡμεῖς* l'a 5 fois.

Le poète ne traite donc pas métriquement les mots conservés par la tradition sous les formes *ἡμεῖς* et *ὑμεῖς*, comme il traite *πάντες*, *ὕπνος* ou tout autre mot naturellement trochaïque. Il apparaît bien comme n'ayant pas eu le sentiment de formes uniques *ἄμμες*, *ὔμμες*, composées d'une brève et d'une longue.

En résumé, d'une part *ἄμμες*, *ὔμμες*, pronoms de forme éolienne, sont clairement attestés par le mètre en quelques cas, et *ἡμεῖς*, *ὑμεῖς* du texte peuvent presque toujours être remplacés par *ἄμμες*, *ὔμμες*; d'autre part, *ἄμμες* et *ὔμμες* ne constituaient pas, pour le poète, les formes vivantes et normales.

On admettra la solution suivante : *ἄμμες* et *ὔμμες*, avec un *ε* bref, appartiennent à la langue poétique dont Homère suivait la tradition; *ἡμεῖς* et *ὑμεῖς*, avec un *ε* long, à la langue réelle du poète. En conséquence, Homère emploie parfois les formes données par la tradition, et il n'emploie guère les formes de sa propre langue que dans des conditions où elles ne s'opposent pas trop aux emplois antiques de *ἄμμες* et *ὔμμες*. Mais les formes ordinaires du texte homérique sont indiscernables des formes ioniennes; et les conditions métriques dans lesquelles elles se présentent prouvent que le poète avait bien le sentiment de formes composées de deux longues.

Conclusion.

L'étude des génitifs en *-οιο*, *-ου*, des pronoms *ἡμεῖς*, *ὑμεῖς*, et *ἄμμες*, *ὔμμες* ne prouve en aucune façon qu'il y ait, dans l'Iliade et l'Odyssée, des parties composées à des époques différentes, ou que le texte ait subi de profonds remaniements intéressant la langue. Elle fait croire à une langue poétique traditionnelle : le poète a sa langue propre, où le génitif est en *-ου*, où les pronoms personnels pluriels sont *ἡμεῖς* et *ὑμεῖς*, mais il imite de près une langue poétique, antérieure, qui possédait le génitif *-οιο*, **-οο*, et les pronoms personnels *ἄμμες* et *ὔμμες*.

Victor Magnien.

NOTES

SUR

LA FORMATION DU LATIN CLASSIQUE[1].

IV. La dérivation.

L'habitude de l'analyse linguistique conduit quelquefois à se représenter d'une manière trop systématique et trop schématique le mécanisme de la dérivation.

On considère volontiers le dérivé comme un produit morphologiquement et sémantiquement exact du simple (racine ou thème) et du suffixe : thème de *arare* « labourer » + suffixe de noms d'instrument *-trum* = *aratrum* « la charrue ».

Les choses ne se présentent pas ainsi actuellement à l'esprit du sujet parlant : on sait qu'il peut fort bien n'y avoir pas correspondance entre le sens du simple et le sens du dérivé : c'est *gelidus* (= frais) qui répond pour le sens à *frigus* (= la fraîcheur), tandis que *frigidus* est plutôt l'adjectif de *gelu*. Le mot, quelle que soit sa formation, composé ou dérivé, tend, à mesure qu'il devient d'usage courant, à apparaître comme une unité, aussi peu susceptible d'analyse que le concept qu'il représente. Sa valeur, sa signification, se trouve déterminée par des rapprochements, des oppositions, par les circonstances de son emploi, etc., beaucoup plus que par le souvenir de son origine.

Mais, au cours du processus même de la dérivation, le sujet parlant ne prend conscience à vrai dire ni de la forme, ni de l'affectation, ni du sens du suffixe. La création d'un dérivé ne consiste pas à dégager d'un système de formations cohérentes un suffixe passe-partout invariable, qu'on appliquera tel quel à un thème d'espèce définie : dans une série *salictum*, *uiretum*, etc., ce n'est pas nécessairement *-tum* que le sujet parlant isole; c'est d'une

[1] Cf. *Mém. Soc. Ling.*, XVII, p. 266 et suiv.; XVIII, p. 146 et suiv.; XX, p. 77 et suiv.

part *-ctum* et d'autre part *-ētum*, qui serviront à former respectivement les doublets *uirectum* et *salicetum*; puis le suffixe se redoublera dans *salic-t-ctum*, il emportera un nouveau morceau du thème dans *olent-icetum*, etc. A quoi bon dès lors imaginer un doublet **dumex* de *dumus* pour expliquer le *c* de *dumectum* (Corssen, *Krit. Beitr. z. latein. Formenl.*, p. 11) ou un verbe **arundineo* pour y trouver l'*e* de *arundinetum* (*ibid.*, p. 108)? Le sujet parlant procède ici à peu près comme l'ouvrier qui, fabriquant une échelle, prendrait mesure pour chaque barreau nouveau sur le dernier coupé, au lieu de les tailler tous d'après un étalon. De là les fréquents accidents dans l'évolution des suffixes, déviations, accroissements, dislocation de séries suffixales et regroupements...

Le sujet parlant ne s'impose pas davantage de réserver chaque suffixe donné à un type de thème défini. On observe volontiers, en classant les suffixes, que tel suffixe se joint à des thèmes verbaux, tel autre à des thèmes nominaux, tel au thème du présent, tel autre au thème du supin... Mais chacune des catégories ainsi établies souffre des exceptions : les dérivés en *-īcius* sont tous déverbatifs, mais il y a *nouicius*; les dérivés en *-īcus* sont dénominatifs, mais il y a *medicus*; les déverbatifs en *-ēcus* sont faits sur les thèmes de supin, mais il y a *amicus* et *pudicus*; les adjectifs en *-ticus* se rattachent à des thèmes en *-ā-*, mais il y a *rusticus* et *domesticus*... Et lorsqu'on veut à tout prix ramener les exceptions à la norme, on n'arrive qu'à multiplier les hypothèses gratuites; ainsi quand, pour rapporter à des adjectifs verbaux des dérivés *Tutanus*, *Praestana*... (Fr. Stolz, *Histor. Gramm.*, p. 481), on imagine des adjectifs à valeur active **tutus*, **status*...; ou quand (W. Otto, *Indog. Forsch.*, XV [1903] : *Die lat. Wörter auf* -īca, etc.) on prétend dériver tous les mots en *-ālis*, *-īle*, *-īx*... d'abstraits anciens à voyelle finale longue : **cubī*, **sedī*, **iuuenā*, **iuuenī*...; ou encore lorsque (M. Leumann, *Untersuch. z. idg. Sprach- und Kulturwiss.*, VII : *Die lat. Adj. auf* -lis), voulant voir dans le suffixe *-i-* un élément de formation réservé aux composés, on se condamne à tenir *nobilis* pour postérieur à *ignobilis*, quitte à expliquer ensuite celui-ci par un imaginaire **gnobulum* (cf. A. Meillet, *Bull. Soc. Ling.*, XXII [n° 68], p. 138)!

Enfin ce qu'on appelle le « sens du suffixe » est, même dans les circonstances les plus favorables, quelque chose d'essentiellement instable et fuyant.

Le verbal latin en *-ndus*, dans le temps même où il devient un participe d'obligation, sert pourtant encore à exprimer un simple rapport avec l'action indiquée par le verbe (*uoluenda aetas* = le temps dans sa révolution); au début de l'époque historique, l'adjectif en *-ulus*, ancien verbal (*legulus* = le cueilleur) est en passe de devenir une formation expressive (*bibulus*, *credulus*, *blan-*

dulus); le suffixe *-tus*, qui sert encore à l'époque républicaine à former des noms d'action à valeur intransitive ou absolue (*uictus*, *habitus*, *motus*, de *uiuere*, [*se*] *habere*, *moueri*), ne va plus fournir à l'époque impériale que de simples supplétifs aux noms en *-tio* (cf. *Mém. Soc. Ling.*, XVIII, 149 et suiv.). Il faudrait donc, avant d'apprécier la prétendue valeur originelle d'un dérivé, savoir à quelle époque il est apparu, à quel stade de l'évolution du suffixe il faut le rapporter. S'il représente une valeur 2 du suffixe, ce sera un contre-sens d'imaginer une évolution sémantique qui le rapporterait à une valeur 1.

Mais, variable dans le temps, le sens du suffixe est en outre divers et mal défini, à quelque moment qu'on le considère. Un suffixe *-bilis* sert à former des adjectifs à valeur positive (*discordabilis* = discordant) ou potentielle (*cognoscibilis* = connaissable), des verbaux à sens actif (*terribilis* = susceptible d'effrayer) ou à sens passif (*adorabilis* = digne d'être adoré)[1]. Cette indifférence vis-à-vis de la voix, déjà signalée expressément par Aulu-Gelle (IX, 12, 1 et suiv.), est commune à presque toutes les catégories de dérivés verbaux : *conspicuus* signifie «qu'on regarde» et *nocuus* «qui nuit»; *tegmen*, c'est «ce qui couvre», et *segmen*, «ce qu'on coupe»; *adoptaticius* est passif chez Plaute, et *commendaticius* actif chez Cicéron; un même mot peut avoir les deux valeurs : *ignarus* et *ignotus* ont signifié l'un et l'autre «ignoré» et «inconnu»; *exanimalis*, «qui tue» et «inanimé»; *incredibilis*, «incroyable» et «incrédule»; *medicabilis*, «guérissable» et «guérisseur»; *formidulosus*, «craintif» et «effrayant»; etc. (cf. en français *aimable* = «qui témoigne ou qui provoque de l'amitié», *mortel* = «qui peut donner ou recevoir la mort», etc.). Même incorporées au système verbal, certaines formations ne sont pas protégées contre l'indifférence vis-à-vis de la voix : *nefans* chez Lucilius et *infans* chez Accius signifient «indicible», *negligens* = «négligé» chez Sénèque; il suffit d'un seul qualificatif en qui la notion de voix soit abolie, comme *amans* (*amantissimus*) dans la langue des graveurs d'inscriptions funéraires, pour contaminer de proche en proche toute une série : *desiderans*, *reuerens*, et donner naissance à un monstre comme *piens* (*pientissimus*). Ainsi, même dans les cas les plus favorables, la conscience d'une prétendue valeur du suffixe est impuissante à empêcher les déviations. Aussi ne faut-il pas s'étonner de voir des dérivés d'un même suffixe appartenir à des catégories de signification très diverses : *docu-mentum*, c'est «*ce qui* instruit»; *sar-mentum*, «*ce qu'on* émonde»; *uesti-mentum*, «*ce qui*

[1] Si cette indifférence s'explique pour les plus anciens dérivés par la valeur d'absolus que pouvaient prendre beaucoup de verbes actifs, il n'en est pas ainsi pour les très nombreux dérivés de basse époque, qui datent d'un temps où l'emploi absolu était périmé.

sert à se vêtir»; *albu-mentum*, «*une matière* blanche»; *uafra-mentum*, «*un acte de* ruse»; *tabula-mentum*, «*un assemblage de* planches», etc.; et, inversement, des suffixes très divers employés pour exprimer une même notion: ainsi celle de matière : *aur-eus*, *terr-enus*, *iunc-inus*, *salig-nus*, *lan-estris*, *chart-aceus*...; d'origine, d'habitat : l'«habitant d'Antioche» se dit *Antioch-eus*, *Antioch-enus*, *Antioch-ensis*; un endroit où on entasse le foin, c'est *fen-île*; le grain, *gran-arium*; le fumier, *fim-etum*...

La difficulté de définir le sens d'un suffixe se montre bien par la complexité ou le vague des formules essayées parfois par les grammairiens : à quoi sert-il, par exemple, de dire que la «Grundbedeutung» d'un suffixe *-co-*, c'est «die Bedeutung des Sichbeziehens auf das Primitivum», en même temps qu'une «Annäherung an die Bedeutung des Primitivums [so etwas wie das Primitivum...]» (Fr. Stolz, *Histor. Gramm.*, p. 515)?

Un suffixe n'est pas adéquat à une notion donnée, simple ou complexe; son «sens» n'est pas une résultante, mais seulement une somme composite de significations particulières; il est «le lieu commun», si l'on peut dire, de significations diverses, parfois contradictoires, irréductibles dans la majorité des cas à l'unité d'une formule.

Partant du sens, on n'aperçoit que diversité et inconséquence; l'ordre et l'unité apparaissent si on observe les conditions d'emploi du suffixe et en particulier les groupements auxquels il se prête (cf. *Mém. Soc. Ling.*, XVIII, p. 156 et suiv.). Ce sont ces groupements surtout qu'il est intéressant de reconnaître et d'expliquer. On les voit se former par cristallisation autour de mots formant groupe eux-mêmes : *patruelis*, *matruelis*, *fratruelis*; — autour de mots apparentés par le sens : *loquela*, *querela*; *cautela*, *custodela*, *tutela*; — par affectation à une langue spéciale : parler vulgaire (masculins en *-a* et en *-ō* [1]), langue littéraire (abstraits en *-tus*, en *-ities* [2]), langue technique (termes de science en *-men*, termes juridiques en *-monium*); par spécialisation dans un parler local : mots ruraux en *-gō* [3], en *-ūcus*; mots dialectaux en *-erna* [4], etc.

Les dérivés se trouvent ainsi caractérisés moins par une prétendue valeur originelle du suffixe que par les conditions actuelles de leur emploi. Le sujet parlant qui risque un dérivé nouveau

[1] Cf. F. Cooper, *Wordformation in the roman sermo plebeius*, et J. Vendryes, *Mém. Soc. Ling.*, XXII.

[2] Cf. *Mém. Soc. Ling.*, XVIII, p. 146 et suiv.

[3] Cf. Colum., VI, 5, 3 : *radicula* quam pastores *consiliginem* uocant; IV 24, 4 : *suboles* quam rustici *suffraginem* uocant; etc.

[4] *Cauerna*, *taberna*, *cisterna*, *lucerna*, *lacerna*, termes de civilisation sujets à l'emprunt, rappellent par leur formation des noms géographiques répartis sur une aire dialectale bien définie : *Lauernae*, *Fisternae*, *Iternum*, *Prifernum*, *Imiternum*, *Tifernus mons*, *Falernus ager*, etc.

n'abstrait pas le suffixe de l'ensemble des mots où il le rencontre; c'est souvent dans un mot unique qu'il en prend conscience : *meridi-onal* est fait sur *septentri-onal*, *auto-bus* sur *omni-bus*, *fich'* (infinitif sans caractéristique finale) sur *fout'* (prononciation usuelle de *foutre*), etc.

C'est ainsi que Plaute forge *uirgidemia* (*Rud.*, 636) sur *uindemia*, *hostiatus* (*Rud.*, 269) sur *candidatus*, *sincipitamenta* (*Men.*, 211) sur *scitamenta* (*ibid.*, 209), *inanimentum* sur *explementum* (*Stich.*, 173), *induuiae* sur *exuuiae* (*Men.*, 191), *odiossicus* et *incommodesticus* sur *molossicus* (*Capt.*, 86-87), *emortualis* sur *natalis* (*Pseud.*, 1237), *furimus* sur *coquinus* (*ibid.*, 791).

L'auteur du néologisme procède du particulier au particulier, tirant parti d'une rencontre, d'un rapprochement fortuit, sans se préoccuper, s'il s'agit d'un suffixe très répandu, de faire cadrer la formation nouvelle avec l'ensemble des formations similaires. Un suffixe *-ure* caractérise en français des catégories de substantifs assez diverses : noms d'action (*capture*), titres de profession (*couture*), collectifs (*voiture*), noms d'objets (*ceinture*), de qualité (*froidure*), termes de science (*quadrature*), péjoratifs (*roulure*), etc. A laquelle de ces valeurs se réfère le sujet parlant quand il crée un mot *rasure* (Huysmans) ou *craqûre* (Daudet)? Sans doute à aucune; *craqûre* est suggéré par *cassure* (peut-être par le groupe *cassure*, *brisure*, *déchirure*), *rasure* (il s'agit d'un prêtre) par *tonsure* : *tonsure* signifiant « la place qui a été tondue », *rasure* signifiera « la place qui a été rasée »; nous pouvons bien reconnaître au suffixe *-ure*, en vertu de ces deux exemples, une valeur nouvelle, mais la généralisation, l'abstraction, vient de nous; elle est postérieure à la dérivation, et étrangère à la conscience du sujet parlant.

Dès lors que valent les restitutions qui se fondent sur une valeur générale, sur un sens du suffixe? Il y en a d'intéressantes, et qui trouvent confirmation dans les textes : *-culum* étant un suffixe de noms d'instrument, il est amusant d'en retrouver la valeur dans *spectaculum* (= le siège d'où on regarde) jusqu'à l'époque de Cicéron : *Pro Sest.*, 58 : ex omnibus spectaculis plausus excitatus; Lucrèce emploie encore *eximius* d'une façon qui rappelle la valeur indo-européenne du suffixe *-io-* (idée de « digne de, qui mérite de ») : II, 593 : eximiis uero furit ignibus impetus Aetnae; un exemple de Plaute et un de Caton font apparaître encore la valeur respective des suffixes *-tio* (dérivés d'actifs) et *-tus* (dérivés d'absolus) en éclairant le sens ancien du mot *exercitus* : *Rud.*, 296 : exercitu gymnastico; Cat., ap. Gell., XI, 2, 6 : exercitio (hominum). Un examen des dérivés anomaux, c'est-à-dire dont le sens ne s'explique pas par une des valeurs connues du suffixe, peut dans les cas les plus favorables nous instruire sur un état ancien de la langue; mais le procédé risque d'égarer les recherches. Le

défaut de mainte étude sur les dérivés latins a été de prétendre, en dépit des déviations, des inconséquences, des accidents de toute sorte, faire entrer de force le riche développement des suffixes dans des cadres imaginaires ou dès longtemps abolis. S'il est vrai qu'un suffixe *-trum* sert à faire des noms d'instrument, et qu'ainsi s'expliquent sans difficulté *aratrum*, *claustrum*, *rastrum*, *rostrum*, etc., s'ensuit-il qu'on doive torturer tous les mots de la série jusqu'à ce qu'ils rentrent dans le même moule? Faut-il prêter à *spectrum* (Corssen, *Beiträge*, p. 369) le sens de «ein das Schauen wirkendes Wesen»?; expliquer *flustrum* (*ibid.*, p. 412), en dépit du sens, comme un instrumental de *fluo*?; voir dans *ueratrum* (*ibid.*, p. 369) «la plante qui fait dire la vérité» (en dégageant le cerveau par l'éternuement)? Il vaut mieux sans doute dans la plupart des cas faire abstraction du sens ancien du suffixe et supposer pour chacun des mots de la série un point de départ particulier : on pourra songer, pour *spectrum* (traduction de εἴδωλον), à son voisin *monstrum* (idée commune d'une vision révélatrice); pour *transtra* (plur.), à l'influence de *aplustra* (termes de construction navale assez naturellement accouplés); *calamistrum* semble bien tiré de καλαμίς (qui a même sens) par rapprochement avec d'autres noms d'instruments, tels que *capistrum*; etc. De même, le sens ancien du suffixe *-culum* (noms d'instrument) est bien oublié dans *hibernaculum* (tente d'hivernage), qui doit sans doute sa naissance à *tabernaculum*, fait à son tour sur *habitaculum* (?). Ce n'est pas le «sens» de *-iuus* qui peut rendre compte de *fugitiuus*, mais bien l'analogie de *captiuus*; ni le sens de *-ēna* qui explique *antilena* et *postilena*, mais plutôt le voisinage de *habena*; ni celui de *-tum* (*-ētum*) qui permet de comprendre *funetum* (vigne attachée à des cordes), mais sans doute le rapprochement avec *arbustum* (vigne attachée à des arbres)[1].

Seulement, si on voit quelquefois comment a pu se faire l'accrochage, il faut se résoudre le plus souvent à l'ignorer, faute d'intermédiaires. Les adjectifs en *-timus* ont anciennement valeur de classificatifs, et accessoirement de superlatifs (*extimus*, *ultimus*); cela suffit peut-être pour expliquer *sollistimus* (complet) et *optimus* (riche); l'idée superlative s'appliquant volontiers à des indications de lieux (*intimus extimus*, *citimus ultimus*), c'est assez pour rendre compte de *finitimus*, *sinistimus*, à la rigueur de *maritimus*, *aeditimus*; *aeditimus* [*-tumus*] à son tour peut expliquer *claustritumus*[2]; mais que faire de *legitimus*?

[1] Les deux modes de culture sont mis en parallèle dans Virgile, *Georg.*, II, 416 :

Iam *uinctae uites*, iam falcem *arbusta* reponunt.

[2] Gell., XII, 10, 2 : Laeuius... *claustritumum* dixit qui claustris ianuae praeesset, eadem scilicet figura qua *aeditumum* dici uidebat qui aedibus praeest.

Il arrive que nous n'atteignions que les deux bouts de la chaîne, ou même seulement le dernier bout : tous les dérivés en *-gō-* (*-īgō-*, *-āgo-*, *-ūgō-*) sont spécialisés en des emplois très définis (noms de maladies : *impetigo*, *surdigo*; noms de plantes : *siligo*, *lappago*; mots désignant un aspect physique : *ferrugo*, *albugo*); peut-être *imago* et *origo* se rattachent-ils à une valeur ancienne du suffixe, mais nous n'entrevoyons pas les étapes intermédiaires. De même, de quelle valeur de *-ēlis* est-on parti pour aboutir d'une part à *patruelis*, *matruelis*, d'autre part à *crudelis*, et enfin à *carduelis* (chardonneret) ou à *albuelis* (variété de vigne)? Y a-t-il même intérêt à reconstituer par hypothèse cette « valeur primitive » du suffixe? L'examen des cas les plus favorables conduit à penser qu'il vaut mieux considérer le dérivé dans son milieu, dans son entourage, dans la réalité vivante, tel qu'il se présente à la conscience du sujet parlant, et non pas tel qu'il apparaît au théoricien du langage. En renonçant à voir dans la dérivation une sorte d'opération élémentaire, susceptible d'expliquer logiquement et par un appel à l'analyse tout dérivé donné, on s'épargnera bien des hypothèses gratuites qui encombrent les grammaires historiques. On évitera aussi dans le commentaire des textes nombre d'explications subtiles, fantaisistes ou contradictoires. Tandis qu'un commentateur, à propos de Tér., *Hec.*, 365, dit que *timidus* « exprime non une disposition habituelle de l'âme, mais une impression plus ou moins passagère », un autre, à propos de Virg., *Ecl.*, 8, 20, estime « qu'il marque le caractère, et non l'état du moment ». On distingue *hosticus* (Hor., *Sat.*, I, 9, 31), qui exprime l'appartenance à une catégorie, de *hostilis*, qui exprimerait la qualité, tandis qu'on reconnaît à *civicus* (Hor., *Od.*, III, 2, 6) la même valeur qu'à *civilis*. On signale (Hor., *Sat.*, I, 10, 2) « la nuance particulière aux substantifs en *-tor* : celui qui fait profession de », pour remarquer l'instant d'après (v. 8) que nombre de dérivés n'ont pas cette valeur. Dans chacun de ces cas, ce n'est pas la valeur théorique du suffixe, mais seulement l'usage actuel du dérivé qu'il faut considérer.

La méthode courante, qui consiste à attribuer au dérivé un sens idéal et à expliquer par une « figure » toute déviation apparente, date de loin; c'est celle qu'appliquait déjà Quintilien quand il déclare, pour expliquer l'évolution sémantique du latin de son temps : « paene iam quidquid loquimur figura est » (*Inst. Orat.*, IX, 3, 1). A ce compte, nous ne parlerions que par figures et par abus. Figure, suivant certains éditeurs, que l'emploi de *trepidus* actif dans Lucr., V, 40, trepido terrore; figure, l'emploi de *placidus* au sens de *placatus* dans Virg., *Aen.*, X, 103; figure et abus de style, l'emploi du substantif en *-tor* pour désigner un agent occasionnel dans Tite-Live, XXV, 9, 2, spectator agminis = qui agmen

spectabat; abus encore et licence. l'emploi sallustien de l'adjectif en *-osus* sans idée péjorative, etc. Dans chacun de ces cas, c'est par rapport à une signification préconçue du suffixe qu'on déclare « figurés » tels emplois particuliers d'un dérivé. Le point de départ est faux. On n'appréciera justement la valeur d'un dérivé qu'en le considérant dans son emploi actuel, en le situant dans son milieu, en faisant effort pour le voir tel qu'il se présente à la conscience du sujet parlant, au lieu de céder dès l'abord et par principe aux suggestions de l'analyse morphologique.

J. Marouzeau.

ΕἼΗΣΑΝ ET L'IONISME DE THUCYDIDE.

M. Meillet a récemment attiré l'attention sur les inconvénients que présentent les corrections ou restitutions de formes en usage dans les éditions modernes : « Pour le grammairien et le linguiste en particulier, rien n'est nuisible comme de corriger les formes du texte traditionnel : en modifiant la grammaire et l'orthographe du texte des manuscrits de Platon d'après les inscriptions attiques contemporaines, on n'ajoute évidemment rien à ce qu'enseignent ces inscriptions, et l'on efface tout ce que les manuscrits ont pu conserver d'intéressant. Plus d'une fois, grammairiens et linguistes ont été, par là, induits à raisonner sur des corrections d'éditeurs comme si c'étaient des données positives. » (*R. E. G.*, XXXI, 1918, p. 278.)

Peut-être n'est-il pas inutile de signaler ici l'intérêt qu'il y aurait, dans l'étude de Thucydide, à revenir parfois aux formes que les manuscrits nous ont conservées.

Les deux éditions critiques les plus en usage pour cet auteur sont aujourd'hui celle de M. Hude dans la *Bibliotheca Teubneriana* (*editio maior*, car l'*editio minor* ne contient que le texte, sans note critique) et celle de M. Stuart Jones dans la *Bibliotheca Oxonensis*. Dans l'une et dans l'autre, nous lisons les passages suivants :

1, 9, 4 : *οὐκ ἂν πολλαὶ εἶεν*
2, 72, 2 : *καὶ γυναῖκες παρ' ἐκείνοις εἶεν*
3, 22, 3 : *ὁπότε πρὸς τοῖς πολεμίοις εἶεν*
6, 96, 3 : *ὅπως τῶν τε Ἐπιπολῶν εἶεν φύλακες*

Aucune des deux éditions ne mentionne de variante; on conclura donc que la forme *εἶεν* est celle que Thucydide a employée dans ces quatre phrases.

Il est vrai que M. Hude (p. IV) nous avertit qu'il omet les variantes purement orthographiques; et M. Stuart Jones (p. VII) dit également qu'il n'hésite pas à corriger « l'orthographe ».

Cependant les anciennes éditions comme, par exemple, celle de Morstadt (1833) portaient, dans ces quatre passages : *εἵησαν*.

Nous avons la solution de l'énigme dans l'édition séparée que M. Hude a publiée en dehors de la *Bibliotheca Teubneriana* et qui

contient un apparat plus complet que l'*editio maior*. Nous y lisons que εἶησαν est bien la leçon des manuscrits; εἶεν, la correction des éditeurs.

M. A. Croiset est plus explicite dans son édition des livres I-II : dans le texte, il écrit εἶεν, mais en note il ajoute : « Mss. εἴησαν, forme non attique. Cf. HERWERDEN, *Studia*, p. 112. »

C'est bien, en effet, l'étude de van Herwerden, vieille aujourd'hui d'un demi-siècle, qui est l'origine de ce changement. Le savant hollandais écrivait : « In extremo capite (chap. 9 du liv. 1), pro εἴησαν, usus Thucydideus postulat εἶεν et sic corrigam II 72, III 22, VI 96. Altera forma legitur I 67, II 11, III 10, IV 27, 93, VI 11, 85, VIII 45, 72. Similiter brevior forma restituenda I 38 pro ἐκπεμφθείησαν... » etc. (*Studia Thucydidea*, Utrecht, Beijers, 1869, p. 112).

Et l'auteur proposait toute une série de corrections fondées sur le même principe, et que l'on admet depuis cette époque.

Mais le principe est-il juste ? On n'en doutait pas alors et l'on croyait devoir établir dans la langue d'un même auteur une uniformité aussi grande que possible. La majorité étant pour εἶεν, on supprimait εἴησαν.

Cependant, depuis cette époque, la critique a été amenée à trouver dans les faits une complexité beaucoup plus grande qu'on ne le supposait alors. Des exemples certains ont prouvé que souvent les écrivains grecs et latins avaient le choix entre plusieurs formes de langage; ils choisissaient tantôt l'une, tantôt l'autre, soit inconsciemment, soit par souci de la variété, soit pour des raisons de rythme et d'harmonie, soit pour des causes différentes, encore en partie indéterminées. Quelquefois ces différences tiennent à des raisons chronologiques, comme on le voit, par exemple, dans Euripide ou dans Aristophane. Supprimer ces diversités, c'est effacer des nuances du style et de la langue, parfois c'est supprimer ce qui en marque l'évolution.

Il n'est donc plus loisible aujourd'hui de corriger une forme uniquement parce qu'une autre, équivalente, se trouve plus souvent dans le même auteur.

Mais on peut faire valoir une autre raison : εἶεν, peut-on dire, est la vraie forme attique. Quoi qu'il en soit de cette assertion [1].

[1] Il est bien vrai que εἶμεν, εἶτε, εἶεν sont les formes usuelles en attique; cela ne veut pas dire pourtant qu'elles soient toujours et sans exception employées par tous les écrivains dits attiques. Sans entrer ici dans cette question, signalons un texte dont il nous semble qu'on a beaucoup abusé. On cite souvent à propos de Thucydide une phrase d'Eustathe rapportant l'opinion d'Héraclide : ὅτι ἡ ἀρχαία Ἀττὶς τὰ εὐκτικὰ συγκόπτει κατ' ἐξαίρεσιν μιᾶς συλλαβῆς. (*In Od.*, 2, 195.) Cette assertion (d'une valeur absolument douteuse) n'a, dans son contexte, qu'une portée bien limitée : le commentateur défend la leçon

elle n'a plus aujourd'hui de valeur probante quand il s'agit d'un passage de Thucydide. On n'en est plus, en effet, à considérer l'atticisme comme une règle uniforme; on sait qu'il comporte bien des variétés délicates.

Ainsi la prose attique, à ses débuts, était fortement teintée d'ionisme. En particulier, la langue de Thucydide est caractérisée comme un «attique ionisé» (Meillet, *Aperçu*[2], p. 166). On ne le savait guère en 1869 quand van Herwerden proposait de corriger *εἴησαν* en *εἶεν*; et, même en 1883, M. A. Croiset pouvait consacrer une très importante étude aux formes grammaticales de Thucydide (Éd. des livres I-II, p. XVII-XXII) sans faire aucune allusion à l'ionisme. Mais le fait a été mis en pleine lumière ces dernières années (voir par exemple Thumb, *Gr. Dial.*, p. 372-374).

Précisément, la forme *εἴησαν* est bien authentiquement ionienne. Elle est usuelle chez Hérodote, chez Hippocrate (dont la langue, d'ailleurs, présente avec celle de Thucydide tant d'analogies frappantes). Rien d'étonnant que nous la rencontrions dans Thucydide.

Cela ne veut pas dire qu'elle y doive être employée exclusivement et qu'il faille maintenant corriger *εἶεν* quand on le rencontre. Les dialectes grecs se mélangent souvent à dose variable et l'évolution d'un écrivain l'amène à préférer successivement des formes différentes.

Reprenons, en ordre chronologique, les formes de *εἴησαν* et de *εἶεν* que fournissent les manuscrits (von Essen, *Ind. Thuc.*, p. 118):

εἴησαν.	*εἶεν.*
1, 9	1, 67
2, 72	2, 6
	2, 11
3, 22	3, 10
	3, 44
	4, 27
	4, 93
	5, 2

εἶτε dans un vers de l'*Odyssée*; il explique que c'est l'équivalent de *εἴητε* et, à ce propos, il fait mention des formes d'optatif usitées dans l'*ἀρχαία Ἀττθίς*. Il ne dit pas que ces formes, qu'il croit formées par syncope, soient les seules; et si, par *ἀρχαία Ἀττθίς*, il prétendait opposer la langue de Thucydide à celle de Platon ou des orateurs attiques, l'assertion était tout à fait erronée : car c'est dans l'attique le plus pur que les formes comme *εἶμεν*, *εἶτε*, *εἶεν* sont le plus constantes, et tout le monde le reconnaît. S'appuyer sur un pareil texte pour supprimer dans Thucydide tous les optatifs analogues à *εἴημεν*, *εἴητε*, *εἴησαν*, c'est dépasser de beaucoup la pensée de son auteur.

εἶησαν.	εἶεν.
6, 96	6, 11
	6, 85
	8, 45
	8, 72

Il suffit de jeter un coup d'œil sur ce tableau pour remarquer une de ces différences chronologiques comme on en a remarqué tant dans certains auteurs : *εἶησαν* est évidemment plus fréquent au début de l'œuvre; on trouve un exemple de cette forme dans chacun des trois premiers livres; elle reparaît une dernière fois au livre 6, mais celui-ci contient deux *εἶεν*; le livre 8 en renferme autant, et, cette fois, sans aucun *εἶησαν*.

A en juger par ce petit fait, on pourrait supposer que Thucydide évolua d'un atticisme plus ionien vers un atticisme moins ionien; il n'y aurait là rien d'étonnant : car c'était la tendance générale de la prose à son époque.

Peut-être, en poursuivant cette étude, trouverait-on d'autres traces de la même évolution. Mais ce qui nous paraît certain, c'est qu'en se rapprochant davantage de la tradition manuscrite, on ferait reparaître plusieurs traits caractéristiques de l'ionisme, effacés, depuis une cinquantaine d'années, par les corrections des éditeurs.

L. Laurand.

NOTE

SUR

LE PRONOM DÉMONSTRATIF EN BERBÈRE.

Les pronoms démonstratifs « celui-ci », « celle-ci », etc., « celui-là », « celle-là », etc., « celui, celle (qui) », etc., se présentent généralement en berbère comme étant formés des éléments suivants :

Un élément *générique*, marquant le masculin ou le féminin, est suivi d'un élément *numérique*, indiquant le singulier ou le pluriel; s'ajoute ensuite une particule *locative*, qui marque la proximité, l'éloignement ou l'absence.

On peut les grouper de la façon suivante :

Proximité [1].

a. *Type Beni Bou Sa'id.*

Masc. sing. *wu*, fém. sing. *ṯu*, masc. plur. *yūnu*, fém. plur. *ṯūnu* [n. p.] [2] « celui-ci, celle-ci », etc.

A ce type se rattachent divers parlers du Nord de la Berbérie.

Maroc (Nord-Est) :

	M. S.	F. S.	M. P.	F. P.	
	—	—	—	—	
Beni Iznacen	*wu*	*ṯu*	*yīnu*	*ṯīnu*	[n. p.]
Mṭalṣa	*wu*	*ṯu*	*iyyu*	*ṯiyyu*	[n. p.]
Zkara	*wu*	*ṯu*	*ūnu*	*ṯīnu*	[n. p.]
A. Seɣruššen Imermušen	*wu*	*ṯu*	*yiḏin*	*ṯiḏin*	[n. p.]

[1] Cf. R. Basset, *Études sur les dialectes berbères*, p. 103.
[2] Notes personnelles.

Algérie (Nord) :

Beni Snous.....	*wu*	*ťu*	*yūnu*	*ťūnu*	[n. p.]
Figuig.....	*wu*	*ťu*	*īnu*	*ţīnu*	[n. p.]
B. Menacer (Dupleix)	*wu*	*ťu*	*yidayu*	*hidayu*	[n. p.]
Mzab.....	*wūni*	*ťūni*	*yininu*	*tininu*	[R. Basset [1].]
Touggourt.....	*wu*	*ťu*	*īni*	*hīni*	[n. p.]
Ouargla.....	*u*	*ťu*	*ini*	*tini*	[Biarnay [2].]
Touat.....	*u*	...	.....	.....	[R. Basset [3].]

Tunisie-Tripolitaine :

Djerba..... [de C. Motylinski [4].]	*wuh*	.....	.....	.....
Ghadamès..... [de C. Motylinski [5].]	*wu*	*tu*	*inauahi*	*tinauahi*
Dj. Nefousa..... [de C. Motylinski [6].]	*wuh*	*tuh*	*iuh*	*tiuh*
Nalout..... [n. p.]	*wuhu*	*tuhu*	*iuhu*	*tiuhu*
Foṣaṭo..... [n. p.]	*ainwuh*	*aintuh*	*ainyuh*	*aintiuh*

b. *Type Meṭmaṭa (Djenḍel).*

M. s. *wa*, f. s. *ťa*, m. p. *yina*, f. p. *ťina* [n. p.].

Peuvent y être rattachés :

Maroc (Nord-Ouest) :

	M. S.	F. S.	M. P.	F. P.	
	—	—	—	—	
Ait Uriaγel.....	*wa*	*ťa*	*yīn*	*ťīn*	[n. p.]
Beni Bou Yaḥi.....	*wa*	*ťa*	*īna*	*ťīna*	[n. p.]
Ait Warain.....	*wa*	*ťa*	*īna*	*ťīna*	[n. p.]
Ait ʿAmret.....	*wa*	*ťa*	*yin*	*ťin*	[n. p.]
Gzennaya.....	*wa*	*ťa*	*yīna*	*ťīna*	[n. p.]

(1) *La zenatia du Mzab et de l'oued Rir'*, p. 8.
(2) *Étude sur le dialecte d'Ouargla*, p. 36.
(3) *Notes de lexicogr. berb. Touat-Gourara*, p. 30, l. 25 : *matau*.
(4) *Dialogues et textes en berb. de Djerba*, p. 23, l. 3; p. 26, l. 9.
(5) *Le dialecte berbère de Ghadamès*, p. 24.
(6) *Le Djebel Nefousa*, p. 20.

Présentent aussi des formes voisines :

En Algérie :

Chenoua	*wa*	*hah*	*yida*	*hida*	[Laoust (1).]
Aurès	*wai*	*ťai*	*iyai*	*tiyai*	[G. Mercier (2).]
Harakta-Djerid	*wa*	*ta*	*wi*	*ti*	[R. Basset (3).]

En Tunisie :

Sened [Provotelle (4).]	*wai*	*tai*	*ia*	*tia*
Tamezraṭṭ [n. p.]	*wah*	*tah*	*yih*	*tih*
Taṭṭawin [n. p.]	*waha*	*tuha*	*yuha*	*tiyuha*
Djerba [de C. Motylinski (5).]	*wa*	...	...	.....
Syouah (Eg.) [R. Basset (6).]	*wa*	...	*uiok*	.....

c. *Type Aït Yousi.*

M. s. *wa*, f. s. *ťa*, m. p. *wi*, f. p. *ťi* [n. p.].

Ces formes se rencontrent dans les parlers des Brâbers, chez les Touaregs, dans les Kabylies.

Maroc (Est) :

	M. S.	F. S.	M. P.	F. P.	
Igerouan	*wa*	*ťa*	*wi*	*ťi*	[n. p.]
Aït Ndir	*wa*	*ťa*	*wi*	*ťi*	[M. Abès (7).]
Aït Mgild	*wa*	*ťa*	*wi*	*ťi*	[Biarnay (8).]
Aït Sadden	*ma*	*ťa*	*wi*	*ťi*	[Biarnay (8).]
Aït Imour	*wa*	*ťa*	*wi*	*ťi*	[n. p.]
Aït Izdeg	*wa*	*ta*	*wi*	*ti*	[n. p.]
Aït Meryad	*wa*	*ṭa*	*wi*	*ṭi*	[n. p.]

(1) *Le dialecte berbère du Chenoua*, p. 50.
(2) *Le chaouia de l'Aurès*, p. 14.
(3) *Étude sur les dialectes berbères*, p. 104.
(4) *Étude sur le dialecte de Sened*, p. 52.
(5) *Dialogues et textes en berbère de Djerba*, p. 6, l. 1.
(6) *Le dialecte de Syouah*, p. 16; la forme *uiok*, pluriel de *wa*, ne permet guère de classer avec certitude le parler de Syouah.
(7) *Première année de langue berbère*, p. 41.
(8) *Notes sur les dialectes parlés par les Aït Sadden et les Beni Mgild*, *J. As.*, 1911, p. 185.

Ait ʿAṭṭa	*wa*	*ta*	*wi*	*ti*	[n. p.]
Tamgrout	*wa*	*ṭa*	*wi*	*ṭi*	[n. p.]
Zayan	*wa*	*ta*	*wi*	*ti*	[n. p.[1].]
Aït Ouirrah	*wa*	*ṭa*	*wi*	*ṭi*	[M. Hocine[2]]

Type voisin : parlers des Kabylies :

Zouaoua	*wa*	*ṭa*	*wi*	*ṭi*	[R. Basset[3].]
Bougie	*wa*	*ṭa*	*wi*	*ṭi*	[R. Basset[4].]
Beni Salaḥ	*waḍa*	*ṭaḍa*	*wiḍi*	*ṭiḍi*	[Laoust[5].]
Beni Messaoud	*wa*	*ṭa*	*wi*	*ṭi*	[n. p.]

Le type touareg est également très voisin :

Ahaggar	*wareɣ*	*tareɣ*	*wireɣ*	*tireɣ*	[Hanoteau[6].]
Taïtoq	*wa*	*ta*	*wi*	*ti*	[Masqueray[7].]
Ghat	*wadeɣ*	*tadeɣ*	*wideɣ*	*tšideɣ*	[Nehlil[8].]

d. *Type Demnat.*

M. s. *wad*, f. s. *tad*, m. p. *wid*, f. p. *tid* [S. S. Boulifa[9]].

Wad se rencontre aussi plutôt que *wa* dans d'autres parlers, par exemple :

Ntifa	*wad*	*tad*	*wid*	*tid*	[Laoust[10].]
Aït Bou Zid	*wad*	*tad*	*wid*	*tid*	[n. p.]
Aït Messaḍ	*wad*	*tad*	*wid*	*tid*	[n. p.]
Ktama	*wad*	*tad*	*wid*	*tid*	[n. p.]
Zemmours-Zayan	*wad*	*tad*	*wid*	*tid*	[n. p.]

[1] Et communication de M. Loubignac, officier-interprète à Rabat.

[2] Renseignements communiqués par M. le chef de bataillon Tarrit, commandant le cercle des Beni Mellal (Maroc).

[3] *Manuel de langue kabyle*, p. 17.

[4] *Étude sur les dialectes berbères*, p. 104.

[5] *Le dialecte berbère du Chenoua*, p. 51. On trouve aussi les formes *wa*, *ta*, *wi*, *ti*.

[6] *Grammaire tamacheq*, p. 37.

[7] *Grammaire touareg*, p. 23. Voir aussi A. de C. Motylinski, *Grammaire, dialogues et dictionnaires touaregs*, p. 17 et 316. — Le P. de Foucauld, *Grammaire touarègue*, p. 63.

[8] *Étude sur le dialecte de Ghat*, p. 29.

[9] *Textes berbères de l'Atlas marocain*, p. 317.

[10] *Étude sur le dialecte berbère des Ntifa*, p. 226.

e. *Type Tazerualt.*

M. s. *ɣwad*, f. s. *ḫtad*, m. p. *ɣwid*, f. p. *ḫtid* [H. Stumme [1]].

Les mêmes formes se rencontrent surtout dans les parlers du Sous :

Taroudant [R. Basset [2]], Imessiwen, Ait Touaya, Idaugerd, Aštuken, Aksimen, A. Bu ʿAmran, Massa, Imugadir, Tisint [n. p.].

f. *Type Zenaga.*

Zenaga, *ad*, *ʿaid* [3].

Éloignement.

Les éléments génériques et numériques sont les mêmes que pour les démonstratifs marquant la proximité; la particule locative est ordinairement *n* (au lieu de *u*, *a*, *ad*).

	M. S.	F. S.	M. P.	F. P.
	«celui-là, celle-là», etc.			
Beni Bou Saïd. . . . . [n. p.]	*win*	*tin*	*yinin*	*tinin*
Metmata. . . . . [n. p.]	*win*	*tin*	*yinin*	*tinin*
[et Beni Iznacen, Beni Snous, Zkara, Figuig, n. p.].				
Gzennaya . . . . . [n. p.]	*win*	*tin*	*yinin*	*tinin*
[et Ait ʿAmret, Ait Uriaɣel, Beni Bou Yaḥi, Ait Warain, n. p.].				
Mzab . . . . . [R. Basset.]	*winnat*	*tinnat*	*ininnat*	*tininnat*
Touggourt. . . . . [n. p.]	*win*	*ṭin*	*inin*	*hinin*
Ouargla . . . . . [Biarnay [4].]	*un*	*ten*	*inin*	*tinin*

[1] *Handbuch des Schilhischen von Tazerualt*, p. 93.

[2] *Le dialecte de Taroudant*, p. 4.

[3] *ʿid daʿsen* «celui d'entre eux»; *ʿid wallinšek* «celui qui ne possède pas» [n. p.]. — R. Basset, *Mission au Sénégal*, t. I, p. 24.

[4] *Étude sur le dialecte d'Ouargla*, p. 36.

Mṭalsa [n. p.]	*win*	*ṯin*	*iyin*	*tiyyin*
Aurès [G. Mercier [1].]	*win*	*ṯin*	*iyin*	*tiyin*
Chenoua [Laoust [2].]	*win*	*ṯin*	*yidin*	*ḥidin*
Taṭṭawin [n. p.]	*wudin*	*teddin*	*yidin*	*tiyidin*
Djerba [de C. Motylinski [3].]	*wuddin*	*ieddin*	.....	.....
Tamezraṭṭ [n. p.]	*weddayen*	*teddayen*	*yiddayen*	*tiddayen*
Sened [Provotelle [4].]	*weddai*	*teddai*	*ida*	*tida*
Dj. Nefousa [de C. Motylinski [5].]	*wih*	*tih*	*iih*	*tiih*
Nalout [n. p.]	*ainwihi*	*aintihi*	*yihi*	*tihi*
Foṣaṭo [n. p.]	*ainwih*	*aintih*	*ainyih*	*aintiih*
Ghadamès [de C. Motylinski. [6].]	*waih*	.....	.....	.....

Au masculin pluriel, la marque du genre *w* a subsisté dans les parlers suivants :

Ait Yousi [n. p.]	*wan*	*ṯan*	*win*	*ṯin*

[et dans les parlers des Brâbers : A. Ndir (Abès, p. 41); A. Mgild, A. Sadden (Biarnay, p. 185); Igerouan, Ait Imour, Ait Izdeg, Ait Meryad, Tamnouggalt, Ait Sedrat, Ait ʿAtta, Tamgrout, Ignawen et Zayan, n. p.].

Touaregs [de C. Motylinski [7].]	*wah*	*tah*	*wih*	*tih*
Demnat [S. S. Boulifa [8].]	*wand*	*tand*	*winn*	*tinn*

[et Ntifa (Laoust); A. Bou Zid, A. Messaḍ].

[1] *Le chaouia de l'Aurès*, p. 15.
[2] *Le dialecte berbère du Chenoua*, p. 51.
[3] *Dialogues et textes en berbère de Djerba*, p. 15, l. 17.
[4] *Étude sur le dialecte de Sened*, p. 52.
[5] *Le Djebel Nefousa*, p. 20.
[6] *Le dialecte berbère de Ghadamès*, p. 78, l. 5.
[7] Ouvrage cité, p. 316; voir aussi R. Basset, *Études*, p. 106; Hanoteau, ouvr. cité, p. 37; Neheil, ouvr. cité, p. 30; Masqueray, ouvr. cité, p. 24.
[8] *Textes berbères de l'Atlas marocain*, p. 317.

Inektawen..... [n. p.]	*wandeɣ*	*ṭandeɣ*	*windeɣ*	*tindeɣ*
Tazerualt..... [H. Stumme [1].]	*ɣwann*	*ɣtann*	*ɣwinn*	*ɣtinn*

[et parlers du Sous, cités plus haut, p. 190].

Ktama..... [n. p.]	*wadin*	*ťadin*	*widin*	*ťidin*
Zouaoua..... [R. Basset [2].]	*wihin*	*ťihin*	*wihiď*	*ťihiď*
B. Salah..... [n. p.]	*winŭwwa*	*ťinŭwwa*	*widŭwwa*	*ťidŭwwa*
B. Messaoud..... [n. p.]	*winubb^{u}a*	*ťinŭbb^{u}a*	*widŭbb^{u}a*	*tidŭbb^{u}a*

Absence [3].

	M. S.	F. S.	M. P.	F. P.	
Beni Bou Sa'id.....	*wenni*	*ťenni*	*yinni*	*ťinni*	[n. p.]

[et Beni Snous, B. Iznacen, Zkara, n. p.] « celui en question », etc.

Gzennaya.....	*wen*	*ťen*	*yin*	*ťin*	[n. p.]

[et Ait Amret, Mṭalsa, Ait Warain, Figuig].

Meṭmaṭa.....	*wenni*	*ťenni*	*yinni*	*ťinni*	[n. p.]
Ait Seɣruššen.....	*walin*	*ťadin*	*yiďin*	*ťiďin*	[n. p.]
Ait Yousi.....	*wenna*	*tenna*	*winna*	*ťinna*	[n. p.]

[et Brâbers].

Ntifa.....	*wada*	*tada*	*wida*	*tida*	[Laoust.]
Ait Ugersif.....	*wanna* / *walli*	*tanna* / *talli*	*winni* / *willi*	*tinni* / *tilli*	

[et Chleuḥs du Sous].

Zouaoua.....	*winna*	*ťinna*	*wiďak*	*ťiďak*

[1] *Handb. Schilh. Taz.*, p. 93.

[2] On trouve aussi *wahi*, *tahi*, *wihi*, *tihi* (R. Basset, *Manuel kabyle*, p. 17).

[3] Ces pronoms renvoient à un ou plusieurs objets déjà nommés, connus, à divers degrés, des interlocuteurs.

Pronom neutre.

ayu, *ayyu* « ceci », *ayen* « cela » [Beni Bou Sa'id, Beni Snous, B. Ḥalima, Zkara, Figuig]; — *ayuh* « ceci » [Djerba, p. 16, l. 9].
aya « ceci », *ayan* « cela » [A. Ndir, Abès, p. 41]; — *aitteḫ* « ceci »; *ayannaḫ* « cela » [Ait Ouirrah (M. Hocine)].
uya « ceci », *uyin* « cela » [Igerouan, Ait Imour].
wa « ceci (celui-ci) » [Meṭmaṭa, B. Iznacen].
ayad « ceci » [Zayan]. *aid* [Zenaga, R. Basset].
ɣayad « ceci », *ɣayann* « cela » [Sous], *ɣainni*, *ɣailli* « ce que », etc.

A. Tableau des principales formes de pronoms démonstratifs.

Proximité :

	M. S.	F. S.	M. P.	F. P.
Type Beni Bou Sa'id	*wu*	*ṯu*	*yunu*	*ṯunu*
Meṭmaṭa	*wa*	*ṯa*	*yīna*	*ṯīna*
Ait Yousi	*wa*	*ṯa*	*wi*	*ṯi*
Demnat	*wad*	*ṯad*	*wid*	*ṯid*
Tazerualt	*ɣwad*	*ḫtad*	*ɣwid*	*ḫtid*

Éloignement :

Type Beni Bou Sa'id	*win*	*ṯin*	*yinin*	*ṯinin*
Meṭmaṭa	*win*	*ṯin*	*yinin*	*ṯinin*
Ait Yousi	*wān*	*ṯān*	*wīn*	*ṯīn*
Demnat	*wann*	*tann*	*winn*	*tinn*
Tazeroualt	*ɣwann*	*ḫtann*	*ɣwinn*	*ḫtinn*
Zouaoua	*wihin*	*ṯihin*	*wihiḍ*	*ṯihiḍ*

Absence :

Type Beni Bou Sa'id	*wenni*	*ṯenni*	*yinni*	*ṯinni*
Meṭmaṭa	*wenni*	*ṯenni*	*yinni*	*ṯinni*
Ait Yousi	*wenna*	*ṯenna*	*winna*	*ṯinna*
Ntifa	*wada*	*ṯada*	*wida*	*tida*
Tazeroualt	*wanna*	*tanna*	*winni*	*tinni*
	walli	*talli*	*willi*	*tilli*
Zouaoua	*winna*	*ṯinna*	*wiḍak*	*ṯiḍak*

Pronom neutre :

Type Beni Bou Sa'id	*ayu*	*ayen*
Ait Ndir	*aya*	*ayan*
Tazeroualt	*ɣayad*	*ɣayann*
Zenaga	*šeiḍ*	*šežān*

Particules locatives.

Type Beni Bou Saʿid [n. p.].

Cet homme-ci. . . . . *arğäz–u* (proximité).
Cet homme-là. . . . . *arğäz–in* (éloignement).
L'homme en question. . . . . *arğäz–ĕnni* (absence).

Ces particules se rencontrent dans divers parlers du Nord de la Berbérie.

Maroc (Nord-Est) :

	prox.	éloign.	abs.	
Beni Iznacen. .	*atĕrräs–u*	*–in*	*–ĕnni*	[n. p.]
Zkara.	*arğäz–u*	*–in*	*–ĕnni*	[n. p.]
Mtalsa	*arğäz–u*	*–in*	*–ĕnni*	[n. p.]
Kebdana. . . . et Rif.	*lluiz–u* « cette pièce d'or » . . .			[Biarnay [1].] [R. Basset [2].]
Ait Seɣruššen .	*aryäz–u*	*–in*	*–ud̆in*	[n. p.]
Ait Alihim . . .	*aryäz–u*	. . . .	. . . . .	[M. Abès [3].]

Algérie-Tunisie-Tripolitaine :

Beni Snous. . .	*arğäz–u*	*–in*	*–ĕnni*	[n. p.]
Figuig	*argäz–u*	*–in*	*–ĕnni*	[n. p.]
Touat-Gourara.	*u*	. . . .	. . . . .	[R. Basset [4].]
Beni Menacer.	*yis–u* « ce cheval »			[n. p.]
Beni Ḥalima. .	*ïd–u* « cette nuit »			[R. Basset [5].]
Mzab.	*arẓäz–u*	*–innat*	. . . . .	[n. p.]
Mzab-O. Rir' .	*a, u*	. . . .	. . . . .	[R. Basset [6].]
Ouargla	*argäz–u*	*–en*	. . . . .	[Biarnay [7].]
Touggourt . . .	*argäz–u*	*–enn*	. . . . .	[n. p.]
Djerba	*asuggʷas–u* (*uh*)	« cette année » . .		[De C. Mot. [8].]
Ghadamès . . .	*adẓmar–u*	« ce cheval »		[De C. Mot. [9].]
Taṭṭawin	*aryäz–u*	*–din*	. . . . .	[n. p.]
Dj. Nefousa. . .	*alyem–u* (*uh*)	« ce chameau »	*–ih*	[De C. Mot. [10].]
Nalout	*argäz–uh*	*–ihi*	*–ĕlli*	[n. p.]
Foṣaṭo	*aterräs–u* (*uh*)	*–ih*	*–ĕlli*	[n. p.]

[1] *Étude sur les parlers du Rif*, p. 320, l. 4.
[2] *Étude sur les dialectes berbères du Rif marocain.*
[3] *Première année de berbère*, p. 40.
[4] *Notes de lexicographie berbère, Touat-Gourara*, p. 30.
[5] *La Zenatia du Moghreb central*, p. 37.
[6] *La Zenatia du Mzab et de l'Oued Rir'*, p. 8.
[7] *Étude sur le dialecte d'Ouargla*, p. 34.
[8] *Dialogues et textes en berbère de Djerba*, p. 9.
[9] *Le dialecte berbère de Ghadamès*, p. 24.
[10] *Le Djebel Nefousa*, p. 20.

Type Meṭmaṭa [n. p.].

Cet homme-ci	*argäz–a.*
Cet homme-là	*argäz–in.*
L'homme en question	*argäz–ĕnni.*

Ait Uriaγel . . .	*arg̈äz–a*	*–iu*	*–ĕnni*	[ɥ. p.]
Ait Amret	*argäz–a*	*–in*	*–ĕnni*	[n. p.]
Gzennaya	*aryäz–a*	*–in*	*–ĕnni*	[n. p.]
Ibeqqoyen. . . .	*aryäz–a*	*–in*	. . . . .	[Biarnay [1].]
Temsaman. . . .	*aryäz–a*	*–in*	. . . . .	[Biarnay [1].]
Beni Bou Yaḥi.	*argäz–a*	*–in*	. . . . .	[n. p.]
Ait Warain . . .	*argaz–a*	*–in*	. . . . .	[n. p.]
Aurès	*argaz–aya*	*–yin*	. . . . .	[G. Mercier [2].]
Chenoua	*argaz–a*	*–in*	*–ĕlli*	[Laoust [3].]
Tamezraṭṭ	*aryaz–a*	*–din*	*–din ĕlli*	[n. p.]

Type Ait Yousi [n. p.].

Cet homme-ci	*arg̈äz–a* (ou *ad*).
Cet homme-là	*arg̈äz–in.*
L'homme en question	*arg̈äz–ĕnna.*

[parlers des Brâbers.]

Igeronan. . .	*arg̈äz–a* (*ad*)	*–in*	*–ĕnna*	[n. p.]
Ait Mgild . .	*arg̈äz–a*	*–in*	*–ĕnna*	[Biarnay [4].]
Ait Imour . .	*argäz–a* (*ad*)	*–in*	*–ĕnna*	[n. p.]
Ait Sadden .	*argäz–a*	*–inäḥ*	*–ĕnna*	[Biarnay [4].]
Ait Meryad .	*argäz–ad*	*–in*	*–ĕnna*	[n. p.]
Ait Izdeg . .	*arg̈äz–ad*	*–in*	. . . .	[n. p.]
Ait Aṭṭa . . .	*arg̈äz–ad*	*–in*	*–ĕnna*	[n. p.]
Tamgrout . .	*argäz–ad*	*–in*	*–ĕnna*	[n. p.]
Ait Ouirrah.	*argäz–aṭṭāḥ*	*–in*	. . . .	[M. Hocine.]
Inektawen . .	*argäz–ad* (*iddeγ*)	. . . . .	. . . .	

[1] *Étude sur les dialectes berbères du Rif*, p. 134, l. 10 et 238, l. 15.
[2] *Le chaouia de l'Aurès*, p. 14.
[3] *Le dialecte berbère du Chenoua*, p. 50.
[4] *Note sur les dialectes parlés par les Ait Sadden et les Beni Mgild*, ouvr. cité, p. 184.

[parlers touaregs.]

Ghat	*ales adeγ* « cet homme »	*indeγ*	. . . .	[Nehlil [1].]
	tazzunt tadeγ	*indeγ*	*endi*	[Hanoteau [2].]

[et zenagas.]

Zenaga. . . .	*idž ad* « cet homme »	*–an, –in*	*ᵉin*	[R. Basset [3].]

Type Zouaoua.

Zouaoua. . .	*argaz–a*	*–ihin*	*–ĕnni*	[R. Basset [4].]

Type Demnat [S. S. Boulifa [5]].

Cet homme-ci.	*argäz–ad (a).*
Cet homme-là.	*argäz–and (ann).*
L'homme en question.	*argäz–ĕnna.*

[et parlers des Chleuhs.]

Ait Ndir. . . .	*argäz–ad (a)*	*–an*	*–ĕnna*	[M. Abès [6].]
Zayan	*argäz–ad*	*–ann*	*–ĕnna*	[n. p.]
Zemmours. .	*argäz–ad*	*–ann*	*–ĕnna*	[n. p.]
Ntifa	*argäz–ad*	*–ann*	*–ĕnna*	[Laoust [7].]
Ait Bou Zid.	*argäz–ad*	*–ann*	*–ĕnna*	[n. p.]
Ait Messad. .	*argäz–ad*	*–ann*	*–ĕnna*	[n. p. [8].]
Ait Ugersif. .	*argäz–ad*	*–ann*	*–ēnna. –ĕlli*	[n. p.]

[et parlers du Sous.]

Taroudant [R. Basset], Tazerualt [H. Stumme, p. 92], Ait Touaya, Imessiwen, Aštuken, Aksimen, etc.

[1] *Étude sur le dialecte de Ghat*, p. 29.

[2] Et *tideγ*, *Grammaire tamacheq*, p. 134, l. 16. — Le P. de Foucauld, *Gr. touar.*, p. 77.

[3] *Étude sur le dialecte des Zenaga*. p. 24; — « du feu de ce feu-là », *aᵉzun deg uᵉzunᵃᵉin* [n. p.].

[4] *Manuel de langue kabyle*, p. 17.

[5] *Textes berbères de l'Atlas marocain*, p. 316.

[6] *Première année de langue berbère*, p. 40.

[7] Communication de M. Laoust.

[8] Ou *itteḥ*, *innaγ*, *ĕdda.*

B. Tableau des principales particules locatives [1].

	PROXIMITÉ.	ÉLOIGNEMENT.	ABSENCE.
Type Beni Bou Sa'id	*u*	*in*	*ĕnni*
Metmaṭa.....	*a*	*in*	*ĕnni*
Ait Yousi.....	*a*	*in*	*ĕnna*
Demnat.....	*ad*	*ann*	*ĕnna*
Tazerualt.....	*ad*	*ann*	*ĕnna*. *ĕlli*

Ces particules locatives se placent après le nom; on rencontre parfois des démonstratifs qui précèdent le nom, par exemple :

ain uri̯az «cet homme» [R. Basset, *La Zénatia du Mzab*, p. 8, et *Ksours oranais*, *Figuig*, p. 19 : *in*];
u̯an arğ̆az «cet homme» [Beni Snous, n. p.];
in u̯aqt «ce temps-là» [R. Basset, *Zenaga*, p. 24].

(Comparer avec *ina* (Bilin), *an* (Kemant), etc., dans Carlo Conti Rossini, *La langue des Kemant en Abyssinie*, p. 49.)

Ces particules sont indéclinables. Des cas tels que *adĭn*, pl. *edĭn* [V. Laoust, *Chenoua*, p. 51], *addeɣ*, *andeɣ*, pl. *iddeɣ*, *indeɣ* (Inektawen) [n. p.], *ad*, *an*, qui deviennent, après un nom au pluriel *id*, *in* [Ketama, Ait Sedrart, Tamnuggalt, n. p.] se présentent assez rarement.

Elles peuvent être allongées, par exemple : B. Snous, *u*, *udi*, *udihäh*; Brâbers, *a*, *ad*, *addeḫ*, *addeɣ*, *atteḫ* [n. p.]; ces particules d'allongement revêtent des formes très diverses, caractéristiques de groupes dialectaux d'importance variable (voir R. Basset, *Études*, p. 104-105).

En comparant les tableaux A (p. 193) et B (p. 197), on constate les faits suivants :

1° A part quelques exceptions, les particules locatives qui suivent les noms et celles qui entrent dans la composition des pronoms démonstratifs sont, pour un même parler, sensiblement identiques;

[1] Sur ces particules, voir notre *Étude sur le parler des Ait Seɣruššen*, § 520.

2° En retranchant aux pronoms démonstratifs leur particule locative, il reste les formes suivantes (absence) :

	M. S.	F. S.	M. P.	F. P.
Type Beni Bou Sa'id	*w*	*ì*	*yi*	*ìi*
Matmata	*w*	*ì*	*yi*	*ìi*
Ait Yousi	*wé*	*ìé*	*wí*	*ìi*
Tazeroualt	*wa*	*ta*	*wi*	*ti*
Zouaoua	*wi*	*ìi*	*wi–d*	*ìi–d*

Ces formes comprennent, pour le type Tazeroualt, par exemple :

1° Une marque du genre :

w pour le masculin.
t pour le féminin.

2° Un élément caractéristique du nombre :

a pour le singulier;
i pour le pluriel.

(Voir, à ce sujet : H. Stumme, *Handbuch*, § 138-140; et, pour le pronom *wi*, le § 141.)

Le pronom neutre *ay* ne comporte pas d'élément générique, *w*, *t*, mais seulement la caractéristique du singulier *a*;

3° Dans tous les parlers des Brâbers et des Chleuhs du Maroc, des Touaregs du Sahara, des Kabyles d'Algérie, l'élément générique *w* s'observe au masculin singulier et au masculin pluriel.

Mais, dans les parlers du Nord de la Berbérie (sauf dans les Kabylies), nulle part on ne rencontre l'élement *w* au masculin pluriel; on y observe *y* au lieu de *w*.

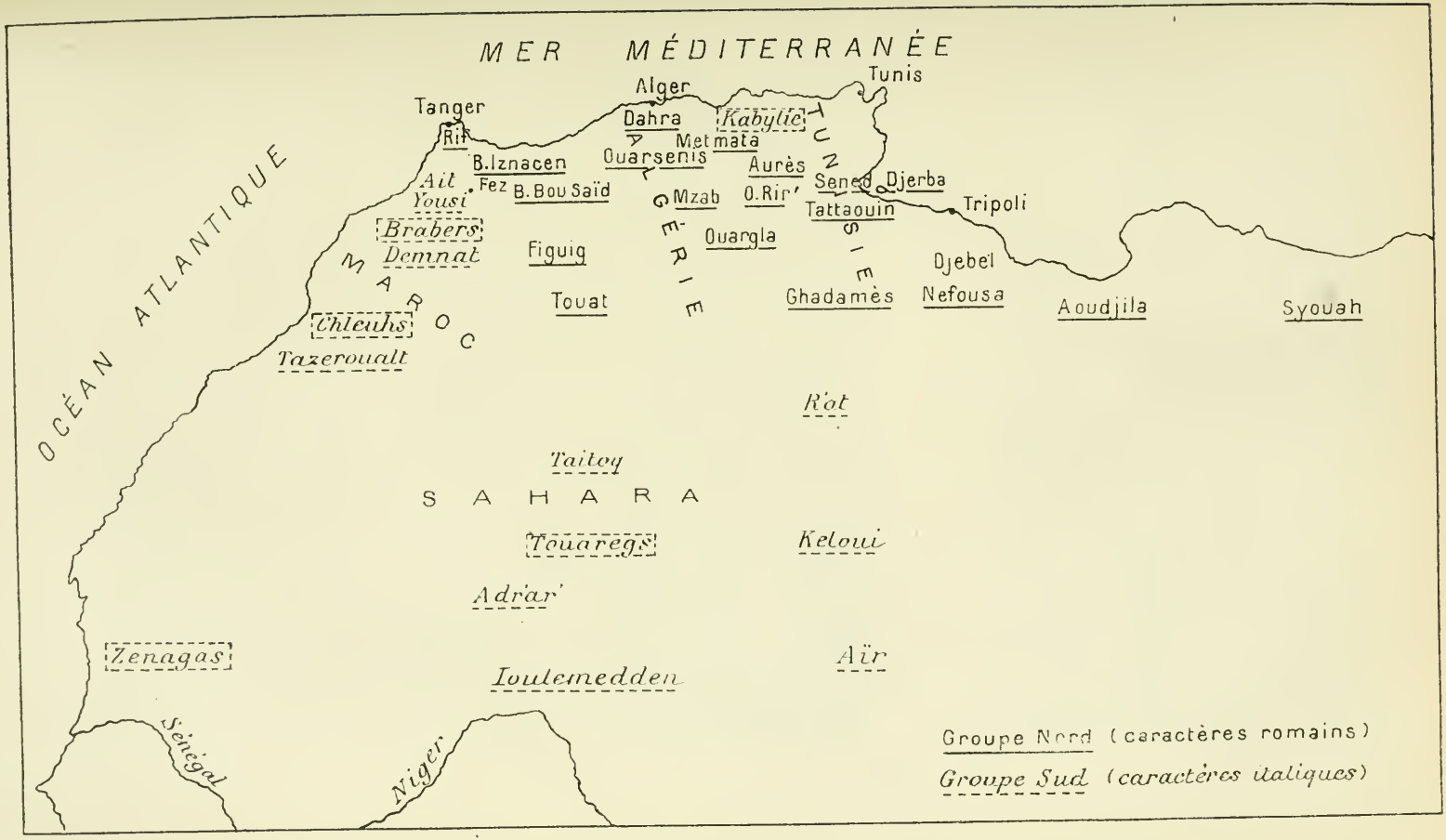
Les pronoms démonstratifs berbères, considérés dans leur ensemble, auraient ainsi pour caractère commun la présence :

Au masculin singulier, d'une marque du genre *w*;

Au féminin singulier et au féminin pluriel, celle d'une marque du genre *t*[1];

Au pluriel (masculin et féminin), celle d'une marque du nombre *i*.

[1] Comparer aux démonstratifs en égyptien et en copte : *pɜ*, *tɜ*, *paï*, *taï* (G. Steindorff, *Koptische Grammatik*, § 95 et Erman, *Ägyptische Grammatik*, § 100). Sur la valeur de *w*, *t*, *a*, *i*, caractéristiques du genre, du nombre dans les noms, les pronoms, voir : H. Stumme, *Handbuch*, § 22-35; 140.


MER MÉDITERRANÉE
Alger
Tunis
Tanger
Dahra
Kabylie
Rif
Metmata
B.Iznacen
Ouarsenis
Aurès
Senad
Djerba
Ait Yousi
Fez
B. Bou Saïd
Mzab
O. Rir'
Tattaouin
Tripoli
Brabers
Demnat
Figuig
Ouargla
Djebel Nefousa
Touat
Ghadamès
Aoudjila
Syouah
Chleuhs
Tazeroualt
Rat
Taitoy
SAHARA
Touaregs
Keloui
Adrar'
Zenagas
Aïr
Ioulemedden
Sénégal
Niger
OCÉAN ATLANTIQUE
MAROC
ALGÉRIE
TUNISIE
Groupe Nord (caractères romains)
Groupe Sud (caractères italiques)

D'autre part, le pronom masculin pluriel permet de les différencier et de les répartir en deux groupes dialectaux caractérisés l'un par la présence dans ce pronom de *w*, l'autre par celle de *y*.

Le dernier de ces groupes comprend des parlers du Nord de la Berbérie, que précédemment nous avons eu occasion, à propos d'une forme verbale [C^1eC^2] de rapprocher et de désigner sous le nom de «parlers du groupe Nord» (types Beni Bou-Sa'id, Metmaṭa, Nefousa, etc.). Nous leur opposions un «groupe Sud»[1], englobant les parlers des Brâbers et des Chleuḥs du Maroc, des Touaregs du Saḥara, des Zenagas de Mauritanie, des Kabyles de Fort-National et de Bougie; ce sont précisément ces parlers du groupe Sud qui sont, pour la plupart, caractérisés par la présence de *w* au pronom démonstratif masculin pluriel.

E. DESTAING.

[1] Voir *Note sur la conjugaison des verbes de forme* C^1eC^2 (*Mémoires de la Société de linguistique de Paris*, t. XXI, p. 1/10-1/18), et *Bulletin de la Société de linguistique de Paris*, t. XXI, 2e fasc., p. 325 (séance du 21 juin 1919). Je n'ai pu utiliser dans ce travail une note que j'ai reçue de mon frère, administrateur adjoint à Zemmorah (Oran). Elle concerne le parler des Oulad sîdi Ben Ḥalima [cf. R. BASSET, *La Zenatia de l'Ouarsenis*, p. 17]. Des fractions de cette tribu comprendraient des descendants des *Toudjin*, qui sont des Zénètes [cf. IBN KHALDOUN, *Hist. des Berbères*, trad. *de Slane*, t. III, p. 190]. Ces indigènes désignent, en langue berbère, leur parler par le mot *tizānāt* (en arabe: *zzānātiya*). Les démonstratifs : *watau*, celui-ci; *arja watau*, cet homme-ci; — *ayen netān*, celui-là; — celui en question, *ūnin*; — ceci, *ayn*, etc., rappellent les pronoms des parlers zénètes.

LES
NOMINATIFS MASCULINS SINGULIERS
DE DÉMONSTRATIFS
EN LATIN.

C'est un trait caractéristique du latin que d'avoir des formes de nominatif masculin singulier du type démonstratif sans la désinence *-s* : *hi-c*, *iste*, *ille* et *quo-i* (qui a passé de bonne heure à *quī*).

Cet état de choses répond à un état indo-européen. Là où le nominatif singulier masculin-féminin est assez caractérisé par quelque autre procédé, la désinence *-s* ne figure pas (cf. ces *Mémoires*, XXII, p. 52 et suiv.). Par exemple le grec a *μέλας*, *μέλανος* ou *δελφίς*, *δελφῖνος* en face de *δαίμων*, *δαίμονος*. Le nominatif masculin démonstratif véd. *sá*, gr. *ὁ*, got. *sa* n'a le plus souvent pas d'*-s* (bien qu'on trouve aussi véd. *sáḥ*, gr. *ὅς*), parce qu'il s'oppose assez nettement à l'accusatif véd. *tám*, gr. *τόν*, got. *þan-a* et au nominatif-accusatif neutre véd. *tát*, gr. *τό*, got. *þat-a*.

En latin même, le contraste entre lat. *quo-i* (*quī*) = osq. pui. ombr. *poi*, cf. v. irl. *cé*, *cía* (de **kʷe-i*), gall. *pwy*, qui n'est accompagné d'aucun accusatif du même thème, et *qui-s*, à côté de quoi on trouve l'accusatif *quem* (correspondant à osq. *p[h]im*, gr. *τίν-α*, etc.), est frappant.

On est donc amené à considérer que, en regard de *is*, qu'appelaient *quis* et le parallélisme de *quid*, *quis* avec *id*, *is*, et qui se retrouve dans osq. *iz-ic*, ombr. ere(k), il a dû exister un nominatif **i*, de même que le sanskrit a, sans désinence, *ay-ám*, en face de (*im-*)*ám*. Car **i* s'opposait assez à l'accusatif *eum*. C'est ce **i* qu'on trouve dans *i-pse*. On enseigne souvent que lat. *ipse* reposerait sur **is-pse*: l'hypothèse est d'autant plus gratuite qu'on ne signale aucun autre cas où **-sps-* aurait passé en latin à *-ps-*.

Les hypothèses qui ont été faites pour expliquer *ali-quis* sont

arbitraires; le résumé qu'en donne M. Walde. *Lat. etym. Wört.*², sous *alius*, suffit pour en montrer la fragilité. Il est permis de se demander si le latin, qui a eu tant de nominatifs de démonstratifs sans *-s*, n'aurait pas aussi connu un nominatif **ali* à côté de *alis*, et si dès lors tout le type de *aliquis*, *aliqua*, *aliquod* n'aurait pas été fait sur cet **ali*, qu'on ne comprenait plus. Ceci n'est qu'une hypothèse, et qu'il est impossible d'appuyer sur d'autres faits; mais elle est plausible.

Si, pour rendre compte de *ipse*, on est amené à poser une forme *i-* du nominatif, on peut s'attendre à trouver aussi une forme **qui* du nominatif. A l'état isolé, ce **qui* devait avoir un *ī* long, puisque les mots principaux monosyllabiques ont nécessairement une voyelle longue : c'est ce qu'indique par exemple l'impératif *dā* en face de *dămus*, *dăre*, etc. Dès lors la forme *quī* du nominatif de l'interrogatif, qu'on a trouvée surprenante et qui fait de grandes difficultés (voir Sommer, *Handb. d. lat. Laut- und Formenlehre*², § 281. II, p. 435), s'expliquerait immédiatement : *quī* serait l'ancien **quĭ* avec *i* allongé dans un mot monosyllabique non enclitique ou proclitique.

L'irlandais présente cette particularité que l'interrogatif *cé*, *cía* est un nominatif et n'a pas de cas régime : dans tout le vieil-irlandais, on ne signale qu'un exemple de *coich*, qui sert de génitif Sg. 209 b 30; mais le même mot sert aussi de nominatif en moyen-irlandais (voir Vendryes, dans ces *Mémoires*, XIII, p. 404). Cette absence de déclinaison dans l'interrogatif a pu être provoquée par le fait que le nominatif, n'ayant pas de désinence, le mot faisait l'effet de n'avoir pas de flexion.

Il est fâcheux que l'italique et le celtique soient connus sous des formes très évoluées dès les plus anciens monuments. Même en l'état où on les possède, on y entrevoit des faits de caractère très archaïque, comme les nominatifs sans désinence lat. *hi-c*, *iste*, *ille*, *quo-*, et sans doute *i-* et **qui*.

A. MEILLET.

LES

NOMS DU TYPE *Fέργον*.

M. W. Schulze, *K.Z.*, XLVIII, 236, a indiqué, en une ligne, que les noms neutres du type *Fέργον* avaient en indo-européen le vocalisme *e*. Il n'a pas développé cette indication, qui est grosse de conséquences. Un exemple bien connu est gr. *πέδον*, ombr. peřum, v. pruss. *pedan*, et sans doute skr. *padám* (avec *a* ambigu) et arm. *het* (gén. *hetoy*; avec genre ambigu), en face du masculin v. sl. *podŭ*.

De même que got. *waurk*, en face de v. irl. *verk*, v. h.-a. et v. sax. *werk*, etc., est altéré, d'après *waurkjan*, l'arm. *gorc* « œuvre » doit son *o* au verbe *gorcem* « j'agis », qui apparaît ainsi comme un ancien itératif, non comme un dénominatif.

L'accord de v. isl. *huel* et de v. pruss. *kelan* indique assez le vocalisme *e*. Le slave *kolo* « roue » doit donc son vocalisme *o* à un masculin du type de gr. *πόλος*. Ce vocalisme *o* évitait du reste une homonymie avec *čelo* « front ».

Toutefois, le mot gr. *ζυγόν*, etc., montre assez que le vocalisme *e* n'était pas le seul.

Certains adjectifs semblent offrir ce même vocalisme *e*, à en juger par lit. *sẽnas*, arm. *hin* (*hnoy*), gr. *ἕνος*, v. isl. *sen*, par v. sl. *ljubŭ* « cher », got. *liufs*, ou par gr. *νέ(F)ος*, cf. got. *niujis*. On notera encore, en grec, les cas frappants de *λευκός*, *χέρσος*, et les possessifs tels que *τέ(F)ος*. Mais le vocalisme *ŏ* et le vocalisme zéro existent aussi. Le grec a *ὁμός*, cf. got. *sama*, et le slave a *samŭ*; le gotique a *raufs*, le slave *rudŭ* (non attesté en vieux slave); l'irlandais a *noeb*, cf. v. p. *naiba*; le gr. a *θοός*; il a *δολιχός*, en face de skr. *dirghás* et de v. sl. *dlĭgŭ*; et le slave a *mojĭ* en face de lat. *meus*.

A. Meillet.

LE

PLURIEL PEHLVI EN -*ĒN*.

À côté du pluriel en -*ān*, qui est normal, on observe en pehlvi une caractéristique -*ēn* qui mérite d'être examinée.

Pour les substantifs, on ne rencontre -*ēn* (noté -*yn*) que dans des textes dialectaux, en chaldéo-pehlvi, où l'on a par exemple (*šāh-*)*ēn*, et dans les textes manichéens en dialecte du Nord (voir Salemann, *Manichaeische Studien*, I, p. 158 et suiv., dans les *Mémoires* de l'Académie de Saint-Pétersbourg., cl. hist.-phil, VIII, 10).

Pour les démonstratifs au contraire, -*ēn* se trouve même dans le pehlvi des livres zoroastriens, et, régulièrement, dans le pehlvi manichéen du Sud (voir Salemann, *loc. cit.*, p. 162).

Dès lors l'explication de la forme ressort immédiatement : au temps — préhistorique — où l'iranien occidental distinguait un cas direct (sujet ou complément direct) et un cas régime et n'avait pas encore perdu les finales, il y a eu une opposition de **kārā*/ **kārānām* (on se sert ici des formes anciennes); dès lors, sur l'ancien nominatif-accusatif *imaiy* (attesté en vieux perse), il a été fait **imainām* par analogie, d'où *imēn* (noté *ʿymyn* en pehlvi manichéen).

Dans des parlers du Nord, la forme démonstrative s'est étendue aux substantifs, comme il est arrivé pour gr. λύκοι, lat. *lupī*, v. sl. *vlĭci*.

A. Meillet.

DE QUELQUES NOMS ANARYENS EN INDO-ARYEN.

Les populations qui parlent des langues aryennes sont depuis longtemps en contact avec des populations de langues différentes, sur le territoire même de l'Inde. Outre les langues dravidiennes qui ne présentent apparemment aucune affinité avec les autres groupes linguistiques, on distingue au Nord la masse des parlers tibéto-birmans et à l'Est des îlots épars mon-khmer, thai et muṇḍā. La famille tibéto-birmane est généralement rattachée au chinois et aux langues thai. D'autre part les parlers muṇḍā sont reliés par l'intermédiaire du khasi à la famille mon-khmer et aux dialectes de la péninsule malaise. Récemment même, on a cru pouvoir affirmer que ce groupe méridional : mon-khmer, khasi, muṇḍā, etc., devait être rapproché du groupe sino-tibétain (Conrady dans *Aufsätze zur Kultur- und Sprachgeschichte vornehmlich des Orients, Ernst Kuhn gewidmet...*, p. 475-504). Cette hypothèse n'est pas encore démontrée; du moins il est certain que de nombreux éléments de vocabulaire et divers procédés de dérivation sont largement répandus sur l'immense domaine qui s'étend de la Chine et du Tibet jusqu'en Malaisie et au plateau de Chota-Nagpur.

Quand les Aryens, venant de régions tempérées, envahirent l'Inde tropicale, ils n'avaient dans leur vocabulaire aucun mot pour désigner un grand nombre de plantes, d'animaux, de produits inconnus. *A priori* on peut supposer qu'ils firent des emprunts importants aux langues des populations non-dravidiennes avec lesquelles ils vinrent d'abord en contact. Je me propose de montrer qu'il en fut réellement ainsi. Au lieu de chercher à multiplier les rapprochements, je me bornerai à choisir quelques exemples typiques, me réservant de reprendre ultérieurement l'examen de cette question avec de plus amples développements.

SANSKRIT : *KADALĪ*.

Skeat et Blagden ont déjà classé les noms de la « banane » dans les parlers de la péninsule malaise et les langues apparentées. Je reproduis ci-après le § B-42 de leur admirable *Comparative Vocabulary* :

Banana ; plantain : kĕlui ? (gelúi *or* glui), *Sak. Kor. Gb.* ; tĕluwi *or* kĕluwi, *Sem. Jarum* ; tĕlūi, *Sem. Kedah* ; (telui), *Sak. Br. Low.* ; (telonille) [? misprint for telouille], *Sem. Ken.* ; (*tŏlouï*), *Sŏm* ; (tŏlouï), *Sak. Kerb.* ; (tlouï), *Sak. Croix* ; telui, teloi, *Tembi* ; telei, *Seran* ; telĕï, *Jelai* ; teli, telai, *Darat* ; telī, *Sak. Em.* ; telù, *Sem. Per.* ; tĕlāi, telāy, *Sak. U. Kam.* ; tĕlai, *Tan. U. Lang.* ; tlāi, tlāy, *Sak. U. Bert.* ; tlai, *Sak. Sung.* ; tĕ-lê, *Sen. Cliff.* ; klē, *Sak. Blanj*, *Sw.* ; (spec. *Mal.* pisang mas) telei mas, *Serau* ; (species unidentified, telui puntuk ; telui Jeleï [i. e. of Jelai], *Tembi* [*Southern Nicobar* talūi, « plantain » ; *Khmus* tut taloi (tout taloi), « banana tree » (*tut* appears to mean « tree »); *Palaung* kloai, « plantain »].

Toutes ces formes présentent une racine à initiale *l* pourvue d'un élément vocalique complexe où *i* paraît généralement. Cette racine est précédée d'un préfixe, tantôt syllabique *ke*, *ge*, *ta*, *tŏ*, *tĕ*, tantôt réduit à *k*, *g*, *t*. Il est probable que, parmi les formes syllabiques de ce préfixe, *ke*, *tŏ*, *tĕ* sont déjà des réductions de **ka*, *ta*, plus archaïques et souvent attestés dans les langues indochinoises. D'autre part, il semble que la racine comportait à l'origine un *ī* long qui se serait diphtongué de diverses manières. Nous pouvons dès lors restituer deux formes anciennes du nom de la banane : **ka-lī* et **ta-lī* dont la seconde est la seule qui nous intéresse ici.

Partant de cette forme secondaire pour construire un nouveau dérivé suivant le même procédé qui a déjà donné **ta-lī*, nous obtiendrions avec le préfixe *ka* un substantif **ka-ta-lī* qui pourrait signifier non plus « banane », mais « bananier ».

Parallèlement, nous avons en sanskrit *kadalī* qui désigne précisément le « bananier ». Ce mot, inexplicable par l'indo-européen, s'explique aisément, comme on voit, par les langues indochinoises. Entre voyelles, le passage de *t* à la sonore *d* est un phénomène courant qui peut être antérieur ou postérieur à l'incorporation du mot dans le vocabulaire indo-aryen.

Notons encore la présence en sanskrit de deux formes équivalentes : *kadalī* et *kandalī* qui paraissent avoir la même origine : on sait que, dans un grand nombre de langues indochinoises, une nasale s'insère fréquemment entre le préfixe et le corps du mot.

Peut-être il paraîtra singulier qu'on ait juxtaposé à une racine *li*

un élément aussi complexe que *kada°*, *kanda°*. On admet généralement que, dans les langues austro-asiatiques qui ont le mieux conservé les formes anciennes, la dérivation s'effectue au moyen d'un seul préfixe : *ka*, *ta*, *pa*, *sa*, etc., parfois renforcé tout au plus d'une sonante : *kam*, *kan*, *kar*, etc. Ce jugement devra être revisé quand nos connaissances seront plus précises. Déjà nous parviennent certains témoignages fort instructifs. Dans les parlers Palaung du bassin de la Salwen qu'on s'accorde à considérer comme apparentés aux langues mon-khmer, on observe encore aujourd'hui l'emploi simultané de plusieurs préfixes comme le montre l'exemple suivant : *yạm* «mourir», *p-yạm* «tuer», *pạn-p-yạm* «mise à mort» (Mrs. Leslie Milne, *An elementary Palaung grammar*, § 248 et p. 6 de l'*Introduction* par C. O. Blagden). Un dérivé tel que *pạn-p-yạm* est décomposable en autant d'éléments que *kan-da-lī*.

SANSKRIT : *KAMBALA-*.

Parmi les mots qui désignent le poil de l'homme et des animaux dans les langues de l'Extrême-Orient, on peut citer : malais *bulu* auquel sont probablement apparentés : čam *balău* et jaraï *bŏlāu*; et vieux-khmer *suk* auquel correspondent des formes *sok*, *sog*, *sak*, dans les autres langues mon-khmer.

Sur le même domaine, divers substantifs qui désignent le «daim» ou le «cerf» se rattachent visiblement aux racines signifiant «poil». C'est ainsi que dans le vocabulaire comparatif de Skeat et Blagden, on trouve sous le mot «Deer» :

sabalīu, *sebâliu*, *sĕbalioh*,
kāshăk, *kashak*, *kasak*, *sok*, *sug*, *sŏk*, *rusog*, *rūshak*, *rūsak*, etc.

Tous ces noms peuvent s'interpréter : «animal à poil», «poilu».

En tibétain, *bal* désigne le poil de certains animaux, la laine. Sur ce mot, on a formé un adjectif composé *'bal-'bol* que S. Chandra Das traduit par «shaggy» et qui représente sans doute une ancienne prononciation **mbal-mbol* (cf. Conrady, *Causativ-Denominativ-Bildung*, p. 23). Précédé du préfixe *ka* qui forme très fréquemment des noms d'animaux et de plantes dans les langues de l'Extrême-Orient, cet adjectif pourrait fournir le nom d'un animal couvert de poil.

Nous ne devons donc pas être surpris de trouver en sanskrit un mot *kambala-* qui désigne une sorte de cerf et précisément, selon la définition de Monier Williams : «a sort of deer with a shaggy hairy coat». Comme on voit, la description de la bête est conforme à l'étymologie du nom.

Dès lors on s'explique l'emploi du mot *kambala-* pour désigner une étoffe de laine. *Kambala-*, au sens de lainage, existe dans l'Atharva-Veda (XIV, 2, 66, 67). Ce mot qui n'est pas indo-iranien, et dont l'origine anaryenne n'est pas douteuse, avait donc été introduit dans le vocabulaire sanskrit dès avant la rédaction de l'Atharva-Veda.

SANSKRIT : *ÇARKARĀ*.

Dans les principales langues mon-khmer, les noms du « sucre » sont les suivants :

stieng	*sŏkar*
khmer	*skar*
mon	*kaw*
črau	*çkor*, *čkor*
čuru	*čerdan*
čam	*çaradaṅ*

On voit d'abord qu'en čuru et en čam, le premier élément : *čer*, *çara* correspond aux formes : *čkor*, *çkor* du črau. Il est probable que le préfixe s'est contracté avec la racine comme il arrive si fréquemment dans les langues indochinoises et que *čer* provient de *č-ker* et *çara* de *ç-kara*. On aurait donc en čam une ancienne racine **kara* réduite en khmer à *kar* et devenue ailleurs *kor* ou *ker*.

Le second élément des mots čuru et čam : *dan* ou *daṅ*, se retrouve en annamite sous les formes *đàng* et *đư'ờ'ng* ainsi que dans les divers dialectes chinois.

Si on néglige les éléments du type *daṅ*, on a dans la plupart des langues mon-khmer une racine du type **kara* précédée généralement d'un préfixe : *ç*, *č*, *s* qui est encore syllabique en stieng : *sŏ*.

L'Inde offre en regard : skr. *çarkarā*, pkr. *sakkara*, pali *sakkharā*. L'aspiration du *k* en pali est un fait ancien : elle est attestée par la transcription σακχαρι du Périple de la mer Érythrée.

Il est clair que les formes sanskrite et palie ne se recouvrent pas. Puisque le pali *sakkharā* ne peut dériver du sanskrit *çarkarā*, il est probable que ce dernier mot, au sens de sucre, est une sanskritisation artificielle de la forme palie ou prakrite. Comme me le suggère M. Meillet, on avait déjà une forme *çarkarā* signifiant « gravier, caillou », qui a été rapprochée du mot pali ou prakrit signifiant « sucre » et a fini par prendre le même sens. Tout facilitait d'ailleurs ce rapprochement : la comparaison du sucre cristallisé à des cailloux, à du sable, est commune à un grand nombre de langues.

Quant aux formes : *sakkara*, *sakkharā*, il est difficile de ne pas

y reconnaître la racine mon-khmer : **kara* précédée de l'ancien préfixe *sa* devenu *sö* en stieng et déjà réduit à un seul phonème dans un certain nombre de langues. Toutefois l'alternance *-kara*, *-khara* fait encore difficulté.

Examinons sommairement le traitement de *k* initial dans les langues de l'Inde qu'on peut rattacher au groupe mon-khmer, c'est-à-dire principalement le khasi et les langues muṇḍā.

Le khasi est caractérisé par la tendance à aspirer les occlusives initiales (cf. P. W. Schmidt, *Grundzüge einer Lautlehre der Khasi-Sprache*, p. 730).

Je me borne à citer deux exemples typiques :

	KHASI.	KHMER.	MON.	BAHNAR.
Fils.....	*khūn*	*kūn*	*kōn*	*kon*
Poisson.....	*kha*		*ka*	*ka*

Dans les langues muṇḍā, le traitement de *k* n'est pas régulier. Pour «fils» et «poisson» par exemple, le kūrkū a respectivement *kōn* et *kaku* sans aspiration. Pour «fils» le juang a *koni* tandis que la muṇḍārī, le dhaṅgar et la santālī ont *hāu* qui peut provenir d'un ancien **khāu*.

Il semble qu'à date ancienne une racine **kara* devait être prononcée ici *kara*, là *khara* chez les populations de l'Inde parlant des langues apparentées au groupe mon-khmer. L'alternance *sakkara*, *sakkharā* en prakrit et en pali n'est donc pas inattendue.

Par contre, les formes mon-khmer ne sont pas ce qu'on attendrait si le nom du sucre avait été emprunté à l'Inde par les langues indochinoises. Le khmer, par exemple, où se retrouvent tant de mots palis, conserve régulièrement l'aspiration et même, à cet égard, il renchérit parfois sur les originaux (cf. P. W. Schmidt, *Grundzüge einer Lautlehre der Mon-Khmer-Sprachen*, p. 84).

	PALI.	KHMER
Bonheur.....	*sukho*	*sukh*
Nuage, ciel.....	*megho*	*mekh*
Honneur.....	*sakkāro*	*sākh*

Ce dernier exemple est particulièrement instructif par le contraste qu'il offre avec le couple : khmer *skar*, pali *sakkharā*.

Il ressort de ce qui précède que les langues anciennes de l'Inde ont emprunté des noms de plantes, d'animaux, de produits, aux populations aborigènes parlant des idiomes apparentés aux langues de l'Indochine. De cette constatation découlent au moins deux conséquences importantes.

Jusqu'ici les langues dites indochinoises ne nous étaient

connues que par des documents d'époque relativement basse. Désormais nous avons chance de retrouver dans les textes indiens des formes sensiblement plus archaïques que ce que pouvaient nous révéler les documents écrits ou gravés hors de l'Inde.

En outre, lorsqu'un mot sanskrit, par exemple, et un mot indochinois manifestent une ressemblance évidente, on aurait tort d'admettre sans examen, comme on l'a fait généralement jusqu'ici, que le second est nécessairement dérivé du premier. L'hypothèse inverse ne doit pas être écartée sans discussion et, dans un certain nombre de cas, elle peut être vérifiée.

J. Przyluski.

TRAITEMENT

DE *S* SUIVIE DE CONSONNE.

En grec, où *s* initiale et intervocalique a passé à *h* avant l'époque historique, puis a tendu à s'amuir, le σ placé devant occlusive s'est maintenu jusqu'à l'époque actuelle. En français, au contraire, où *s* initiale de l'indo-européen subsiste encore (dans les formes comme *sois*, *soi*, *sel*, *siège*, etc.), et où *s* intervocalique du latin passe à *z*, gardant ainsi toute son autonomie, une *s* placée devant consonne est devenue *h* au moyen âge, puis s'est amuie, ainsi dans *aestatem* donnant *été*. Ceci suppose une différence importante dans la manière d'articuler *s* devant consonne. La différence qu'on observe ainsi entre le français et le grec se laisse préciser. Il faut que, dans la prononciation qui aboutit à l'amuissement de *s*, comme en français, la sifflante suivie de consonne soit faiblement articulée et l'occlusive forte, tandis que, dans le type grec, la sifflante est forte, ce qui n'exclut du reste pas que l'occlusive soit aussi articulée avec force.

Or, c'est un fait connu que, dans les parlers grecs les plus divers, σ est noté géminé devant occlusive; les graphies telles que *αρισσ1os* sont fréquentes sur les inscriptions, en attique comme en béotien, en arcadien comme en thessalien, en laconien comme en locrien (voir G. Meyer, *Griech. Gramm.*, § 227, p. 304; Buck, *Greek Dialects*, § 89, I, p. 70). L'enseignement de la *Griechische Grammatik* de Brugmann-Thumb, suivant lequel ceci indiquerait une limite des syllabes tombant à l'intérieur de *-s-*, se heurte à la théorie générale de la syllabe; comme on peut le voir dans le *Cours de linguistique générale* de F. de Saussure, la limite de syllabe se trouve nécessairement au point de plus grande fermeture, c'est-à-dire dans la tenue de l'occlusive; et, en effet, dans certains des parlers où les graphies *-σσ1-*, *-σσμ-* sont attestées, on trouve *-τ1-*, *-κκ-* comme aboutissant final de ces groupes : *ἀσκός* a abouti à *ἄκκορ* en laconien, *ἴσ1ω* à *ἴτ1ω* en béotien, etc.; la limite de la syllabe était dans l'intérieur de l'occlusive.

La force de la sifflante dans les groupes de sifflante plus occlusive en grec ressort du traitement de ζ. Tant par l'étymologie

de certains mots tels que ὄζος que par d'anciennes graphies, on sait que ζ a été d'abord *-zd-*; or, *-zd-* a abouti d'assez bonne heure à une prononciation *-zz-* : le *-d-*, plus faible par nature que le *-t-*, a été absorbé par la force de la sifflante *z*.

Ces faits grecs éclairent les faits iraniens. En iranien comme en grec, *s* initiale ou intervocalique a passé à *h*; la seule différence est que *h* est encore attestée partout dans les plus anciens textes iraniens. La condition initiale est la même, à savoir la faible articulation de toutes les consonnes proprement dites, occlusives ou sifflantes. Mais *-s-* et *-z-* subsistent constamment devant occlusive, ce qui atteste la force relative avec laquelle la sifflante était alors articulée.

En arménien aussi, *s* initiale ou intervocalique passe à *h*, qui est presque toujours amuie dès l'époque — assez basse — des plus anciens textes. Mais *-s-* et *-z-* (*-z-* s'assourdissant en *-s-* devant une ancienne occlusive sonore simple assourdie en vertu de la mutation générale) subsistent en principe devant consonne : *aruest* « art », *ost* « branche » (cf. gr. ὄζος), etc.

Il est remarquable que, en slave, où le premier élément des groupes de consonnes tend à s'altérer, où, par exemple, *-ps-*, *-pt-* aboutissent à *-s-*, *-t-*, les sifflantes des groupes tels que *sp*, *st*, *sk*, *zd* demeurent presque toujours intactes. Ceci indique la force de la sifflante dans ces groupes. Il est curieux, de plus, que, à la différence de ce qui se passe en indo-iranien, les sifflantes *s* et *z* demeurent entre *i*, *u*, *r* et une occlusive (type *ĭst*, *ĭzd*), alors que *-s-* passe à *x*, *ś* entre *i*, *u*, *r*, et une voyelle suivante.

Le sanskrit, d'une part, les langues occidentales, de l'autre, offrent une situation différente.

Le fait que, en sanskrit, la réduction des groupes de consonnes amène la substitution d'une occlusive géminée au groupe sifflante + occlusive sourde ne serait pas probant, comme on l'a vu par les exemples lac. ἄκκορ, béot. ἴτ⁄ω cités ci-dessus. Mais ce n'est pas à skr. *-tt-* qu'aboutit un groupe *-st-*, c'est à *-tth-*; il y a donc eu entre *asta* et la forme prâkritique *attha* un stade intermédiaire **ahtta*, nécessaire pour rendre compte de l'aspiration. Le passage de *s* à *h* (sourde) devant consonne en indien est donc tout comparable au développement français médiéval. D'autre part, on sait que *azda* a passé à *eda*, *īzda* à *īḍa*; ceci montre que le *z* était articulé d'une manière relativement faible. Il est vrai que, devant gutturale et devant labiale, un ancien *z* passe à *d* en sanskrit, et semble ainsi se renforcer, notamment dans le mot *madgúḥ*, cf. lit. *mazgóti*, et dans certaines formes de *mās-* : véd. *mādbhiḥ*, *mādbhyáḥ*; mais c'est que, les sifflantes sonores ayant été radicalement éliminées du sanskrit, il y a eu substitution à l'ancien *z* du phonème le plus voisin qui se trouvait être *d*.

En latin, *s* s'est maintenue : *est*, *ist* subsistent. Mais *ezd*, *izd* passent à *ēd*, *īd*, ainsi dans *nīdus*. La sifflante était donc faible, comme on le voit par le fait que la sonore, dont l'articulation est relativement faible de par sa qualité de sonore, tend à s'amuir devant dentale; devant gutturale, elle passe à *r*, ainsi dans *mergus*, cité ci-dessus.

Les faits celtiques que M. Pedersen, *Vergl. Gramm. d. Kelt. Spr.*, I, § 49, 5, p. 78 et suiv., expose en détail, n'indiquent malheureusement rien de précis. S'il en ressort quelque chose, ce serait une certaine débilité de *s*, qui a tendu à se déplacer.

La prononciation de *s* et *z* devant occlusive paraît commander le traitement des groupes *t* + *t*, *d* + *dh*. On sait que, là où il ne s'agit pas d'une géminée expressive comme dans **atta* « papa », le groupe i.-e. *t* + *t* subit des altérations qui varient suivant les dialectes. Là où *s*, *z* sont prononcés avec force devant occlusive, à savoir en grec, en iranien, en baltique et en slave, sans doute aussi en arménien, le traitement est *-st-* pour la sourde, *-zd-* pour la sonore. Là, au contraire, où *s* et *z* sont prononcés d'une manière faible, on observe le traitement *-ss-* pour la sourde, à savoir en latin, en celtique et en germanique; le sanskrit a un traitement spécial, *-tt-*.

On a reconnu depuis longtemps que ces divers traitements doivent remonter à une prononciation **-tˢt-*. Car le traitement sanskrit *-tt-* est le même que celui de *-t* + *st-*; ainsi **ut-sthùaḥ* aboutit à skr.*-utthùaḥ*, tout comme **wit-tos* aboutit à skr. *vittáḥ*. Si, comme en sanskrit, *s* devant consonne est faible, la sifflante s'élimine aisément, et le traitement *-tt-* en résulte; si les *t* précédent et suivant s'altèrent sous l'influence de la sifflante médiane, qui n'arrive pas à prévaloir et à absorber le *-t-* précédent, il y a deux cas : si, comme en grec, en iranien et en slave, la sifflante devant occlusive se prononce avec force, le groupe **-tˢt-* développe l'*s* qui se trouve être forte, le *-t-* précédent s'amuit, et le *-t-* suivant appuyé sur *-s-* demeure solidement; quant au traitement *-ss-* des langues où la prononciation de *s* devant occlusive est faible, c'est sans doute l'altération en *-ss-* de la première partie du groupe qui a déterminé le sort de l'ensemble.

L'ancien **-ddh-* est représenté en iranien par *-zd-*, en grec par *-σθ-*, mais en sanskrit par *-ddh-*; c'est ainsi que l'Avesta a *zrazdā-* en face de skr. *çraddhā-*. — Le seul représentant de **-ddh-* qu'on ait en latin et en celtique est précisément le mot qui correspond à skr. *çrad-dhā-*; c'est lat. *crēdō*, v. irl. *cretim* (où *t* reste un *d* occlusif), gall. *credu* (infin.). Le *d* qu'on y trouve ne prouve pas que le traitement normal de **-zdh-* intérieur soit *-d-* en latin et en celtique, pas plus que la 3ᵉ pers.

sing. lat. *ēst* ne prouve un traitement *-st-* de **-tt-*: le traitement *-ss-* (réduit à *-s-* après voyelle longue) est attesté par *ēsus*, et le *-t* de *ēst* est dû à ce que toutes les 3es personnes sont caractérisées par *-t* : *ĕst*, *fert*, *legit*, *emit*, etc. Le *-d-* de *crēdō*, *crēdidī* pourrait s'expliquer par ceci qu'on aurait senti longtemps dans cette forme le même élément verbal que dans *ē-dō*. *con-dō*, *trā-dō*, etc. Mais il n'est pas évident que **-dᶻd-* doive être traité d'une manière exactement parallèle à **-tˢt-* : *-z-* est moins fortement articulé que *s*. Du reste, le latin a trace de *-z-* dans l'*ē* de *crēdō*; le celtique offre seulement des formes à consonne intérieure non spirante : v. irl. *cretim*, gall. *credu*, ce qui indique nettement un groupe de consonnes. Le védique offre pour **dad-dhi*, **dhad-dhi*, à la fois *daddhi*, avec le traitement du type *datták*, et *dohi*, *dhehi*, comme si l'on partait d'un ancien *-zdhi* (cf. *edhi*, en face de gâth. *zdī*, gr. ἴσθι). En somme, le traitement de **-ddh-* est un de ces cas où le jeu des rencontres phonétiques conduit à des situations singulières dont la langue a peine à sortir et d'où résultent des flottements.

A. Meillet.

LAT. *CRĒDŌ* ET *FIDĒS*.

On lit chez Virgile, *En.*, IV, 12 :

credo equidem, nec uana fides, genus esse dcorum.

Chez Térence, *Phorm.*, 60-61, on lit :

Cuius tu fidem in pecunia perspexeris,
uerere uerba ei credere?

et 810 :

itan paruam mihi fidem esse apud te! — uin me credere?

Le type qu'on rencontre dans Plaute, *Amp.*, 391 :

Tuae fide credo? — meae —

se lit plusieurs fois chez Plaute. Ces exemples, qu'il serait très aisé de multiplier (tous sont dans le *Thesaurus*, où l'on en trouvera beaucoup d'autres), montrent que *fidēs* est en latin le substantif verbal qui répond à *crēdō*. Et, en effet, Plancius chez Cic. *ad fam.*, X, 21, 3, écrit : *ipsa chirographa omnia, et quibus credidi et ea quibus fidem non habendam putaui.* Et, d'autre part, près de *crēdō*, il n'y a aucun substantif verbal appartenant au même radical : toutes les formes nominales qui existent près de *crēdō* sont de celles qui ont pu se tirer de manière récente et secondaire de la forme verbale même : *crēditor*, *crēdibilis*, *crēdulus*.

Or, la forme même de *fidēs* est remarquable. Près des verbes, il y a d'autres nominatifs en *-ēs*, comme *sēdēs*; mais le génitif singulier est alors *sēdis*, le génitif pluriel *sēdium*; il s'agit de thèmes en *-i-*, du type de skr. *páthāḥ*, qui ont au nominatif singulier une forme à vocalisme long, soit **-ē(i)s*. Au contraire la flexion de *fidēs*, *fidei* est, parmi les substantifs verbaux, unique.

M. Ernout, *Morphologie historique du latin*, p. 101, enseigne, il est vrai, que *fidēs* est un ancien thème en *-es-*. Mais il n'en a d'autre preuve que la forme *fidustus* de Festus, où la quantité de l'*i* est inconnue, et qui, à en juger par le *con-foedusti* du même Festus, doit être influencée par *foedus*, *-foedustus*.

Un thème *fidē-* paraît d'un type comparable à celui de *spēs*, *spēī* qui existe à côté de *spēs-* attesté par le nominatif pluriel *spērēs* d'Ennius et le dérivé *spērāre*.

Mais il ne semble pas exister un type **bhidhē-*; en latin, *fidēlis* est un dérivé de *fidēs* (cf. les types *hostīlis*, *cāuīlis*, *tribūlis*, etc.); il n'y a pas trace de forme en *-ē-* près de *fidō*. *fīsus sum*. En grec, où le type en **-ē-* tient en général tant de place, la racine de πείθομαι n'a justement pas de formes en *-η-* : on a πείθομαι (et le factitif πείθω, ἔπεισα), πείσομαι (factitif πείσω), ἐπιθόμην, πέποιθα, etc., nullement πιθη-. Le futur πεπιθήσω, à valeur factitive, qu'on lit une fois chez Homère, X, 223, est fait secondairement sur l'aoriste factitif à redoublement, hom. πεπιθεῖν.

Le mot *fidēs* avait un caractère religieux qui se manifeste encore à l'époque historique. On connaît la formule fréquente : *dī, uestram fidem*! et toutes les exclamations analogues. Virgile, *En.*, I, 292, parle de la *cāna fidēs*, à côté de *Vesta*. Le seul mot de la famille de *fidō* qui, avec *fidēs*, ait le vocalisme zéro de la racine, est le nom du dieu *Fidius*. — Le mot *fidēs* a aussi une grande importance dans la langue du droit : *bonā fidē*, *malā fidē*, *fidē-iubeō*, *fidēi-committō*, etc.

Dès lors, on se sent tenté de rapprocher la *fidēs* latine de la *çraddhā* védique. Le seul exemple du nominatif *çraddhā* qu'offre le Rgveda est dans VII, 32, 14; l'*ā* final y est en hiatus, et l'on est amené par suite, avec M. Lanman, à considérer comme plausible un véd. *çraddhāḥ*; cf. le type véd. *vayodhāḥ*. L'Avesta n'a que le nom d'agent *zrazdā* «croyant», qui est à skr. *çraddhā(ḥ)* «croyance, confiance», ce que av. *mazdā* est à véd. *medhā(ḥ)* «sagesse»; au sens de «croyance», l'Avesta offre un dérivé pourvu du suffixe *-ti-* : *zrazdāitiš*.

L'irlandais, qui a conservé le correspondant *cretim* du verbe latin *crēdō*, n'a, pas plus que le latin, un correspondant du substantif skr. *çraddhā(ḥ)*; le substantif *cretem* «foi», attesté dès le vieil irlandais, n'est qu'un nom verbal de formation nouvelle.

Deux mots anciens, dont le sens était différent, ont été affectés en irlandais à remplacer le correspondant de skr. *çraddhāḥ*, dont la forme était trop singulière pour lui permettre de subsister; voir, à ce sujet, J. Vendryes, *M. S. L.*, XX, p. 266. L'un est *crabud*; le rapprochement qu'en a fait M. Pedersen, *Vergl. Gramm. d. Kelt. Spr.*, I, p. 492, avec skr. *vi-çrambhate* est inquiétant : d'une part, ce verbe n'est pas attesté avant le sanskrit classique, et, de l'autre, la forme de la racine va contre la règle de F. de Saussure, suivant laquelle une racine commençant par une occlusive sourde ne comprend pas une sonore aspirée, ou inversement (*çrad-dhā-*, qui renferme deux mots distincts, ne contredit pas la règle; cf. *M. S. L.*, XVIII, p. 60 et suiv.); d'ailleurs *-m-* paraît

être un élément constitutif de la racine sanskrite, et cette nasale ne se retrouve pas en irlandais. Quant au mot irlandais usuel, *(h)iress*, il est ancien, mais le sens en a été dévié pour permettre de le substituer au correspondant de skr. *çraddhā(ḥ)*; M. Marstrander y a en effet reconnu le correspondant du mot iranien **pari-štā-*, «adoration, adorateur», qui, comme le montre son étymologie évidente, a gardé le sens initial : pehlvi *par(i)st* «adorateur», avec *s* substitué à *š* comme il arrive souvent dans les parlers perses; l'arménien a pris en partie une forme plus archaïque, **parišt-*, représentée par le verbe dérivé *paštem* «j'adore, j'aime», le substantif *paštawn* «culte» (de **pašta-mn*; gén. *paštaman*) et des composés comme *am-parišt*, *am-barišt* «impie», *kŕa-parišt* «qui adore les idoles» etc. (le mot arménien a été rapproché par Fr. Müller et par M. Marr, voir Salemann, *Manichaeische Studien*, I, p. 114 [*Mém. Acad. Saint-Pétersbourg*, cl. hist.-phil., VIII, 10]).

Le brittonique a simplement emprunté lat. *fidēs* : gall. *ffydd*, corn. *fyth*, *feth*, bret. *feiz* (voir Pedersen, *Vergl. Gramm. d. Kelt. Spr.*, I, p. 201).

La variété même de ces substitutions montre qu'un mot correspondant à skr. *çraddhā(ḥ)* a dû exister à date ancienne en celtique; le latin *sacer-dōs* offre — dans un terme religieux, on le notera — un correspondant du second terme du composé véd. *-dhā-*, avec valeur de nom d'agent (voir Pedersen, *M. S. L.*, XXI, p. 5 et suiv.).

Pour indiquer la notion de «croire», l'indo-iranien n'avait que l'expression skr. *çrad-dhā-*, avec son correspondant avestique, de forme un peu différente. Mais des parlers plus occidentaux offrent une racine signifiant «avoir confiance», celle qui est représentée par gr. *πείθομαι* et lat. *fīdō*, par gr. *πέποιθα* et par lat. *fīdus* et *foedus*, etc., sans doute, aussi par ombr. *com-bifiatu* «mandato». (avec *i* sûrement bref); on rapproche de plus alb. *bē* «serment», *bint* «je persuade», et, si le présent germanique représenté par got. *bidja* «je prie», etc. repose au fond sur le même présent que v. perse *jadiyāmiy* «je prie», zd *jaiδyemi*, il faut admettre une contamination avec un représentant de la racine **bheidh-* pour en expliquer le *b-* initial.

En grec, le groupe de **bheidh-* a seul subsisté. L'idée de «croire» s'exprime par le groupe de *πιστός*, *πίστις*, et par des dérivés de ces mots.

En celtique, le groupe de **bheidh-* a disparu. L'irlandais n'offre que *cretim* «je crois».

En latin, il y a eu rencontre des deux familles de mots. Du groupe de *crēdō*, il n'a survécu que le verbe (avec des noms dérivés du verbe en latin même). Du groupe de *fīdō*, il y a, tout à la fois,

le verbe *fīdō* et une série de noms : *foedus* (qui conserve dans son vocalisme et son suffixe la trace à la fois de **feides-*, cf. gr. -πειθης, et de **foido-*), *fīdus*, *fīdūcia*, etc. Dans *fidius*, il doit y avoir le dérivé d'un nom à suffixe zéro **fid-*, et, dans *fidēs*, le résultat d'une contamination assez singulière de **fid-* et de **crēdē-*. L'existence du nom-racine **fid-* en latin préhistorique n'est pas surprenante : dans cette même série de termes religieux et juridiques, il y a d'autres mots du même type, également indo-européens : lat. *lēx* et *rēx*, notamment. On comprend ainsi comment *fidēs* peut avoir la même forme de nom-radical que *spēs*.

Termes religieux à l'origine, le verbe lat. *crēdō* et le substantif *fidēs* avaient pris, dès le latin ancien, des emplois le plus souvent profanes, par suite de l'effacement de la vieille culture indo-européenne en Italie et de la domination de plus en plus grande prise par la culture matérielle du monde méditerranéen. Le verbe *fīdō* n'a jamais que cette valeur profane à toute époque. Mais l'introduction du christianisme est venue rendre à *crēdō* et à *fidēs* un rôle religieux, quand *crēdō* a été affecté à traduire gr. πιστεύω, et *fidēs* à traduire gr. πίστις. L'introduction d'une religion nouvelle a rendu à *crēdō* et à *fidēs* une valeur religieuse que ces mots avaient possédée, mais qui y était à peu près tout entière abolie. Et ainsi *fidēs* s'est remis, en pleine période romane, à servir de substantif verbal à *crēdō*. Mais il y avait là une situation fausse ; et, suivant un procédé courant du latin (type *beneuolentia* en face de *beneuolens*), on a fait **credentia*, qui est représenté d'une extrémité à l'autre du domaine roman, du roumain à l'hispanique et au français. Le français a trois représentants de ce mot : le représentant normal de **credentia*, à savoir *créance*, qui servait encore au sens de « croyance » au XVII^e^ siècle et qui s'est spécialisé dans un emploi technique et juridique — une adaptation de ce mot sous l'influence de *croire*, *je crois*, *croyant*, à savoir *croyance* — enfin l'emprunt à l'italien *crédence*. Mais le mot *foi* n'a pas disparu pour cela. Et, actuellement encore, du moins dans la langue écrite, celui qui *croit* confesse sa *foi*. Grâce surtout au christianisme, les résultats de la vieille contamination des deux groupes de mots subsistent jusqu'à présent.

A. Meillet.

NOTES IRANIENNES.

I. Sur les formes de 1re personne en persan.

Dans sa *Grammaire sogdienne*, inédite, au § 197, p. 190, le regretté Gauthiot constatait que, à la 1re personne du pluriel, les formes connues du pehlvi et du persan postulent un type **dārayama (h)*, avec *a* bref, et que les autres dialectes confirment cette quantité brève de la voyelle.

Cette quantité ne concorde pas avec les faits sanskrits : même dans le type en *-aya-*, le sanskrit ne connaît que *dhārāyāmasi* (en védique), *dhārāyāmaḥ*, *dhārāyāmā*, *dhārāyāmahe*, *(á)dhārayāmahi*, toujours avec *ā* long.

Le vieux perse a peu d'exemples, mais tous avec *-ā-* : *θahyāmahy*, *viyatarayāmā*. Le moyen n'y est pas attesté.

Les formes avestiques sont troubles : dans les présents thématiques simples, à l'actif, *-ā-* est de règle : gâth. *səṅghāmahī*, *taurvayāmā*. Mais les causatifs offrent aussi *a* bref : gâth. *āvaēdayamahī*, zd *āvaēδayamahi*; zd *zbayamahi*. — Au moyen, on lit gâth. *yazamaidē*, zd *yazamaide* (souvent), mais zd *mainyāmaide*, *barāmaide*, gâth. *jasāmaidē* (plusieurs fois). A côté de *āvaēdayamaidē* de la plupart des manuscrits (J_2 K_5, Pt_4, etc.), K_4 et Mf_2 ont *āvaēdayāmaidē* dans un passage de l'Avesta récent, Y. LVIII, 2, dont la vocalisation est à part, un peu gâthique. Les exemples gâthiques ne se trouvent du reste pas dans les gâthâs proprement dites, mais dans des morceaux en prose. Avec la désinence secondaire, on a zd *-bārayama*, à côté de gâth. *taurvayāmā*, zd *taurvayāma*.

L'existence du type **-ayama(h)* est ainsi établie pour l'Avesta, et ce n'est pas un de ces traits où la vocalisation de l'Avesta est suspecte : si l'auteur avait eu en vue **-ayāma*, il aurait sûrement marqué un alef dans la graphie originelle de type sémitique; et si le vieux texte avait eu un alef, les vocalisateurs auraient noté un *ā*. L'authenticité de *āvaēδayamahī*, *-bārayama*, etc. est donc certaine.

Ce pluriel en **-ayama(h)*, avec *a* bref, est largement représenté sur les points les plus divers du domaine iranien : les textes pehlvis, mazdéens ou manichéens, ont la notation *-ym*, c'est-à-dire

-ēm; il en est de même du sogdien. A l'époque moderne, on trouve, en outre, des représentants de *-ēm*, par exemple dans la région de la Caspienne (voir Geiger, *Grundr. d. iran. Phil.*, I, 2, p. 365) et dans les provinces centrales (*ibid.*, p. 395). — Dans le type thématique, il est à noter, au contraire, que l'afghan, avec son *-ū*, conserve la forme à voyelle longue, **-āma* (*h*).

Il n'est guère probable que l'*ă* de **-ayăma*(*h*) soit un reste de la brève indo-européenne attestée par gr. φέρομεν, φερόμεθα, etc. Comme cette brève apparaît surtout dans des formes comprenant un grand nombre de syllabes et un peu lourdes, au moyen plutôt qu'à l'actif, dans les thèmes en *-aya-* plutôt que dans les thèmes simples, il s'agit sans doute d'un de ces abrègements dont les exemples abondent dans l'Avesta : il suffit d'ajouter à **čaθwārō* « quatre » l'enclitique *ča* pour qu'apparaisse *čaθwarasča*, avec *ă* au lieu de *ā* (voir *Bull. Soc. Ling.*, XXI, p. 128 et suiv.).

L'extension du type en *-aya-* permettait de garder le sommet rythmique sur la partie flexionnelle de la forme verbale dans les formes à pénultième brève; si *barati* a été souvent remplacé par *barayati*, c'est pour obtenir des formes où le sommet rythmique ne soit pas sur *bar-*; et en effet ceci a abouti au pehlvi *baret* accentué comme *barand*. A la 1re personne du pluriel, *barāma*(*h*) était satisfaisant au point de vue rythmique; mais l'analogie des 2e et 3e personnes du singulier et de la 2e du pluriel a entraîné la 1re du pluriel, d'où la fréquence des représentants de *barēm* dans les parlers iraniens.

A la 1re personne du singulier, il se pose aussi une question d'abrègement, mais de caractère tout différent. L'extension n'est pas la même : le pehlvi et le persan ont, dans une large mesure, *-m*, c'est-à-dire un représentant de **-ami*; l'afghan a *-a*, qui suppose aussi **-ăm̆i*, tandis que le sogdien a le représentant *-'m*, c'est-à-dire *-ām*, de *-āmi*. Pour cette forme comme pour celle de la 1re personne du pluriel, des parlers iraniens même voisins offrent souvent des divergences (voir le tableau de M. Geiger cité ci-dessus).

L'explication du type **-ami*, avec *ă*, ressort de l'origine de la forme de 1re personne du singulier. Les présents thématiques avaient pour la 1re personne du singulier active une finale **-ă*, (gr. φέρω, etc.). Cette finale s'est conservée en indo-iranien, à en juger par les gâthâs de l'Avesta, où l'on ne trouve que *spasyā*, *kayā*, *zbayā*, *ufyā-čā*. De bonne heure la forme n'a plus satisfait, sans doute parce que la confusion des timbres rendait l'*ă* final peu caractéristique. Le védique, même le plus ancien, ne connaît déjà, du moins à l'indicatif, que la forme élargie par *-mi*,

soit *bhárāmi*, *dhārāyāmi*, etc. Seul, le subjonctif conserve quelques formes telles que véd. *brávā* à côté de *brávāṇi*. Le vieux perse n'a que le type *barāmiy*. L'Avesta récent n'a aussi que des formes pourvues de *-mi* : *zbaya*, qui se lit une fois, n'est qu'une survivance due à l'influence des gâthâs. Mais le fait gâthique, corroboré du reste par le témoignage védique relatif au subjonctif, suffit pour montrer que *-āmi* n'est pas indo-iranien; l'élargissement s'est développé d'une manière parallèle, mais indépendante, dans l'Inde et dans les divers parlers iraniens, à date très ancienne.

Or, dans l'Avesta récent, les présents radicaux offrent bien le type *barāmi*. Mais les thèmes en *-ya-* ont, à côté de *jaiδyāmi* Y. LXV, 11, qui répond à v. p. *jadiyāmiy*, plus ordinairement une forme en *-yemi* : *jaiδyemi* Y. LXV, 12 et IX, 19; *zbayemi*, *saδayemi* (en face de v. p. *θadayāmiy* qui est, il est vrai, douteux et d'interprétation incertaine), et, au subjonctif *bandayeni*, etc. Or, ceci suppose **-yami*, **-yani* avec *a* bref.

Ce type en **-ami*, **-ani* s'explique aisément : *barāmi*, *spasyāmi* résultent de l'addition de *-mi* à la forme ancienne **barā*, *spasyā*. Mais, dans l'Avesta récent, les voyelles finales sont toutes devenues brèves. Il résulte de là que **jaidya* suivi de *-mi* a pu donner **jaiδyami*, que représente la forme attestée *jaiδyemi*. Ce n'est pas un hasard que, dans l'Avesta, ce type apparaisse seulement après *-ya-* : l'abrègement a dû se produire plus tôt dans les mots longs que dans les mots courts; le type **dārayami* a donc pu coexister avec un type *barāmi*, parce que l'on aurait eu, durant un temps, **dāraya*, mais **barā*. Au pluriel, où l'Avesta n'a que *-āmahi*, *-āmă*, on trouve déjà *-ayamahi*, *-ayamă*, comme il a été noté ci-dessus : zd *vaēδayemi* concorde avec *vaēδayamahi*.

L'addition de *-mi* à l'ancienne forme de 1re personne du singulier, qui n'était pas chose faite dans la langue des gâthâs, se serait donc produite au moment où les voyelles longues finales ont commencé de s'abréger, durant la période de transition entre le type représenté dans les gâthâs et les types représentés dans l'Avesta récent. Par une rare exception, on suit de très près le progrès de l'action analogique.

En pehlvi, la 1re personne du singulier est notée d'ordinaire par *-m*, c'est-à-dire *-am*, en face de la 1re du pluriel, qui est notée par *-ym*, c'est-à-dire *-ēm*. Le persan répond par *-am*. Il y a donc accord entre le pehlvi traditionnel et le persan. L'*-a-* d'une forme telle que **barami* était inaccentué; il devait donc tendre vers une prononciation *u* comme l'*a* des ordinaux : **daθama* aboutit à *dahum*, noté *dhwm* en pehlvi traditionnel comme en pehlvi manichéen; et en effet la transcription pazende donne *-wm*, et le pehlvi manichéen offre plusieurs exemples tels que *brwn*, *dhwm*, *hwm*. — Le pehlvi manichéen qui a généralisé *-ē-* à l'indicatif, et l'a

étendu même à la 3e personne du pluriel dans presque tous les verbes, a ordinairement la finale *-ym* au singulier comme au pluriel, et la prédominance de cette finale qui se retrouve dans le pehlvi traditionnel est un trait caractéristique de ces textes. — Mais aucun texte pehlvi n'a de 1re personne de l'indicatif en *-āmi* : le vocalisme *-ā-* a été en pehlvi réservé au subjonctif, et la 1re personne singulier du subjonctif est régulièrement en *-'n*, c'est-à-dire *-ān*.

Il se pose ici un problème important. D'après ce qui précède, le type pehlvi et persan *baram* ne repose pas sur le type vieux perse *barāmiy*. Or, James Darmesteter a reconnu, et tout le monde admet depuis, que le pehlvi et le persan représentent le même dialecte que le persan achéménide, en face du parler représenté par l'Avesta.

Mais de ce que le perse des inscriptions achéménides, d'une part, le pehlvi sassanide et le persan, de l'autre, représentent un même type dialectal, il ne résulte pas que l'un et l'autre reposent exactement sur les mêmes parlers.

Malgré le grand écart de temps qui sépare les textes achéménides des premiers textes pehlvis, malgré aussi la faible étendue des textes vieux perses qui ne fournissent que des données pleines de lacunes, on entrevoit plus d'une différence.

On peut ne pas attacher grande importance au fait que le vieux perse a *daušta* «ami» et que le persan connaît seulement *dōst*, d'accord avec le pehlvi, ou que le vieux perse a *maθišta* tandis que le persan a *mahist*; car il y a entre *-št-* et *-st-* un flottement qui caractérise le dialecte perse.

Mais la forme du pronom personnel du pluriel est très significative : le vieux perse ne connaît que *a(h)māxam* avec *x*, en face de zd *ahmākəm*, et skr. *asmākam*; or, si le *x* du perse achéménide a son correspondant dans oss. *max*, sogd. *m'γw* (c'est-à-dire *māxə*), le pehlvi ne connaît que *'m'h*, *'mh*, c'est-à-dire *amāh* dans les textes manichéens, et le persan a *mā*, c'est-à-dire que les formes pehlvie et persane reposent sur **ahmākam*, avec *k*.

On verra ci-dessous que persan *hān* suppose **hāu*, et non la forme *hauv* attestée dans les inscriptions achéménides.

D'une manière générale, le parler sur lequel repose le pehlvi-persan paraît s'éloigner un peu moins du type de l'Avesta que le perse des inscriptions achéménides.

Le fait que le pehlvi-persan ne continue pas exactement le vieux perse attesté par les inscriptions achéménides n'a rien de surprenant. En effet s'il est vrai que la langue de civilisation constituée sans doute à partir du IIe siècle, et qui est devenue officielle sous les Sassanides, s'est continuée dans le persan et que

Firdousi a transposé dans une langue un peu modernisée la tradition pehlvie. on n'a aucune raison de croire que les Perses du temps des Achéménides aient possédé une langue littéraire, ou même une langue commune. Et, entre la Perse des Achéménides et la Perse des Sassanides, il n'y a aucune continuité de culture. Les ressemblances qu'on observe entre le vieux perse achéménide et le pehlvi sassanide (comme aussi celui des textes manichéens en dialecte du Sud) tiennent à ce que l'un et l'autre sont fondés sur des parlers de la Perse proprement dite. Mais le pehlvi ne sort pas du vieux perse de la même manière précise que le persan sort du pehlvi.

Sans doute, quand le mouvement nationaliste qui a abouti à fonder l'empire des Sassanides s'est développé, il s'est efforcé de se rattacher à l'empire achéménide; il est parti de la même région. Mais, de même qu'il n'y avait pas d'organisation religieuse, et que, à l'aide de fragments conservés, on a dû constituer et les livres sacrés qui sont devenus l'Avesta et tout un corps de doctrine, toute une organisation religieuse officielle, de même on a créé alors une langue écrite, représentée par le pehlvi des inscriptions sassanides et de la traduction de l'Avesta. Il s'agit d'une création, non d'une tradition.

II. Persan *īn* et *ān*.

Les démonstratifs persans, *īn*, de l'objet rapproché, et *ān*, de l'objet éloigné, n'ont pas reçu d'étymologie satisfaisante.

Ces démonstratifs, masqués dans les textes pehlvis mazdéens par leurs substituts sémitiques existaient dès le III^e^ siècle après J.-C. : les textes pehlvis manichéens offrent *ʿyn* pour *īn* et *hʾn* pour *ān*.

On a souvent rapproché p. *īn* du véd. *enam*; J. Darmesteter envisageait déjà cette possibilité. Mais ni le vieux perse ni l'Avesta n'offrent rien de pareil. Du reste, *enam* est, en védique, une des formes qui servent d'accusatif au démonstratif *ayám*, dont la flexion est très singulière; rien n'autorise à poser un thème *ena-* comme étant celui d'un vieux démonstratif iranien servant de cas sujet, ce qui est le principal usage ancien de *īn* en pehlvi.

Pour *ān*, il n'existe même pas un semblant d'hypothèse étymologique de ce genre. Un rapprochement avec l'instrumental v. p. *anā* est manifestement impossible : *anā* n'est autre chose que l'instrumental du thème *a-* et ne donne pas le droit de poser un thème **ana-*; le sens est du reste celui de l'objet rapproché. Le rapprochement avec *anya-* « autre », auquel J. Darmesteter a songé, ne va ni pour le sens ni pour la forme. L'*h-* qu'atteste le pehlvi manichéen *hʾn*, soit *hān*, suffirait à ruiner

toute tentative d'explication par un thème n'ayant pas *h-* initiale.

L'emploi ancien de *īn* et de *ān* présente des particularités qui déterminent l'étymologie un peu plus précisément.

En pehlvi manichéen, ces deux démonstratifs n'ont pas de pluriel. Ce n'est pas un hasard; car leurs équivalents sémitiques en pehlvi mazdéen, à savoir 𐭠𐭭 et 𐭩𐭮, n'en ont pas davantage.

D'autre part, de même que, pour le pronom de 1re personne du singulier, les cryptogrammes sémitiques offrent à la fois un cas sujet 𐭠𐭣 et une forme de cas régime 𐭥 (signifiant littéralement «à moi»), il existe à côté de 𐭠𐭯 une forme de cas régime 𐭠𐭯𐭥 valant littéralement : «à ce» (cf. Blochet, *Études de grammaire pehlvie*, p. 82). Or, cette forme 𐭠𐭯𐭥 de cas régime cache, on le sait, la forme persane *im*, attestée en pehlvi manichéen comme *ʿym*, et qui continue des formes de cas régime du vieux perse : acc. sg. masc. *imam*, etc. Aujourd'hui en persan, le *im* ne subsiste que dans des groupes tels que *im-rōz* «ce jour-ci, aujourd'hui», où la valeur de *im* n'est pas celle d'un cas sujet.

Par là, on est conduit à se demander si *īn* et *ān* ne reposeraient pas sur d'anciennes formes de cas sujet.

Il est à noter que le démonstratif *ʾyd* du pehlvi manichéen n'a pas de pluriel, non plus que *ʿyn* et *hʾn*. Or, il répond à v. p. *aita* qui n'est attesté qu'au nominatif-accusatif neutre dans les inscriptions perses achéménides.

Si *im* est l'ancien cas régime et *īn* l'ancien cas sujet, comme l'indiquent les cryptogrammes, on doit chercher dans *īn* la forme de cas sujet qui, en vieux perse, se trouve à côté de *imam*, à savoir *iyam*. Une forme telle que *iyam*, à côté du *ayam* qui se cache derrière la mauvaise vocalisation *aēm* de l'Avesta, explique l'*ī* du persan *īn*. La nasale *-n* représenterait alors la particule enclitique *nā* qui est attestée dans des groupes tels que *yaθānā* de l'Avesta. Et l'on voit dès lors pourquoi *īn* n'a reçu un pluriel que d'une manière secondaire.

La coexistence d'un cas sujet et d'un cas régime, durant une certaine période (antérieure au IIIe siècle après J.-C.), en perse, est chose certaine. C'est cette coexistence qui explique la double forme de plusieurs noms indiquant des personnes, ainsi pehlvi *pit* (p. manich. *pid*) et *pitar* (p. manich. *pidar*) pour «père». L'interrogatif noté *ky* «qui» en pehlvi manichéen et qui est encore prononcé *ki*, avec un *i* semi-long, en persan, repose sur le génitif-datif **kahyā* du vieux perse (non attesté en fait, mais certain), tandis que l'indéfini noté *ks* en pehlvi manichéen et qui est aujourd'hui encore *kas* en persan, repose sur le nominatif

v. p. *kaščiy*. Il semble que *čīz* «quelque chose» du persan moderne ne puisse reposer que sur **čahya-čiy*, tandis que pehlvi *čyš* (c'est-à-dire *čiš*) et *tys* (c'est-à-dire *tis*) du pehlvi manichéen représentent le nominatif-accusatif v. p. *čiščiy*; la forme *čiš* est aussi attestée par *čš* en pehlvi des livres, ce qui indique *i* bref; et *tis* se lit dans un texte pazend (le flottement entre *š* de *čiš* et *s* de *kas*, *tis* n'a rien de surprenant en perse, où la chuintante et la sifflante sont mal fixées, on le sait; le *t* initial de *tis* est dû à une dissimilation très ancienne, du temps où l'ancien *čiš-čiy* avait encore son second *č*; on en retrouve l'équivalent dans kurde *tišt*).

Dès lors *hān* (qui a passé ensuite à *ān*) doit reposer sur le nominatif qui servait à indiquer l'objet éloigné et qui était originairement *hauv* en vieux perse, *hāu* dans l'Avesta. Il est vrai que, dans les inscriptions achéménides, la valeur de *hauv* est affaiblie; mais elle est encore forte dans l'Avesta (voir les exemples cités dans le dictionnaire de M. Bartholomae, col. 1730). On conçoit donc que *hāu* + *nā* ait abouti à *hān*. Il est remarquable que le pehlvi *hān* ne continue v. p. *hauv* ni pour la forme, puisque le vieux perse a une diphtongue à premier élément bref, ni pour le sens, puisque v. p. *hauv* ne désigne plus d'ordinaire l'objet éloigné. On apercevrait ici le fait rare, mais possible (cf. ci-dessus, p. 222), de la présence en pehlvi d'une forme d'un parler perse autre que celui qui est connu par les inscriptions achéménides.

III. Y a-t-il un locatif avestique *dvarə*?

A la suite de M. Bartholomae, M. Reichelt admet dans sa grammaire de l'Avesta un locatif sans désinence *-i dvarə* «à la porte, pour le passage» Vd III, 29 :

anyehe dvarə srayanō (var. *srayamnō*)
x^{v}arəntīš pərəsəmnaēšuča

«appuyé à la porte d'un autre et parmi ceux qui mendient leurs aliments». Ce locatif est même cité dans le *Grundriss* de Brugmann.

Or, le locatif *dvarə* est suspect.

Avec la racine *sri-* «s'appuyer», on trouve une fois un ablatif qui se comprend bien, Nir. 78, et, une fois, un génitif suspect, Yt XVII, 21. Le locatif *dvarə* n'est donc supposé que pour expliquer un unique passage, le passage cité ci-dessus, où du reste il ne serait pas déplacé.

Le passage a l'air d'une formule versifiée; la place de *ča* à la fin est étrange, et ne s'expliquerait guère en prose. Il faudrait donc compter *dvarə* pour deux syllabes. Dès lors, il ne s'agirait plus de *dvar* sans désinence,

Du reste un locatif **dvar* est surprenant par lui-même : le mot **dhwar-* n'était, on le sait, employé qu'au pluriel ou au duel en indo-européen; or, un locatif **dvar* ne pourrait passer que pour un archaïsme, non pour une forme nouvelle.

On est tenté de voir dans le *-ə* final de zd *dvarə* un indo-iran. **-as*; dans les gâthâs, **-as* final est souvent représenté par *-ə*, du moins dans des monosyllabes. Et la graphie *-ə* à l'accusatif-pluriel ne se lit pas seulement dans les gâthâs, mais aussi dans des fragments recueillis parmi les pièces de l'Avesta récent (voir *Journal asiatique*, 1917, II, p. 212). Il resterait alors à se demander si ce *dvarə* aurait, par exception, le rôle d'un ablatif, ou celui d'un génitif.

Par malheur, le génitif *vāšahe*, qui figure deux fois dans des conditions analogues Yt XVII, 21, est doublement suspect. Cet emploi du génitif diffère beaucoup du reste de la série dont il est rapproché par M. Reichelt, *Avestisches Elementarbuch*, § 488, p. 252. Et il dérange le vers les deux fois qu'il figure, en y introduisant une syllabe de trop. On est tenté de croire à un locatif *vāše*, d'autant plus qu'un manuscrit a la lecture *vāsi*; non satisfaisante elle-même, cette lecture indique une corruption.

Le mieux est de ne pas utiliser en grammaire comparée ces diverses formes, toutes suspectes et obscures, comme le sont tant de formes avestiques.

IV. Avestique *maγnō*.

La forme avestique *maγnō* « nu » était isolée jusqu'ici en face de skr. *nagnáḥ*. La découverte de *βγn'k*, c'est-à-dire *βaγnāk*, en sogdien bouddhique par Gauthiot en fournit l'équivalent pour un groupe iranien tout autre; le *β* initial résulte évidemment d'une dissimilation.

La même dissimilation se retrouve dans le mot sogd. *δβ'npnw* qui figure aux lignes 408 et 434 du texte sogdien des *Sutra des causes et des effets*, édité en fac-similé (Paris, 1920). Gauthiot et M. Pelliot ont exactement déterminé le sens : « maîtresse de maison ». Le premier élément du composé répond donc à gâth. *dəmāna-* « maison » (zd *nmāna-*, avec une assimilation de *d* à la nasale suivante; pers. *mān*). On n'examinera pas ici le second élément, *-pnw* « maîtresse », du composé, qui est curieux à d'autres égards.

Ceci ne suffit pas à expliquer la forme perse représentée par pehlvi *brhnk* (*brahnak*), p. manich. *brhng* (*brahnag*), pers. *brahna*.

Mais il y a lieu de présenter ici une remarque générale.

Le mot « nu » est de ceux — assez nombreux — pour lesquels

les langues indo-européennes présentaient des divergences irréductibles à quelque règle que ce soit.

Sans doute on peut, à la rigueur, considérer les formes diverses, mais à racine unique, d'une série de langues comme des dérivés d'un même «nom racine» : lit. *nûgas* et sl. *nagŭ-*, skr. *nagnáḥ*, lat. *nūdus-*, v. irl. *nocht*, got. *naqaþs*, v. angl. *nacod*, v. isl. *nokkuedr*, v. h. a. *nahhut*. Mais ni zd *maγnō*, ni gr. *γυμνός* (et *λυμνός* Hesych.) ne se laissent ramener aisément à cette racine; on trouvera dans le *Dictionnaire étymologique* de M. Boisacq l'indication des hypothèses qui ont été faites pour expliquer *γυμνός*, et, en particulier, un renvoi à la très ingénieuse explication de M. Grammont; mais la variabilité générale du mot rend précaires toutes les tentatives. Arm. *merk* «nu» et pehlvi *brahnak* offrent simplement une divergence plus forte que les autres mots; l'*n* initiale de arm. *merk* coïncide avec l'initiale des formes iraniennes. On est devant l'un de ces cas où un mot ancien a été différencié dans des conditions qui ne se laissent plus déterminer d'une manière exacte.

A. Meillet.

SUR L'ORIGINE DES VERBES EN -άζω.

L'extension des types de verbes dérivés grecs en -άζω et en -ίζω a été déterminée par diverses circonstances : l'amuissement du *y* intervocalique ôtait toute unité et toute clarté à l'ancien type dénominatif en *-*y*ᵉ/ₒ- et rendait nécessaire de recourir à des types clairs; d'autre part, des formations telles que *δοκιμαω et *πλεοναω auraient l'inconvénient de présenter trois brèves consécutives, ce que le grec évite autant que possible; les formes δοκιμάζω, πλεονάζω, etc., sont satisfaisantes au point de vue rythmique.

Mais ceci ne résoud pas la question de l'origine de -άζω, -ίζω. On conçoit que πεμπάζομαι soit dérivé d'un thème πεμπάδ-; mais, bien que l'original de πεμπάζω ait pu être mis en rapport avec l'original **pénkᵘe* de πέντε, ceci ne fait pas aisément comprendre comment le type en -άζω s'est dégagé de là.

Or, d'autre part, on voit mal pourquoi, à côté de dérivés des anciens thèmes à nasale non élargis par une occlusive, tels que ὀνομαίνω de ὄνομα (en face de skr. *nâma*, lat. *nōmen*, v. sl. *imę*, etc.), δειμαίνω de δεῖμα, on a ὀνομάζω, et, de θαῦμα, θαυμάζω. Il semble que ὀνομάζω et θαυμάζω doivent s'expliquer directement. De même aussi χειμάζω, de χεῖμα; car il n'est pas vraisemblable que χειμάζω, qui sert de dénominatif au vieux mot χεῖμα, soit un dérivé du mot rare χειμάς, avec lequel il n'a pas de rapport spécial pour le sens.

Tout s'explique si l'on se reporte au temps où les occlusives finales subsistaient en grec. Alors le nominatif-accusatif singulier de ὄνομα, θαῦμα, χεῖμα se terminait sans doute par la dentale qui a été ajoutée à toute la flexion des anciens thèmes neutres en -*n*-. Mais une occlusive finale n'était en indo-européen ni sourde ni sonore par elle-même; sans doute le grec a, comme d'autres langues, l'italique et le germanique par exemple, généralisé la forme sonore qui en indo-européen alternait avec la

sourde en des conditions définies. En effet, là où il y a trace de l'occlusive dentale finale dans des dérivés grecs, dans ἀλλοδ-απός ou dans οὐτιδ-ανός, c'est la forme sonore qui apparaît.

Il y a une preuve directe du fait qu'une occlusive finale était sonore en grec commun au moins devant sonante, comme en indo-iranien; c'est le traitement du τ final de κατ, qui existe à côté de κατα. Devant voyelle, on trouve κατ, sous l'influence de κατα. Mais, là où la consonne finale est altérée par une sonante qui suit, la forme sonore transparaît; on a ainsi καμ devant μ : καμ μέσσον (Λ 172); καρ devant ρ : κὰρ ῥόον (M 33); καλ devant λ : κάλλιπε (ε 344); καν devant ν : καννεύσας (ο 464); καυ devant *F* : καυάξαις (Hésiode); tout cela s'explique en partant de καδ, non de κατ. Or, on sait que, en indo-européen, le traitement des occlusives et des sifflantes finales était le même devant les sonantes que devant les voyelles.

Dès lors ὀνομάζω, θαυμάζω, χειμάζω reposeraient sur d'anciens *ονομαδ, *θαυμαδ, *χειμαδ. Quand la dentale finale s'est amuie, on a eu ὀνομάζω, θαυμάζω, χειμάζω en face de ὄνομα (ὀνόματος), θαῦμα (θαύματος), χεῖμα (χείματος); il n'en fallait pas plus pour fournir le point de départ des dérivés en -ζω.

On peut aussi penser à une autre forme initiale. A côté de l'adverbe πύκα, Homère a πυκάζω. Or, à en juger par ἅμα qu'on est tenté de rapprocher de skr. *smát*, zd *maṭ*, les adverbes grecs en -α ont dû perdre une dentale finale : πυκάζω s'expliquerait immédiatement comme un dérivé de *πύκαδ, qui serait ensuite devenu πύκα. Donc πυκάζω s'expliquerait comme θαυμάζω.

Si l'hypothèse proposée est exacte, elle indique comment, avant de disparaître, étaient traitées les occlusives finales en grec.

A. Meillet.

LE

FUTUR IRLANDAIS EN *-f-*.

Bien qu'on ne croie pas en général devoir séparer le futur irlandais en *-f-* de la formation latine en *-b-*, formation dont le rôle est d'indiquer le futur, on n'a pas encore réussi à en donner une explication phonétique satisfaisante.

M. Thurneysen, qui les sépare, n'a pas trouvé de partisans. M. Thurneysen tire l'*-f-* de **-sw-* et pense que d'une forme de futur redoublé, comme par exemple **siswā-* > **sifa-*, on a pu isoler une caractéristique *-ifa-* et étendre cette caractéristique à d'autres verbes en *-ā-* (*Handb.*, p. 372). Mais, comme il l'avoue lui-même, un tel verbe n'est pas attesté.

M. Pedersen, dans sa grammaire comparée des langues celtiques (II, p. 364), maintient l'explication ancienne, mais il renonce, cependant, à trouver une formule phonétique nette. D'après lui, *-f-* a pu naître après des consonnes, et non pas seulement après des consonnes sourdes. De là, l'*-f-* aurait pu s'étendre à tous les cas.

On se propose ici de donner une explication phonétique de cet *-f-* si énigmatique.

Il est évident qu'on doit maintenir l'identité des futurs irlandais et latin; la concordance entre les deux est trop frappante pour pouvoir être le résultat d'un hasard. La formation irlandaise sera donc aussi un juxtaposé verbal dont le second terme est la racine **bheu-*. La flexion de ce verbe a été thématique ainsi que le fait voir M. Pedersen (*ib.*), avec la racine au degré zéro, donc par exemple : **-ā-bhwe/o-*. La sonante radicale est régulièrement consonne dans cette position, comme elle l'est en latin, cf. *ūdēbō* < **wīdē-bhwō*, mais *fuam* < **bhuwām*, fait dont l'explication doit évidemment être cherchée dans la direction des idées émises par M. Grammont dans sa thèse latine (*De liquidis sonantibus indagationes aliquot*, Dijon, 1895).

En irlandais, ce groupe *-*b(h)w-* doit donner nécessairement *-ww-*: l'articulation de *b* se relâche entre voyelle et *-w-*. Ce traitement est parallèle à celui de l'autre occlusive sonore *-d-* suivie de *w*, cf. *fedb* = *feđb* < **wid(h)wā* (skr. *vidhávā* got. *widuwō*);

Medb = *medb* < **med(h)wā* (gall. *meddw*, gr. *μεθύω*, etc.) et peut-être au traitement de *-gw-* (il n'y a pas d'exemples sûrs).

Du coup, les conditions dans lesquelles se trouve l'ancien **-b(h)-* sont changées. Le système consonantique irlandais est dominé par deux oppositions, l'une entre des consonnes palatales et non palatales, l'autre entre des consonnes simples et des consonnes longues et en partie géminées. Seule cette dernière nous intéresse ici. L'affaiblissement des consonnes simples en irlandais semble avoir causé, par réaction, un renforcement des autres. Le consonantisme irlandais est par suite devenu d'un type nouveau, radicalement différent de l'ancien type indo-européen. Ce caractère des consonnes irlandaises s'est pleinement maintenu en Donegal. Évidemment, les spirantes sorties des anciennes occlusives simples ont subi des altérations diverses et ont en grande partie disparu. Mais l'opposition existe encore pour les liquides et nasales (excepté *m* et *r*). L'articulation buccale et nasale de v. irl. *-n-* en Donegal diffère profondément de celle de vieil irlandais *-nn-* et les deux sons s'opposent également en durée (cf. Quiggin, *A Dialect of Donegal*, p. 85 et suiv.; sa description vaut aussi pour le parler de Gweedore et pour la plus grande partie de Donegal). Et l'opposition ancienne se reflète dans l'articulation des autres consonnes qui remontent à des consonnes écrites doubles en vieil irlandais. Il est vrai que l'opposition n'existe plus dans le système des occlusives ou pour *s* ou *m*, parce que les anciennes occlusives simples celtiques se sont transformées en spirantes, *s* en *h* et *m* en *w*, mais l'on constate qu'à Torr, en Gweedore, dont l'auteur a eu l'occasion d'étudier le parler, les occlusives actuelles, bien qu'elles soient du même type général que les consonnes correspondantes germaniques, sont, néanmoins, différentes de ces dernières en intensité et en durée. Elles sont articulées avec plus de force et sont d'une durée supérieure, et *m* et *s* qui diffèrent aussi dans leur articulation générale, sont également plus fortes et plus intenses que dans les langues germaniques. Toutes ces consonnes sont même, du moins pour l'oreille de l'auteur de ce petit article, de durée légèrement plus longue que leurs correspondantes françaises sans, toutefois, atteindre la durée de ces dernières sous l'« accent d'insistance » (voir Grammont, *Traité pratique de prononciation française*, 2e édition, p. 139 et suiv.). Ceci semble indiquer que l'articulation de toutes les consonnes celtiques qui ne se trouvaient pas en position d'affaiblissement a été renforcée en irlandais.

L'articulation forte ne se trouve pas seulement à l'intérieur du mot entre voyelles — il s'agit dans ce cas généralement de consonnes géminées —, mais aussi au voisinage de certaines consonnes et à l'initiale absolue. Dans ces conditions, les consonnes évoluent

de la même façon. Si l'on examine maintenant le cas de l'ancien *w*, on constate qu'il évolue en *f* à l'initiale, exemples : v. irl. *fén* : v. norr. *uagn* (rac. **wegh-*); *fíd* : v. norr. *viþr*; *fer* : lat. *uir*; etc. Le parallélisme nous amène donc à supposer que *-ww-* aurait évolué en *-f(f)-*. Et une telle supposition n'a rien d'invraisemblable. L'articulation de *w* s'est renforcée, et ce renforcement s'est traduit, en ce qui concerne l'articulation labiale, par un resserrement de l'action des lèvres; alors l'articulation labiale est parvenue au stade de l'*f* bilabial ainsi que ce dernier est prononcé en Donegal où il reste en général distinct du *w* sourd (et soufflé), cf. Quiggin, *op. cit.*, p. 76, 108 et suiv. (sa description est également valable pour Torr). En même temps, l'ancien *w* s'est assourdi par différenciation avec les voyelles. C'était là le seul moyen par lequel on pouvait le renforcer suffisamment et en faire ressortir le caractère consonantique. Cette évolution n'est pas plus surprenante à l'intérieur qu'à l'initiale, d'autant plus qu'il s'agissait, dans le cas qui nous occupe, d'un élément morphologique qu'il fallait caractériser nettement. On objectera peut-être qu'à l'initiale *w* eût pu s'assourdir par suite d'une rupture de l'équilibre dans son articulation; l'action des cordes vocales eût pu être retardée par rapport à celle des lèvres. Cependant, cette objection n'est pas valable; car ce serait là un cas tout à fait isolé. On ne trouve rien de pareil pour les autres consonnes irlandaises. L'explication proposée ci-dessus a l'avantage de s'accorder avec les tendances générales de la phonétique irlandaise.

Les formes avec *b*, qui se trouvent surtout entre voyelles (cf. Kieckers, *I. F.*, 27, 325), n'infirment pas la supposition qu'on vient de faire. Elles peuvent constituer une trace de l'ancienne articulation *w(w)*, maintenue plus longtemps dans cette position. Il est possible que l'évolution du groupe n'était pas arrivée tout à fait au stade *-f-* au moment de la disparition de la voyelle précédente. Elle a pu y arriver plus vite après une consonne, l'ancien *w* s'étant assimilé en ouverture à cette dernière. On sait que l'évolution **w* > *f* à l'initiale s'est faite peu avant l'époque de nos premiers textes.

Le *w* était accompagné d'un relèvement de la langue vers le palais mou. Si le changement de *w* en *f* est postérieur à la palatalisation des consonnes irlandaises, ce relèvement a été éliminé devant les voyelles palatales et *f* est entré dans le système à côté des autres consonnes. Les consonnes non-palatales sont accompagnées du même relèvement vers le palais mou, ce qui est très frappant en ce qui concerne les labiales (cf. Quiggin, *op. cit.*, p. 103), mais le relèvement a lieu aussi pour les autres ainsi qu'on le montrera dans un traité de la phonétique du parler de

Torr (*Videnskapsselskapets Skrifter*, Hist.-Fil. Klasse, 1921, n° 1, Christiania, encore sous presse). Si le changement en question est antérieur à la palatalisation, *-f-* a suivi l'évolution régulière des autres consonnes.

Le sort du groupe celtique *-b(h)w-* en irlandais est donc différent suivant les conditions dans lesquelles il se trouve. A l'initiale absolue, il évolue en *b-*, par exemple *būid* < **bhwī-*, etc. Ici encore, l'accord avec *d* est parfait, cf. *dorus* : v. sl. *dvorŭ*; *dall* : got. *dwals*; etc. (cf. Pedersen, *Vgl. Gramm.*, I, p. 60). Le traitement de *gw-* est douteux, faute d'exemples nets.

On pourrait souhaiter de voir appuyer la théorie exposée ci-dessus par d'autres exemples. Cependant, le groupe indo-européen *-bhw-* (et surtout *-bw-*) étant très rare en dehors des formes de la racine **bheu-*, il n'est guère possible d'en trouver qui apporteraient la confirmation désirée. Mais cette confirmation n'aurait qu'un intérêt secondaire. La formation du futur irlandais en *-f-*, telle qu'elle a été expliquée ici, est en harmonie avec les tendances générales de l'évolution irlandaise, et c'est là le point qui importe le plus.

Alf Sommerfelt.

AVGVR, AVGVSTVS.

L'origine de *augur, auguris* est contestée, et les dictionnaires étymologiques se contentent de signaler les diverses hypothèses émises, sans oser se décider. « *Vtrum c.* auspex *an c.* augere auctor *conferendum sit, inde usque ab auctoritate in controuersia est. Vetus nomen* *augus *neutri generis subesse, unde pluralis* augura *et adiectiuum* augustus *ducta sint censet Bücheler, Neue Jahrbb.* 87 (1863), p. 785. » On remarquera la prudence de cette rédaction due à M. Thurneysen dans le Thesaurus. M. Walde, dans son Dictionnaire étymologique, est toutefois plus catégorique. Sans doute expose-t-il les deux doctrines, mais la place d'honneur est réservée à celle qui voit dans *augur* un composé du type *auspex*; le sens même qu'il donne au mot, les explications anciennes qu'il cite indiquent assez nettement où vont ses préférences : « *augur, -uris* » Vogelschauer, Vogeldeuter »: nach Priscian, Gramm. lat., II, 27, 17 « *antiqui auger et augeratus pro augur et auguratus dicebant* »; vgl. auch C. Gl. L., V, 169, 37 « *auigerus auguriator qui aues aspicit* » (s. auch Loewe Prodr., 348) : eine Uebersicht der Deutungsversuche bei Wissowa Pauly-Wissowa II 2313 ff., dessen Teilung in **aui-gur* (vgl. *auspex*) auch mir sachlich wie sprachlich fast unabweisbar erscheint. Das zweite Glied ist wegen des term. techn. *augurium agere* am ehesten *gero* (**aui-gesos* nach *auspex* in die kons. Dekl. übergeführt), wobei sich das spätere *u* durch Assimilation an das *u* der ersten Silbe rechtfertigen würde. »

Mais toutes ces affirmations résistent mal à l'examen. Le témoignage de Priscien ne peut que s'interpréter ainsi : il y a eu une flexion ancienne **augus* ou *augur*, gén. *augeris*, et un dérivé *augeratus*, c'est-à-dire que l'*u* bref final passant en syllabe intérieure est devenu *e*, comme dans *socer* de **socceros* issu de **swekuros* en face de gr. ἑκυρός, skr. *çváçuraḥ*, ou *ueteris* en face de *uetus*, v. sl. *vetŭxŭ*, lit. *vetuszas*. Si l'*u* du nominatif-accusatif a pu, plus tard, se répandre dans toute la déclinaison, comme dans *murmur, murmuris*, ou *tempus temporis* en face de l'ancien *temperī*, il est impossible d'admettre que **auger, *augeris* ait pu, d'une manière quelconque, se transformer en *augur, auguris*, et pré-

tendre que l'*u* de la première syllabe a influé sur le vocalisme de la syllabe suivante, c'est faire une hypothèse que rien n'appuie, et que toute la phonétique latine contredit. En second lieu, nous n'avons pas affaire à une flexion *augur* (ou **auger*!) **augerī*, mais *augur/augeris*; aucun des composés en *-ger* n'appartient à la déclinaison consonantique, et il est vraiment trop facile de dire que le passage du gén. **augerī* à *augeris* s'est fait d'après *auspex*, *-icis*. D'autre part, quel sens donner à un composé tel que **auger* sinon «celui qui porte les oiseaux»? Le rapprochement de *augurium agere*, où du reste *agere* a un tout autre sens que *gerere* (cf. Varr., L. L., VI, 42), n'explique pas comment on aurait pu arriver au sens de «celui qui regarde, qui observe les oiseaux»; et la glose de Festus «*ab auis gerendoque dictus, quia per eum auium gestus edicitur*» P. F. 2, 6 est une étymologie populaire. On pourrait admettre aussi bien la deuxième partie de la glose «*siue ab auium garritu*», ou celle de Suétone, Aug. 7, 2 «*ab auium gestu gustuue*».

Enfin, le sens même donné par M. Walde à *augur* est faux. *Augur, augurium* ne désignent pas «celui qui observe les oiseaux, l'observation des oiseaux, le présage fourni par les oiseaux». Le sens de ces mots est autrement vaste. L'augure est un prêtre magistrat faisant partie d'un collège, dont l'élection est soumise à des règles, et qui a pour fonction l'observation des signes de la volonté des dieux, au moment d'entreprendre quelque action importante. L'*auspicium* rentre dans les attributs de l'augure, mais n'en représente qu'une partie. «*Quinque genera signorum obseruant augures publici : ex caelo, ex auibus, ex tripudiis, ex quadrupedibus, ex diris*», dit Festus, 316, 18; «*Caelestia auguria uocant, cum fulminat aut tonat*», lit-on dans l'abrégé 56, 16. C'est le sens que Virgile donne au mot, Aen., II, 703

Vestrum hoc augurium, uestroque in numine Troiast

où Servius note justement «*augurium . . . exquisita deorum uoluntas per consultationem auium aut signorum. Perite ergo de caelo augurium dixit*». Cf. encore la note de Servius au v. 683 du même chant, et Aen., III, 5, 89; Cicéron, Nat. Deor., II, 9; Diuin., I, 28, etc. Sans doute, l'*augurium* étant le plus souvent fourni par l'observation des oiseaux, *augur, augurium* et *auspex, auspicium* ont tendu à devenir synonymes. Toutefois *auspex* n'est jamais employé pour désigner la qualité d'augure. Le passage suivant de Cicéron, Philippiques, V, 8 est particulièrement significatif à cet égard : «Quae porro illa tonitrua! quae tempestas! ut, si *auspicia* M. Antonium non mouerent, sustinere tamen eum ac ferre posse tantam uim tempestatis, imbris, ac turbinum mirum uideretur. Quam legem igitur se *augur* dicit tulisse non modo

tonante Ioue, sed prope caelesti clamore prohibente, hanc dubitabit contra *auspicia* latam confiteri ?»

Il faut donc en revenir à l'autre étymologie qui rapproche *augur* de *augeō*, *auctor* et qu'Ovide commente lumineusement dans ces vers des Fastes, I, 609 et suiv. :

> Sancta uocant *augusta* patres : *augusta* uocantur
> templa sacerdotum rite dicata manu.
> Huius et *augurium* dependet origine uerbi
> et quodcumque sua Iuppiter *auget* ope

explication corroborée par ce passage de Valère Maxime, I, I : «maiores statas sollemnesque caerimonias pontificum scientia, *bene gerendarum rerum auctoritates augurum obseruatione*, Apollinis praedictiones uatum libris, portentorum depulsiones Etrusca disciplina explicari uoluerunt». *Augur* est un ancien neutre qui correspond exactement pour la forme au skr. *ójaḥ* «force», c'est le présage qui prédit la croissance et la réussite de l'entreprise que l'on va commencer. *Augur* est à *augeō*, comme *fulgur*, autre terme de la langue religieuse, est à *fulgeō*. Il représente un ancien **augus* non attesté, mais dont l'*s* subsiste dans le dérivé *augustus*, comme dans *robustus* en face de *robur*; *fulgus* plus heureux a survécu dans l'abrégé de Festus 74, 12 et 82, 13 «*fulgere prisci pro ferire dicebant unde fulgus dictum est*»; *robus* y figure également «*arbosem pro arbore antiqui dicebant et robosem pro robore*» 14, 9; cf. encore 325, 4 «*robus quoque in carcere dicitur is locus quo praecipitatur maleficorum genus, quod antea arcis robusteis includebantur*». Il n'y a donc pas lieu de suspecter le vers d'Accius, Trag. 624 où *augur* apparaît au neutre :

> Pro certo arbitrabar sortis oracla, adytus augura.

Ce sont là le sens et le genre originels du mot. Le génitif ancien de **augus* était *augeris*, comme celui de *fulgus* était *fulgeris*; la forme à apophonie est encore conservée dans Lucrèce, IV, 190 :

> Suppeditatur enim confestim lumine lumen,
> et quasi protelo stimulatur *fulgere fulgur*,

où la correspondance *lumine lumen* montre bien que *fulgere* ne peut être qu'un ablatif. Mais l'*u* s'est répandu dans tout le paradigme, après toutefois le passage de *s* intervocalique à *r*. En effet *robus*, qui ne présente pas l'apophonie, a un génitif *roboris* (sur lequel on a refait un nominatif archaïsant *robor*), issu de **robuses* dont l'*u* s'est ouvert devant *r* issu de *s* de la même manière que dans *forem* issu de **fusem*. Si l'*u* s'était généralisé avant la sonorisation de *s*, nous devrions avoir **augus*, **augoris*, **fulgus*, **fulgoris*.

Il est difficile de voir comment *augur* est passé du neutre au masculin, et du sens abstrait de «signe de la volonté divine» au sens concret de «observateur des signes». On peut supposer toutefois que *auspex* a joué un rôle dans cette transformation; *augur* a été considéré comme étant dans le même rapport avec son dérivé *augurium* que *auspex* avec *auspicium*, et dès lors, comme *auspex*, il a servi à désigner un personnage. *Augustus*, comme le définit Servius. ad Aen., VII, 153, a le sens de *augurio consecratus*; Ennius écrit encore, Ann., 502 :

Augusto augurio postquam incluta condita Roma est.

L'adjectif n'est appliqué qu'à des choses pendant toute la période républicaine; ce n'est qu'en l'an 727 de Rome qu'on l'applique à Octave avec le sens de l'équivalent grec Σεβαστός.

Augeo, *augur*, *augustus* offrent la série complète : verbe, substantif, adjectif dérivé; dans *fulgeo*, *fulgur*, l'adjectif n'est pas attesté : **fulgustus* a été éliminé par *fulgurītus*; dans *rōbur*, *rōbustus*, c'est le verbe qui manque; **rōbeo*, d'ailleurs dialectal par son *ō*, a été supplanté par la forme romaine *rūbeō*. A ces formations, on comparera des séries analogues :

faueō *fauor* *faustus*

fauor masculin a supplanté sans doute un ancien neutre;

arbōs *arbustum*

correspondant à une racine **ar(e)dh-* «pousser»; *arbōs* est devenu féminin, comme tous les noms désignant des arbres particuliers;

fīdō *foedus* *fīdustus*

«fidusta a fide denominata, ea quae maximae fidei erant» P. F., 79, 26;

angō *angor* *angustus*

où *angor*, comme *fauor*, est sans doute un masculin récent. Cf. encore les substantifs neutres et leurs adjectifs dérivés :

iūs *iūstus*
onus *onustus*
uenos, *uenus* *uenustus*

et enfin :

uetus (*Fέτος*) *uetustus*.

Sémantiquement comme morphologiquement, «sachlich wie sprachlich» comme dit M. Walde, *augeō*, *augur*, *augustus* forment un groupe indissoluble, qui permet d'expliquer une importante

série de formations que le temps et les actions analogiques ont déformées ou mutilées.

A. Ernout.

Il existait en indo-européen, à côté de la forme neutre, une forme de genre «animé» de quelques thèmes en *-es-*, ainsi gr. *ψευδής* à côté de *ψεῦδος*, véd. *yaçáḥ* «glorieux» à côté de *yáçaḥ* «gloire», etc. En sanskrit, l'adjectif correspondant à *ójaḥ* est *ugráḥ*; mais bien que le correspondant *ugra-* existe en iranien, l'Avesta a une forme *aojå*, de genre animé, signifiant «fort». Or, le latin a *uetus*, *ueteris* comme adjectifs en face du gr. *Fέτος*, etc.: sans doute le v. sl. *vetŭxŭ* et le lit. *vetuszas* donnent à supposer que l'*u* de *uetus* pourrait être un ancien *u*; l'*u* de *uetustus* peut représenter soit un *o* soit un *u*, et ainsi est ambigu comme celui de *angustus*, *augustus*. Mais, même en admettant cette possibilité, il ne subsisterait pas moins que, pour l'adjectif, le latin a une forme du type de skr. *yájuḥ* «sacrifice» (neutre). Le procédé latin différerait donc du procédé indo-iranien et grec par la forme du suffixe; mais, à ceci près, le masculin *augur* serait à skr. *ójaḥ* ce que gr. *ψευδής* est à *ψεῦδος*. Cette observation vient à l'appui de l'étymologie que défend M. Ernout.

A. Meillet.

SANSKRIT *PLUṢI-* «PUCE».

Le nom indo-européen de la puce a subi dans sa forme des altérations variées que M. Meillet a étudiées récemment dans ces *Mémoires* (XXII, p. 142-143); par contre le sens en est resté partout le même. Seul skr. *pluṣi-* ferait exception, si l'on s'en tenait à la traduction, généralement adoptée, de «sorte d'insecte nuisible». A vrai dire, le mot n'est attesté que très rarement, en védique seulement, et dans des conditions telles que le sens exact n'en apparaît pas; c'est ce qui a obligé jusqu'ici à se contenter d'une traduction approximative. Mais l'indo-aryen moderne fournit les précisions qui manquent au sanskrit : en marathe *pusī* ou *pissū*, en hindi et en penjabi *pissū*, en tsigane européen *pušum*, *pišum* (où *-m* final est récent, ainsi que m'en informe M. Sampson : cf. *pum* «pus», skr. *pūya-*), qui remontent à skr. *pluṣi-*, désignent tous la «puce».

Donc skr. *pluṣi-* était le nom de la «puce»; et du reste, il n'y a pas d'autre nom sanskrit connu qui ait ce sens : de là vient que Monier-Williams et V. S. Apte, ayant dans leurs dictionnaires à traduire l'anglais *flea*, n'ont donné que des noms sanskrits de la «mouche» et de la «punaise».

Resterait à vérifier le sens de *pluṣi-* ainsi obtenu dans les textes où le mot se rencontre. Les deux listes d'animaux où il figure — l'une dans le Yajurveda, l'autre dans une Upaniṣad (références p. ex. dans Macdonell-Keith, *Vedic index*, s. v.) — n'enseignent rien. Par contre, le passage unique du Rgveda où *pluṣi-* est employé mérite d'être cité; il se trouve dans le dernier hymne (n° 191) du premier livre, hymne extrêmement obscur et de caractère magique, que V. Henry a étudié dans ces *Mémoires* au vol. IX, p. 233 et suiv. V. Henry déclare la première stance, qui nous occupe, «tout-à-fait désespérée», et croit nécessaire d'en corriger le texte. Sans doute vaut-il mieux le prendre tel quel, ainsi que le conseille Oldenberg dans son commentaire, et en traduire directement ce qu'on peut :

káṅkato ná káṅkató 'tho satīnákaṅkataḥ
dváv íti plúṣī íti n(í)y adṛ́ṣṭā alipsata

«Le kaṅkata n'est pas un kaṅkata, ni non plus le satīnakaṅkata. Les deux, voilà leur nom; les deux puces, voilà leur nom. Les invisibles ont disparu.»

Il s'agit d'un charme contre deux bêtes nuisibles, à qui on dénie le nom qui les désigne normalement afin de les priver de leur force; éventuellement on remplace ce nom par celui d'un animal dont la morsure est sans inconvénient, à savoir la puce. Ce texte met curieusement en lumière la raison pour laquelle le nom de la puce est resté en somme le même dans tant de pays et à travers de si longues périodes : l'animal étant inoffensif, le nom n'était pas de ceux qu'il y avait lieu de frapper d'interdit.

Par contre, le *kaṅkata-* est un animal nuisible dont le nom est frappé de tabou. Le dérivé de ce nom, *kaṅkatīya-*, est un nom de clan; on sait que les noms de clans sont fréquemment tirés de noms d'animaux. Mais que ce soit en raison de cette interdiction, ou pour toute autre cause, *kaṅkata-* n'est connu en sanskrit, en dehors de ce passage et du passage de l'Atharvaveda mentionné ci-dessous, qu'avec le sens de «peigne». Par contre, aucun des noms indo-européens du peigne, rassemblés par exemple par O. Schrader dans son *Reallexikon* sous le mot *kamm*. ne rappelle *kaṅkata-*. Ce sens du mot a donc toutes chances d'être récent, comme les noms du peigne dans la plus grande partie des autres langues indo-européennes : et, en effet, le peigne est un instrument d'usage liturgique et magique, dont le nom est par là même exposé à des renouvellements. De même que le germanique, pour désigner le peigne, a utilisé un nom de la dent ou de la mâchoire, le sanskrit a utilisé le nom d'un animal rongeur ou plutôt de morsure venimeuse (la stance du Ṛgveda citée ici est donnée par les commentateurs comme un charme contre le poison), du reste dépossédé de son premier sens.

Un passage de l'Atharvaveda (XIV, 2, 68) marque le moment où *kaṅkata-* ne s'applique au peigne (dont le vrai nom n'est pas donné) que par métaphore :

kṛtrímaḥ káṅkataḥ çatádan yá eṣáḥ
ápāsyāḥ kéçyam málam ápa çīrṣaṇ(í)yaṃ likhāt.

«Le *kaṅkata-* artificiel à cent dents que voici grattera et fera tomber les souillures de ses cheveux et de sa tête.»

A vrai dire, *kaṅkata-* (ou *kaṅkada-*, qui en est une forme prākrite) n'est donné ici que par une partie des manuscrits; la plupart ont *káṇṭaka-* (voir la trad. de Whitney). Mais le sens de ce mot, «épine», va mal ici; l'introduction et le succès de cette variante s'expliquent par la perte de *kaṅkata-* au sens ancien; le sens de «peigne» apparaît dans les Brāhmaṇas.

On ne peut guère en dire davantage. On doit cependant noter que *káṅkata-* pourrait être un doublet de véd. *kakkaṭá-*, class. *karkaṭa-* «crabe» ou «écrevisse», qui paraît apparenté à lat. *cancer*, gr. *κάρκινος* (sur la possibilité de ces doublets, voir Wacker-

nagel, *Altind. Gr.*, I, p. 167). On est tenté aussi de rappeler un nom de formation analogue, *karikrata-*, qui se rencontre une fois dans l'Atharvaveda et semble y désigner un serpent (X, 4, 13), et que porte l'auteur d'un hymne tardif du Rgveda. De toute façon, on remarquera l'aspect vulgaire des formes védiques, *káṅkata-* avec sa nasale, *kakkaṭá-* avec sa géminée, s'opposant au classique *karkaṭa-* plus savant; *pluṣi-* de même, ainsi qu'en témoigne l'*l*, est un nom vulgaire.

Jules Bloch.

SUR
LA FORME VERBALE ÉGYPTIENNE
DITE « PSEUDO-PARTICIPE ».

Dans un important article, paru en 1894, *Beiträge zur Assyriologie*, II, sur les langues chamitiques de l'Afrique orientale (langues couchitiques), M. Praetorius a élucidé une particularité de la conjugaison de ces langues, développant des indications de Colizza et de Reinisch, il a montré qu'une conjugaison à suffixes, qui existe seule en galla (et en agaw, avec certaines complications), mais coexiste à une conjugaison à préfixes et suffixes dans d'autres langues (ainsi en afar), s'explique par l'adjonction, à un radical invariable, d'un auxiliaire court de sens « dire, être », conjugué par préfixes et suffixes tant à l'imparfait *a* qu'au parfait *e*.

Ainsi l'imparfait du verbe galla *hūm* « raconter » est :

Sing. 3e pers. masc. : *hūm-ā*; fém. : *hūm-ti*; 2e pers. : *hūm-ta*; 1re pers. : *hūm-ā*.

Plur. 3e pers. : *hūm-ān(i)*; 2e pers. : *hūm-tan(i)*; 1re pers. : *hūm-nā*.

Les préfixes et suffixes qui servent à la conjugaison de cet auxiliaire *a* rappellent de près ceux de l'imparfait du sémitique (en arabe : sing. 3e pers. masc. : *ya-*, fém. : *ta-*; 2e pers. masc. : *ta-*, fém. : *ta–ī*; 1re pers. *'a-*; plur. 3e pers. masc. : *ya–ū*, fém. : *ya–na*; 2e pers. masc. : *ta–ū*, fém. : *ta–na*; 1re pers. : *na-*); seulement il faut supposer la chute d'un *y-* à la 3e pers. masc. sing. et à la 3e pers. plur. et celle d'un *'* (occlusive glottale) à la 1re pers. du singulier.

M. Praetorius concluait de cette étude que c'est une erreur de rapprocher la flexion à suffixes du couchitique des désinences suffixées qui caractérisent le parfait sémitique occidental. Il ajoutait à peu près ce qui suit : « Comment s'accorde avec ceci la découverte par Erman d'un parfait commun à l'égyptien et au sémitique, c'est ce que je ne sais pas encore. Est-ce que le parfait égyptien ne serait pas une formation intérieure à l'égyptien,

puisqu'aussi bien la flexion verbale de l'égyptien a suivi si souvent des voies originales? » — M. Praetorius n'est pas revenu par écrit sur ce sujet, à ma connaissance.

M. Nöldeke, reprenant et complétant en 1904 dans ses *Beiträge zur semitischen Sprachwissenschaft* un article paru en 1884 sur les désinences du parfait sémitique, n'a tenu aucun compte de la démonstration de Praetorius : il a comparé en effet (p. 29, note) un imparfait afar à auxiliaire suffixé au paradigme du parfait sémitique, dont il reconstitue ainsi les désinences anciennes :

Sing. 3e pers. masc. **-a*, fém. **-at*; 2e pers. masc. **-tā*, fém. **-tī*; 1re pers. **-kū*.

Plur. 3e pers. masc. **-ū*, fém. **-ā*; 2e pers. masc. **-tumū*, fém. **-tinna*; 1re pers. **-nā*.

(Le duel étant laissé de côté.)

D'autre part, d'accord avec M. Erman, il a considéré comme tout à fait comparables à ces désinences du parfait (sauf la présence d'un *-y* à presque toutes les personnes) les finales suivantes du pseudo-participe égyptien. (Le tableau ci-dessous est simplifié, à compléter au moyen de l'examen détaillé qui sera fait un peu plus loin; *y* correspond à *j* et à *i* (=*j* non prononcé) de M. Erman.

Sing. 3e pers. masc. *-y*, fém. *-ty*; 2e pers. *-ty*; 1re pers. *-kwy*.

Plur. 3e pers. masc. *-w*, fém. *-ty*; 2e pers. *-tywny*; 1re pers. *-wyn*.

Duel. 3e pers. masc. *-wyy*, fém. *-tyyw*.

Ce « pseudo-participe » est la seule forme simple du verbe égyptien dont la conjugaison ne consiste pas dans l'adjonction des pronoms personnels suffixes à un thème significatif de l'action.

M. Erman lui-même s'exprime ainsi au sujet du pseudo-participe dans la 3e édition (1911) de sa Grammaire égyptienne (p. 70) : « Il est clair que cette forme est proche du parfait sémitique; pourtant elle a dans la plupart de ses personnes un *-y* final supplémentaire qui l'en écarte. Peut-être s'agit-il d'une forme qui est dérivée du parfait perdu. » Dans son petit livre sur les Hiéroglyphes, paru en 1912 dans la collection Göschen, il dit expressément p. 58 que l'imparfait du sémitique manque complètement à l'égyptien; « le parfait y est également perdu, mais une dérivation de ce parfait atteste encore son existence à une époque plus ancienne »; et il ajoute : « on voit que le pseudo-participe est la même formation que le parfait sémitique, sauf qu'en

égyptien un petit mot quelconque s'y est ajouté sous la forme d'une finale *-y*». — Je ne sache pas qu'il soit revenu sur cette question depuis 1912.

Les éléments de la question ainsi rassemblés, on peut se demander si l'élément *y* de la finale du pseudo-participe n'est pas un auxiliaire analogue à celui de la conjugaison secondaire du couchitique.

Or, le vocabulaire égyptien présente plusieurs mots courts contenant *y* qui pourraient convenir ici : l'auxiliaire «être» habituellement employé pour former les temps composés (où il précède le thème verbal principal) est *yw*; il existe d'autre part des verbes *yy* et *yw* «venir» et un verbe *yr* «faire».

Il reste à voir si la composition des finales du pseudo-participe peut s'accorder avec l'hypothèse d'un auxiliaire conjugué au moyen de préfixes (et préfixes et suffixes) comme en couchitique.

Tout d'abord la ressemblance des préfixes de l'imparfait chamito-sémitique avec les suffixes du parfait sémitique occidental fait qu'un certain nombre de personnes s'expliquent aussi bien dans l'hypothèse imparfait d'auxiliaire que dans l'hypothèse parfait avec enclitique *-y* :

3e pers. fém. sing. *-ty* = *-t* [+*y*] ou *t-y*.

2e pers. masc. sing. *-ty* = *-t(a)* [+*y*] ou *t(a)-y*; fém. sing. *-ty* = *-t(i)* [+*y*] ou *t(a)-y-i*.

De même au duel, le féminin est caractérisé dans les deux cas par un *t* en face du masculin qui n'en a pas.

Aux autres personnes l'imparfait et le parfait sémitique occidental divergent nettement; il y a lieu pour elles à un examen détaillé.

La 3e pers. masc. sing., sous sa forme la plus ancienne *-y* et la 3e pers. masc. plur. *-w* semblent s'accorder avec le parfait et non avec l'imparfait. Mais le couchitique montre que *y-* désinence de 3e personne peut tomber (voir plus haut la conjugaison galla). On pourrait peut-être pour le plus ancien égyptien restituer sans excès d'invraisemblance *-*y* (*y*) et *-*y(y)w*. Il est difficile de rien conclure de ces troisièmes personnes (d'ailleurs passées au cours de l'évolution de l'égyptien, selon M. Erman, au singulier à *-w* puis zéro, au pluriel également à zéro).

La 3e pers. fém. plur., sous sa forme ancienne (qui a tôt disparu) *-ty*, n'a pas d'analogue dans le parfait sémitique; elle en trouverait à la rigueur un dans l'imparfait hébreu où le *t* féminin a pénétré au pluriel *ti-qtol-nā*.

La 1re personne du singulier *-kwy* se prête nettement à un rapprochement avec la même personne du parfait sémitique,

telle que la reconstitue M. Nöldeke. Or, cette restitution, qui est faite surtout d'après l'éthiopien *-kū* (lequel peut être considéré aussi comme sudarabique), malgré l'opposition de l'arabe *-tu* et de l'hébreu-araméen *-tī*, a été adoptée un peu à cause du pronom indépendant de l'hébreu «moi» *'anōki*, mais surtout précisément à cause de l'analogie du pseudo-participe égyptien. Il n'y a pas ici de rapprochement probant; aussi bien le *k* peut-il s'expliquer de façon différente en sud-sémitique et en égyptien.

La 1re personne du pluriel *-wyn* (ou *-wn*) s'explique également mal dans l'hypothèse parfait et dans l'hypothèse imparfait, puisque dans l'un et l'autre cas *n* devrait précéder *y*.

La 2e personne du pluriel *-tywny* ou *-tywn* est peu favorable à un rapprochement avec le parfait; on ne voit pas comment l'enclitique *y* aurait pénétré à l'intérieur de la désinence; celle-ci se compare au contraire aisément à l'imparfait de l'auxiliaire tel qu'il apparaît dans le galla *t-a-n(i)*.

Au total il faut être très réservé. L'examen détaillé des désinences du pseudo-participe, telles qu'on les connaît actuellement, montre une ressemblance essentielle avec la conjugaison tant de l'imparfait chamito-sémitique que du parfait sémitique occidental : c'est l'emploi de *t* comme marque à la fois de la 3e personne du féminin et de la 2e personne. Mais il est visible pour le reste que le temps égyptien ne se compare exactement à aucune autre forme verbale, ce qui n'est d'ailleurs nullement étonnant dans l'état de divergence des langues chamito-sémitiques.

Il paraît donc légitime de conclure que l'examen des désinences n'impose pas de rapprochement entre le pseudo-participe et le parfait.

Dès lors *il reste possible que la conjugaison égyptienne par suffixes s'explique comme la conjugaison couchitique également à suffixes.*

Cette simple possibilité a une importance pour le classement des langues chamito-sémitiques.

En effet M. Erman (Grammaire, 3e éd., p. 1 à 3), considérant le pseudo-participe comme analogue au parfait, voyait dans ce fait une parenté spéciale de l'égyptien avec le sémitique; il les opposait par là tous deux au berbère (pour lequel il n'a pas tenu compte de la conjugaison fragmentaire avec suffixes de certains verbes dans quelques dialectes), et au couchitique qui est représenté chez lui par le seul bedja, où le type normal de la conjugaison est resté à préfixes.

Si au contraire on admet comme possible, d'après la démonstration ci-dessus, que le pseudo-participe égyptien conserve une trace des temps à préfixes qui se trouvent partout ailleurs (imparfait du sémitique occidental, imparfait et parfait du sémitique oriental, du berbère et du couchitique), l'égyptien ne se trouve

plus, du moins pour sa conjugaison, groupé spécialement avec le sémitique.

Du même coup disparaît le principal obstacle à la théorie qui fait du parfait à suffixes une création particulière relativement récente du sémitique occidental. Il est d'ailleurs indifférent qu'on explique ce parfait sémitique par la réunion de formes nominales du verbe avec des pronoms personnels abrégés (opinion la plus probable) ou par l'adjonction, là aussi, d'un auxiliaire conjugué. En effet, en l'absence de formations exactement comparables entre elles et vu les différences d'époque, les formes sans préfixes, en égyptien, en couchitique, en berbère, et en sémitique occidental, doivent être considérées comme résultant de développements secondaires et indépendants.

Marcel COHEN.

REMARQUES
SUR QUELQUES MOTS IRANIENS
EMPRUNTÉS PAR LES LANGUES
DU CAUCASE SEPTENTRIONAL.

Les dialectes iraniens du Nord-Ouest ou «scythes» ne sont connus que fort médiocrement. L'ossète moderne semble être le seul reste vivant de ce groupe dialectal jadis considérable. Quoique connu à date tout à fait récente, l'ossète prouve par sa phonétique, sa grammaire et son vocabulaire que l'iranien septentrional différait essentiellement des parlers iraniens méridionaux : notons pour la phonétique le traitement **ar* de l'ancien **r* (comme en arménien, non pas comme en perse et dans les autres idiomes iraniens), pour le vocabulaire — le nom de l'abeille *bidzä*, reposant sur la racine **bhei-* qui est propre aux langues indo-européennes du Nord-Ouest, mais inconnue à l'indo-iranien. Il serait donc fort important pour la grammaire comparée des langues indo-européennes de posséder des données sur les autres dialectes iraniens du groupe scythe. Malheureusement, outre l'ossète qui est le descendant d'un dialecte de ce groupe, on ne possède sur tous les autres que des données superficielles, des noms propres, etc., et encore ces données ne sont-elles pas nombreuses. Dans ces conditions, aucune nouvelle source de connaissance des dialectes iraniens du Nord-Ouest n'est à dédaigner. C'est pour indiquer une de ces sources que nous écrivons ces lignes.

Le dialecte iranien qui a donné le jour à l'ossète moderne ne semble pas avoir été le seul idiome iranien parlé dans les steppes et les montagnes du Caucase du Nord. Il y en avait sans doute d'autres encore. Or, ces idiomes iraniens disparus ont laissé des traces dans les langues autochtones du Caucase septentrional. On trouve dans ces langues un grand nombre de mots d'origine clai-

rement iranienne, mais qui ne se retrouvent pas en ossète et qui ont en partie un aspect supposant une évolution autre que celle de l'ossète. Ainsi, le čečène possède le mot *ḥaša* «hôte», le qabardi *-ḥaç'e*, le cirkassien *hač'ə* «hôte» : ces mots reflètent le thème iranien **haxay* (avest. nom. sing. *haxā*, dat. *hašye*) «ami» qui n'existe pas en ossète et qui contredit aux lois phonétiques de l'ossète, puisque ce dernier laisse tomber le **h* initial et transforme toutes les chuintantes en sifflantes. Ce sont surtout les langues caucasiques du groupe occidental (l'abkhaz, l'oubykh et l'adyghé avec ses deux dialectes — le qabardi et le cirkassien) qui présentent un nombre considérable de mots iraniens empruntés à date fort ancienne à quelques idiomes iraniens disparus.

Le mot iranien pour le «menu bétail» *fšu-*, qui apparaît en avestique surtout dans des mots composés, est inconnu à l'ossète, qui ne possède que la forme *fus* issue de **pasu*. Or, les langues caucasiques de l'Ouest possèdent ce *fšu* : à l'adyghé *p'çi* «prince» répond abkhaz *p'çᵘym* «homme riche», ce qui rappele l'avestique *fšumō* «riche en bétail». La déesse qui dans l'ancienne mythologie payenne des cirkassiens était considérée comme protectrice des brebis et des chèvres portait le nom de *P'çyçan*, ce qui évidemment répond à un iranien **fšušanī* «celle qui procure (racine verbale *san-*) le menu bétail». Le cirkassien possède encore d'autres termes mythologiques empruntés à l'iranien. Ainsi, l'ancien dieu de l'orage s'appelait *Çibλə*, et c'est par ce nom que l'on désigne encore le tonnerre, la foudre, l'orage en qabardi (qab. *çyble*). Or, comme la demi-chuintante palatalisée *ç* de l'adyghé correspond généralement à un *çᵘ* abkhaz et oubykh, il faut supposer que la forme ancienne du nom du dieu de l'orage était **šuible*, ce qui pourrait être comparé à l'avestique *xšviwra* «prompt, rapide». La «tempête» se nomme *uáe* en adyghé, ce qui rappelle le dieu du vent *Vāyu-* dans les Védas. La «sorcière» est désignée en cirkassien par *'udə*, ce qui pourrait remonter à iran. **yātu-* avec épenthèse de *u*.

Mais on trouve aussi dans les langues du Caucase occidental des mots iraniens n'ayant aucun rapport à la religion. Cirkassien *uostaya*, qabardi *ozdyya* «bougie, chandelle, lumière» reflète sans doute un iranien **us-daya*, composé de la préposition *us* (sanskr. *ud*) et d'un dérivé de la racine *day* (sanskr. *dah*, *dagh*) «brûler». Cirkassien *nyč'epə* «cette nuit, la nuit dernière» ne se laisse pas analyser du point de vue du cirkassien, et l'on est tenté de faire remonter ce mot à un iran. **nū-xšapar* «cette nuit» : il est vrai que le *č'* cirkassien pour un supposé **xš* iranien est singulier; mais le groupe *xš* est étranger à l'adyghé qui ne le possède que dans un mot emprunté au noghay (idiome turc) *axše* «monnaie» et dans le mot *maxše* «chameau» qui est sûrement

aussi emprunté, quoique son origine ne soit pas claire. L'idée toute simple de «parler» est exprimée en cirkassien par le verbe *guš'a'yn* qui est évidemment iran **gaušayati* — causatif de la racine *guš-* (sanskr. *ghuš-*) «entendre, faire du bruit» (cf. sanskr. *ghōšoyati* «proclamer, annoncer»). Cirkassien *fedə*, qabardi *xodé* «semblable» (adyghé commun **xuede*) remonte à un iran. **x"atah* (sanskr. *svatas*), cf. ossète *xädäg* «le même».

N'ayant pas à ma disposition tous les matériaux indispensables, je ne peux pas à l'heure qu'il est continuer la liste des mots iraniens empruntés par les langues caucasiques occidentales. J'espère cependant avoir déjà montré que ces mots existent. On notera que la plupart des mots iraniens cités ci-dessus ne sont pas attestés en ossète. Il va sans dire que les langues caucasiques occidentales possèdent aussi quelques mots qui pourraient bien être empruntés directement à l'ossète : adyghé *badze* «mouche» — ossète *bindzä* «abeille», adyghé *ben* «tombeau» — ossète *bun* «place» (avest. *buna-* «fond»), cirkassien *beurə* «beaucoup, longtemps» — ossète *bëurä* (avest. *baēvarə*), etc. Mais les faits de ce genre ne rendent que plus évident que l'ossète (ou le «proto-ossète», l'«alan») ne fut pas la seule source des emprunts iraniens dans les langues du Caucase du Nord. Il y a des cas où l'ossète lui-même est arrivé à emprunter à une langue caucasique des mots d'origine iranienne. Un de ces cas est très instructif et mérite d'être noté.

Les peuples du Caucase du Nord possèdent une tradition épique commune, un recueil de légendes célébrant les hauts faits de héros et de personnages à demi mythologiques. Ces légendes varient d'un peuple à l'autre, mais leurs sujets essentiels restent les mêmes pour tout le Caucase du Nord. Les noms propres des héros sont aussi en grande partie communs à toutes les tribus de cette région, les Adyghés, les Balkars (Qaratchaïs, Ourousbiys, etc.), les Ossètes et les Ingouches. En étudiant ces noms propres plus attentivement, on remarque que ceux d'entre eux qui peuvent être déduits de l'iranien d'après les lois phonétiques de l'ossète, ne dépassent pas les limites du folklore ossète : ainsi, les héros-frères *Äxsnart'* (=**Xšnāθra-*) et *Äxsärtäg* (=**Xšaθraka-*) ne sont connus et célébrés que par les Ossètes, aussi bien que le malicieux *Syrdon*, dont le nom a un aspect tout ossète, bien qu'il ne se prête à aucune étymologie sûre. Par contre, les noms d'origine adyghé sont connus non seulement par les Cirkassiens et les Qabardis mais aussi par les Ossètes : ainsi, on trouve dans le folklore ossète un héros *Sauai* dont le nom apparaît aussi dans le folklore adyghé sous la forme *Çau-aiə*, ce qui veut dire en cirkassien «garçon laid», et le patronymique d'un autre héros ossète, *Kuc'yġï-fyrt'*, se retrouve dans une légende qabardi sous la forme

Qujcʾykʷo-qo, littéralement «(fils du) petit chauve» [1]. Or, parmi les noms de héros légendaires ossètes on trouve le nom *Batᶜraz*, qui ne saurait être autochtone puisque le groupe *-tᶜr-* est impossible dans un mot vraiment ossète. Ce héros est connu par les Cirkassiens sous le nom de *Pᶜätᶜαräz*, par les Qabardis — sous le nom *Betyrez*, et par les Ingouches — sous le nom *Pᶜαtᶜrïž*. Les formes adyghé expliquent bien le groupe *-tᶜr-* de la forme ossète, car la voyelle cirk. *α*, qabardi *y* est une voyelle fermée très brève qui peut disparaître facilement. Il est évident que les Ossètes ont emprunté ce nom de héros au qabardi : en adyghé-commun ce nom était **Petᶜαrez*, et non **Betᶜαrez* [2], et l'ingouche par son *Pᶜαtᶜrïž* confirme que l'initiale était une sourde, non une sonore. Mais le supposé adyghé-commun **Petᶜαrez* ne peut être analysé et expliqué par des éléments adyghé : les ancêtres des Cirkassiens et des Qabardis ont dû emprunter ce nom de héros à quelque autre langue encore. Les légendes rattachées à ce nom décrivent le héros en question comme un être cruel et vindicatif, dont le principal exploit est la vengeance de la mort de son père tué dans des circonstances peu habituelles. Ces circonstances ne sauraient être définies d'une manière précise, car les versions attestées diffèrent entre elles essentiellement. Mais toutes les versions que je connais (sauf la version ingouche qui ne sait rien de la mort du père de *Pᶜαtrïž* et ne peut, par conséquent, justifier la cruauté de ce héros) s'accordent à rattacher la mort du père à la naissance miraculeuse du héros. Les versions ossètes, qui sont les plus détaillées, racontent que la mère de *Batᶜraz* était un personnage surnaturel. Enceinte de *Batᶜraz* et résolue de quitter son époux *Xamyc*, elle crache sur le dos de ce dernier, lui transmettant par cet acte l'embryon du héros qu'elle portait sous son cœur, et disparaît. *Xamyc* devient bossu. Sa bosse grandit à vue d'œil, et après neuf mois l'époux abandonné se laisse

[1] C'est une coutume bien bizarre qu'ont les Adyghés de donner à leurs enfants des noms qui ressemblent plutôt à des injures : *Çauaiə* «garçon laid» est un nom assez fréquent, et l'on trouve parmi les Cirkassiens des individus portant dès leur naissance des noms comme *Çaunaš'ə* «garçon louche», *Ilat'at'* «gros chien», etc. Le clergé musulman a beau lutter contre cette coutume, les noms de ce genre restent plus à la mode que les noms islamiques, et j'ai connu une Cirkassienne qui s'appelait *Ilabzəfïž* «chienne blanche» bien qu'elle fût la fille d'un muezzin.

[2] Outre les occlusives (et les affriquées) sonores, sourdes-aspirées et sourdes avec occlusion de la glotte, qui restent inaltérées en cirkassien aussi bien qu'en qabardi, l'adyghé-commun semble avoir possédé une série de sourdes inaspirées faibles qui sont représentées en qabardi par des sonores et en cirkassien par des sourdes aspirées : cirk. *pʻytʻə* = qab. *byde* «solide», cirk. *kʻu* = qab. *gu* «char», cirk. *kʻjatʻə* = qab. *gatʻe* «sabre», cirk. *cʻə* = qab. *dze* «dent», cirk. *čʻən* = qab. *žen* (< *džen* : le qabardi n'admet pas d'affriquées chuintantes et les transforme toujours en spirantes) «courir».

opérer par une sage-femme, qui, en lui découpant sa bosse, en fait sortir un enfant qui reçoit le nom de *Batᶜraz*. Chez les Cirkassiens des environs de Touapsé j'ai noté une légende sur la naissance de *Pᶜätʁräz* qui s'accorde avec la version ossète dans le trait essentiel, que *Pᶜätᶜʁräz* fut mis au monde par son père *Xamyṣᶜ* d'une manière surnaturelle [1]. La concordance des versions adyghé et ossète rend fort vraisemblable que le nom du héros de cette légende était iranien, qu'il était **Pitari-za*, ce qui signifie «mis au monde par le père». Les composés de ce type avec la racine *zan-* «mettre au monde» au degré *za-* comme second terme sont inconnus dans l'Avesta aussi bien qu'en vieux perse. Mais le sanskrit fait largement usage des formes correspondantes de la racine *an(-ja)* : *dvīja*, *devaja*, etc., cf. surtout *manasija-* et véd. *pravāteja-* avec le premier terme au locatif. Le supposé **Pitariza* est un composé syntaxique : son premier terme est au locatif. Mais c'est qu'un type plus régulier, **Pitarza* (<**pitṛza*) par exemple, n'aurait pas traduit la nuance de pensée voulue. La racine *zan-* (i.-e. **ǧen-*) est employée en indo-iranien avec le locatif de la «mère» et l'ablatif du «père» (quand il s'agit d'une naissance normale, bien entendu). Pour exprimer que dans la naissance du héros en question le père a joué le rôle de la mère, qu'il a *accouché* d'un fils, il ne resterait que d'employer le composé anomal **Pitariza*. Le fait que cette étymologie est en parfait accord avec le sujet de la légende, la rend vraisemblable à un très haut degré.

Le nom de **Pitariza* ainsi expliqué est fort instructif. Il nous apprend qu'à la date où les légendes héroïques du Caucase du Nord étaient en train de se former, les tribus iraniennes qui participaient à leur formation possédaient encore l'ancienne flexion nominale, du moins la distinction du locatif et de l'ablatif. Mais, ce qui importe surtout, c'est que la forme ossète *Batᶜraz*, empruntée comme on l'a vu au qabardi, prouve que les Iraniens qui ont fourni ce nom aux «proto-Adyghé» n'étaient pas les ancêtres directs des Ossètes.

Ces considérations suggèrent encore une autre hypothèse. Le terme qui désigne les héros des légendes épiques du Caucase du Nord, est *nartᶜ* (en adyghé, en balkar, en ossète et en ingouche); chez les montagnards du Daghestan le même mot *nartᶜ* signifie «géant». Ce mot ne peut être expliqué par aucune des langues modernes du Caucase du Nord. Mais, puisqu'on a vu plus haut que l'iranien **fsuma* a donné adyghé *pᶜəy*, on pourrait bien faire

[1] Certains détails de la version adyghé semblent être très obscènes, et je n'ai pas réussi à décider le Cirkassien qui me l'a communiquée — un vieillard centenaire fort bigot — à m'instruire plus explicitement sur ce sujet.

remonter adyghé *nartᶜ* (ou *nartᶜy*, *nartᶜα* suivant les conditions du sandhi extérieur) à iran. **nartama*, — cf. sk. *ṛtama* «le plus héroïque», épithète d'Indra dans le Ṛg-Veda. Cette étymologie, appuyée par celle de adyghé-commun **Petᶜarez*, permettrait de supposer que la tradition épique fut apportée au Caucase du Nord par des Iraniens qui n'étaient pas les ancêtres des Ossètes : iran. **nartama-* aurait donné ossète **närdäm*, ou, plutôt **näldäm*, puisque iran. **nar-* «homme» est représenté en ossète par *nal*.

Par tout ce qui précède nous avons voulu attirer l'attention des linguistes, surtout des iranistes, sur une source nouvelle et très importante pour la connaissance des idiomes iraniens septentrionaux disparus. L'étude attentive des langues autochtones du Nord-Ouest du Caucase pourra peut-être fournir pour la connaissance de ces idiomes des données aussi précieuses, — quoique, sans doute, moins nombreuses, — que celles que l'étude de l'arménien a déjà fournies pour la connaissance du moyen-perse (pehlvi). Les langues caucasiques-orientales, à l'exception peut-être du čečène, sont moins intéressantes à ce point de vue : outre quelques mots empruntés à l'ossète (comme par exemple qaziqoumoukh *barzuntin* «promontoire» = ossète *bärzond* «haut»), les éléments iraniens des langues «lezguines» du Daghestan semblent être tous d'origine persane, empruntés par l'intermédiaire du «tartare»-azerbeydjan. Rien n'indique que les montagnards du Daghestan aient jamais soutenu des relations quelque peu intimes avec les Iraniens septentrionaux.

Prince N. Troubetskoy.

LA FORME SLAVE
DU NOMINATIF-ACCUSATIF SINGULIER
DES THÈMES NEUTRES EN -*n*-.

Le nominatif-accusatif singulier des thèmes neutres en -*n*-, de type v. sl. *brěmę* n'a pas encore été expliqué d'une manière satisfaisante. Comme les autres langues indo-européennes présentent dans ce cas des descendants de i.-e. *-*n̥* (skr. *nā́ma*, lat. *nōmen*, v. irl. *ainm n-*), M. Pedersen a supposé (*K. Z.*, XXXVIII, 323) que v. sl. *ę* était le traitement régulier de i.-e. *-*n̥* à la fin des mots. Cependant, d'après tout ce que nous savons sur l'évolution de i.-e. *-*n̥* en baltique et en slave, ce phonème aurait dû plutôt donner *ĭ* en cette position, et c'est en effet un -*ĭ* qui apparaît dans v. sl *materĭ* (acc. sing.) = gr. μητέρα, etc. C'est pourquoi l'explication de M. Pedersen a été repoussée par tous les linguistes compétents.

M. Vondrák (*B. B.*, XXIX, 215) a essayé de faire remonter v. sl. *brěmę* à **bermen*, qui aurait remplacé **bermĭ* (< **bhermn̥*) sous l'influence des cas obliques (par exemple gén. **bermene*). Cette supposition, rejetée depuis par son auteur lui-même, est en désaccord avec une particularité fondamentale de la déclinaison slave : le slave conserve avec une fidélité rigoureuse l'opposition du nominatif aux autres cas du singulier partout où cette opposition existait en indo-européen ou a été amenée par des changements phonétiques postérieurs (v. sl. *slovo-slovese*, *mati-matere*, *vedŭ-vedŭša*, *vedy-vedǫšta*, etc.); aucun nominatif-accusatif singulier neutre slave n'a été altéré sous l'influence des autres cas.

Enfin, d'après l'explication acceptée par la majorité des linguistes (voir O. Hujer, *Slovanská deklinace jmenná*, p. 49), v. sl. *brěmę* serait le descendant direct d'un i.-e. **bhermēn*. Pour prouver qu'en indo-européen les formes en *-*ēn*, *-*ōn* (resp. *-*ē̃*, *-*ō̃*) servaient de nominatifs non seulement aux thèmes masculins et féminins, mais aussi aux thèmes neutres, — les partisans de cette explication citent d'ordinaire véd. *nā́mā*, *dhā́mā* (à côté de *nā́ma*, *dhā́ma*), lit. *szelmū̃* (v. sl. *slěmę*), got. *augo*, v. h. all. *ouga*.

Cependant, aucun de ces exemples n'est probant. — Le -*ā* long de véd. *nāmā*, *dhāmā* semble être dû à une prolongation métrique, tout comme le -*ū* de véd. *vasú* à côté de *vasú*. — Les exemples lituaniens ne prouvent rien, puisque cette langue confond le genre neutre avec le masculin et puisque lit. *szelmū*, *jūsmū* sont masculins. — Quant à got. *augo*, v. h. all. *ouga*, etc., il faut prendre en considération que dans tous les dialectes germaniques, les *substantifs* neutres en -*n* sont fort peu nombreux et tendent à changer de genre (got. *namo-* neutre, v. h. all. *namo-* masculin) et que la flexion des thèmes neutres en -*n-* est représentée en germanique surtout par les formes neutres de l'*adjectif* «faible». Or, ce dernier est une innovation germanique. L'indo-européen ne possédait pas d'adjectifs à suffixe -*en-*. Mais le germanique a hérité de l'indo-européen la faculté de créer pour chaque adjectif un substantif masculin désignant «le porteur d'une qualité» et caractérisé par le suffixe *-*en-/*-on-* (cf. lat. *coxō*, *nāsō*, gr. σῖραβών). L'emploi appositionnel de ces substantifs les a transformés en «adjectifs faibles». A partir de ce moment on a éprouvé le besoin de munir ces substantifs, jadis toujours masculins, de formes spéciales pour chacun des trois genres grammaticaux. Dans ce but, on a utilisé toutes les variations que présentait le paradigme de ces «ex-substantifs», variations qui, à l'origine, n'avaient rien à faire avec les genres grammaticaux. Au nominatif singulier, les thèmes masculins en *-*n* possédaient deux formes, — en *-*ŏn* et en *-*ō̆*, — alternant entre elles selon les conditions du sandhi extérieur. Les dialectes germaniques choisirent une de ces formes pour indiquer que l'«adjectif faible» se rapporte à un substantif masculin, et l'autre pour indiquer l'«accord» avec un substantif féminin ou neutre. En gothique, c'est *-*ón* qui caractérise le masculin (got. *blinda*) et *-*ō̆* (got. -*o*) les deux autres genres (got. *blindo*); les dialectes germaniques occidentaux, au contraire, ont choisi *-*ō̆* pour le masculin (v. h. all. *blinto*, anglo-sax. *blinda*) et *-*ón* pour les deux autres genres (v. h. all. *blinta*, anglo-sax. *blinde*)[1]. La flexion des adjectifs faibles une fois établie, les substantifs neutres en -*n-*, peu nombreux et tendant à s'éliminer, ne tardèrent pas à accepter le paradigme de ces adjectifs. C'est ainsi que l'ancien nominatif singulier en *-*u* (<*-*un* = i.-e. *-*u̯*) a été remplacé dans chacun des dialectes germaniques par la forme qui, dans ces dialectes,

[1] En scandinave, où *-*ón*, *-*ōn* et *-*ō̆* se confondent en un seul *-*o* (v. isl. -*a*), la distinction des genres de l'adjectif faible devait devenir impossible. Ce dialecte germanique conserve -*o* (v. isl. -*a*) pour le féminin et le neutre et le remplace par un *-*ǭ* (run. -*a*, v. isl. -*e*, -*i*) pour le masculin. Il est difficile d'expliquer cette innovation. Dire que scand. *-*ǭ* remonte à i.-e. *-*ēn* (cf. gr. ἀρσήν), serait par trop simplifier le problème.

avait reçu la fonction du nominatif-accusatif singulier de l'adjectif faible neutre : got. *auso*, v. isl. *eyra*, v. h. all. *ōra*, anglo.-sax. *éare*.

Nous arrivons donc à la conclusion que les nominatifs en *-ŏn/*-ō̃ (resp. *-ĕn/*-ē̃) n'appartenaient à l'origine qu'aux thèmes masculins et féminins. Ce n'est qu'à la suite de circonstances spéciales que ces formes sont arrivées à remplacer l'ancien nominatif-accusatif singulier neutre dans certaines langues indo-européennes : en lituanien, à la suite du passage des substantifs neutres au genre masculin; en germanique, à la suite de l'innovation qui a donné le jour aux « adjectifs faibles ». En slave, des circonstances pareilles semblent n'avoir jamais existé. Partout ailleurs le slave maintient rigoureusement la distinction des genres masculin et neutre, et il est impossible de concevoir comment et pourquoi les thèmes neutres en *-n-* auraient pu dans cette langue recevoir au nominatif une désinence masculine. — L'explication de v. sl. *brěmę* par i.-e. **bhermen* doit donc aussi être rejetée.

Si les explications de v. sl. *brěmę* proposées jusqu'à présent ne satisfont pas, il reste à en trouver une qui soit en harmonie avec les données de la phonétique et de la morphologie comparée. Nous croyons résoudre ce problème en faisant remonter v. sl. *brěmę* à i.-e. **bhermn̥t*. — Du point de vue phonétique tout est en règle : cf. v. sl. *tęšę* (3e pers. du plur. de l'aoriste) de i.-e. **tēksn̥t*. — Du côté de la morphologie, rien n'empêche de supposer un nom.-acc. **bhermn̥t* pour certains dialectes indo-européens. La désinence *-*t* (ou *-*d*) apparaît au nominatif-accusatif singulier neutre non seulement dans la déclinaison pronominale (skr. *tat*, gr. τό, ϖοδ-απός, lat. *istud*, got. þ*at-a*), mais aussi dans celle de certains thèmes nominaux : skr. *yákṛt* à côté de zend *yākarə*, lat. *lac* (< **lact*, cf. *lactis*) à côté de *delicis*. Les limites de l'emploi de cette désinence variaient sans doute d'un dialecte indo-européen à l'autre, et on peut très bien se figurer que dans certains dialectes *-*t* servait de désinence du nominatif-accusatif singulier pour les thèmes neutres en *-n-*. Le slave n'est pas le seul représentant de ce type de dialectes : le τ de gr. ὀνόματος (cf. ὀνομαίνω) ne peut être expliqué que par la supposition d'un nom.-acc. **onomn̥t* (> ὄνομα) dont le *-*t*, ressenti plus tard comme faisant partie du suffixe, aurait été transporté aux autres cas. Le v. sl. *brěmę* répondrait donc exactement à gr. φέρμα, tous deux remontant à i.-e. **bhermn̥t*.

Notre explication du *-ę* de v. sl. *brěmę* peut être appuyée par quelques données de la morphologie slave. Le slave possède une série de substantifs neutres présentant au nominatif-accusatif singulier *-ę* et dans les autres cas *-*ęt*, et désignant des « êtres

jeunes» : v. sl. *telę* «veau», etc. Dans les formations dérivées, amplifiées par des suffixes secondaires, ces thèmes ne présentent que *-en-* (sans *-t-*) : russe поросёнокъ (= **porsen-ŭkŭ*) — cf. поросята (nom. plur.), tchèque *kuřenci* (nom. plur. de **kuren-ĭcĭ*) — cf. *kuřete*, v. sl. *mladenĭcĭ*, etc. Il suit de là que ce sont d'anciens thèmes en **-en-*. Les autres langues indo-européennes ne font que confirmer cette conclusion : un suffixe **-ent-* avec une fonction comparable à celle de slave *-ęt-* ne peut être signalé nulle part; mais le suffixe **-en-* sert dans beaucoup de langues indo-européennes pour indiquer des «êtres vivants» (lat. *homō*, got. *guma* «homme», *hana* «coq», *auhsa* «bœuf», *atta* «père», *kalbo* «veau», *fauho* «renard», etc.). — Puisque le *-t-* de v. sl. *prasęte* n'appartient pas au suffixe, il ne peut être que désinentiel. On devra l'expliquer comme le τ de gr. *ὀνόματος* : ce *-t* n'était au début que la désinence du nominatif-accusatif singulier (**porsĭnt*), sentie plus tard comme partie intégrale du thème.

On se demandera pourquoi le **-t* du nominatif-accusatif singulier n'a été généralisé que dans le type **porsĭnt* (gén. **porsĭntes*), tandis que le type **bermĭnt* a conservé la flexion sans *-t-* dans les cas obliques (gén. **bermenes*). Ce phénomène doit être mis en rapport avec le fait qu'au masculin les thèmes à suffixe *-en-* présentent aussi en slave une évolution différente de celle des thèmes en *-men-* : tandis que ces derniers conservent fidèlement leur flexion primitive, du moins dans les plus anciens textes (*plamy-plamene*), les thèmes en *-en-* ont passé à la flexion en *-ĭ-* (*koreně-koreni*) dès le début de la tradition, ne conservant que des restes isolés du nominatif pluriel en *-e* et du génitif pluriel en *-ŭ* (*jelene*, *jelenŭ*). Cela semble indiquer que la flexion des thèmes en *-en-* présentait dès le début certains inconvénients qui n'existaient pas dans le paradigme des thèmes en *-men-* et qui exigeaient des innovations spéciales. Pour comprendre ce phénomène, il suffit de jeter un coup d'œil sur le sanskrit. Dans cette langue, la plupart des thèmes en *-man-* conservent leur *a* devant *n* dans les «cas faibles» (*ātmā-ātmanā*, *karma-karmaṇā*) tandis que les thèmes en *-an-* le rejettent toujours (*rājā-rājñā*, *mūrdhā-mūrdhnā*). S'il en était de même en slave, la différence des évolutions des thèmes en *-en-* et en *-men-* s'explique tout simplement: des paradigmes comme *plamy-plamene*, *brěmę-brěmene* n'avaient rien qui exigeât des innovations; mais il en était tout autrement pour des paradigmes comme **srŭchy*, gén. **srŭne* (**kŗsnes*), acc. *srŭšenĭ* ou *dětę* (< **dętŭt*), gén. **děne* (< **dętnes*). Pour les thèmes masculins, il y avait un moyen tout simple d'éliminer les inconvénients : c'était de refaire la flexion sur le modèle des thèmes en *-ĭ-* en partant de l'accusatif en **-ĭn* (*srŭšenĭ* = **srŭšenĭn*). Mais pour les thèmes neutres, ce procédé était impossible, puisque ces

thèmes n'avaient pas d'accusatif singulier en *-*ĭn*. Il fallait donc recourir à quelque autre procédé. La généralisation du *-*t* du nominatif-accusatif singulier fournissait une solution satisfaisante de ce problème : grâce à cette innovation, le paradigme des anciens thèmes neutres en -*en*- devenait morphologiquement transparent et uniforme.

Sofia, juillet 1921.

Prince N. Troubetzkoy.

A la doctrine exposée dans le mémoire ci-dessus, il ne faudrait pas opposer ce qui a été enseigné dans ces *Mémoires*, XXII, p. 228 et suiv., sur l'origine du type gr. *ὀνομάζω*; la dentale finale d'un nominatif-accusatif **ὀνοματ*/**ὀνομαδ* a pu être généralisée en un temps où l'alternance ancienne de la sourde et de la sonore subsistait à la finale; *ὀνομάζω*, qui est une forme relativement récente, évidemment plus tardive que *ὀνομαίνω*, daterait d'une époque où, avant de disparaître, la consonne aurait subsisté seulement sous la forme *-*δ* généralisée.

Le grec vient d'ailleurs appuyer la thèse exposée ci-dessus. M. E. Schwyzer me signale en effet que, suivant une remarque du regretté Ehrlich, Homère ignore *-ασσι* dans les neutres en *-α-* : on trouve *δέρμασι*, et non *δέρμασσι*, et, là où il faut ⏑⏑⏓, *γούνεσσι*, *δούρεσσι*, en face de *γούνασι*, *δούρασι*. C'est donc que le datif pluriel est formé d'un thème en *-α-*, non d'un thème en *-ατ-*.

Toutefois le grec montre aussi que l'élargissement *-τ-* n'est pas parti uniquement de formes de nominatif-accusatif telles que **ονοματ*, cf. v. sl. *imę*. Car des masculins *θεράπων*, *δράκων*, *λέων* n'ont pas eu d'occlusive finale au nominatif; sinon l'*ω* n'aurait pas subsisté, comme on le voit par 3e pers. plur. *ἔγνον* en face de 1re pers. sing. *ἔγνων* par exemple; le thème en *-n-* sans *-t-* est attesté par les dérivés : *θεράπαινα* (et *θεράπνη*), *δράκαινα*, *λέαινα*. Le *-τ-* de *θεράποντα*, *δράκοντα*, *λέοντα* — *θεράποντος*, etc., dont la généralisation a été favorisée par le rythme (**θεραπονα* offrirait une succession de trois brèves), doit provenir de formes casuelles autres que celle du nominatif singulier.

A. Meillet.

LA FORME DU GÉNITIF PLURIEL EN OMBRIEN.

La désinence du génitif pluriel suppose une voyelle longue constante en indo-iranien (*-ām*, parfois dissyllabique), en grec (*-ων*), en lituanien (*-ū̃*) et en germanique; elle suppose une voyelle brève aussi constante en irlandais et en slave,

En irlandais, *fer* ne peut représenter que **wirŏn* avec *ŏ*, à en juger par tout l'ensemble du traitement des longues finales. L'abrègement précoce de **-ōn* en **-ŏn*, d'où ogamique *-a*, admis par M. Pedersen, *Vergl. Gramm. d. kelt. Spr.*, I, § 155, p. 248 et II, § 426, p. 84, n'est fondé que sur cette unique forme. La seule forme exactement comparable, la 1re personne du singulier du subjonctif en *-ā-*, fait difficulté : la finale devrait être **berān*, cf. lat. *feram*, *ferās*; or, on a *bera* pour la forme absolue, *-ber* pour la forme conjointe. On admet d'ordinaire, à cause du génitif *fer*, que *-ber* est phonétique, et *bera* analogique (Thurneysen, *Handbuch des Altirischen*, § 557, p. 338); mais la forme *bera* du type absolu, seule à présenter *-a* dans tout le paradigme, est visiblement ancienne, tandis que *-ber* s'explique aisément par analogie (cf. *-tías* en face de *tíasu*). La forme *bera* exclut donc l'abrègement ancien des finales de type voyelle longue + *n*. Le *-u* de *tiasu* suppose **teiksōn* au subjonctif en face de **-teiksō*; cf. peut-être *biru*, de **berōn* (cf. v. sl. *berǫ*), en face de *-biur*.

En slave, le *-ŭ* de *vlĭkŭ*, *slovesŭ* ne peut être rapporté à une ancienne longue que par des hypothèses arbitraires et contraires à tout le traitement des longues en slave (voir *Rocznik Slawistyczny*, VII, p. 8). Sur l'hypothèse de M. Van Wijk, qui attribue à l'abrègement d'un ancien **-ōn* les faits de métatonie observés au génitif pluriel, on verra la critique de M. Kul'bakin, *Јужнословенски Филолог*, II (1921), p. 109.

En vieux prussien, l'*o* des formes démonstratives et pronominales telles que *stēison*, *noūson* suppose **-ōn*, tandis que les génitifs de substantifs comme *grīkan* ou d'adjectifs comme *swintan* supposent **-ŏn*; l'analogie supposée par M. Trautmann, *Die altpreuss. Sprachdenkmäler*, p. 220, pour rendre compte du *-an* de *grīkan*, est arbitraire.

Le latin *-um* n'enseigne rien. Les formes osques n'enseignent rien non plus par suite d'accidents d'orthographe. Les inscrip-

tions ombriennes en alphabet ombrien confondent *ŏ* et *ō*. Mais les inscriptions ombriennes en caractères latins distinguent : l'ancien *ŏ* y est noté par *o*, et l'ancien *ō* par *u*; or, de même que l'accusatif masc. *poplo(m)*, que le nominatif-accusatif neutre *perslo*, ces inscriptions ont régulièrement le génitif de la forme *pihaclo*, *Atiersio*, *peracnio*, *fratrom*, *ero* au masculin et au neutre; seul, le féminin *pracatarum* a le représentant de la longue, et cette forme est précieuse, non pour établir que *pihaclo*, etc. ont eu un *o* long, mais pour montrer l'opposition du traitement de *ō* à celui de *ŏ*. Dans sa *Grammatik der Oskisch-umbrischen Dialekte*, II, p. 122 et suiv., von Planta est embarrassé; s'il ne pose pas un ancien **-ŏm*, c'est parce qu'aucune autre langue ne paraissait lui fournir la forme correspondante; mais il ressort de son exposé que l'ombrien indique *-ŏm* pour les génitifs pluriels autres que le type *pracatarum*. On retrouve ici l'opposition prussienne entre le type *stēison* et le type *grīkan*.

M. Buck, *A Grammar of Oscan and Umbrian*, § 54, p. 39, enseigne que **ō* serait parfois représenté par *o* dans l'ombrien en caractères latins. Mais aucun de ses exemples n'est probant.

La notation constante, et très fréquente, ombr. *nome*, en face de lat. *nōmen*, enseigne simplement que la forme ombrienne a le vocalisme de gr. ὄνομα, got. *namo*, non celui de skr. *nāma*; le celtique a un autre vocalisme encore : irl. *ainm*, etc.; des différences de vocalisme sont fréquentes entre ces langues : le vocalisme de ombr. maletu concorde avec celui de gall. *malu* et arm. *malem* «je mouds», non avec celui de lat. *molitum*, cf. got. *malan*, etc. ou de irl. *melim*.

Rien ne prouve que l'*o* de *Acersonium*, *homonus*, etc. soit long; le vocalisme de *homonus* «hominibus» concorde peut-être même avec celui de lat. *hominem*, dont l'*i* peut reposer sur un ancien *o*; osq. humuns «homines» se lit sur une inscription de Capoue où les timbres de *u* ne sont pas distingués, et qui n'enseigne rien.

Les adverbes tels que *ulo* n'enseignent rien : le grec a ϖοῖ en face de lat. *quō*, représentant **quōi*, comme l'indique le type *hūc*, *illūc*, *istūc* (avec *ū* de *ōi* abrégé en *oi* devant consonne).

Sur *pone*, voir Thurneysen, *Glotta*, I, 242 et suiv.

A prendre les témoignages ombrien, irlandais et slave tels qu'ils sont, il y a eu en indo-européen une forme de génitif pluriel à *o* bref, en face de la forme à *o* long.

En n'admettant que la forme à *ō*, on s'est laissé influencer par l'accord du grec, de l'indo-iranien et du lituanien; ce n'est pas le seul cas où le fait que le grec et l'indo-iranien offrent les textes les plus archaïques a conduit à se faire de l'indo-européen une idée incomplète.

A. Meillet.

SUR
LA FLEXION ATTIQUE DE πόλις.

Dans tous les parlers grecs — y compris l'ionien —, la flexion du type en *-ĭ-* est de la forme πόλιος, etc. L'attique seul a normalement un type πόλεως reposant sur πόληος. Le fait qu'on est habitué à penser d'abord à l'attique quand il est question de grec, amène à donner au type πόληος une importance qu'il n'a pas dû avoir en grec commun. Quelle qu'ait ait été l'importance de l'attique dans le développement de la civilisation grecque et dans la formation de la κοινή, il ne faut jamais oublier, en restituant le grec commun, que l'attique y représente un seul parler ancien, un simple cas particulier de l'ionien.

Le type πόλιος a d'autant plus de chances de représenter les tendances du grec commun que, d'une manière générale, le grec tendait à unifier le vocalisme dans toute la flexion de chaque nom, en dehors du nominatif singulier.

Mais πόληος est ancien. On en a la preuve par Homère, où, en face des autres mots en *-ις* qui offrent le type en *-ιος*, précisément πόλις a un génitif πόληος. Par un de ces flottements qui caractérisent le texte homérique, on trouve à la fois πόλιος et πόληος, πόλιες et πόληες, πόλιας et πόληας (πόλεις est suspect et pourrait tenir la place d'un ancien πόλῑς). Les autres thèmes homériques en *-ι-* sont de la forme πόλιος seulement.

Ce serait donc sur le mot πόλις, et peut-être sur quelques autres, qu'aurait été bâtie la flexion de type πόληος (att. πόλεως). Et ceci s'explique. On sait en effet que le type πόληος est une innovation partie du locatif, le seul cas où le vocalisme de degré *ē* puisse s'expliquer dans un thème en *-i-*; or, de par son sens, un locatif πολη, πόληϊ avait chance d'être souvent employé. L'action d'une forme sur l'ensemble de la flexion d'un mot est d'autant plus grande que cette forme est d'usage plus fréquent. D'autre part, l'action d'un mot sur l'ensemble des mots de forme analogue est d'autant plus grande que ce mot est plus courant et plus important; or, le mot πόλις, qui est une forme usuelle et jouant un grand rôle dans la vie sociale, se prêtait particulièrement à exercer une influence.

M. Fraenkel a montré que, en ionien-attique, et tout particulièrement en attique, le suffixe -τη-, issu de -τᾱ-, avait remplacé l'ancien suffixe -τορ- (et -τηρ-) des noms d'agent. Dans cette innovation, le mot ion. πολιήτης (= dor. arc. πολιάτᾱς), att. πολίτης a dû jouer un grand rôle. Ce fait concorderait bien avec l'influence attribuée ici à la flexion de πόλις en attique.

A en juger par l'iranien, la flexion du nom de nombre « trois » était en indo-iranien du type à vocalisme plein devant les désinences de cas obliques, soit gén. plur. **tray-ām*, non du type de **owi-*, à génitif-ablatif skr. *ávyaḥ*, gr. *οἰός*. Or, l'attique a, par une exception unique, τριῶν, τρισί, c'est-à-dire la flexion des thèmes en *-i-* usuelle dans tous les parlers autres que l'attique, et nouvellement introduite par le grec dans ce mot. Il y a ici une indication du fait que la flexion du type πόλιως était grecque commune, et que le type exceptionnel de πόληος n'aurait été généralisé en attique que d'une manière secondaire, et sans doute peu ancienne, en partant du datif-locatif πόληι.

A. Meillet.

HOMÉRIQUE πέρθαι.

Dans Π 708, le texte offre πέρθαι qui ne concorde ni avec πέρθω, πέρθομαι, ni avec ἔπραθον, ni avec ἔπερσα. La variante πέρσαι, qui apparaît çà et là, montre que, dès l'antiquité, la forme faisait difficulté. Le sens montre qu'il s'agit d'un infinitif présent moyen à sens passif.

Chercher ici une forme athématique est vain : il n'y a pas de chances pour qu'une forme athématique apparaisse isolément dans cette racine, dont la forme est du type λείπω, ἔλιπον.

Quant à l'aoriste en -σ- qu'admettait G. Meyer, *Griech. Gramm.*[3], § 530, p. 610, il est exclu par la régularité des formes de ἔπερσα chez Homère et par le sens qui appelle un passif, non un moyen, et plutôt un présent qu'un aoriste; du reste, la liste de formes sans -α- d'aoristes moyens que donne G. Meyer, et que reproduit M. Hirt, *Handb. d. gr. Laut- und Formenlehre*[2], p. 552, est suspecte; il s'agit d'un bout à l'autre de formes d'imparfait ou d'aoriste radical athématique. Brugmann-Thumb, *Griech. Gramm.*, § 377, p. 365, a évité avec raison de citer ici hom. πέρθαι.

Il ne reste qu'une explication imaginable : une haplologie de πέρθεσθαι en πέρθαι. Cette haplologie est d'autant plus naturelle que le mot suivant dans le passage commence par un τ :

οὔ νύ τοι αἶσα,
σῷ ὑπὸ δορ(ϝ)ὶ πόλιν πέρθαι Τρώων ἀγερώχων,
οὐδ' ὑπ' Ἀχιλλῆος, ὅς περ σέο πολλὸν ἀμείνων.

Le participe περθομένη se lit trois fois dans l'Iliade; mais il n'y a pas d'exemple de πέρθεσθαι; la forme πέρθαι comble donc une lacune.

A. Meillet.

NOTES
SUR
LA FORMATION DU LATIN CLASSIQUE[1].

V. Une antinomie : « archaïque et vulgaire ».

L'histoire du latin à l'époque républicaine s'explique assez bien dans ses grandes lignes par un double développement : d'une part, évolution d'une langue commune parlée d'abord dans la région de Rome[2], étendue ensuite au Latium[3] et enfin à toute l'Italie[4]; d'autre part, élaboration d'une langue littéraire[5] issue de cette *koinè*. Tandis que le latin parlé évolue et se transforme sans contrôle selon les lois ordinaires du langage, la langue littéraire tend à se fixer, résiste aux innovations et s'attache aux formes du passé : elle conserve les diphtongues, défend l'aspirée, restaure l'*s* caduc; elle sauve les formes anomales, la déclinaison des thèmes en *-i-*; elle maintient la valeur des cas contre le progrès des constructions prépositionnelles; etc. Si bien qu'aux environs de l'ère chrétienne, « alors que le latin vulgaire continue sans arrêt son évolution organique, le latin artificiel des prosateurs et des poètes en est resté dans l'ensemble au stade de développement où se trouvait la langue vivante vers le IIe siècle dans l'usage de la bonne société (K. Meister, *Altes Vulgärlatein*, *I.F.*, XXVI, 1909, p. 69). C'est là une situation conforme à celle qu'on observe dans toutes les langues de civilisation : la langue parlée vit et se transforme, la langue littéraire se fixe et meurt. De sorte que si, à un moment donné, deux doublets sont attestés, l'un de la langue vulgaire, l'autre de la langue écrite, celui-ci a des

[1] Cf. *Mém. Soc. Ling.*, XVII, p. 266 et suiv.; XVIII, p. 146 et suiv.; XX, p. 77 et suiv.; XXII, p. 174 et suiv.

[2] « Romana lingua » (Varron, *De serm. lat.*, I, 1).

[3] « Latine loqui a Latio dictum » (Fest., p. 118, 15 M.).

[4] « Omnia Italica pro Romanis » (Quint., I, 5, 56).

[5] Appelée « latinitas » par les théoriciens (*Ad Herenn.*, IV, 12, 17 et *passim*).

chances d'être plus ancien que celui-là; archaïsme et vulgarisme doivent être considérés comme des termes contradictoires.

Or, à chaque instant, dans les ouvrages modernes, nous trouvons les deux termes employés côte à côte pour caractériser la langue d'un auteur latin, soit qu'on les mette sur le même plan (S. Ruckdeschel, *Archaïsmen und Vulgarismen in der Sprache des Horaz*), soit qu'on cherche à expliquer l'un par l'autre (I. Uri, *Quatenus apud Sallustium sermonis latini plebei uestigia appareant*; cf. en partic. p. 26 et suiv. : quid antiquitatis studium... ad sermonis plebei usum pertinet?). Ils sont communément accouplés dans les commentaires et les notes des éditions : un infinitif *mercarier* est dit «archaïque et populaire» (Hor., *Sat.*, II, 3, 24, éd. F. Plessis et P. Lejay); «archaïque et familier», le datif-ablatif pluriel du relatif *quis* (Fr. Leo, *Plautin. Forschungen*, p. 287, n. 4); le composé *condiscere* est, par rapport au simple, «archaïque et vulgaire» (Ruckdeschel, *op. laud.*, p. 35). Le simple *cedo*, en regard de *incedo*, est-il chez Horace archaïque (éd. Heindorf) ou vulgaire (éd. Kiessling)?; peut-être bien l'un et l'autre, répond Ruckdeschel (p. 26). L'infinitif exclamatif du type : «Mene ab incepto desistere uictam!» est-il archaïque ou familier? «familier chez Horace, archaïque chez Virgile!» ne craint pas d'affirmer Kiessling (Hor., *Sat.*, I, 9, 72). Et Ruckdeschel déclare, pour justifier ces interprétations simplistes : «wie immer und überall [?!] war auch bei den Römern die Rede des gemeinen Mannes konservativ und bewahrte so manche Reste alten Sprachgutes auf, die aus der gebildeten Sprache längst verschwunden waren» (*op. laud.*, I, p. 4).

C'est là en effet la thèse qui a cours depuis un demi-siècle. Reprenant et résumant les théories de ses devanciers, G. Boissier écrivait déjà (*Journal des Savants*, 1884, p. 431) : «Au III^e^ siècle avant notre ère, le latin, qui n'avait pas encore de littérature, était en train de se corrompre et de se perdre; ... Ennius et les écrivains de son temps arrêtèrent cette décadence et parvinrent à créer une langue littéraire; ... tandis que les gens distingués acceptèrent avec empressement ces réformes et y conformèrent leur langage, le peuple s'y montra plus rebelle, et... c'est de cette époque que date la séparation du *sermo urbanus* et du *sermo plebeius*.» C'est aussi la théorie de Wölfflin (*Bemerkungen über das Vulgärlatein*, *Philologus*, XXXIV, p. 149) : «La langue écrite épurait et clarifiait... le mélange bigarré du matériel linguistique antérieur; ... le latin vulgaire restait en retard sur la langue des gens cultivés; ... c'est pourquoi vulgaire est souvent identique avec archaïque»; et F. Stolz y souscrit encore (*Geschichte der lateinischen Sprache*, p. 78) : «Le latin vulgaire est pour ainsi dire le développement rectiligne de la langue, le latin

écrit en est une déviation artificielle. Cette considération explique le fait indiscutable que le latin vulgaire présente plus d'un point de contact avec le latin ancien, dont la continuation est la langue du peuple, soustraite à l'influence de la nouvelle littérature.

Qu'il y ait eu action efficace des écrivains et des grammairiens sur la langue de leur temps, que cette action se soit exercée parfois dans un sens contraire au développement naturel de la langue, c'est un fait connu et qu'on a souvent invoqué pour expliquer l'histoire du latin (cf. G. Mohl, *Introduction à l'étude du latin vulgaire*, chap. VI : Restaurations et influences littéraires; J. Marouzeau, *Notes sur la fixation du latin classique*, *Mém. Soc. Ling.*, XVII, XVIII, XX). Mais ce travail d'élaboration ne pouvait jamais conduire à *créer* véritablement une langue nouvelle, en avance sur le parler courant (cf. B. Maurenbrecher, *Neue Jahrbücher f. Phil.*, CXLV, 1892, p. 204); il a eu seulement pour résultat de fixer l'usage, d'éliminer, de styliser, c'est-à-dire en définitive d'immobiliser la langue. Quand Horace revendique pour l'écrivain le droit d'innover (*A.P.*, 52 et suiv.) :

> ...noua fictaque nuper habebunt uerba fidem...
> ... Ego cur, adquirere pauca
> Si possum, inuideor, cum lingua Catonis et Enni
> Sermonem patrium ditauerit et noua rerum
> Nomina protulerit? licuit semperque licebit
> Signatum praesente nota producere nomen

il ne s'agit que de licences exceptionnelles, de jeux d'écrivain, et nous savons par ailleurs avec quelle sévérité les gardiens du vocabulaire, comme César et Cicéron, proscrivent innovations et emprunts. Les hardiesses d'Ennius lui sont restées pour compte et ne figurent que chez les grammairiens, au musée des curiosités. Dans l'ensemble, l'action des écrivains est régulatrice, comme le dit Cicéron à propos de César (*Brut.*, 261 : consuetudinem uitiosam et corruptam pura et incorrupta consuetudine emendat), et non révolutionnaire. S'il arrive qu'elle fasse fructifier une forme, une construction, aux dépens d'une concurrente, si par exemple elle développe l'emploi du participe présent (J. Marouzeau, *Mém. Soc. Ling.*, XVI), si elle enrichit certaines catégories d'abstraits (*ibid.*, XVIII), si elle fait prospérer le subjonctif (P. Lejay, *Les progrès de l'analyse*, dans : *Mélanges L. Havet*), ces innovations ne vont qu'à tirer parti d'un matériel ancien; ce sont encore des restaurations, vis-à-vis desquelles les formes de la langue vulgaire ne sauraient faire figure d'archaïsmes. Les Latins se rendent bien compte que l'usage est créateur (genitor usus, Hor., *Ep.*, II, 2, 19), et qu'il laisse perdre peu à peu le matériel ancien de la langue (prisca ... ac uetusta ab usu cotidiani

sermonis iam diu intermissa, Cic., *De orat.*, III, 38, 153; obscurata diu populo, Hor., *Ep.*, II, 2, 215), tandis qu'il appartient à l'écrivain de sauver du passé ce qui mérite de l'être :

> Proferet in lucem speciosa uocabula rerum
> Quae priscis memorata Catonibus atque Cethegis
> Nunc situs informis premit et deserta uetustas
> (Hor., *Ep.*, II, 2, 116).

Ce sont les formes actuellement usitées qui risquent d'être vulgaires (uolgaria et usitata, Cic., *Ad Marc.*, 4, 3; inuolgata et sordentia, Gell., XI, 7), tandis que l'ancienneté est un élément de distinction : « utendum uerbis iis quibus iam consuetudo nostra non utitur . . . ornandi causa (Cic., *De Orat.*, III, 39); « uetera maiestas quaedam et, ut sic dixerim, religio commendat » (Quint., I, 6, 1); « uerba a uetustate repetita . . . adferunt orationi maiestatem aliquam non sine delectatione » (*ibid.*, 39); « [uerbis] dignitatem dat antiquitas » (VIII, 3, 24); « uetera uetustate ipsa gratius nitent » (*ibid.*, 3, 27); « [uetera] sanctiorem et magis admirabilem faciunt orationem » (*ibid.*, 3, 24). Aussi voit-on bien de vieux mots comme *fari*, *noncupare*, *proles* (Quint., VIII, 3, 27), des formes désuètes comme le parfait en *-ēre* (Cic., *Orat.*, 157), se perpétuer dans la langue noble, et en particulier chez les poètes; ce qui serait anormal, ce serait de les voir se dégrader et tomber au rang de vulgarismes.

Que faire alors des prétendus rapports entre la langue ancienne et le parler vulgaire? En accepter une explication psychologique? Invoquer l'affinité qu'il peut y avoir entre l'esprit d'un homme du peuple du I^er^ siècle et celui d'un vieux Romain, et admettre qu'à leur mentalité fruste doit correspondre naturellement un langage sans art, qui se trouvera ainsi être à la fois vulgaire et archaïque (I. Uri, *op. laud.*, p. 26 et suiv.)? Revenir à la conception simpliste de Quintilien, qui croit que le langage des anciens a été plus près de la nature que le nôtre : « antiquissimum quemque maxime secundum naturam dixisse » (XII, 10, 42)? Mais les archaïsmes qu'il s'agit d'expliquer n'ont rien à voir ni avec la rudesse, ni avec le naturel du langage; les modèles des archaïsants, Caton, Ennius, ne sont pas des naïfs et des simples. pas plus que leurs imitateurs, Salluste, Virgile, ne songent à s'en donner l'air.

On pourrait avec plus de raison songer à une explication historique, fondée sur l'insuffisance de notre documentation.

Le latin ancien nous est connu surtout par des textes de langue familière, le latin classique par des ouvrages de style soutenu; à la différence de date se superpose ainsi une différence de ton, qui en change la signification. Si telle forme de la langue de

Plaute est étrangère à celle de César et de Cicéron, cela peut tenir à ce qu'elle n'est pas «dans le ton» du style historique ou oratoire, cela ne prouve pas qu'elle ne soit plus vivante; une forme qui n'est attestée qu'à date ancienne n'est pas nécessairement un archaïsme. Mais cette interprétation ne peut conduire qu'à éliminer quelques exemples non probants; elle n'explique pas tous les faits et ne résout pas la question de principe. Il y a des archaïsmes authentiques qui ont à date récente perdu leur «qualité», qui semblent bien avoir été mis au rebut par la langue littéraire et recueillis par le parler courant, pour une fois conservateur.

Il faut, pour rendre compte de cette anomalie, envisager l'histoire de la langue dans sa complexité.

Ce que nous appelons le latin est un composé d'éléments hétérogènes : langue de Rome, langue de la banlieue rurale, langue des provinces (cf. A. Ernout, *Les éléments dialectaux du vocabulaire latin*, chap. 1); l'élaboration du latin proprement dit, c'est-à-dire de la langue littéraire que nous connaissons, se fait par une élimination progressive des éléments étrangers au profit de la langue de Rome.

Pendant ce travail d'élaboration, deux influences sont en lutte : d'une part l'écrivain, très rarement Romain de Rome, d'ordinaire provincial, colon ou étranger (cf. M. von Schanz, *Geschichte der römischen Literatur*[3], p. 13), apporte avec lui les habitudes de langage de son terroir, et dans une première période les maintient sans contrôle; mais, comme la littérature se fait à Rome (B. Maurenbrecher, *Neue Jahrb. f. Philol.*, 1892, p. 204), à mesure qu'augmente le prestige de la capitale, l'écrivain subit l'influence de la langue parlée à Rome, et son latin devient de plus en plus romain. Cicéron dit formellement que Caecilius l'Insubre et Pacuvius le Calabrais écrivaient une langue incorrecte (male locutos uidemus, *Brut.*, 258); Titinius (104 Ribb.) reprend ceux qui écrivent en latin osque et volsque; Lucilius (Quint., I, 5, 56) accuse Vettius de parler prénestin, et Naevius, dans son épitaphe (Gell., I, 24), déclare qu'après lui on ne saura plus le latin à Rome. Un grand nombre des mots reconnus comme dialectaux par M. Ernout (*op. laud.*) nous sont fournis par des poètes de cette époque. Chez les prosateurs eux-mêmes, Caton, Quadrigarius, Valerius Antias, Varron, on trouve des formes «barbares» (Gell., V, 21, 6). Quant aux inscriptions, elles laissent apparaître un mélange inextricable de formes de toute date et de toute provenance (cf. A. Meillet, *De quelques innovations de la déclinaison latine*, p. 3). Et la contamination durera longtemps, puisque l'empereur Auguste et Vespasien, se font encore reprocher leurs provincialismes : génitif *domos* (Suét., *Oct.*, 86), prononciation

plostrum (*Vesp.*, VIII, 22), et qu'en Tite-Live on sent encore le Padouan (Quint., VIII, 1-2).

Le secret de la bonne langue appartient aux Romains de Rome (omnes tum fere qui [non] extra urbem uixerant ... recte loquebantur, *Brut.*, 258), et peu à peu se dégage l'idéal du vrai latin, de l'*urbanitas*, que tous les théoriciens de la langue définissent de façon concordante : «incorrupta loquendi obseruatio secundum *Romanam* linguam» (Varr., *De serm. lat.*, I, 1); «elegantia uerborum latinorum, quae, etiamsi orator non sis et sis *ingenuus ciuis romanus*, tamen necessaria est» (*Brut.*, 75, 261); «urbanitate significari uide sermonem prae se ferentem in uerbis et sano et usu proprium qaemdam *gustum urbis*» (Quint., VIII, 3).

Tandis que s'imposait cet idéal de l'«urbanitas», les provincialismes refoulés sur leurs domaines pouvaient continuer d'y vivre (et même le latin des provinces, moins exposé aux contaminations, devait rester plus stable, se maintenir plus archaïque que le latin de Rome), mais ils échappent à notre vue, faute de figurer dans les textes classiques. De sorte que, le jour où l'un d'eux par accident apparaît dans une œuvre de la bonne époque, il prend un air d'archaïsme, parce qu'il n'est commun qu'à date ancienne, et de vulgarisme, parce qu'il est exceptionnel dans la langue des classiques. Mais il n'y a là qu'une apparence; ce n'est pas «archaïque» qu'il faut dire, c'est «ancien»; ce n'est pas «vulgaire», c'est «provincial et rustique»[1]. C'est ainsi qu'en français une locution ancienne comme «à cause que», morte dans la langue commune, a survécu dans quelques provinces; si par hasard nous la rencontrons dans un texte écrit de notre temps, elle y fera figure d'archaïsme, mais nous ne nous aviserons pas, tant s'en faut, de l'appeler vulgaire.

Cicéron et Quintilien signalent expressément le rapport qu'il peut y avoir entre le parler de la campagne et le parler des anciens : «*rustica uox et agrestis* quosdam delectat, quo magis *antiquitatem*, si ita sonet, eorum sermo retinere uideatur» (*De orat.*, III, 11, 42); «uerborum atque ipsius soni *rusticitate* ... imitationem *antiquitatis* affectant» (Quint., XI, 3, 10). L. Cotta s'était fait une spécialité de cet archaïsme détourné : «de industria cum uerbis tum ipso sono quasi *subrustico* prosequebatur atque imitabatur *antiquitatem*» (*Brut.*, 36, 137); «gaudere mihi uidetur grauitate linguae sonoque uocis *agresti*, et illud quod lo-

[1] Quant à faire la distinction entre «provincial» et «rustique», il n'y faut pas songer. Les Latins ne s'en préoccupent pas; ce qui n'est pas correct à Rome est «rusticum», sans plus : «urbanitate..., cui... contraria rusticitas» (Quint., VIII, 3); «quod... barbare quem loqui dicimus, id uitium sermonis non barbarum esse, sed rusticum, et cum eo uitio loquentes rustice loqui dictitabant» (Gell., XIII, 6).

quitur *priscum* uisum iri putat si plane fuerit *rusticanum*» (*De orat.*, III, 11, 42). Et il lui arrive, pour imiter les vieux auteurs, de s'exprimer comme les ouvriers des champs : «non mihi oratores antiquos, sed messores uideris imitari» (*De orat.*, III, 11, 46).

On disait dans la bonne langue de Rome *spica* (Varr., *R.R.*, I, 48, 2); Cotta, qui prononçait *e* pour *i* (Cic., *loc. laud.*), devait donc dire *speca*; or, c'est la forme encore employée à la campagne au temps de Varron (quam *rustici*, ut acceperunt *antiquitus*, uocant specam). Donc, forme rustique et ancienne, comme l'indique expressément le témoignage de Varron, mais non pas archaïque et vulgaire.

Au temps de Velius Longus, on avait le choix pour les finales de superlatif entre les prononciations *-imus* et *-umus* (Vel. Longus, VII, 67 K.); mais, en prononçant *-imus*, on se conformait à un usage récent, mis à la mode au temps de César (Cassiod., *Orth.*, p. 150, 20; Quint., I, 7, 21) par des puristes comme Calvus, Messala, Brutus (cf. Marius Victorinus, VI, 9, 3), et qui paraît plus distingué (iam uidetur elegantior, Vel. Longus, *loc. laud.*); tandis qu'en prononçant *-umus* on parlait comme les gens de la campagne (mihi uidetur nimis rusticana enuntiatio futura, si per *u* extulerimus, Vel. Longus, *loc. laud.*). Ici encore la répartition se fait entre moderne et urbain d'une part, rustique et ancien d'autre part. Et Velius Longus donne à son observation une portée générale en ajoutant que dans l'ensemble, par rapport à la prononciation moderne, qui est «exilis» (nos postquam exilitas sermonis delectare coepit, VII, 49 K.), celle des anciens, qui est «plenioris soni», rappelle par là la prononciation des paysans (adnotandum antiquum sermonem plenioris soni fuisse, et, ut ait Cicero, *rusticanum*).

Cicéron dit que l'amuissement de l'*s* final est de son temps «subrusticum», après avoir été «olim politius» (*Orat.*, 48, 161); il n'est guère concevable que la qualité d'une forme aille ainsi se dégradant au cours du développement rectiligne d'une langue, mais la chose s'explique s'il s'agit de deux aspects différents du latin : la chute de l'*s* a pu être un provincialisme, admis par les meilleurs écrivains, au temps où la langue n'était pas encore épurée, et qui fait figure d'incorrection le jour où l'urbanisme triomphe. Du témoignage de Cicéron, M. C. Juret (*Dominance et résistance dans la phonétique latine*, p. 88, note) conclut que la prononciation sans *-s* devait se maintenir encore de son temps dans certains milieux; entendons : dans certains milieux rustiques, comme l'indique bien le terme «subrusticum» employé par Cicéron. Selon l'hypothèse imaginée par M. Juret pour expliquer le sort de l'*s* caduc, la désinence *-ios*, sous l'influence analogique de *-ia*, se serait divisée en deux formes contemporaines :

-io et *-ios* (p. 93); l'hypothèse gagne en vraisemblance si l'on admet que cette répartition a été régionale, *-io* étant l'aboutissant rustique, *-ios* l'aboutissant romain[1]. Et c'est bien en effet la conclusion à laquelle semble se ranger M. Juret dans son récent *Manuel de phonétique latine* (p. 213).

Peut-être faut-il voir dans la restauration de l'aspirée vocalique un phénomène du même genre. Nous savons que l'*h* initiale s'était amuie dans la plupart des dialectes ruraux (cf. Ernout, *Éléments dialectaux*..., p. 86) : il semble qu'elle ait résisté longtemps dans le parler de Rome, ce qui en expliquerait la restauration dans la langue commune à partir du IIe siècle avant notre ère (cf. *Mém. Soc. Ling.*, XVII, p. 276); un campagnard du Ier siècle n'aspirait pas, ou bien aspirait à rebours (rusticus fit sermo, si adspires perperam, Nigidius, ap. Gell., XIII, 6, 3). Dès lors, l'usage récent étant de prononcer à Rome *harena*, *hortus* (Vel. Longus, VII, 69), une forme *ortus* devait paraître à la fois vieillie et rustique. Et M. Schuster[2] (*Zur Deutung des Arriusepigramms*, *Wiener Studien*, 1917, p. 76-90) a raison de défendre à ce propos l'identité de «rusticitas» et «antiquitas sermonis».

M. Juret (*Manuel de phonétique latine*, p. 213) se demande si, parmi d'autres faits qui attestent un mouvement de la langue au Ier siècle, la disparition de l'abrègement facultatif des mots iambiques ne trahirait pas aussi la renonciation à «une prononciation vulgaire, non urbaine». Je retiens seulement pour aujourd'hui la suggestion, qui cadre avec l'hypothèse présentée ici, quitte à la reprendre à l'occasion d'un examen d'ensemble.

L'analogie entre certains aspects de la langue ancienne et des parlers ruraux se retrouve dans la morphologie et le vocabulaire.

Aulu-Gelle, relevant dans Claudius Quadrigarius le verbe *sermonari*, note que la forme correcte est *sermocinari*, et dit de l'archaïsme *sermonari* : «rusticius uidetur»[3] (Gell., XVII, 2, 17).

Varron avait appris dans sa province à dire *aeditumus* (*R.R.*, 1, 2, 1 : ut didicere didicimus a patribus nostris), mais il remarque que les Romains de son temps disent *aedituus* (ut corrigimur a recentibus urbanis); *aeditumus* figure donc, en regard de la forme romaine récente, un doublet non pas archaïque et vulgaire, mais ancien et provincial.

[1] Quant à savoir si cette répartition concorde avec les faits établis par les inscriptions (cf. Juret, p. 93, note), c'est peut-être demander beaucoup à l'épigraphie que d'espérer une discrimination précise dans des régions et à une époque où la langue officielle était soumise à tant d'influences diverses.

[2] Dont l'étude ne m'est connue que par un compte rendu.

[3] Une forme *sermonare* se trouve sur une «tabella defixionis» du Ier siècle (Audollent, 139).

Ruckdeschel (*op. laud.*, I, p. 48) qualifie d'« archaïque et vulgaire » l'adjectif *catus*, qui, fréquent chez Ennius et Plaute, n'est plus employé par Cicéron qu'avec une précaution oratoire (ut ita dicam, *De leg.*, I, 16, 45) ou dans une formule familière (uide quam sit catus, *Acad.*, II, 97); or, Varron nous le donne expressément comme un mot de la campagne sabine (cf. Ernout, *op. laud.*, p. 138); c'est un doublet, vulgaire sans doute, mais plus exactement rustique, de *acutus*.

L'adjectif *riualis*, synonyme ancien d'*aemulus*, qui se trouve couramment chez Plaute, Naevius..., semble disparaître à l'époque classique; si on l'y rencontre, c'est dans une formule toute faite : sine riuali amare (Cic., *Ad Q. fr.*, III, 8; Hor., *A.P.*, 444); or Sénèque (*Contr.*, XX, 7) le qualifie de « cotidianum uerbum »; serait-il donc archaïque et vulgaire? Sa formation (*riuus*) et son sens premier (riverain) conservé dans le Digeste et dans un passage d'Aulu-Gelle (XIV, 14 : negotium... de aquae ductu cum riualibus), trahissent son origine campagnarde; c'est encore un terme à la fois archaïque et rustique.

Cicéron (*Verr.*, II, 1, 54 : 3, 16; 3, 68) et Virgile (*Buc.*, 3, 1) emploient l'interrogatif-possessif *cuius*, *cuia*, *cuium*, qui par ailleurs ne se trouve que dans l'ancienne langue (Plaute et Térence). Or chez Cicéron il fait figure d'archaïsme (reproduction d'une formule juridique : is cuia res cuium periculum; cuia res erat; cuia res esset), et chez Virgile de rusticisme :

Dic mihi, Damoeta, cuium pecus? an Meliboei?

demande Menalcas; et Damoetas lui répond :

— Non, uerum Aegonis; nuper mihi tradidit Aegon.

ce que l'auteur de l'Antibucolique cité par Donat (*Vit. Verg.*, 61) parodie en :

Dic mihi, Damoeta, « cuium pecus » anne latinum?
— Non, uerum Aegonis nostri; *sic rure loquuntur.*

En fin artiste de la langue, Virgile a profité de ce qu'une forme encore vivante au pays de ses bergers pouvait s'autoriser d'une vieille tradition; il a fait passer un rusticisme à la faveur de son ancienneté et mis dans le dialogue un peu de couleur locale sans déparer le ton de sa poésie.

F. T. Cooper (*Wordformation in the Roman sermo plebeius*) appelle vulgaires et archaïques les substantifs en *-go*, en *-arium*, en *-x*, en *-tudo*, *-edo*, les adjectifs en *-lentus*. Les grammairiens nous donnent en effet pour anciens *hippago*, *stribiligo* (Gell., V, 25, 1; 20, 1), *roborarium* (Gell., II, 20), *leporarium* (Varr., *R.R.*, III, 3 et 12), *struix* (Festus, p. 310 Müll.), *rumex*, *celox* (Gell., X, 25).

Mais ce ne sont pas là des mots vulgaires; ce sont des termes spéciaux à la langue des paysans, comme l'indiquent et leur sens et le témoignage des anciens : *radicula* quam pastores *consiliginem* uocant (Colum., VI, 5, 3), *suboles* quam rustici *suffraginem* uocant (IV, 24, 4), *coriaginem* rustici appellant (VI, 13, 2), *ostiginem* pastores uocant (VII, 5, 21); cf. *salsugo*, *salsilago* (Plin., *N.H.*, 31, 92), *apiarium*, *uiuarium* (Gell., II, 20).

Dans tous les cas examinés jusqu'ici, l'assimilation de vulgaire à archaïque est trompeuse, parce que les vulgarismes apparents sont des rusticismes. Il faut ajouter que dans maint autre cas il n'y a ni vulgarisme ni rusticisme, l'assimilation étant due à une erreur préalable d'interprétation.

Ainsi les substantifs en *-tura*, communs en latin ancien, deviennent beaucoup plus rares dans les textes classiques; mais il ne faudrait pas en conclure qu'ils sont archaïques et vulgaires (Cooper, p. 27 et suiv.); on observera plutôt que les mots de cette catégorie sont presque exclusivement des termes techniques [1]; l'écrivain de la bonne époque les trouve inélégants, non parce qu'ils sont vulgaires, mais parce qu'ils sont savants.

Autre cas : P. Lejay (Hor., *Sat.*, ed. maior, I, 2, 35 et ed. minor, II, 3, 4) donne pour « familières et populaires » les formes archaïques *laudarier*, *mercarier*, du fait qu'on les rencontre dans les Satires et non dans les Odes (sauf un exemple). Mais on sait d'une part que la langue des Satires, très artificielle, très mélangée, abonde en archaïsmes de ce genre (abl. sing. *qui*, dat.-abl. plur. *quis*, etc.), et d'autre part cette finale d'infinitif offrait au versificateur un dactyle tout fait, qui venait comme de lui-même se loger à la cinquième place de l'hexamètre (c'est la place qu'il occupe six fois sur huit exemples).

On pourrait poursuivre cette discrimination; mais il suffira ici d'en avoir indiqué le principe; l'essentiel est de constater que dans tous les cas où apparaît une équivalence entre archaïque et vulgaire, il y a un problème à examiner, une contradiction à résoudre. L'étude des cas particuliers conduirait sans doute à un double résultat : d'une part, il préviendrait bien des jugements hâtifs sur la langue et le style des auteurs; d'autre part, il permettrait d'apporter quelquefois une solution aux petits problèmes exaspérants que pose la répartition des doublets dans une langue où ils abondent.

J. MAROUZEAU.

[1] Même les plus communs, comme *natura* et *cultura*, qui ont dû être assez naturellement accouplés dans la langue de la culture et de l'élevage (les qualités natives et les qualités acquises).

GLOSES
EN VIEUX HAUT-ALLEMAND
DANS UN MANUSCRIT D'AVIANUS.

Une découverte toute récente vient enrichir de quelques unités le trésor, si considérable, des gloses en vieux haut-allemand[1]. C'est dans un manuscrit d'Avianus acquis dernièrement par la Bibliothèque nationale qu'elle a été faite[2]. La bibliothèque de la ville de Trèves possède un manuscrit d'Avianus, où ont été relevées déjà des gloses en vieux haut-allemand (voir Steinmeyer et Sievers, t. II, p. 42-44 et t. IV, p. 625); c'est le manuscrit n° 1464, fol. 232 a et suiv. Mais aucune des gloses nouvelles ne se trouve dans le manuscrit de Trèves.

Le manuscrit de la Bibliothèque nationale (Nouv. acquis., lat. 1132) se compose de quarante feuillets de parchemin, dont la majeure partie (jusqu'au fol. 35 r° inclus) est occupée par le texte latin de l'Apocalypse. Les onze dernières pages (fol. 35 v° à fol. 40 v°) sont remplies par le début de l'œuvre d'Avianus, comprenant la dédicace ad Theodosium et les dix premières fables. Il est vraisemblable que le manuscrit dans son état primitif ne s'arrêtait pas là et qu'il a perdu un ou plusieurs cahiers contenant au moins la fin de l'œuvre du fabuliste. En tout cas, le texte de l'Apocalypse et celui des fables d'Avianus paraissent écrits, sinon de la même main, du moins d'une écriture contemporaine, que M. Omont ne croit pas postérieure au x° siècle de notre ère.

Le texte d'Avianus a été copié avec assez peu de soin. Le scribe

[1] On sait que ces gloses ont été éditées en quatre gros volumes par MM. Steinmeyer et Sievers, *Die althochdeutschen Glossen gesammelt und bearbeitet*, Berlin, 1879-1898.

[2] Je dois l'indication de ces gloses à M. Omont, conservateur du département des manuscrits à la Bibliothèque nationale, qui a bien voulu m'autoriser à les communiquer à la Société de linguistique et à les publier ici.

y a toutefois reproduit dans l'interligne un certain nombre de gloses latines, parmi lesquelles apparaissent, de la même écriture, les six gloses suivantes, qui sont en vieux haut-allemand :

I. Fol. 35 v°, dernière ligne (ad Theodosium) : *fonas coffugu* (sic), gl. de poemate, dans la phrase : nam quis tecum de oratione, quis de poemate loqueretur?

II. Fol. 36 r°, 12 (ad Theodosium) : *dauuida* (sic), gl. ingenium, dans la phrase : habes ergo opus quo animum oblectes, ingenium exerceas.

III. Fol. 37 v°, avant-dernière ligne (fable III, 5) : *auuiche..* (ou *auuicke..*), gl. deuita (lire deuia), dans le vers : ne tibi transuerso placeant haec deuia, nate.

IV. Fol. 38 r°, 6 (fable IV, 19) : *dunne slernon* (sic?), gl. tenues radios, dans le vers : sed tenues radios paulatim increscere Phoebus.

V. Fol. 39 v°, 3 (fable VII, 15) : *ursinnida*, gl. dementia, dans le vers : infelix quae tanta rapit dementia sensum.

VI. Fol. 40 r°, in margine (fable IX, 10) : *urselan q animam non habet*, gl. exanimem, dans le vers : exanimem fingens, sponte relisus humi.

L'écriture des gloses I, II, V et VI est parfaitement lisible. Au contraire, les gloses III et IV sont d'une lecture difficile, par suite de l'usure du parchemin. L'emploi d'un réactif a fait apparaître les caractères reproduits ci-dessus, mais il reste à la fin du mot *auuiche..* (ou *auuicke..*) deux lettres incertaines.

Au premier coup d'œil jeté sur ces gloses, on se rend compte que le scribe qui les a écrites les a tirées du manuscrit qu'il copiait; car il ne les comprenait sûrement pas. Cela ressort de la séparation fautive des mots *fonas coffugu*, de l'erreur de lecture *dauuida* pour *clauuida*, et de la graphie du mot *slernon*, où le scribe semble avoir cherché seulement à reproduire tels quels des caractères dépourvus de sens pour lui et qu'il lisait mal (voir p. 276).

Deux de ces gloses ne prêtent pas à la moindre discussion. Ce sont les deux dernières. Le substantif *ursinnida* «démence» est très régulièrement tiré de l'adjectif *ursinni*, formé comme *urminni* «qui ne se souvient pas» (Otfrid, I, 4, 50), *urtriuwi* «sans foi», *urwâni* «inattendu», *urougi* «invisible», etc.; sur les substantifs en *-ida*, voir Wilmanns, 2e édit., t. II, p. 341. On trouve des exemples de *ursinni* dans le dictionnaire de Graff (t. VI, p. 230); la forme *ursinnig*, tirée de *sinnig*, est cependant plus fréquente (Steinmeyer et Sievers, t. II, p. 166, 51; p. 173, 3; t. III, p. 129, 27 et p. 146, 57). La glose *urselan* s'explique d'elle-même : c'est l'accusatif masculin singulier de la flexion forte de

l'adjectif *ursêli* «sans âme», connu par les gloses hrabaniques (Graff, t. VI, p. 185; Steinmeyer et Sievers, t. I, p. 125, et p. 278, 69).

A condition de corriger *dauuida* en *clauuida*, la glose II est également des plus claires. De l'adjectif *glaw*, *glow* «ingénieux, industrieux» (Steinmeyer et Sievers, t. IV, p. 397, 33) se tirent à la fois les substantifs *glauui*, *glouui*, gl. industria, et *glauuida*, écrit *clauuida* dans les gloses hrabaniques, où il glose industria, solertia et ingenium (Steinmeyer et Sievers, t. I, p. 175; cf. Graff, t. IV, p. 295). Les formes avec *c* initial au lieu de *g* excluent pour nos gloses la possibilité d'une origine francique (Braune, *Althochdeutsche Gramm.*, 3e-4e éd., § 142 et 149, Anm.); elles ne peuvent appartenir qu'à du haut-allemand au sens étroit (oberdeutsch), c'est-à-dire à du bavarois ou de l'alémanique.

C'est également à l'oberdeutsch qu'il faut rapporter la forme de l'adjectif *âuuicki* «deuius», par opposition au francique *âuuiggi* (Braune, *op. cit.*, § 88 c et 149). Il s'agit d'un composé du mot *weg* (id., *ibid.*, § 30), bien connu par de nombreuses gloses (Graff, t. I, p. 670-671); Otfrid a l'accusatif singulier *âuuigon* (III, 1, 11). Il est malaisé de décider si notre glose III porte *auuick-* ou *auuich-*. La lecture *auuich-* est cependant plus probable. Ce serait une faute pour *auuick-*; il faudrait joindre cette faute à celles qui ont été relevées plus haut à la charge du copiste. La fin du mot, comme on l'a signalé déjà, est incertaine.

Dans la glose I, la séparation des deux mots doit être rétablie en *fona scoffugu*, *fona* étant la préposition bien connue qui répond au latin *de*. Il est possible que, dans l'original copié par le scribe, la préposition et son régime aient été écrits en un seul mot, comme le cas se présente souvent dans les gloses du vieux haut-allemand; on s'expliquerait mieux qu'ils aient ensuite été coupés de travers. Le mot *scoffugu* lui-même appelle une correction. C'est évidemment un dérivé du mot *scoff*, *scopf*, *scoph* «poète» et «poésie» (Graff, t. VI, p. 454; Steinmeyer et Sievers, t. IV, p. 118, 1; p. 152, 40; cf. p. 155, 54), moyen haut-allemand *schôf* (Müller et Zarncke, *Wörterb.*, t. II, 2, p. 75), d'où est tiré le verbe v. h.-a. *scopphên* «versifier» (Graff, *loc. cit.*), m. h.-a. *schôpfen* (Müller et Zarncke, *loc. cit.*). Avec le suffixe féminin *-unga*, si fréquent en vieux haut-allemand (Wilmanns, t. II, p. 375), on tire aisément de *scoff* un dérivé *scoffunga*, dont nous aurions ici le datif singulier *scoffungu*, copié à tort *scoffugu*. La faute du scribe s'explique sans peine si l'on suppose que sur l'original la nasale était simplement notée par un trait au-dessus du premier *u*. La forme *scoffu*[*n*]*gu* offre l'intérêt de rendre vraisemblable l'origine plutôt alémanique de nos gloses (Braune, *op. cit.*, § 131, Anm. 4), bien que, pour le mot *scoff* en particulier, la forme à *ff* se ren-

contre même dans le francique d'Isidore (id., *ibid.*, § 132, Anm. 4).

Reste la glose IV, avec l'énigmatique forme *slernon* glosant le mot «radios». On pourrait être tenté d'abord de la corriger en *sternon*, accusatif pluriel de *sterno* «étoile»; mais le sens exclut la possibilité de cette correction. Il s'agit des rayons du soleil, qui ne sauraient être pris pour des étoiles, même pour un glossateur étourdi ou peu exact. Le rayon se dit *scîmo* en vieux haut-allemand (Graff, t. VI, p. 512; cf. Steinmeyer et Sievers, t. III, p. 4, 46); c'est donc la forme *scimon* ou *skimon* que l'on attend pour le substantif à l'accusatif pluriel avec lequel s'accorde l'adjectif *dunne* glosant «tenues». Or, en regardant de près le manuscrit, on constate que la graphie du mot *slernon* y est singulière : l'*r* est fait à la façon d'un *v*, avec un trait vertical remontant par une courbe à droite pour former une sorte de boucle en avant de l'*n* qui suit; jamais *r* n'est ainsi écrit dans le manuscrit; ce n est donc pas d'un *r* qu'il s'agit. On a l'impression que le scribe, incapable de lire exactement son modèle, en a reproduit simplement les traits tant bien que mal. Il est possible qu'il ait pris un *k* pour le groupe *le* et copié *sle* au lieu de *sk*; le trait vertical qui suit serait alors un *i* et non le jambage insolite d'un *r*: et l'on pourrait sans trop de hardiesse proposer la correction *skimon*. La seule difficulté est que dans les autres gloses du texte, sauf en cas de géminée (*auuick-*), la gutturale sourde est écrite non pas *k*, mais *c* (*scoffugu*, *clauuida*). Faudrait-il croire que ces quelques gloses proviennent d'originaux différents ou aient été écrites dans le même original par des mains différentes? Il est téméraire de se prononcer.

En résumé, les nouvelles gloses au texte d'Avianus offriraient, après correction, les formes suivantes : *âuuicke*. ., *clauuida*, *dunne*, *fona*, *scoffungu*, *skimon* (?), *urselan*, *ursinnida*. A cause des graphies *auuicke*. . et *clauuida*, il faut écarter l'hypothèse d'une origine francique; d'autre part, la graphie *scoffungu* semble indiquer une origine alémanique. Le manuscrit sur lequel ces gloses ont été prises pourrait donc provenir du monastère de Saint-Gall ou de celui de Reichenau, qui ont fourni déjà pour la connaissance du haut-allemand des VIII^e^ et IX^e^ siècles une moisson de documents particulièrement abondante. On peut également sans invraisemblance le faire remonter au IX^e^ siècle. Les gloses qu'il contient n'apportent sans doute rien de bien important; mais il ne faut pas rabaisser pour cela l'importance de la trouvaille. Il est prouvé qu'on peut encore en 1921 découvrir des gloses allemandes du IX^e^ siècle. Cela seul n'est pas d'un mince intérêt.

J. VENDRYES.

I

INDEX.

GÉNÉRALITÉS.

Nature des phonèmes : continues et momentanées, 82, 124. — Les changements phonétiques conditionnés ne sont pas toujours constants; traitements en apparence capricieux, parfois utilisés à des fins morphologiques; tendances plus ou moins complètement réalisées; exemples de ces cas embarrassants : -τι- en grec, 56, 57; chute de consonnes finales en arménien, 57-60. — Haplologie, indépendante de toute tendance à la syncope, 2. — Les mots employés par les classes élevées de la société sont moins sujets à s'altérer que ceux du vocabulaire plutôt vulgaire ou familier; étymologie populaire, plaisanteries, 142. — Les écrivains peuvent souvent choisir entre plusieurs formes de langage; causes diverses de ce choix, 183; mélanges dialectaux, 184. Inconvénients de corriger la forme d'un texte traditionnel, 182. — Langues de civilisation : la langue parlée vit et se transforme, la langue écrite se fixe et meurt, 263; restaurations et influences littéraires, 265, 266.

Les faits de vocabulaire ou de formation des mots ont le plus souvent des causes multiples, 102. Importance de l'usage plus ou moins fréquent des mots et des formes, pour l'extension analogique, 260. — Emprunts étrangers, prennent facilement une nuance de mépris ou de dénigrement, 102.

Le mot, composé ou dérivé, tend à être senti comme une unité; sa valeur n'est pas déterminée seulement par celle de ses éléments, 174. Fréquents accidents dans l'évolution des suffixes; ceux-ci ne peuvent être rigoureusement classés à priori, 175, 176. Le « sens » d'un suffixe est une somme composite de significations particulières; conditions d'emploi, groupements, répartitions; provenances diverses d'un mot unique, 177-179. Il faut observer le dérivé dans son milieu, le prendre dans la réalité vivante, considérer non la valeur théorique du suffixe, mais l'usage actuel du mot, 180, 181.

Duel, cette catégorie tend à s'éliminer partout, au fur et à mesure des progrès de la civilisation, 150.

A. — LANGUES INDO-EUROPÉENNES.

Une occlusive finale n'était ni sourde ni sonore par elle-même, 50, 228. — Une racine commençant par une occlusive sourde ne comprend pas une sonore aspirée, ni inversement, 216. — Gémination des consonnes intervocaliques, procédé familier, plus rare dans les textes écrits; *w* et *y* géminés; emploi des sonantes géminées pour un adjectif expressif, 61-63.

**p*-, son traitement en arménien et en irlandais, 55.

Trois alternances : **sw*-, **s*-, **w*- (**u*-), 140. — Traitement de *s* + consonne, 211-214. Différence dans la manière d'articuler cette *s*, en français et en grec, 211; indo-iranien, arménien, slave, 212; latin, celtique, 213. — Ancien **-ddh*-, difficultés de son traitement; il en résulte des flottements, 213, 214.

Assez souvent, les langues indo-européennes présentent des divergences irréductibles; le mot « nu », 226, 227.

Flexion nominale; les cas n'en sont pas homogènes comme en sémitique; genre « animé », 49, 50; origines multiples et diverses des formes de la déclinaison, 55, 253-255. Nom. sing. masc.-fém. sans **-s*, quand ce cas est assez caractérisé autrement, 51-53, 201; masc. en **-a*, 102; neutre **-t* ou **-d*, 255; acc. (du genre animé) **-n* (ou **-m*), sa valeur ancienne devait être celle du « latif »; passage au sens du complément direct, 51, 52; gén.-abl., 50, 51, 54; dat., 51, 54; loc., 50, 51, 55; voc., 54. Plur., acc. du genre animé, 51; gén., 258, 259. Neutres pl., collectifs, 53. Gén., 258, 259. Duel, 53, 54; son emploi, 145; cause de faiblesse, distinction incomplète des cas, 150.

Pronoms personnels sujets, ont leur valeur pleine dans les langues anciennes (latin, grec, sanskrit), puis deviennent de simples « outils grammaticaux »; même phénomène dans les langues sémitiques, 32. N'avaient pas, en général, de désinences; le sujet et l'objet s'exprimaient par des racines distinctes, 50, 52. Formes, 54, 140.

Un, 144; deux, 53; cinq, 228; six, 140.

Noms neutres du type *Ἔργον*, 203.

Suffixes : **-en*-, **-on*-, 254; remplacé par *-o-* en composition (gr., lat., got.), 69; **-es*-, **-os*-, 238; **-io*-, 178; **-u*-, 47, 48; **-bho*-, 5.

Racines : **ĝen*-, 251; **dō*-, 5, 6; **dhē*-, 6, 7; **dhwor*- (pl. et duel), 226; **bheidh*-, 217; **bheu*-, 230, 233.

*Potis, 8, 9; *bhermn̥t, 255.

Spécialisation de sens : *pōlo- (arm. chevreau, gr. poulain, lat. poulet), 55. — Termes religieux et juridiques, gardés en lat., 218. — Nom de la puce, 142, 143: n'a pas été frappé d'interdit, l'animal étant inoffensif, 240; la lente, 143. — Peigne, instrument d'usage liturgique et magique, son nom est exposé à des renouvellements, 240.

Le sanskrit est la fixation d'une langue aristocratique: le lat., le germanique et l'arménien sont de caractère plus populaire. 63.

GREC.

Dissimilation vocalique, 67; le grec évite deux υ trop près l'un de l'autre, 149. — ē et ā en ionien; ce dialecte avait trois ē, 65, 66; -ρη au lieu de -ρᾱ dans quelques mots attiques, 64-67. — Occlusives finales; le grec a dû généraliser la forme sonore, comme l'italique et le germanique, 228, 229. — *-sw- et *-ww- > -υF-, 61, 62. — -τι- > -σι-, dans des conditions précises inconnues, 56, 57; 3e pers. plur. -ντι, -νσι, -νταστι; confusions avec le sing., 57. — Haplologie : πέρρθ(εσθ)αι, 262.

L'alternance rythmique chez Homère, 70-94, 113-139. Syllabes longues au temps fort, brèves au temps faible; variations d'orthographe; exceptions, 70; loi des mots molossiques; loi des mots dispondaïques; place d'une syll. longue par position; libertés spéciales au premier pied; exceptions à la loi d'alternance, 71; datifs plur. en -σσι, -σι, 72, 73; fut. en -σ(σ)ω, aor. -σ(σ)α, 73-76; initiales σ, λ, μ, ν, ρ, 76-79; groupes instables de consonnes, 82-85; syll. finales de mots, 85-89; voyelles à l'intérieur des mots devant consonnes, 89-94; devant voyelles : ī, ĭ, 113-115; ῡ, ŭ, 116, 117; ει, ε, 117-120; αι, α, 120; οι, ο, 120, 121; hiatus intérieur, 121, 122; voy. suivie de F ou σF, 122-128; voy. suivie de consonne + F, 128-132; groupe de consonne et liquide, 133-135. Le vers d'Homère paraît moins primitif que celui d'Alcée et de Sapho, qui est plus près de la métrique védique, 135-139. — Le gén. en -οιο, *-οο, -ου, 165-171 : statistique, 165; répartition des mots en 10 types suivant leurs éléments prosodiques, 165-167; le choix est souvent déterminé par la position au temps fort ou au temps faible, 167-169; *-οο n'était plus vivant à l'époque de composition des poèmes homériques, 169, 170; alternait plus anciennement avec -οιο; -ου, forme usuelle dans la propre langue du poète, 170, 171, 173.

Le duel chez Homère, 145-164; son emploi capricieux et incohérent; les thèmes fém. en -α n'en ont pas, 145, 146: neutres, 147, 148, noms de nombre, 149; verbes, 150; absence des cas obliques, 151: accord, 152, 153; conscience du sens du duel, 153-155; mélanges, 156, 157; adjectifs, 158; flottements, incertitudes de quelques textes, 158-161: caractère composite de la langue d'Homère. 162:

163; duels archaïques, 163; le duel et le parler ordinaire des poètes homériques, 164.

Homère n'a pas de dat. plur. neutre en *-ασσι*, 257. — Les pron. *ἡμεῖς*, *ὑμεῖς* de son langage réel pouvaient être remplacés par *ἄμμες*, *ὔμμες*, d'une langue poétique traditionnelle.

Le dialecte des *Dialexeis*, 107-112 : *-οντι*, dat. plur., 107-110; *ᾱ* et *η*, 108; *ου*, *ω*, 109, 112; opt. potentiel sans *κά*; inf. *-εν*, *-ειν*; fut. dorien; décl. des noms en *-ις*, *-εως*, 109; *εο*, *ευ*, *ου*; fut. en *-έω*, 110; dat. *-ῆι* des noms en *ευς*, 110, 112; *η* de *εα*, 110; acc. plur. *-ος*, *-ως*, 112; comparaison avec le dial. de Cos, 111; absence de *ι* dor. pour *ε*, 112.

Évolution de l'atticisme, s'écartant de l'ionien, 185; *εἵησαν* et *εἶεν* chez Thucydide, 182-185. Flexion attique de *πόλις*, 260, 261.

Désin. *-ι*, 50, 51; *-σι*, 51; *-εσσι*, *-οις*, 57; *-μεθα*, *-μεσθα*, 84, 85; *-ώς*, *-ότος*, *-ῶτος*, 125. — Noms en *-ευς*, 127; en *-ίη*, 114; en *-ίων*, 113; comparatifs, 113, 137; adj. en *-Fεις*, 125. Élargissement de *-ον-* en *-οντ-*, 257. Suff. *-μα*, 228, 229; *-τη-*, de *-τᾱ-*, a remplacé *-τορ-* et *-τηρ-* des noms d'agent; importance de *πολιήτης* à cet égard, 261. — Verbes en *-άζω*, *-ίζω*, 228, 229; *-ίω*, 114, 115; *-ύω*, 116.

ITALO-CELTIQUE.

Le futur composé de **bheu-* en latin et en irlandais, 230-233.

Le latin ancien est connu surtout par des textes de langue familière, et le lat. classique par des ouvrages de style soutenu, 266. Le latin est formé d'éléments hétérogènes et a subi des influences diverses, 102, 267. Sur la formation du lat. classique; une antinomie : lat. archaïque et vulgaire, 263-272. — *i* et *j*, 3, 4; *-imus* et *-umus*, 269. Les mots principaux monosyllabiques ont une voyelle longue, 202. Une brève tombe dans une syll. ouverte par une sonante après syllabe longue, 69. Syncope latine, 1, 2; ses conditions, sa chronologie, 2-5. Conditions de la chute d'une voyelle brève dans les syll. intérieures : 1° la voy. doit se trouver en syll. ouverte; 2° être flanquée d'une consonne favorisant cet amuissement; 3° être suivie d'une syll. à voyelle longue, ou de plus d'une syll. Exceptions au 1°, 1, 2 : précisions au 2°, 2. — *-us-* > *-or-*, 236; rhotacisme, sa date; faits antérieurs, 3; *h-* amuie, 270; *-s* caduc, 269, 270; *l* et *l*, 4; *b* et *d* de i.-e. **dh*, 5, 6. Gémination des consonnes, indice d'une formation populaire, de caractère expressif, 99. — Subst. masc. en *-a*, 97-103; leur caractère surtout trivial et populaire, 98-100, 177; sobriquets d'origine étrangère, influence étrusque, 101, 102. — Démonstratifs nom. masc. sing. sans *-s*, 201, 202. Parf. en *-ēre*, 266; infi-

nitif exclamatif, 264. — Suff. *-āceus*, 177; *-āgō*, 180; *-ālis*, 175, 178; *-ans*, 176; *-ārium*, 177, 271; *-āticius*, 176; *-ātus*, 178; *-bilis*, 176; *-ctum*, 175; *-culum*, 178, 179; *-cus*, 177; *-ēdō*, 271; *-ēla*, 177; *-ēlis*, 177, 180; *-ēna*, 179; *-ennu* (étrusque), 103; *-ens*, 175; *-ensis*, *-ēnus*, *-erna*, *-ernus*, *-estris*, 177; *-ētum*, 175, 177, 179; *-eus*, *-ēus*, 177; *-gō*, 177, 180, 271; *-icētum*, *-īcius*, 175; *-icus*, 175, 178, 180; *-īcus*, 175; *-idus*, 5, 180; *-īgō*, 180; *-īle*, 175, 177; *-īlis*, 180; *-īnus*, 177, 178: *-iōn-*, 100; *-it es*, 177; *-ius*, 178; *-īuus*, 179; *-īx*, 175; *-lentus*, 271; *-lis*, 216; *-men*, 176, 177: *-mentum*, 176-178; *-mōnium*, 177; *-ndus*, 175; *-nus*, 177; *-ō*, *-in-*, 256; *-ōn-*, 100, 177; *-ōs*, *-or*, 234, 236, 237; *-ōsus*, 181; *-t-*, 5, 6; *-timus*, *-tumus*, 179; *-ticus*, 175; *-tiō*, 176, 178; *-to-*, 104; *-tor*, 180: *-trum*, 179; *-tūdō*, 271: *-tum*, 174, 179; *-tūra*, 103, 272; *-tus*, 103, 104, 175, 177, 178; *-ūcus*, 177; *-ūgō*, 180; *-ulus*, 175; *-us*, *-ur*, *-ustus*, 234, 236, 237; *-uus*, 176; *-x*, 3. — Composition : *adulter*, 69. — Contamination de **fid-* et **crēdē-*, 218.

Français : verbes neutres conjugués comme des réfléchis, 32. — Suff. *-able*, 176; *-ard*, 102; *-el*, 176; *-ure*, 178.

Irlandais : système consonantique, dominé par deux oppositions : consonnes palatales, et non palatales; consonnes simples, et consonnes longues et en partie géminées; différence radicale avec l'ancien type indo-européen, 231, 232. — Le celt. **b(h)w-* en irl., 233.

GERMAIN.

Déclinaisons: adjectifs, 254, 255. — Gloses en vieux haut-allemand, au sens étroit (bavarois, ou plutôt alémanique), 273-276; suff. *-ida*, *-unga*, 274.

SLAVE.

Déclinaisons; le nom.-acc. sing. des thèmes neutres en *-n-*, 253-257; noms neutres en *-ę*, *-ęt-*, 255-257.

ARMÉNIEN.

Manque de symétrie de son traitement phonétique, 60. Double traitement des consonnes devenues finales par la chute des voyelles; parti qu'en a tiré la grammaire, 58. Le sort de *w* géminé, 61-63. Consonnes intervocaliques : *p*, *t*, *kh*, 59; *m*, 59, 60. Chute de consonnes finales, 57-60; **-s* > tantôt *kh*, tantôt zéro, 60. — Causatifs en *-uçanem*, 47, 48. La formation *-anem* est essentiellement secondaire, 47. Présents en *-um*; utilisation en grand d'élargissements en *-u-*. Noms abstraits : *-oyth* (gén. *-uthi*); *-ust*; *-umn*; *-uac*, 48.

INDO-IRANIEN.

Consonnes finales, leur sonorité dépend de conditions syntactiques, 50. Affaiblissement de l'initiale dans des mots accessoires, 140, 141. — Loc. plur. *-su* (comme en slave et baltique), 51. — 1re pers. sing., 220, 221; plur., 219, 220.

Quelques noms anaryens en indo-aryen, 205-210. Ces langues de l'Inde ont emprunté des noms de plantes, d'animaux, de produits, aux populations aborigènes parlant des idiomes apparentés à ceux de l'Indochine; conséquences importantes de ce fait, 209, 210. — Sanskrit *-ā* et *-u-*, 106.

Rapports indirects entre les langues iraniennes : le pehlvi ne sort pas du vieux perse comme le persan du pehlvi; littérature et institutions, 222, 223, 225. Les dialectes iraniens du Nord-Ouest, ou scythes; peu connus; ont laissé des traces dans les langues du Caucase septentrional, 247-252; traditions épiques communes aux peuples du Caucase du Nord; noms propres, 249, 250.

Xšm- dans le pron. «vous» en iranien, 140, 141.

Zend, vocalisations fausses, 95; conjugaison, 95, 96.

Pehlvi, pl. *-ēn*, 204.

B. — LANGUES CHAMITO-SÉMITIQUES.

Leur classement, 245, 246.

Langues chamitiques de l'Afrique orientale (couchitiques); conjugaison; ses rapports avec l'égyptien et le sémitique; pseudo-participe égyptien, avec *-y* auxiliaire? 242-245.

Berbère : les pron. dém. indiquant proximité, 186-190; éloignement, 190-192; absence, 192, 193; tableau de ces pron., 193. Particules locatives, 194-196; tableau, 197. Analyse de ces formes, 197, 198; comparaison avec l'égyptien et le copte, 198. Carte des dialectes, 199; leur répartition en deux groupes (*w* et *y* au pron. masc. plur.), 200.

Sémitique : flexion nominale; pas de genre inanimé; arabe classique, 49.

Emprunts syriaques dans le parler arabe du Liban. 3e classe, où le phonétisme arabe a été le plus fort. α) Mots ayant *f* dans l'arabe vulgaire, en syr. *p* (ﭖ); syr. *p*, dial. *f*, 13, 14; syr, ﭖ, dial. *f*, 15,

16; β) Mots ayant *t*, en syr. *θ* (< *t*), 16, 17; γ) Mots ayant *d*, en syr. *δ* (< *d*), 17; δ) Mots ayant *b*, en syr. *β* (< *b*), 17; ε) Mots ayant *ž*, syr. *g* (*γ*), 18, 19; ζ) Mots ayant *γ*, syr. *ʿ*, 19; η) Mots ayant *š*, syr. *s*, 19, 20; θ) Mots ayant *s*, syr. *š*, 20; ι) Mots ayant *ḫ*, syr. *ḥ*, 22, 23. Appendice. Cas relevant de la phonétique générale : α) syr. *ṣ* > dial. *s*; *s* > *ṣ*; *ː* > *s*, 23, 24; β) syr. *k* (*χ*) > dial. *q*; *q* > *k*, 24, 25; γ) syr. *t* (*θ*) > dial. *ṭ*, 25; δ) syr. *-md-* > dial. *-nd-*; ε) syr. *-rš-* > *-lš-*, 25; ζ) syr. *ʿ* > dial. *ḥ*, 26; η) syr. *ʿ* > *ḥ*; θ) syr. *r* > *u*, 26. Phonétique de la phrase (sandhi), 26, 27 : mots empruntés dans des phrases toutes faites, 27. II. Morphologie. 1. Formation de thèmes nominaux. α) type *maqtel*; confusion des noms d'instrument avec les noms de lieu et de temps; β) noms et adj. du type *qittūlu*ⁿ, 28; γ) adj. qui expriment la relation, suff. *-ānē*, 28, 29; δ) diminutifs, suff. *-ūnâ* (*-ūlā*, *-ūsā*); autres dim., 29. 2. Formation des thèmes verbaux. α) forme *qaiyala*; β) forme *qaṷtala*; γ) forme *šaqtel*, 30. 3. Pronoms. α) *-kọn*; *-ọn*; β) *nẹḥna*; γ) *hẹnⁿ*. III. Syntaxe. 1. Accord du verbe avec le sujet, 31. 2. Objet direct du v. transitif, 31, 32. 3. Emploi éthique des pronoms valant un réfléchi, 32. 4. Réduction des pron. pers. au rôle de simple « outil grammatical », 32, 33. Phraséologie : *mōnnu-laḫ*. Appendice. I. Mots d'origine syriaque exprimant des idées religieuses ou cultuelles; vie scolaire, etc., 34-36. II. Mots relatifs à la vie domestique, pastorale ou agricole; termes culinaires (ou assimilés); enfants, bétail, vers à soie, etc., 36, 37; médecine, zoologie, botanique, toponymie, 38, 39; métiers, etc., 40, 41. Nature de ces emprunts et de ces survivances, 41, 42.

C. — LANGUES DU CAUCASE.

Les langues autochtones du Caucase septentrional ont gardé des mots empruntés à d'anciens dialectes iraniens du Nord-Ouest ou « scythes », fort peu connus, 247-252. — Les Adyghés ont coutume de donner à leurs enfants des noms qui ressemblent à des injures, 250.

II

LEXIQUE DES MOTS ÉTUDIÉS.

GREC.

ἁ, ἡ, 52.
ἀ-, 144.
ἀ-, 144.
ἀάατος, 138.
ἀαγές, 93.
ἀασάμην, ἄασαν, ἀάσατο, ἄασεν, 76.
ἀβρότη, 134, 138.
ἀγάασθαι, -σθε, 120, 122, 125.
ἀγαθοῖο, -θοῦ, 167-170.
ἀγαιομένου, 120, 122.
ἄγαμαι, 73.
ἀγανοῦ, 125, 166, 167. 169, 171.
ἀγγελιάων. 122; -ίη, 114.
ἀγγέλλω, 82.
Ἀγκαίοιο. -ίου, 167, 169.
ἀγλαός, 133.
ἀγοράασθε, 135.
ἀγρίου, 167-171.
ἀγροῖο, -ροῦ, 166-168, 171.
ἄγωγις, 150.
ἀγῶνος, 90.
ἀδ(δ)εές, 130.
ἀδειής, 130.
ἀδελφεός, 117; gén., 167, 168.
ἀδηκότες, 93.
ἄδην, 93.
ἀδήσειεν, 93.
Ἀδμήτοιο, -του, 166, 168, 170.
Ἀδρήστοιο, -του, 166, 170.
ἀδρότητα, 134.
ἀείδῃ, 136; -δω, 123.
ἀεικείῃ, 117.
ἀεικέσσι, 73.
ἀεικισσαίμεθα, 74: -ίσσασθαι, 71, 74, 121; -ίσσωσι, 74, 75.
ἀεκόντε, 152.
ἄελλα, 126.
ἀενάου, 81.
ἀεργίης, 114.
ἄεσα, 73, 126: -σαν, ἄεσαι, 126.
ἀήμεναι, 126.
ἀήρ, 66, 126.
ἄητον, 126.
ἀθάνατος, 135, 136; gén., 167, 169, 170.
Ἀθηναῖοι, 108.
Αἰαίην, 120.
Αἴαν, 139; Αἴαντε, 149, 157; -τες, -άντεσσι, 149.
αἴγειον, αἴγεος, 118.
Αἰγυπλίας, 135.
αἰδεσσαι, 74.
Ἀίδᾱο, -δης, 162; Ἄιδος, 123, 162.
αἰδομένω, 157.
αἰ(Ϝ)εί, -ές, 50: ἀεί, 128.
ἀίειις, 115.
αἰενάοντα, ἀε-, 81, 126.
αἴθωνος, 90.
αἷμα, 69.
αἱμοβαφής, 69.
αἰνόμορον, 82.
αἶνος, 172, 173; gén., 166, 168.
αἰνός, 172, 173.
ἀΐξῃ, 125.
Αἰόλου, 167, 168.
αἴσιμα, 85.
ἀίσσουσι, 125.
Αἰσχύλου, 109.
αἰτᾱς, 62.
αἰτέω, 128.
αἰτιάσθαι, 121.
αἰχμαί, 146.
αἰχμάσσουσι, 74, 75.
αἰχμητᾱ́, 146, 159; -τάων, 122.
ἀκαλαρρείτᾱο, 78.
ἀκάματον, 135.
ἀκαχήμεναι. -νος, 80.
ἀκειόμενον, 118.
ἀκήδεσεν, 73.
ἀκηχέμεναι, -ένη, 80.
ἀκμόθετον. 69.
ἄκμονα, 53; -μων, 53, 69.
ἀκομισθίη, 114, 138.
ἀκοντίσσαι, 74, 75; -σσαντος, 74, 75, 137, 138.
ἀκοντισθύν. 86.
ἀκραέι, -αῇ, 126.
Ἀκτορίωνος, 89. 113, 122.
ἀλαθῇ, 110.

ἀλαοῦ, 167.
ἄλασ|ος, 78.
ἄλγιον, 113.
ἀλέηται. 124.
ἄλεσσαν, 73.
ἀλεύεται, 124.
ἀλήθεια, -είη, 117.
ἀληθής, 108.
ἀλήιος, 78.
ἀλιαέες, 126.
ἀλίασ|ος, 78.
ἀλιῆες, 127.
ἄλις, 87.
ἄλκιμος, 170.
Ἀλκίνοος, 87; gén., 166, 168.
ἄλληκτος, 78, 137.
ἀλλήλοιιν, 157, 158.
ἀλλοδαπός, 229.
ἄλλοθεν, 90.
ἄλλοθι, 90.
ἀλλοθρόων, 134, 138.
ἀλλοῖος, 120.
ἄλλοσε, 90.
ἀλλότριος, 134.
ἄλλοφον, 78.
ἀλλύεσκεν, 138; -κον, -ύουσαν, 116.
ἄλλυι, 51.
ἀλόθεν, 90.
ἄλοχος, 69.
ἅλσεῖ, 85.
ἀλύτους, 78.
ἀλύω, 116.
Ἀλωῆος, 127.
ἅμα, 229.
ἀμαθίης, 108.
ἄμαρτε, 84.
Ἀμαρυγκέα, 127.
ἀμαχητί, 78.
ἀμείλικτον, 78.
ἀμείλιχος, 78, 137.
ἀμενηνά, 78.
ἀμησάμενος, 92; -ήσαντες, 92.
ἀμητῆρες, 92.
ἄμητος, 92.
ἀμήχανος, 78.
ἄμμε, ἅμέ, 52, 140, 171; ἄμμες, 163, 171-173; ἄμμι(ν), 86, 171.
ἄμμορος, 78.
ἅμός, 163.
ἄμπνυε, 116.
Ἀμυθάονα, 90.
ἀμφαφόων, 121.
ἀμφιδρυφής, 134.
ἀμφιμάσασθε, 78.
ἀμφινέμονται, 78.
Ἀμφίονος, 89, 113, 122; -ίων, 113.
ἀμφίπολοι, 147.
ἀμφιρύτῃ. 78.
Ἀμφιτρύωνος, 89, 134.
ἀμ(φι)φορεύς, 2.
ἀμφότεραι, 146; -έρᾱς, 146, 148; -ροιιν, 149; -ρους, 158; -ρω, 154, 156, 159, 160.
ἀμφοτέρωθε(ν), 90, 135.
ἀμφράσσαιτο, 70, 75.
ἄμφω, 146, 147, 149, 151, 155-157, 159.
ἀμῶεν (ἀμάοιεν), 92.
ἀναγκαίη, 120.
ἀναιδείᾱ, -ίη, 117.
ἀναρρήξειε, 77.
ἀναρρίπτειν, 77.
ἀναρ(ρ)οιβδεῖ, 77; ἀνερροίβδησε, 79.
ἀνδάνει, 128.
ἀνδροκμήτῳ, 71.
ΑΝΕΘΕΚΕΝ, 65.
ἀνερρίπτουν, 79.
ἀνέσει, ἀνήσει, 76.
ἄνεται, ἄνοιτο, 130.
ἀνέφελος, 78, 135.
ἀνεψιοῦ, 167, 168.
ἀνήη, 121.
ἀνήρ, 92, 94, 136; ἀνέρα, 136; ἀνέρε, ἄνδρε, 156, 161; ἀνέρες, ἄνδρες, 162; ἀνδρεσσιν, 73; ἀνέρος, 92.
ἄνθρωποι, 161; -ώποιο, -που, 168, 170, 171.
ἀνιάζω, 114.
ἀνιεῖς, 115.
ἀνίη, 114.
ἀνιηθέντα, 114.
ἀνιηρόν, 114.
ἀνξηράνῃ, 71, 92.
ἀνόσ|ους, 78.
ἄνουσοι, 78, 132.
ἀνσ|ήτην, 155.
ἀντιάσεις, 73.
ἄντροιο, -ρου, 166, 168.
Ἀντρῶνα, 90.
ἀνύσσεσθαι, 75.
ἀξέμεν, -αι, ἄξειν, 162.
ἄξιος, 170.
ἀοιδιάει, 121.
ἀοιδοῦ, 166, 168.
ἀόλλισαν, 74; -ίσσασα, 74, 75.
ἄορ, -ι, 93.
Ἀπαισοῦ, 168.
ἀπαιτεύντων, 111.
ἀπαμήσειε, 92, 94.
ἀπειρέσιοι. ἀπερείσια, 130.
ἀπείρων, 130.
ἀπέληγε, 79.
ἀπελήλυθα, 91.
ἀπενίζοντο, 78.
ἀπήωροι, 138.
Ἀπισάονα, 90.
ἀποδειροτομήσω, 131.
ἀποείποι, 123; -ειπών, 123, 124; ἀπειπόντος, 130.
ἀπόερσε, -έρσειε, -έρσῃ, 123.
ἀπολήγεις, 77; -ήξας, 137; -ήξεις, 77. 124.
ἀπολιχμήσονται, 78.
Ἀπόλλων, -os, 137.
ἀπολυσόμεθα, 78.
ἀπομηνίσει, 76, 78.
ἀπονάσσωσιν, 73.
ἀπονέεσθαι, 135.
ἀποξύουσι, 116; -ύσας, 76.
ἀποπέσησιν, 135.
ἀποπλείειν, 119.
ἀποπνείων, 119.
ἀποπτύω, 116.
ἀπορρώξ, 78.
ἀποτμήξαντε, 157.
ἀπουρίσσουσιν, 74, 75.
ἄρ, ἄρα, 84.
ἀραιή, 120.
ἄραρε, ἤραρε, 58.
ἀρᾶται, ἀρήμεναι, ἀρώμεναι, 80, 131; ἀρήσῃ, ἀρώμενος, 131.
ἀράων, 131; ἀρέων, 122, 131; ἀρῆς, 131.
Ἀργεῖος, 118.
ἀργεννάων, 82.
ἀργῆτι, -γέτι, 92, 94.
ἀργύρεος, 118.
ἀργυροήλου, 166-168, 171.
ἄργυφος, 5.
ἀρειή, 117.
ἄρεκτον, 78.

ἀρέσκομαι, 73.
Ἀρετάονα, 90.
ἀρηικτάμενος, 92, 126.
ἀρηίζατοι. 92.
ἀρηίφιλος, 92.
Ἄρης, 92, 94, 126; Ἄρηος, -ρεος, 92; Ἄρηι, -ρεῖ, -ρει, -ρῃ, 92, 126.
ἀρητήρ, 131.
ἀριζήλω, 155.
ἀρισσ͜ος, 211; ἀρίσ͜ου, 167, 169.
ἀρισ͜ῆες, 127.
ἀρκέσει, 73.
ἅρμασι, 72.
Ἁρπαλίων, 70.
ἄρρηκτον, 78.
ἄρρητον, 78.
ἀρσήν, 254.
ἀρχήν, 108.
ἀσαμίνθου, 166, 167, 169, 171.
ἄσατο, 76.
ἀσθενεῦντι, -νοῦντι, 110.
Ἀσκληπίου, 167.
ἀσκός, ἄκκορ, 211, 212.
ἀσπίσι, 72.
ἄσ͜υ, 128.
ἀσυχία, 109.
ἀτάρ, 93, 94.
ἀταρπιτός, 83.
ἀταρπόν, 83.
ἀτασθαλίῃσι, 114.
ἀτιμίῃσι, 114.
ἄτιτος, 93.
Ἀτρείδᾱ, -δᾶο, 146; -δης. 133, 146.
Ἀτρεΐωνα, 113.
Ἀτρέος, 127.
αὐΐαχοι, 123.
αὔλειος, 118.
αὐτάρ, 93, 94.
αὐτάων, 122; -τώ, 157.
αὐτόθεν, 90.
ἀφαυδάνει, 130.
Ἀφαρῆα, 127.
ἀφήῃ, ἀφέῃ, 121.
ἀφιεῖσαι, 115.
ἀφιεῖος, 118.
Ἀφροδίτη, 134, 138.
ἄφρων, 6.
ἀφύσσατο, ἄφυσσε, 75.
ἀχεύων, -έων, 124.
Ἀχιλ(λ)εύς, 80; -(λ)ῆι, 85; -(λ)ῆος, 127.
ἀχλύς, 86; -ύος, 117.

βαθεῖα, -έης, 118.
βαθυρρείταο, 78.
βαθύρροον, 78.
βαίνω, 128.
βαλόντε, 159.
βάντε, -τες, 156.
βάρδισ͜οι, 83.
βαρεῖα, 118; -ρύν, 86.
βασιλῆος, 127.
βάτην, 163; βήτην, 153.
βεβαρηότα, 90, 125.
βεβαῶτα, 125.
Βελζεβούβ, 27.
βείομαι, βέο-, 119.
βελέεσσι, 72; βέλος. 87.
βλέφαρ(α), 151; -ροῖιν, 152.
βλοσυρῶπις, 86.
βοάᾳ, 121.
βόειον, -έου. 117, 122.
Βορέης (Βορρᾶς), 80.
βουλυτὸν δέ, 138.
βραδύς. 83.
βραδυτῆτι. 83.
βραχίονος, 113.
βροτολοιγοῦ, 166. 167, 169.
βροτός, 134; gén., 166, 167.
βρωτύν. 86.

γαίων, 128.
γαμοῖο, -μοῦ, 166-169, 171.
γανύσσεται, 76.
γεγαῶτα, 90, 125.
γεγενήμεθα, 84.
γελόω, γελώοντες, 121, 122; γελόωντες, 121.
γένυσσιν, 72.
γεραιός, 120.
Γιγάντεσσιν, 73.
γλύκιον, -ίων, 113.
γνάμψεν, 83.
γνοίη, 62.
γοάοιμεν, 121; γοήμεναι, 80.
γόν(Ϝ)α, γοῦνα, γούνατα, 151; γούνασι, γούνεσσι, 72, 257; γούνατος, γουνός, 131.
Γοργείην, 118.
γυμνός, 227.
γύπεσσιν, 73, 137.

δᾶερ, δαέρα, 125; δαέρων, 126; δαήρ, 125.
δαΐ, 124.
δαιδάλλων, 131.
δαΐζέμεναι, δαΐζων, 124.
δαικνύῃ (-ύεαι), 116.
δαίμονος, -μων, 201.
δαῖον, 128.
δαιτύμονες, 90.
δαιτύος, 117.
δακρυόεις, 125.
δακρυπλώειν, 134.
δάκρυσα, -ύσας, 76.
δᾶλος, 109.
δαμάζω, 74.
δάμαρ, 87.
δάσσαντο, 74.
δασύς, 7, 63.
δαυλός, δαῦλος, 7, 63.
δάζυαι, 135.
δέελον, 120.
-δεής, 125.
δείδια, δεδίασιν, δείδιθι, -διότα, δείδοικα, 131.
δειδίσσεσθαι, 131.
δεῖμα, 228.
δειμαίνω, 228.
δεινώ, 147.
δειπνέν, 111.
δειπνίσσας, 70, 71, 74, 75, 137.
δειρῆς, 131; δέρμασιν, 132.
δειροτομῆσαι, 131.
δείσας, 129.
δελζίς, -ῖνος, 201.
δένδρεον, 117.
δενδρήεσσα, 125.
δερκομένω? 160.
δέρμασι, 257.
δέρω, 48.
δευέσθην, 152; δεύεται, δέομαι, δευήσεται, δευοίατο, 125.
δή, 89.
δηΐον, -ΐῳ, 124.
δήουν, δήιον, δηώσειν, 124.
δῆμος, 65; gén., 167, 169, 170.
δηρόν, 129.
Δία, Δί, Διός, 162.
διαιρεῦμαι, 110.
διακλάσσας. 74, 137.

διακρινθῆτε, 162; διέκριθεν, 162.
διάμησε, 92.
διαρραίουσι, 77.
διασκιδνᾶσιν, 83.
διδοῦναι, 81, 136; δίδωμι, 122.
διδυμάονε, 90.
διδυμοιυν, 149.
διεμοιρᾶτο, 79.
διεπραξάμην, 108.
διεπλοίησε, 121.
δικάζω, 74.
δινήεις, 125.
δίον, 115.
δίζρα, -ρον, 134.
δίχα, 84, 137.
διχθά, 84, 137.
δίψαων, 121.
διώκετον, 157; -έτην, 156.
Διώνυσος, 91, 94; -όννυσος, 91.
δμῶε, 154; -ες, 87.
δοάσσατο, -σσεται, 74.
δοιός, 62; -ιαί, 146, 147, 160; -ιάς, 146; -ιῇ, 62; -ιοῖσιν, 120; -ιώ. 147, 159.
δοκιμάζω. 228.
δοκοῦντι, 110.
δολιχός, 203.
δόμεν. -αι, δοῦναι, 162.
δόξα, 27.
δόρ(Ϝ)ε, δοῦρε, 147. 148: δούρασι, -ρεσσι, 257; -ρατος, -ρός. 131.
δοτῆρες, δω-, 91.
δουλιχοδείρων, 131.
δούπησα, 163.
δοῦπος, 163.
δουράτεος, 118.
δουρίκλειτος, 71.
δράκαινα, 257.
δράκοντα, -κων, 134, 257.
δραμέτην, 152.
δρατά, 83.
δρυός, 117; δρυσί, 72.
δρύπω, 48.
δρώοιμι, 121.
δνέσθην, 154; δύσομαι, -σω, 76.
δύνει, 132.
δυσαής, 66, 126; -ήων, 138.
δυσήχεος, 130.
δύω, δύο, 53, 85, 146, 147, 149, 152, 153, 155, 157; δύω καὶ πεντήκοντα, 153.
δώῃ, δώωσι, 122.
Δωριέες, 127.

ἐάγη, 93, 94.
ἐάλη, 130.
ἔαρος, 120.
ἐάσουσι, -άσω, 76.
ἐϜάσ(Ϝ)ασε, 74.
ἔϜραχε, 84.
ἐγγείνωνται, 71.
ἐγδούπησαν, 163.
ἔγνον, -νων, 257.
ἐγχείῃ, 117, 119.
ἐγώ, 52.
ἔδεισα, 131.
ἐδηρίσαντο, 76.
ἔδρακον, 84.
ἑδρέων, 122.
ἐέλμεθα, 130.
ἐήνδανε(ν), 123.
ἔθηκα, 6.
ἔθος, 11.
ἐθύσαμεν, 76.
εἰανοῦ, ἑα-, 120, 136.
εἰαρινῇ, 120.
εἶδος, 129.
εἰδότος, 90.
εἴδωλον, 179.
εἶεν, εἴησαν, 182-185; εἶμεν, 183, 184; εἴημεν, 184; εἶτε, 183, 184: εἴητε, 184.
εἰλέωσιν, -λεῦντα, 130.
εἰλόμενοι, 130.
εἰλύαται, 116; -ύσω, 76.
εἵμαρται, 82; ἔμμορε, 79, 82.
εἰμι, 65, 82.
εἰνάετες, 130.
εἰνάκις, 130.
εἰνάνυχος, 130.
εἴνατος, ἐνάτη. 130.
εἵνεκα, ἑν-, 130.
εἰνί, 91.
εἰνοδίοις. 91. 94, 135, 138.
εἰνοσίφυλλον. 130.
εἶο, 118: ἔο, 118, 122.
εἴπησι, 128; εἶπον, 67.
εἰρεσίης, 91, 94.
εἰρανα, ἰρανα, ἰρηνα. ἰρεινα, εἰρηνα, 64: εἰρήνη, 64, 65, 67.
εἴριον, ἐρίοιο, 130.
εἰροκόμῳ, 130.
εἰροπόκων, 130.
εἰρύαται, 116, 119; -το, -νόμεθα, 116; -υσάμην, 74; -ύσαο, 76; -σ(σ)ατο, 75, 76: εἴρυσ(σ)ε(ν), 75; -ύσσαιτο, -αισθε, -ασθαι, -σονται, 76.
εἷς, ἑν, ἑνός, 144.
εἰσανιδών, 130.
εἰσ(Ϝ)ιδέτην, 159.
εἰσόμεσθα, 85.
εἴσω, ἔσω, 91, 92, 136.
εἴωθα, 123, 137; ἔωθα. εἰωθώς, 123.
ἑκαμψε, 83.
ἐκάπυσσε, 76.
ἑκαρτύναντο, 84.
ἐκέασσε, 120.
ἐκλί(ν)θη, 135.
ἐκμυζήσας, 71.
ἐκπεμΦθείησαν, 183.
ἕκταν, -ον, 162.
ἐκτανύσας, 76.
ἐκτελέουσι, 119.
ἔκτυπον, κτύπον, 163.
ἑκυρός, 234.
ἐλάγχανον, ἔλαχον, 79.
ἔλαθον, 79.
ἔλασαν, -άσαιο, ἔλασσε, ἤλασα, 73.
ἐλαύνω, 73; -νωσιν, 87.
Ἐλείθυια, 67.
Ἐλεῶνος, 89.
ἔλυγε, 137; -γον, 79.
ἔλυθον, 79.
ἐλυλουθώς, 91; εἰλήλουθα, 91, 94.
ἔλιπον, 79, 262.
ἐλ(λ)αβε, 78, 159; -βον, 70.
Ἑλλάς, 112.
ἐλλισάμην, 73; -ίσσετο, 79.
ἐλλιτάνευσα, 79.
ἐμέ, με, 51, 52; ἐμεῖο, -έο, 118.
ἐμέω, 73.
ἐμητίσαντο, 76.
ἐμισγέσθην, 154.
ἔμμαθες, 79.

ἐμ(μ)εν, -αι, 80, 82, 162; εἶναι, 81, 162.
(ἐ)μνώοντο, 121.
ἔμπαιος, 120.
ἐμπίομαι, 114.
ἐμπνείοντε, 119.
ἐν, 51, 91; εἰν, 51, 91, 94.
ἐναίσιμος, 91.
ἐναλίγκιος, 91.
ἐνείκεσε, 79.
ἕνεκεν, 130.
ἔνευεν, 137.
ἐνέῳυσεν, 76.
ἐνιαυτοῦ, 166, 168.
ἔννεον, 79.
ἔννεπε, ἐνέποιμι, 130; -όντες, 130, 154.
ἐννεσίη, 81, 94, 138.
ἐνοπή, 130.
ἕνος, 203.
ἐνοσίχθων, 130.
ἐνς, 51; εἰς, 51, 92, 156; ἐς, 92, 156.
ἐντι, 57.
ἐξακέονται, 118.
ἐξαπένιζεν, 78.
ἐξέπλυσεν, 76.
ἐξέρρηξεν, 79.
ἐξερύοι, 116.
ἐξεσύθη, 79.
ἐξηράνθη, 71.
ἐξόμεσθα, 85.
ἔξυσα, 76.
ἔξωθεν, 91.
ἐοικώς, εἰοικυῖαι, 123, ἐόντε, 147.
ἐπαΐσσει, 125.
ἐπαμήσατο, 92.
ἐπαμύντορε, 157.
ἐπέεσσι(ν), ἔπεσ(σ)ιν, 72.
ἔπεισα, 216.
ἔπερσα, 262.
ἐπεσσεύοντο, 79.
ἔπετον, 150.
ἐπι, 59.
ἐπιγνάμπλει, 83.
ἐπιδευής, 125.
ἐπιδεύομαι, 125.
ἐπιθόμην, 216.
ἐπιθύουσι, 116.
ἐπικίδναται, 83.
ἐπίμεινον, 78.
ἔπιον, 114.
ἐπιρρέει, 77.
ἐπιρρέξεσκον, 77.
ἐπιρρέπη, 77.
ἐπίρροθος, 78.
ἐπισκύσσαιτο, 75.
ἐπισσώτρου, 78.
ἐπισλαίμεσθα, -άμεθα, 84.
ἐπισλήμων, 106.
ἐπίτονος, 135.
ἐπιῳρασσάατο, -αίμεθα, 75.
ἐπιχρίοντες, 114.
ἔπλεον, 119.
ἐπλήσθη, 71.
ἔπραθον, 84, 262.
ἐπλόασεν, 121.
ἔραμαι, 73, 82.
ἐράπλομεν, 79.
ἔρειο, ἔρεσθαι, εἰρ-, ἐρώμεθα, εἰρ-, εἰρήσομαι, 131.
ἐρεσσέμεναι, 82.
ἐρέται, 91.
Ἐρεχθῆος, 127.
ἐρητύειν, 116; -ύσασκε, 76.
ἐρί(γ)δουπος, 83, 163, 168.
ἐριδαίνετον, 93, 94, 157; -δήσασθαι, 93, 94.
ἐριζέτον, 157; -ζω, 74.
ἐριῆρες, 157.
ἐρίυυσιν, 72.
ἔρις, Ἔρις, 86.
ἐριτίμοιο, 167.
ἑρκεῖος, 118.
ἐρράδαται, ἔρραιε, -αίσθη, 79.
ἔρ(ρ)εξα, 131; -ξε, ἔρεζον, 79.
ἔρ(ρ)ηξα, 131: ἔρρηξεν, 79.
ἔρριγα, 79, 137.
ἔρριψε, 79.
ἐρ(ρ)ύσατο. 75, 79, 137; ἐρύειν, 116; -ύετο, 79, 116: -ύσσαι, -ύω, 75.
ἔρρωγα, 6.
ἔσαν, ἦσαν, 92, 94, 137; ἐσόμεσθα, 73; ἐσσεῖται, ἔσ(σ)εται, ἔσλαι, 73, 74, 163; ἔσ(σ)εσθαι, 73, 74; ἐσσομένοισι. 73. 135, 138; ἐσλί, 57; ἐσλόν, 155.
ἔσηνε, 79, 137.
ἔσθεν, 111.
ἐσθίει, 115.
ἐσθλώ, 157.
ἔσπεο, 120; ἐσπέσθην, 160.
ἔσσαυτο (ἐέσαυτο), 73.
ἐσσείοντο, 79.
ἔσσευα, 79, 82; -εύαντο, -εύοντο, ἔσσυμαι, -υο, -υτο, 79.
ἔσλαν, ἔσλησαν, 162; ἐσλεῶτες(-ταότες), 90; ECTHCEN, 65.
ἐσλόρεσεν, 73.
ἐτά, 61.
ἑταιρίσσαι, 74, 75, 93; -αιτο. 74.
ἑταῖρος, -αίρου, -άροιο, -άρου, 93.
ἐτάλασσας. 73.
ἑτάρη, 93.
ἑταρπήτην, 84. 154.
ΕτεϜανδρω, 61.
ἑτε(Ϝ)ός, 61, 62.
ἐτειχίσσαντο, 75.
ἑτέρωθεν, 90.
ἑτέρωθι, 90.
ἑτέρωσε. 90.
ἐτιμήσασθε. 76.
ἑτοιμασσάατο. -άσσαντο, 75.
ἔτραϕεν, 83.
ἔτυμος, 61, 62.
εὔαδε(ν), 62, 123.
εὐδείελος, 120.
εὔνητος, 78.
εὐρέε, 151.
εὐρραϕέεσσι, 78.
εὐρρεῖος, 78.
εὐρρείταο, 78.
εὔρροος, 78.
εὐρυκρείων, 71.
εὐρυοδείης, 118.
εὐρυρέοντος. 78.
εὐσσελμος, 78.
εὐσσώτρου, 78.
ἐϕαρμόσσειε, 74, 75.
ἔϕερε. 47. 57.
ἐϕήνδανε. 130.
ἔϕθιεν. 115.
ἐϕιείς, 115, 136.
ἐϕοπλίσσαι, -α.τε, -σσαντες, -σσειας, -σσουσιν, -σσωσι, 75.
(ἐ)ϕράσσαντο, 75.

ἔφυ, 47; -υσε, 76.
ἔχεεν, ἐχεύατο, 124.
Ἐχευήθεις, 62.
ἕω, 120.
ἕως, 127.

(Ϝ)άρνας, 150; -νε, 150, 155; -νες, 172, 173.
(Ϝ)αρνειός, 118.
'(Ϝ)ε, 122, 162.
(Ϝ)έ(Ϝ)ικτον, 163; -ίκτην, 148, 152, 163; ἤικτο (ἐϜέϜικτο), 123; (Ϝ)ε(Ϝ)οίκεσαν, 163.
(Ϝ)εικέλω, 158.
'Ϝέξ, 140, 149.
Ϝέργον, 203.
(Ϝ)έσθην, 155.
Ϝέτος, 237, 238; -τεῖ, 135.
(Ϝ)ιεμένω, 154.
Ϝικατι, 58.
'(Ϝ)οι, 129.
'(Ϝ)οῦ, 168; '(Ϝ)ώ, 151.

ζαής, 126.
Ζάκυνθος, 135.
Ζέλεια, 135.
ζέσσεν, 73.
ζευγνῦμεν, ζεύγνυμεν, 80.
Ζεύς, 162.
ζηλήμονες, 90.
Ζῆνα, Ζηνί, -νός, 162.
ζυγόν, 203; -γῷ, 54, 147.
ζωώ, 161.

ἤ, ἠ(Ϝ)έ, 88; ἢ οὔ, 89.
ἦα, ἔα, 92, 94; ἦεν, ἔην, 92; ἦν, 57.
ἠβώοιμι, -οντα, -ωσα, 121.
ἠγάασθε, 120.
ἠγάθεος, 118.
ἡγέμονος, 90.
ἥδιον, 113.
ἥδυμος, 61.
ἡδύς, 61.
ἠείδη, 123.
ἠέριος, 126.
ἠεροειδέι, 126.
ἠέρος, 66, 126; ἠήρ, 66.

ἠθεῖος, 118.
ἦθος, 11.
ἤια, 115.
ἠιόνος, 113.
ἦλθες, 87; -θον, ἤλυθον, 162.
ἦμαρ, 59, 147.
ἤμβροτον, 84.
ἡμέας, 171; -μεῖς, 163, 171-173; -μείων, 118; -έων, 118, 171; ἡμῖν, 86, 87, 137, 171; ἧμιν, 86, 87.
ἡμέτερος, 163.
ἡμιπέλεκκα, 130.
ἤμυσε, -ύσειε, 76.
ἤν, 122.
ἠναγκάσαμεν, 108.
ἦνιν, 86.
ἠνορέη, 118.
ἤνυσεν, 75.
-ήορος, 123.
Ἡρακλῆος, 71.
ἠράμεθα, 135.
ἠριγένεια, 118.
ἥρπαξε, -ασε, 162.
ἥρωες, -ωος, 125.
ης, 57.
ἤσθην, 160.
ἤσω, 76.
ἠτίμασεν, 74.
ἤυσε, 76.
Ἥφαιστος, 108.
ἠφυσάμην, ἤφυσε, 75.
ἤχλυσε, 75.

θαμειαί, 118.
θαρσαλέος, 83.
θάρσει (θράσεῖ), 83, 84; θάρσευς (θράσεος), 84; θάρσος, θράσος, 83, 84.
θάρσησε, 84; θαρσῶν, 83.
θάρσυνος, 83.
θαρσύνω, 83.
θάσσων, 82.
θαῦμα, 228, 229; θαύματος, 229.
θαυμάζω, 74, 228, 229.
θείειν (θεέμεν), 119.
θεῖος, 118.
θείς, 65.
θέμις, 6.
θεράπαινα, 257.
θεράπνη, 257.
θεραπνίς, 257.
θεράποντα, -πων, 257.
θεώ, 53.
Θηβαίου, 170.
θήης, 122.
θήιον, θεείον, 123.
θημῶνα, 90.
Θησέα, 127.
θλάω, 73.
θοός, 203.
Θόωνα, 89.
θρανίτης, 66.
θρᾶνος, 66.
θρανυξ, 66.
θρασυκάρδιος, 83.
Θρασυμήδης, 83.
θρασύς, 83.
θρῆνυς, 66.
θρόνος, 134.
θρυλίχθη, 48.
θρύπτω, 134.
θυμοραϊστέων, -ΐστης, 78.
θυράων, -ρέων, 122.
θυσανόεσσαν, 80.
θύσανοι, 80.
θῦσε, 76; θύω, 116.
θῶμος, 6.

ἰά, 115.
ἰαίνω, 115.
ἰάομαι, ἰήσεται, ἰωμένη, 115.
Ἰάονες, 90.
Ἰασίωνι, 113.
ἰαχή, 115, 122.
ἴαχον, 115; ἰάχουσα, 122; -χῶν, 115.
ἴδε, ἰδέσθαι, ἴδη, 129.
ἰδρώοντα, -ουσα, 121.
ἱείς, ἱεῖσα, 115; -σαι, 115, 136; ἱέμεναι, 115, 122, 136; -νος, 80, 115; ἵεντο, 158; ἵεσθε, ἱέσθην, ἵετο, 115.
ἱερῆα, 85; -ῆι, 112.
ἱεροθέτης, 6.
ἱερός, 115, 136.
Ἰήσονος, 90.
ἰητήρ, 115.
ἰητρός, 115.
ἰθύν, 86.
ἰθυπτίωνα, 113, 138.
ἴθυσε, ἰθύση, 76.
ἱκάνω, 132; ἵκεσθον,

160: *ἱκνεύμεσθα*, 84; *ἱκόμε(σ)θα*. 84, 135.
Ἱκετάονος, 90.
ἵλαος. 125.
ἱλάσκομαι. 73.
Ἰλίου, 109, 167.
ἰλῦος, 117. 137.
ἰμάζω, 74.
ἵμεν, 80, 87; *-αι*, 80, 82.
ἴομεν, 114, 122, 136.
ἰόμωροι, 115.
ἰός, *ἰῷ*, 115.
ἵππειον, 118.
ἱππῆες, 127.
ἵπποι, 156, 158; *-οις*. 67; *-ους*, *-πω*, 152, 156; *-πων*, 152.
ἰσάζω, *ἰσάσκετο*, 131.
ἴσασι, 137.
ἴσθι, 214.
ἰσο-, 131.
ἴσσος, *ἴσος*, 132; *Ἶσος*, 128, 131.
ἱσλάμενος, 80; *ἵσλημι*, 65.
Ἰσλίαιαν, 135.
Ἰσλίη, 114.
ἰσλω, *ἴτλω*, 211, 212.
ἴσως, 132.
ἰσωσαίμην, 131.
Ἰτοῦνα, 90.
Ἰφίτου, 167.
ἰχθύες, 117; *-ύς*, 86; *-ύσι*, 72.
ἰῶκα, *ἰωκή*, 115.
ἰωχμόν, 115.

κά, 109.
Καδμεῖοι, 118.
καθημένω, 157.
καθίζω, 74.
καί, 88.
Καινέα, 127.
κάκιον, *-ίους*, *-ίω*, *-ίων*, 113.
κακοείμονες, 90.
κακουργίης, 114.
κακοξεινώτερος, 90.
κακορραφίησι, 78.
καλαμίς, 179.
καλέω, 73.
καλ(ϝ)ός, 132; *-(ϝ)ώ*, 155.
καλλειφθῆμεν, 108.
καλλίζωνοι, *-ώνων*, 71.
καλλίονες, 113.
καλλιρέεθρον, 78.
καλλίρ(ρ)οος, 78.
Καλυδῶνι, 90.
καλύπλω, 48.
κάμετον, 160.
κάμψειν, 83.
κάνεια, *-έοιο*, 117, 122, 136, 169; *-νοῦν*, 117.
κάπνισσαν, 75.
Καπύν, 86.
καρδίη, 83, 136; *κραδίη*, 83.
κάρκινος, 240.
καρτερόθυμος, 84.
καρτερός, *κρατερός*, 84; *-ρώ*, 156.
κάρτισλος, 84.
κάρτος, *κράτος*, 84.
καρχηδόνιος, 44, 45.
ΚΑΣΙΓΝΕΤΗ, 65, 66.
κασίγνητον, 87.
κατ, *καλ-*, *καμ*, *καν-*, *καρ*, *καυ-*, 229; *καδδέ*, 108.
κατά, 108, 229; *κατὰ τωὐτόν*, *καττωὐτό*, 108.
καταθέσθαι, 108.
κατακείαται, *-είομεν*, 119.
καταλοφάδια, 78.
καταμήσατο, 92.
κατάνεται, 130.
κατανεύω, 77; *-ων*, 137.
καταπλήτην, 163.
καταρίγηλα, 7ᶜ.
κατέδαρθον, *-δραθον*. 84.
κατέσθεσθαι, 111.
κατέχευας, 124.
κατθέμεθα, 84; *-έμεν*, 108.
καυάξαις, 229.
Καύκωνες, 90.
κεάζω, 74.
κεδάω ου *-άννυμι*, 73.
κείατο, 119, 136; *κέαται*, 119.
κεινῆσιν, 131.
κείρω, 48.
κείω, *κείων*, *κέων*, 119.
κείων, fendant, 120.
κεκληγῶτες, 90.
κέκλυτε, 93.
κεκμηότας, 90; *-ηῶτα*, 125.
κεκρυμμένα, 134.
κέλυφος, 48.
κεν, 87.
κενά, 131.
κενε(ϝ)ός. *κενευϝον*, 61.
κενέωνα, 89.
κέν(ϝ)ος (*κεῖνος*), 61.
κέραιε. *κεράασθε*, 120; *κεράω*, 73; *κερόωντο*, 120.
κευθμῶνας, 90.
κεφαλίς, 16.
κεχαρηότα, 90.
κηδείους, 118, 138; *κήδεος*, 118.
κήκιε, 115.
κίδνασθαι, 135; *-ατκι*, 83.
κίεν, 115.
κιχάνω, 132.
κλεηδόνι, *κληηδόνα*, 134.
Κλεοβουλίνης, 108.
Κλεύας, 61.
κλήισσεν, 76.
κλι(ν)θῆναι, 135.
κλιτύν, 86.
κλῦθι, *κλῦτε*, 93.
κνημῖδας, 146.
κνῆσλι, 85.
κολούω, 48.
κόλυθρος, 48.
κομίζω, 74.
κονίη, 114.
κονίοντες, 114.
κονίς, *-ίδες*, 143.
κορέω, 73.
κορύνη, 93, 94.
κοτέσσατο, 73.
κοτήεις, 125.
κουλεόν, *κολ-*, 130.
κούρη, 132, 137; *κώρα*. *κόρα*, 132.
κοῦρος, 132; *κούρω*, 153.
Κόωνι, 89.
κράνεια, 135; *-αν*, 117.
κρανναι, *κρανα*, 64; *κρήνη*, 64-67.
κραταιός, 84.
κρατέεις, 84.
κρατευτάων, 84.
κρᾶτήρ, *κρη-*, 66.
κρατύς, 84.
κρέμασεν, 73.
Κρονίδη, 133; *-ης*, 162, *Κρονίονος*, 70, 89, 113. 162; *-ίωνος*, 70, 89, 162; *-ίων*, 113, 162

κρυόεσσα, 125.
κτερίσαιεν, *-σειεν*, 74.
κτίζω, 74.
κτυπέω, 163.
κτύπος, 163.
κυάνεος, 117.
κυάνοιο, 117.
κυανόπεζαν, 117.
κυανοχαῖτα, *-αίτης*, 162.
κυανώπιδος, 117.
Κύδωνες, 90.
Κυθέρεια, 92.
Κυθήροθεν, 92.
Κυθήρων, 92.
κυκειῶ, *-εῶ*, 125.
κυλλοποδίων, 113.
κύνες, 82.
κυνοραισλέων, 78.
κυπάρισσος, 2.
Κυρανα, *-ρήνη*, 67.
κύρτω, 161.
κυσαμένη, 76.

λαξόντι, 107.
λᾶε, 153.
λαμπέσθην, 148; *λάμπετον*, 151.
λαόσσοος, 78.
λαρώτατος, 90.
λέαινα, 257.
λειμῶνες, 90.
λείπω, 262.
λεισλή, 126.
λέοντα, 257; *-τε*, *-όντων*, 149; *λείουσιν*, 120; *λέων*, 76, 257.
λευκός, 203; *-κώ*, 151, 153.
λεύσσω, 77, 82.
λεχέεσσι, 72; *λέχος*, 147.
ΛΕ(Ω)ΝΙΔΗΣ, 65.
λήγω, 77.
λήθοντε, 154; *λασεύμεσθα*, 84.
λησσομαι, 74, 126; *-ίσσατο*, 74.
λησλοί, 126.
λητιδι, 126.
λίασσεν, 74.
λίην, 115.
λῖν, 86; *λίς*, 76, 86.
λίσαι, *-σῃ*, 73; *λίσσηαι*, 79; *-σσομαι*, 77, 79; *-όμενος*, 138.
λοέσσομαι, 73.
λόχος, 147.
Λυκάονος, 90.
λύκοι, 146, 204; *-κω*, 53.
λυμνός, 227.
λύσω, 76; *λύτο*, *λῦτο*, 93; *λύω*, 116, 122, 136.

μαίομαι, 73.
Μαίον', 90.
μαλακός, 84.
μαλθακός, 84.
Μαραθῶνα, 90.
μάσλι, 85.
μάσλιε, 115.
Μαχάονι, 90.
μαχειόμενος, 80, 119; *-εούμενον*, 80; *-έοιτο*, 119; *-έσαιο*, *-αιτο*, 76; *μάχεσθον*, 159; *μαχησαμένω*, 155; *-ήσατο* (ou *-έσσατο*), 76, 135; *-ήσομαι* (ou *-έσσομαι*), 76; *-χόμεσθα*, 84, 136; *-χώμεσθα*, 84.
μεγάλω, 155; *μέγας*, 77.
μεδέσθην, 160; *μέδηαι*, *-δοίατο*, 92.
Μεδεῶνα, 89.
μεθύω, 231.
μείλια, 91, 94.
μειλίγματα, 91
μείλινον, 91, 94; *μελίνου*, 91.
μειλισσέμεν, 91.
μειλιχίῃ, 91, 94.
μειλίχιον, 91.
μείλιχος, 91.
μελαινάων, 122; *μέλανα*, 53, *-νι*, *μείλανι*, 91; *μέλᾶς*, 52, 201.
μελεδῶνες, 90.
μελῃγηρυν, 91.
μελιηδής, 91.
μέλισσα, 82.
μέλιτος, 91.
μελλίχροος, 94.
μεμαότε, 90, 125; *-ᾶτε*, 156, 157, 160; *-ώς*, 125; *-ῶτος*, 90, 125, 136.
Μενέλαε, 85.
μενοινάᾳ, *-οίνεον*, *-οινήσι*, *-νώω*, 121.
μένοντε, 154.
Μένωνα, 90.
μεσαιπόλιος, 81.
Μεσαύλιος, 81.
μεσήεις, 81, 125.
μεσόδμης, 81.
μεσουν, 149; *μέσ(σ)ος*, 81, 82, 137.
μεσσάτῳ, 80.
μέσσαυλος, 81.
μεσ(σ)ηγύ, *μεσσηγύς*, 81.
μεταλήξαντι, 77.
μετεσσεύοντο, 79.
μετέω, 120; *-είω*, 120, 136.
μετήορος, 123.
μετοχλίσσειε(ν), 75.
μήδεαι, *-δοίμην*, 92.
μηκέτι, 109.
Μηκισλῆος (*-έος*?), 127.
μήνιε(ν), 114; *μηνίσας*, 76.
Μήονος, 90.
μηρούς, *-ρώ*, 151.
μήσλωρε, 152.
μητέρα, 253; *μήτηρ*, 128.
μήτι, 85; *μῆτιν*, 86.
μητίσασθαι, 76.
μία, 144.
μιγέωσι, 121, 122; *μιγῆης*, 121.
μιν, 86, 162.
μισγάγκειαν, 117.
μισθαρνέοντι, 110.
μνάᾳ, *μνάασθαι*, 121; *μνησαμένω*, 157; *μνωομένῳ*, 121.
μνησλήρεσσιν, 72.
μνησλύν, 86.
μογέων, 84.
μόγις, 87.
Μολίονα, 135.
μόν(F)ος, *μοῦνος*, *μῶνος*, 131, 132, 144; *μόν(F)ω*, 157; *μούνη*, *μόνη*, 132.
μονωθείς, *μούνωσε*, 131.
μόριμοι, *μόρσιμος*, 83.
μοχθήσειν, 84.
Μύδωνα, 90.
μυελός, 117.
μυρῖκαι, *-ίκης*, 93, 94.
μύσαν, 76.
μυώνων, 90.

ναῖον ou *νᾶον*, *νάει*, 126;

ναίουσι, 120; *νάσσα*, 73.
ναύκληρος, *-κραρος*, 108.
νεβρώς, 135.
νέ(Ϝ)ος, 203; *νέαι*, *νέοι*, 146; *νεωτέρω*, 155.
νειαίρῃ, *νεαροί*, 123.
νείατος, *νέαται*, 123.
νείκεε, *νεικείεσκε*, 119; *νεικείω*, 119; *-κέω*, 73; *νείκεσσεν*, 74.
νειός, 123.
νέκυς, 86; *-νσσι*, 72.
νεμεσίζομαι, 80.
νέμεσις, *-έσσι*, 80.
νεμέσ(σ)α, *-εσ(σ)ητός*, 80,
νεόδαρτα, 83.
νέομαι, 11.
νῆα, *νέα*, 127; *νῆας*, 87, 127; *νέας*, 127; *νήεσσι*, 72, 127; *νέεσσι*, 127; *νηί*, 85; *νηός*, *νεός*, *νηῦς*, *νηῶν*, *νεῶν*, 127.
νίΦαδες, 93.
νιΦέμεν?, 93.
νομίζουτι, 56.
νοσέοντι (*τοῖς —*), 56.
νόσ(σ)ος, 11.
νοσΦίζω, 74.
νοῦσος, *νόσος*, 132.
νύξ, 147.
νῶι, 154, 155, 158, 161; *-ιν*, 86, 154.
νωίτερον... αὐτῶν, 158.

ξεινήιον, 131.
ξεινίζω, 74; *-ίσσομεν*, 131.
ξεῖνος, *ξένος*, 131, 132.
ξενίη, 131.
ξένιον, 131.
ξερόν, 92.
ξέω, 73; *ξέσσε*, 136.
ξυμβλήτην, 157, 163.
ξύν, 83.
ξυνέχουσιν, 81.
ξυνίης, 115.
ξῦον, 116.

ὁ, 52, 53, 201.
ἀαρίζετον, 157.
ὠδυσάμενος. *ὠδύσαο*, *-ατο*. 75.
Ὀδυσ(σ)εύς, 80; *-(σ)ῆος*, 127.
ὄζος, 212.
οἱ, 162.
οἶδα, 129.
ὅιες. *ὅεσσι*, 123; *οἷός*, 123, 261.
οἶ(Ϝ)ος. 144; *οἴω*. 154.
ὀιζυρώτατον. 90.
οἰκέομεν. 119.
οἰκῆας. 87; *-ῆι*. 127.
οἰνοβαρείων, 119.
οἰνοπλήθης, 71.
οἰνοχοεῦντες, 129.
οἴομαι. *οἶομαι*. *οἴω*, *οἶω*, 114.
οἷος. 120, 121.
οἴχεσθον?. 154.
ὀκνείω. 119.
Ὀλίζωνα, 90.
ὄλλυμι, 73; *ὀλλύντας*, 82.
ὁλοή. 120, 122, 169; *ὁλοός*, 91. 120, 122. 169; *ὁλόοιο*. 120.
ὀλοόΦρων, 120.
Ὄλυμπος, 91; *Οὔλ-*, 91, 94.
ὁμηγυρίσασθαι, 74.
ὄμνυμι, 73.
ὁμοίου, 167.
ὁμός, 203.
ὀν-, 153.
ὀνείδειος, 118.
ὀνείδισας, *-σον*, 74.
ὄνομα. *οὐν-*, 59, 91, 94, 228, 229, 253, 259; *ὀνόματος*, 229, 255, 256.
ὀνομάζω, 91, 228, 229, 257.
ὄνομαι, 73.
ὀνομαίνω, 228, 255, 257.
ὀξύη. 66.
ὅον, *οὗ*, 166-170.
ὀπάζω, 74.
ὀπι(σ)θεν. 84.
ὀπίσ(σ)ω, 80.
ὄπλεον, 119.
ὁπλίσσαντο. 138; *ὁπλισσον*, 75.
ὀππάτεσσι, 136.
ὄπ(π)η, 83.
ὁπ(π)όθεν. 83.
ὁπ(π)οῖος, 83.
ὁπ(π)όσος, 83.
ὁπ(π)ότε. 83.
ὁπποτέρωθεν, 90.
ὁπ(π)ως, 83.
ὁράᾳς, 121.
ὄρεος. 91; *οὔρ-*, 91, 94; *ὄρεσσι*, *οὔρεσι*, 91.
ὀρθός. 172, 173.
ὁρμηθέντε. 154.
ὁρμίζω. 74.
ὄρνις. 86.
ὀρούω. 47. 48.
ὀρχησθύν. 86.
ὅς. 53. 201.
ὁσσάκι. 81.
ὅσσε, 147. 148. 151, 158. 163.
ὅσ(σ)ος. 81, 137.
ὁσΐέον. 110, 111.
ὀτρύνετε, *-ετον*. 161; *-ύνω*. 132.
Ὀτρυντείδης, 134.
Ὀτρυντῆι. 134.
ὀτΐεο, *-Ϝευ*, *ὀτ(Ϝ)ι*, 83.
οὐ, 89, 144.
οὔατα, 151.
οὐδός. 132.
οὐκέτι, 109.
οὖλε, 91, 132; *οὖλος*, 91, 94; *οὐλῴ*, *ὄλῳ*, 132.
οὐλόμενος. 91.
οὕνεκα, 166, 167.
οὐρανίωνες, 113.
οὐρανός, 94; *-νοῦ*, 91; *ὠράνω*, *ὀρ-*, 91, 94.
οὖρον, 132.
οὖτας. 121; *οὐτάμεναι*, *-νος*, 80.
οὐτιδανός, 229.
ὀΦθαλμοῖιν. 86, 151; *-μώ*, 151.
ὀΦρύσι, 72.
ὀχῆα. 127.
ὀχλίσσειαν, 75.

παῖδε, 159.
Παιήονος, 90.
Παίονες, 90.
παιΦάσσω, 131.
πάλιν, 87.
παναπάλῳ, 81, 135.
Πανδίων, 113.
πάντες, 172, 173; *-εσσι(ν)*, 72, 73.
παντοῖος, 137.
παραδρώωσι, 121.
παραρρητός, 78.

ϖαρείπη, -ποῦσα, -πών, 130.
ϖαρελάσσεις, 73, 136.
ϖαρheταξαμενος, 61.
ϖαρέτρεσσαν, 74.
ϖαρέχῃ, 81, 88; -χωσι, 81.
ϖαρραλίῃ, 81.
ϖαρσlήετον, 154.
ϖάσσασθαι, 74. 137; ϖατέομαι, 73.
ϖάτερ, 87; ϖατέρα, 53; -έρων, 162; ϖατρῶν, 126, 162; ϖατήρ, ΠΑΤΕΡ, 65; ϖατρί, 135; -ρός, 3, 134, 135, 137, 139.
Πάτροκλε, -λος, 134; -όκλου, 170.
ϖαυσάμεθα, 84: -σώμεσθα, 84, 85, 136.
ϖεδίοιο, -ίου, 167.
ϖέδον, 203.
-ϖειθής, 218.
ϖείθομαι, 216, 217; -θω, 216; ϖείσομαι, -σω, 216.
ϖεινάοντα, 121; -νήμεναι, 80.
ϖειρασεῦμαι, 110; -σόμεσθα, 84; -ρησαίμεθα, -ρώμεσθα, 84.
ϖείρατα, 130; ϖεράτων, 132.
Πειρανα, Πειρήνη, 67.
ϖελάζω, 74.
ϖέλεια, 67.
ϖελειάς, 67.
ϖελέκκησεν, 130.
ϖελέκκῳ, 130.
ϖέλεκυν, 86.
ϖεμπάδ-, 228.
ϖεμπάζομαι, 228.
ϖενθείετον, 119; -θήμεναι, 80.
ϖέντε, 149, 228.
ϖεπιθεῖν, -θήσω, 216; ϖέποιθα, 216, 217.
ϖεπυμένω, 157.
ϖεπlεῶτα (-τεότα), 90; -τηώς, 125; -τηῶτες, 90.
ϖεράω, 73.
ϖέρθαι, -θομαι, ϖέρσαι, 262.
ϖερίδδεισαν, 129.
ϖεριμαιμώωσα, 78.
ϖεριρρηδής, 78.
ϖερίρρυτος, 78.
ϖερισαίνουσι, 137; -αίνω, 77.
ϖερισlερά, 67.
Περσῆα, 85.
ϖέσσυρες, 149; ϖίσυ-, 80, 149.
ϖετάνυυμι, 73.
ϖετέσθην, 152.
Πετεῶνα, 89.
ϖέτρη, 134.
ϖεφευγότες, 90.
ϖεφύασι, -νῶτε, 116.
Πηλείδαο, -δης, Πηληιάδαο, 162.
Πηλεΐωνα, 113; -νος, 162.
Πηλῆα, -ῆι, Πήλεϊ, -ῆος, Πήλεος, 127.
ϖήλυι, 51.
ϖήχεε, 151.
ϖιέμεν, ϖίεσθε, ϖίεται, ϖίομαι, -όμενος, 114.
ϖισlεύω, 218.
ϖίσlις, 217, 218.
ϖισlός, 217.
ϖίτυσσιν, 72.
ϖλείειν, 119; ϖλέων, 134.
ϖλεῖος, 118; ϖλέον, 134.
ϖλείων, 120, 135; ϖλέων, 120, 134, 135; ϖλεῖον, 120; ϖλέον, 111; ϖλείοσι, ϖλεύνεσσι, ϖλείους, 120.
ϖλεονάζω, 228.
Πλευρῶνα, 90.
ϖληγέντε, 160.
ϖληθύν, 86.
ϖλημμυρίς, 93, 94.
ϖνείει, ϖνέει, ϖνείοντες, 119.
ϖοδαπός, 255.
ϖόδας, 151; -δε, 53; -δες, 146, 151; -δεσσι, ϖοσ(σ)ί, 73, 149, 162; ϖοδοῖιν, 149, 163; -δῶν, 149.
ϖόθεσαν, 73.
ϖοῖ, 259.
ϖοιέοντι, -εῦντι, -οῦντι, 110: ϖοιῆσαι, 137; -ήσωνται, 76; ϖοιούντω, 111; ϖοιῶ, 128.
ϖοικιλόδειροι, 132.
ϖοίπνυον, 116; -τα, 71, 116.
ϖόλεμος, ϖlό-, 83, 163.
ϖόληας, -λιας, -λεις, -λῆες, -λιες, -λῆϊ, -λῆος, -λεως, -λιος, 260, 261; ϖόλιν, 52; ϖόλις, ϖlόλις, 52, 83, 162, 260, 261.
ϖολιάτᾶς, -ήτης, 261.
ϖολίσσαμεν, 70, 74.
ϖολίτης, 261.
ϖόλος, 203.
ϖολυθαρσές, 83.
ϖολυκτήμων, 84.
ϖολυπάμονος, 84.
ϖολύρρηνες, -νος, 78.
ϖολύς, 86, 91, 162; ϖουλύς, -ύν, 91.
ϖολυτρηρῶνα, 90.
Πορθέι, 127.
Ποσείδαον, 87; -αῶνος, 89.
ϖοσσῆμαρ, 81.
ϖρᾶνής, ϖρη-, 66.
ϖρασσοντασσι, 57; ϖρήσσω, 82.
Πριαμίδης, 65, 134.
ϖρίν, 87, 133.
ϖρό, 134.
Προθόωνα, 89.
ϖροθυμίῃσι, 114.
ϖρομιγῆναι, 78.
ϖρορέει, 77.
ϖρόρριζοι, 78.
ϖροσέκλινε, 134.
ϖρόσσοθεν, 90.
ϖρόσ(σ)ω, 80, 135.
ϖρόσωθεν, 91.
Προτιάονος, 90.
ϖρυμνωρείῃ, 117.
ϖρώονες, 90.
ϖρῶτα, 133; ϖρώτω, 157.
Πρωτέος, 127.
ϖlύοντα, 116, 138.
Πυθῶνα, 90.
ϖύκα, 229.
ϖυκάζω, 229; ϖύκασε, 74.
ϖυλάων, -λέων, 122.
Πυλῶνα, 90.
ϖυξίς, 24.

ϖωλεῦντι, 107, 110.
ϖῶλος, 55.

ῥά, 84.
ῥάσσατε, 73.
ῥεῖα, ῥέα, 119.
-ῥέω, 77.
ῥήγνυμι, 6, 79.
ῥήτρα, -ρη, 66.
ῥιγέω, ῥίγησεν, 79.
ῥίπ(ϝ)ω, 79.
ῥόος, 77.
ῥύεσθαι, 79; ῥύοισθε, -οιτο, -ομαι, 116; ῥῦσαι, ῥύσαιτο. -σάμην, ῥύσατο, 75.
ῥυσ(ϝ)άζεσκεν, 77.
ῥωγαλέην, 77.

σάκεϊ, 85.
σάος, 7, 8; σόος, σῶος ou σᾶος, σαώτερος, 124.
σαόφρων, 124.
σάρξ, 77.
σαώσω, 124; σώσι, 82.
σβέννυμι, 73; σβέσσαι, 74, 138.
σέ, 51; σέθεν, 162; σεῖο, σέο, 118, 122, 162, 169; σεῦ, 162; σύ, 77.
σεβάσσατο, 74.
Σεβασ(ϝ)ός, 237.
Σειρῆνες, -ήνοιιν, 149.
σείω, 77, 82.
σεύω, 77, 82.
σημάντορε, 152.
σιδήρειος, -ρεος, 118.
Σίδονες, 93.
Σιδονίην, 93.
Σιδονίων, 93.
Σιδῶνος, 90.
Σικανίης, 93.
Σικελή, 93.
σικύα, 66.
Σικυῶνι, 89.
Σκάμανδρον, 135.
σκέδασεν, 73.
σκέπαρνον, 135.
σκιδνᾶσιν, σκίδνασθαι, 83: -ναται, 83, 135.
σκυτῆι, 110.
σοῖο, σοῦ, 166. 168.
σο[ϕ]ιεισιν, 66.
σπάσσασθε, 70, 74, 138; σπάω, 73.
σπεῖο, 120.
σπέσσι (σπέεσι), 72.
σ(ϝ)άν, 162; σ(ϝ)άν τε, 158; σ(ϝ)ῆσαν, 162; σ(ϝ)ήτην, 159.
σ(ϝ)ειλειή, 117.
σ(ϝ)ειλειόν, 117.
σ(ϝ)είνομαι, 139.
σ(ϝ)εῖνος, 132.
σ(ϝ)ειναπός, 132.
σ(ϝ)ήθεσσιν, -θεσι(ν), 72. 73, 136-138.
σ(ϝ)ραβός, 67.
σ(ϝ)ραβών, 254.
Στράβων, 67.
σύγχεας, 124.
σύν, 83.
συνεχέως, 81.
συνίημι, 115.
συνίτην, 160.
συν(ν)εχές, 81, 88.
συνοχωκότε, 161.
σῦς, 7, 8, 86, 163; συός, 117; συσί, 72.
συφειοῦ, -εός, 117.
συφορβός, 163.
σφείων, σφέων, 118.
σφώ, 140, 157; σφῶι, 157, 159; σφῶιν, 86, 155, 160.
σφωιτέρησιν, 157.
σῴζω, 7.
σῶς, 7, 124.
σωφροσύνης, 108.

τᾶ, 108, 112; ταί, 147; τᾶν, τήν, 52; τάων, 122; τῆς, 108; τό, 52, 201, 255; τοί, 54, 161, 162; τοῖο, 167, 169, 171; τόν, 52, 87, 201; τοῦ, 166-168; τούς, 157, 159, 161; τώ, 147, 148, 152, 154, 155, 157-159. 161.
Ταλαϊονίδαο, 113.
τάνυσεν, -νσσε, -ύσσας, 76.
τάξις, 24.
ταρβήσαντε, 159.
τάρπημεν, ταρπήμεναι, -πώμεθα, τετάρπετο, τραπείομεν, 84; τερπέσθην, 154, 158; τέρπεσθον, 147, 160; -πομένω, 158.
ταρφέες, 83.
ταρχύσωσι, 76.
ταυρείην, 118.
ταχέε, 158; -χεῖα, 118; -χύν, 86.
τε(ϝ)ός, 203; τεώ, 156.
τεθνηότος, 90, 125; -ηῶτος, 90, 125, 136; τεθνεῶτι, 90.
τελαμῶνος, 90.
τελείει, 119, 169; -λέω, 73, 119, 169.
τέλειος, 118.
τεληέσσας, 125.
τένοντε, 153.
τέταρτος, τέτρατος, 83.
τετεύχαται, 135.
τετίησθον, 160.
τετιμήμεσθα, 84.
τετράκυκλος, 134, 135, 138.
τετριγῶτας, 90.
τέτ(τ)αρες, τέσσαρες, τέτορες, 80, 149.
τετυμμένω, 154.
τέως, 128.
Τηλέμαχε, 85.
τίει, τίεσκον, τῖον, τίον. 114.
τιθέμεσθα, 84; τιθήμενον, 80; τίθημι, 6, 7, 65, 122.
τιμήσουσι, 76.
τίνα, 201.
τίνειν, 132.
τοιαῦτα, 120; -αύτη, -ιοῦτος, 121; τοιούτου, 170.
τοῖον, 120.
τοίσδεσσιν, 73.
τοκῆε, -ῆες, 152; -ῆων, -έων, 127.
τοξάσσαιτο, -σσεται, 75.
τοσαῦτα, τοσ(σ)οῦτον, 81.
τοσόσδε, 81.
τοσσάκι, 81.
τόσ(σ)ος, 81, 137.
τοῦδε, 166, 167.
τούνεκα, 166-168.
τούτοθεν, τουτῶθεν, 91.
τούτω, 152, 157.
τράπεζα, -αν, 134.

τραρον, τρηρή, -ρός, 67.
τρηρών, 67; -ῶνα, -ῶνες, 90.
τραφερήν, 83.
τρεῖς, 149; τρισί, τριῶν, 261.
τρέω, 73.
τριάκοντα, 58.
-τρίβης, 100.
τριηκόσια, 134.
Τρίκης, 135.
Τρίκκην, 135.
τρίλλισ7ος, 78.
τρίχα, 84.
τριχθά, 84.
τρῦμα, 48.
τρύπη, 48.
τρυφάλεια, 118.
τρύχω, 47.
τρύω, 47.
Τρώεσσι, -εσιν, 72.
Τυδέος, 127.
Τυφωέος, 127.

ὕδατι, -τος, 93; ὕδωρ, 93, 94.
ὗε, 116.
υἷα, υἱέα, υἱοῖσιν, υἱόν, 149; υἱός, 128, 149, 162; υἱοῦ, υἱυν, υἵυς, 149.
ὑλάει, 121.
ὑμετέρῃσιν, 157.
ὔμμε, 140, 171; ὑμέ, 140; ὑμέας, 171; ὔμμες, 155, 159, 171, 173; ὑμεῖς, 171-173; ὑμείων, -έων, 118; ὔμμ(ν), 86, 87, 171; ὑμῖν, 86, 87, 137, 171.
ὑπαΐξει, 125.
ὑπείξομαι, 130.
ὑπεμνάασθε, 121.
ὑπέρ, -είρ, 91, 94.
ὑπεραέι, 126.
ὑπερβασίη, 114.
Ὑπερησίην, 114.
Ὑπερίων, 70.
ὑπεροπλίῃσι, 114.
ὑπεροπλίσσαιτο, 75.
ὑπηοίη, 120.
ὑπνώοντας, 121.
ὕπνος, 172, 173.
ὑποδείσας, -είσατε, 129.
ὑποδεξίη, 114.
ὑποδρώωσιν, 121.
ὑποδύντε, 157.
ὑπόρρηνοι, 78.
ὑπωοσσείουσι, 77.
ὗν, 86; ὗς, 7, 163.
ὑφορβός, 163.
ὑψερεφές, ὑψηρεφέος, 92.

Φάεα, 123, 135, 136; Φάος, 123.
Φαεινώ, 147, 158.
Φαρέτρης, 134.
Φᾶρος, 132.
Φαυος, 62.
Φειᾶς, Φεάς, 117.
Φέρεν, 11; -ρέτην, 157; -ρόμεθα, Φέρομεν, 220; -μες, 57; Φέροντι, 57, 58; -ροισι, -ρουσι, -ρουσι, 57; Φέρω, 220.
Φερεσσακής, 78.
Φέρμα, 255.
Φήη, 122.
Φθάνει, 132.
Φθίνουσιν, 132.
Φίλε, 93, 94; -λος, 93; -λω, 159.
Φιλεῖτε, 65; -έοντε, 158; -λήμεναι, 80.
Φιλίων, 113.
Φιλομμειδής, 78.
Φιλόξεινοι, 131.
Φιλοσοφούντων, 110.
Φλίησι, 114, 134.
Φλόγεα, 85.
Φοιτῶντε, 154.
Φορήμεναι, 80.
Φράζεσθον, 157; Φραζώμε(σ)θα, 84, 85; Φράσσαντο, -σσονται, 75.
Φρήν, 6.
Φύει, Φύεται, 116; Φύσει, 76.
Φυλῆα, -λέος, 127.
Φυσίζοος, 128.
Φωνήσαντε, -τες, 156.

χαλκείη, χάλκεος, 118.
χαλκηδών, 44.
χαλκῆες, 127; -ῆι, 110.
χαλκοβάρεια, 118.
χαλκοῦ, 168.
χαλκῶνος, 90.
χαμαί, 84.
χαμαιεύναδες, 120.
χαρίεις, 125; -ίεσσα, 82.
χάσσονται, 75.
χεῖμα, 228, 229; χείματος, 229.
χειμάζω, 228, 229.
χειμάρ(ρ)οος, 78.
χειμάς, 228.
χειμῶνος, 90.
χείρ, χεῖρα, χεῖρας, χέρας, 94; χεῖρε, 94, 146, 148, 149, 158, 159; χεῖρες, 146; χείρεσσι, 72, 94; χείρεσιν, 72; χειρί, χερί, χεροῖν, χειρός, χειρῶν, χερῶν, 94.
χειρῖδας, 146.
χέρνιψ, 69.
χέρσος, 203.
χεύω, 124; χέει, 119; χεύωσιν, 124.
χθαμαλή, 84.
χιτῶνας, 90.
χοίρεος, 118.
χόρος, 24.
χόρχος, 45.
χρεῖος, 126, 135; χρέος, 126, 134, 135; χρειώ, χρεώ?, 126, 127.
χρή, 127.
χρίω, 114.
χρύσειον, -σεος, 118; -σείω, 155.
χρυσόρραπις, 78.

ψαίειν, 143.
ψαίρειν, 143.
ψάλλειν, 143.
ψαύειν, 143.
ψευδής, 61, 238.
ψεῦδος, 238.
ψῆν, 143.
ψύλλα, 143.
ψύλλος, 143.

ὠ, 157.
Ὠ(α)ρίων, 113.
ὠκειάων, 122; ὠκέα, 118.
ὤκνεον, 119.

ὠκύμορος, 78.
ὠκυρόῃ, 78.
ὦμοι, 151, 161: ὤμοιν, 86, 151: ὤμοισι(ν), ὦν, 122.
ὦμους, 151; ὦμω, ὡς, 129.
151, 161. ὡτώεντι, 135.

LANGUES ITALIQUES.

OSQUE.

fakiiad, 4.
humuns, 259.
izic, 201.
ner, 101.
p[h]im, 201.
pui, 201.

OMBRIEN.

Acersonium, 259.
Atiersio, 259.
combifiatu, 217.
ere(k), 201.
ero, 259.
fratrom, 259.
homonus, 259.
kaleřuf, 5.
maletu, 259.
nome, 259.
peracnio, 259.
persclo, 259.
peřum, 203.
pihaclo, 259.
poi, 201.
pone, 259.
poplo(m), 259.
pracatarum, 259.
ulo, 259.

FALISQUE.

peparai, 4.

SABIN.

Nerius, 101.
Nero, 101.

LATIN.

abdere, 6.
abluo, 3.
accipio, 4.
accola, 99.
acerbus, 5, 7.
actū, 104.
āctus, 103.
actūtum, 104.
ad, 69.
adlēgātū, 104.
adoptātīcius, 176.
adōrābilis, 176.
adsequor, 99.
aduena, 97, 99.
adulter, 69.
adulterare, 69.
aeditimus, -tumus, 179, 270.
aedituus, 179, 270.
aestātem, 211.
afficio, 4.
agaga, 99.
agagula, 99.
agāsō, 100.
agellus, 3.
aggredior, 4.
agō, 234, 235.
agricola, 97, 99.
agripeta, 97, 100.
agrippa, 99.
Alba, 101, 102.
albuēlis, 180.
albūgō, 180.
albumentum, 177.
albus, 101, 102.
āleō, 100.
aliqua, 202.
aliquis, 201, 202.
aliquod, 202.
alis, 202.
alius, 202.
alter, 69.
amans, -ntissimus, 176.
amīcus, 175.
Amiternum, 177.
andabata, 98, 99.
angō, 237.
angor, 237.
angustus, 237, 238.
antae, 58.
antilēna, 179.
Antiochensis, 177.
Antiochēnus, 177.
Antiochēus, 177.
apella, 99.
apiārium, 272.
aplustra, 179.
arāre, 174.
arātrum, 174.
arbōs, 237.
arbosem, -orem, 236.
arbustum, 179, 237.
ardeō, 1, 5.
ardor, 5.
āridus, 1, 5.
arundinētum, 175.

assecla, 98, 99.
astāre, 106.
astū, 104-106.
astus, 105.
astūtē, 104.
astūtus, 104-106.
Aternum, 177.
atta, 99.
auceps, 2.
auctor, 234, 236.
audāciter, 2.
audacter, 2.
audax, 2.
audeō, 1.
audiō, 2, 3.
auditus, 103.
auēre, 62.
augeō, 234-237.
augerātus, 234.
augeris, 234-236.
augur, 234-238.
augura, 236.
augurium, 234, 235, 237.
augustus, 234, 236, 237, 238.
auidus, 1, 5.
aureus, 177.
aurīga, 99.
auspex, 69, 97, 234, 235, 237
auspicium, 235-237.

balneum, 3, 4.
Barba, 102.
barbātus, 104.
bassus, 99.
beneuolens, 218.
beneuolentia, 218.
bibō, 99, 100.
bibulus, 99, 175.
blandulus, 175, 176.
blaterō, 100.
Bucca, 102.

cacula, 98.
calamistrum, 179.
calchēdonius, 44.
Callifae, 5.
Calua, 101, 102.
caluos, 101, 102.
cancer, 240.
candidātus, 178.
capimus, 4.
capistrum, 179.
capsa, 29.
captīuus, 179.
carduēlis, 180.
Casca, 101, 102.
cascus, 101. 102.
Catō, 67.
catus, 67, 271.
cauerna, 177.
caupō, 100.
cautēla, 177.
cēdō, 264.
cēlō, 48.
celox, 271.
chartāceus, 177.
chodchod, 45.
cīmex, 143.
cincinnus, 101.
Cinna, 101.
cisterna, 177.
citimus, 179.
cīuicus, 180.
cīuīlis, 180, 216.
claustritumus, 179.
claustrum, 179.
cloppus, 99.
cognoscibilis, 176.
collēga, 100, 101.
collēgibus, 101.
collēgium, 100.
Coma, 102.
comes, 5.
commendāticius, 176.
concinnus, 101.
condere, -dō, 6, 214.
condiscere, 264.
confoedusti, 215.
coniunx, coniugis, 69.
consecro, 3.
consilīgō, 177, 272.
conspicuus, 176.
conuena, 99.
conuīua, 99.
coquinus, 178.
coriāgō, 272.
cornicen, 69.
cornūtus, 104.
Coxa, 102.
coxō, 100, 254.
crassus, 99.
crēdibilis, 215.
crēdidī, 214.
crēditor, 215.
crēdō, 99, 213-215, 217, 218.
crēdulus, 99, 175, 215.
crīnītus, 104.
crucicola, 100.
crūdēlis, 180.
cūius, adj., 271.
culex, 143.
-culō, 48.
cultū, 103.
cultūra, 272.
cupressus, 2, 4.
cursus, 103.
Curua, 101, 102.
curuos, 101, 102.
custōdēla, 177.

-d, 52.
dā, 202.
damus, 202.
dare, 5-7, 202.
dē, 50.
dēlicus, 255.
densus, 63.
dēplūmis, 69.
dēsīderans, 176.
dicō, 69.
disciplīna, 2.
discipulus, 2.
discordābilis, 176.
doceō, 2.
doctus, 2.
documentum, 176.
domesticus, 175.
domōs, gén., 267.
dōs, 5.
duae, 146.
dūmectum, 175.
duo, 146.

ēdō, 214.
ego, 52.
ēmortuālis, 178.
epulō, 100.
errō, 100.
est, 214.
ēst, 214.
ēsuriō, -rīmus, 4.
ēsus, 214.
eum, 53, 201.
eumpse, 53.
exanimālis, 176.
exeritiō, 178.
exercitus, 178.
eximius, 178.
exlex, 101.
explēmentum, 178.
extimus, 179.
exuuiae, 178.

facere, 6; -cimus, -ciō, 4, 6.
facillimus, 3.
Falernus ager, 177.
fārī, 266.
faueō, 237.
fauor, 237.
faustus, 237.
fēci, 6.
fenestra, festra, 1.
fēnīle, 177.
fēniseca, 100, 101.
fēnisex, 100, 101.
feram, -rās, 258.
ferrūgō, 180.
fert, 214.
fheſhaked, 4.
fidēlis, 216.
fidēs, -dēī, 215-218, 237.
Fidius, 216, 218.
fidō, 5, 216-218, 237.
fīdūcia, 218.
fīdus, 217, 218.
fīdustus, 215, 237.
fimētum, 177.
fīnitimus, 179.
Fisternae, 177.
fīsus sum, 216.
flaccus, 99.
flagriō, 100.
flagritriba, 100.
fluō, 179.
flustrum, 179.
foedus, 215, 217, 218, 237.
forem, 236.
formīdulōsus, 176.
frātruēlis, 177.
frīgidārium, frigd-, 2.
frīgidus, 174.
frīgus, 174.
fuam, 230.
fugitīuus, 179.
fulgeō, 236, 237.
fulgeris, 236.
fulgur, 236, 237.
fulgurītus, 237.
fūnētum, 179.
fūrnus, 178.

galba, 99, 103.
Galba, 103.
gāneō, 100.
garrītus, 235.
gelidus, 174.
gelu, 174.
genetrix, 3.
genitor, 3.
gerō, 234, 235.
Gibba, 102.
gibbus, 99.
gluttō, 100.
gradimur, 4.
grānārium, 177.
grossus, 99.
gulō, 100.
gumia, 98, 99.
gustus, 235.

habēna, 179.
habitāculum, 179.
habitus, 176.
harēna, 270.
helluō, 100.
Helua, 101.
heluos, 101.
heredipeta, 100.
herifuga, 99.
hibernāculum, 179.
hibernus, 3.
hic, 201, 202.
hippāgō, 271.
homicīda, 69.
hominem, 69, 259; -mō, 256.
hortus, 270.
hospes, 2. 9.
hostiātus, 178.
hosticus, 180.
hostīlis, 180, 216.
hūc, 259.

iactū, 104.
id, 201.
ignārus, 63, 176.
ignōbilis, 175.
ignōtus, 176.
ille, 53, 201, 202; -lum, 53.
illex, inlex, 101.
illūc, 259.
imāgō, 180.
impetīgō, 180.
inānīmentum, 178.
incēdō, 264.
incola, 99.
incommodesticus, 178.
iucrēdibilis, 176.
index, 69.
indigena, 97, 99.
induuiae, 178.
infans, 176.
integra, 3.
intimus, 179.
inueniō, 4.
iouestod, 1, 4.
ipse, 53, 201, 202.
is, 53, 201.
iste, 53, 201, 202; -tud, 255; -tum, 53.
istūc, 259.
iūdex, 69, 97.
iuncīnus, 177.
iūs, 237.
iūstus, 1, 3, 237.

lac, -tis, 255.
lacerna, 177.
lānestris, 177.
laniō, 100.
lappāgō, 180.
latrō, 100.
laudārier, 272.
Lauernae, 177.
lauō, 3.
lēgerupa, 100.
lēgerupiō, 100.
legi[s]crepa, 100.
legit, 214.
lēgitimus, 179.
legulus, 175.
lēnō, 100.
lens, lendēs, 143.
leporārium, 271.
lēx, 101, 218.
libripēns, 69.
lippus, 63, 99.
lixa, 98.
loquēla, 177.
lucerna, 177.
lūdiō, 100.
lupī, 204.

maccus, 99.
manceps, 69.
mansvēs, 69.
manus, 54.
maritimus, 179.
mātruēlis, 177, 180.
mattus, 99.
mē, 52.
mēd, 52.
medicābilis, 176.
medicus, 175.
mercārier, 264, 272.
mergus, 213.
meus, 203.

mīriō, 100.
mīs, 8.
molossicus, 178.
monstrum, 179.
mordeō, 2.
morsus, 2.
mōs, 7.
mōtus, 176.
muliebris, 3.
murmur, 234.

nacca ou natta, 98.
nāres, 63..
narrō, 63.
Nāsīca, 101.
nāsō, 63, 254.
nāsus, 63, 101.
nāsūtus, 63.
nātālis, 178.
nauta, 102.
nebulō, 100.
nefans, 176.
negligens, 176.
nepa, 103.
Nerua, 101.
nīdus, 213.
nōbilis, 175.
nocuus, 176.
nōmen, 59, 69, 228, 253, 259.
nouīcius, 175.
nūdus, 3, 227.
nuncupāre, 69, 266.
nundinae, 3.
nuntius, 2, 3.

oboediō, 2, 3.
obstetrix, 3.
Ocella, 101, 102.
ocellus, 101, 102.
odiossicus, 178.
officīna, 2.
officiperda, 100.
oinos, ūnus, 144.
olenticētum, 175.
onus, 237.
onustus, 237.
opem, 2.
opicifīna, 2.
opitumus, 2.
optimus, -tumus, 2, 179.
ordinō, 2.
orīgō, 180.
ornō, 2.
ostīgō, 272.

pansa, 99, 101, 102, 103.
Pansa, 101-103.
pansus, 99, 101-103.
parturio, -rīmus, 4.
patimur, 4.
patruēlis, 180.
peditis, 69.
perfidus, 5.
perfuga, 99.
perpes, 11.
perpetior, 4.
petaurista, 102.
petō, 11.
pientissimus, 176.
plācātus, 180.
placidus, 180.
plēbēius, 264.
plostrum, 268.
Polluces, 3, 4.
popa, 98.
popinō, 100.
postilēna, 179.
postus, 2.
praeceps, 69.
praecia, 98.
praecō, 2.
praedicāre, 2.
praepes, 11.
Praestana, 175.
praestāre, 106.
praestō, 106.
praestū, 106.
Prifernum, 177.
prōlēs, 266.
promptū, 104.
prope, 2.
propter, 2.
prōrēta, 102.
prosper, 8.
pudīcus, 175.
pugiō, 100.
pulcherrimus, 3.
pūlex, 143.
pullus, 55.
purgō, 2.

quaestū, 103.
quem, 53, 201.
querēla, 177.
quī, interr., 202.
quī, abl., 272.
quid, 201.
quis, 53, 201.
quīs, 264, 272.
quo-, 202.
quō, 259.
quoi, quī, 53, 201.

rabiō, 99.
rabula ou ravula, 99.
rabulus, 99.
rapō, 100.
rastrum, 179.
reddō, 2.
redūx, 69.
repperī, 2.
restāre, 106.
Restianus, 105.
Restio, 105.
Restionius, 105.
restitūtor, 105.
Restitūtus, 105.
Restūtus, Ῥεστοῦτος, 104-106.
rettulī, 2.
reuerens, 176.
rēx, 218.
rīuālis, 271.
riuus, 271.
rōbor, -bur, -bus, rōboris, -bosem, 236, 237.
rōborārium, 271.
rōbustus, 236, 237.
rostrum, 179.
rubeō, 237.
rumex, 271.
rūricola, 99.
rusticitās, 268, 270.
rusticus, 175.

Sabellus, 3.
sacer, sakros, 4, 5.
sacra facere, 6.
sacerdōs, 5-7, 217
sacrificāre, 6.
sacrificium, 7.
sacrificulus, 6.
sacrificus, 6.
salicētum, 174.
salictum, 174.
salignus, 177.
salsilāgō, 272.
salsūgō, 272.
sanguinem, 69.
sanguisūga, 69.
sarmentum, 176.
satur, -i, -um, 4.
scabellum, 3.

Scaeua, 101.
Scaeuola, 101.
scaeuos, 101.
Scapula, 102.
scītāmenta, 178.
scriba, 97, 98.
scribere, 98.
sculna, 98.
scurra, 98.
sēdēs, -dis, 215
segmen, 176.
Seispes, Sispes, 8, 12.
sēmis, 1, 2.
Seneca, 101.
senex, 101.
senica, 101.
sepeliō, -līmus, 4.
sepulcrum, 4.
sepultus, 4.
sermōcinārī, 270.
sermōnārī, 270.
sesqui-, 2.
sestertius, 2.
sex, 140.
sīdus, 8.
sīlō, 100.
sīmia, 101.
simītū, 104.
sīmius, 101.
simplex, 144.
sincipitāmenta, 178.
sinistimus, 179.
sinō, 106.
Sispita, 8.
socer, -i, -um, 4, 234.
sociennus, 103.
socius, 103.
sodālis, 11.
sollistimus, 179.
sōlus, 144.
sospes, 7-12.
Sospes, 8.
Sospita, 9.
spectāculum, 178.
spectātor, 180.
spectrum, 179.
spērāre, 216.
spērēs, 216.
spēs, spēī, 8, 216, 218.
spīca, spēca, 269.
stātūra, 103.
stātus, 103.
stribilīgō, 271.
struix, 271.
suffrāgō, 177, 272.
sumptū, 104.
superstes, 5, 7.
suppostrix, 2.
surdīgō, 180.
surgō, 1.
surrexī, 1.

taberna, 177.
tabernāculum, 179.
tabernāmentum, 177.
tegmen, 176.
tempus, -poris, 234.
tenebriō, 100.
terrēnus, 177.
terribilis, 76.
Testa, 102.
Tifernus mons, 177.
timidus, 180.
tīs, 8.
toculiō, 100.
trādō, 214.
transfuga, 97, 99.
transtra, 179.
tremō, 99.
tremulus, 99.
trepidus, 180.
tribūlis, 216.
tubicen, 69.
Tutanus, 175.
tūtēla, 177.
tympanotriba, 100, 102.

uacerra, 99.
uafrāmentum, 177.
ualdē, 1.
ualidus, 1.
uapidus, 99.
uappa, 99, 100.
uappō, 100.
uehiculum, 4.
uenos, -nus, 237.
uēnum, 68.
uenustus, 237.
uērātrum, 179.
uerberō, 100.
uerbum, 5.
uerna, 98.
uernula, 98, 99.
uersūtus, 104.
uestīmentum, 176.
uetus, -teris, 234, 237, 238.
uetustus, 237, 238.
uictus, 176.
uidēbō, 230.
uīm, 69.
uīmen, 69.
uindēmia, 2, 69, 178.
uindex, 68. 69.
uindicāre, 68.
uindicātiō, 68.
uindicta, 68.
uir, 232.
uirectum, 174.
uirētum, 174.
uirgidēmia, 178.
uiuārium, 272.
ulmitriba, 100.
ulna, 2, 3.
ultimus, 179.
uolucris, 3.
uoluenda aetas, 175.
uoluō, 48.
uorsū (uersū), 104.
uōs, 140.
urbānitās, 268.
urbānus, 264.
uulpiō, 100.

LANGUES ROMANES.

ESPAGNOL.

hablar, 102.
parlar, 102.

FRANÇAIS.

aimable, 176.
autobus, 178.
brisure, 178.
capture, 178.
cassure, 178.
ceinture, 178.

couture, 178.
craqûre, 178.
créance, 218.
crédence, 218.
croire, 218.
croyance, 218.
croyant, 218.

déchirure, 178.

été, 211.

fich', 178.
foi, 218.
foutre, fout', 178.
froidure, 178.

hâbleur, 102.
heureux, 10.

lippe, 102.

méridional, 178.
midi, 67.
militaire, 67.
mortel, 176.

omnibus, 178.

parler, 102.
penser (se —), 32.

quadrature, 178.

rasure, 178.
rosse, 102.
roulure, 178.

sel, 211.
septentrional, 178.
siège, 211.
soi, 211.
sois, 211.

tonsure, 178.
tout seul, 144.

vendange, 69.
venger, 69.
voilure, 178.

LANGUES CELTIQUES.

GAULOIS OU VIEUX CELTIQUE.

andabata, 98, 99.

galba, 99.

Vergina? 103.

VIEIL IRLANDAIS.

ainm n-, 253, 259.
amiress, 55.

-ber, 258.
bera, 258.
bíid, 233.
biru, 258.
-biur, 258.

cé, cía, 201, 202.
coich, 202.
conói, 62.
crabud, 216.
cretim, 213, 214, 217.

cuil, 143.

dall, 233.
dau (dáu), 54.
dí, 50.
dliged, 54.
dorus, 233.

emith, 104.

fáith, 54.
fedb, 230.
fén, 232.
fer, 53, 232, 258.
fid, 232.

(h)iress, 55, 217.

Medb, 231.
melim, 259.

nocht, 227.
noeb, 203.

sen, 203.
sossad, 11.

tías, 258.
tíasu, 258.

GALLOIS.

chwi, 140.
credu, 213, 214.
flydd, 217.

hefyd, 104.
malu, 259.
meddw, 231.

pwy, 201.

CORNIQUE.

fyth, feth, 217.

BRETON ARMORICAIN.

feiz, 217.

LANGUES GERMANIQUES.

GOTIQUE.

ains, 144.
atta, 256.
augo, 253, 254.
auhsa, 256.
auso, 255.

bairand, 58.
bidja, 217.
blinda, 254.
blindo, 254.

daddjan, 63.
dwals, 233.

fauho, 256.

ganisan, 11.
guma, -mins, 69, 256.
gumakunds, 69.

hana, 256.
hwas, 53.

ik, 52.

jus, 54, 140.

kalbo, 256.

liufs, 203.

malan, 259.
mik, 52.

namo, 254, 259.
naqaþs, 227.
nasjan, 11.
niujis, 203.

qiman, 4.

rauþs, 203.

sa, 52, 53, 201.
sama, 203.
so, 52.
spinnan, 48.
swēs, 11.

triggws, 63.
twaddje, 62.

þana, 52, 201.
þata, 52, 201, 255.
þliuhan, 143.
þo, 52.

uns, 52.

waurk, 203.
waurkjan, 203.
weis, 52, 54.
widuwō, 230.
wit, 53, 54.

VIEUX HAUT-ALLEMAND.

auuiche?, -icke?, 274-276.
âuuicki, -iggi, 275.
âuuigon, 275.

blinto, 254.

clauuida, 274-276.

dunne, 276.

fliohan, 143.
flōh, 143.
fona, 274-276.

glauuî, glouui, 275.
glaw, glow, 275.

(h)niz, 143.

nahhut, 227.
namo-, 254.
nerian, 11.

ōra. 255.
ouga, 253, 254.

scimo, 276.
scoff, scopf, scoph, 275.
scoflu[n]gu, 274-276.
scopphên, 275.
sinnig, 274.
slernon (skimon?), 274, 276.
sterno, 276.

tuon, 6.

urougi, 274.
urselan, 274, 276.
ursêli, 275.
ursinni, 274.
ursinnida, 274.
ursinnig, 274.
urtriuwi, 274.
urwâni, 274.

weg, 275.
werk, 203.

zweiio, 62.

MOYEN HAUT-ALLEMAND.

schôf, 275.

schôpfen, 275.

ALLEMAND MODERNE.

allein, 144. anstellig, 106.

ANGLO-SAXON.

blinde, 254. fléah, 143. huitu, 143.
dón, 6. fléon, 143. nacod, 227.
éare, 255. helustr, 48.

VIEIL ISLANDAIS.

dómr, 6. gnit, 143. tueggia, 62.

eyra, 255. huel, 203. uagn, 232.
uiþr, 232.
nokkuedr, 227. verk, 203.

flō, 143.
flÿja, 143. tuau, 54.

SUÉDOIS.

gnett, 143.

DANOIS.

glad, 10.

LANGUES BALTO-SLAVES.

LITUANIEN.

blusà, 142. jůsmů̃, 254. perkúnas, 48.

déti, 6. kàs, 53. sẽnas, 203.
kuř, 51. súnu, 54.
gelmẽ, 48. szelmů̃, 253, 254.
gilùs, 48. mazgóti, 212.
glìnda, 143.
vèdu, 54.

jùdu, 54. naktì, 54. vẽtuszas, 234, 238.
jũs, 54, 140. nűgas, 227. vilkù, 53.

LETTE.

blusa, 142. gnīda, 143.

VIEUX PRUSSIEN.

es, as, 52. kelan, 203. pedan, 203.

grikan, 258, 259. mien, 52. stēison, 258, 259.
swintan, 258.

ioūs, 54, 140. noūson, 258. uschts, 140.

VIEUX SLAVE.

azŭ, 52.

berǫ, 258.
blŭxa, 142.
brěmę, -mene, 253, 255, 256.

čelo, 203.

dějati, 6.
děte, 256.
děti, 6.
dĭvě, 146.
dlĭgŭ, 203.
dvojĭ, 62.
dvorŭ, 233.

gnida, 143.

imę, 228, 257.

jedinŭ, 144.
jelene, -nŭ, 256.
jimě, 59.
jistovŭ, 62.
jistŭ, 62.

kolo, 203.
kora, 48.
korenĭ, -ni, 256.

ljubŭ, 203.

mati, -tere, -terĭ, 253.
mę, 52.
mladenĭcĭ, 256.
mojĭ, 203.

nagŭ, 227.
nošti, 54.

ot-, otŭ, 50.

perunu, 48.
Petra, 52.
podŭ, 203.
plamy, -mene, 256.
pǫtĭ, 58.
praseţe, 256.

rudŭ, 203.

samu, 203.
skora, 48.
slěmę, 253.
slovo, -vese, 253; -vesŭ, 258.
snŭxa, 143.
sologŭ, 69.
spěti, 8.
srŭšenĭ, 256.
syny, 54.

telę, 256.
těšę, 255.

vedŭ, -ŭša, 253.
vedy, -dǫšta, 253.
vetŭxŭ, 234, 238.
vě, 54.
vlĭci, 204.
vlĭka, 52, 53.
vlĭkŭ, 258.

žrtvǫ dějati, 6.

TCHÈQUE.

kuřenci, 256.

kuřete, 256.

RUSSE.

гни́да, 143.

поросёнокъ, 256.

пороса́та, 256.

LANGUE ALBANAISE.

bē, 217.
bint, 217.

*θ*enī, 143.
pl'ešt, 143.

LANGUE ARMÉNIENNE.

alay, 59.
akn, 62.
albewr, 142.
amparišt, amb-, 217.
amul, amloy, 55.
and, 58.
anun, anuan, 59, 60.
asa, asaç, 58.
ast, 58.

ara, arar, 58, 59.
aruest, 212.
awgn, 62.
awgnem, 62.
awgut, 62.
awr, awur, 59, 60.

baniw, 59.
berakh, 57, 59.

beremkh, 57, 59.
beren, 58, 60.
beriçemkh, 59.
berçukh, 57, 59.
busanim, 47.

gelum, 47, 48.
goçiwn, goçman, 60.
gorc, 203.

gorcem, 203.

drand, 58.

eber, 47, 57.
eliç, 58.
eluzanem, 47.
eharç, 47.
ełbayr, 142.
em, 57.
emut, 47.
erdmneçuçanem, 47.
eresun, 58, 60.
erewim, 48.
erewoyth, 48.
erkotasan, 53.
erku, 53.
ew, 59.

əmberuthiwn, 48.
ənklay, 48.
ənklnum, 48.
ənkłmim, 48.

thakheay, 48.
thakhust, 48.

im, 50.
isk, 62.

łazvarth, 44.
liç, 58.
lsem, 47.
łççes, 58.
lu, -oy, 142, 143.

cnuud, cnndean, 58.

ka, 58.
kal, 58.
kalay, 48, 58.
kaluac, 48.
kasum, 48.
karkehan, 43, 46.
koreay, 48.
korusanem, 47.
korust, 48.
křaparišt, 217.
krunk, 48.

hangeay, 48.
hangist, -gstean, 48, 58.
hari, 48.
harkanem, 48.
harçanem, 47.
harçi, 47.
haruac, 48.
henum, 48.
het, -oy, 203.
hin, hnoy, 203.
hun, 58.

malem, 259.
merk, 227.
mi, 144.
miayn, 144.
mucanem, 47.

yaro, 47, 48, 58.
yaroyç, 47, 48, 58.
yaruçanem, 47, 48.
yaruçi, 47.

šaržumn, -žman, 60.

ost, 212.

paštawn, -taman, 60, 217.
paštem, 217.

-s, 51.
seilan, 43.
sirea, 47, 58, 59.
sireaç, 47, 58, 59.
siresçes, 58.
siresçukh, 57.
sireçakh, 58.
sireçaw, 58.
sireçiç, 58.
spananel, 58.
spand, 58.
spandi, 58.
stoyg, 61, 62.
sut, 61.

veç, 140.

çelum, 48.

ul, -oy, -u, 55.
usay, 48.
usanim, 48, 61.
usumn, 48.

phaxeay, 48.
phaxust, -xstean, 48, 58.
phutha, 58.
phuthaçaw, 58.

khakor, 62.
kherem, 48.
khercum, 48.
kho, 50.
khsan, 58.

PHRYGIEN.

αδδακετ, 6.

LANGUES INDO-IRANIENNES.

SANSKRIT.

ágamat, 4.
agregŭ-, 106.
(á)dhārayāmahi, 219.
anuṣṭhú, 106.
anya-, 223.
áprcchat, 47.

ábharat, 47, 57.
-am, 52.
aminanta, 95.
ayám, 53, 201, 223.
ávaḥ, 62.
ávati, 62.

avitā, 62.
ávṛta, 95.
ávyaḥ, 261.
áçman, 50.
áçmani, 50.
áçrot, 47.

asmā́kam, 222.
asmā́n, 52.
ásmi, 57.
asya, 53.
ahám, 52.

ā-, 123.
ātmanā, 256.
ātmā, 256.
ā́san, 57.

imám, 53, 201.

ugráḥ, 238.
ucyati, 61.
-utthitaḥ, 213.
ud, 248.
uçmasi, 141.
ūtíḥ, 62.

ékaḥ, 144.
edhi, 214.
enam, 223.

ójaḥ, 236, 238.
omā́, 62.
omāsaḥ, 62.

káḥ, 53.
kakkaṭá-, 240, 241.
káṅkata, -ada-, 240, 241.
kaṅkatīya-, 240.
kadalī, kandalī, 206, 207.
kambala-, 207, 208.
káṇṭaka-, 240.
karikrata-, 241.
karkaṭa, 240, 241.
karketana, -aṇa, 43-48.
karketila, 43.
karkoda, 45.
karkoṭika, 45.
karma, 256.
karmaṇā, 256.

kútra, 51.
k(ú)va, 51.
kúha, 51.

gā, 106.

ghoṣayati, 249.

-ja-, 251.
jñeyāt, 62.

tát, 52, 201, 255.
tám, 52, 201.
táva, 50.
tā́, 53.
tā́m, 52.
té, 8, 53, 54.
tvat, 50.

dattáḥ, 214.
daddhi, 214.
dádhāti, 6.
dah, dagh, 248.
dīrgháḥ, 203.
d(ú)ve, 146.
dehi, 214.
dvayáḥ, 62.
dvīja-, 251.

-dhā-, 217.
dhā́ma, -mā, 253, 254.
dhārāyāmā́, -āmasi, -āmahe, -āmaḥ, 219; -āmi, 221.
dhehi, 214.

naḥ, 52.
nagnáḥ, 226, 227.
náraḥ, 162.
nā́mā́, 228, 253, 254, 259.
nṛtama-, 252.

yákṛt, 255.
yájuḥ, 238.
yavana-, 43, 44.
yáçaḥ, 238.
yaçáḥ, 238.
yā, 106.
yú-, 106.
yugā́, 53.
yuvám, 54.
yuṣmábhya, 140.
yuṣmā́n, 140.

rājā, 256.
rājñā, 256.

lājavarta, rā-, 44.

vayám, 52, 54.
vayodhā́ḥ, 216.
vasú, -sū́, 254.
vā́m, 54.
Vāyu-, 248.
vittáḥ, 213.
vidhávā, 230.
viçrambhate, 216.
vṛkā(v), vṛkau, 53, 54.
vṛtrahán, 69.

çmasi, 141.
çraddhā-, 213, 216, 217.
çváçuraḥ, 4, 234.

sá, 52, 53, 201.
sáḥ, 53, 201.
sakṛ́t, 144.
sabhā́, 53.
sā́, 52.
sūnū́, 54.
sthūlabháḥ, 5.
snuṣā́, 143.
smát, 229.
svatáḥ, 248.
svadhā, 11.
svapati-, 8.
svastíḥ, 8.

PRÂKRIT.

kakkeraa, 43.

sakkara, 208.

PĀLI.

megho, 209.
sakkarā, σακχαρι, 208, 209.
sakkāro, 209.
sukho, 209.

MARATHE.

pusē, pissū, 239.

HINDI ET PENJABI.

pissū, 239.

TSIGANE EUROPÉEN.

pušum, pišum, 239.
pum, 239.

ZEND.

aēm, 224.
aoǰå, 238.
azəm, 52.
ahma, 52.
ahmākəm, 222.

āvaēdayamaidē, -yāmaidē, 219.
āvaēdayamahī, āvaēδayamahi, 219.

ufyāčā, 220.

kayā, 220.

ǥairi, 54.

xšmaibyā, 140.
xšvīwra, 248.

ča, 225.
čaθwarasča, 220.

ǰaiδyāmi, -yemi, 217, 221.
ǰasāmaidē, 219.

taurvayāmă, 219.

dānidāt-, 6.
dəmāna-, 226.
dvarə, 225, 226.

paitiǰzantā, 95.

baēvarə, 249.
bandayeni, 221.
barāmaide, 219.
barāmi, 221.
-bārayama, 219.
buna-, 249.

fraorənta, 95.
frīnāmahi, 96.
fryąmahī?, 96.
fšumō, 248.

-nā, 224.
nå, nə, 52.
nmāna-, 226.

mainyāmaide, 219.
mayнō, 226, 227.
maṭ, 229.
mazdå, 216.
mā, 52.
mąm, 52.

yaθānā, 224.
yazamaidě, 219.
yākarə, 255.
yūš, 54, 140.
yūšmaibyā, 140.
yūžəm, 140.

vaēδayamahi, 221.
vaēδayemi, 221.
vaēm, 52.

vā, 54.
vāšahe?, 226.
vərətā, 95.
vərənatā, 95.
vərənē, 95.
vərənta, 95.
vərəntē, 95.
vərəmaidī?, 95, 96.
vå, 140.

saδayemi, 221.
səngbāmahī, 219.
spasyā, 220.
spasyāmi, 221.
sri-, 225.

zdī, 214.
zbaya, 221.
zbayamahi, 219.
zbayā, 220.
zbayemi, 221.
zrazdā-, 213.
zrazdāitiš, 216.
zrazdå, 216.

haxā, 248.
hašye, 248.
hāu, 225.

xᵛaēpaⁱti-, 8.

VIEUX PERSE.

aita, 224.
aiva, 144.
anā, 223.
a(h)māxam, 222.

imaiy, 204.
imam, 224.
iyam, 224.

kaščiy, 225.

čiščiy, 225.

jadiyāmiy, 217, 221.

dauštā, 222.

θadayāmiy ?, 221.
θahyāmahy, 219,

patiy, 51.
patiš, 51.

barāmiy, 221.
naiba, 203.

maθišta, 222.

viyatarayāmā, 219.

hauv, 222, 225.

PEHLVI.

amāh, 222.

barēt, 220.
brahnak, -ag, 226, 227.

čš, 225.
čyš (čiš), 225.

dahum, 221.

hān, 222-225.

imēn, 204.

ks, 224.
ky, 224.

par(i)st, 217.

pit, pid, 224.
pitar, pidar, 224.

tys (tis), 225.

'yd, 224.
'ym, 224.
'yn, 223, 224.

PERSAN.

ān, 223-225.

brahna, 226.

čīz, 225.

dōst, 222.

fīrūza, 44.

im, 224.
imrōz, 224.
īn, 223, 224.

kas, 224.

ki, 224.

lājvard, lāžvard, 44.

mā, 222.
mahist, 222.
mān, 226.

OSSÈTE.

Äxsärtäg, 249.
Äxsnart', 249.

bärzond, 252.
Bat'raz, 250, 251.
bëurä, 249.
bidzä, 247, 249.

bun, 249.

fus, 248.

Kuc'yǵifyrt', 249.

max, 222.

nal, 252.
nart', 251.

Sauai, 249.
Syrdon, 249.

xädäg, 249.

AFGHAN.

vraẓa, 142.

KURDE.

tišt, 225.

SOGDIEN.

Ɛaγnāk, 226.

δβ'npnw, 226.

māxə, 222.

KOUTCHÉEN.

ṣeme, 144.

LANGUES SÉMITIQUES.

HÉBREU.

kadkōd, karkōḏ, karkōr, 45.
karkahin, 45.
karkdōn, 44.

ARABE.

karkahan, -hān, 45, 46.
karkand, 45, 46.
lāzvard, 44.

SYRIAQUE.

ʿaṷpă, 19.

bēθ kīnuθă, 16.
bʷel dᵉβăβă, 27.
beχsă, 24.

duksă, 27.

ʿᵉδen, 26.

gălūθă, 18.
gelyănă, 18.

ḥarsūmă, 20.

χărăs, 24.

parkes, 20.
pᵉraṭ, 13.
pᵉšar, 14.

qaφlīδă, 16.
qaφsă, 29.
qarkeδnā, 44.

rᵉsămă, 19, 20.

ṣᵉβaʿ, 19.
ṣᵉmaḥ, 22, 23.

šabbᵉθă, 20.
šammăšă, 21, 22.
šᵉβăṭ, 22.

ṭeksă, 24.

zᵉʿūrtă, 19.

CIRKASSIEN.

beurə, 249.

cʿə, 250.

Çauaiə, 249, 250.
Çaunašʿə, 250.
Çibλə, 248.

čʿən, 250.

fedə, 249.

guš'a'yn, 249.

hačʿə, 248.

Ḥabzəfiž, 250.
Ḥatʿatʿ, 250.

kʿjatʿə, 250.
kʿu, 250.

nyčʿepə, 248.

Pʿätʿaräz, 250, 251.
Pʿçyçan, 248.
pʿytʿə, 250.

'udə, 248.
uostαγa, 248.

TIBÉTAIN ET MONGOL.

ke-ke-ru, 43, 46.

ÉTRUSQUE.

Caecina?, 103.

Ergenna, 103.

Fescenna, 103.

Herenna, 103.

Perpenna, 103.
Porsenna, 103.

Sisenna, 103.

Spurinna?, 103.

Vergina?, 103.
Vibenna, 103.
Vulca, 103.

III

TABLE DES AUTEURS.

Pages.

Bloch (Jules). — Sanskrit *pluṣi-* «puce» 239

Cohen (Marcel). — Sur la forme verbale égyptienne dite «pseudo-participe» 242

Destaing (E.). — Note sur le pronom démonstratif en berbère.. 186

Ernout (A.). — *Augur, augustus* 234

Féghali (M.-T.). — Étude sur les emprunts syriaques dans les parlers arabes du Liban (*Suite et fin*) 13

Höeg (Carsten). — Le dialecte des *Dialexeis* 107

Juret (A.-C.). — Notes d'étymologie latine (1. *Vindex*. 2. *Adulter*). 68

Laufer (B.). — Sanskrit *karketana* 43

Laurand (L.). — Εἴησαν et l'ionisme de Thucydide 182

Magnien (Victor). — L'alternance rythmique chez Homère. 70, 113

Deux questions homériques (I. Génitifs en *-οιο* et *-ου*; II. Pronoms *ἡμεῖς* et *ἄμμες*, *ὑμεῖς* et *ὔμμες*) 165

Marouzeau (J.). — Notes sur la formation du latin classique. IV. La dérivation 174

V. Une antinomie : «archaïque et vulgaire» 263

MEILLET (Antoine). — Des causatifs arméniens en *-uçanem*..... 47

Du nominatif et de l'accusatif..... 49

Arménien *amul*..... 55

De quelques contradictions phonétiques (I. Traitement de *τι* en grec. II. Chute de consonnes finales en arménien). 56

Sur le sort de *w* géminé en arménien..... 61

Avestique *vərənta*..... 95

Xšm- dans le pronom « vous » en iranien..... 140

A propos du nom indo-européen de la « puce »..... 142

Le nom de nombre « un »..... 144

L'emploi du duel chez Homère et l'élimination du duel.. 145

Les nominatifs masculins singuliers de démonstratifs en latin..... 201

Les noms du type *Fέργον*..... 203

Le pluriel pehlvi en *-ēn*..... 204

Traitement de *s* suivie de consonne..... 211

Latin *crēdō* et *fidēs*..... 215

Notes iraniennes. I. Sur les formes de 1re personne en persan. II. Persan *īn* et *ān*. III. Y a-t-il un locatif avestique *dvarə*? IV. Avestique *mayнō*..... 219

Sur l'origine des verbes en *-άζω*..... 228

La forme du génitif pluriel en ombrien..... 258

Sur la flexion antique de *πόλις*..... 260

Homérique *πέρθαι*..... 262

Notes (*augur*; *ὀνομάζω*)..... 238, 257

PEDERSEN (Holger). — Deux étymologies latines (*sacerdōs*, *sospes*). 1

PRZYLUSKI (J.). — De quelques noms anaryens en indo-aryen... 205

SOMMERFELT (Alf.). — Le futur irlandais en *-f-*..... 230

TROUBETSKOY (Prince N.). — Remarques sur quelques mots iraniens empruntés par les langues du Caucase septentrional. 247

La forme slave du nominatif-accusatif singulier des thèmes neutres en *-n-*..... 253

VENDRYES (J.). — Sur les mots attiques qui ont ρη au lieu de ρᾱ. 64

Sur quelques formations de mots latins. I. Les substantifs masculins en *-a*. II. Quelques dérivés de thèmes en *-u-* (*-tu-*). 103

Gloses en vieux haut-allemand dans un manuscrit d'Avianus..... 278

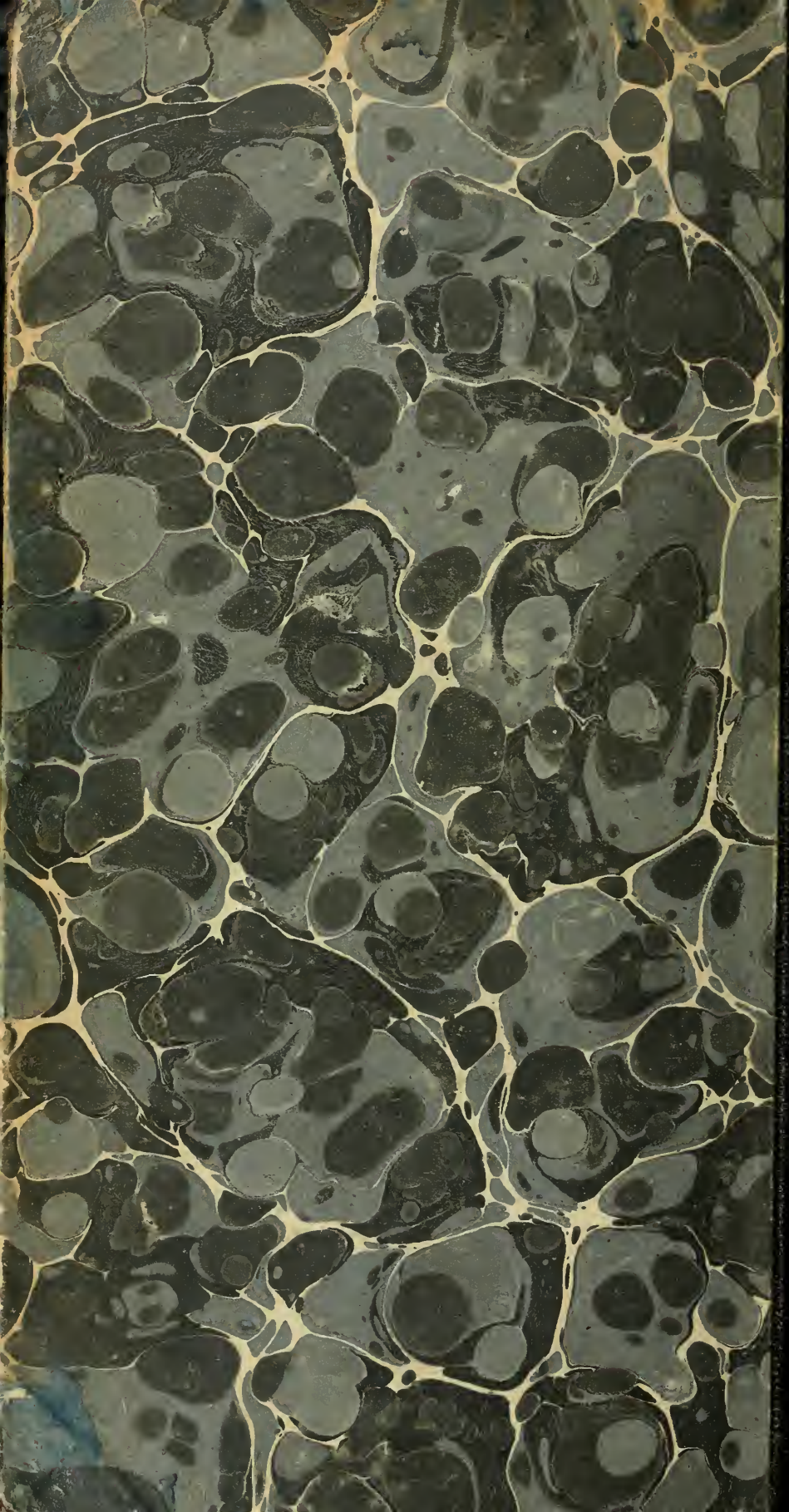
191180

Société de Linguistique de Paris
Mémoires.
t. 22

P
La
S

DATE | NAME OF BORROWER

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
LOWE-MARTIN CO. LIMITED